

Étienne de Greeff

Criminologue et professeur à l'Université de Louvain [1898-1961]

(1949)

LA NUIT  
est  
MA LUMIÈRE  
ROMAN

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, ouvrière  
bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec  
[Page web](#). Courriel: [rtoussaint@aei.ca](mailto:rtoussaint@aei.ca)

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"  
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**

Cette édition électronique a été réalisée par Réjeanne Toussaint, bénévole,  
Courriel: [rtoussaint@aei.ca](mailto:rtoussaint@aei.ca)

à partir de :

Étienne de Greeff (1898-1961)

**LA NUIT EST MA LUMIÈRE. Roman. (1949)**

Paris : Éditions du Seuil, 1949, 459 pp.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word  
2008 pour Macintosh.

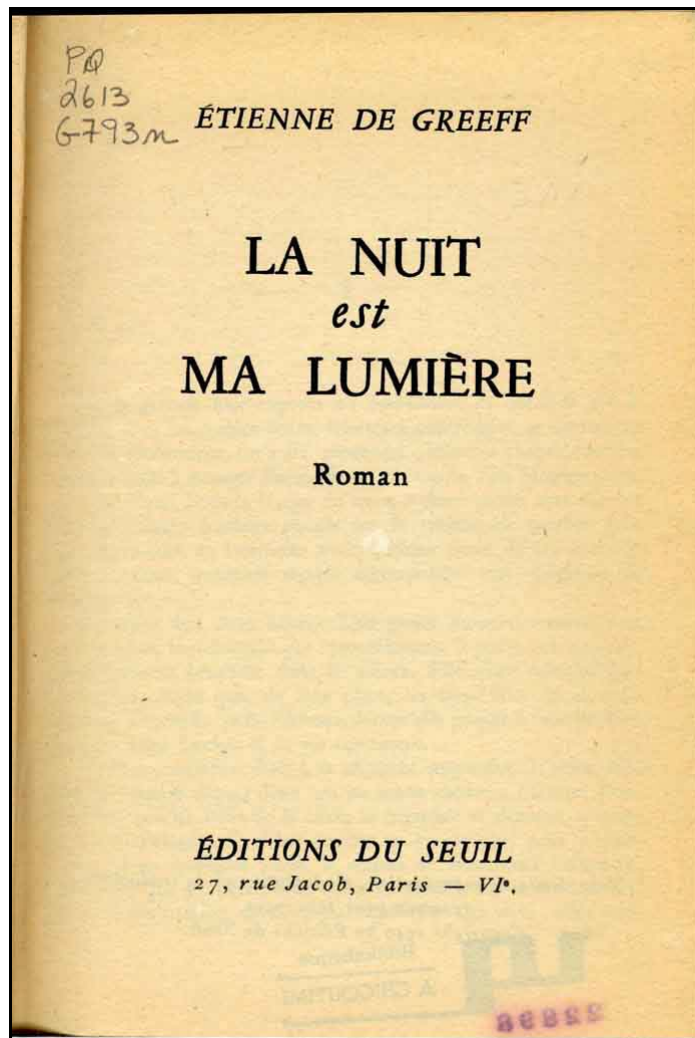
Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 10 mars 2013 à Chicoutimi, Ville  
de Saguenay, Québec,.



Étienne de Greeff  
Criminologue et professeur belge [1898-1961]

**LA NUIT EST MA LUMIÈRE.**  
**Roman.**



Paris : Éditions du Seuil, 1949, 459 pp.

## REMARQUE



Ce livre est du domaine public au Canada parce qu'une œuvre passe au domaine public 50 ans après la mort de l'auteur(e).

Cette œuvre n'est pas dans le domaine public dans les pays où il faut attendre 70 ans après la mort de l'auteur(e).

Respectez la loi des droits d'auteur de votre pays.

## Du même auteur

*Nos Enfants et Nous*, 1939, Casterman, Paris-Tournai.

*Introduction à la Criminologie*, 1937-1947, Presses universitaires, Paris ; Van den Plas, Bruxelles.

*Culture et Éducation Physique*, Casterman, Paris-Tournai, 1942.

*Notre Destinée et Nos Instincts*, Plon, Paris, 1945.

*Instincts de Défense et de Sympathie*, Presses universitaires, Paris, 1947.

*Ames Criminelles*, Casterman, Paris-Tournai.

*Aux Sources de l'Humain*, Plon, Paris, 1949.

*Le juge Maury, roman*, Éditions du Seuil, 1955.

SOUS LE PSEUDONYME DE STEPHANE HAUTEM

*Le Retour au Silence*, Dessart, Bruxelles, 1945.

# Table des matières

[Deuxième de couverture](#)

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

[Chapitre IX](#)

[Chapitre X](#)

[Chapitre XI](#)

[Chapitre XII](#)

**LA NUIT EST MA LUMIÈRE.**  
**Roman.**

**Deuxième de couverture**

[Retour à la table des matières](#)

L'action se situe dans une famille de médecins belges. Par une calme après-midi, la jeune femme du docteur devient subitement folle. Le roman étudie les différentes étapes et les mécanismes logiques de cette démente. Cependant que chaque membre de la famille bouleversée par cette catastrophe, en vient à prendre une conscience plus claire de son destin.

On sait que les études du professeur de Greeff ont porté principalement sur la vie puissante de l'instinct. Tel est le thème central de ce roman, qui offre en même temps les portraits affrontés d'une religieuse qui cherche à dominer son propre problème, et d'une autre qui s'abandonne aux voies les plus aberrantes de la "spiritualité".

**Étienne de Greeff**

Né en 1898 à Tournai (Belgique). Reçoit son diplôme de médecine en 1924 et devient, six ans plus tard, professeur de criminologie à Louvain. À ses études de psychiatrie s'ajoutent des travaux sur les enfants anormaux et sur les assassins. Son roman "*Retour au silence*"



(1945) a été publié sous le pseudonyme de Stéphane Hautem ainsi que d'autres œuvres d'imagination. "*La nuit est ma lumière*" est le premier roman que le professeur de Greeff a signé de son nom. Il a publié en 1955 "*Le juge Maury*".

[7]

**LA NUIT EST MA LUMIÈRE.**  
**Roman.**

# I

[Retour à la table des matières](#)

Par la grande baie exposée au Sud-Ouest, et donnant sur le jardin, dont les érables dorés, éclaires à contre-jour, se devinaient dans la profondeur, un soleil provençal coulait sa chaude lumière dans la salle à manger flamande où la famille Van Meenen achevait son repas. Sous la frange du store, à demi baissé, somnolaient des géraniums écarlates rangés sur la tablette de marbre gris. Cet après-midi de Pentecôte avait quelque chose de ces jours de fête, si rares, auxquels semble correspondre une allégresse de l'univers.

Il pouvait être deux heures. Une grosse mouche ventrue, aux reflets verts, bourdonnait par intermittences, à petit vol pointu, étonnamment bruyant dans le silence. Elle avait échappé aux multiples efforts que, de leur place, les trois filles du docteur avaient accomplis, pour l'écraser, lorsqu'elle passait à leur portée; elle les avait lassées, et sa vie continuait.

Toute conversation était à ce moment suspendue. L'aînée, Elisabeth, mariée depuis deux ans au jeune médecin Maurice Ronquières, qui, du bout de la table, la regardait se déplacer, s'avancait vers l'étagère de chêne pendue en encoignure, pour y chercher, parmi quelques livres, le roman de Rosamond Lehmann, *Poussière* que son père venait de lui demander. Ses sœurs cadettes, non encore mariées, la suivaient vaguement des yeux ; elles voulaient [8] relire un passage où est décrite la passion de Jennifer. Les avis différaient au sujet du jugement à porter sur cette personne. Le père prétendait qu'il s'agissait d'une description malsaine, tandis que son beau-fils n'y voyait qu'une histoire de pensionnat et venait d'invoquer le témoignage de ses deux belles-sœurs.

Elisabeth avait suivi l'échange de vues, mais sans y prendre part. Elle s'était levée doucement, comme si, imperceptiblement, elle voulait montrer que cette discussion ne lui plaisait pas. Son mari, un instant, la crut blessée, car, depuis un certain temps, elle était d'une susceptibilité inquiétante. Il regrettait d'avoir suscité cette vérification et se demandait dans quelle mesure sa mémoire avait pu l'égarer. Combien de fois, dans des discussions de ce genre, n'avait-il pas remarqué qu'il pouvait exister un abîme entre ce qu'il était convaincu d'avoir lu et ce qu'on retrouvait en réalité ! ...

L'attention de tous fut soudainement retenue par ce que faisait la jeune femme. Tandis que, le bras déjà levé, elle s'apprêtait à saisir le roman, on la vit s'immobiliser dans cette position, comme figée. Cela ne dura pas et, bientôt, de la façon la plus naturelle, sans avoir pris le livre, elle revint s'asseoir et, souriant, se mit à regarder autour d'elle, comme si elle avait oublié ce qu'elle avait voulu faire. Chacun la considérait avec stupeur. On se rendait compte qu'il ne s'agissait pas d'un mouvement de mauvaise humeur, ni d'un oubli ordinaire.

Son père, anxieux, lui demanda :

— Eh bien, Elisabeth, et le livre ?

Elle répondit avec étonnement :

— Comment, vous ne l'avez pas encore ? Ne viens-je pas de vous le remettre ?

En même temps qu'elle achevait sa phrase, elle se rendait compte qu'il avait dû se passer quelque chose d'étrange. Elle regardait ces vi-

sages stupéfaits, son père, son mari, ses sœurs. Et voici qu'elle y remarqua des expressions si drôles, si invraisemblablement comiques, qu'elle ne put s'empêcher de pouffer de rire, d'un rire déchaîné, et qui parut durer de longues secondes.

Les regards se croisèrent, s'interrogeant, brusquement les éclats [9] de rire cessèrent, et Elisabeth reprit son expression familière. Elle observait avec surprise l'inquiétude des siens et se demandait comment ils avaient pu si soudainement redevenir eux-mêmes. Que se passait-il ? Elle se souvenait maintenant qu'au moment où elle avançait la main, elle avait su que déjà elle avait remis le livre à son père et elle s'était sentie ridicule de s'y être reprise une seconde fois. Elle savait, et d'une conscience lumineusement certaine, qu'elle avait accompli déjà ce geste qu'elle voulait répéter. Elle s'était trompée, victime d'une bien singulière illusion. Et ces têtes si cocasses ? Comment décrire l'impression d'étrangeté grotesque de ces figures tendues vers elle, celle de son mari particulièrement ?...

Ses yeux s'arrêtèrent un moment sur l'Automne de Courtens qui ornait le panneau en face d'elle. Il était devenu comique lui aussi.

Elle voulut parler. Le mieux ne serait-il pas de leur dire ? Mais elle se retint. Pouvait-elle raconter cette bizarre aventure ? Tout à coup une angoisse s'empara d'elle :

« Est-ce que je... ? » Mais elle n'acheva pas sa pensée. Un frisson d'horreur l'avait parcourue toute, et, en un fragment de seconde, elle s'était trouvée debout, hagarde. Tous l'entouraient. Son père la tenait par le bras et lui disait, avec une inquiétude qu'elle perçut très bien :

— Elisabeth, mon enfant...

Ces mots lui rendirent confiance. Son expression se rasséréna. C'est de sa voix la plus spontanée, et qu'on reconnut comme sa vraie voix, qu'elle répondit, se passant lentement la main sur le front :

— Ah, père, j'ai eu tellement peur...

— Nous sommes là, nous sommes là. C'est fini maintenant !... lui disaient-ils tous en même temps.

Sans s'être concertés ils l'emmenaient doucement vers la véranda, à droite, où le soleil ne pénétrait qu'à travers une épaisse glycine. Il y avait là une chaise-longue. Elle s'y laissa étendre, en silence, surveil-

lant, malgré elle, les visages. Pourvu que cela ne revienne pas... La peur et les appréhensions se lisaient en elle. Tous suivaient [10] sur sa physionomie mouvante où passaient des craintes d'animal traqué, les progrès du mal. Ils virent bientôt qu'un incident nouveau allait surgir. Elisabeth regardait son mari avec insistance, essayait de pénétrer ses pensées, de lire en lui.

C'est que, brusquement, il s'agissait d'autre chose. Quel était cet homme ? Par moments, c'était son mari, elle en était certaine ; puis, son expression se transformait et elle ne le reconnaissait plus. Elle patienta de longues minutes.

— Quel est cet homme ? demanda-t-elle enfin, tout bas à ses sœurs. Mais tous entendirent. Son mari se pencha sur elle :

— Elisabeth, ma chérie, tu ne me reconnais pas ?

— Mais si, Maurice, mais si. Toi je te reconnais. Je demandais seulement quel était celui qui se met de temps en temps à ta place et qui se montre à travers ton visage... je l'ai déjà vu... J'ai peur...

Elle ferma les yeux, se croisa les mains sur la poitrine et fit mine de dormir. Il fallait qu'elle se ressaisît. Depuis un instant elle se sentait particulièrement lucide et trouvait que c'était le moment de se rendre compte, une fois pour toutes, de ce qu'on lui voulait. Sa lucidité augmentait rapidement. Jamais elle n'avait eu conscience d'une telle légèreté d'esprit, d'une telle facilité à penser, d'une telle clairvoyance. Clairvoyance, c'était cela. Son esprit était comme libéré de la matière, apte à pénétrer tous les mystères. Pourvu qu'elle continuât de tenir les yeux fermés ! La moindre distraction pouvait venir rompre le charme. Et maintenant, elle savait ; il ne pouvait y avoir de doute : depuis un moment on cherchait à l'envoûter. Elle avait éprouvé déjà, à plusieurs reprises, des choses bizarres, pareilles à celles qui venaient de se passer et qui signifiaient clairement que quelqu'un voulait lui enlever le contrôle d'elle-même. Il n'y avait pas un mois on était parvenu à lui faire oublier où se trouvait sa tête. Elle avait dû réfléchir pour le savoir. C'était affreux ; elle avait heureusement pu se retenir de pousser un cri. Car c'était à l'église, et pendant le sermon. Ce sermon, du reste, avait été décisif. Tandis qu'elle s'efforçait de suivre d'aussi près que possible les raisonnements qui descendaient de la chaire, guides par l'abat-voix où se trouvait dessiné, dans son triangle entouré de rayons, l'œil [11] même de Dieu, elle avait eu l'impression vécue, indéniable,

d'avoir déjà assisté à ce même sermon, dans des conditions exactement identiques, des milliers d'années auparavant. Mais au moment où elle allait identifier son souvenir elle avait éprouvé un choc qui avait rompu le charme, l'empêchant de pénétrer le mystère de sa vie. Une volonté hostile l'avait privée des découvertes qu'elle allait faire, en bouleversant subrepticement son esprit, au moment voulu. Quelqu'un, de loin, suivait sa pensée, jetait le trouble dans son esprit. Quelqu'un l'épiait ; ce devait être un homme à la volonté puissante et l'impossibilité où elle se trouvait de sonder le problème la désorientait.

Car aurait-elle encore l'occasion d'entendre expliquer si clairement le problème de la survie ? En tout cas, le prêtre l'avait dit : une fois mort on perdait le souvenir de ce qu'on avait été, on oubliait son nom, les lieux même où l'on avait vécu, tout ce qui particularisait l'existence et constituait les souvenirs de la dépouille mortelle.

Ainsi, on pouvait avoir été reine d'Égypte et l'avoir momentanément oublié. On devait pouvoir s'en ressouvenir. Car aussi sûrement qu'elle savait avoir déjà assisté à ce sermon ; elle savait qu'elle avait été reine d'Égypte, la femme de Tout-Ank-Amon. Il y avait plus de six mois qu'elle le savait. En lisant un passage du livre de Geneviève Tabouis, elle avait reconnu, sans coup férir, toute sa vie passée. Le livre disait : ... « La Reine se lève ; elle prend l'éventail d'ébonite, recouvert d'or, constellé de turquoises et de cornalines ; tendrement elle évente Tout-Ank-Amon, et le souple mouvement de son bras balancé est encore une caresse. La cadence se ralentit et le temps semble peu à peu se fixer dans une douceur infinie. Alors la Reine oint son époux d'huile parfumée, prélude indispensable aux heures douces... »

Mais cette fois déjà l'invisible volonté l'avait rappelée à la réalité, à la seconde précise où elle allait retrouver son âme d'alors.

Elle avait achevé ce volume dans une fièvre qu'elle ne comprenait que trop bien. Cette lecture avait été un événement unique dans sa vie. En même temps qu'elle lisait et au moment même qu'elle prononçait le nom des objets, elle les reconnaissait ; à lire [12] leurs descriptions elle se souvenait, comme si c'était d'hier, de toutes les cérémonies, des chants, des prêtres du soleil. En contemplant son buste, reproduit dans l'ouvrage, sous la désignation : « la fille d'Aménophis IV » non seulement elle s'était reconnue, mais elle se souvenait maintenant d'une longue migraine qui l'avait incommodée lors des interminables céré-

monies de l'investiture de Houy, devenant vice-roi de Koush et pendant lesquelles toute sa joue droite brûlait d'un feu ardent. Elle retrouvait sur la joue de bronze, actuellement au musée du Louvre, l'endroit qui lui avait fait le plus mal,

Et puis cette scène, après la mort du roi, son époux qu'on vient de murer dans la tombe :

...« Désespérée, la petite reine est revenue solitaire au Palais et l'histoire perd à jamais sa trace... »

Elisabeth sentit que ses larmes coulaient ; elle entendit la voix de son père prononcer tout bas : « Chut, elle pleure... elle en sera peut-être sauvée... »

Mais elle n'ouvrit pas les yeux et ne tenta aucun mouvement. Comme cette voix paternelle était triviale ! Comme il était mesquin et étranger, ce milieu qu'elle devinait autour d'elle et dans lequel elle avait vécu si longtemps, inconsciente de son destin...

Son cerveau s'embrumait de nouveau. Dès qu'elle essayait de concilier l'idée d'envoûtement et celle de son passé royal, le fil lui échappait. Quelque chose l'incitait alors à rester plus immobile, à tenir les yeux plus serrés. Non, elle ne pouvait laisser s'échapper, s'évanouir cette réalité qui se découvrait en elle en ces instants si merveilleux.

Elle sut qu'on lui appliquait un linge mouillé sur le front.

« Ils s'imaginent que j'ai la fièvre, pensa-t-elle, ou peut-être que je délire... »

Elle perçut qu'un sourire détendait ses lèvres. Ce linge glacé donnait une impression métallique. C'était comme une couronne, la couronne des élus. L'idée lui vint qu'elle était peut-être morte une fois encore... Elle voulut regarder, mais se rendit compte [13] qu'elle ne pouvait plus ni remuer, ni parler, ni rouvrir les yeux.

« C'est encore lui qui me retient, songea-t-elle, mais il ne réussira tout de même pas. »

À ce moment précis, elle comprit pourquoi, depuis plusieurs années, elle se sentait devenir étrangère dans sa famille, pourquoi elle n'avait jamais répondu à l'affection de son mari qu'avec un singulier détachement, une lucide indifférence : tous ces gens ne lui étaient rien. Son père n'avait jamais été qu'une sorte de maître d'école, de père nourricier chargé de la protéger et de l'élever jusqu'à un stade qu'elle devait maintenant dépasser. Sa mère, une simple nourrice. Elle comprenait pourquoi elle avait été si peu touchée par sa mort. Son mariage ? Une formalité, un détail sans consistance, destiné à donner le change aux adversaires, à leur faire croire qu'elle n'était et ne serait jamais consciente de son identité...

Elle devait avoir vécu, jusqu'ici, dans une sorte d'obnubilation, un rêve tâtonnant, une sorte de vie intra-utérine curieusement prolongée. Désormais elle savait ; dans son immobilité elle se sentait plus libre que l'air ; tous les liens venaient d'être rompus avec un passé qui n'avait été qu'un mirage. Sa vraie vie commençait.

Son père était installé auprès d'elle, atterré. Ce malheur le déconcertait ; jamais il n'avait redouté une maladie de ce genre pour l'un des siens, surtout pas pour Elisabeth. Il s'efforçait de revoir les cas semblables qu'il avait eu l'occasion de traiter pendant sa longue carrière de médecin de campagne ; mais il ne les avait jamais pris très au sérieux : Pour lui tout se ramenait à l'épilepsie ou à l'hystérie. La folie ne lui paraissait pas un concept bien clair et, au fond, il n'était jamais nécessaire, dans ce domaine, de préciser. Si l'occasion se présentait de signer un certificat de collocation, il demandait un confrère, afin de partager les responsabilités, et attendait, pour en arriver là, d'être contraint par la gravité du cas. Malgré lui, maintenant, il se sentait poussé à essayer un diagnostic ; il tentait de s'en tenir [14] aux hypothèses les moins graves ; mais rien ne le fixait. Des idées comme « crises nerveuses », « état émotif », « manifestation hystérique », lui venaient à l'esprit ; il ne s'y attardait pas. Il discutait plus longuement la possibilité d'une forme d'épilepsie, d'une tumeur cérébrale, d'une méningite. Tout cela était peu vraisemblable. Par instants, refoulée sauvagement, la possibilité d'une folie se présentait à son esprit tendu. Mais cela, non ! C'était en dehors même des choses discutables.



Et il la regardait, immobile, muet. Que se passait-il derrière ce front énigmatique, ces yeux qui, soudainement, ne voulaient pas voir et regardaient encore ? Folie ? Ne serait-ce pas un sacrilège d'accepter, d'envisager seulement une telle hypothèse ? Des réflexions sans nombre se présentaient à son esprit.

À la mort de sa femme, il y avait huit ans de cela, c'était Elisabeth, alors âgée de quinze ans, qui avait pris la direction du ménage. La jeune fille avait donné, à la demeure, par sa seule allure, sa conversation, sa présence, une note d'émerveillement continu. Quelque chose en elle évoquait la princesse et la fée. Elle s'habillait simplement et, cependant, donnait l'impression qu'aucune autre femme. ne pouvait s'habiller comme elle. Elle était à la fois douce et royale, autoritaire et soumise. L'affection qu'elle montrait avait quelque chose de mesuré et d'inépuisable. Elle répandait autour d'elle une douceur dont on restait confondu. C'est cela : elle était douce à la manière d'une divinité qui aime sans se subordonner. A mesure qu'elle se développait, ses gestes et ses intonations gagnaient en distinction. Son langage était de plus en plus châtié.

La vie de son esprit restait à la hauteur de ces apparences. Elle voyait toujours juste, jouissait d'un bon sens jamais en défaut et, par une sorte de surprenante sagesse, avait toujours raison. C'était elle qui l'avait éclairé sur ses propres défauts, mais cela, sans blesser, comme si elle était à même de comprendre toutes les faiblesses des hommes, à la manière d'un rédempteur.

[15]

Il la regardait toujours. On eût dit qu'elle se reposait. Son visage exprimait maintenant la sérénité. Elle ne paraissait pas souffrir. Non ce n'était ni de l'épilepsie, ni de la méningite. Une évidence le pénétra soudain, comme une révélation : c'était son mari qui était à l'origine de ce trouble. Malgré les apparences, elle devait être malheureuse. Qui sait ce qu'elle avait souffert pendant ces deux années, jouant devant les siens son rôle d'épouse comblée ? C'était cela, ce ne pouvait être que cela : un drame conjugal d'une cruauté inaccoutumée ! Elle avait du tenir aussi longtemps que ses forces le lui avaient permis ; elle

avait souffert en silence jusqu'à l'épuisement. Et elle était là, victime de sa discrétion, victime de cet homme qui s'était emparé d'elle comme un sauvage, sans se rendre compte de sa délicatesse, de sa fragilité. C'était cela ! une crise de nerfs, chez une jeune femme moralement épuisée !

Cette conviction l'emporta, comme s'il s'y préparait depuis longtemps. Il ne se demanda pas un instant si cette hypothèse était vraisemblable, si quelque ombre de raison venait la justifier. Il leva les yeux vers son beau-fils, — sans dire un mot, le regardant avec dureté.

Il sentait que toute son indignation s'exprimait dans ce regard et le fit plus implacable encore. Le jeune médecin perçut l'accusation. Surpris, il ne sut quelle contenance prendre et ne soutint pas cette attaque muette, presque perfide. Le père en profita pour insinuer :

— Est-ce que la médecine d'aujourd'hui n'a rien de mieux à faire que de prescrire des linges mouillés ? Il est vrai que tu sais sans doute mieux que nous comment elle en est arrivée là ?

— Tais-toi, papa, repartit la cadette avec désapprobation. Tu vois bien que c'est beaucoup plus grave que cela. La souffrance ne doit pas te rendre injuste envers Maurice.

— Je ne lui fais aucun reproche.

— Nous te comprenons tout de même. Elisabeth n'approuverait pas que tu parles ainsi. N'est-ce pas, Elisabeth ?

Mais Elisabeth ne bougea pas.

[16]

L'intervention de sa belle-sœur rendit au docteur Ronquière le courage de répondre. Il fit comme s'il n'avait pas exactement compris :

— Père, je n'ai pas voulu vous déconseiller les linges mouillés que vous avez vous-même proposés. Ça ne peut certainement pas faire de mal. Mais croyez-vous que l'endroit soit bien choisi pour discuter de ces questions ?

Maurice Ronquière, lui aussi, s'était efforcé de poser un diagnostic. Mieux au courant des données psychiatriques que son beau-père, il n'avait pas douté du caractère mental de l'affection qui éclatait si dramatiquement. Il venait de relier entre elles les mille constatations qu'il avait faites depuis son mariage et surtout depuis un an, sans les com-

prendre. Lui qui connaissait maintenant Elisabeth comme aucun membre de sa famille, il avait toujours cru qu'il s'agissait d'un léger état névropathique. Il n'en avait eu lui-même la révélation que par la vie à deux. Maintenant, il comprenait : il y avait une suite, une progression, un enchaînement de symptômes, une affection morbide dont le sens apparaissait d'un coup.

Ce dénouement d'une situation dont hier encore il imaginait qu'il se tirerait par une adaptation plus parfaite de sa personnalité à celle de sa femme le laissait désarmé comme devant un accident.

— Je crois, confrère, reprit le père après un moment et en appuyant sur ce terme « confrère » qu'il n'employait jamais à l'égard de son beau-fils, que nous devrions nous concerter. Nous restons passifs et inertes ; nous oublions que nous sommes médecins.

En même temps il se levait. C'était un homme de cinquante ans, grand et de forte carrure, sans embonpoint. Il avait conservé intacts ses cheveux blonds, coiffés en brosse. Derrière ses lunettes en or, à travers les verres concaves, compagnons de sa légère myopie, ses yeux bleus devaient pouvoir encore briller de jeunesse. Il était complètement rasé ; ses traits révélaient une certaine noblesse, expression des pensées et des attitudes intérieures qui avaient modelé son visage au cours de la vie.

[17]

— Vous autres, fit-il s'adressant à ses filles, ne la quittez pas un instant. Nous devons parler et nous consulter. En attendant continuez l'eau froide...

Comme ils s'éloignaient et allaient franchir la porte qui donnait sur le jardin, par où s'engouffrait tout le soleil du dehors, silhouettant les deux hommes, Elisabeth se dressa sur son séant et dit calmement, avec une politesse et un dédain extrêmes, qui firent plus mal que tout ce qui avait précédé :

— Ne vous donnez pas cette peine, Messieurs ! Reprenez votre liberté, chères demoiselles !... Et s'adressant à son père, elle continua : Faites-moi plutôt le plaisir, galant imposteur, de téléphoner à Geneviève Tabouis. Dites-lui qu'elle soit ici demain matin avec ses bagages. Je l'engage pour retrouver mon père Aménophis. Il vit encore ; il m'appelle. Il faut qu'elle m'aide à le retrouver.

Comme cette intervention nouvelle les figeait dans la stupeur, elle en profita pour achever :

— Le temps des illusions est passé. Mon heure est venue.

Et, à son mari :

— L'envoûtement n'a pas réussi...

... Mais déjà elle se rendait compte qu'on ne lui obéirait pas. Peut-être même la retiendraient-ils de force. Elle n'insista pas et se laissa retomber, les yeux fermés, impassible. Il s'agissait maintenant de se sauver au plus vite. Et ce ne serait pas facile avec ces deux femmes autour d'elle. Une colère s'empara d'elle. Un instant elle ressentit une envie puissante de les attaquer, de les griffer, de les mordre, de les mettre en fuite comme des chats mal élevés. Mais elle y renonça ; ce n'était peut-être pas le meilleur moyen de s'évader.

Personne ne parla. Après quelques instants, la voyant réinstallée dans son mutisme, les deux hommes sortirent, comme ils se l'étaient proposé. Ces derniers symptômes avaient enlevé au père ses hésitations et ses illusions. C'est d'un pas mal affermi, d'une marche d'homme fini, qu'il s'avança vers la charmille, pour retrouver le banc du repos, le banc où Elisabeth avait si souvent joué à la poupée. Il s'y laissa tomber, sans lourdeur pourtant, [18] la tête entre les mains ; son beau-fils le regardait, anéanti lui aussi, et ne sachant, maintenant, que dire et que faire.

— Excuse-moi, Maurice, dit-il d'une voix où l'on reconnaissait tous les signes de l'émotion. J'ai été injuste envers toi. Je ne pouvais pas croire, je ne voulais pas croire que Elisabeth...

Mais il ne put achever sa phrase ; la douleur lui serra brusquement la gorge.

Lorsque quelques minutes se furent écoulées, Elisabeth se dressa de nouveau et, souriant à ses sœurs, leur dit, comme si rien ne s'était passé :

— Et la pauvre Rosa qui se trouve seule devant cette abondante vaisselle !... Si nous allions l'aider, qu'elle puisse profiter un peu de la fête, elle aussi...

C'était comme un miracle ; sa voix, ses intonations étaient normales. Elle se retrouvait toute dans son regard. On l'eût dit guérie.

Déjà elle se levait et se dirigeait vers la cuisine. Il lui arrivait parfois de venir alléger, pour un moment, le labeur de la vieille servante. Son allure était naturelle, enjouée, libre.

— Rosa, nous venons t'aider. Tu ne vas pas rester toute la journée occupée avec tes assiettes. Surtout après le dîner magnifique que tu nous avais préparé ! ...

— Que mademoiselle Francine avait préparé, rectifia la brave femme, heureuse de cette petite attention de la part de ces grandes filles qu'elle avait élevées et qui pour elle, comme pour une mère, restaient toujours des gosses.

— N'exagéré pas. Voilà. Francine et moi nous allons essuyer les verres. Marie-jeanne va t'aider, comme d'habitude...

Ses sœurs n'en croyaient pas leurs yeux. Elles avaient toutes deux la même envie triomphante d'aller avertir les hommes. Mais elles se mirent à la besogne.

À peine était-ce commencé, que, par un mouvement rapide et sûr, Elisabeth quittait la place, fermant derrière elle la porte à clef. Dans leur désarroi, Marie-Jeanne et Francine ne voulurent [19] pas alerter Rosa. Elles firent mine de sourire, perdirent du temps à se demander avec un entrain simulé :

— Quelle farce veut-elle nous jouer ?

Mais la vieille, intervenant spontanément, dit d'une voix inquiète :

— On dirait que ça n'a pas l'air d'être une farce...

Elle parlait encore quand on entendit s'emballer le moteur de la Renault ; une seconde plus tard, Elisabeth, au volant, dans la voiture de son mari, qu'elle avait l'habitude de piloter, passait la grille, virait à droite, prenant la direction qui lui permettait de rejoindre la grand'route. On la vit s'éloigner à l'allure posée qu'on lui connaissait.

Une lente montée de poussière déroba peu à peu l'automobile à la vue. Au loin, le paysage où dominaient les lignes de peupliers, s'étendait sous un ciel d'un bleu saturé. La poussière s'attardait ; les feuilles du hêtre rouge, ombrageant la grille, étaient immobiles. Un silence mortel régnait dans cette cuisine. Rosa hésitait à reprendre sa besogne.

Après une minute, on entendit le coup de klaxon familial, une brève et deux longues, lorsqu'à six cents mètres elle prenait la chaussée.

— Elle nous a eues, fit Rosa.

— Elle sera partie nous chercher de la pâtisserie, conclut Marie-Jeanne. Et elles reprirent le travail. Il était inutile de montrer de l'impatience ou de l'angoisse. On arriverait bien à ouvrir la porte, si les hommes ne rentraient pas.

Ce coup de klaxon, reconnu en même temps par le père et le mari, leur annonça, au fond du jardin, que le malheur était consommé.

Rosa sentit qu'il se passait quelque chose de grave. Elle imagina qu'un désaccord dramatique avait éclaté entre Elisabeth et son mari et que, par coup de tête, elle partait seule. Cette idée lui était venue spontanément à l'esprit ; elle avait souvent observé [20] le jeune couple qui ne lui paraissait pas heureux, malgré les apparences. Quelque chose d'artificiel et de contraint planait entre ces deux êtres. Au temps de leurs fiançailles, déjà, on remarquait cette réserve profonde qui les tenait à une distance incalculable l'un de l'autre.

La vieille servante en attribuait la responsabilité à Elisabeth. Dans la maison depuis vingt ans, elle avait vu naître Marie-Jeanne et Francine et avait élevé Elisabeth. Elle les connaissait à sa façon. Sans doute, ce rôle ingrat de bonne et de servante l'avait un peu infantilisée. Elle avait pris les manières et le genre de ces serviteurs dont toute la vie paraît ramenée à leurs fonctions. Mais, sous ces dehors, elle conservait un jugement assez sûr, une sensibilité très fine, une aptitude à percevoir de loin les réactions des autres. Dans ce petit village de Vairon, elle était madame Rosa, bénéficiant du prestige du médecin. Les fournisseurs lui réservaient la primeur des nouvelles, les amours, les petits scandales, les héritages, les maladies de langueur, les accidents du bétail ; à chacune de ces occasions, elle émettait une réflexion pertinente.

Sans doute, Madame, emportée par une pneumonie, en pleine maturité, ne lui avait jamais fait beaucoup de confidences. Elle n'en faisait à personne ; elle n'avait guère d'amies et toute visite l'ennuyait, même celle de sa famille ; elle avait un fond triste et préoccupé. Elle était musicienne. Rosa se demandait comment elle pouvait jouer du violon pendant des heures et des heures pour elle-même ; elle consentait rarement à jouer en l'honneur de quelques invités et, plus rarement encore, en famille ; jamais pour son mari.

— Toi, lui disait-elle avec un sourire aimable, mais sans appel, tu ne comprends que l'orgue de Barbarie.

Il en passait, en effet, un par semaine, tourné par une pauvre femme qu'on avait connue jeune et traînant deux enfants. Aujourd'hui elle était vieille et seule ; mais le répertoire n'avait jamais varié. Et chaque jeudi, vers deux heures, la surprise était pareille. Quand le docteur était à la maison, et que la fenêtre n'était pas ouverte, il sortait au jardin et y restait aussi longtemps que durait le [21] concert. Une fois, Rosa l'entendit dire à un vieil ami qui venait lui rendre visite tous les deux ou trois ans :

— Finalement, c'est devenu un de mes grands plaisirs. J'attends ce moment. Ces notes sont tellement gaies, s'accordent tellement avec ce calme des champs et cette verdure somnolente. C'est une irruption de la vie. C'est ainsi que le dieu Pan s'annonçait... Au fond, les vrais moments de plaisir sont rares...

Rosa aimait entendre parler son maître. Elle admirait toujours ses phrases et les mots qu'il employait. Il connaissait un tas de choses et même les noms des dieux païens. Mais elle comprenait aussi, à travers ce langage, tout ce qui relevait de l'effort pour vivre, pour s'étourdir un peu, pour donner un sens à sa vie. Elle avait vu un jour une phrase de ce genre dans un roman que lisait Madame et avait compris, se l'appliquant, comment on peut faire, uniquement pour vivre, des efforts qui semblent accomplis par pur plaisir.

Le docteur était un homme plutôt jovial, ne se plaignant guère. Mais il avait de longues périodes de tristesse qu'on ne s'expliquait pas. A ces moments-là il se préoccupait beaucoup du temps et consultait sans arrêt le baromètre.

— Rosa, dis-moi ce que fait le baromètre !

— Il monte, Monsieur.

Et le docteur semblait un peu plus heureux. Finalement elle était devenue pour lui celle qui prédisait le temps. Elle réussissait souvent à le prévoir vingt-quatre heures à l'avance, connaissant, depuis son enfance, les signes du ciel. Un lien s'était ainsi créé entre eux ; avec son pronostic, Rosa lui donnait quelque chose d'elle-même et elle lui était reconnaissante de l'accepter. A cette époque elle serait restée dans cette maison rien que pour pouvoir annoncer que le beau temps allait revenir.

Après le décès de Madame, rien n'avait changé dans les habitudes du médecin. Toutefois il restait davantage à la maison, se souciait moins du jardin. Il lui arriva de ne pas remarquer l'orgue de Barbarie et peu à peu il s'en désintéressa. Même le temps qu'il faisait parut exercer moins d'influence sur lui. Ne l'entendit-on pas dire, un jour qu'il bruinait depuis presque une semaine :

[22]

— Si le temps continue à rester favorable ?...

Mais alors il avait remarqué et souri.

À cette époque, le docteur avait rappelé Elisabeth qui achevait sa formation chez les religieuses de Sainte Agnès, ordre récent encore et déjà très chic. Elisabeth était l'enfant la plus sage et la plus soumise qu'on eut pu rêver. À l'égard de sa mère elle avait été un modèle d'obéissance et de dévouement. En classe et au pensionnat elle remportait tous les prix d'excellence et, régulièrement, le ruban rose du prix de sagesse. Les Révérendes Sœurs ne cachaient pas la bénédiction que serait pour la Congrégation une recrue d'une telle perfection. Et, dans son cœur, Rosa se l'avouait avec honte, elle le souhaitait également. Le père, probablement, avait dû se rendre compte de la situation, et c'est ce qui l'avait poussé à profiter de la première occasion pour enlever son enfant à cette néfaste influence.

Quand Elisabeth eut atteint l'âge de seize ans, Rosa ne put s'empêcher d'observer en elle un changement inattendu. Elle, qui était simple et familière, plutôt timide, prit peu à peu un air affecté ; son langage



devint maniéré. Les travaux familiaux lui pesaient ; par périodes elle s'attardait à des broderies délicates, à d'autres elle se plongeait dans des lectures sans fin ; à d'autres passait des semaines à rêver ou à s'enivrer de musique.

En même temps, elle se mit à commander sèchement, de très loin, d'une manière dure et polie. Elle perdit peu à peu sa générosité et sa bienveillance. Envers son père même elle affectait une allure distante, quoique sa gentillesse et sa déférence eussent redoublé. Ceci semblait avoir sur lui un effet très profond : à mesure qu'Elisabeth devenait plus lointaine et plus autoritaire, son admiration et sa confiance augmentaient. Elle exerçait sur son père un charme particulier, une sorte de fascination. Depuis que l'appareil de T. S. F. était dans la maison, c'était Elisabeth qui choisissait les concerts. Au début, pendant les vacances, Francine s'était rebiffée contre ce monopole : mais elle était seule à protester, Marie-Jeanne se trouvant aux côtés de son père pour [23] reconnaître l'autorité et les privilèges de l'aînée, en ce domaine comme en tout.

Rosa se demandait comment elle avait pu accueillir un amoureux, car Elisabeth lui semblait la froideur même et il était singulièrement étonnant qu'un homme eut pu l'émouvoir. Non seulement elle avait un fiancé, mais celui-ci, comme le père, se trouvait dans un état d'admiration totale. Le mystérieux pouvoir de séduction de cette femme constituait pour Rosa une forme visible de la fatalité : on ne peut échapper à son destin, se disait-elle, satisfaite de constater qu'elle n'était pas la seule à subir le sort aveugle. Par ailleurs, on racontait dans le village que pour se lier à la fille de son collègue qui n'avait pourtant pas la réputation d'être riche, le docteur Ronquières avait délaissé une jeune fille plus modeste ; les gens donnaient le nom de cette fiancée abandonnée et, avant de l'oublier, ils s'étaient beaucoup attendris sur son sort. Leur intérêt pouvait peut-être s'expliquer par la jalousie, parce qu'en somme, on n'aimait pas Elisabeth. Celle-ci, cependant, conservait un fond aimable et Rosa ne manquait jamais de raconter combien simplement il lui arrivait de venir l'aider dans sa besogne, au point que cela l'émouvait : « Quand elle veut, elle a des gestes qui vous touchent jusqu'aux larmes », affirmait-elle. Mais les gens ne la croyaient pas.

Marie-Jeanne, elle, paraissait avoir grandi toute seule. Rosa ne se souvenait pas que sa mère eût jamais eu pour elle des attentions comparables à celles qu'elle avait pour l'aînée.

Et le docteur avait toujours l'air de l'oublier. Pourtant elle était aussi jolie qu'Elisabeth, grande, avec son visage de Madone, ses yeux sombres et veloutés, sa chevelure châtain aux amples boucles. Elle était comme l'ombre de la grande sœur, un reflet d'elle attardé dans la maison. Elle fréquentait maintenant l'Université et étudiait la philologie romane. Malgré cela, elle s'affirmait très peu, semblait toujours dans l'attente d'un signal qui viendrait fixer son départ. Au fond, si Rosa avait pu donner un conseil, si elle avait encore été une personne effectivement vivante, elle eût suggéré au jeune docteur d'accorder quelque attention à Marie-Jeanne ; celle-ci était bonne, d'une bonté effacée, sans ostentation, [24] sans arrière-pensée. Mais comment suggérer ce choix ? Marie-Jeanne ne paraissait vivre que d'une vie empruntée et dormait ! Impression qu'elle dût s'éteindre si Elisabeth s'éteignait.

Pour Rosa, l'ange de la maison était Francine, la cadette qui venait de terminer une année d'École Ménagère et semblait destinée à jouer bientôt le rôle de maitresse de maison. D'un tout autre type que ses sœurs, blonde, rose, aux formes potelées, ne trouvant jamais la couleur qui convînt à son teint ou à sa chevelure, elle était mouvement, activité, bruit, chant et gaieté. C'est à Francine que la vieille servante racontait les potins ; c'est à elle aussi qu'elle confiait ses petites affaires personnelles. Francine était la seule personne dans la demeure qui sût vraiment que Rosa était un être de chair, et non un objet. Son père l'aimait aussi ; mais tout autrement qu'il aimait Elisabeth. Francine était toujours pour lui, malgré ses dix-huit ans, la petite fille aux taches de rousseur qu'on envoie chercher en courant le sécateur oublié au fond du jardin... C'est ainsi que Francine se décrivait elle-même à Rosa ; et il lui arrivait d'ajouter : « Mon malheur c'est d'être née après la Princesse Lointaine. »

Par ces mots, elle désignait son aînée, avec une ironie qui restait sympathique, mais traduisait bien la situation. Du reste, entre Elisabeth et elle les heurts étaient fréquents. L'aînée la rabrouait souvent avec des mots comme ceux-ci : « Qui pourrait penser que tu es notre sœur... ? » C'étaient alors des pleurs et des réflexions plus dures. Mais Francine n'avait jamais le dernier mot. Souvent Rosa avait entendu Elisabeth conclure du ton le plus amical et empreint d'une effrayante bienveillance : « Ma chère Francine, tu ne seras heureuse qu'avec un épicier... »

Depuis le mariage d'Elisabeth, la situation s'était améliorée. Les occasions de friction avaient diminué. Et puis Francine grandissait. Sa personnalité s'affirmait. Elle tenait maintenant à jour le livre de son père, préparait les médicaments, donnait des conseils judicieux en l'absence du docteur et assurait les premiers soins en cas d'accident...

— Est-ce que mademoiselle Francine est là ? disaient les gens. Ils n'aimaient pas recevoir leur bouteille d'une autre main que [25] la sienne. Sa façon de leur dire : « Vous en prendrez trois cuillerées par jour ! » opérait déjà une action favorable.

Toutes ces choses, Rosa les avait revécues en quelques secondes, dans le silence. Les deux sœurs, à mesure que leur mutisme se prolongeait, ne parvenaient plus à dissimuler leur angoisse.

Il s'y ajoutait la gêne de cacher à celle qui les avait élevées et qui connaissait depuis toujours la vie intime des Erables, une situation qui, d'un instant à l'autre, allait tout de même se révéler. Ce fut Francine qui se décida :

— Ma pauvre Rosa, Elisabeth devient folle...

Rosa imagina que ces paroles signifiaient seulement qu'Elisabeth avait pris quelque décision inconsidérée. Mais elle n'eut guère le temps de répondre.

— Tais-toi ! avait protesté Marie-Jeanne. Comment peux-tu dire une telle chose ?

— Je te dis qu'elle est folle ! reprit Francine, à voix plus basse et plus assurée. Et elle se mit à raconter à la vieille servante la scène extraordinaire à laquelle ils venaient d'assister. Marie-Jeanne les regardait, étrangère à la conversation. Elle se demandait comment sa sœur pouvait exprimer si crûment une chose si grave. Cette manière de traiter la réalité la choquait toujours. Seule Francine pouvait émettre une idée semblable, avec cette inconscience. Cependant, d'avoir entendu formuler si simplement la pensée qu'elle avait réussi à se dissimuler jusqu'à cet instant, délivra soudain Marie-Jeanne d'une sorte de paralysie intérieure, lui donna l'audace de regarder en face le mal qui s'abattait sur la maison. Ce mal cessait d'être on ne sait quelle in-

tervention étrange et occulte pour devenir un malheur ordinaire relié à la vie de tous les jours.

Là où Francine se trouvait, tout se mettait à vivre, de cette vie terre-à-terre des choses réelles. « Même les confitures, avait dit une fois Elisabeth, dans un de ses rares moments admiratifs, ont l'air de se mêler à la vie familiale quand c'est Francine qui s'en occupe... »

[26]

Oui, elle donnait aux choses leur sens vrai, mais en même temps elle les ramenait à leurs dimensions exactes. Une fois le mot lâché, il paraissait maintenant que c'était moins grave, cette folie. Il suffisait de l'appeler par son nom, de ne pas prendre peur, de ne pas en faire une sorte de divinité maléfique et peut-être y aurait-il quelque chose à tenter. Oui, il fallait faire comme Francine, appeler les choses par le premier mot qui vient à l'esprit pour les nommer.

— Tu comprends bien, continuait sa cadette, qu'une crise de folie lucide comme celle que nous venons de voir n'éclate pas brusquement. Il doit y avoir des mois que cela se prépare...

Marie-Jeanne céda soudain. Des larmes mouillèrent son regard; puis elle se mit à sangloter, cherchant instinctivement à se rapprocher de sa sœur. Rosa depuis un moment déjà s'essuyait les yeux du revers de son tablier bleu.

— Oui, reprit-elle, ce n'était plus naturel cette tension dans laquelle ils vivaient, qui paraissait n'avoir pas de cause, et devait tout de même bien en avoir une. Je suis sûre que si nous avions demandé à Maurice, nous aurions su. Mais je comprends maintenant pourquoi il évitait toute conversation qui eût pu l'amener à des confidences même involontaires.

Quand il apprit ce qui venait de se passer, le docteur Van Meenen eut un nouvel accès de désespoir. Il s'accusait maintenant d'avoir favorisé cette fugue, sous le prétexte d'une consultation et alors qu'il n'avait d'autre but que d'accuser son gendre.

— Comment avons-nous pu la quitter ? répétait-il, assis au travers d'une chaise, la tête dans les mains.

Nul ne répondait. Francine, Marie-Jeanne, le docteur Ronquière parlaient à mi-voix. Tous trois, par un accord tacite, s'efforçaient d'exprimer des idées optimistes, afin que le père les entendît. Il avait besoin d'être réconforté ; c'était lui qui paraissait le plus atteint ; ou du moins il était celui qui maîtrisait le moins sa souffrance. Devant les siens, cela lui était permis ; il avait bien lutté contre la vie.

[27]

— Francine prétend que c'est de la folie. Est-ce que tu penses cela aussi, toi ? demanda Marie-Jeanne à voix très basse à son beau-frère. Je n'ose pas le croire.

— Je ne sais pas. Une maladie qui commence est toujours invraisemblable.

Mais Francine parlait plus distinctement :

— Je ne suis pas trop inquiète. Elisabeth est partie très lucide. Elle conduit comme un professionnel. Dans deux heures, on nous téléphonera d'un bureau de police ou d'un garage...

— Où penses-tu qu'elle soit allée ? demanda son père. Francine lui ouvrait une perspective d'espoir.

— Sûrement à la recherche de... mais qui était donc cette personne dont elle avait prononcé le nom... Geneviève...

Aucun d'eux n'avait retenu le nom de Geneviève Tabouis. Ils ne le retrouvèrent pas. Il leur sembla que cet oubli aggravait la solitude de l'absente. L'espoir s'évanouit. Ils décidèrent, après en avoir longuement discuté, qu'il valait mieux ne pas bouger, ne pas donner l'éveil au dehors.

Mais cette immobilité ne tarda pas à leur paraître pesante. L'angoisse les torturait.

Vers quatre heures et demie, Rosa dont on ne s'était plus occupé et qui avait silencieusement vaqué à sa besogne annonça qu'elle avait préparé un petit goûter. Elle savait que dans les souffrances les plus dures, la continuation de la vie apporte un apaisement. C'était elle qui était chargée, pour le moment, d'assurer cette continuation. Elle s'était adressée personnellement à son maître, toujours effondré :

— Si monsieur le docteur veut bien se mettre à table, j'ai préparé du café assez fort...

Les rectangles du soleil s'étaient à peine allongés. La mouche verte était toujours là.

C'est ainsi que la vie reprit. A peine le repas eut-il commencé que, dans le silence lourd, le téléphone sonna. Toutes les têtes [28] se tournèrent, Francine se précipita ; elle fit immédiatement signe que ce n'était pas ce qu'ils espéraient.

— Père, fit-elle, c'est pour un malade.

Jamais le docteur Van Meenen n'invitait son beau-fils à discuter médecine et surtout il ne lui parlait jamais de ses cas. Il les traitait à sa façon et savait que les idées d'un jeune ne seraient pas en accord avec les siennes. Il avait son expérience, ses habitudes, ses formules, qui n'étaient pas plus mauvaises que d'autres, et il ne désirait pas en changer. Ses malades, c'était un domaine réservé et tabou. Le docteur Ronquières avait esquissé le geste de se lever :

— Voulez-vous que je m'en occupe, père ? demanda-t-il.

— Non, non, dit-il ; ce ne sera sans doute rien... Les gens profitent des jours de fête pour consulter leur médecin... Ils ont le temps...

Francine lui passa l'appareil. De cette conversation unilatérale, il résultait qu'on avait vraisemblablement affaire à une appendicite.

Il termina en disant :

— Dans quelques instants, je serai là.

On avait maintenant un sujet de conversation. Le docteur Van Meenen laissa négligemment tomber que ce serait sans doute un cas chirurgical et acheva le goûter en racontant l'histoire de cette famille qui, depuis cinq ans, avait perdu trois de ses membres des suites d'appendicite, opérées pourtant dans les premières heures et déjà gangrenées. À vous faire croire, conclut-il en s'en allant, qu'ils ont le bacille d'une appendicite spéciale au fond de leur puits.

— N'oublie pas, ajouta-t-il, s'adressant à Francine, qu'il faut, encore des cachets de salicylate pour François et une potion pectorale pour la petite Alodie. Je vais à pied ; il n'y a pas loin, ça me fera du bien.

Lorsqu'il fut sorti, Marie-Jeanne ne put s'empêcher de dire que cet appel téléphonique était venu à point. Ce serait un dérivatif car leur père souffrait plus qu'eux tous. C'était Elisabeth [29] qu'il préférerait et de loin. Mais son beau-frère détourna la conversation :

— Ce sont là des choses qu'on ne saurait affirmer, conclut-il. Ces préférences n'incluent pas toujours une affection plus grande. Mais pour le moment c'est Elisabeth qui est malade. Et puis elle est l'ainée. Moi qui parle souvent librement avec lui, je ne pourrais dire s'il est partial. Vous ne savez peut-être pas comment il vous aime, à quel point il a le souci de votre protection et de votre avenir, C'est un homme dont on pourrait dire qu'il est un saint si cela avait un sens quand on parle d'un médecin. Devant lui je me sens dépourvu de tout et, en ce moment précis, j'ai l'impression pénible que seule son affection pour Elisabeth la protège efficacement, et que ma souffrance n'a pas cette valeur qui peut racheter...

— Oui, reprit-il, après un long silence, j'ai la sensation que ma souffrance, ne compte pas devant le destin d'Elisabeth.

Son visage était tendu et concentré, le regard fixé vers le sol. Les deux jeunes filles percevaient soudain en lui une possibilité de tendresse et de compréhension qu'elles ne lui soupçonnaient pas. Elles se sentaient étrangères à ce qui se passait en lui. Elles saisissaient, chacune à sa façon, qu'une relation tout à fait particulière existait entre leur sœur et l'homme qui se trouvait là devant elles ; elles devinaient le caractère d'engagement absolu qui peut relier deux êtres l'un à l'autre, mais se rendaient compte que ces choses les dépassaient. Voici que la douleur de celui qui jusqu'alors n'était que leur beau-frère, Maurice, un homme entre tous les autres, leur révélait l'existence de sentiments dont l'intensité et la profondeur les stupéfiaient, engendraient un respect qu'elles ne s'expliquaient pas.

— Que veux-tu dire ? demanda Francine.

— Je sens en ce moment que nos destinées, à Elisabeth et moi, ne sont pas unies de la même manière. Elisabeth était entrée dans ma vie. Celle-ci n'a plus de sens sans elle. Mais je n'ai jamais su si j'étais entré dans la sienne ; ma souffrance me donne l'impression d'être une sorte de cauchemar sans signification, sans orientation.

[30]

— Tu veux dire que chacun de vous deux était resté seul ?

— Oui, malgré ma tendresse, Elisabeth était seule. Je ne sais pas si elle en souffrait ; on eût dit qu'elle se construisait malgré moi sa solitude... C'est maintenant que je vois à quel point Elisabeth restait isolée. Une maladie peut-être, mais pour moi ce ne sera jamais une maladie. Quand on vit ces choses-la, il n'y a pas de maladie. J'avais beau voir certains symptômes, appréhender ce qui allait se passer, nous vivions tout cela comme les choses les plus normales. Pendant ces longs mois je n'ai perçu que cette solitude d'Elisabeth, cette solitude contre laquelle je m'épuisais. Maintenant je sais que je ne pourrai jamais croire que je ne suis pas la cause de son mal ; ma raison me dit que non ; mais tout mon être me crie ma responsabilité. Vous ne pouvez pas savoir, quand on aime, comment on se sent responsable de tout ce qui arrive à l'autre, de ses sentiments, de ses souffrances, ces souffrances dont on ne réussit pas à le guérir, de sa solitude surtout...

— Mais, fit Marie-Jeanne, bouleversée par ces aveux dont elle ne saisissait pas le sens profond, tu étais bon avec elle, tu ne nous as jamais paru dur, ni indifférent, ni méchant ; n'est-ce pas, Francine ?

— Non, sans doute, mais ce n'est pas cela que je veux dire...

On entendit une auto sur la route. Ils crurent qu'Elisabeth rentrait et attendirent, immobiles ; l'auto continua son chemin... Ce petit choc rompit le contrôle que le jeune médecin exerçait encore sur ses émotions. Sa bouche se serra. Les yeux se contractèrent, à demi fermés. Après un moment, les jeunes filles virent une larme couler lentement sur la joue durcie.

La tache de soleil s'allongeait sur le parquet. La grosse mouche bourdonnait déjà moins.

Dès qu'il fut sur la route, protégé par la fraîcheur de son chapeau de paille, écoutant le bruit de sa canne qui soulevait à chaque pas un infime nuage de poussière, le docteur Van Meenen eut, pendant plusieurs secondes, l'impression qu'il avait rêvé et [31] que les choses



allaient redevenir ce qu'elles étaient quelques heures auparavant. Il avait hâte d'arriver près de son malade ; il y serait vite : dix minutes à peine. Il fallait quitter le centre du village et, passé l'église, prendre à gauche à travers champs.

Tout était étonnamment calme. Il se souvint qu'un autocar était parti le matin pour l'exposition de Bruxelles et cela lui rappela qu'au dîner ils avaient formé le projet, suggéré par Francine, de se rendre à Bruxelles vers le soir, pour y contempler les illuminations qu'on disait très réussies.

Sur le point d'arriver à la place, il rencontra un groupe de fillettes. Il reconnut les Enfants de Marie. En avait-il connu déjà des Enfants de Marie ! Pour la plupart on oubliait très vite qu'elles eussent pu faire partie de ces groupes. Mais il y avait celles qui ne voulaient jamais cesser d'en être et qui s'obstinaient à trente et quarante ans à s'habiller en premières communicantes pour les processions ; l'élite des ouailles, comme il les appelait avec un sympathique ricanement. Ces enfants le saluèrent comme d'habitude d'un « Monsieur le docteur » plein de respect. Il leur répondit, et s'aperçut à la façon dont s'achevèrent leurs sourires qu'elles ne s'étaient pas senties à l'aise jusqu'au bout.

— Galant imposteur...

Il entendait cette voix ironique, princière, incisive ; cette phrase qui la détachait de lui avec une définitive et inconcevable cruauté. Il remarquait que, pas un instant, il n'avait eu un mouvement pour reprocher cette phrase à son enfant, pour lui en vouloir de cette dureté. Et pourtant c'avait été un choc ; un choc comme il n'en avait jamais senti, comme si une voix inconnue, sortie du mystère, exprimant un jugement profond sur sa personne, était venue l'accuser publiquement...

Bien qu'il ne se l'avouât pas, il se débattait contre l'impression pénible que ces paroles avaient une signification.

Le ciel était splendide. Pas un nuage. La chaleur n'avait rien d'accablant, car l'air était sec. Les peupliers régnaient à droite et à gauche, dominant les maisons basses, aux tuiles rouges.

Originaire de la Flandre, le docteur Van Meenen ne voyait Jamais que les peupliers, où qu'il allât. Dès qu'il en avait repéré [32] un, il se sentait chez soi, en confiance. Cependant, aujourd'hui le paysage ne

l'accueillait pas comme d'habitude. Au café de la Concorde les habitués se livraient, avec des intermittences de vacarme et de silence, à leur partie de whist ; le café de la Radio, une grande maison carrée, toute récente, était désert comme toujours.

Arrivé à hauteur du presbytère, il croisa le curé qui en sortait. Il le salua sans essayer de lier conversation ; ce n'était pas le moment. Bien que croyant, le docteur ne se confiait guère à son pasteur. Il lui reprochait son manque d'imagination et son indifférence.

— Ces gens, disait-il parfois entre intimes, parlent comme des catéchismes. Nous autres, les hommes, nous n'existons pas pour eux. Et pourtant, quand on souffre, on aimerait qu'ils y comprissent quelque chose...

C'était dans ce village et parmi ces gens qu'il avait passé une grande partie de son existence et voici qu'il remarquait à quel point il leur restait étranger.

Son être était ravagé et rien ne changeait dans cette nature : les hommes et les plantes continuaient à vivre ; quand il mourrait ce serait ainsi le dimanche suivant : le curé sortirait de sa cure, ces gens de la Concorde videraient leurs verres en disant : « Je passe ! » Et lui ne serait plus là ; on ne s'en apercevait pas plus que de son malheur actuel...

« Galant imposteur », reprit la voix lorsque, déjà engagé dans les champs, entre les blés vert sombre et les seigles ondulants, plus ocres, déjà un peu desséchés, il eut écrasé une grosse chenille noire qui traversait hâtivement le sentier. Généralement il n'écrasait pas volontairement les bêtes rampantes ; elles avaient l'air tellement avides de vivre, tellement affairées. Et voici qu'il venait d'interrompre une existence, simplement pour n'avoir pas voulu modifier le rythme de sa marche et la décaler d'un dixième de seconde. Il se le reprocha. Il avait si souvent parlé de la vie, se donnant comme le serviteur dévoué de cette puissance qui subjuguait la création. La vie, il la percevait dans l'enfant asphyxie et qui vivra, pourvu que lui, le docteur, le secoure assez longtemps ; [33] la vie, il la retenait de toutes ses forces chez les vieux, chez les mamans qui ne voulaient pas abandonner leurs gosses, chez les blessés qui ne comprenaient pas que leur temps était compté et qu'il fallait partir ainsi, à l'improviste. Parfois il était fatigué ; il en avait assez de passer des nuits à retenir des souffles qu'il

faudrait lâcher à l'aube. Il disait machinalement les mots qu'il fallait, rassurait sans y croire, s'acharnait sans conviction. C'était le devoir. Dans son existence il y avait eu de longs moments secs, des périodes de nuit obscure, pendant lesquelles il avait officie sans foi, sans ressentir vraiment d'affection pour tous ces gens qu'il empêchait de mourir.

Il s'était, malgré tout, toujours efforcé de paraître bon, de soutenir ce qu'on appelait le moral, de donner de l'Espérance, alors qu'il vivait sans Espérance. Toujours il s'était efforcé de réparer les gaffes de cet obstiné curé qui ne pouvait administrer les sacrements à un de ses paroissiens sans le décourager complètement, en lui expliquant qu'il était perdu. Il fallait des jours pour remédier à ces bévues et il était rare qu'un de ses malades mourût sans avoir retrouvé la certitude de guérir. Tous ces milliers de mensonges semblaient maintenant ressusciter d'entre les morts. Ils formaient autour de lui comme un écran obscur. Il cessait de sentir autour de son âme la chaleur de l'estime et la protection du respect qu'on avait pour lui... Le malheur le trouvait seul, misérable, abandonné...

Il eût été réconforté s'il avait pu savoir que les clients de la Concorde s'étaient dits, le voyant :

— Qu'est-ce qu'il a, notre docteur ? Regardez-le marcher. Il n'est pas malade pourtant ?

Le sacristain, habitué à déchiffrer les visages des gens qui viennent pour les mariages, les enterrements et les baptêmes, avait déclaré qu'il devait lui être arrivé un malheur.

— Tais-toi, sacristain, tu vas attirer les misères sur lui ! avait dit l'instituteur et il avait cru devoir ajouter :

— Moi je ne suis pas pour tous ces gens-là. Mais s'ils étaient tous comme notre médecin, il n'y aurait pas besoin de socialistes... maintenant c'est à moi de jouer. Je coupe...

[34]

« Galant imposteur ! »

Elle ne l'avait pas seulement renié comme père ; elle lui avait dit quelque chose qui enlevait soudainement toute valeur à son existence : elle le laissait comme abandonné au milieu d'un monde où il se sentait étranger, où les liens qu'il avait tissés jour après jour, au cours de son labeur, s'évanouissaient soudainement, découvrant une misérable nudité.

Dans ce beau soleil de juin, c'est ainsi que le docteur Van Meenen s'approchait de la petite ferme aux appendicites. Le chien, un immense malinois, au poil trop long, l'accueillit, avec des yeux défiants et un sourd grondement. Sûrement il ne le reconnaissait pas.

— Vous n'êtes pas malade, docteur ? fit la fermière.

— Non ! non ! est-ce que j'en ai l'air ?

— Je vous regardais venir ; il me semblait que vous étiez un peu fatigué...

— Fatigué ? oui, un peu...

— C'est pour cela sans doute que vous n'êtes pas allé à l'exposition ; Francine nous avait dit ce matin...

— Oui, nous devons y aller... Il est peut-être encore temps. Vous savez, Marie, il y a parfois des empêchements...

— Et puis, vous autres, vous y allez quand vous voulez. Ce n'est pas comme nous, n'est-ce pas... Figurez-vous que Jeanne devait partir ce matin en autocar, comme les autres. Mais elle n'était pas bien. Elle avait mal dormi. Et puis elle avait des coliques.. Non, non, ce ne sont pas ses jours... Et puis vers midi ça s'aggravait plutôt ; et puis elle a commencé à vomir... Vous pensez que j'ai peur. Et ils sont tous en route, même le patron... Mon Dieu, pourvu que ce ne soit pas encore ça...

Deux chandelles brûlaient devant une statuette de sainte Thérèse.

— J'ai déjà commencé une neuvaine, reprit la femme. Ça ne peut pas faire de mal...

La chambre était orientée vers le nord. Une douce lumière [35] bleutée baignait toute chose et le pauvre petit visage de la jeune fille, contracté et tendu. Elle était couchée légèrement de côté, les genoux fléchis. Son corps se dessinait sous les couvertures, immobile.

— C'est ici, dit-elle, désignant le flanc droit. On voyait qu'elle craignait de se mouvoir.

De son geste coutumier, le docteur écarta les couvertures, découvrit la malade. Il se livra inconsciemment à l'inspection et à la palpation ; il lui fit prendre plusieurs positions différentes, afin de mieux localiser le mal.

À plusieurs reprises, il s'aperçut qu'il n'enregistrait pas ce qu'il observait et que son examen n'était pas systématique.

Il s'efforça de refaire l'anamnèse, de reprendre les symptômes par le commencement, de donner à chaque détail sa valeur relative. Mais il perdait constamment le fil de ses investigations.

Finalement il se fit la remarque que si quelqu'un pouvait voir de quelle manière il procédait à cet examen, toute possibilité de confiance en lui serait à jamais perdue.

— Galant imposteur...

Il était maintenant occupé à palper ce ventre pour la cinquième ou sixième fois.

L'esprit se refusait à aider ses doigts abandonnés à leurs réflexes incohérents. Il ne lui venait même pas une autre hypothèse en tête que cette appendicite qu'il avait supposée au téléphone...

Depuis tout à l'heure il se rendait compte que son abattement et son désarroi n'étaient plus exclusivement le contrecoup du malheur d'Elisabeth. Ce mot qu'elle avait lancé dans son délire l'avait atteint en plein être. Il ne se connaissait pas une telle susceptibilité, il ne se savait pas si fragile à une allusion, tellement à la merci d'un jugement d'autrui fût-ce des siens...

Une fois de plus, à la recherche de régions sensibles, sa main distraite parcourait le ventre blanc, brûlant de fièvre. Là devait se trouver l'appendice, ce petit ver rose et mou qui avait causé la mort de tant d'êtres humains.

Soudain sa main s'arrêta : il se souvenait. Une autre fois encore il avait volontairement écrasé sur la route une chenille noire qui [36] se sauvait en oblique, le soleil dans le dos. Il y avait presque vingt-six ans de cela. C'était en juin, par une chaleur étouffante, le soir où il avait rompu avec Louise, à l'époque de son dernier doctorat. Il ne s'ar-

rêtait jamais à évoquer ces pénibles souvenirs, la page sombre de sa vie que personne ne connaissait, celle où il avait conquis son honnabilité au prix de son unité intérieure.

C'était au cours de sa seconde année de médecine qu'il avait rencontré Louise Van Loo, la fille d'un professeur à l'athénée de Brievaut... Ils s'étaient aimés. C'est à elle qu'il avait dit ses premiers mots d'amour, donné ses premières tendresses. Elle avait un an de moins que lui, était l'aînée de trois sœurs. Ils s'étaient promis, engagés de tout leur être. Mais par crainte de ses parents, il ne leur avait pas annoncé sa liaison ; il trouvait que cela inquiéterait sa mère qui l'imaginerait perdu pour l'École de médecine. Louise comprenait ; pourtant elle eût tellement voulu connaître les parents, la maison, toute cette famille où elle entrerait bientôt. Lui-même était reçu chez les Van Loo à titre d'ami, sans que jamais, par une sorte d'accord tacite, on fît la moindre allusion à la situation. Peu à peu ils s'étaient abandonnés l'un à l'autre, ils avaient goûté tous les baisers, toutes les caresses ; ensemble, dans la confiance et l'estime. Louise était grande et svelte, les cheveux châtain et abondants, les yeux foncés et brillants. Son regard éclairait avec intelligence un visage harmonieux, qui eût pu passer pour aristocratique.

Elle avait une voix d'alto qui donnait à sa conversation un charme particulier. Aînée de trois sœurs, elle possédait cette psychologie de l'aînée faite à la fois d'affirmation de soi et de compréhension pour les besoins des autres. Il ne semblait pas à Georges Van Meenen qu'une déesse eût pu lui offrir un corps plus splendide et c'est en l'aimant, dans l'émoi et la sincérité de leurs contemplations et de leurs étreintes, qu'il avait connu la pleine signification des épaules, de la gorge, des reins, perçu le sens de la féminité.

Elle lui avait donné la confiance en lui-même, dont il manquait. Leur vie était tracée ; il ferait la médecine générale ; elle serait sa compagne :

[37]

— Tu veilleras, disait-il, à ce que je ne m'éteigne pas trop vite !

C'est ainsi qu'il avait atteint ce mois de mai 1909, son dernier à la Faculté.

Un après-midi qu'il était occupé à revoir sa pathologie interne, son ancien professeur de rhétorique se présenta chez lui sans avoir prévenu. C'était un homme de quarante-cinq ans, devenu doyen dans un chef-lieu de canton depuis quelques années et qui avait pris de la carrure et de l'aplomb depuis qu'il se nourrissait à sa guise. C'est à quoi le jeune médecin, à travers son inquiétude, avait pensé en le voyant car ils ne s'étaient jamais rencontrés depuis le collège, depuis six ans. Ce prêtre était un homme estimé de tous et pour lequel il avait toujours éprouvé un respect particulier.

— Mon cher Georges, avait-il dit, ma visite est un peu insolite, mais la raison en est très grave. Tes parents sont au courant de ta liaison avec cette... enfin ils savent. Et je viens essayer de te sauver... Toi tu es jeune ; tu ne sais pas ; tu as une façon de croire en la loyauté des êtres. Un garçon comme toi, d'une honnêteté totale, on en fait ce qu'on veut... avec quelques mots qu'on apprend dans des livres...

Remis du premier choc, le docteur Van Meenen avait défendu son amour comme il pouvait. Il ne savait pas que dans ce domaine on ne doit pas se laisser attaquer. Après deux heures de palabres il savait que si elle s'était donnée à lui ce n'était pas seulement pour le corrompre, vile créature, instrument du démon, c'était pour mieux se l'assujettir, régner sur lui, le dominer...

Il était, lui, Georges Van Meenen, un parti extraordinaire ; il devait comprendre de quels procédés une jeune fille sans dot, car c'était cela, elle serait sans dot, userait pour le conquérir et le conserver. Et il ne s'agissait pas seulement de sauver son avenir, mais surtout de sauver son âme. Cette Louise était un être de péché...

Le jeune médecin avait bien essayé de prendre sa part des responsabilités, mais de plus en plus mollement. « D'ailleurs, voyons, Georges, tu sais bien que c'est le rôle de la femme... »

[38]

— Tu parles d'amour, continuait le prêtre. Mais tu ne sais pas ce que tu dis. Saint Augustin lui-même a dit, à ce sujet, d'énormes sottises. Saint Augustin avait aimé. Il n'a jamais pu se débarrasser de cette souillure. Alors, il ne faut pas demander où tu en es maintenant. Un homme de ton rang et de ta culture ne parle pas d'amour. Il parle de mariage. Le mariage est nécessaire à la société. C'est aussi le grand

remède à la concupiscence. Je te parle en homme. Ta religion ne te défend pas de prendre ton plaisir, pourvu que ce soit dans les règles, et tous les corps se ressemblent... Elle ne peut pas être digne de toi, celle qui s'est donnée ainsi dans le péché, qui t'a entraîné dans la honte... « Agenouille-toi ; je vais te donner l'absolution... »

Georges Van Meenen s'était agenouillé.

L'abbé était parti laissant son ancien élève anéanti et pantelant puis il était revenu, encore et encore.

Aux yeux de celui qu'elle aimait, Louise changeait peu à peu; oui ses ardeurs étaient bien celles d'une pécheresse. Comment avait-il pu croire à sa sincérité ? Cette femme avait, à l'aimer, un intérêt si évident ! Un jour qu'il était question de fiançailles, il en avait profité pour lui dire ce qu'il pensait ; il lui avait répété, les reprenant à son compte, les accusations et les jugements de son professeur. Il lui expliqua comment ses ruses échouaient finalement et qu'il avait vu clair à temps. Louise l'écoutait, terrassée. Cela se passait chez ses parents, dans le petit salon où elle l'avait si souvent accueilli. Il la quitta brusquement. Tandis qu'il refermait la porte derrière lui, il entendit sonner cinq heures au « coucou » de la salle à manger. Le dernier coup était venu un peu en retard, comme les autres fois.

Georges avait fui, sans lui laisser le temps de se défendre. A peine dehors, il avait été frappé par la splendeur du ciel et de la lumière. Maintenant il regardait devant lui, délivré de l'appréhension d'avoir à s'installer modestement, en attendant le client. Croyait-il à tous les reproches qu'il avait adressés à Louise ? Non, sans doute, mais, comme le lui avait dit son professeur, la sagesse et l'expérience des hommes plaidaient pour lui. Il ne deviendrait homme que s'il se comportait durement ; la conviction [39] viendrait plus tard, avec l'expérience. Quant à Louise... C'est à ce moment-là qu'il avait écrasé une chenille qui se sauvait ; il l'avait fait volontairement, se disant que c'était une bête malfaisante, ne voulant pas qu'elle devînt jamais papillon. Et ce geste l'avait calmé ; sa libération était achevée ; jamais il n'eût pu anéantir cette larve, affirmer son état d'homme, s'il n'avait pas pu s'affranchir de Louise. Malgré lui, tout en clignant les yeux devant la réverbération de la lumière brûlante, il entendait encore ses derniers mots.



« Tu m'as aimée, tu m'as fait des serments, tu t'es comporté comme si tu étais l'homme le plus tendre et le plus compréhensif... Et c'est cela que tu pensais... Je te remercie de me l'avoir dit à temps... »

« Si elle me voyait écraser cette chenille, pensa-t-il, elle comprendrait tout le cas que je fais de son jugement... » Et puis le soit il était devenu dur et cassant. Ses compagnons lui demandèrent ce qu'il avait. Il ne répondit pas. Ses examens terminés, ses sœurs, ses parents, son père surtout, l'avaient accueilli comme autrefois. Pas la moindre allusion au passé. Un dîner suivi d'un bal avait été offert en son honneur. Quelques mois plus tard, on annonçait ses fiançailles avec la plus riche de celles qui lui avaient été présentées. Elle était grande et brune; ses yeux sombres et langoureux attiraient le regard et inquiétaient. Le visage était de ceux qui eussent fait un modèle rêvé pour Stevens, bien que les lèvres fussent trop fines. Elle avait un port de statue grecque ; sa voix, distinguée comme son écriture, était décevante, sans chaleur. Georges Van Meenen considérait que cette froideur était artificielle et que l'existence arrangerait ces détails. Sa fiancée lui apportait trois cent mille francs et une éducation de pensionnat de première classe. Elle serait une dame accomplie. Le reste lui serait donné par surcroît.

Ce fut le professeur de rhétorique qui célébra la messe de mariage. Dans son allocution au jeune couple, il fit l'éloge de la femme et de l'homme, insista sur les voies de la Providence [40] qui, de toute éternité, les destinait l'un à l'autre, et les avait rapprochés, le moment venu. Ils seraient heureux ; il le leur promettait au nom du Seigneur.

Pendant les fiançailles, Georges Van Meenen avait attribué ses inquiétudes au fait qu'il prononçait des mots d'amour comme une leçon apprise et que ses propres gestes étaient déjà conventionnels. Les étreintes, pensait-il, ne me tromperont pas.

Mais le mariage le déçut. La femme qu'il tenait dans ses bras ne répondait guère à ses ardeurs ; pas une seule fois sa voix n'avait changé de ton. Cette inertie s'éternisa. Ce corps de déesse grecque, il ne le connut jamais dans toute la splendeur de l'abandon et de l'ivresse.

Son épouse n'eut voulu pour rien au monde se soustraire aux devoirs conjugaux. Elle était là pour l'usage de son mari. Peu à peu, il

abandonna le langage d'amour qui restait étranger entre eux ; il renonça aux fêtes de la chair, auxquelles elle condescendait poliment, victime résignée ; bientôt ils en furent réduits à quelques habitudes. Chez lui il ne badinait jamais plus ; une sourde irritabilité lui donnait un masque sévère. Son malheur l'isolait.

En moins de deux années, le docteur Van Meenen s'était fait à Vairon une clientèle solide et, chose étonnante, bien des gens venaient le consulter des villes voisines. Jamais il ne laissait passer un diagnostic sang y avoir mis toute son attention et tous ses soins. Il ne formulait son jugement qu'après s'être assuré que, dans l'état actuel des choses, on ne pouvait faire mieux. Les malades avaient rapidement reconnu en lui l'homme consciencieux, à qui on peut se fier et dont on peut suivre les conseils en plein abandon. Jamais il n'eut fait opérer quelqu'un sans nécessité absolue et, de toute sa vie, il ne devait se laisser aller à ces interventions faciles, où le problème chirurgical se greffe sur une question financière, et où la réputation du médecin et du chirurgien s'accroissent vertigineusement, puisque les malades, opérés sans nécessité, guérissent presque toujours...

[41]

De temps à autre, au début de leur mariage, le professeur venait rendre visite au jeune couple ; il s'attardait et, le soir, pendant que l'épouse s'occupait dans la maison, le prêtre et son ancien élève échangeaient quelques paroles. Peu à peu leur amitié s'était refroidie. Le médecin s'était rendu compte à quel point l'abbé l'avait trompé à propos de Louise ; il supposait qu'il l'avait fait de bonne foi. Mais la conversation lui révélait bien des choses. Il savait maintenant que trop souvent, le prêtre n'a pas d'estime véritable pour un homme ou pour une femme. Ceux-ci ne lui apparaissent que comme des pécheurs. Et lui, il avait besoin de croire aux hommes. Ses malades, il se surprenait souvent à les soigner comme il l'aurait fait sous les yeux de Louise, selon le mode qu'ils avaient prévu ensemble ; il n'acceptait pas facilement les facéties au sujet des médecins et de leurs malades. Avec tous leurs défauts, les hommes étaient autre chose que ces caricatures.

Un soir, l'abbé se hasarda à lui dire :

— Quelle réussite... Quelle réussite avec tes malades... Et avec ta femme... Tu ne sais pas quelle impression de bonheur absolu vous donnez tous les deux. Ton foyer est l'image du foyer chrétien. Visiblement la bénédiction de Dieu est sur vous...

Lui ne répondit pas. L'autre ajouta :

— Ne t'es-tu jamais demandé où tu en serais maintenant avec ta... ?

C'en était trop. L'abbé n'acheva pas sa phrase. Le paquet de fiches que son ancien élève était occupé à compléter, lancé avec violence sur la table, par une main sauvage, s'éparpilla avec un bruit de colère.

Quand madame Van Meenen rentra, le professeur, agenouillé entre les chaises, ramassait en hâte les cartons blancs...

— J'ai été bien maladroit, dit-il, un peu embarrassé...

— Tiens, fit-elle sans lui répondre, je croyais que mon mari était ici...

Au début de janvier 1910, dès que le service des chemins de fer fut réorganisé, une lettre parvint au docteur Van Meenen, [42] sans nom d'expéditeur. Elle contenait, pliée en quatre, une lettre mortuaire.

Avant de l'ouvrir il prit connaissance d'un Papier écrit d'une main sénile, mais non signé, et qui lui annonçait que la défunte, avant de mourir, avait exprimé le désir qu'un faire-part lui fût adressé. On n'avait pu s'acquitter plus tôt de cette formalité à cause des circonstances. Le faire-part, fébrilement ouvert, annonçait que mademoiselle Van Loo, née en 1888, était décédée à la Panne en octobre 1915. Elle faisait partie du Service de Santé de l'Armée...

Louise ne s'était pas mariée... Elle s'était engagée comme infirmière... Louise était morte... Elle avait dû l'appeler... Elle avait eu pour lui sa dernière pensée...

Pour la toute première fois de sa vie d'homme, il avait été surpris par l'émotion ; un spasme soudain l'avait empoigné à la gorge, en même temps que des larmes humectaient son visage. Par surprise, il se vit à ce moment dans la glace. C'était un visage qu'il ne connaissait

pas et dont l'expression de désespoir et de souffrance le bouleversa... Louise ! Louise!...

Toute sa fidélité lui revint, avec l'estime, avec la tendresse, le culte...

Et puis la vie avait continué.

La petite malade se tordit, un spasme durcit l'abdomen. La main du médecin le saisit distraitemment. Maintenant il comprenait ; sa tendresse paternelle avait retrouvé en Elisabeth un reflet de Louise. Son affection profonde, le désir de la voir heureuse, de lui éviter tous les chagrins et toutes les souffrances, c'était à son enfant, c'était aussi au souvenir de Louise qu'il les avait accordés sans réserves...

Mais depuis Louise son instinct paternel s'était épanoui. Ce dont il souffrait le plus, c'était d'avoir été absent à la mort de Louise, de n'avoir pu lui accorder la protection de ses bras et de ses soins. Et maintenant, comme il avait perdu Louise, il allait perdre Elisabeth. Cela lui paraissait presque juste. Une partie de [45] l'affection qu'il lui portait n'était pas assez paternelle, pas assez désintéressée. Le malheur qui s'abattait sur lui était mérité, il ne l'avait pas vu, jusqu'en cet instant, sous son vrai jour. C'est pour cela qu'il avait failli se révolter, s'insurger contre le destin. C'est à Louise qu'il fallait laisser la royauté. Elisabeth n'était pas une reine, n'était pas une princesse invulnérable, un être d'exception. Il fallait accepter qu'elle put être malade.

Les mots qu'elle lui avait dits étaient des mots de délirante ; ils signifiaient qu'il venait de perdre son enfant préférée ; ils ne comportaient aucun jugement moral. Il le savait maintenant. Il ne lui faudrait qu'un peu plus de courage pour faire face à son malheur ; il l'aurait. Il avait manqué à Louise ; il l'avait honteusement abandonnée, mais dans la suite, il s'était repris ; il était resté fidèle à l'homme qu'il était alors. Il avait peu à peu retrouvé toutes les valeurs qu'ils avaient cultivées ensemble, et qu'un moment il avait délaissées. Jamais, comme en cet instant, il n'avait souhaité de croire sans arrière-pensée à l'immortalité, et que Louise pût savoir ce qu'il était devenu. Il n'avait pas trahi sa profession. Il n'avait pas trahi l'homme. Il avait seulement trahi leurs deux vies. Et puis, dans la solitude des « Erables », il s'était, sans

le savoir, constitué un culte dont son cœur d'homme avait besoin, avec l'image d'Elisabeth.

Quand il revint à lui, il se demanda depuis combien de temps il tenait la main posée sur cette chair malade. La fermière le regardait. L'anxiété avait dû monter en elle à un paroxysme pénible.

— Est-ce grave ? demanda-t-elle enfin.

— Non, fit-il tranquillement, non. Cette fois-ci ce ne sera pas une appendicite.

Et il en était sûr.

[44]

**LA NUIT EST MA LUMIÈRE.**  
**Roman.**

# II

[Retour à la table des matières](#)

Il était près de sept heures du soir quand un garagiste d'Enghien téléphona. Une dame vêtue d'une robe bleu pâle, sans chapeau, se trouvait chez lui avec une Renault. Mais elle refusait de parler et somnolait.

Le docteur Van Meenen lui-même avait pris la communication, annonçant les détails, au fur et à mesure, à ses enfants. Il demanda au garagiste de veiller sur elle. Cette dame se trouvait pour le moment, lui dit-il, dans un état de demi-somnambulisme et il importait de ne pas la laisser errer à l'aventure. Il le remercia, le supplia encore de la retenir coûte que coûte. Lui-même, son père, et son mari allaient arriver le plus tôt possible, mais il était préférable de ne pas le faire savoir à la malade.

En hâte les deux médecins, accompagnés de Francine, disparurent dans la Citroën familiale. On entendit klaxonner au tournant, et la poussière s'évanouit dans le silence.

Déjà le soir s'annonçait dans la lumière rasante et dorée du couchant. Longtemps après que l'automobile eût disparu, Marie-Jeanne était toujours à la grille. Elle appréhendait de rentrer. Une légère brise accompagnait la fin du jour. Un petit nuage blanc violet traversait lentement le ciel en direction du nord-est. Demain sans doute, le temps serait nuageux et gris. Cela l'inquiéta, car elle ne se sentait vraiment maîtresse d'elle-même que dans une atmosphère claire et ensoleillée. Devant elle, de l'autre [45] côté de la route, séparé de celle-ci par des champs de blé, le parc du comte de Vairon étendait sa lourde masse vert sombre, où régnaient châtaigniers et érables. Hier encore l'odeur animale des marronniers d'Inde embaumait jusqu'ici. Toute la soirée, jusque vers onze heures, elle était restée à sa fenêtre, aspirant cet air chargé d'effluves, écoutant le concert des grenouilles qui, des bords de l'immense étang du château, coassaient en chœur vers la nuit chaude. C'était comme une plainte aveugle de la matière, un appel étrange de vie tâtonnante, mais inextinguible, une prière inlassable venue des profondeurs de l'obscurité pour émouvoir le Destin. Elle comprenait toutes ces voix, tous ces appels, toutes ces inquiétudes, tous ces silences. À de tels moments elle pouvait se sentir émue au delà de toute description. Ce devait être par un soir semblable que quelqu'un avait écrit ce vers qu'elle ne pouvait oublier :

« Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir... »

Mais depuis hier le vent avait tourné, on ne respirait plus cette sève audacieuse des marronniers ; on n'entendait plus ce chant des raines dans la vase... Et maintenant, venant d'on ne sait quelle région de l'inconnu, le malheur était entre dans la maison. Il avait pris la forme la plus implacable, frappant Elisabeth tout en la laissant continuer à vivre... Oui Elisabeth était retrouvée. Mais son retour serait plus triste qu'une agonie.

Une femme arrivait au loin. Marie-Jeanne rentra pour ne pas devoir soutenir une conversation. Elle s'assit dans la salle à manger, devant la baie, et voulut reprendre la lecture de *Servitude humaine* de Somerset Maugham. Mais en vain. Après quelques minutes, elle éprouva un impérieux besoin de compagnie et se rendit à la cuisine. Rosa, assise, pleurait silencieusement.

— Notre pauvre Monsieur, fit-elle après un moment. Si cela doit durer, il ne tiendra pas le coup...

— Il sera courageux, Rosa. Père est un homme très fort. N'avez-vous pas vu que lorsqu'il revenait tout à l'heure de sa visite, il avait repris de l'énergie, qu'il marchait plus droit. Il ne se laissera pas abattre, Rosa.

— Cela ne l'empêchera pas de vieillir. Il a vieilli de dix ans [46] depuis ce midi et ce qui est perdu est perdu. On ne peut jamais revenir en arrière de l'âge qu'on a atteint ne fût-ce que pendant une minute.

— Comment savez-vous tout cela ? demanda Marie-Jeanne, surprise de la portée de cette réflexion.

— Je ne sais pas, Mademoiselle. Je n'aurais pas dû dire cela à propos du docteur. Je pensais à moi... Après tout, je n'ai que mon expérience. Voyez-vous, mon mari avait aussi du courage. Il a lutté ; cela ne lui a pas servi. Il est vrai qu'il n'était qu'une personne très simple. Je pense que les études doivent aider beaucoup dans des situations aussi tristes...

— Je ne sais pas, Rosa... Mais ce sera à nous aussi de faire quelque chose, de ne pas nous laisser aller. Vous avez vu combien cela nous a fait du bien à tous, votre café de quatre heures. On oubliait de vivre ; et vous nous y avez fait penser. Je vous en ai été très reconnaissante. Il faudra continuer à nous faire vivre, Rosa. Vous n'avez pas remarqué combien père a été gentil pour moi, quand il est rentré ? Il m'a dit : « Ma petite, on va avoir des moments difficiles. On va avoir besoin de toi. Soigne-toi bien. Ne te laisse pas aller. Je compte sur toi. Peut-être que tes études pourront nous rendre quelques services... »

« Vous saviez, n'est-ce pas, vous, Rosa, que père n'a jamais été très heureux. Ne dites pas non. Moi, alors que j'étais encore toute petite je l'ai vu, je ne sais pas comment je l'ai remarqué. À tel point que j'ai l'impression d'être née avec cette idée. J'ai si souvent voulu le consoler ; mais c'était bien difficile. Il n'avait jamais l'air de s'en apercevoir. Et puis, je me sentais ridicule, moi, une petite fille de rien du tout, de vouloir jouer ce rôle qui ne me revenait pas. Cela n'avait pas de sens. Tout de même, je faisais mon possible pour bien étudier, pour ne pas lui donner d'ennuis et de contrariétés. Il ne le remarquait pas ; tout ce que je réussissais avait l'air de lui paraître tout naturel. Au moins il n'avait pas d'ennuis avec moi. N'est-ce pas, Rosa, que mon père n'a jamais eu d'ennuis avec moi ?



— Non, Mademoiselle, je ne crois pas.

Tout en répondant, la vieille servante notait la nuance triomphale [47] qui transparaissait chez cette jeune fille que chacun imaginait peu sensible à ces choses. Et l'impression fut encore renforcée lorsque Marie-Jeanne ajouta :

— Il faudra préparer tout de même un petit souper ; quelque chose de froid. Ces émotions et ces fatigues creusent l'appétit même si on oublie qu'on a faim...

Rosa aima cette initiative ; par sympathie elle ne dit pas que tout était déjà prêt.

En quittant la maison paternelle, dans la Renault de celui qui se disait son mari, en route pour retrouver son père et son destin de Reine, Elisabeth avait éprouvé un intense plaisir. Son plan était tout tracé. Elle irait à Bruxelles et de là, si c'était nécessaire, elle se rendrait à Paris. Son esprit était d'une lucidité extrême ; ses pensées se mouvaient dans une clarté totale. Jamais elle ne s'était sentie aussi sûre d'elle-même.

Cependant, en quittant Vairon, comme elle accélérât quelque peu, elle éprouva le sentiment d'avoir conduit une auto, dans des conditions semblables, il y avait des milliers d'années. Or les automobiles sont d'invention récente. Il y avait la quelque chose de choquant et qui la préoccupait encore, quand son attention fut attirée par un homme qui, au bord de la route, la regardait avec une grande attention. Elle ne tarda pas à avoir l'intuition que cet homme était envoûté. Il devait se trouver sous une influence analogue à la sienne. Sa première pensée avait été de se diriger vers lui, mais elle y avait renoncé car elle avait remarqué que tous les êtres qu'elle croisait avaient déjà subi ce même envoûtement ; ils n'étaient plus naturels. Un peu avant d'entrer dans Bruxelles, elle avait remarqué qu'un chat angora, tout noir, nonchalamment étendu à la vitrine d'un marchand-tailleur se trouvait également sous le charme. Cet état avait quelque chose d'extraordinaire qu'on reconnaissait d'emblée. Elle se disait que depuis bien longtemps peut-être elle croisait ainsi des personnes envoûtées sans y avoir jamais pris garde et son trouble s'en

aggravait.

[48]

Sous l'effet de ce charme, elle ne reconnaissait plus les routes et perdait le fil de ses idées, mais en revanche, elle voyait tout ce qui se passait dans le secret des êtres, même dans les arbres, même dans les pierres. A mesure qu'elle s'avavançait dans la ville, cet envoûtement prenait des proportions inquiétantes. Tout le monde, maintenant, dans les rues se trouvait sous cette influence. Tout le monde savait qui elle était et où elle allait ; en un clin d'œil elle se sentit sous le regard des maisons, des tramways, des autos. Les choses comme les êtres la pénétraient cruellement. C'était affreux et comme si la création entière s'était transformée en menace. Et elle, dans tout cela, ne savait plus ce qu'elle était venue faire ici ; elle n'en avait plus qu'un faible souvenir, en train de s'oublier, mais qu'elle pourrait peut-être évoquer encore si elle en avait le temps ; pour le moment il s'agissait d'échapper à cette monstrueuse cabale. Elle accéléra. Alors les bruits mêmes se mirent à la poursuivre, à la harceler. Les appels des autos, les sonneries des tramways, les roulements des lourds camions commencèrent de lui dire — « Elle est là, elle est là. Regardez la Reine folle. Elle n'est pas folle, c'est la Reine des Reines, arrêtez-la. Arrêtez-la. Retenons-la ! » Ces voix avaient une intensité extraordinaire ; elles planaient au-dessus de la ville et on les entendait jusqu'au bout du monde. Les secousses mêmes de la voiture s'exprimaient en paroles et en idées et le frémissement du levier de la boîte de vitesse chuchotait à travers le vacarme :

« Accroche-toi à tes idées ; ils veulent te faire perdre la tête. Continue. N'écoute pas tous ces cris... »

Il disait cela très distinctement. Il s'agissait de traverser cette tempête.

Dans les rues animées par l'atmosphère de fête de l'Exposition, cette femme, dont l'esprit sombrait dans la confusion et la folie, poursuivie par les immenses voix de son délire, conduisait avec une virtuosité rare. La vitesse de la voiture attirait l'attention ; les passants se retournaient se demandant qui pouvait être cette jeune sportive imprudente.

C'était avec une véritable admiration [49] qu'on la voyait s'éloigner, triomphant de tout, à coups de freins, à coups de volant, à coups d'accélérateur. Nul ne pouvait se douter qu'elle était emportée par l'épouvante et se débattait contre des mains invisibles.

Elisabeth continuait toujours. Ces immenses voix étaient toujours là mais elle ne les entendait plus ; elle les sentait. C'était devenu des présences. Tout cela se confondait maintenant : machines, rues, autos, maisons et gens ne formaient plus qu'un seul bloc, n'avaient plus qu'une seule âme dont la fuyarde percevait, avec une hallucinante intensité, l'intention dardée contre elle.

« C'était terrible, de percevoir ainsi âme des choses. Quel don royal le destin ne lui faisait-il pas avec cette absolue clairvoyance. Si jamais elle pouvait échapper à ce danger, sortir de la ville... elle aurait acquis la toute-puissance de la pensée. »

Elle n'avait pas le temps de réfléchir ; mais elle se rendait compte que si elle avait voulu courir le risque de s'arrêter, à ce moment précis, elle eût pu saisir et résoudre les questions les plus difficiles...

Pendant un éclair, elle comprit le mystère de la sainte Trinité, mais cela lui échappa au moment où elle dut brusquement freiner pour ne pas écraser un bébé dans une voiture. A peine l'avait-elle dépassé qu'elle sut que ce bébé était un de ses enfants ; puis elle vit un autre enfant et sentit également qu'il était d'elle. Puis un autre, un autre encore. Tous ces enfants, elle les reconnaissait. Comment était-ce possible, elle qui s'imaginait n'en avoir pas encore ? Ces voix et ces appels d'enfants se mêlaient maintenant à la cohue des cris silencieux qui l'accablaient. Et à travers tout cela, des questions précises venaient se presser dans son esprit et exigeaient des réponses immédiates : elle ne savait pas quand était né Pépin le Bref ? impossible de trouver la racine cubique de 9,25 ? où avait-elle laissé son sac ? qu'avait-elle promis au Seigneur le jour de sa première communion ? la recette pour faire des confitures de groseilles sans les bouillir ? où fallait-il placer l'y dans « acide salicylique » ?

Brusquement, elle sut qu'il y avait quelqu'un dans la voiture, [50] derrière elle. Un homme s'était introduit sans entrer ; elle le sentait là,

sans le voir. Il ne disait rien. Elle le sentait rire d'un rire qui annonçait la mort. C'était un ennemi. Il riait parce qu'il la tenait à sa merci. C'était bien cela. Ses mains s'approchaient, il allait l'étrangler...

Elle voulut crier ; mais aucun son ne sortit de sa gorge. Un mélange d'horreur et de violence s'agitait en elle. Impossible de trouver ce qu'il fallait faire pour se tirer de là. Il devait pourtant y avoir un moyen d'échapper. Les mains étrangleuses se rapprochaient toujours. Elle percevait déjà leur chaleur. Elle s'efforçait toujours de crier, se débattant contre une rauque impuissance. Elle essaya d'écarter ces mains criminelles : horreur ! On ne les sentait pas. Elle avait affaire à un être invisible et impalpable, un démon. L'haleine du monstre la brûlait dans le cou ; et voici que ses grosses lèvres rouges se rapprochaient de sa nuque ; elle bondit désespérément. À ce moment, elle croisa une autre Renault dont les phares étaient remplacés par des yeux, d'immenses yeux qui l'interrogeaient avidement. Qu'était-ce ? Les yeux et les bouches des gens devenaient énormes, emplissaient toute la tête, venaient se projeter contre les vitres de l'auto, l'empêchant de voir. Elle marchait maintenant parmi des yeux, les bousculait, les écrasait. A travers ces regards visqueux, elle continuait de deviner vaguement les choses. Quoi ? Il n'y avait plus de femmes, plus d'enfants, l'on ne voyait plus que des hommes. Où étaient parties les femmes ? Mon Dieu ! que c'était épouvantable de ne plus voir que des hommes. Mon Dieu ! où étaient donc parties les femmes ? Voici que les vêtements de ces hommes devenaient transparents. Elle les voyait nus. Quels hommes splendides c'était. Et qu'ils étaient nombreux. Plus une seule femme. D'un moment à l'autre tous ces beaux hommes nus allaient s'apercevoir qu'elle était là. Elle serait seule ils la voudraient tous. Mais comme ils étaient beaux et grands elle n'avait jamais vu que les hommes fussent si grands et leurs corps si beaux... À la terrasse du café, celui-là levait son verre. Il allait boire de la limonade orange. La bouche devint grande, toute grande, s'ouvrit, immense comme un abîme, assez large pour accueillir la route et la voiture. C'était [51] l'instant précis où l'homme allait avaler sa gorgée. Il fallait en profiter, disparaître, se mettre à l'abri. Elisabeth donna un coup de volant, accéléra à fond, s'enfonça dans le gouffre, au moment même où les mains invisibles lui dégrafaient sa robe. Le dernier bruit qu'elle perçut fut celui de l'albène qui se déchire...

Le patron du garage du Nord, à l'entrée de la ville d'Enghien, chaussée de Bruxelles, jouant aux cartes avec ses amis, derrière son habitation, avait bien remarqué qu'une auto s'arrêtait dans les environs. Il s'était dit qu'on allait sonner pour demander de l'essence. Mais on ne sonna pas et il oublia. Ce n'est qu'une heure plus tard, vers six heures, reconduisant ses amis jusqu'à l'entrée de son établissement, qu'il vit une voiture stationnant à quelques mètres de la pompe, mais paraissant s'être mal rangée. La roue avant droite était immobilisée dans le vide sur la crête du fossé. Les hommes s'approchèrent.

Une femme était au volant, seule. Elle paraissait dormir. Quand on lui adressa la parole, elle ouvrit légèrement les yeux, poussa doucement, comme si elle était exténuée, un son inarticulé et s'assoupit de nouveau.

— En ces temps-ci on voit de tout ! fit l'un d'eux.

— Elle vient sans doute de l'Exposition, reprit un autre. Dégoûtant, tout de même ! et penser que des gens ivres morts puissent ainsi se balader sur la route !

Elisabeth poussa encore un soupir. Elle regarda autour d'elle. Ce regard impressionna ces hommes rudes et le garagiste dit tout bas :

— Ce n'est pas une femme saoule.

Il ouvrit la portière. La dame eut un imperceptible mouvement de retrait. On ne savait pas si elle dormait ou si elle tenait volontairement les yeux fermés.

— Madame, vous vous êtes arrêtée d'une manière bien fâcheuse. Je crois qu'il serait prudent de vous ranger convenablement...

Elle regarda encore, comme à travers un songe, avec, au fond du regard et à fleur de gestes, une terreur dissimulée ; mais [52] elle ne répondit pas. Elle se comportait comme quelqu'un qui serait attaqué par des bandits et que la peur empêcherait de bouger. Ces hommes furent émus : une sorte de respect et de commisération s'empara d'eux... Le garagiste vit quelques papiers dans une poche du tableau de bord. Il en prit un au hasard. C'était la garantie de la batterie. Ce car-

net de la société Tudor donnait le nom et l'adresse du propriétaire... Docteur Ronquières...

S'étant retirés, les trois hommes délibérèrent. Un des trois, qui était chauffeur, se souvenait avoir vu sur la route, au volant de sa voiture, un homme qui venait d'avoir une crise d'épilepsie. Lui aussi s'était arrêté ainsi de travers ; et il avait tout à fait le même aspect, une sorte d'hébétude craintive... Ils furent d'avis que ce devait être quelque chose de ce genre et décidèrent de téléphoner tandis que le chauffeur restait de garde. Mais cela prit du temps. Ronquières n'était évidemment pas chez lui, mais la servante put donner l'adresse de ses beaux-parents. Dans l'intervalle la femme s'était endormie profondément.

Les automobilistes qui passaient, imaginaient un accident. Ils regardaient, voyaient la voiture intacte et continuaient leur route. Cependant un cabriolet gris qui regagnait Bruxelles s'arrêta. Il en descendit un homme d'une trentaine d'années qui était préoccupé visiblement.

— Un accident ? Avant que les hommes lui eussent répondu, il ajouta : Je connais cette voiture. C'est celle de mon ami, le docteur Ronquières, n'est-ce pas ? Mais c'est madame Ronquières ! Que se passe-t-il ?

À travers la glace il s'efforçait de se rendre compte, mais les reflets gênaient. L'homme annonça que le père et le mari arrivaient. Ils avaient dit qu'elle devait avoir comme une crise de somnambulisme... Tout en écoutant, le médecin avait ouvert à son tour la portière et essayait de parlementer. Le même mutisme somnolent l'accueillit.

— Vous ne reconnaissez pas le docteur Louckx, chère Madame ? Mais sa question resta sans réponse. Il lui prit le pouls. On le percevait à peine, et il était irrégulier. La peau était chaude et moite, fiévreuse.

[53]

— Ce n'est ni de l'épilepsie ni du somnambulisme. Cela m'a tour l'air d'un accident cérébral... pensa-t-il. La femme du médecin était également descendue de voiture et contemplait la malade. Pendant que son mari se préparait à faire une piqûre d'huile camphrée, elle lui dit, comme s'ils étaient seuls, et comme si elle savait déjà tout :

— Cela ne m'étonne pas. Je t'ai toujours dit que cette femme était bizarre !

Son mari lui fit signe de se taire. Elle lui répliqua, désignant son amie d'un signe de tête : — « Elle ne comprend sûrement rien dans l'état où elle se trouve là... » Mais après cette méchanceté, elle se tut et se rendit compte que son attitude était prématurée. Il fallait encore attendre un peu pour papoter sans réserve et donner ses souvenirs... Le docteur Louckx releva la jupe et fit la piqûre à mi-cuisse. La malade n'eut pas un mouvement pour se protéger et au moment où l'aiguille traversa la peau, pas le moindre frémissement ne parcourut sa musculature...

— C'est grave, fit-il à mi-voix, de manière à n'être entendu que du garagiste. Mais sa femme avait saisi les mots au vol. Elle reprit :

— Grave ? Mais il ne faut pas être médecin pour le voir... J'ai vu cela d'emblée. C'est un cerveau fichu !...

Elle parlait à voix très haute, sur ce ton particulier des femmes riches à qui depuis leur tendre enfance personne n'a jamais fait remarquer leurs sottises. Le petit groupe écoutait avec étonnement. C'est à cet instant que les deux médecins arrivèrent avec Francine. Leur voiture s'étant arrêtée un peu plus loin, personne ne les avait remarqués. Le docteur Ronquières entendit ces derniers mots en même temps qu'il reconnaissait la femme de son confrère et concurrent. Ce lui fut un choc, comme l'annonce d'un malheur supplémentaire : ce soir tout le monde connaîtrait la catastrophe. C'en serait fini de la réputation d'Elisabeth.

Le collègue se présenta à M. Van Meenen, et expliqua qu'il avait fait une piqûre d'huile camphrée. On le remercia. Il répéta à l'oreille du père confidentiellement ;

— Je crois que c'est grave...

[54]

La présence de tant de personnes facilita la reprise de contact avec la malade. Celle-ci continuait de dormir. Un instant, elle ouvrit les yeux et tournant la tête en un geste exprimant une lassitude infinie elle regarda autour d'elle. Son regard rencontra celui de son père ; mais elle parut ne pas le reconnaître. Elle contempla de la même manière son mari et Francine. Son expression avait quelque chose d'égaré et de douloureux. Le soleil la gênait. Elle cligna des yeux et se rendormit.

Comme elle avait changé depuis tout à l'heure ! Maintenant, elle avait vraiment l'air de ne plus se rendre compte de rien. En fait, depuis qu'elle avait vu la bouche s'ouvrir toute grande pour l'engloutir, elle avait cessé d'être consciente. Il passait encore en elle des bribes d'images, mais sans suite, sans consistance. Elle ne faisait aucun effort pour comprendre et se trouvait dans la situation imprécise de ceux qui sont sur le point de s'endormir. Elle remarquait que les voix venaient de très loin. Les choses lui apparaissaient plus petites et à une distance plus grande qu'elles n'étaient, comme quand on regarde par une lunette d'approche en la tenant à l'envers. Tout se passait comme dans une sinistre féerie.

Le retour s'effectua simplement. On avait placé Elisabeth à l'arrière ; son mari, le docteur Louckx et Francine s'en étaient chargés. La malade se laissait aller, comme une personne en syncope.

— C'est une congestion cérébrale, clamait madame Louckx comme si elle s'adressait à tout un auditoire. Elle aura de la chance si elle en revient... Il faudra l'envoyer dans une clinique...

Elle ne faisait grâce d'aucune de ses réflexions ; finalement le docteur Van Meenen lui demanda un peu de discrétion.

— Songez, lui dit-il, que c'est mon enfant...

Interloquée, elle le contempla un instant, puis, se tournant vers son mari qui venait de déposer la malade, elle lui dit, d'un ton qui signifiait qu'elle avait eu affaire à un rustre :

— Viens, chéri. Laissons-les en famille !...

[55]

Bientôt, pilotée par Ronquières, la Renault reprit la route de la maison.

Elisabeth continua de dormir pendant tout le trajet. De temps à autre, son mari se retournait pour voir ; les yeux étaient obstinément fermés, le visage exprimait la tranquillité du sommeil. Francine soutenait la tête que les remous de la voiture balançaient en tous sens.



— Crois-tu que ce soit vraiment si grave ? ne put-elle s'empêcher de demander à son beau-frère ?

Pendant ce temps, seul dans sa voiture, le docteur Van Meenen se sentait fatigué, las au delà de toute vraisemblance. Sa méditation de tout à l'heure auprès de la jeune malade le protégeait de toute révolte inutile, l'inclinait vers la résignation ; mais le malheur était là. Il en était plus lourd, plus désastreux. Et les réflexions cruelles de madame Louckx lui avaient soudain dévoilé l'inévitable perspective.

Ronquières paraissait fort occupé par la route. On rencontrait beaucoup de monde ce qui l'obligeait à une dextérité de tous les instants. Cela lui servait de prétexte à ne répondre que distraitement.

— Grave ? Oui, je crois que c'est grave... Mais il faut attendre. Nous ne savons pas. Je crois qu'il faudra préparer aussitôt que possible une consultation avec un spécialiste.

L'auto fit une embardée. « Vous avez vu cette brute ? Oui une consultation... »

— Je le pense aussi.

Puis le silence retomba. C'est un bien vilain pavé que celui de la chaussée de Bruxelles venant de Hal. Et ces tramways qu'il faut doubler, et les cyclistes qui roulent sans se gêner et cette marmaille qui, du pied, poursuit des balles au travers de la route.

— Elle dort toujours ?

— Oui, répondait Francine. Francine, qui ne s'était jamais trouvée qu'en état de défense devant Elisabeth, et dont le geste instinctif était de se garder d'elle, se sentait devenir presque [56] maternelle. Elle la protégeait. Elle la sentait devenir sa sœur.

Et elle ajouta :

— C'est cette madame Louckx qui m'ennuie ! Quelle malchance !

Nulle voix ne répondit.

Le soleil avait disparu depuis longtemps lorsque les voitures arrivèrent aux « Erables ». Marie-Jeanne attendait à la grille. Son beau-

frère lui fit signe que tout était calme. Elle aida son père à descendre, puis courut à l'autre voiture. Dans la pénombre, Elisabeth lui parut endormie. Elle se souvint de l'avoir vue dormant ainsi, il y avait bien longtemps, un soir qu'on revenait des Ardennes. Leur mère vivait encore. On avait décidé une excursion par Dinant. C'était en mai. Marie-Jeanne avait été frappée par l'éblouissement de son aînée devant la Meuse, alors que ce paysage ne lui paraissait pas extraordinaire. Mais Elisabeth regardait avidement, ne quittant pas le fleuve des yeux. Elle répétait — « Comme c'est beau ! Comme c'est beau ! Et dire que j'étais déjà passée sans m'en apercevoir. C'est un Paradis terrestre ! » Puis elle s'était tue. Le soir, en parcourant la route en sens inverse, son admiration reprit, mais plus calme. Le paysage était éclairé tout autrement, par une lumière terne et jaune.

— Il y a quelque chose de changé depuis tout à l'heure, avait-elle dit. Puis, soudainement, une immense tristesse était montée du fond de son cœur ; elle s'était mise à pleurer, silencieusement, pour que ses parents n'entendissent pas. À la longue, elle s'était endormie. C'est endormie qu'elle était arrivée à la maison et son père, amusé, l'avait prise doucement dans ses bras. Le visage de l'enfant était pale et allongé comme maintenant, abandonné dans le sommeil ; Elisabeth ne s'était éveillée que longtemps après, sur son lit.

Mais, ce soir, on ne savait pas comment Elisabeth se réveillerait et ce ne serait plus son père qui l'emporterait. Ce père, alors, était fort, d'une force indomptable. Ce soir, il était vieux et affaîssé. Marie-Jeanne s'étonnait de son calme.

[57]

Cependant le docteur Van Meenen venait de faire le tour de la voiture et avait ouvert la portière de gauche d'où il pouvait atteindre Elisabeth. Il la contempla un moment, puis, faisant signe à Francine :

— Aide-moi à la prendre. Je vais la porter sur son lit.

Marie-Jeanne voulut intervenir. Était-il possible qu'il risquât un tel effort ?

— Mais tu vas te faire du mal...

— Non, laisse ! c'est à moi...

Sûrement, lui aussi, se souvenait.

Elisabeth se laissa prendre comme un bébé endormi. Ses bras retombaient mollement, mais le cou conservait une certaine fermeté. Marie-Jeanne précédait afin d'ouvrir les portes.

Rosa, de la fenêtre, regardait la scène. Son maître avait attendu pour s'emparer d'Elisabeth que le beau-fils se fût dirigé vers le cabinet de consultation, sans doute afin d'y prendre la civière. La vieille servante vint se mêler au groupe et suivit, avec Francine. Elles crurent que le docteur ne parviendrait jamais au palier, il était rouge violet ; ses artères temporales saillaient. On l'entendait ahaner. A chaque marche, il devait s'y reprendre plusieurs fois.

Quand le docteur Ronquières qui avait trouvé la voiture vide arriva précipitamment dans la chambre, Elisabeth était déjà sur le lit ; son père, assis, respirait difficilement.

— Quelle imprudence ! dit le jeune médecin.

— Nous n'avons pu l'empêcher ! dirent les jeunes filles, résignées.

— Oui, je deviens vieux ! Il songeait au temps où il eût fait dix fois plus sans le remarquer. Malgré sa douleur, il ne put s'empêcher de songer à son propre sort. Il venait d'avoir la mesure précise de sa diminution ; et chaque fois qu'une telle chose lui arrivait, il en éprouvait une angoisse qui le forçait, pendant un moment, à se préoccuper de son propre destin.

Le groupe s'était reformé autour du lit. Francine se présenta comme infirmière. Elle allait déshabiller Elisabeth et la veiller, du moins pour le moment. Ensuite on verrait. Marie-Jeanne [58] demanda, à Rosa de rester à l'étage ; quant à elle, elle assurerait le service en bas. En même temps, elle pria les deux hommes de venir prendre une légère collation :

— Père, tu ne peux pas te négliger en de tels moments. Viens te reposer. Tu ne trouves pas, Maurice ?

— Oui, dit-il, c'est indispensable. Il avait eu un mouvement pour lui offrir le bras, mais il s'était retenu.

Avant de descendre, le docteur Ronquières prit le pouls de sa femme. Ce pouls était maintenant régulier et bien frappé, à peine accéléré. L'huile camphrée agissait. Le sommeil était toujours profond mais ne paraissait pas comateux ; les lèvres étaient sèches, le teint très

pâle ; la lumière électrique et l'abat-jour rose devaient y être pour quelque chose.

— Prends sa température, dit-il à Francine en les quittant. Je vais m'occuper un peu de père. Et surtout ne la quitte pas !

Le docteur Ronquières produisait une forte impression. Sa taille élancée, ses allures de nordique blond aux yeux bleus, son crâne de dolichocéphale, ses membres souples et allongés lui donnaient un genre sportif et eussent pu le faire passer pour un arien pur si son teint mal défini, rose mélangé de brun, si fréquemment rencontré dans le pays n'avait trahi, en lui, une présence méditerranéenne.

Il se savait beau et il paraissait dédaigner cette faveur. Il avait appris, au chevet des malades, à parler à voix égale, sans éclat. Pourtant sa voix d'une tonalité moyenne était agréable à entendre. Il ne s'exprimait guère qu'après réflexion, avec un certain souci de n'employer que peu de mots et les mots justes. De temps à autre un trait d'humour venait signaler la vie intense et spontanée qui se cachait sous ces apparences d'eau tranquille. Il parlait rarement de lui-même et ne manifestait ses états affectifs que par d'infimes nuances.

Une légère ride verticale au milieu du front, un pli naso-labial plus creusé à droite, ébauchaient le masque qu'il porterait à cinquante ans. Dans l'ensemble, la physionomie exprimait une sorte [59] de bienveillance optimiste, de compréhension infinie et pourtant sans espoir telles qu'on les trouve chez certains magistrats. Ses cheveux séparés par une ligne tirée à gauche, mais coupés un peu plus longs qu'ils n'eussent dû l'être, dénotaient une certaine volonté de ne pas sacrifier à la beauté banale du mannequin, de ne pas se laisser diriger par une perfection facile, à la portée de tous. Il était toujours vêtu de tissus laineux dont la teinte pouvait varier du beige clair au brun foncé ; et il portait des cravates savamment assorties.

Maurice Ronquières n'était pas encore définitivement installé comme médecin. Son dessein était de pratiquer la médecine générale dans un centre moitié rural, moitié citadin, mais il n'avait pas voulu commencer avant de s'être familiarisé avec la pratique. Depuis qu'il s'était marié, et habitait, aux abords de la Ville, une maison assez

lourde, spacieuse et confortable et qui avait déjà été celle d'un médecin, il s'était fait une clientèle. Il continuait ses visites régulières à l'hôpital, et son succès s'affirmait à tel point qu'il songeait à se fixer dans cette demeure.

À vrai dire, Elisabeth n'avait pas encore donné son avis. Elle laissait croire qu'elle s'y plaisait, mais le jeune médecin avait bien de la peine à deviner sa préférence. Ce n'était là, pour lui, qu'un souci mineur, car depuis quelques mois, alors que leur situation matérielle était satisfaisante, d'autres inquiétudes troublaient son repos.

Pour lui, le drame qui venait, d'éclater si brutalement, constituait une sorte de dénouement libérateur. Personne ne pouvait savoir ce qu'il avait souffert en ces deux années et surtout les derniers temps. Il ne s'agissait pas seulement des mouvements d'humeur et des réactions imprévues d'Elisabeth, déjà bien durs en eux-mêmes ; mais de leur signification profonde. C'était comme si, par de mystérieux détours, il avait provoqué le malheur. Il se sentait en quelque sorte le catalyseur de ces mécanismes morbides.

On avait fini par se mettre à table. Marie-Jeanne servit un plat [60] de viandes froides. C'était le souper du dimanche, l'été, quand on était pressé. Un peu de bière légère pour les messieurs, tandis que les jeunes filles prenaient de l'eau. Ce soir, Marie-Jeanne y avait ajouté un saint-émilion.

Chacun restait silencieux. Coup sur coup, le docteur Van Meenen avait vidé plusieurs verres. La bouteille était à moitié vide quand il s'aperçut que son beau-fils ne buvait pas. A ce moment la sonnerie du téléphone retentit. Marie-Jeanne se précipita à l'appareil. Son père, attentif, entendait ce qu'elle disait :

— Ah oui ?... Oui... Simplement un peu mal dans le côté ?

Elle respire encore bien ? Oui, oui, je comprends... Non, père n'est pas ici. Il est en consultation... Il ne rentrera pas avant 11 heures. Encore temps demain matin ? Oui. C'est ce que je pense... Oui, je lui dirai... Au revoir, Madame...

— Un autre jour, je t'aurais grondée, dit-il, mais je dois bien avouer que je t'ai entendue avec joie remettre cette affaire. Madame Malpertuis sans doute ? J'ai reconnu sa voix. Je la connais. Elle m'appelle le dimanche pour ne pas perdre de temps à me recevoir la semaine... Avec sa boulangerie... Tu t'en tires, Marie-Jeanne ! ...

Cette marque d'affection l'avait ému, il en éprouvait de la reconnaissance ; Marie-Jeanne s'en rendit compte. Elle en fut tout heureuse. Puis on reparla d'Elisabeth. À la fin du repas, il était décidé qu'on appellerait en consultation le docteur Logiers. Ce devait être le meilleur spécialiste. On saurait à quoi s'en tenir. Pour la nuit, Ronquières veillerait avec Francine. Pour le moment, d'ailleurs, tout allait bien. Le jeune médecin insista sur le caractère favorable de ce sommeil. Le père ne demandait qu'à le croire.

Vers onze heures, Elisabeth, dont la température, prise deux heures auparavant, était de 37°3, commença à remuer. Elle ouvrit les yeux, regarda vaguement autour d'elle. Sa tété s'agitait sur l'oreiller. A plusieurs reprises, Francine lui avait mouillé les lèvres, essayant de lui donner à la cuiller un peu d'eau mêlée de vin. Mais la malade ne répondait pas. Le docteur Ronquières et Francine s'étaient installés de chaque côté du lit, dans un fauteuil. [61] Ils ne se parlaient que très peu, par signes et à mots coupés.

Dans son sommeil, Elisabeth vivait des moments 'bizarres : elle rêvait sans arrêt. Ses rêves avaient quelque chose d'incohérent, non pas de cette incohérence habituelle aux rêves, mais d'une incohérence qu'elle avait peine à suivre, où la rêveuse elle-même s'égarait, une image succédant à l'autre, dans un décousu menaçant. De temps à autre, il lui semblait qu'elle émergeait du sommeil, mais c'était pour retomber aussitôt dans une forêt de représentations inachevées. En vain essayait-elle de fixer son attention, de s'accrocher à l'une de ces images, de se retrouver un instant.

À onze heures et demie, elle s'éveilla. Elle vit son mari et Francine et les reconnut. Quelque chose la retint de parler. Elle trouva bon qu'ils fussent là. Mais où donc était-elle ? On eût dit sa chambre de jeune fille, avec la tapisserie bleu pâle, tellement légère, et sa toilette là-bas à gauche, sa table de nuit surchargée de bibelots, et, au mur, cette reproduction de la bête à Bon Dieu de Stevens, tableau qu'elle ne contemplait jamais sans émotion. Et pourtant, ce ne pouvait être sa

chambre car celle-ci était orientée autrement ; son lit se trouvait à angle droit par rapport à ce qu'il devait être, et malgré de fallacieuses apparences, arrangées pour lui faire croire qu'elle était chez elle, elle avait déjoué la cabale. Sa clairvoyance, songea-t-elle, la sauverait toujours.

— Elisabeth...

C'était la voix de Maurice. Elle se tourna vers lui. Comme il avait changé ! Elle en ressentit un choc bizarre. Elle se souvenait maintenant qu'elle s'en était allée pour retrouver son mari et son père.

— Elisabeth, dit encore la voix.

Elle ferma les yeux. Cette voix qu'elle entendait était la voix de Tout-Ank-Amon, lorsqu'il s'informait d'elle pendant ses migraines. Pourtant c'était Maurice qu'elle venait de voir. Elle comprit qu'on lui jouait un tour, de manière à la détourner de son destin. Les yeux fermés, elle répondit, articulant chaque syllabe :

— I-nu-ti-le. Je-vois-clair.

[62]

Après cela elle resta silencieuse, immobile, étendue symétriquement. Mais elle ne dormait pas : on voyait ciller les paupières. Elle veillait, attentive au moindre bruit, prête à faire face au danger. Elle ne doutait plus maintenant qu'elle ne fût retombée aux mains de ses ennemis. Ce sommeil qu'elle venait de subir et dont elle avait eu tant de peine à se délivrer, elle en était bien convaincue, n'était pas un sommeil normal. Ils allaient sûrement recommencer autre chose. « Ils » ? Ce n'était pas ceux qu'elle prenait pour son père, ses sœurs, son mari et qui se donnaient comme tels ; ceux-ci étaient trop insignifiants pour réussir de telles choses, mais ils pouvaient agir par influence et, du coup, devenir dangereux.

À ce moment, Francine, voulut lui faire avaler un peu d'eau rougie.

Elisabeth sentit le contact de la cuiller d'argent, la fraîcheur de l'eau. Elle avait soif. C'était si bon. Elle laissa verser. Au moment où elle allait avaler ce liquide, elle perçut le goût de vin qui s'y trouvait mêlé et avant qu'elle l'eût identifié, se rendit compte qu'on voulait lui administrer un breuvage fatal. Aussitôt elle le cracha, droit devant elle, sur sa literie, sans la moindre politesse. Elle cracha de nombreuses

fois encore, jusqu'à ce qu'elle fût certaine d'avoir éliminé la dernière goutte de ce philtre. Alors elle voulut montrer à ses gardiens qu'elle n'avait pas agi d'une façon absurde : qu'ils ne devaient pas la prendre pour quelqu'un qui ne se rendait pas compte. Elle articula clairement :

— Poi-son.

Ensuite elle serra les lèvres ; ils ne la prendraient pas une seconde fois. Elle désirait cependant qu'une certaine joie malicieuse pût se lire sur son visage : ils sautaient qu'elle n'avait pas peur.

C'est ainsi que son mari et Francine la vire sourire, les yeux toujours fermés. Ce sourire, survenant après ce réveil pénible et ce comportement qui enlevait toute illusion, leur donna malgré tout l'impression qu'elle s'amusait, que tout ce qu'elle venait de faire n'était qu'un jeu, qu'il ne fallait rien prendre à la lettre; ils ne purent s'empêcher de se le signaler du regard.

Pour Elisabeth, ce sourire eut une singulière conséquence ; elle [63] se rendit compte qu'elle « les » avait sûrement offensés et qu'« ils » n'allaient pas tarder à se venger. Elle attendit. Après peu de temps, quelque chose d'étrange lui fit bondir le cœur puis elle eut l'impression qu'il y avait de l'électricité dans le lit Elle ressentait des fourmillements curieux sur les jambes. C'était une sensation qui naissait un peu en dessous du genou, à la face interne, et remontait, lentement vers les cuisses, en s'atténuant Ce n'était pas très net. Après la disparition du phénomène, on n'était pas sûr qu'il eût été réel. Elle attendit pour voir si cela recommencerait. Oui, voilà ; ils étaient là. C'étaient des effluves chauds qui pénétraient par la peau, s'allongeaient comme des mains mystérieuses. Après un moment, tout se calmait. « Ils » avaient certainement l'espoir qu'elle rejetterait la couverture pour voir ce qui se passait sur son corps ; mais ils se trompaient bien. Elle s'immobilisa davantage et s'efforça de n'avoir plus aucune expression. Longtemps elle demeura tendue, immobile. A force de contraindre son esprit, elle se fit une idée de ce qui se passait. Cette électricité ne pouvait arriver que le long d'un fil proche. Sûrement c'était par le fil qui alimentait la lampe posée sur le guéridon, à sa droite, derrière son mari. Les mains électriques se faisaient de plus en plus chaudes, prenaient une allure de caresse, étaient porteuses d'une signification. Si elle les laissait faire, elle allait devenir infidèle à son jeune roi. C'était à elle de se défendre. Aucune hésitation n'était



possible. Elle mesura son coup : brusquement elle bondit du lit et avant que son mari eût pu la saisir, elle avait arraché la veilleuse et le fil. Puis elle se recoucha, impassible.

— Pourquoi fais-tu cela ? demanda Francine, tout émue.

Elisabeth s'était allongée de nouveau et n'esquissa pas même une réponse. La pièce n'était plus éclairée que par une veilleuse, vase de Chine transformé pour l'usage électrique et placé sur la cheminée.

Tandis que ses infirmiers bénévoles, vaincus, attendaient anxieusement ce qui allait encore survenir, elle put constater que les effluves ne parvenaient plus jusqu'à elle. Elle avait vu juste. S'imaginaient-ils avoir affaire à une enfant ?

[64]

Elle ne résista pas au plaisir de signaler tout haut qu'elle avait compris.

— Poi-son é-lec-tri-que !

Et pour bien montrer qu'elle les défiait, elle reprit le sourire de tout à l'heure, les yeux toujours fermés. Pourtant, sa situation ne lui paraissait pas tellement gaie. Voici qu'elle était gardée dans une maison étrangère, à laquelle on donnait l'apparence de la sienne. Voici qu'après les avoir fuis, elle rencontrait d'autres personnages à qui on avait donné les apparences de ses sœurs et même de son mari. « Ils » devaient être très puissants pour réussir cette substitution. Depuis combien de temps était-elle partie ? Il devait y avoir des mois ; mais elle n'en était pas certaine. Et puis, ce pouvoir qu'ils avaient de donner l'illusion de la nuit alors qu'on était en plein jour.

Oui, certes, « ils » faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour lui faire perdre la tête. Elle aurait besoin de tout son esprit pour se retrouver dans cet imbroglio. Une peur la traversa : s'ils allaient réussir à l'égarer, à lui faire perdre les dates, les lieux ? Il fallait savoir exactement où elle en était et puis ne plus l'oublier :

— Quel-jour-som-mes-nous ?

— Nous sommes le 10 juin au matin, répondit celle qui semblait être Francine ; nous commençons le lundi de la Pentecôte.

— Mer-ci.

— C'est hier que tu es tombée malade, Elisabeth. Tu es partie brusquement en auto...

Que voulait-on dire ? Que signifiait ce voyage en auto ? Elle ne se souvenait que très vaguement. Depuis hier ? Mais il y avait des semaines qu'elle avait quitté la maison.

Est-ce qu'ils seraient assez puissants pour changer la durée ? Pour faire des semaines et peut-être des mois avec une seule journée ? Alors elle serait perdue. Comment se tirer d'affaire si, au moyen d'un seul jour, ils parvenaient à en faire plusieurs ? Ce n'était pas possible. N'étaient-ce pas eux, qui confondaient les jours ? Ce ne pouvait être que cela... Avec quel sérieux cette pseudo-Francine ne lui avait-elle pas donné une date en retard de plusieurs mois ? Elle se souvint alors qu'elle avait entendu [65] dire par de grands penseurs que le monde devenait fou : nous y étions. C'était le cas de le dire : ils perdaient le Nord...

Toutes ces pensées avaient traversé son esprit en quelques instants. Cette idée d'une folie universelle lui parut tellement drôle qu'elle ne put s'empêcher de rire aux éclats. Elle le fit d'abord avec affectation, puis se laissa prendre à son propre jeu et s'abandonna à une sorte de fou-rire. Pourtant elle ne reconnaissait pas la résonance de sa voix ; c'était la preuve qu'elle n'était pas chez elle. Elle ouvrit les yeux. Le pseudo-Maurice et la pseudo-Francine étaient là à la regarder, hébétés. Son rire redoubla. Ils avaient un air tellement penaud. Son regard les pénétrait ; elle avait conscience de la pénétration de son esprit ; elle lut dans leur âme à quel point ils étaient égarés. Elle eût voulu leur donner une leçon, leur expliquer le secret de son destin, leur montrer qu'ils feraient bien de s'en aller. Car pour elle, elle devait remonter la marche du temps. Mais brusquement tout se brouilla de nouveau. Les gardiens se mirent à devenir minuscules, la chambre se rapetissa. Elle ferma les yeux. Voici qu'elle dansait dans l'air comme une fumée. Elle voulut pousser un cri, mais n'y put roussir.

Francine fit un signe à son beau-frère pour lui montrer la malade endormie. Ce sommeil était venu avec une rapidité surprenante.

La respiration d'Elisabeth devint profonde et se ralentit. Son corps se détendit. Bientôt elle se mit à ronfler légèrement, la bouche entrouverte.

Le docteur Ronquières avait pu constater les signes de délire, d'hallucinations et, même, il se souvint qu'on avait signalé, à la Faculté, le caractère grave de ces sourires apparemment immotivés ou de ces expressions qui ne cadraient pas avec le contenu mental vraisemblable. On rangeait tous ces symptômes sous le nom de discordance. C'était là un des signes de cette terrible affection mentale : la démence précoce qui se caractérisait aussi par des idées délirantes, même quelque peu systématisées. Le pronostic [66] ne laissait guère d'espoir, car on ne pouvait compter que sur les guérisons spontanées et elles étaient rarissimes. La plupart du temps il fallait prévoir la déchéance mentale la plus complète.

Pourtant, ce n'était pas ce pronostic qui l'accablait. Il se passait en lui, dans les couches les plus profondes de son être, des choses plus dramatiques. Comme il l'avait déjà exprimé à ses belles-sœurs, la maladie d'Elisabeth avait pour lui un sens particulier. Il avait beau la concevoir comme un phénomène organique indépendant — peut-être même de nature infectieuse, — dans le cadre de sa vie vécue, il la percevait comme émanant en quelque sorte de lui, comme s'il avait été lui-même cet élément provocateur dont on parle en médecine et grâce auquel les potentialités morbides s'étaient actualisées. Depuis des mois, il luttait contre cette pénible suggestion ; mais ne parvenait pas à s'en libérer.

Et voici que ce soir, de sa voix calme et mécanique, séparant les syllabes afin qu'il ne fût pas possible de ne pas comprendre qu'elle disait : poi-son, elle avait touché ce coin douloureux et secret de son être.

Francine voulut lui parler. Elle dit à voix basse :

— Elle est bien endormie. Et, après un moment : son état s'aggrave encore, n'est-ce pas ?

Mais il lui fit signe de ne plus rien dire. En la regardant, éclairée obliquement par une lumière qui laissait le visage dans la pénombre, pour n'accuser que le relief des traits, il fut frappé de la ressemblance

de Francine avec Hélène Boisfort. Et du même coup son mal prit une forme précise, s'imposa à son esprit.

Ses yeux quittèrent Francine puis se posèrent sur l'abat-jour dont la teinte rouge orange, dispensait une intimité paisible à cette nuit atroce. Hélène Boisfort ! Qu'était-elle devenue ? Si elle n'avait pas traversé sa vie il ne se fût pas trouvé ici ce soir, accusé par on ne sait quelle voix mystérieuse auprès d'une femme en délire. Il savait que les gens lui reprochaient d'avoir abandonné la jeune fille pour rechercher un mariage plus avantageux. Même son frère lui avait fait ce reproche. Il ne s'était jamais défendu. Et pourtant la vérité était tout autre. Hélène Boisfort, ne l'avait jamais aimé ; ou du moins elle avait fait comme si jamais elle [67] ne l'avait aimé. Elle et elle seule l'avait prié de renoncer ; il n'avait jamais su exactement pourquoi.

Elle se trouvait être la sœur d'Eugène Boisfort, ami intime de collègue, compagnon de classe, camarade d'université. Maurice allait souvent passer la journée dans la famille d'Eugène, surtout à partir de la rhétorique et pendant les premières années d'université. Cet ami avait un frère plus âgé, déjà installé comme avocat et trois sœurs dont Hélène était l'aînée. C'est après son examen de seconde année qu'ils s'étaient aimés, Hélène et lui. Depuis longtemps il leur arrivait de s'entretenir en aparté, de parler de leurs projets, très vaguement, de flirter un peu. Mais cette année-là, ayant passé brillamment son examen, sur de son avenir et de lui-même, l'étudiant avait pris conscience de sa valeur. Hélène avait vingt ans ; à la fois ronde et élancée, avec une voix ferme et pressante, elle se montrait plus amie et plus femme et ne cachait pas le plaisir qu'elle éprouvait de le voir arriver, de prendre, son avis, de le sentir d'accord avec elle. Au cours des excursions avec Eugène et ses sœurs, et les amis et amies de ses sœurs, ils s'isolaient de plus en plus fréquemment. A vrai dire, Maurice Ronquières en était certain : Hélène constituait son point d'attache naturel, le lien vivant qui fixait son existence, le centre de ses pensées. Tout avait été clair et définitif lorsque, pour la première fois, la tenant toute palpitante en ses bras, ils avaient échangé, avec leur premier baiser, un serment d'amour.

Qu'importait que les fiançailles ne fussent pas encore officielles ? Cette situation se maintint plus de deux ans ; leur intimité avait grandi ; au delà de l'affection, de sourds et puissants désirs les unissaient. Le père d'Hélène, veuf depuis la naissance de la cadette, avait autorisé

sa fille à écrire une fois par semaine à celui qu'elle aimait. Une correspondance qui leur tenait lieu de journal s'était établie entre eux. Dans ses lettres, Hélène parlait beaucoup de religion. Maurice lui avait avoué depuis longtemps que ses croyances religieuses étaient vagues. Il avait une certaine croyance en Dieu ou plutôt il n'avait pas d'objection grave contre l'idée de Dieu, mais ses convictions étaient nulles. Il lui était bien arrivé d'assister à la messe et d'accomplir certains devoirs religieux, [68] quand il savait que cela pourrait faire plaisir à sa mère, mais c'était tout.

Il n'avait jamais essayé d'influencer Hélène, mais celle-ci voulait l'amener à la conversion. Maurice ne s'insurgeait pas contre ces tentatives qu'il considérait comme des marques d'affection, et il n'eut jamais l'idée de simuler un retour à des sentiments qu'il n'éprouvait plus.

Aux fêtes de Nouvel An 1932 alors que, depuis de bien longs mois, ils se considéraient comme fiancés, Hélène lui demanda si, oui ou non, il entendait se conduire désormais comme un chrétien parfait. Le ton sur lequel elle lui parlait le surprit. Il ne la reconnaissait pas. Il lui demanda ce que signifiait cette question. Pour elle, affirma-t-elle, le problème était très simple : elle ne pouvait épouser un homme dont les sentiments religieux ne seraient pas à l'unisson des siens.

Deux jours après son retour chez lui, tandis qu'il se trouvait en pleine crise, incapable de comprendre ce qui se passait, il reçut une lettre d'Hélène lui annonçant que, selon les conseils de son directeur de conscience, elle entraînait en religion. Elle lui demandait de lui pardonner ; elle avait entendu l'appel depuis longtemps, mais elle avait été faible et avait cédé à la chair. Peut-être, s'ils avaient été deux à croire intensément, auraient-ils pu créer chez eux un foyer de culture intense et réaliser une vie hautement spiritualisée, mais c'était impossible. Il valait mieux s'exposer à une souffrance momentanée que de souffrir ensemble toute leur vie et de plus compromettre leur salut éternel. Elle l'adjurait de l'oublier et d'être courageux. Elle ne cesserait jamais de prier pour lui. Au nom de leur amitié elle lui demandait aussi de ne parler ni chez lui ni chez elle de ce qui venait de se passer entre eux et de faire comme si leur affection avait cessé peu à peu. Pour elle, cela faciliterait beaucoup les choses.

Si dure qu'elle fût, cette lettre l'avait calmé. Il avait compris qu'en se comportant comme elle l'avait fait, la jeune fille avait obéi avec

blement à un tiers. Aujourd'hui, après si longtemps, il éprouvait quelque difficulté à imaginer les misères, les contradictions et les souffrances contre lesquelles il s'était débattu pendant, [69] des semaines. Il avait d'abord songé au suicide ; mais au reçu de cette lettre il s'était rendu compte du caractère inutile et absurde d'une mort volontaire. Pendant quelques jours il avait éprouvé comme une âpre volonté de lui imposer à son tour quelque souffrance atroce et imméritée. Il irait montrer cette correspondance partout, dénoncer son comportement inhumain et risible à la fois. Il mettrait ses parents au courant et, lorsque l'entrée au couvent lui serait rendue difficile, il la laisserait là, misérable et abandonnée. Mais il ne s'était pas attardé à ces velléités et finalement s'était résigné aux propositions d'Hélène. Il avait alors préparé une réponse, qu'il n'envoya pas et que finalement il déchira sans relire. Quelque chose était brisé en lui, il ne tarda pas à savoir dans quelle région de son être. Car à partir de ce moment les jeunes filles lui parurent frivoles, superficielles, insupportables. Il estima qu'il avait commis la faute de placer la femme beaucoup trop haut dans son estime et que ces questions d'amour, au fond, devaient se traiter d'une manière très réaliste. Il affecta une attitude cynique qui d'ailleurs ne resta pas purement extérieure. Un soir, au cours d'une tournée avec ses camarades, il se laissa tenter par les charmes d'une serveuse et « banalisa », comme il disait, le problème. Cette serveuse était bien agréable. Elle habitait, en dehors de l'établissement, un appartement fort honnête. Il la revit un certain nombre de fois ; mais à la fin, il s'aperçut que l'intimité exige un minimum d'affinités. C'est alors, cinq mois après la rupture, qu'il rencontra au cours d'une fancy-fair celle qui devait devenir sa femme. Il se souvenait de cette grande jeune fille aux cheveux foncés, au regard noir, à l'allure hautaine et mystérieuse, dont le corps devait être splendide, et qui dirigeait un jeu d'anneaux. Il la désira. Il imagina l'étreinte. Puis il la laisserait là avec sa beauté, ses regards, ses cheveux, sa honte.

Sans hésiter et sans réfléchir, il l'aborda avec une sûreté de soi qui désarçonna cette jeune fille altière qu'aucun homme encore n'avait émue. Une conversation s'engagea. Malgré ses intentions premières, il se comporta galamment et ce qui devait, dans son esprit, se terminer par une aventure express, s'acheva en un flirt [70] audacieux. Il sut qui elle était. Elle accepta de le revoir. Il se fit inviter chez elle. Cette femme lui apporterait de l'argent, du chic ; il serait intéressant de se

présenter avec cette princesse qui évoquait une héroïne de Pierre Benoît. Mais sous ces calculs apparents, il se passait autre chose. La personnalité mystérieuse d'Elisabeth venait rendre à son esprit desséché un peu de l'enchantement perdu avec Hélène.

Ne cherchant aucun suffrage, indifférente à l'admiration, Elisabeth Van Meenen suscitait de violentes jalousies de la part des autres femmes ; les hommes la défendaient, même ceux à qui elle n'eût pas accordé un regard. Maurice se mit à l'aimer d'un amour idolâtre. Six mois plus tard, ils étaient fiancés. Quelques semaines après, Hélène entra en religion. Tout le monde crut que c'était par chagrin d'amour et Maurice Ronquières ne détrompa personne.

Le jeune médecin n'avait pas tardé à se laisser guider par sa femme. Non seulement elle lui révéla le monde de la poésie, de la peinture, de la musique, mais elle lui donna de lui-même une idée qu'il n'avait pas. Il n'avait jamais songé qu'à exercer la médecine générale ; elle lui montra comment existait en lui l'étoffe d'un grand clinicien ; sans doute ne demandait-il qu'à le croire, et l'expérience lui prouvait que c'était vrai. Affectivement il y avait en elle quelque chose d'insatiable et de dévorant ; lorsqu'il lui arrivait de lire des poèmes, une telle magie émanait de sa lecture que, par elle, Maurice s'imagina avoir eu la révélation de la Beauté et de la Poésie.

Elle se disait fervente catholique ; mais elle ne s'était jamais informée des sentiments religieux de son fiancé. Il lui avait avoué qu'il ne voyait pas, pour lui, la possibilité de pratiquer une religion. Elle lui avait répondu qu'en ces questions la simplicité et la sincérité doivent être la règle et qu'au surplus elle n'avait pas à se charger du salut de son mari. Tout ce qu'elle voulait c'était être heureuse, et jamais elle ne s'endormait sans relire un passage de l'Oiseau Bleu.

Quand Maurice épousa Elisabeth, il avait pour elle un culte véritable, une admiration sans réserve. Il ne se posait pas la question [71] de son propre bonheur, il était sous le charme. Était-il sûr de la rendre heureuse ? Il ne se l'était pas demandé, mais plusieurs fois il avait béni la détermination d'Hélène, auprès de laquelle il n'aurait pu connaître qu'une destinée sans grandeur.

Le mariage fut une épreuve terrible. L'idéal d'Elisabeth ne faisait, en réalité, pas de place à autrui. La jeune femme résista à la tendresse ; longtemps aussi, elle résista à la volupté et lorsque enfin elle la

connut, fondit en larmes, donnant des signes d'une détresse qui bouleversa son mari.

« C'est l'ordre des choses, disait-elle. Ne t'inquiète pas de moi. » Et la souffrance du médecin commença. Lorsqu'il s'éveillait la nuit, Elisabeth pleurait doucement ; il se sentait plus coupable qu'un meurtrier, plus indigne que Noé ivre.

Il le savait maintenant, toutes ces incompréhensions étaient dues à la maladie qui commençait. Les moments pénibles qu'il vivait, il le sentait bien, n'étaient que la suite logique de son attitude initiale. Peu à peu le mal d'Elisabeth s'était aggravé ; l'Oiseau Bleu avait été remplacé par les ouvrages de Jean Capart et les études de Geneviève Tabouis. Elle s'éloignait rapidement de son mari et lui manifestait, par moments, un dédain cruel ; à d'autres se montrait insatiable de caresses et de plaisir. Mais toujours lointaine, comme si, au delà des yeux, elle le jugeait froidement, pénétrait son cœur mal assuré.

Son dédain le faisait souffrir. Elle y ajouta bientôt les réflexions impitoyables que ferait une déesse forcée de partager le destin d'un mortel.

— Évidemment, je ne t'en veux pas, comment pourrais-tu comprendre ?

Une nuit il avait rêvé que Jupiter était venu enlever Elisabeth. Il trouva ce rêve bizarre mais l'attribua au fait qu'il avait ce soir-là feuilleté le grand Larousse. Huit jours plus tard, comme il parcourait les faits divers de la « Nation belge » et s'arrêtait à la lecture d'une noyade accidentelle, il s'y reprit à deux fois croyant avoir lu que le nom de la victime était Elisabeth ; c'était simplement Elvire. Ce lapsus le toucha profondément. Il prit conscience de certains désirs troubles qui l'inquiétèrent, il vécut [72] avec l'idée qu'il cachait en son être profond un homme abject. A partir de ce moment, ses attentions pour Elisabeth redoublèrent. Il avait cependant perdu confiance en sa propre rectitude morale ; les choses et les événements prirent pour lui un aspect menaçant. À tout moment il s'attendait à une catastrophe.

L'apparition d'une maladie mentale caractérisée le délivrait du cauchemar ; il ne pouvait être la cause de ce cancer psychologique qui se



développait en Elisabeth, sa femme. Mais cela ne le délivrait pas de son inquiétude. Il l'avait senti lorsqu'elle avait articulé « poison ».

C'était comme si, à ce moment-là, elle avait pu lire en lui les sentiments contre lesquels il avait eu à se débattre... Ce qui restait, ce qui comptait, c'est que, malade ou non, ces mots terribles qu'Elisabeth prononçait dans son délire avaient un sens secret, qu'il était seul à connaître ; et cela il ne pouvait ni le nier, ni admettre que ce fût vrai. Cette maladie lui révélait les couches secrètes de son être.

Sans se le formuler de cette manière, le docteur Ronquières ressentait le coup qui le frappait comme une punition. Il se sentait responsable.

Si les choses s'étaient présentées à son esprit sous un aspect aussi simple et aussi net, il eût pu se défendre, mais le doute qui le rongait était informe, obscur. Ses intentions secrètes avaient provoqué toutes les intentions hostiles parsemées dans le monde et c'était Elisabeth qui se trouvait atteinte. Mais cette idée même était vague ; il l'éprouvait sous la forme d'un besoin anxieux de protéger cette femme, de la sauver.

Sous le coup de la souffrance aiguë causée par ce rire de démente, Maurice Ronquières comprenait, face à son propre néant, que le vieux thème de la Rédemption, dont on lui avait parlé dans son enfance et dont, depuis, il avait souri comme d'une fable, pouvait avoir un sens caché, un sens humain. Pourquoi le curé qui lui avait enseigné le catéchisme, dans son enfance, ne lui avait-il jamais rien dit de pareil ? Sans doute l'abbé ne le savait pas lui-même, et répétait son chapitre, sans avoir jamais [73] pu redécouvrir la signification profonde de ce mystère. Les chrétiens avaient fini par en faire l'équivalent d'une combinaison utile. Et pourtant, c'est cela qu'il fallait à Elisabeth perdue par lui : *une rédemption...*

Son esprit s'égarait. Il se rendit compte que sa pensée le précédait dans un domaine interdit ; rien ne sauverait Elisabeth de la démence précoce.

Francine regardait son beau-frère dont le regard était toujours fixé vers la lampe et vit ses yeux se mouiller.

C'est naturel, pensa-t-elle. Mieux qu'elle-même, mieux qu'eux tous sans doute, il se rendait compte de la gravité de la situation. A ce moment la porte de la chambre s'entrouvrit doucement. C'était Rosa qui, ayant passé un manteau sur sa chemise de nuit, venait prendre des nouvelles. Elle avait entendu rire. Et pendant un moment elle avait cru qu'Elisabeth était remise, s'amusait tout haut de ce qui s'était passé. Elle rendit compte de la soirée ; rien à signaler. Si : elle oubliait un coup de téléphone de madame Louckx qui avait voulu savoir si sa chère amie avait repris ses sens... Quant à monsieur le docteur on entendait qu'il dormait. Ah oui, elle oubliait encore, une très courte visite de M. le Curé. Il avait appris que madame Elisabeth était atteinte de congestion. Il n'était pas resté longtemps, c'était Marie-Jeanne qui l'avait reçu. Il reviendrait demain ; mais il avait voulu témoigner à ses amis et à toute la famille, son affectueux intérêt.

Rosa regardait curieusement la malade profondément endormie. Il faisait une chaleur étouffante dans la pièce. Francine se dirigea vers la fenêtre ; elle connaissait la manière de l'ouvrir sans bruit, ayant dû souvent le faire en cachette, car leur père, si moderne en tant de choses, leur avait toujours interdit de dormir la fenêtre ouverte ; et elles désobéissaient toutes trois.

Avec une bouffée d'air frais, un peu de réalité pénétra dans la chambre. Dehors rien n'avait changé. La nuit suivait son cours majestueux.

— S'il pouvait encore faire beau demain, dit la vieille servante...

[74]

— Cela n'aurait plus beaucoup d'importance, ma pauvre Rosa, répondit Francine le plus bas possible.

Le docteur Logiers était un homme de taille moyenne et vieillissant. Il portait un complet gris clair. En quelques instants, le psychiatre paralysa toute la maison. Il interrogea longuement le père sur la question d'hérédité ; il n'écoutait pas les réponses, mais de temps à autre il s'accrochait à un détail insignifiant et s'y attardait jusqu'à ce que, ne sachant plus que dire, le vieux médecin ressentît l'impression de n'avoir jamais compris les choses que d'une manière superficielle et

peu scientifique. Puis il s'informa auprès de chacun au sujet du début de la maladie. En somme le début avait été brusque, conclut-il ; quant à cette fugue en auto, il ne put s'empêcher de demander si on était sûr qu'Elisabeth était partie seule. Il se permettait de poser cette question parce que, lui, il avait l'habitude de traiter les problèmes du cœur. Et à ce propos, il fallait certains détails sur le mari. Cette femme était-elle satisfaite du mariage ? N'avait-elle pas eu une déception intime ? Tout cela avait une très grande importance : car cette fugue en auto... Mais n'était-ce pas pour aller retrouver son père Aménophis ? Singulièrement symbolique, cette fugue. Cela l'amena à demander depuis combien de temps, le père était veuf et si Elisabeth était l'aînée. En parlant de veuvage, le savant eut une telle façon de dévisager son confrère que celui-ci en fut mal à l'aise. En fait, s'objecta-t-il à lui-même, à haute voix, comme pour conclure, vous étiez loin d'être seul avec elle dans la maison... Marie-Jeanne qui assistait à l'entretien fut profondément blessée de cette façon de procéder.

Dans la chambre d'Elisabeth l'interrogatoire recommença. Le grand spécialiste n'avait jeté qu'un coup d'œil rapide sur la malade. Celle-ci était éveillée, mais ne prononçait que des mots confus, sans suite. Elle ne formait plus de phrases. Sa bouche était sèche, ses lèvres gercées. Elle parlait sans cesse, d'une voix rauque, et son langage était un mélange de cris, de verbes, de [75] rimes. Mais ses gestes étaient las ; constamment agités, ses bras se déplaçaient à la surface des couvertures ; quand elle les levait ils donnaient l'impression d'être trop lourds. Ses regards tantôt malicieux, tantôt langoureux, tantôt gamins, tantôt méchants, ne se fixaient sur personne. En ce moment, du reste, Elisabeth se sentait totalement dominée ; toutes ses paroles, tous ses mouvements lui étaient imposés ; elle les exécutait machinalement, à moitié endormie, sans essayer de comprendre ou de se rendre compte. Tous ces gens' qui allaient et venaient autour d'elle n'étaient que des imitations de personnages et se livraient à de curieuses activités. Il lui eût semble inutile de vouloir saisir quelque chose à cette immense loufoquerie.

Finalement le spécialiste se livra à son examen habituel. Il demanda à la malade son âge, son nom, sa date de naissance, sa profession. Elle eut, à un moment donné, comme une fugace lueur de compréhension, mais ne répondit à aucune de ces questions ; son bavardage incohérent continuait de plus belle. Ensuite il rechercha l'état de ses ré-

flexes, examina les pieds et les mains, pour voir s'il n'existait pas de cyanose. Avec une épingle, il s'efforça d'apprécier sa sensibilité ; à certains signes de défense on constata qu'Elisabeth restait sensible à la piquûre. Il voulut faire l'épreuve de ce qu'il appelait la flexibilité cirieuse, la malade devant tenir longtemps les membres dans une position qu'on leur imposerait ; il lui mit le bras en l'air, le coude plié ; à peine avait-il lâché le bras que la malade se mettait à battre la mesure en criant 1 ! 2 ! 3 ! 4 ! et en éclatant de rire.

À la lumière douce de cette chambre, les traits du spécialiste se dessinaient mieux que tout à l'heure. Son teint olivâtre, la forme de son visage et de ses lèvres, ses manières évoquaient l'image d'un Chinois lettré. Chacune de ses questions était accompagnée d'une mimique qui semblait vouloir dire : la question que je pose paraît simple, mais elle sonde les reins et les cœurs.

Abandonnée à cet examen, Elisabeth leur paraissait à tous aussi soustraite à leur affection et à leur pouvoir que l'eût été pour les siens un malade aux mains des chirurgiens sur la table d'opération. Peu à peu, cependant, l'atmosphère se créa et le tableau [76] finit par revêtir une certaine solennité : froide et académique.

Comme il avait su, à son arrivée, que le docteur Ronquières parlait de discordance, et soupçonnait une démence précoce, il discuta le diagnostic. Il le fit tout haut devant la malade. L'affection dont elle était atteinte était la confusion mentale. C'était grave. Mais la malade avait soixante pour cent de chances de s'en tirer indemne. Cette confusion mentale ne pouvait qu'être l'aboutissement d'un drame intime ou d'une intoxication endogène, toujours difficile à définir. Dans ce dernier cas, il semblait, continua-t-il, qu'on pouvait éliminer le drame intime. Il dit cela en regardant Ronquières dans les yeux, et cette affirmation apparente n'était qu'une nouvelle et insidieuse question, semblable à celle qu'il avait précédemment posée au père. Mais le jeune médecin ne broncha pas. Il fallut alors donner d'autres détails, ces derniers temps ne prenait-elle pas de médicaments ? Ne s'était-elle pas livrée à une cure d'amaigrissement ? N'absorbait-elle pas d'arsenic ? Était-on certain que son dernier repas avait été pris en compagnie et qu'elle ne pouvait avoir été victime d'une distraction ou d'une méprise ? Ces paroles étaient prononcées de telle façon que quelle que fut la réponse, les questions resteraient posées. Un malaise et une consternation régnaient dans le groupe familial ainsi malmené. Chacun regardait dans

le vague ou vers le sol. Enfin il fallut bien admettre qu'il n'y avait ni crise, ni intoxication. Il restait un « certain type d'infection ». C'était l'hypothèse la plus favorable. Le pronostic restait assez bon.

Quant à ses idées de vie antérieure, son besoin de retrouver Aménophis, ses hallucinations, on ne devait leur attribuer aucune importance. Maintenant qu'il avait vu la malade, il se rendait bien compte qu'il s'agissait d'une confusion mentale et qu'il ne pouvait être question d'autre chose. L'arrachage du fil électrique la nuit ? Le docteur Logiers eut un sourire amusé et condescendant : c'était une impulsion de malade. Ces impulsions étaient fréquentes dans ce genre d'affection et elles n'avaient pas de sens. Mais elles pouvaient toujours se représenter et on ne pouvait rien prévoir. D'après lui l'agitation allait encore monter. La malade allait d'un moment à l'autre se livrer à des actes vraiment [77] dangereux. D'autre part, devant son refus de manger et de boire, son agitation et sa fatigue, une seule solution s'imposait : la placer dans une clinique. Il ne pourrait prendre la responsabilité de la traiter à domicile. La condition de la guérison c'était la clinique où on lui donnerait les soins que réclamait son état.

C'était l'évidence. Chacun s'en rendait compte. Jusqu'à la dernière minute, le docteur Van Meenen avait espéré, contre toute raison, qu'une intervention simple aurait pu arranger les choses. Les hormones, qui ne lui étaient pas familières, réservaient peut-être une surprise dans de tels cas.

Il ne put s'empêcher de demander :

— Et du point de vue endocrinien, n'y a-t-il rien à faire ? En posant cette question, il la savait absurde. Le maître aurait pu se souvenir que ce n'était pas le médecin qui parlait, mais le père. Il n'en fit rien, cette suggestion l'avait blessé.

— Hormones ? Dans un tel cas ? Confrère, je laisse ces traitements aux médecins de famille...

— Est-ce qu'il faudra la colloquer ?

— Je le crains. Car vous comprenez bien qu'une malade aussi difficile, qui peut à tout moment se jeter par la fenêtre, qui peut se pendre, qui peut blesser quelqu'un, nous ne pouvons la tenir sans que les formalités soient tout à fait en règle...

À ce moment, il s'arrêta un instant pour contempler la malade. On crut qu'il allait se rendre compte que c'était devant l'intéressée qu'il prononçait de tels mots...

Elisabeth agitait toujours les bras, chiffonnait entre les doigts les bords de la couverture, minaudait en se récitant à elle-même l'interminable enfilade de son vocabulaire inépuisable.

— Vous voyez, dit-il, elle ne se rend plus compte de rien pour le moment elle ne souffre plus et...

— ... Vous pouvez hardiment dire devant elle tout ce que vous voulez ! ajouta Elisabeth du ton le plus naturel, reprenant aussitôt après ses discours incohérents...

Elle avait parlé sans se rendre compte de ce qu'elle disait, ayant machinalement achevé une phrase qui suggérait cette fin. Mais l'effet fut extrêmement pénible et, sans hésiter, le père déclara :

[78]

— Il ne convient pas de continuer une telle conversation devant l'enfant.

— Je vous assure qu'elle n'a rien compris... c'est une association...

— C'est très possible. Mais elle ne pouvait venir mieux à point. Et, sans attendre, il sortit de la chambre. Il fallut bien que le maître le suivît.

Marie-Jeanne et Francine restèrent auprès de leur sœur.

— Quel homme ! fit à mi-voix Marie-Jeanne.

— Il nous prend tous pour des malades...

— Et parler ainsi devant quelqu'un. Je n'oublierai jamais la réflexion d'Elisabeth.

— Enfin ! il faut passer par là. Tu as vu : il connaît son affaire. Le diagnostic a été vite fait. Il a remis chaque chose à sa place, attribué aux divers symptômes leur signification véritable. Et tu as entendu ? Soixante chances sur cent de guérison.

Du coup, les deux jeunes filles retrouvaient leur aînée. Au delà de son agitation momentanée, elles revoyaient déjà la princesse ; elles entendaient déjà sa voix ingénument autoritaire ; se sentaient de nou-

veau repoussées dans l'ordre établi par la naissance et la famille ; de nouveau petites filles sans importance.

Francine se rendit compte qu'elle n'aurait pas longtemps à jouer le rôle d'infirmière maternelle ; elle le remarqua en remettant un peu d'ordre dans le lit défait. Et, pour la première fois, elle aborda son aînée sur le ton de l'infirmière qui commande. Elle pouvait le faire puisqu'il ne s'agissait que de quelques jours.

— Allons, Elisabeth, sois raisonnable. Ne te fatigue pas comme ça. Tu fais l'enfant gâtée. Est-ce que tu ne te rends pas compte que tu bouleverses toute la maison ?

Mais Elisabeth continuait. Elle s'était mise à chanter, à voix faible, mais sur un rythme endiablé et toujours le même. Tralalalalalalala !

Pendant quelques minutes, ce ne furent que des Tralalalalala, lalala. Puis peu à peu elle y glissa un mot, et, sur ce rythme toujours le même, finit par créer un poème incohérent. Elle allongeait les syllabes ou en escamotait, afin de maintenir le mouvement [79] fondamental dont elle ne déviait pas d'une fraction de seconde. Elles écoutèrent :

Tralalafenervosisme ambivalent  
 Tralalalala la trivalence, la traite des blanches  
 Pourquoi pas vous pourquoi pas-moi  
 ou bien la traite des Asiatiques  
 Pourquoi pas vous on se repose  
 qu'une fois les vacances  
 Tralalalala les vacances sont vacantielles  
 Il faut évacuer Paris en un jour ! vacantielles  
 C'est amusant d'intensifier l'évacuation  
 Et les prostituées parastatales que faites-vous là ?  
 Et la gravité qui fait fla-fla faites attention  
 À la production des vacantielles tralalala  
 Et nostrati et nostrata Nostradamus  
 On a perdu les Magyars et les Autrichiens  
 Et les Hongrois et les Ougréens  
 Tralalalalalalalalalalalala  
 Je suis venue au monde machinalement  
 Je suis venue au monde dans un wagon-lit

Devant le grand duché de Luxembourg tralalala  
 Et je veux bien parler du Taciturne  
 Et d'une solution acide... Tralalala  
 (rires). Ah ah ah ah ahah ah ah ah  
 Est-ce le Luxembourg. Elle répond  
 Que c'est la duchesse  
 En disant, sous entendez sous entendez sous entendez  
 Le grand Duché et la perte de la jeunesse  
 Vous restez la ferme des rosiers.  
 Oh quelle couillonnade Tralalala  
 Et liquide et délirant tralalala  
 Et tout le monde a liquidé tralala  
 Liquidé le commerce, le commerce de savon  
 Et il y a plus que la profondeur tralalala  
 Il a d'abord fermé les fondations

[80]

Et j'ai été mariée dans les catacombes tralalala  
 Les catacombes peuvent encore crouler, lalalala  
 Et d'une minute à l'autre  
 J'aurai tout oublié  
 J'ai une trop grande mémoire, lalalala

— Tais-toi, Elisabeth, tu nous fais mal, fit Marie-Jeanne. Mais Elisabeth, emporté par ce rythme puissant, continua longtemps encore jusqu'à ce que brusquement elle conclut :

— Qu'ils aillent se faire pendre ailleurs !

Elle se tut, prit l'attitude d'une écolière qui s'est fatiguée à jouer et ferma les yeux.

Marie-Jeanne avait été frappée par certaines questions du docteur. Il lui, paraissait que l'affaire la plus grave n'était peut-être pas la confusion mentale. Dans ses lectures elle avait parfois vu traiter du complexe d'Œdipe. C'était là, à son avis, le point crucial. Il ne fallait pas seulement guérir le corps. Il fallait guérir l'âme. Elisabeth était fixée à un stade infantile comme disent les livres. C'était là tout ce qu'elle en savait. Mais maintenant qu'elle avait entendu ce chant extraordinaire, elle se demandait s'il existait encore en elle un noyau



solide qu'on pût atteindre. Elisabeth n'était pas seulement comparable à une sourde ou à une aveugle ; il y avait entre le monde et elle un écran qui ne se dissiperait peut-être jamais.

Puis quelques bribes du chant décousu lui revinrent à l'esprit brusquement cela prit un sens. Ce lui fut un nouveau choc : elle ne put s'empêcher de dire :

— J'ai l'impression qu'en plus de tout cela, elle est enceinte.

— Tais-toi ! dit Francine d'un ton qui laissait croire que quelque chose de ce genre lui avait à elle aussi traversé l'esprit ; elle fit signe que les deux hommes montaient.

Le docteur Logiers ne s'était pas attardé. Depuis son adolescence, il était abstinent. Il ne voulait ni fumer, ni prendre de vin, ni boire de café. De plus il était pressé et il avait parcouru cinquante kilomètres pour venir.

On avait rapidement décidé qu'il fallait transporter la malade [81] au plus vite ; on commencerait par lui faire un abcès de fixation ; on ferait des injections de lait ; on l'alimenterait. Cela pouvait durer six mois.

L'espoir était rentré dans là maison. Même pour son père, l'état d'Elisabeth avait perdu ce caractère de tragédie grecque qui la rendait insaisissable et étrangère, la plaçait sous le signe de la malédiction. Il savait qu'elle se trouvait dans un état toxi-infectieux, un état qui avait ses lois, qu'on connaissait du moins un peu, qui se laissait influencer par les hommes. On n'était plus écrasé par quelque chose de plus mystérieux et de plus implacable que la mort. Il s'approcha et, lui retenant la main, demanda à Elisabeth :

— Eh bien, ma petite, comment vas-tu ?

Elle lui eût répondu qu'elle allait beaucoup mieux qu'il eût trouvé la chose toute simple et naturelle. Elle retira sa main ; sans hâte et, d'abord assez bas, puis de plus en plus fort et de plus en plus vite, recommença à chanter :

— Tra la la lala la lalalala lalalala...

Mais cette réponse ne lui causa pas trop de peine ; c'était la confusion mentale qui continuait, il le savait. Un processus toxi-infectieux se déroule selon un schéma inévitable ; il y a un commencement, un milieu et une fin.

— Oui, continua-t-il, pensant tout haut, c'est un processus infectieux. Il lui tapait amicalement sur les mains. Ne t'inquiète pas, Elisabeth, c'est une question de temps.

Ronquières demeurait sombre. Un processus toxi-infectieux ? Quel sens cela avait-il au point de vue biologique, le seul qui comptât ? C'était un mot. Une formule de vieux médecin. Le docteur Logiers se moquait du monde. Où, s'il y croyait, c'était encore plus grave.

Dans cette minute d'euphorie qu'ils traversaient et qui les aiderait à faire face aux difficultés du moment, le docteur Van Meenen et ses deux filles ne comprirent pas le sens de la détermination de Maurice qui leur dit :

[82]

— Si vous êtes d'accord, père, je vais abandonner pendant quelque temps ma clientèle. Je vais me mettre à la hauteur de la pratique psychiatrique. Je pourrai voir, surveiller, tenter pour Elisabeth tout ce qui pourrait être tenté.

[83]

**LA NUIT EST MA LUMIÈRE.**  
**Roman.**

**III**

[Retour à la table des matières](#)

Après le départ du psychiatre, vers onze heures, le docteur Van Meenen était parti en tournée. Quelques malades graves l'attendaient et vers deux heures commencerait sa consultation. C'était le lundi de la Pentecôte, il n'y aurait pas grand monde ; mais il faudrait être là.

En cours de route plusieurs personnes s'informèrent de sa santé ; on lui dit qu'il avait l'air fatigué. La servante de M. le Curé se permit, tandis qu'il entra au café de la Concorde, de s'informer de madame Elisabeth. Rosa lui avait dit ce matin que la nuit avait été bonne et qu'il y avait un léger mieux. M. le Curé avait été bien content. M. le Curé pensait que ce ne serait probablement pas très grave. Et elle inventa, séance tenante, des réflexions qu'elle attribua à son pasteur :

— Madame Elisabeth a trop de temps libre, elle lit beaucoup trop... Je comprends cela, avait-il dit encore, mariée à un homme qui ne pratique pas, elle si croyante et dont la foi était tellement fière... C'est le chagrin qui la mine...

Ainsi, à sa manière, la servante du Cure faisait ce qu'elle appelait de l'apologétique. Pour elle, l'humanité n'était composée que de pécheurs, gens incapables de se conduire, à qui il fallait dire un petit mot de temps à autre. Le docteur ne se fâcha pas. C'était [84] trop risible d'entendre cette simple d'esprit insinuer sa vérité. Il se borna à lui répondre :

— Demande à M. le Curé qu'il t'apprenne à ne pas parler de ce que tu ne connais pas.

— Ah, monsieur le docteur ! fit-elle, ennuyée et voyant qu'elle avait compromis la Sainte Cause... Mais sans attendre, le médecin avait refermé la porte derrière lui. Il devait voir un adolescent atteint d'une pleurésie séreuse en voie de guérison. La mère, tenancière du café, et que tout le monde appelait *Marie de la Concorde*, était seule.

Elle l'accueillit plus respectueusement que d'habitude. Quand ils furent dans le couloir qui menait à la chambre, elle s'arrêta :

— Est-ce vrai, docteur ?

Il y avait dans sa voix une si profonde sympathie, que ces paroles le pénétrèrent. Cette femme pouvait avoir une quarantaine d'années. Le docteur l'avait connue gamine encore ; il ne s'était guère aperçu qu'elle se fût mariée, fût devenue mère, eût un peu vieilli. Jusqu'à ce moment précis, elle était toujours restée pour lui la petite jeune fille insignifiante, l'être humain qu'on tient éloigné de soi sans s'en rendre compte, qui fait partie du décor de la vie et conserve de ce fait une certaine irréalité. Sans doute, il lui prêtait confusément des sentiments ; et il savait bien qu'à la *Concorde* on ne se serait pas permis une parole désobligeante envers lui.

Il la regarda. La question qu'elle venait de poser la transfigurait, lui avait donné soudainement une valeur humaine. Marie ne comprenait pas ce qui se passait et déjà s'imaginait qu'elle avait blessé. À vrai dire, il y avait bien de la curiosité dans sa question ; elle savait cependant qu'elle avait agi selon son cœur. Cette femme était encore jolie, brune de cheveux et de teint, paraissant moyennement intelligente. Elle soutint ce regard. Jusqu'à ce moment, pour elle aussi, le docteur vivait en dehors du monde. C'était déjà un homme d'un certain âge quand elle était jeune, elle ne l'avait jamais considéré que comme un être hors série. Elle se rendait compte que c'était un homme tout pro-

che d'elle, avec sa souffrance de père, un homme qui avait espéré, [85] qui avait été déçu, qui s'était redressé quand il fallait, comme tous les autres, comme elle, comme tous ceux qui ont aimé et souffert, un homme simple.

— Oui, dit-il.

En prononçant ce mot, il lui sembla qu'une étreinte se desserrait, que sa souffrance le lâchait brusquement. En même temps, il se sentit mal assuré, eut l'impression de chanceler, chercha instinctivement de quoi s'asseoir. La femme remarqua ce trouble; elle lui prit simplement le bras, lui disant :

— Venez vous reposer un moment.

Ils étaient à hauteur du « salon », pièce un peu mieux meublée que les autres où se tenaient habituellement les réunions de comité. Elle le dirigea vers un canapé recouvert de velours rouge. Il s'y laissa tomber, et tout en s'affalant, remarqua après un moment comme il faisait beau au dehors. Son angoisse physique s'atténua. La femme restait debout ; elle avait eu peur.

Enfin, il parla :

— Cela va mieux, Marie, dit-il.

— Je vais vous chercher une bonne fine ?

— Non, reste ici.

Pendant un temps, ils ne se dirent plus rien. Le docteur sentait maintenant une lourdeur dans l'épaule gauche. Tout le bras lui faisait mal. Un mal modéré. Ce n'était vraiment pas grave ; sauf peut-être dans le petit doigt. L'auriculaire, se disait-il.

— Je n'ai pourtant rien là, fit-il en l'examinant. Il savait que le mal ne venait pas du dehors, mais le geste s'était imposé.

Puis, tout doucement, malgré une certaine oppression, il raconte dans les grandes lignes ce qui s'était passé.

Cela lui faisait du bien de se raconter. L'émotion se calmait. Son visage tremblait moins, sa voix était plus tranquille. La femme lavait laissé aller jusqu'au bout. Puis elle dit :

— Quand nous avons su cela, docteur, on ne voulait pas le croire. Que ça vous arrive à vous ! Vous avez toujours été si bon pour les au-

tres ; et pour les pauvres. Vous vous souvenez, quand nous étions jeunes mariés, mon mari a été si longtemps malade ; c'était aussi une pleurésie. Et vous êtes venu chez nous si souvent. [86] On essayait toujours de vous faire comprendre de ne plus venir et vous veniez quand même. On se disait : Comment va-t-on payer, sans un sou ? Et tous les médicaments ! Et quand je suis allée pour payer, vous m'avez dit : « Est-ce que tu as de l'argent ? Est-ce que tu as de quoi donner à manger à ton homme ? » Et vous avez dit : « Eh bien, alors, notre compte est réglé ; tu ne dois rien, Marie. Je suis content qu'il soit guéri. » Vous ne vous souvenez pas ? Je me suis mise à pleurer comme un enfant...

« Mais quand je suis rentrée à la maison, Joseph a dit : « On fera dire une messe pour lui. Pour lui porter bonheur. Le premier argent que je gagnerai ce sera pour le Curé. »

Le docteur ne s'en souvenait pas : des histoires pareilles il lui en était arrivé tellement. Mais l'offrande de la messe le toucha. En ce moment, le témoignage de ces gens l'entourait comme une protection. Une messe pour lui ? Combien de messes peut-être avaient été dites ainsi sans qu'il s'en doutât...

— Vous savez, docteur, on vous aime bien. Tout ce qu'on pourrait faire pour vous, on le ferait.

Elle éprouvait un immense bonheur à prononcer ces paroles devant lui. Elle sentait qu'il en avait besoin. Elle était fière d'avoir été celle à qui cet homme meurtri et toujours respecté avait avoué son mal. Elle se sentait meilleure, comme une infirmière novice auprès de son premier malade.

— Tu m'as fait bien plaisir de me dire ça, Marie. Je ne pourrai jamais l'oublier, même si je vis encore cinquante ans. En achevant ces mots et sans doute parce qu'il les avait dits, il remarqua la persistance d'une légère douleur dans le petit doigt. Il regarda de nouveau sa main.

— Un peu de rhumatisme ? fit-elle comme si c'était sans importance.

— Oui, je pense. Il crut que Marie n'en connaissait pas plus long ; mais elle savait comment parler aux gens d'un certain âge qui éprouvent des douleurs dans leur bras gauche.

Lorsque le docteur Van Meenen quitta la Concorde, il lui sembla que de toute la campagne luxuriante de santé et de sève, une secrète bienveillance venait à sa rencontre.

[87]

Vers midi l'état d'Elisabeth avait paru dangereux. Il semblait que l'organisme fléchissait. Le pouls était rapide et faible. Une sueur froide couvrait le front et les ailes du nez. On pouvait avoir peur. Depuis 24 heures, elle n'avait rien mangé ni bu et s'était livrée à une grande activité. Elle se déshydratait. Il fallait la faire boire. Mais comment ? On ne pouvait cependant attendre le transfert. Ronquières trouva un litre de sérum physiologique et, appelant ses belles-sœurs pour maintenir la malade, le lui injecta sous la peau, dans la région abdominale. Elisabeth se laissa faire, chantonnant toujours et totalement indifférente à ce qui se passait. Peu après, le pouls reprit une allure convenable. La température se maintenait à 37,4 depuis le matin.

L'euphorie qui avait suivi la visite du docteur Logiers ne s'était pas maintenue ; le pessimisme du jeune médecin reparaisait. Et puis la cérémonie du sérum avait impressionné les jeunes filles. La vie d'Elisabeth était en danger, plus gravement même qu'elles ne l'avaient supposé.

Pour le docteur Ronquières, le drame était plus aigu encore ; il constatait qu'en dehors de la maladie mentale, le grand problème était l'état général de la malade. Il ne pouvait être traité que par des soins intelligents et attentifs. Devoir s'en remettre à d'autres et Dieu sait à qui ; lui parut atroce.

Au dernier moment, le certificat de collocation fut signé par le docteur Louckx. Il fallait un médecin étranger à la famille et étranger à la clinique. Et puisque le docteur Louckx avait été le premier à donner ses soins à la malade et connaissait déjà le cas, il était naturel de songer à lui. Francine, qui lui avait téléphoné, avait insisté pour qu'il vînt seul. Vers deux heures, le certificat de collocation et la demande d'admission rédigés par le père et le mari avaient reçu le visa du bourgmestre. Ce bourgmestre était un ami, il ne divulguerait peut-être rien.

Rentré vers une heure, très accablé, le docteur Van Meenen avait déclaré à son gendre qu'il se sentait trop triste pour conduire [88] lui-même Elisabeth ; il avait prié ses enfants de le faire, et avait précisé : Marie-Jeanne et Francine, se plaçant au fond de la voiture avec Elisabeth entre elles, accompagneraient Maurice. Marie-Jeanne eût voulu rester près de son père ; mais il avait insisté.

— C'est bien, j'irai, fit-elle, contrariée. Depuis le matin, son père lui paraissait lointain et indifférent. Elle en souffrait. De plus, elle se découvrait toutes sortes de responsabilités auxquelles elle n'eût jamais songé auparavant, et qu'elle désirait assumer. Elle n'avait jamais remarqué comme aujourd'hui à quel point tout le mouvement de la maison reposait sur Rosa ! « Est-ce que je vais devenir jalouse de la servante ? » se demanda-t-elle. Rosa, elle, se débattait contre le sentiment d'être délaissée, de ne pas compter, d'avoir été dupe toute sa vie.

Chacun se sentait péniblement livre à soi-même. Les efforts accomplis inconsciemment pour reconstituer une atmosphère tombaient à faux comme si un groupe d'étrangers s'étaient réunis par hasard pour soigner un personnage connu de chacun individuellement. Sous l'influence de cet isolement pénible, et dont chaque membre de la famille se sentait coupable, un regroupement s'était esquissé au chevet de la malade. Maurice en devenait rapidement le centre.

Pendant l'administration du sérum, le docteur Ronquières avait songé qu'il eût peut-être fallu en discuter au préalable avec son beau-père.

— Je pense, avait-il dit, en vue de ne pas aggraver les suites de son oubli, qu'il vaut mieux ne pas parler de ce sérum. Père ne croit certainement pas que l'état d'Elisabeth le nécessite déjà.

— Du moment qu'on n'a rien dit avant, fit sèchement Francine, il vaut mieux ne rien dire après.

Cette phrase tomba dans le silence. On n'avait pas l'habitude d'accorder de l'importance aux réflexions de Francine. Pendant que le liquide se résorbait, Maurice en avait profité pour ausculter sa femme. Il ne craignait pas d'affection pulmonaire, disait-il, mais désirait s'assurer qu'il n'existait aucun foyer infectieux.

[89]



Francine avait été éblouie par la beauté physique de sa sœur et s'était rendu compte du respect et de l'amour de Maurice quand il touchait sa femme.

« Des mains m'aimeront-elles jamais ainsi ? » se demanda-t-elle, secrètement gênée. Comme ses épaules se sont embellies depuis le mariage, songeait Marie-Jeanne pour qui certains vers d'Anna de Noailles prenaient soudain un sens précis...

Et Marie-Jeanne aussi s'efforçait de rendre une âme collective à la demeure paternelle. Sans en être très consciente, elle s'arrangeait pour que la cristallisation se refît autour de son père et d'elle-même. Mais le père avait été absent une partie de la matinée et, rentré, restait insaisissable. Marie-Jeanne qui, depuis toujours, était seule, prenait conscience de sa solitude.

Lorsque, quelques moments plus tard, elle descendit pour annoncer à son père qu'Elisabeth était prête, elle le trouva dans son cabinet, un tube de trinitrine en mains. Il lui sembla qu'il était en train de le refermer. Fille de médecin, elle connaissait vaguement l'usage de ce médicament.

— C'est pour toi ? fit-elle.

À sa voix, il remarqua qu'elle comprenait.

— Oui, tais-toi, surtout ! Ce n'est qu'un léger accroc.

Marie-Jeanne ne songea pas d'emblée à la gravité de cette crise. Elle perçut avant tout que c'était à elle de partager ce secret avec son père ; elle remplaçait maintenant Elisabeth. Il est des choses que toute la famille ne doit pas connaître...

— Et toi non plus, dit-elle, n'en parle pas...

Le docteur Ronquières n'avait pas voulu s'opposer à ce qu'on envoyât sa femme dans une clinique religieuse. Il n'avait pas d'objection majeure à opposer à ce choix et la famille de sa femme, d'un catholicisme assez tiède mais réel, n'eût pas compris qu'on agît autrement.

La clinique « Psyché », où le service médical était assuré par le docteur Logiers, paraissait favorable. Quand Maurice Ronquières

avait téléphoné vers onze heures et demie pour savoir s'il [90] y avait de la place, le bureau avait répondu très aimablement. La clinique était déjà informée, le docteur Logiers avait annoncé l'arrivée de la malade et avait recommandé qu'on s'en occupât tout particulièrement. La pension, en première classe, serait de soixante francs par jour, il y aurait quelques frais médicaux et pharmaceutiques naturellement ; et on énuméra différents objets qu'il convenait d'apporter. Le paiement se faisait par anticipation. Évidemment on savait qu'il n'attachait aucune importance à de tels détails, c'est pour cela qu'on le lui rappelait. Dans une grande clinique il faut, cela se comprend, assurer la bonne marche de l'administration...

Ce discours lui avait paru dans le genre de ces maisons, mais la voix était avenante et pleine d'intonations réconfortantes. Cette directrice ne devait pas être la première venue. En fait c'était la portière qui lui parlait.

La clinique « *Psyché* » était un grand asile pour femmes. Elle était tenue par des religieuses appartenant à un ordre relativement récent, sachant allier l'amour divin aux nécessités terrestres. Ces religieuses ne desservaient qu'une seule maison de santé de ce genre (elles refusaient de l'appeler Asile) ; il était leur propriété ; grâce à cela, disaient-elles, toutes les initiatives que leur dictait la charité pouvaient être réalisées au mieux pour le plus grand bien des malades. Personne dans le pays ne pouvait pousser aussi loin qu'elles l'organisation du dévouement et la malade était assurée de trouver chez elles, à la fois le maximum de soins désintéressés et le maximum de science. Elles n'hésitaient pas à mêler le vocabulaire scientifique aux formules charitables.

Le docteur Ronquière ne savait rien de tout cela lorsqu'il pénétra dans le parc où s'alignaient les pavillons qui donnaient abri aux malades. La Renault parcourut une allée soigneusement ratissée. Des écriteaux, discrets, indiquaient la direction des bureaux.

Il fut accueilli d'une manière très courtoise et invité à passer par le service où la sœur portière, après avoir elle-même examiné [91] les papiers, convoqua la sœur secrétaire qui se présenta avec un immense

registre dans lequel elle devait transcrire le certificat et les renseignements d'usage.

La sœur portière reprit alors le certificat médical et le détailla largement, tout en s'excusant de l'attention qu'elle y mettait.

— C'est que, ajouta-t-elle en souriant, ces écritures de médecin sont parfois difficiles à déchiffrer...

Cette boutade classique, toujours bien accueillie par un médecin, facilita la prise de contact et les formalités inévitables s'achevèrent dans une atmosphère de plus en plus cordiale. Quand la pension fut payée, la sœur portière songea à la malade qui se trouvait à la porte dans la voiture :

— Je m'en voudrais, dit-elle, de laisser attendre Madame plus longtemps. Elle doit être fatiguée. Ces personnes sont fragiles, n'est-ce pas ? Je vois que vous avez beaucoup de courage, Monsieur. Je n'ai pas besoin de vous dire, surtout à vous, qu'il en faut. Ce sont les plus grandes épreuves. Mais une confusion mentale laisse de l'espoir. Le grand danger, comme vous le savez, c'est le commencement. Les malades ne sont pas encore habituées à leur état. Mais vous pouvez prendre des nouvelles chaque jour. Un coup de téléphone et vous saurez ce qu'il en est. J'aime toujours, dans ces cas-là, que la famille reste en contact avec la clinique. Notre médecin-chef y tient aussi beaucoup... C'est un saint laïc... Il dit toujours qu'il faut éviter, autant que possible, les surprises...

Ainsi, elle le préparait tout doucement. Son œuvre de charité lui commandait cette mansuétude et cette prévenance. Le docteur Ronquières acquiesçait vaguement de la tête à ces paroles ambiguës. La religieuse se disait que cet homme avait l'air fort raisonnable. Ce n'était pas quelqu'un avec qui on aurait des difficultés. Il y a des familles tellement ennuyeuses. Elles ne comprennent pas toujours.

Tout en parlant, ils étaient sortis et abordaient l'auto. Habituee à ce genre de réception, la religieuse ouvrit elle-même la portière pour regarder. Elle inspecta rapidement ce qui s'y passait, salua les deux jeunes filles et arrêta ses regards sur Elisabeth somnolente, [92] les cheveux épars, le visage défait, à demi allongée parmi les coussins en désordre.

Se retournant vers le mari, elle ne put s'empêcher de déclarer :

— C'est une forme bien grave, semble-t-il... Elle parlait à mi-voix pour ne pas être entendue par la malade.

Mais tout de suite elle proposa au docteur de remonter dans la voiture ; elle précéderait, à pied pour indiquer le pavillon du « Beau-Séjour » réservé aux payantes. On y arriva. C'était une bâtisse rectangulaire en briques rouges, sans style. Une religieuse accompagnée d'une jeune infirmière vinrent se charger de la malade. Elles avaient l'habitude ; on n'eût pu s'y prendre avec plus d'adresse. La famille fut invitée à les suivre.

— Il vaut mieux que vous sachiez où elle devra vivre ; c'est tout de même une consolation, disait la sœur portière, faisant montre d'une réelle délicatesse. Lorsque tout le monde fut entre, elle dit :

— Maintenant je vous laisse, vous pourrez vous arranger avec la directrice du pavillon. Notre numéro de téléphone est le 17.26.62. Vous ne l'oublierez pas, n'est-ce pas, car il ne se trouve pas dans l'annuaire ; nous ne le donnons qu'aux médecins et à quelques familles. Et elle prit rapidement congé.

Tous trois rejoignirent le groupe de leur malade, dans le long couloir somptueux qui menait aux appartements. Ces couleurs tendres, bleu pâle, vieux rose, violets à peine soupçonnables, harmonisées selon le goût le plus sûr, donnaient la tentation d'oublier pourquoi on était là. Au bout du couloir, sur la gauche, la chambre 43 attendait sa pensionnaire. Quand le docteur et ses belles-sœurs y entrèrent, Elisabeth était déjà dans son lit. Un beau grand lit de milieu, très bas, de couleur vert tendre, dans le ton de la chambre...

— Nous lui avons réservé la chambre verte, dit amicalement la directrice du Beau-Séjour, Sœur Lucile de Jésus. C'était une personne qui paraissait quarante ans et avait un accent d'une grande distinction.

— Elle y sera bien, n'est-ce pas ?... Puis-je savoir comment [93] s'appelle notre malade ?... Nous savons que c'est Madame... Madame... Voyons...

— Madame Ronquières, dit Francine qui, pas plus que Marie-Jeanne, n'avait encore prononcé une parole...

— Mais nous voudrions connaître son nom de jeune fille.

— Elisabeth Van Meenen...

— Eh bien, madame Elisabeth, comment trouvez-vous votre chambre ? La malade ne répondit naturellement pas. Marie-Jeanne qui venait de détailler l'appartement, meublé et décoré avec un grand souci d'art et de nuances, dans une dominante vert pâle, ne put s'empêcher de déclarer :

— On ne peut rêver de plus belle chambre. Et voyez le soleil dans cette tenture. C'est beau et c'est gai en même temps, tu ne trouves pas, Maurice ?

Le docteur admirait aussi. Mais il s'informa :

— On ne va pas la, laisser ici seule, n'est-ce pas ?

— Seule ? fit la sœur. Nous allons voir. Il y a une surveillance continue. La première chose c'est naturellement la surveillance. Je vous ferai cependant remarquer qu'elle ne pourrait pas ouvrir, les châssis sans une clef spéciale, que les carreaux de la fenêtre sont très petits et que le verre est incassable.

Mais lui pensait aux hallucinations et au délire ; aux réactions possibles de sa malade ; à une crise de terreur, seule dans cet amas de rideaux. L'infirmière s'occupait déjà de remettre un peu d'ordre dans la toilette de la confuse qui bredouillait toujours. Francine pensait à cette chambre plus belle que la leur et se demandait comment on pourrait donner à Elisabeth tous les soins nécessaires dans ces literies luxueuses, sur ces tapis de valeur. Il est vrai qu'il fallait veiller à donner à ces malades le plus de confort et le plus d'illusions possible.

Bientôt il fut évident qu'on attendait maintenant que la famille prit congé.

— Allons, Madame, dites au revoir.

Marie-Jeanne et Francine embrassèrent leur sœur et sortirent avec précipitation ; elles ressentaient maintenant l'angoisse de la séparation et soupçonnaient enfin le caractère irréparable de tout [94] ce qui arrivait. Maurice ne voulut pas s'en aller sans s'inquiéter de quelques détails encore. Il demanda à la sœur si c'était elle qui s'occuperait spécialement d'Elisabeth et comme la réponse était affirmative, il voulut lui communiquer quelques détails concernant la maladie et l'état de la malade.

La religieuse s'étonnait de cette insistance ; elle fit remarquer que les renseignements se trouvaient au bureau dans le cas où elle en aurait besoin.

Le médecin revint à la charge. Il exposa la gravité de la déshydratation aggravée par la chaleur, et l'épuisement physique de la malade. Sœur Lucile de Jésus répondait :

— Oui, oui ! et le ton voulait dire : « Nous savons bien ce que nous avons à faire, ne vous inquiétez pas. »

— Je lui ai déjà administré un litre de sérum physiologique, dit encore Ronquières. Elle en avait bien besoin.

— Ici, fit-elle, sans répondre directement, c'est le médecin lui-même qui dirige le traitement.

— Je sais, dit-il, mais je suis médecin aussi. Et quand le médecin-chef vient-il ?

— Je ne saurais vous dire au juste ; mais je sais que lorsqu'il arrivera, sa première visite sera pour ses malades pensionnaires et tout particulièrement celles qui viennent d'entrer...

— Comment faites-vous pour tenir vos malades en vie dans de tels cas ?

— Nous faisons de notre mieux. Voilà de longues années que je soigne ces affections...

Il eût été impoli d'insister davantage. Après un coup d'œil à Elisabeth, le docteur sortit à son tour. Il n'avait encore jamais visité d'établissement de ce genre. Ce décor l'impressionnait et le surprenait. C'était, en somme, de bon augure. Lorsque enfin seuls, les deux jeunes filles et le docteur Ronquières eurent échangé leurs réflexions et se furent félicités de la bonne apparence de cette clinique et de l'esprit qui y régnait et se furent affirmé qu'Elisabeth ne pouvait se trouver dans de meilleures conditions pour sa guérison, Francine vit que Maurice restait inquiet. Lui-même ne s'avouait pas qu'il luttait contre une impression bien complexe.

[95]

Quelques instants plus tard, au téléphone, Marie-Jeanne racontait à son père comment le trajet s'était effectué ; Elisabeth était très calme ; l'accueil avait été vraiment affectueux ; la malade était logée dans une

très belle chambre, toute pleine de lumière, et qu'on appelait la chambre verte. Maurice aussi, ajouta-t-elle, était sorti réconforté. Elle apprit de son père que, pour ce qui le concernait, il allait bien. Il y avait eu deux clients à la consultation ; de petites choses peu graves ; il s'en était tiré sans difficulté.

Au retour, Maurice Ronquières leur proposa une halte. C'était à l'hostellerie de Marly, grande bâtisse régulière entourée de bocages et qui offrait aux passants et aux estivants un accueil confortable dans une atmosphère artificielle de vieilles salles flamandes. Il n'était jamais passé par cette route, avec Elisabeth, sans s'y arrêter un moment. Ils firent donc halte au Marly. Il y avait peu de monde ; ils purent choisir à l'aise, dans le jardin, une table isolée. Ils ne désiraient que de l'eau fraîche et, tout en la prenant à petites gorgées, ils se ressaisirent un peu. Le temps restait magnifique. On eût volontiers pensé qu'aucun malheur ne pouvait toucher un être humain dans une nature si bonne. Les deux jeunes filles recréaient doucement Elisabeth ; sans le remarquer elles la recréaient normale dans sa chambre verte ; leur imagination la guérissait.

Cependant Marie-Jeanne songeait aussi à cette trinitrine. Elle avait maintenant tendance à aggraver sa signification ; elle eût aimé protéger et soutenir un grand malade, et se représentait son père impotent, dépendant d'elle. Francine, lasse de la nuit et du surmenage de cette journée pendant laquelle elle était restée sans relâche au chevet de sa sœur, s'endormit. Quand elle revint à elle, ses yeux en s'entr'ouvrant perçurent d'abord les mains de Maurice. Elle ne les connaissait pas encore et s'étonna qu'il lui eût fallu plusieurs années pour remarquer comme ces mains étaient fines et vivantes.

[96]

Comme il l'avait annoncé, le curé vint, vers le soir, faire sa visite au docteur Van Meenen. Il fut le bienvenu. Une présence étrangère était nécessaire pour rendre à chacun, en lui imposant une attitude régentée par de vieilles habitudes, la sensation du foyer. Et puis, avec le soir, la tristesse s'accroissait ; l'inquiétude reprenait possession des cœurs. Le docteur éprouvait le besoin de parler d'Elisabeth et il vit

arriver le curé avec plaisir. Il négligea les réflexions désagréables qu'il avait entendues le matin et se mit à évoquer tout haut ses souvenirs. Il y mettait toute son âme. On sentait que, dans son esprit, Elisabeth ne pouvait pas sombrer ; ce n'était pas dans l'ordre des choses possibles ; tandis qu'il parlait d'elle, il avait l'impression d'empêcher le Destin d'agir seul, d'agir mal.

Le curé, homme d'une soixantaine d'années, modérément obèse, maniait les bonnes paroles avec autant d'aisance que le goupillon. Il ne perdait aucune occasion de faire remarquer le caractère insondable des voies de la Providence et le bonheur de pouvoir chercher consolation et espoir en la divinité.

Cependant, peu à peu, cette visite qu'il avait prévue de pure convenance, (les Van Meenen étaient catholiques, mais il y avait toujours eu chez le docteur Van Meenen une défense très sensible contre le prêtre) s'achevait dans la familiarité. Pour un vieux prêtre comme le curé de Vairon et, on peut bien le dire, pour un saint prêtre comme lui, habitué depuis des lustres et des lustres à ne connaître les hommes qu'à travers le confessionnal et les lois rigides auxquelles ils dérogeaient tous, incorrigibles et impardonnables pécheurs, les paroissiens étaient une race curieuse, vivant à quelques degrés au-dessous de la prudence indispensable, exposée à la colère du ciel, comme aux temps qui annonçaient le déluge. En s'abandonnant pour eux à trop de sympathie, il se sentait souvent coupable, comme s'il se désolidarisait de la colère de Dieu. Mais ce soir, le vieux pasteur, se laissait gagner par le drame de cette famille ; peu à peu il avait cessé de jeter dans la conversation des formules toutes faites et il s'intéressait à ces êtres de chair qui souffraient devant lui. À mesure qu'il se livrait il se sentait lui-même plus accueilli, éprouvait cette émotion simple [97] de partager le malheur d'un autre sans arrière-pensée. Cette sympathie croissante qu'on lui témoignait il n'avait pas de raison de croire que c'était en vue d'obtenir de lui un secours céleste ; il l'attribuait à ce que, comme il le découvrirait ce soir, les êtres lui ressemblaient plus qu'il ne l'avait jamais cru, possédaient des qualités naturelles plus nombreuses qu'il ne le pensait. C'était en ami, il le percevait, que Van Meenen lui offrait le cigare, que Marie-Jeanne et Francine livraient leurs réflexions. Seul le docteur Ronquières résistait.

Celui-ci, cependant, ne cessait de souffrir. Les complications morales le déprimaient, le rivaient au problème d'Elisabeth. Il n'avait pas



encore réfléchi à ce que deviendrait la vie de sa femme si son esprit se fixait dans une sorte d'imbécillité. Tout, en lui, s'insurgeait contre une telle hypothèse. Sa souffrance était faite d'un mélange de lutte, de refus d'accepter, de besoin de réparer, d'angoisse ; elle ne lui laissait aucun répit où qu'il se tournât. Il eût voulu se mêler plus intimement au groupe, mais il n'y parvenait pas.

Van Meenen, lui, était reconnaissant à son curé de ces marques d'attention. Il en éprouvait un grand besoin ; on eût dit que sa crise de l'après-midi avait renforcé sa solitude. Ce soir il se sentait mieux. Et à mesure que la visite se prolongeait, l'espoir lui revenait. Cette bienveillance du pasteur, il lui donnait inconsciemment une valeur symbolique ; c'était comme si elle exprimait de meilleures intentions du destin.

Ainsi certains liens se créaient entre le curé et cette famille éprouvée. Le prêtre avait été étonné de la maturité d'esprit dont Marie-Jeanne avait fait preuve et, en même temps, de son indépendance. L'indépendance de Francine était plus grande encore ; à l'entendre elle ne reconnaissait aucune loi ; et pourtant son sens moral paraissait juste et solide. Le peu que le docteur Ronquières avait dit avait également paru de bon augure. Une famille d'honnêtes gens, se disait le curé. En la considérant, il ne put s'empêcher de se demander par quel miracle continu, par quels mystères incessants, un esprit se perpétue dans une famille, une honnêteté s'y développe d'une génération à l'autre, chaque membre [98] reprenant à un moment donné, malgré les dérivations apparentes, l'esprit du groupe. Il comprenait fort bien l'influence néfaste de certains milieux familiaux et la démoralisation qui s'ensuivait fatalement ; c'était conforme à ses conceptions sur la nature humaine. Mais l'inverse lui paraissait étrange et digne d'intérêt : Cette famille Van Meenen, qui résistait à son influence, et qui se permettait de temps à autre sur le clergé des réflexions bien désagréables qui faisaient le tour du village colportées par le facteur ou par les servantes, abritait en son sein un esprit droit, formait des êtres bons à voir et à entendre. Leur valeur morale semblait être spontanée ; ils ne se réclamaient d'aucune autorité mais jugeaient eux-mêmes ; et l'on avait l'impression que quand ils estimaient une chose bonne, eussent-ils été seuls au bout du monde, le jugement serait resté le même.

Quand il apprit la détermination du docteur Ronquières de se mettre au courant de la psychiatrie, l'abbé ne put cacher un étonnement

sympathique. Il se garda cependant de rien exprimer. Mais il le pria de passer par le presbytère. Un de ses neveux, religieux, s'y trouvait présentement en repos ; il connaissait beaucoup de monde dans ce milieu.

Il était dix heures. La soirée allait prendre fin. Depuis deux heures déjà, c'était le grand silence dans la communauté des religieuses, à la clinique Psyché comme ailleurs.

Elisabeth ne se trouvait plus dans la chambre verte. Devant son excitation croissante, la directrice du Beau-Séjour, Sœur Lucile de Jésus, avait estimé prudent de la placer au dortoir, une immense salle de trente lits, afin qu'on pût la surveiller facilement. Peu après le départ de la famille on avait mis la malade au bain, pour la calmer et surtout pour voir si elle ne portait pas de traces de coups ou si elle ne cachait pas d'objets dangereux. Cela s'était passé simplement. Une des vieilles sœurs, qui soignait des malades depuis des dizaines d'années et qui n'avait jamais pu obtenir son diplôme d'infirmière, déclara que cette nouvelle venue était une hystérique. Pour elle toutes les malades étaient des hystériques, [99] c'est-à-dire qu'elles étaient toutes plus ou moins volontairement dans cet état ; cela impliquait une attitude envers elles ; il ne fallait pas les prendre au tragique. Mais sœur Colette, qui était préposée à la salle des malades agitées et qui, elle, avait suivi quelques cours et se trouvait nantie d'un diplôme légal, affirma que le cas était grave. Les malades du dortoir, toutes ou presque toutes en période aiguë ne manifestèrent aucune réaction à l'arrivée d'Elisabeth. Mais, parmi le personnel, on connut tout de suite madame Elisabeth, à cause de son kimono vert. À six heures eut lieu le souper. À presque toutes ces malades, agitées ou confuses, il fallait donner à manger. La plupart avaient bon appétit. Elles avalaient goulûment ou passivement les pâtées que des petites servantes leur poussaient en bouche.

Ces gamines s'installaient au chevet de ces dames, et, après leur avoir déplié une serviette afin qu'elles ne pussent salir leur literie, leur présentaient, selon un rythme en rapport avec leur capacité de déglutition, de grosses cuillerées de pommes de terre ou de légumes ; même la viande se présentait à la cuiller. Elisabeth toujours confuse, toujours perdue, n'accepta pas la nourriture. La servante, après avoir insisté plusieurs fois, passa à la voisine. Ces adolescentes qui faisaient ainsi

l'office de garde-malade étaient en général des enfants recueillies dans les milieux les plus pauvres du pays, les plus pauvres mais non nécessairement les plus bas. Elles appartenaient à des familles nombreuses, qui ne se résignaient pas à placer leurs enfants en service dans une maison particulière où à les envoyer à l'usine. Elles n'étaient presque pas payées, se trouvaient astreintes à un travail épuisant, mais elles avaient à manger. Un grand nombre s'en tiraient bien, se mettaient à grossir, se développaient ; certaines succombaient.

Vers sept heures, quand sœur Colette fit son tour dans la salle, madame Elisabeth était agitée. Elle avait recommencé à chanter ses Tra la la comme le matin, mais avec plus de violence ; elle y brodait toujours d'autres paroles.

Sœur Colette voulut savoir si la malade avait mangé, mais la petite assistante était déjà partie ; elle voulut voir alors sœur Lucile [100] mais sept heures sonnaient. Les religieuses étaient astreintes à obtempérer sur-le-champ à l'appel de la cloche car elles étaient avant tout religieuses et le service de Dieu, leur répétait constamment la supérieure, passait avant tout. Elle eut juste le temps, en sortant, de crier à mademoiselle Louise, qui ferait la garde de 7 à 9, de placer madame Elisabeth en chambre d'isolement.

Une fois sorties de leurs salles et une fois en communauté il était défendu à ces religieuses, par leur règle, de parler des malades. Elles n'avaient que ces moments pour se comporter en religieuses ; chaque chose devait être faite en son temps. Et Elisabeth n'eut ni à boire, ni à manger ni aucun autre soin ce soir-là. Quant au docteur Logiers, il prenait quelques jours de vacances. Mais le personnel du pavillon l'ignorait. Logiers en effet était un homme avisé ; il estimait que s'il n'annonçait pas son retour, aucun relâchement dans le fonctionnement du service n'était à craindre.

La chambre d'isolement était spacieuse et nue, avec un lit anglais, d'un type simple mais coûteux, fixé au plancher au milieu de la pièce. Elle était située à une extrémité du bâtiment, afin que les cris que pouvaient pousser les malades ne se répercutassent pas à l'intérieur. Mademoiselle Louise, jeune infirmière de 22 ans, fut surprise de l'état de faiblesse de la malade ; elle se fit aider par une assistante attardée dans une salle voisine. Elles parvinrent à transporter madame Elisabeth dans la chambre. On la coucha ; on la recouvrit d'un drap de toile

grise et on ferma. Cette chambre était conforme aux exigences de la loi : il n'y avait rien à quoi on pût accrocher une corde, en vue de se pendre, et la porte s'ouvrait à l'extérieur de manière que la malade ne pût s'y barricader. Madame pouvait y passer la nuit en toute sécurité. Quand l'infirmière de veille se présenta pour la garde, mademoiselle Louise lui dit qu'il y avait quelqu'un à la chambre du bout ; c'était un peu ennuyeux parce que pour arriver à cette chambre il fallait parcourir tout un couloir dans la pénombre et c'était effrayant la nuit. La garde demanda si cette malade avait des idées de suicide. Non ; elle était tout à fait égarée et incapable de faire quoi que ce fût ; il ne faudrait pas y retourner trop souvent.

[101]

Dès qu'il se trouva sur la route, dans la belle nuit de juin, le cure de Vairon éprouva une sorte d'exaltation intérieure. D'avoir donné un peu de consolation réelle à ses amis, une joie lui remplissait le cœur. Le silence était en harmonie avec l'immensité qui régnait en lui. Dans cette nuit, toute pleine de Dieu, il se sentit jeune, immortel. Il se fit cette remarque qu'on ne tient compte de son âge que pendant le jour et devant les réactions des autres. Quand on a son âme seule comme témoin on ne perçoit pas qu'on ait pu vieillir.

Pourtant cette vie qu'il sentait en lui ne tarda pas à lui paraître coupable ; sa joie prit un goût d'imperfection ; il regretta de s'être laissé aller à l'humain, de n'avoir pas davantage profité de ce malheur pour faire du bien aux âmes et exalté le sens de la souffrance.

Une bouffée d'air frais lui caressa la joue. Maintenant qu'il s'était accoutumé à l'obscurité, les étoiles lui apparaissaient proches et vivantes ; la mystérieuse Voie Lactée s'étendait en travers le firmament comme un léger voile ; à l'est les Pléiades montaient à l'horizon. Les Pléiades ! oui il les reconnaissait. C'était les premières étoiles qu'il avait pu nommer. Il se souvenait de ce soir de Noël, en 1890, l'année de la troisième.

Il s'était attardé dans l'immense jardin paternel. Un trouble étrange l'agitait. Il gelait à pierre fendre et pourtant son corps brûlait. La nuit ardente appelait son âme émerveillée. C'est ainsi qu'il avait connu le nom des Pléiades. Le lendemain il avait identifié Véga, qu'il se mit à aimer d'un amour de collégien. Pendant longtemps chaque fois qu'il avait l'occasion de contempler le firmament, il la rechercha. Chaque



sent pas quand ils aiment... Mais tout de même il eût voulu lire quelques-uns de ces vers.

Ses enfants virent que cela lui faisait de la peine ; ils ne savaient comment réparer.

— Je pense, dit Marie-Jeanne, qu'Elisabeth ne faisait pas grand cas de ces choses ; elle y voyait surtout un jeu. C'est pour cela probablement qu'elle n'en parlait pas. Veux-tu que je te lise un [103] de ses morceaux ? C'est un poème en prose qu'elle a composé l'an dernier sur ce bout de papier et qu'ensuite elle a laissé sur sa table. Tiens, c'était justement à la Pentecôte, aussi, le lundi après-midi. Nous étions restées seules. Tu étais parti avec Maurice pour un cas, je me souviens, une petite fille qui s'était luxé le coude en tombant d'une voiture d'enfant.

Tout en parlant, Marie-Jeanne avait ouvert son sac. Elle en retira une réclame de l'Union Chimique Belge ; le poème était écrit au verso. Alors elle lut très simplement :

— *Été.*

*Munificence de l'été doré qui ploie sous l'amoncellement merveilleux des vies végétales.*

*Sommet atteint par les épis gonflés qui, depuis l'hiver, s'acheminent vers la maturité.*

*Fruits dont la pulpe éclate sous le soleil ardent ; ciel exorable et doux où les nuages clairs sont un aréopage en suspens qui médite.*

*Le monde est comme un travailleur endormi dans les blés, front ruisselant, corps inerte, rêves sourds, membres abattus, âme saoulée.*

*Un Dieu prestigieux semble arrêter le pouls du monde, en saper l'énergie et anesthésier les valeurs grâce à ses pavots rouges.*

*La brise continue et le sol surchauffé nous disent : « Dors, somnole ainsi que ce lézard dissimulé là-bas sous un pavé brûlant ; rumine, tel le boeuf vautré dans les prés gras. N'esquisse pas de gestes en ce jour accablant.*

*« Écoute dans ton cœur l'abeille qui bourdonne et cherche le nectar au fond de tes pensées. »*

*Les fruits volumineux, les poissons gigantesques, les branches sans frissons, les ruisseaux dénués de toute fraîcheur, tout est plein de langueur et l'Été, arrivé à son point culminant, cesse l'ascension.*

*La vie est un hamac où l'être se balance et revoit défiler les spectateurs candides.*

[104]

*Adieu les folles rondes printanières que, néophyte enfant, on décrivait jadis dans l'herbe maigrelette.*

*L'heure est majestueuse, lourde, immense et sacrée ; et l'Été aux flancs lourds s'étend indolemment sur l'oreiller de vies luxuriantes...*

Marie-Jeanne se tut. Comme elle avait exprimé l'âme de sa sœur, comme elle l'avait évoquée, rendue présente par ces quelques mots ! Pour le père, ces phrases n'ajoutaient rien à ce qu'il connaissait d'elle, mais quelle intensité et quelle profusion de vie, quelle participation aux choses elles révélaient... Aussi longtemps qu'il avait écouté le poème, il l'avait sentie invulnérable, hors d'atteinte. Maintenant il se

l'imaginait là-bas : ce n'était pas possible ! Une telle vie ne pouvait s'éteindre :

— Vous savez bien, mes enfants, dit-il à la fin, qu'Elisabeth ne peut pas ne pas guérir...

Mais Francine et Marie-Jeanne avaient entendu le fameux tralala et pour elles c'était là le dernier poème d'Elisabeth. Maurice n'avait rien dit. Depuis qu'ils étaient mariés, elle ne lui avait plus rien montré ; il croyait son inspiration éteinte, il la croyait trop triste et trop désespérée. Et pourtant, en dehors de sa présence, elle devait n'avoir pas changé, puisqu'elle avait pu écrire cette page magnifique. Il perçut combien elle avait vécu hors de lui, sans lui, peut-être contre lui. Et voici que tout à coup il se demanda si la guérison de sa femme leur rendrait le bonheur perdu.

Mais il n'accepta pas ce présage funeste. Il se sentait fatigué ; il n'avait rien mangé de toute la journée. Il prit conscience de la faim qu'il éprouvait. Oh oui, manger ! Manger !... Il voulait manger. Il fallait vivre. On ne pouvait pas s'arrêter à tous ces détails.

Il trouva Rosa à la cuisine. Celle-ci pleurait doucement. Elle avait préparé quelques sandwiches et n'osait pas les apporter. C'est l'explication qu'elle donna de ses larmes et peut-être en était-elle convaincue. Cependant sa détresse prenait sa source plus profondément. Le deuil qui frappait ses maîtres l'isolait ; elle percevait [105] combien, pour la famille qu'elle servait depuis si longtemps, elle restait en dehors du drame. Dans cette souffrance nul n'avait eu besoin de son aide, ni de ses consolations, ni de sa protection. Elle aurait eu tant de choses à donner si ce don avait eu un sens. Mais elle était depuis longtemps étrangère au monde. Elle l'avait dit souvent : une femme qui n'a plus ni mari ni enfants n'a plus de maison sur terre ; Rosa pleurait ce soir parce qu'elle n'était pas encore résignée à n'avoir plus de foyer. C'était dur, de continuer de vivre avec son cœur et son âme, sans que ce cœur et cette âme pussent encore se fixer sur un être, s'épanouir en lui et pour lui. Elle ne disait pas ces choses compliquées et se répétait intérieurement, humiliée de sa faiblesse :

— C'est dur...

Francine avait suivi son beau-frère. Elle vit l'état de la vieille servante et sentit qu'il fallait bavarder un peu avec elle. Elle lui raconta le



voyage avec Elisabeth, la chambre verte, les bonnes sœurs et le prix de la pension.

Pendant ce temps, Marie-Jeanne demandait à son père comment il se sentait. Le docteur l'assura qu'il n'éprouvait plus de malaise. Il se sentait fort bien. Demain, il reprendrait ses tournées.

Quand le docteur Van Meenen fit son tour de jardin, aussitôt levé, c'est-à-dire vers six heures, le ciel était couvert. On avait l'impression qu'il ferait maussade toute la journée. Du reste il bruinaut quelque peu. On a beau être habitué à cette atmosphère de grisaille, on ne cesse d'y être sensible. Ce temps enlevait au médecin les menus espoirs qui lui avaient traversé l'esprit dans les dernières heures de la nuit. Il lui tardait maintenant d'avoir des nouvelles. Il n'attendait pas qu'elles fussent particulièrement bonnes.

Vers neuf heures pourtant, on osa téléphoner au 17.26.62. La même voix que la veille répondit, polie, délicate, charitable par devoir plutôt que par sympathie humaine, pensa Ronquières en l'écoutant.

— Les nouvelles de madame Elisabeth ? Oui on allait en avoir

[106]

tout de suite. Mais c'était encore un peu tôt. Si on le permettait elle allait s'informer elle-même. Il ne fallait pas quitter le fil ; dans un instant on saurait. Et en effet, le docteur Ronquières apprit que Madame avait passé une bonne nuit. Si elle avait bu ? Cela elle n'aurait pu le dire ; on ne lui donnait naturellement pas tous ces détails. Elle avait pensé que l'essentiel était qu'elle eût bien dormi. Le médecin-chef ? Non, il n'était pas encore revenu. Mais il ne tarderait évidemment pas. Le cas semblait toujours sérieux ; mais favorable... Agitée ? Non, on n'avait rien signalé de pareil. Si elle parlait ? Non naturellement elle n'avait demandé personne. Ce n'était d'ailleurs pas à prévoir dans l'état où elle était arrivée.

Ces nouvelles n'aggravèrent pas la tristesse dans la maison. Ronquières mit son inquiétude sur le compte de son insomnie.

La sœur portière avait demandé des nouvelles à Sœur Lucile de Jésus, la directrice du pavillon du Beau-Séjour ; celle-ci n'avait pas en-

core fait sa tournée mais s'était informée auprès de mademoiselle Louise qui n'avait rien d'anormal à signaler.

Sœur Lucile se sacrifiait à vivre parmi ses malades par pure vertu. Elle le disait, confidentiellement, à qui voulait l'entendre et l'écrivait, non moins confidentiellement. Tout le monde savait, dans sa famille, quelle vie héroïque elle menait. Lorsque des membres de sa famille et des amis, en visite, la comparaient au Père Damien, elle répondait modestement qu'elle avait un culte tout spécial pour ce religieux et se réjouissait que ses cendres fussent rentrées en Belgique.

Sœur Lucile de Jésus appartenait à une famille riche et à particule. Elle était entrée au couvent à cause de quelques disgrâces physiques. Elle présentait aussi quelques disgrâces dans le domaine de l'intelligence, mais de celles-ci elle n'avait pas conscience. Cette vocation lui donnait une occasion de se réaliser qui ne lui eût pas été permise dans le monde. Son espoir, en entrant chez les Religieuses, était de devenir supérieure d'un pensionnat de premier ordre, ayant à parfaire l'éducation des jeunes filles du meilleur [107] monde. Mais il n'avait pas été possible de la maintenir dans l'enseignement. Une fois qu'elle sortait des formules banales du langage, elle découvrait la pire sorte d'imbécillité : celle qui s'ignore. Elle se tirait des difficultés, par des mensonges plus au moins pieux. Ses consœurs disaient d'elle : « On ne peut même pas croire le contraire de ce qu'elle dit ! » On l'avait envoyée à la clinique « Psyché ». Son aisance, l'excellence de son langage, cette sorte de bienveillance protectrice qu'elle avait trouvée dans son berceau et qui en imposait aux familles, en faisaient une parfaite directrice pour un pavillon de dames payantes.

D'abord morfondu, Sœur Lucile n'avait pas tardé à se rendre compte des ressources que lui offrait sa nouvelle situation. Elle ne s'était naturellement pas soumise aux formalités du diplôme d'infirmière ; comme elle disait : elle possédait suffisamment de dons naturels. Elle eut bientôt beaucoup d'argent en mains, celui que les familles laissaient pour les « bonnes œuvres », et ne tarda pas à être connue pour sa charité, notamment dans les milieux des fancy-fairs lesquels jouent un si grand rôle dans les réputations de bienfaisance et de géné-

rosité. D'où venait cet argent elle ne le disait pas et on ne le demandait guère. On ne demande pas d'explications à la Providence.

Elle avait subi une méningite grave vers l'âge de quatre ans. L'intelligence en avait souffert. Cela se voyait après un contact d'une certaine durée. Mais ce qui se voyait moins c'était une sécheresse affective totale, pathologique, une indifférence qui pour toute autre eût été coupable. Dans ses nouvelles fonctions, ces lacunes lui tenaient lieu de vertu : elle était souvent citée en exemple, comme sachant se mettre au-dessus de l'humain et soigner ses malades, comme disait la vieille supérieure, sur le plan surnaturel. Cela voulait dire : ne pas avoir d'attache pour ce qui concernait la vie, la maladie, la souffrance ou la santé de ceux sur qui veillait la Providence ; agir selon le règlement et faire confiance à Dieu.

Le docteur Logiers aimait Sœur Lucile qui était, répétait-il souvent, la distinction même. Par Sœur Lucile une réclame, discrète mais continue, dirigeait une bonne partie de l'aristocratie [108] souffrante vers son cabinet. Ils travaillaient ensemble. Sœur Lucile était son « bras droit ». Cet homme qui n'avait confiance en personne croyait en ce mensonge perpétuel. Elle avait, en retour, un culte inépuisable pour le maître, réel ou simulé on ne savait ; peut-être les deux à la fois.

Son premier jugement sur Elisabeth avait été défavorable : ce n'était qu'un personnage pâle et négligeable. Une femme de médecin de campagne, appartenant à ce petit monde où se recrutaient ses consœurs dont on faisait des infirmières sous ses ordres. Et puis, sans qu'elle en fût consciente, elle avait éprouvé envers Elisabeth un sentiment obscur qui lui venait devant chacune de ses malades dont la beauté transparaissait à travers la folie. Le ressentiment prenait chez elle une forme inattendue : celles qui en étaient l'objet, elle les traitait plus que toute autre sur le plan surnaturel, les aimait uniquement en Dieu.

C'était elle qui avait fourni cette formule à sa vieille supérieure qui ne savait comment empêcher ses jeunes religieuses, une fois diplômées, de prendre à cœur le cas de leurs malades, y perdant la concentration de l'âme tout en exagérant les frais généraux de la maison.

Rien ne pouvait se faire dans le pavillon sans l'ordre ou sans la permission de Sœur Lucile de Jésus. C'est ainsi que Sœur Colette vint lui rendre compte de ce qui se passait.

— Je viens vous demander si nous ne devons pas alimenter la nouvelle entrante. Elle n'est ici que depuis hier, mais elle est effrayante. Cette petite agitation verbale continuelle, son insomnie, tout cela la met dans un état grave. Le cœur est faible. Je ne suis pas tranquille...

Qu'elle était blessante cette Colette avec ces détails, et ce jugement de médecin, et ces propositions.

— Ne vous mêlez pas de cela. Bientôt vous insinuerez que notre chère malade n'a pas eu les soins nécessaires. Cette pauvre femme !

Sœur Colette ne se laissa pas démonter. Elle connaissait le personnage : ce n'était pas la première malade qu'elle laissait mourir par stupidité et indifférence. La dernière avait été une petite jeune [109] fille de dix-sept ans qu'on avait mise au bain malgré son état de faiblesse extrême, et qui y avait eu une syncope, devenue mortelle, par manque de soins adéquats. Sœur Colette avait vu la chose et s'était dit trop tard : j'aurais dû m'y opposer. Elle en avait parlé à son confesseur qui avait été de cet avis, tout en faisant remarquer que l'obéissance dans de tels cas couvrait sa responsabilité. Mais couvrir sa responsabilité n'intéressait pas cette religieuse ardente dont le sens moral résistait.

— Je sais ce que je dis, avait-elle répondu. Si on n'alimente pas cette malade au plus tôt, il sera trop tard, on ne parviendra plus à la remonter. On aurait déjà dû le faire hier soir. Et puis il faudrait lui soutenir le cœur et la faire dormir. Je ne comprends pas ; si le docteur est absent, il y a tout de même un médecin dans la maison... Pourquoi ne l'appelle-t-on pas ?

Sœur Lucile la toisa, lui tourna le dos et partit sans répondre en pensant qu'elle se verrait forcée de faire son rapport.

Son chef étant averti, Sœur Colette estima que son devoir était d'agir. Elle prépara trois quarts de litre de lait, y mit fondre quelques morceaux de sucre et fit tiédir le tout sur un petit réchaud électrique que, par bonheur, elle possédait dans son service.

Pour procéder à cette alimentation il fallut quérir la sonde gastrique ; c'était compliqué puisqu'il fallait ouvrir l'armoire où l'on conservait les médicaments courants pour le pavillon. Sœur Lucile en déte-

nait toujours la clef. En son absence rien ne pouvait se faire. Sœur Colette n'hésita pas un instant ; de la pointe de ses ciseaux elle fit sauter la légère fermeture et s'empara de la sonde molle en caoutchouc, longue de soixante centimètres, qui allait lui permettre d'introduire le lait jusque dans l'estomac. Il suffisait de présenter cette sonde par le nez et de la pousser assez loin : on arrivait presque infailliblement dans l'estomac. Exercice plus dramatique que difficile. Sœur Colette l'avait déjà fait plusieurs fois.

Toute jeune religieuse, entrée en religion depuis deux années seulement, n'ayant pas encore prononcé ses grands vœux, et depuis six mois seulement à la clinique Psyché, Sœur Colette n'avait pas pensé qu'elle risquait des réactions graves en prenant [110] cette initiative. Ce qu'elle allait faire maintenant, songeait-elle, elle eût dû déjà l'accomplir la veille ; elle y avait réfléchi la nuit.

Pour son comportement professionnel, Sœur Colette n'en était pas encore arrivée au stade où elle renoncerait à son idéal de charité, à sa soif de faire du bien, pour se résoudre à adopter la forme imposée par la communauté. Elle ne savait pas encore que ce serait contre son idéal personnel qu'on s'acharnerait le plus, et que le renoncement qu'on lui proposerait impliquait essentiellement l'abandon de toute initiative, surtout dans ce qu'elle appelait le bien, car seuls ses supérieurs savaient ce qu'était le bien.

Avant d'entrer au couvent, elle avait déjà passé les deux premiers examens d'infirmière. Elle avait achevé ses études après son année de noviciat, dans une clinique chirurgicale appartenant aux Sœurs de l'Oblation et avait brillamment réussi ; ces études lui étaient indispensables pour la vie de missionnaire à laquelle elle se destinait.

Ses supérieures lui avaient dit, en l'envoyant à la clinique Psyché, que ce n'était que pour quelque temps, en attendant l'appel. Elle avait accepté, bien que surprise : il était bien connu qu'on réservait pour la clinique les religieuses les moins douées, celles qu'on estimait propres à une besogne plus raffinée. À vrai dire, de temps à autre on y envoyait un bon élément, en vue d'améliorer l'impression générale.

À peine dans son service, la nouvelle arrivée avait mesuré l'ignorance de son chef direct ; habituée à traiter des malades physiquement fort affaiblis, elle se rendait compte du manque de soins, de l'abandon dans lequel étaient laissées des malheureuses dans leurs appartements

luxueux. Au début elle avait admiré le dévouement du docteur Logiers auprès de ses malades. Il était assidu et ponctuel. Il lui arrivait même de faire plusieurs visites par jour pour l'une ou l'autre. Mais, un jour, la sœur secrétaire lui avait montré les notes d'honoraires du distingué praticien. Ce n'était pas sans raison que le docteur Logiers ne voulait pas d'autre médecin dans ce pavillon.

Coincée entre ce médecin trop diplomate et cette Lucile cynique [111] et menteuse, Sœur Colette en était arrivée à un point de révolte et de dégoût qui la rendait insensible aux conséquences pénibles que ses actes pouvaient entraîner pour elle-même. Elle savait qu'elle ne s'associerait pas à de telles conceptions, de la charité.

Elisabeth somnolait, les yeux parfois ouverts, parfois fermés, remuant sans discontinuer bras et jambes, sans but apparent. Ces mouvements n'étaient pas brusques et rappelaient plutôt ceux des comateux ou des mourants. Elle bredouillait toujours, mais son langage devenait de plus en plus incompréhensible. La bouche était séchée, la voix rauque, de plus en plus basse ; on avait l'impression qu'elle se faisait mal en parlant. La température restait aux environs de 37,6. Parfois le visage était rouge et congestionné ; la plupart du temps elle était mortellement pâle, les yeux dangereusement cernés. Il lui arrivait de rester inerte, pendant un moment, les paupières à demi baissées ; on la croyait alors moribonde. Et elle gâtait son lit.

Déjà, les efforts nécessaires à l'alimentation forcée pouvaient être dangereux ; Sœur Colette commença par lui administrer quarante centigrammes d'huile camphrée. On lui avait toujours recommandé, en chirurgie, de ne pas user de caféine avec des nerveux ; elle s'en souvenait. Mademoiselle Louise et une petite assistante l'aidaient. Madame Elisabeth se laissa prendre la tête sous le bras gauche de Sœur Colette assise à sa droite à même le traversin. De cette manière la sœur avait totalement l'usage de son bras droit et pouvait se servir quelque peu de sa main gauche, suffisamment pour relever les narines. La sonde, préalablement mouillée, introduite délicatement par la narine gauche, s'enfonça sans difficulté. Ayant pénétré de 12 à 15 centimètres elle buta sur un obstacle. Puis après un nouvel effort continua de s'enfoncer. Mais après un instant une quinte de toux survint et l'extrémité de

la sonde se présenta par la bouche. Raté. Il fallait recommencer. Sœur Colette recommença. Cette fois la sonde pénétra, mais dans la trachée : la malade devint bleue, eut une quinte de toux particulièrement rauque et, comme elle voulait [112] parler, sa voix présenta un enrouement spécial, dû à la présence du corps étranger entre les cordes vocales. Il fallut recommencer encore. Sœur Colette transpirait. Mademoiselle Louise assistait, indifférente, attendant que ce fût fini ; et la petite assistante, dont la besogne courante restait en retard, laissait voir qu'elle s'ennuyait.

Vingt fois peut-être la tentative échoua. Les narines maintenant saignaient un peu, le passage de la sonde entre les muqueuses gonflées devenait de plus en plus difficile.

Il y avait un détail que Sœur Colette ignorait, n'ayant pas encore une grande habitude de ces manœuvres ; c'est qu'en pinçant le nez de manière à forcer la malade à respirer par la bouche, immobilisant ainsi l'entrée du pharynx on pouvait réussir plus facilement.

Et Madame Elisabeth se laissait faire sans la moindre défense, comme si cela ne l'intéressait pas. Soudain Sœur Lucile apparut sur le pas de la porte. Elle vit ce tableau de misère.

— Ah c'est vous qui êtes allée dans mon armoire de pharmacie ?

— Oui, Sœur, c'est moi. J'étais pressée. La porte ne ferme pas bien. J'ai cru que vous aviez oublié de donner la sonde et comme vous le voyez l'état de la malade l'exige.

— L'état de la malade ? Mais on me dit que vous êtes occupée depuis plus une heure. Je m'empresse de venir vous aider. Ne voyez-vous pas que vous faites mal à cette malheureuse ?

Sœur Lucile, qui avait eu tort, prit la défense de la malade. Elle dit :

— Heureusement que je suis arrivée. Retirez-vous, je vais vous montrer comment on alimente quelqu'un.

Sœur Colette céda sa place, sans répondre. Sœur Lucile reprit les manœuvres, pinça les narines au bon moment et, du premier coup, réussit.

— Voilà ! dit-elle.

Mademoiselle Louise plaça l'entonnoir à l'extrémité libre de la sonde, évasée pour cela. Au moment de le verser, Sœur Lucile remarqua que le lait était froid.

[113]

— N'avez-vous pas oublié de chauffer le lait ? Ce serait impardonnable dans l'état où se trouve cette personne.

Sœur Colette ne dit rien. Il n'y avait plus rien à dire. Après un certain temps qui parut interminable, dans un silence mortel, l'assistante rapporta le lait, un peu tiédi. Sœur Lucile ordonna de le verser.

À peine eut-il commence à couler que madame Elisabeth fut prise d'un accès de suffocation et se mit à tousser violemment. Puis elle s'immobilisa, bleue, de plus en plus bleue. Une expression d'angoisse indicible lui ouvrit des yeux épouvantés. Elle fit un effort désespéré d'inspiration en même temps que, d'un bond irrésistible, elle se libérait de tout cet appareil. L'entonnoir se brisa sourdement sur le linoleum éclaboussant de lait toute la chambre. D'un geste rapide Sœur Colette avait retiré la sonde. La malade, soutenue maintenant par elles toutes, s'accrochait sauvagement aux bras, aux habits, toujours suffocant, toujours bleue, se livrait à un effort où toute son animalité se tendait. On crut qu'elle mourait. Enfin il sembla qu'un peu d'air avait pénétré dans la gorge. Une accalmie survint. Puis les quintes sauvages ou se mêlaient la toux, les efforts de vomissement reprirent de plus belle.

Après quelques minutes, un certain calme apparut. Puis les accès reprirent, de moins en moins violents. A la fin, épuisée, quasi mourante, on put allonger la malade sur son lit. Cet émoi n'avait pas changé grand'chose à son état mental ; dès que le souffle le lui permit elle recommença à bredouiller.

Sœur Lucile avait assisté sans mot dire à cette scène. Elle était capable de voir qu'elle avait placé la sonde dans la trachée, mais pas de comprendre la gravité de l'accident.

Finalement, elle conclut :

— Vous voyez ce que vous avez fait ? C'est vous et personne d'autre qui êtes responsable, et prenant l'infirmière et l'assistante à témoins, elle ajouta : « Tout le monde s'en est bien rendu compte. » Sœur Colette vit que ces pauvres êtres étaient déjà prêts à dire ce qu'on voulait.



— En tout cas, déclara-t-elle fermement, il faut appeler le [114] médecin ; il y a toutes chances que la malade commence une pneumonie. Et dans l'état où elle est déjà !

— J'appellerai le médecin moi-même et m'arrangerai avec lui; occupez-vous de votre service. Vos lits ne sont pas encore faits...

Quittant brusquement la chambre, Sœur Lucile courut directement chez la Mère Supérieure, raconta la scène à sa manière et termina en disant qu'une telle « infirmière constituait un danger permanent pour les malades ; il fallait la mettre quelque part où elle ne pût faire de tort. En attendant madame Ronquières va peut-être mourir. Et M. Logiers qui est absent !

Que faire ? La solution parut finalement très simple. Il fallait toujours s'en tenir aux arrangements pris, fit remarquer la bonne Mère. Puisque le médecin-chef n'aimait pas qu'on fît venir quelqu'un d'autre, on attendrait qu'il revînt.

— Il faut savoir dire : « À la grâce de Dieu, mon enfant », conclut la vieille femme qui, à force d'habitude et de résignation, regardait facilement les problèmes des autres avec indifférence et passivité. Et elle ajouta, montrant qu'elle érigeait cette passivité en principe de haute vie intérieure :

— Depuis que je m'en suis remise à la Providence, je conserve la paix de l'âme à travers les circonstances les plus difficiles. Et la Providence ne nous abandonne jamais. Faites venir Sœur Colette !

— Oui, bonne Mère, répondit la sainte mythomane, c'est vous qui nous avez appris comment le travail de l'infirmière doit se faire du point de vue surnaturel. Et le point de vue surnaturel c'est ce qui manque à Sœur Colette ; elle en est encore au stade égoïste du jugement personnel. Je ne sais si elle parviendra jamais à votre conception du devoir. Quand je pense que si elle avait voulu vous écouter depuis qu'elle est parmi nous, elle serait déjà formée. Il en est tant, ma Mère, que vous achevez en quelques mois...

La bonne Mère était âgée. Un long exercice de l'autorité absolue lui avait donné une espèce particulière de daltonisme moral : l'aptitude à ne percevoir en autrui que les résistances qu'il lui opposait, résistances où se marquait l'influence du malin. Elle attendit Sœur Colette,

debout, le regard impassible, l'expression [115] vide. Son visage était ridé et patiné. On distinguait à peine ses yeux.

Elle fit signe à Sœur Colette de se mettre à genoux.

— Mon enfant, commença-t-elle aussitôt, vous venez de commettre une chose grave. Je vous ai dit que vous n'aviez pas l'esprit d'obéissance. Vous n'avez pas non plus l'esprit surnaturel. Les malades que la Providence nous confie, elle ne les confie pas à vous personnellement ; elle les remet entre nos mains. Vous n'avez pas à prendre leur cas en considération comme si vous seule en aviez la responsabilité. Vous avez à obéir, à faire à leur sujet ce qu'on vous commande et rien d'autre.

Malgré la Sainte Règle, Sœur Colette interrompit :

— Je suis entrée en religion pour faire mon devoir envers ceux qui souffrent. Je l'ai fait et je continuerai à le faire, ma Mère.

— C'est nous qui savons ce qui doit être fait et non vous. Je n'ai jamais entendu une religieuse parler comme vous le faites.

— L'obéissance, ma Mère, ne peut me commander de collaborer à quelque chose qui soit mal. C'est mal de laisser mourir une malade qu'on peut sauver, sous prétexte qu'on la confie à la Providence. Ce n'est pas la Providence qui peut soigner les malades, c'est à nous de le faire.

— Mon enfant, vous êtes entrée chez nous avec l'esprit du monde. Vous inquiétez vos supérieurs. Pourquoi, lorsque vous étiez encore dans l'autre maison, vouliez-vous avoir votre bain tous les mois ?

— Parce que c'est dans notre règle que toute religieuse a le droit de prendre un bain une fois par mois.

— C'est vrai. Mais quel est l'esprit qui vous empêche de faire ce sacrifice ?

— Mes vœux ne m'obligent pas à être sale. La règle m'autorise à prendre un bain par mois ; c'est bien un minimum et avec votre permission je continuerai à le prendre, ma Mère.

— Je me demande ce que vous avez d'esprit religieux ?

— Ma Mère, pour entrer dans notre clinique, pour me dévouer au bien de mon prochain, pour m'engager à aller aux missions lointaines,

je sais à quoi j'ai renoncé. Si j'ai fait ce sacrifice, ce [116] n'est pas pour servir à gagner de l'argent. Vous dites que je n'ai pas l'esprit religieux, ma Mère, mais j'ai un directeur de conscience. Et celui-là sait si oui ou non je dois me plier à ces choses qui révoltent mon sens moral et qu'aucun être bien né ne pourrait admettre.

— Maintenant c'est assez. Rentrez en communauté. Je vous défends de sortir et de pénétrer dans un pavillon quelconque. Vous attendrez jusqu'à ce que je vous en reparle.

Sœur Colette sortit en disant :

— Bien, ma Mère.

Lorsqu'elle n'entendit plus le pas de l'insoumise, la vieille supérieure chercha dans son fichier les quelques détails concernant la famille et le passé de cette religieuse.

Les réponses et l'attitude de Sœur Colette venaient de la classer définitivement. Grâce à sa vieille expérience, la Supérieure repérait tout de suite celles qui possédaient le véritable esprit religieux, selon l'idée qu'elle s'en faisait, et celles qui ne seraient jamais de bons esprits et empoisonneraient jusqu'à la fin l'atmosphère où elles vivraient. Sœur Colette était de celles-là, que parfois on réussissait à mater et à utiliser dans un poste secondaire ou qui, à force de rester insoumises, s'en allaient.

Puisqu'elles avaient pu résister à l'influence du noviciat qui devait leur inculquer le renoncement à tout jugement personnel et l'obéissance aveugle qui en feraient de parfaits instruments de leurs supérieurs et, par le fait même, de Dieu, c'est qu'elles avaient l'esprit mal fait, étaient pétries d'orgueil.

Quant à elle, elle avait été formée dès la première année. Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais jugé ni discuté les ordres de ses supérieurs ; et on n'avait pas tardé à remarquer ses qualités. Devenue à son tour Supérieure elle avait su comment s'y prendre puisque l'esprit de la congrégation était en elle. À la longue elle avait vu que tout allait bien lorsqu'on faisait confiance à celles qui possédaient ce bon esprit et qu'on les laissait exercer leur salutaire influence. L'essentiel était de ne faire confiance qu'à celles-là. Quiconque ne se conformait pas à sa conception de la vie spirituelle, identifiée à l'intérêt même de la communauté et [117] nécessairement à l'intérêt de Dieu, ne possédait ni

les qualités morales ni les qualités religieuses requises. Ces vues lui paraissaient être d'une grande sagesse. Qu'il pût exister autre chose au monde, elle n'avait jamais été à même de le savoir ni de le soupçonner.

Elle-même, désintéressée, n'étant pas orgueilleuse puisque incapable de distinguer entre ses ordres et ceux que le Seigneur donnerait à sa place, toujours juste, puisqu'elle ne songeait qu'à l'intérêt de la communauté et que cet intérêt était toujours juste, elle était la puissance inébranlable devant laquelle devait se briser toute vie morale libre et épanouie.

Quand de ses doigts noueux et tremblants de colère, elle eut extrait la fiche, elle lut :

— Sœur Colette-Hélène Boisfort. Entrée en 1932, âgée de vingt et un ans. Bonnes études moyennes. Famille de fonctionnaires.

C'étaient là tous les renseignements qu'elle possédait. Ils suffisaient. On pouvait donc agir avec elle au mieux des intérêts spirituels de la communauté. Cependant la Mère s'avisa que Sœur Colette n'avait pas encore fait ses vœux définitifs. Il fallait être prudente. Dans ces moments de pénurie de vocations, il ne fallait pas se priver d'un élément, même médiocre, sans nécessité. En tout cas, elle ferait bien de demander conseil à la Maison Mère.

Lorsqu'elle se trouva seule, Sœur Colette se dit que pour elle, qui avait sa fonction dans un pavillon, aller en communauté n'avait aucun sens. Elle pouvait se rendre à la chapelle, sans doute, mais en dehors de cela il ne restait que le réfectoire, la salle de récréation, l'infirmierie. Aucun endroit n'était sien. Soudain, elle pensa à son lit. Elle grimpa au dernier étage où le dortoir mansarde abritait le sommeil des sœurs. Elle se laissa lourdement tomber sur sa couche. La tête entre les mains elle sanglota éperdument, longtemps, longtemps. Elle ne pouvait plus tenir. Elle ne savait ce qui lui faisait le plus de mal : de ce qui s'était passé aujourd'hui, ou de ce qu'on l'eût envoyée au Beau-Séjour parce qu'elle avait demandé à prendre son bain. Penser que sa [118] vie religieuse était suspectée et, déjà, peut-être compromise pour cette question de bain, lui parut atroce. Ce bain, l'explication en était pourtant

bien simple. Elle jouissait d'un odorat extrêmement développé. Elle percevait plus qu'une autre peut-être les odeurs désagréables. Son confesseur, au noviciat, interprétait l'acuité de ses sens comme un signe d'animalité particulière, et qu'il fallait dompter. Un autre caractère de cette animalité, disait le confesseur, avait été son amour. Tout cela prouvait que l'ascension morale lui serait difficile. Il y avait en elle une nature humaine exigeante. Son salut éternel serait ardu.

Ces explications l'avaient frappée et impressionnée. Combien de fois n'avait-elle pas pleuré de s'être abandonnée jadis à cet amour terrestre qui devait handicaper sa vocation. Elle se sentait alors plus vile que la dernière des femmes, prête à payer n'importe quel prix pour racheter cette faiblesse. Toutes les humiliations prévues par la formation lui apparaissaient comme des épreuves inévitables, de minuscules étapes d'un retour à la Grace. Pendant des mois elle avait su renoncer à ce bain mensuel, aux soins corporels élémentaires ; elle en avait été presque heureuse. Son état physique lui paraissait l'image de l'abjection morale dans laquelle elle se débattait ; une sorte de sinistre accord, lui semblait-il, se réalisait entre les deux.

Et puis un jour, un Dominicain était venu prêcher un triduum. Ses sermons avaient plu à Sœur Colette. Elle réussit à le voir et lui confia son état ; elle lui demanda comment se racheter, et si elle le pourrait jamais. Le religieux vit en elle une nature exceptionnelle, une personnalité puissante qu'on était en train de détruire sans espoir. Il apprit d'elle qu'elle avait songé à la vocation depuis sa quinzième année mais que les premières vellétés remontaient à l'âge de huit ans. Elle rêvait de devenir missionnaire, de se donner corps et âme à une grande chose. Mais son père voulait qu'elle attendît jusqu'à vingt et un ans. Alors, elle avait connu Maurice Ronquières. Pendant longtemps la vocation resta à l'arrière-plan. Elle ne l'avait pas abandonnée mais elle ne s'en occupait plus. L'amour était devenu toute sa vie, Maurice était désormais son Dieu.

[119]

Pendant ses étreintes lui avaient fait éprouver certains troubles. Elle en avait parlé au confessionnal à un religieux inconnu, un soir de Missions. Celui-ci lui avait fait décrire ses troubles, dans les moindres détails, puis lui avait déclaré solennellement qu'elle vivait en état de péché mortel continu et que, pour elle, étant donnée sa nature, — ce

n'était pas nécessairement ainsi pour tout le monde — chaque baiser constituait une faute grave. Elle éprouva la conscience aiguë d'avoir trahi son idéal. Ce confesseur occasionnel devint son directeur ; il lui démontra que non seulement elle perdait sa vocation, mais qu'elle perdait sa foi, puisque Maurice ne croyait pas. Le devoir impérieux lui ordonnait de rompre et de suivre son destin de fille prédestinée de Dieu. Alors elle avait rompu avec son fiancé d'une manière brusque qui lui laissât croire qu'elle ne l'aimait pas...

Le Dominicain avait écouté cette confession d'enfant et ne put lui cacher sa manière de voir. Sœur Colette se trompait sur elle-même. Le fait qu'elle avait aimé lui montrait qu'elle possédait tous les dons de la personne, toutes les aptitudes de l'âme humaine. Elle ne devait pas en rougir. Certes, en rompant pour offrir sa vie à Dieu, elle avait supérieurement agi. Mais l'expérience de cet amour lui avait conféré pour toujours une richesse que la plupart des autres n'avaient pas et, loin de devoir se considérer comme méprisable, il fallait qu'elle fût et restât consciente de sa valeur. Elle devait reconquérir l'estime d'elle-même, et la première chose qu'elle ferait serait de demander son bain.

Ce religieux vint la visiter de nombreuses fois. Non seulement il lui avait rendu confiance en elle-même, mais il lui avait appris à voir qu'elle possédait un sens moral, qu'elle pouvait s'y fier ; que le plus grand écueil pour une religieuse de son type serait l'obéissance aveugle. Cette obéissance aveugle, elle ne devait jamais l'oublier, pouvait devenir une faute et c'était des personnalités comme la sienne qui devaient agir sur la mentalité de la plupart de ces couvents concentrés sur eux-mêmes, et leur rendre un peu de la flamme évangélique. Elle ne devait pas se considérer comme une pécheresse ; elle ne l'avait jamais été. Au contraire, l'expérience de la vie avait révélé en elle des talents qu'il était de [120] son devoir de faire fructifier. Elle rêvait d'aller aux missions. C'était bien, mais puisque le Seigneur en disposait autrement, elle devait être missionnaire partout où elle vivait.

C'est ce Dominicain qui l'avait sauvée du désastre en la replaçant dans la ligne de sa vie, en lui rendant conscience de la valeur de la personne qu'elle offrait au Seigneur.

Mais en lui rendant l'usage de son jugement moral, en en refaisant un être humain de chair et d'âme, en la replaçant devant ses responsabilités et ses devoirs, ce religieux la plaçait aussi devant la souffrance,

l'incompréhension, la méchanceté. Certes il la soutenait, la conseillait, la réconfortait, mais il ne connaissait pas les adversaires.

Un jour le Père ne vint plus. Elle en souffrit. Elle devait apprendre plus tard qu'on lui avait interdit l'accès de la communauté. Entre temps elle avait tenu seule ; seule, sans savoir, heureusement, à quel point elle était surveillée, trahie, entourée de dizaines d'yeux qui ne la perdaient jamais de vue.

Oui, elle avait tenu seule, mais aujourd'hui c'était trop. Elle ne pouvait plus. On ne peut souffrir ainsi, pendant des mois et des mois quand on est seule, effroyablement seule, sans une voix qui réponde jamais à la vôtre, sans le sentiment d'être parfois accueilli par un être humain.

Alors elle appela doucement

— Maurice, Maurice...

Elle n'appelait pas l'amour, mais une aide contre la solitude, une protection. Jamais elle n'avait encore crié vers lui, car chaque fois qu'il lui arrivait de penser à lui, elle se défendait. Parfois cependant son souvenir, pour un court instant, se faisait plus proche, l'appel plus pressant.

— Maurice...

Elle se souvenait qu'il avait été si bon. Qu'elle l'avait quitté sans un mot, lui laissant croire qu'elle s'était jouée de lui. C'était cela qui lui paraissait le plus dur : se sentir diminuée en lui. C'était tellement atroce qu'il s'était peu à peu organisé en son esprit tout un système de protections contre le retour de cette image. Au début elle ne pouvait voir un ciel bleu, entendre un [121] oiseau, vivre un moment de bonheur sans songer à Maurice qu'elle y associait ; mais en même temps la sombre certitude surgissait : elle s'était faite odieuse en lui, s'était conduite d'une façon irrecevable. Cette certitude n'entraînait pas pour peu dans son sentiment d'être immorale. Et peu à peu elle s'était abstenue de regarder le ciel, de s'abandonner aux joies simples de la vie ; elle était devenue aveugle et insensible sans remarquer que c'était le résultat d'une lutte obscure pour ne plus songer à Maurice. Son amour la tenait prisonnière, sans qu'elle en fût consciente.

Elle ne tarda pas à se reprocher d'avoir appelé. C'était vers Dieu qu'elle eut dû se tourner. Et c'est à lui qu'elle s'adressa :

— Mon Dieu, dit-elle, pardonnez-moi cette faiblesse. Je Vous aime si peu et suis si peu capable de supporter quelque chose pour Vous. Donnez-moi la force de tenir encore. Je sais que je suis dans la Vérité. Mais je commence parfois à douter. N'est-ce pas la Supérieure qui a raison, ne sont-ce pas mes consœurs, résignées à adapter leur charité aux formes consenties par la communauté, qui ont raison ?

Une tristesse infinie lui fit oublier le motif pour lequel elle se trouvait reléguée dans ce dortoir. Elle se redressa et, d'une marche lente, s'en fut vers la fenêtre. Le temps était gris mais, dans le ciel, certains signes imperceptibles laissaient l'espoir que peut-être le soleil apparaîtrait. Elle ne s'attarda guère ; la promesse de la lumière avait évoqué le souvenir défendu.

Quand elle revint s'étendre, elle avait pris la résolution d'écrire une longue lettre à sa Supérieure Générale et de lui dire ce qui se passait, où elle en était. La règle lui permettait d'écrire à cette Supérieure sans passer par la censure de la Mère. Elle ne s'était jamais adressée à cette Supérieure Générale ; il était impossible qu'elle ne pût pas se faire entendre.

Sœur Colette écrivit un long plaidoyer. Elle raconta les faits aussi objectivement qu'elle le put, convaincue qu'on ne pouvait pas ne pas lui donner raison. Et pourtant quelque chose l'avertissait qu'on lui donnerait tort, et qu'elle se soumettrait. Quelque [122] chose, dans quelque repli secret de son âme, légitimait tout ce qui lui arrivait de pénible et même d'injuste, comme si l'injustice, s'en prenant à elle, cessait d'être l'injustice. Dans la vie quotidienne elle se défendait sauvagement, se rebiffait, plaidait, se justifiait et ne parvenait cependant pas à supprimer de son cœur le sentiment douloureux d'être coupable. Elle ne savait de quoi, mais il suffisait qu'elle posât un acte libre, dont elle avait à endosser toute la responsabilité morale, pour qu'elle en éprouve un sentiment de faute. Elle n'en avait jamais fini de se répéter qu'elle était dans le bon chemin et pourtant toutes ses convictions, si péniblement acquises, pouvaient céder devant la moindre objection d'un tiers. Il existait au fond d'elle-même un sentiment latent de culpabilité, comme disent certains psychologues.



Elle était en vérité d'un caractère très agressif, plus agressif que celui de la plupart des femmes. Sa vocation de missionnaire s'était amorcée dans un besoin de lutte, caractéristique dominante chez elle. Elle avait huit ans lorsque entendant raconter des histoires de Francs-Maçons, hostiles à la religion et au Christ, histoires qui dans son esprit, par suite de banales concomitances et d'associations obscures, s'étaient identifiées aux persécutions d'Hérode contre l'Enfant Dieu et au massacre des Innocents, elle s'était secrètement engagée à anéantir tous les ennemis du Sauveur et de la religion. Par la suite, l'évolution de ses sentiments religieux mit en relief l'aspect, de « lutte », l'aspect « opposition à certain état » plutôt que l'aspect d'amour envers la religion ou envers autrui. Le choix des Missions, comme forme de son sacrifice, était plus en relation avec le besoin de détruire les idoles et de renverser les faux dieux qu'avec celui, plus simple et plus riche, d'aller faire du bien aux autres. Elle avait conservé ce trait infantile de ne pouvoir s'attacher à quelque chose sans devenir agressive dans une autre direction. Le mobile profond de sa vocation n'était pas encore pur ; son inconscient le savait.

Cette attitude agressive la dominait lorsque, ayant voulu transformer et conquérir son fiancé, ayant voulu le convertir, elle l'avait traité comme une sorte de matière résistante contre laquelle on s'acharne et s'irrite, l'avait dédaigné, l'avait finalement réduit [123] par une mise en demeure. Sans doute avait-elle marché sur son cœur, et ce geste pouvait-il être regardé comme ayant une valeur. Mais il lui avait été facilité par cette disposition secrète à plier les autres à sa volonté.

Quand son confesseur, au noviciat, lui faisait sentir, sous une forme cruelle et sans doute inexacte, ce qu'il appelait son animalité latente, elle avait admis cette façon de voir, parce qu'une voix chuchotée lui laissait deviner qu'il y avait là quelque vérité. Quand le Père Dominicain l'avait soutenue, elle n'avait pu se délivrer d'une hésitation croissante. Il lui restait impossible, malgré les affirmations de sa raison, de se sentir en pleine bonne foi, ou, comme elle disait, de se sentir vraiment en état de grâce.

Malgré les réponses orgueilleuses qu'elle lui avait faites tout à l'heure, les reproches de sa Supérieure éveillaient plus de résonance en elle, tendaient plus à s'incruster dans sa conscience que la voix de son idéal et les affirmations de sa raison.

Quand la Mère, qui venait d'écrire également, vit la lettre fermée que Sœur Colette adressait à la Supérieure Générale, elle fut un moment ennuyée. Il y avait la règle et il fallait la suivre. Mais il fallait que sa missive arrivât la première. Elle se souvint qu'elle avait pour ces cas-là une solution toute préparée : rien ne lui défendait d'envoyer sa propre lettre par express.

[124]

**LA NUIT EST MA LUMIÈRE.**  
**Roman.**

# IV

[Retour à la table des matières](#)

Aux « Erables », sitôt après les nouvelles du matin, la vie avait repris. Le docteur Van Meenen était parti pour une grande tournée en auto. La disparition de l'oppression cardiaque facilitait, sans qu'il se l'avouât, son retour à l'optimisme. Dès qu'il s'était de nouveau senti bien portant, un grand désir de vivre l'avait envahi. C'est plein d'une nouvelle énergie qu'il avait pris la route, déclinant l'offre de Marie-Jeanne de l'accompagner. Il avait commencé ses visites par le café de la Concorde, car il tenait à montrer plus de courage et à manifester plus d'espoir. Il constata que la convalescence du jeune garçon se poursuivait.

— Vous allez mieux, docteur, lui avait affirmé Marie, surprise de ce redressement.

— C'est parce que nous avons eu de bonnes nouvelles. Elle a bien dormi, elle va très bien. La fièvre ne monte pas ! Et ton garçon, c'est

extraordinaire. Il est guéri trois semaines plus tôt que je ne l'aurais pensé.

Et il ne s'attarda plus.

Dans les diverses maisons où il visita ses malades, ses blessés, ses opérés, on s'informa de sa fille. L'événement était maintenant connu partout. Et partout on lui donnait de bonnes nouvelles, comme si chacun de ces êtres était relié à la clinique *Psyché* par un service particulier de renseignements. En réalité ces nouvelles [125] venaient de sa propre maison. Francine n'avait pas manqué en accomplissant sa distribution quotidienne de médicaments, de donner une version favorable. Elle savait déjà, par les visiteurs, que son père avait parlé d'une « méningite au cerveau ». Et c'est de méningite qu'elle parlait :

« Elisabeth allait mieux, la fièvre ne montait pas très fort. Ce qui était à craindre c'était que la maladie ne se déclarât pas. »

— Vous comprenez, disait-elle, il faut que la maladie se déclare nettement, pour qu'on ait la possibilité d'intervenir.

C'étaient là des raisonnements convaincants ; vers midi on savait dans tous les environs qu'Elisabeth guérirait si la maladie se montrait. Car tout le monde savait qu'une rougeole guérissait facilement, mais pas une rougeole « rentrée »...

Ainsi, sans s'être concertés, le docteur et Francine luttèrent de toutes leurs forces contre la maladie d'Elisabeth ; ils la diminuaient, en faisaient quelque chose de curable et d'accessible ; ils empêchaient Elisabeth de devenir folle dans l'esprit de ceux-là pour qui, par une mystérieuse malveillance de l'homme pour l'homme, c'eût été comme une satisfaction, sinon un plaisir, de savoir qu'elle sombrait, réduite au fumier de Job. Cette secrète satisfaction se devinait sous la sympathie réelle des gens ; c'était plus fort qu'eux et au delà de leur conscience. Par ce temps gris et déprimant, cette curiosité trouble apparaissait davantage comme une sorte d'hydre insaisissable acharnée contre la famille. On faisait front contre elle et les conflits intérieurs disparaissaient dans l'effort commun. Il semblait que si Elisabeth devenait une proie, tous en même temps le deviendraient.

La solidarité dans la défense engendrait un profond sentiment d'union. Le souvenir et la présence d'Elisabeth n'en étaient que plus

intenses, mais prenaient d'eux-mêmes une forme inattendue : on se protégeait en la défendant.

Marie-Jeanne qui voyait moins de monde participait du même état d'âme sans s'en rendre compte ; elle s'efforçait de démontrer à Rosa qu'il s'agissait d'une inflammation qui s'était « portée au cerveau », une espèce d'abcès. Ce n'était pas la folie réelle. Ce n'était qu'une apparence de folie. C'était quelque chose comme le [126] délire au cours d'une fièvre, un peu plus grave. Mais Rosa restait inébranlable.

— C'est quand même ça, répétait-elle, une méningite, je sais ce que c'est...

— Rosa, tu es butée comme si cela te faisait plaisir... Tu ne l'aimais pas, n'est-ce pas... C'est mal... Et Marie-Jeanne la prenait en grippe de ne pas offrir de prise à ses propres efforts de compensation.

— Mademoiselle, comment pouvez-vous me parler ainsi... !

En réalité pour Rosa, les choses évoluaient d'une manière complexe. Lorsque les villageois lui demandaient des nouvelles, elle faisait corps avec les membres de la famille Van Meenen, mais quand ceux-ci parlaient, elle réagissait comme si elle eût fait partie du groupe du dehors.

Quand vint le déjeuner, vers une heure, et que le docteur et ses filles échangèrent quelques réflexions à propos des événements de la matinée, ils surent qu'ils avaient tous trois insisté sur la fièvre, l'infection, l'altération du cerveau. Ils se sentirent plus convaincus de ce qu'ils avaient affirmé. Ils remarquèrent aussi qu'ils insistaient particulièrement sur ces idées quand Rosa était présente, et n'exprimaient leur doute que lorsqu'elle s'était éloignée.

Après le potage, le père parla d'autre chose.

— Maurice n'est pas encore rentré ? avait-il demandé en déposant sa cuiller. Il aura commencé ses démarches. Ce ne sera peut-être pas si facile qu'il le croit...

— Je trouve que c'est beau de sa part, fit remarquer Francine.

— C'est tout à fait chic, ajouta Marie-Jeanne, d'un ton où elle mit le maximum de conviction.

— Oui, mes enfants, reprit le docteur. Elisabeth semble avoir été bien aimée par lui.

— Trop ! conclut Francine. Il l'a laissée trop libre de s'enfoncer dans cette route sans issue. Il aurait dû avoir un peu moins de respect pour elle, la forcer à l'aider, à se mêler à la réalité.

En parlant, Francine revoyait les mains de Maurice sur les épaules d'Elisabeth.

[127]

— Mais on ne saurait lui en vouloir ! et puis, laissa tomber Marie-Jeanne, comme si elle tenait le secret de tout le mal, le problème n'est peut-être pas là.

Toute la matinée elle avait ruminé cette question. Elle était maintenant convaincue qu'il s'agissait d'un conflit psychologique. Dans ce conflit l'image du père devait jouer un rôle essentiel, être la cause de tout. Mais comment dire de telles choses ? Aussi elle ne répondit rien lorsque son père lui dit :

— Tu es bien mystérieuse ? Où veux-tu que soit le problème ? As-tu des lumières à nous donner à ce sujet ? C'est une infection, une maladie et rien d'autre. Tu ne peux pas venir avec des problèmes compliqués là où tout est simple.

— Oui, père. Mais on fait ce qu'on peut pour espérer...

Elle ne livrait pas ce qu'elle pensait. Dans son esprit cependant elle n'avait rien cédé. Aussitôt que possible elle irait consulter l'homme qu'il fallait.

— Tu sais, reprit le père, il faut voir les choses telles qu'elles sont : une infection peut toucher n'importe quel organe et toute infection peut guérir. C'est sur cela que je compte. Et c'est pour cela qu'il est intéressant que Maurice s'occupe de la chose, bien que j'espère qu'Elisabeth sera guérie avant qu'il ait eu le temps de se mettre au courant...

Et pourtant il le savait : Elisabeth ferait comme toutes les autres qu'il avait connues ; son cas s'aggraverait, elle ne reviendrait jamais.

— Ah, mon Dieu ! s'exclama-t-il tout doucement comme s'abandonnant. Un instant ses filles crurent qu'il allait se mettre à pleurer. Mais Rosa apportait le rosbeef. Il se redressa soudain et la reçut avec plaisir :

— À la bonne heure, Rosa ! Toi tu sais comment nous donner du courage !... déclara-t-il.

C'était sa première réflexion enjouée. Elles comprirent qu'il avait besoin de s'étourdir, qu'il ne résistait pas de face. Rosa comprit également, mais, à ses yeux, il ne s'agissait pas d'une feinte. C'était sa façon à lui de prendre courage. Il allait se laisser soigner. C'était elle qui l'aiderait : de petites attentions, de petites [128] choses qui lui feraient plaisir, ses plats préférés. C'était ce qui lui manquait à elle : quelqu'un qui se laissât soigner sans se défendre. Elle oubliait qu'elle était vieillie avant l'âge, qu'elle avait perdu ses dents, qu'elle se coiffait comme toutes les servantes qu'elle connaissait, que sa robe grise la recouvrait sans l'habiller et que le petit tablier blanc qu'elle s'ajustait au moment de servir ne réussissait qu'à souligner son délabrement. Elle oubliait cela, ou plutôt elle ne le savait pas encore. Elle se voyait autrement, avec sa vie intérieure de femme, ses aspirations maternelles, sa joie de faire plaisir et son bonheur d'être acceptée par les autres. Elle avait beau se répéter que rien ne devait compter pour elle que sa besogne monotone et terre-à-terre : elle continuait à attendre et, une fois de plus, elle crut que sa vie prendrait une signification. Cet homme qui souffrait, qui allait chercher à oublier, cet homme avait besoin d'elle. Elle serait là ; elle veillerait sur lui.

À la boutade de son maître elle répondit, surprise et heureuse :

— Oui ! monsieur le Docteur aura besoin d'être soigné. Il était si fatigué hier...

— C'est sur, Rosa. C'est toi qui dois nous tenir debout...

À ce moment, elle constata que la bouteille de bordeaux préparée sur la table, ne s'y trouvait plus. Quelqu'un l'avait enlevée. Quelqu'un avait supprimé, sans qu'elle le sût, la moitié du plaisir qu'elle voulait faire. Elle rencontra le regard de Marie-Jeanne. Celle-ci lui fit signe de se taire. Rosa comprit ; une étincelle de colère la parcourut toute. Déjà un obstacle se dressait au travers de son espoir à peine né. Puis ce fut une tristesse lorsque Marie-Jeanne déclara :

— Oui, Rosa, tu dois nous tenir debout. Mais il ne faut pas oublier que Père doit surveiller son régime. Je devrai veiller un peu aussi.

Rosa ne saisit pas le sens exact de ces paroles : elle comprit seulement qu'elle retombait un peu plus bas, un peu plus seule... Ce serait Marie-Jeanne qui veillerait. Elle le réprima aussitôt ; mais elle avait éprouvé un commencement de haine.

— Oui, Rosa, acheva le docteur, je devrai me surveiller. Mais de temps à autre, il n'y aura personne pour enlever la bouteille que [129] tu auras placée près de moi. Rosa, toi tu continueras à me soigner et à me servir comme si de rien n'était, selon nos vieilles habitudes...

Il parlait très sérieusement. Rosa lui en fut reconnaissante. Et qui donc pouvait, mieux qu'elle, continuer comme par le passé ? Son mouvement d'humeur contre Marie-Jeanne disparut, mais elle n'osa rien répondre.

— La brave femme ! fit le père quand elle eut quitté et en même temps vers Marie-Jeanne :

— Ne veille tout de même pas trop sévèrement sur moi...

Elle lui répondit par un sourire.

Francine mangeait silencieusement. Elle se disait que Maurice n'était pas rentré chez lui depuis trois jours, qu'il abandonnerait sa clientèle, qu'il faisait pour Elisabeth bien plus qu'on eût été en droit d'attendre.

Le temps lui paraissait long. Quelle singulière idée de Maurice : orienter sa vie vers la médecine de l'esprit...

— À quoi penses-tu, Francine ? fit Marie-Jeanne.

— Je me demande si nous pouvons accepter cette folie de Maurice...

— Cette folie ? reprit Marie-Jeanne. Mais il trouve cela tout naturel. Il a écoute son cœur...

Francine ne répondit plus, mais elle songeait. Allait-il abandonner ainsi son habitation ? Il y faisait si agréable à vivre... Pourquoi n'était-il pas rentré diner ? Peut-être s'était-il rendu chez lui, tout de même. C'eût été bien compréhensible. Oui. C'était probable. Et ce ciel lourd et pesant...

— Tu ne trouves pas qu'il fait lugubre ici ? ne put s'empêcher de faire remarquer Francine.

Marie-Jeanne lui lança un regard sévère.

— C'est la maison, fit-elle. J'ai lu quelque part que les architectes modernes, obéissant aux tendances du jour, ne semblent pas avoir tenu compte de l'influence des immenses surfaces vitrées dans la psycholo-



gie des intérieurs. Ils n'y voient que l'admission triomphale de la lumière dans les maisons ; ils se réclament de l'hygiène autant que du soleil. Et rien n'est plus merveilleux que l'atmosphère [130] des habitations toutes grandes ouvertes sur le ciel, quand le temps est beau, que de grands nuages lumineux traversent l'étendue ; on éprouve alors l'illusion de vivre dans les régions de la Méditerranée... Mais quand il pleut, quand l'immensité terne, brumeuse, opaque opprime la terre, quand un matin sans espoir s'annonce ou qu'un crépuscule chargé de présages s'éternise à l'horizon, ces maisons accueillent impitoyablement toute cette hostilité du dehors. La tristesse les pénètre comme le faisait la splendeur et on croirait, à de tels moments, qu'une foule de malheurs n'attendent qu'un signe pour s'engouffrer dans la demeure.

— Et quand, parfois, le malheur est entré, il en est alors comme multiplié, aggravé, plus solidement établi, coupa le docteur Van Meenen. Je te remercie de ton effort, Marie-Jeanne, mais on y voit trop que tu rédiges ta thèse... Le malheur est entré, vois-tu, avec ou sans architecture...

Marie-Jeanne, à son tour, se tut.

Au milieu de cette gêne, une fois encore le téléphone appela. Francine, toute à ses pensées, eut la certitude que c'était Maurice. Elle fut la première levée et elle reconnut la voix de madame Louckx.

— Suis-je bien chez le docteur Van Meenen ?

Dans le silence, chacun, de sa place, avait entendu distinctement.

— Oui, Madame.

— Ne pourrai-je avoir le docteur à l'appareil ? Au fait il vaut peut-être mieux que non... C'est mademoiselle Van Meenen sans doute ?

— Oui Madame...

— Vous qui étiez dimanche sur la route ?

... dimanche ? ...

— Mais oui dimanche, vous vous souvenez certainement, à Eng-hien...

— Oui, Madame.

— Ici, madame Louckx... J'ai quelque chose de tout à fait [131] confidentiel à vous dire et il faut me promettre la discrétion absolue...

On entendait distinctement dans la pièce cette voix sans retenue, dont on avait l'impression qu'elle s'irradiait dans tout le réseau et qui insistait encore :

— N'est-ce pas, la discrétion la plus absolue !...

— C'est promis, Madame.

Qu'allait dire cet oiseau de malheur ? Francine pâlit.

— Voici, je suis allée ce matin à la clinique Psyché. Je suis une habituée. J'y vais voir plusieurs amies assez régulièrement. Quand je dis des amies, ce sont plutôt des connaissances évidemment, des gens loufoques que je suis obligée de voir de temps à autre plutôt par politesse. Vous savez, c'est étonnant comme ces dames continuent à s'intéresser aux potins, à la toilette. Figurez-vous que l'une d'elles me demandait des nouvelles de l'Abyssinie ; elle voulait savoir ce que devenait le Négus... Vous voyez ça d'ici... C'était moi qui faisais figure de... Le Négus ! Je vous demande un peu... C'est curieux comme il y a des femmes qui s'intéressent au Négus. Pour moi je vous avouerai qu'il me laisse indifférente... Enfin des goûts et des couleurs... Des couleurs du moins... Parce que le reste j'imagine ... Mais si je continue je ne vous dirai pas ce que je dois vous dire ...

« Vous comprenez que, comme votre sœur était ma meilleure amie, la première chose que j'ai faite en arrivant a été de m'informer de madame Ronquières. J'ai eu toutes les chances. Vous savez, moi, j'ai toujours toutes les chances. J'ai donc rencontré Sœur Lucile de Jésus. C'est la directrice du pavillon Beau-Séjour. Ah, ma chère, vous apprendrez à la connaître. Une femme épatante. C'est une personne du meilleur monde, et qui s'est mise au service de ces malades par pur amour du prochain. Il ne faut pas demander si elle le pousse loin ! Que disais-je ? Oui, une personne étonnante, d'une délicatesse, d'un dévouement, d'une droiture, enfin moi, des personnes comme ça, ça me renverse. Nous sommes amies depuis longtemps. Nous avons un peu le même idéal. Et puis elle sent en moi quelqu'un de son monde. Ça la change un peu, vous voyez ça d'ici, de toutes ces nonnettes qui ne [132] sont là que pour travailler. Il faut bien les prendre évidem-

ment. On leur procure ainsi une occasion de gagner leur ciel, tout en rendant service. Vous savez, ces ordres religieux sont remplis de bon sens. Enfin Sœur Lucile de Jésus est toujours enchantée de me revoir. Mais vous la connaissez déjà, c'est elle qui a reçu Elisabeth...

— Oui, en effet...

— Oui, oui, c'était elle. Elle vous connaît bien. Elle me disait, à ce propos, que votre toilette ne vous allait pas très bien. Je lui ai dit : j'ai vu ça tout de suite, vous n'êtes pas facile à habiller. Ce n'est pas la même chose pour madame Ronquières et pour votre sœur ; celles-là ce sont des princesses nées. On ne se fait pas soi-même naturellement. Avec votre genre vous devriez porter un tailleur gris avec une petite note claire, un certain orangé, ou peut-être un certain mauve... Non, Madame, ne coupez pas, je vous prie, je n'ai encore rien dit... Et puis la couleur des bas joue un grand rôle. Rien n'est plus difficile à choisir que la couleur des bas. Beaucoup de femmes ne le savent pas... Sœur Lucile me disait donc ce matin ; (mais c'est strictement confidentiel) car elle m'a fait jurer de n'en rien dire à personne, surtout pas à la famille, j'ai juré naturellement, car je trouve que ça ne prête pas à conséquence quand la vie de nos amis est en jeu...

— La vie ?

— Oui, oui, j'ai dit la vie. Vous allez savoir. Sœur Lucile de Jésus (quel magnifique nom, n'est-ce pas, quelle aristocratie dans le sacrifice) m'a confié qu'elle est très ennuyée. Voici ce que Sœur Lucile me disait : « Je suis mortellement triste. Nous avons eu un petit accident ce matin. Je ne peux naturellement pas être partout et à tous moments. C'est une religieuse, nouvelle venue, et diplômée s'il vous plaît, qui a été chargée d'alimenter la chère malade. Elle l'a fait de travers. Elle a fourré la sonde dans la trachée et lui a versé du lait dans les poumons... Pas beaucoup, on peut être tranquille, pas beaucoup. J'arrivais justement... juste à temps pour sauver la malade de l'asphyxie pure et simple. Nos supérieurs sont trop bons. Il y a de ces paysannes qu'on ne devrait mettre qu'au potager. Et vous comprenez, ajouta-t-elle, nos malades [133] ici, dans ce pavillon réservé, ce sont des femmes délicates, qui demandent des attentions toutes particulières, qui doivent être traitées avec une douceur et un art... Donc la malade a reçu un peu de lait de travers. Ce qu'une femme peut être grossière quand elle tousse ainsi pour sauver sa peau !... Enfin sa vie n'est pas en danger,

mais c'est ennuyeux. Surtout qu'à cause de cet incident on n'a pas encore pu l'alimenter. Vous savez celle qui a fait cela est déjà mise à la porte. Instantanément, dit-elle encore. Je l'ai congédiée et j'ai dit à notre Bonne Mère que cette Sœur Colette était une nature trop fruste, qu'elle serait tout au plus bonne pour les indigentes. L'ennui c'est que la malade va certainement faire de la température ; comme il s'agit d'une femme de médecin, il va falloir donner des explications. Et ce docteur Logiers qui ne revient pas... Lui, du moins, il trouve des mots. C'est une providence pour nous, un médecin comme ça... »

Et Dieu sait pendant combien de temps elle eût continué encore si le téléphoniste n'avait coupé.

Quand elle se retourna, Francine qui avait fait effort pour cacher son émotion, se rendit compte que son père et sa sœur avaient tout entendu...

— Une pneumonie pour ce soir, dit le docteur, d'une voix où l'on sentait qu'il avait perdu tout espoir et qu'il n'était pas loin de s'en prendre à Dieu même. Ah ! quelle boîte !...

— Encore, c'est un bonheur que nous sachions ce qui est arrivé, fit Francine. Il faudrait avertir Maurice... Si on savait où le toucher...

— Cette madame Louckx exagère sans doute, insinua Marie-Jeanne.

— Une pneumonie ce soir, reprit le père qui s'était levé et commençait à arpenter la pièce. Pourvu que ce ne soit pas le coup de grâce... Et tu as entendu, fit-il, prenant Marie-Jeanne à témoin, elle est encore dans l'état où nous l'avons conduite... C'est épouvantable...

Sa fille était là, loin d'eux, exposée à des mains maladroites, elle-même incapable de toute défense. C'était atroce de se sentir si totalement impuissant. Il n'était pas possible de se résigner ; [134] c'était laisser mourir son enfant, c'était manquer à tous ses devoirs.

— Dès que Maurice arrivera, conclut-il, nous aviserons. Mais pour moi ma résolution est prise ; je ne laisserai pas Elisabeth plus longtemps là-bas. Il faut d'abord sauver sa vie

Lorsqu'il eut prononcé ces paroles, le docteur Van Meenen remarqua avec quelle acuité sa souffrance et son désespoir l'avaient repris. Elisabeth ! C'était avec une fougue sauvage, emporté par un mouve-

ment irrésistible, avant toute réflexion, qu'il venait de décider d'aller la reprendre.

Au même moment, il se rendit compte qu'à son angoisse envers Elisabeth s'ajoutait cette étrange anxiété de son corps oppressé. De nouveau il éprouva une sensation d'écrasement dans la région thoracique, son épaule se distendit sous l'effet d'une douleur intérieure et il attendit pour voir si la main ferait mal... Alors, en un instant, Elisabeth passa à l'arrière-plan. Il eut soudainement besoin de toute son énergie pour lutter contre l'impression que la vie se retirait de lui et qu'il allait s'écrouler. Il voulut continuer à marcher mais il dut s'arrêter, la bouche légèrement ouverte, cherchant de ses mains la tablette de la fenêtre, et se niant à lui-même que sa main gauche fût maladroite et tâtonnât. Heureusement cette imminence de la mort ne l'étreignit, qu'un court moment.

La vie revint, il reprit doucement sa marche et s'en fut s'asseoir à la table, silencieux. Marie-Jeanne avait vu. Elle observa qu'il ne songeait pas à prendre de trinitrine. Pendant un instant, elle s'était attendue au pire et, elle aussi, avait oublié Elisabeth.

Francine n'avait pas saisi ce qui s'était passé. Elle avait été frappée par l'extrême pâleur de son père, sa difficulté à respirer, puis par la congestion du visage qui avait suivi, mais elle avait cru à une colère dangereuse.

Quand Rosa rentra avec les beignets, elle se trouva devant ce groupe décomposé, cette catastrophe nouvelle.

— Ma pauvre Rosa, on n'a plus faim, fit Marie-Jeanne adossée à l'endroit où son père venait de s'agripper. Les nouvelles d'Elisabeth sont bien mauvaises...

— Si mauvaises ? fit Rosa. Elle n'eut plus la force de souffrir. [135] Mais Francine se mit à table quand même, par pitié pour la vieille bonne.

En entendant prononcer le nom d'Elisabeth, le docteur revint au point de départ, à la pneumonie probable et qui risquait d'être fatale. Mais sa préoccupation avait quelque chose de sec, de lointain, d'indifférent. Il s'en rendit compte. Il lui avait suffi de cette petite alerte pour reléguer au loin son inquiétude, son amour combatif pour sa fille. Que de fois il avait constaté chez ses malades cette impossibilité de penser

aux autres, cette impossibilité de ne pas se mettre au tout premier plan, lorsque leur organisme luttait contre la mort. Que de fois dans le secret de son cœur, ne les avait-il pas taxés d'égoïsme féroce, ne les avait-il pas méprisés d'être ces hommes et ces femmes... Et maintenant, voici que, pour une petite défaillance de sa circulation coronaire, il subissait le même phénomène et ne retrouvait la possibilité de s'émouvoir pour Elisabeth que dans la mesure où son propre organisme retrouvait la sécurité...

Tandis que, taciturne, la tête entre les mains, il paraissait transporté en pensée à la clinique Psyché, il n'avait pas quitté son propre moi, et se débattait contre l'étrange suspension de toute sa vie affective. Il se sentait rayé du nombre de ceux qui réagissent normalement, de ceux pour qui les choses sont simples et naturelles. Une puissance s'était soudain dressée sur sa route et cet homme, qui avait vu mourir tant d'êtres humains, comprenait enfin ce que pouvait être la maladie, vue par l'expérience intérieure.

Il regarda autour de lui. Il vit la tendresse et l'attention de Marie-Jeanne. Il remarqua les encouragements de Francine. Et pourtant tout ce qui se passait en lui échappait à ces enfants affectueux. Il perçut sa solitude ; une distance infranchissable les séparait de lui ; car ce qu'il éprouvait, seule une légère crise d'angine de poitrine pouvait le provoquer... On l'avait toujours cru bon médecin ; Marie de la Concorde le lui avait encore dit, et l'essentiel lui avait donc manqué : savoir ce que signifiait d'être abattu par la maladie...

Combien il avait dû rester étranger au drame de sa femme [136] mourante, tout en croyant la soigner et la comprendre et il éprouva dans sa chair, après toutes ces années, la solitude, la cruelle solitude dans laquelle il avait dû la laisser, dans laquelle elle avait dû mourir... C'était presque inhumain. Et pour Elisabeth... Il venait d'apprendre que le problème n'était pas de souffrir de ce qu'elle fût malade, c'était de parvenir jusqu'à elle, de l'accompagner, de la comprendre, de la sauver de l'angoisse...

Quand son gendre lui avait annoncé qu'il allait étudier cette branche de la médecine pour mieux soigner sa femme, il avait trouvé ce projet un peu mièvre, un peu puéril, naïf même. Et pourtant, Maurice n'avait-il pas raison ? Était-il possible que Maurice eût une notion de la maladie plus claire que la sienne ? Il n'eut pas le loisir de s'y arrêter

plus longuement. Voici que le petit doigt gauche et la moitié externe de l'annulaire redevenaient le siège de cette douleur particulière, un peu lancinante et pourtant très supportable qu'il avait redoutée. Toute pensée disparut ; la conscience du médecin se vida en un instant. Aussi longtemps qu'elles durèrent, ces sensations constituèrent pour lui le centre du monde, l'unique pôle d'attention.

Un silence mortel s'établit et dura longtemps. Les deux jeunes filles n'échangèrent pas un mot. A peine Francine osa-t-elle achever son dessert.

Toutes deux maudissaient cette madame Louckx, le sans-gêne avec lequel elle était intervenue, avec lequel elle parlait d'Elisabeth. Leurs efforts ne pouvaient tenir contre l'inconscience de cette bavarde qui devait disséminer partout, avec une sorte de satisfaction perverse, des renseignements dont leur sœur, si elle guérissait jamais, ne se relèverait pas et auxquels, si elle mourait, sa mémoire ne pouvait échapper. Cette madame Louckx ressemblait à ces puissances naturelles dont on se consterne de subir les terribles effets, tout en sachant qu'on ne peut y échapper. Le malheur avait voulu qu'elle connût l'état d'Elisabeth ; à partir de ce moment, on ne pouvait pas plus éviter sa malveillance qu'on n'eût pu éviter un tremblement de terre.

Mais Marie-Jeanne lui en voulait surtout d'avoir plongé son père dans cet état, d'avoir provoqué cette nouvelle crise. On eût [137] dit que l'état d'Elisabeth ne la touchait plus qu'à travers la maladie de son père. Que n'eût-elle fait pour lui enlever ce poids, le soustraire à cette diminution ? Elle avait compté être toujours présente pour atténuer les coups, le préparer tout doucement, subir elle-même les chocs... Cette crise restait un secret entre son père et elle ; elle lui avait promis le silence et n'avait pas à se demander s'il fallait avertir quelqu'un. Aussi bien, pour le moment, Maurice avait d'autres tracas...

Francine se demandait comment elle annoncerait l'aggravation de l'état d'Elisabeth à son beau-frère. L'idée d'aller rechercher la malade était peut-être la bonne. Si seulement on savait où atteindre Maurice. Désormais le sort d'Elisabeth passait par lui.

Quand Rosa apporta le café, elle ne put s'empêcher de demander à Francine :

— Cela me fait si mal de vous voir tous trois si découragés.. Il ne faut pas désespérer si vite. Je suis sûre que les choses ne sont pas aussi graves... On exagère si facilement... Moi ce qui me fait le plus peur c'est quand on me dit que cela va mieux... mais il ne faut jamais se laisser impressionner par de mauvaises nouvelles...

— Tu as peut-être raison, Rosa. Nous en saurons davantage bientôt... Je vais servir moi-même ton délicieux café... Père n'en prendra qu'un peu avec beaucoup de lait...

À ce moment le premier client se présenta pour la consultation journalière.

Vers quatre heures, tous trois commençaient à s'énerver de l'immobilité à laquelle l'absence de Maurice les condamnait, quand la Renault familière fit son entrée dans la cour. Elle avait stoppé avec précaution ; aucun coup de klakson n'avait averti.

— Maurice est là ! courut annoncer Marie-Jeanne à son père, achevant un dosage de sucre dans son cabinet.

Francine s'était précipitée au dehors, présentant ce qui se passait. Elisabeth gisait au fond de la voiture, pâle, immobile, le visage tiré, les yeux clos, les cheveux défaits.

[138]

— Morte ? demanda Francine, à mi-voix, à son beau-frère effrayé de l'effet que sa femme produisait.

— Non, dit-il, très mal.

— On pourra peut-être encore la sauver, fit un homme que Francine n'avait pas remarqué d'abord, auprès d'Elisabeth. Il parlait d'une voix simple et rassurée. Comme la jeune fille restait perplexe devant cette intervention inattendue, Maurice songea à lui présenter le docteur Harribat et il ajouta :

— Le confrère Harribat, médecin du Sanatorium du Belvédère. C'est lui qui m'accueillera quelques jours dans sa clinique. Nous sommes allés voir Elisabeth, et nous l'avons trouvée en cet état. Nous



allons la soigner ici, aussi longtemps du moins que son état général l'exigera. M. Harribat s'occupera d'elle...

Une heure plus tard, ayant repris possession de sa chambre, Elisabeth avait reçu du sérum physiologique et glucosé ; son pouls était redevenu perceptible. La joue gauche rosissait et on s'aperçut qu'elle faisait 39,5.

Il était impossible de décrire les changements survenus en cette jeune femme depuis vingt-quatre heures. Ses traits étaient émaciés, les narines s'étaient effilées comme celles d'une mourante. Elle ne remuait plus. Il lui arrivait de rester plus d'une minute sans le moindre mouvement. On n'entendait pas le moindre souffle, on ne la voyait pas respirer et ses yeux, sous les paupières affaissées, paraissaient ceux d'un cadavre.

Le docteur Harribat avait repris devant la famille les explications qu'il avait déjà données à Ronquières. Il ne fallait pas se leurrer. Ce qu'on désignait de ce nom de « confusion mentale » n'était aucunement précisé au point de vue médical. Nul ne pouvait dire quel était l'organe malade, où se trouvait l'infection et si même il y en avait une. Sans doute l'écorce cérébrale était-elle atteinte, mais ce n'était là qu'une supposition et non une certitude. L'expérience, cependant, montrait que cet état, bien soigné, n'était que rarement mortel. Après huit, quinze jours, après six semaines, et plus, le malade retrouvait un certain équilibre biologique. Il retrouvait son sommeil, s'éveillait avec le jour, recommençait à boire et à manger, ses fonctions organiques reprenaient [139] leur automatisme. Toute la question était donc de tenir la malade en vie, à travers ce processus qu'elle subissait pour le moment. La tenir en vie... Quand la confusion aurait passé on verrait ce que devenait son esprit : peut-être tous les troubles mentaux auraient-ils cessé, peut-être auraient-ils diminué considérablement, peut-être aussi hélas, la malade n'échapperait-elle aux dangers de cette confusion que pour se retrouver installée dans la démence ou le délire...

La toute première chose à faire, c'était en tout cas de sauvegarder son existence physique. Presque toutes ces malades mouraient par manque de soins élémentaires. Trop souvent, dans les maisons de santé, on entretient leur literie et on les laisse mourir de soif, de fatigue, d'insomnie, d'épuisement, de défaillance cardiaque.

Ce qu'il fallait pour sauver de tels malades, c'était d'excellents médecins, d'excellentes infirmières. Aussi lorsque son confrère avait manifesté le désir de reprendre Elisabeth, le docteur Harribat l'avait poussé fortement à le faire, persuadé que pendant la première période de sa maladie nul ne pourrait mieux la soigner que lui, et que nulle part elle ne recevrait de soins plus éclairés que dans sa famille. Il lui avait expliqué comment enlever sa malade sans se brouiller avec la Clinique : il fallait dire que sa femme lui paraissait mourante et qu'il désirait qu'elle mourût parmi les siens.

Le docteur Harribat était un homme d'une quarantaine d'années, assez grand, de belle allure. Il avait un front large et haut qu'une calvitie débutante agrandissait encore. Ses cheveux blonds n'attiraient guère l'attention. Son visage présentait cette coupe vaguement pentagonale qu'on retrouve dans les traités de morphologie humaine pour styliser le type musculaire. On avait été frappé autant par la simplicité avec laquelle il s'était chargé d'Elisabeth pour la monter, que par l'aisance avec laquelle il avait accompli cet effort. Ses yeux étaient foncés, bleus ou bruns ; ce n'était pas très net. Son regard qui se posait nonchalamment sur vous ne tardait pas à pénétrer les profondeurs de l'être.

Il portait un costume en tissu sport, gris bleu, et bien fatigué [140] déjà. Sur une chemise de couleur bleue, à col souple de même teinte, une cravate à larges rayures, de tons neutres et bien nouée mettait une note de distinction et de calme.

Toute la conversation avait eu lieu sur le palier, la porte d'Elisabeth étant légèrement entr'ouverte.

Le docteur Harribat inspira d'emblée une grande confiance à cette famille aux abois, comme quelques heures plus tôt il avait conquis le docteur Ronquières. Tous sentaient qu'il était capable de sauver Elisabeth, si elle pouvait encore être sauvée.

— Je vois, dit-il à Francine, à un moment donné, que vous allez devenir l'infirmière de la maison. Je crois que la malade n'en aura que des agréments. Mais si je puis dire ma pensée, Mademoiselle, je vous prierai de prendre une aide. Vous ne pourrez pas tenir seule et, par moments, vous aurez besoin d'une aide professionnelle.

— C'est ce que je pense aussi, dit le père.

— Mais ne faut-il pas craindre la présence d'étrangers dans la maison ? demanda Marie-Jeanne.

— Tout cela dépendra de la personne dont vous vous assurerez le concours, convint le docteur Harribat. Personnellement, je n'en connais pas qui soient libres pour le moment, mais je suis sûr que le confrère Ronquières dénichera bien une perle, dans un service de médecine ou de chirurgie : Car, pour le moment, c'est ce qu'il nous faut : quelqu'un qui puisse soigner une grande malade, une très grande malade... Cela ne presse pas tellement pour aujourd'hui. Demain ou après-demain, ou plus tard...

Le docteur Van Meenen remarqua cet « après-demain »... Donc, lui, Harribat pensait qu'elle vivrait encore après-demain. Il avait l'air d'en être tellement sûr. Et cette phrase acheva de lui rendre ce jeune confrère sympathique....

— Si nous descendions, dit-il.

Le docteur Harribat accepta. Il devait forcément s'attarder, expliqua-t-il, car il ne pouvait quitter la malade sans l'avoir alimentée. Mais il fallait attendre que, sous l'effet du sérum, la circulation eût repris une certaine ampleur.

Le docteur Van Meenen et ses filles s'imaginaient que les deux [141] médecins n'étaient pas au courant de l'accident du matin. Ceux-ci ignoraient que la famille fût avertie et se taisaient. Mademoiselle Louise, ayant eu l'occasion d'être un moment seule avec le mari, avait raconté la scène et comment Sœur Lucile qui avait empêché qu'on fit quoi que ce soit pour la malade avait finalement provoqué l'accident. M. Ronquières s'expliqua le premier. Il fallut bien constater que chacune des versions différait sensiblement de l'autre... Le docteur Harribat souriait :

— Dans ces maisons-là, fit-il doucement, le médecin lui-même ne parvient jamais à connaître le fond du moindre incident. Tout est au service de Dieu et tous les mensonges sont pieux... Que voulez-vous ?

Harribat regretta d'avoir donné libre cours à un instant d'amertume.

— Excusez-moi, ajouta-t-il, de dire aussi crûment ce que je pense. Mais songez au sort des pauvres gens qu'on ne peut visiter qu'une fois par mois et pour lesquels on ne se dérange pas au téléphone... Et pourtant, je dois bien le dire, dans l'ensemble ce n'est pas si mal. Beaucoup

de ces malades guérissent. La nature humaine est résistante et puis, il y a les interventions individuelles du personnel. Beaucoup de ces infirmières, religieuses ou laïques, valent mieux que leur maison...

— Je crois, reprit le docteur Ronquières, n'ayant suivi que distraitemment ces dernières réflexions, que la véritable version est tout de même celle que nous a donnée cette infirmière. Vous ne vous souvenez pas, confrère ? Cette religieuse qui avait essayé de nourrir Elisabeth sans y parvenir et qui a été consignée au dortoir. Toute la communauté en parle.. L'infirmière elle-même en était profondément révoltée... Elle, sûrement, n'aurait pas enfoncé la sonde dans la trachée. Nous devons de la reconnaissance à cette femme inconnue... Elle va payer maintenant son initiative...

— Sans doute ! fit Harribat... Si elle n'est pas tout à fait héroïque, c'est la dernière fois qu'elle joue à l'amour du prochain...

— C'est égal, j'aimerais la rencontrer un jour.

[142]

— Connais-tu son nom ? dit Francine.

— Elle s'appelle Sœur Colette...

— Oui, en effet, Sœur Colette... Eh bien, il ne faudra pas l'oublier...

— L'oublier ? Mais je n'ai qu'elle en tête depuis que madame Louckx ... Malgré tout je m'imaginai une sœur sympathique ... » Colette ... Il me semblait que ce ne pouvait pas être un nom de religieuse...

— Et pourquoi donc, Mademoiselle, fit Harribat, intrigué.

— C'est un nom qui me ressemble trop.

Le docteur Van Meenen, assis à sa place coutumière, n'avait pas suivi ces dernières phrases. Marie-Jeanne était auprès de lui.

— Tu ne te sens pas trop fatigué ? demanda-t-elle.

— Non, mais tu devrais m'aider. Surtout maintenant que je vais être privé de Francine... .

Celle-ci, s'éclipsant après sa boutade, était montée voir comment se comportait la malade. Elle n'entendit pas cette réflexion de son père et

ne vit pas l'éclair de satisfaction qui parcourut le visage de Marie-Jeanne et que remarqua Harribat.

L'entretien se prolongea encore un moment, puis il fallut penser à l'alimentation par la sonde. L'intervention se fit en présence du docteur Ronquières et de Francine. Le père et Marie-Jeanne restèrent en bas. Tout fut réglé en quelques minutes, sans qu'Elisabeth en souffrit. Pourtant la température était toujours de 39,5, la joue, gauche était maintenant tout empourprée. C'était à gauche que la pneumonie s'était installée. Après auscultation, les deux médecins furent d'accord pour constater qu'elle n'envahissait pas tout le poumon. Si les choses en restaient là, on pouvait espérer.

Quand le docteur Harribat partit, une certaine quiétude régnait dans la demeure. Le docteur Van Meenen, aussi bien que son gendre, avaient repris confiance. Francine assumait ses fonctions de garde-malade avec un courage nouveau. Il fut décidé qu'Elisabeth [143] resterait aux « Erables »,. Son père préférait la garder auprès de lui, c'était aussi le désir de ses filles et c'était également le souhait de son mari. Il valait infiniment mieux pour sa femme qu'elle restât dans son milieu familial...

Quant à Elisabeth, elle était plongée dans une inconscience quasi totale. Des idées et des images sans suite traversaient son esprit. Elle ne savait plus qui elle était ni où elle se trouvait. De temps à autre elle reprenait conscience d'elle-même, pareille à ce dormeur qui, sollicité par un bruit, esquisse tous les mouvements et la mimique du réveil. Elle sentait alors un grand feu brûler dans sa poitrine et une montagne vivante se déplacer dans son côté gauche. Mais tout sombrait dans l'informe, avant qu'elle fût parvenue à se ressouvenir d'elle-même.

Isolée cruellement, Sœur Colette passa une journée pénible. Elle se rendit compte que la communauté devait être au courant de son exil, car aucune des religieuses qui passèrent au dortoir ne lui adressa la parole. Vers midi une petite servante vint lui annoncer qu'on lui avait servi son repas l'Infirmierie des sœurs.

Elle s'y rendit, espérant y trouver un peu de compagnie ; mais, par une curieuse coïncidence, cette petite pièce était vide ; la sœur infir-

mière ne parut pas. Quelques religieuses malades qui utilisaient le couloir au moment où elle-même s'y voyait engagée, la croisèrent en regardant droit devant elles comme si elle n'existait pas...

Cette impression d'être considérée comme une pestiférée, une criminelle, et cela pour avoir accompli ce qui lui paraissait être son devoir, lui causait une souffrance torturante, mélange de colère, de révolte, de doute, d'appréhension, d'orgueil humilié, d'impuissance. Elle se croyait aimée dans la communauté et voici qu'en quelques heures tout s'était retourné contre elle. L'espoir lui vint peu à peu que l'abandon dans lequel la laissaient les sœurs provenait de la crainte des supérieurs et non d'un désaveu moral. Elle s'accrocha à cette idée, s'y retrancha pour quelque [144] temps ; mais vers le soir le sentiment de la solitude l'emporta. Il y avait Sœur Jeanne et Sœur Marie, et Sœur Paule avec qui elle était en rapport d'amitié. Si l'une d'elles s'était trouvée dans son cas, elle eût bravé n'importe quel ennui pour aller lui faire un signe de compréhension, lui témoigner sa sympathie. Elle ne demandait pas qu'on vint lui donner raison ; mais seulement un acte de présence, une marque d'estime, un regard.

Quand le crépuscule s'annonça et lorsqu'elle fut certaine que huit heures avaient sonné, Sœur Colette sut que personne viendrait et perdit courage. Elle se mit à réfléchir sur le sens de sa vocation, sur la signification des événements qui l'avaient amenée à subir cet outrage. Elle se demanda si elle avait bien choisi sa voie, si elle n'avait pas été victime de quelque monstrueuse erreur. Et puis elle eut peur. La perspective de sa solitude, de cette solitude infinie qui se ferait sentir davantage à mesure qu'elle avancerait dans la vie si elle persistait dans son attitude d'intransigent idéalisme, l'épouvanta. Il n'y avait pas d'issue. C'est alors qu'elle eût compris, si elle avait pu s'examiner, qu'elle n'avait pas réellement fait le sacrifice de sa vie, qu'il était impossible à un être humain de faire réellement le sacrifice inconditionné de sa personnalité et de son existence, tout en continuant à vivre. Elle ne comprit pas, parce qu'elle ne pouvait pas comprendre encore, malgré le don qu'elle possédait de deviner au fond de sa conscience les mobiles secrets de ses actes. Du moins elle perçut nettement l'abîme qui séparait la prétention des vœux qu'elle s'apprêtait à faire et ce qu'elle en pourrait réaliser. Finalement c'est encore sous forme de culpabilité qu'elle éprouva l'acuité de son isolement... Devenir meilleure... Elle n'eût pu dire ce que cela signifiait au juste ce soir, mais elle savait que

quelque chose de très puissant, et comment savoir si ce n'était pas la grâce, allait l'amener à considérer que devenir meilleure ne pouvait que signifier se soumettre davantage, renoncer plus complètement à avoir une âme personnelle...

Elle se débattait comme une pauvre. Le dortoir s'assombrissait, s'emplissait d'un mystère hostile. Le silence s'immisçait dans ces ombres dures qui soulignaient le lit, la tablette inférieure de [145] la table de nuit, le bois du crucifix standard accroché au mur, par un nœud dont elle s'apercevait aujourd'hui qu'il était mal fait... Une formalité accomplie distraitemment, il y a longtemps sans doute, par quelqu'un qui avait reçu mission de pourvoir chaque alcôve de la Croix adoptée dans l'établissement.

Dans quelques minutes ce serait le grand silence ; ses sœurs viendraient se coucher ; elle les entendrait... Puis la nuit tomberait, les ombres gagneraient toute chose, elle ne verrait plus que quelques étranges et inquiétantes silhouettes qu'elle n'oserait finalement plus regarder de crainte de les voir bouger... Son essuie-main, ses vêtements pourraient prendre ainsi l'allure de personnages bibliques et célestes, ou de monstres d'ici-bas ; même les rideaux lui paraîtraient receler de dangereuses présences.

Sœur Colette ne pensait qu'à son cas ; elle n'avait pas assez d'expérience pour savoir que le drame qu'elle traversait pour le moment dans ce désert, cet abandon, cette solitude était le drame de tout croyant, de tout esprit religieux, de tout être moral. Elle ne connaissait au monde que deux sortes d'hommes ; les bons et les mauvais. Les bons c'étaient non seulement ceux qui, comme elle, pratiquaient la religion catholique ; c'étaient surtout ceux qui avaient les mêmes affections et les mêmes haines que le groupe, ceux qui n'avaient pas de volonté personnelle devant l'intérêt ou la volonté du groupe, ceux dont on n'avait jamais eu à se demander ce qu'ils sentaient ou ce qu'ils pensaient.

Les mauvais c'étaient ceux qui ne croyaient pas, ou qui, tout en croyant, faisaient des réserves, se refusaient d'être les complices ou les serviteurs aveugles. Elle s'était naturellement toujours classée parmi les bons et, ce soir, elle n'avait aucune raison de changer d'opinion. Mais désormais, aux yeux des autres, elle était devenue « mauvaise ». Sans que rien en elle eût été modifié, le groupe la rejetait comme une personne contaminée, sans foi ni loi, sans valeur, comme un danger...

Elle ne pouvait pas penser que sa situation était celle de milliers de ses frères, que son sort était celui des milliers d'êtres d'élite. Elle ne pouvait pas savoir que cette charité dont elle parlait, dont on lui avait parlé, elle ne la rencontrerait que chez quelques individus [146] et jamais dans le groupe. Elle ne pouvait pas savoir que tous ceux qui prétendaient vivre un idéal personnel, finissaient relégués parmi les suspects bons à détruire par tous moyens. Pour le moment elle n'était qu'une petite fille engagée de toute son âme, ayant renoncé, un peu légèrement peut-être, mais non sans courage, aux choses les plus chères de cette vie et qui, sans être consciente de sa valeur, avec au fond d'elle-même cette lueur phosphorescente du sentiment du péché que la conscience la plus honnête retrouve toujours à la même place, subissait le sort de toutes les âmes nobles. Il lui manquait la dure expérience du réel.

Tandis que Sœur Colette en était toujours à méditer sur la manière dont elle avait été brusquement reléguée parmi les êtres dangereux, la Sœur portière vint lui annoncer sèchement que la Révérende Mère l'attendait à son bureau.

Tout était préférable à ce silence ; Sœur Colette descendit sans trop d'émotion.

— Mon enfant, lui dit la Mère de sa voix usée, monotone, où un sentiment authentique n'avait plus vibré depuis des lustres, les yeux, plus fermés encore que d'habitude, j'ai pensé à vous toute la journée. Mon cœur soigne à la pensée que vous êtes sur la voie de la perdition et que le démon tient votre âme entre ses mains. Je n'ai pas voulu vous laisser passer toute une nuit encore sans vous rappeler à quel point vous avez manqué à la charité, à l'obéissance, aux vertus essentielles d'une religieuse. Ce qui vous manque le plus c'est la vertu de renoncement.

Pendant qu'elle parlait, Sœur Colette regardait, sur le côté de la table à laquelle la Mère était restée assise, la lueur rouge d'un radiateur électrique... Cette ligne incandescente empêchait Sœur Colette de saisir toutes les nuances de l'entrée en matière de sa Supérieure. Celle-ci remarqua où se trouvaient dirigés les regards de la mécréante et se



souvint qu'elle ne devait pas recevoir les sœurs ordinaires sans éteindre ce radiateur.

La Mère fut ennuyée. Elle ne se sentait nullement en défaut. Car, à son âge, ainsi qu'elle se le disait à elle-même et le répétait [147] volontiers à quelques âmes pieuses, toute concupiscence était éteinte et toute recherche du plaisir avait disparu. Elle en était arrivée à un stade où elle pouvait se dire de bonne foi que c'était par prudence, pour se conserver plus longtemps au service du Seigneur et à la tête d'une Communauté incapable de se conduire sans elle, qu'elle prenait de ces petits soins. Sans doute était-ce bien humiliant de s'astreindre à cette nécessité, en plein mois de juin, mais que ne devait pas faire une vieille Mère consciente de ses responsabilités pour éviter un rhume dont nul ne pouvait prévoir les conséquences ?

Grâce à ces sages précautions, elle avait échappé depuis plus de cinq ans à toute indisposition et n'avait pas même subi la plus petite atteinte de grippe...

Mais comment expliquer cela à une âme non formée qui ne comprendrait pas l'aspect spirituel de cet appareil gênant ? A ce moment elle comprit que si Sœur Colette avait baissé les yeux comme la modeste eût dû le lui apprendre, elle n'aurait pas aperçu le radiateur. Une colère l'envahit. Elle la sentit venir et la laissa se développer.

— Baissez les yeux ! fit-elle durement.

Ce rappel prépara Sœur Colette à écouter avec plus d'attention. Elle entendit que la mère lui disait encore :

— Aujourd'hui, non seulement vous avez dérogé à votre devoir, non seulement vous avez causé du tort à une personne qui vous a été confiée, mais vous nous avez causé à nous un préjudice considérable. Cette malade était en première classe. Cela pouvait durer des mois et des années. Et par votre intervention maladroite, le mari s'est vu forcé de la reprendre, la considérant comme mourante, et ne voulant pas qu'elle meure ici... Et ce mari est un médecin, il se sera rendu compte, probablement de ce qui se sera passé... Bref, vous avez commis une grosse faute contre la Communauté.

— Pardon, ma Mère, voulut dire Sœur Colette, je ne suis pas la cause de...

— Taisez-vous. Et maintenant je veux que vous n'oubliez jamais le nom de votre victime et que ce nom vous poursuive [148] toute votre vie. Cette personne était Elisabeth Van Meenen, son mari s'appelle le docteur Ronquières...

La supérieure avait prononcé ces mots, ignorant ce qu'ils pouvaient signifier pour la coupable. Quand elle la vit tressaillir, elle crut qu'elle avait obtenu l'effet désiré. Elle ajouta :

— Maintenant levez-vous ! Vous resterez cloîtrée jusqu'au moment où je vous avertirai...

Sœur Colette ne se leva pas. Elle restait agenouillée dans la position rituelle pour recevoir la sermon. Pas un mouvement. Une statue de pierre. Un silence extraordinaire s'était établi autour d'elle.

— Levez-vous ! ai-je dit ! reprit la Mère du ton le plus dur qu'elle réservait à celles qu'elle congédiait sans vouloir les entendre.

Mais Sœur Colette ne se levait pas. L'indignation de la Mère subit une brusque recrudescence ; un instant, elle éprouva l'envie de la frapper ; et cela lui apprit qu'elle se trouvait en présence du démon.

Sœur Colette restait toujours immobile, figée, insensible. La lueur rougeoyante du foyer électrique modifiait la silhouette de la pénitente, accentuait les traits du visage, lui donnant un relief saisissant. La Supérieure n'avait jamais regardé Sœur Colette ; elle la reconnaissait sans avoir jamais eu vers elle ce regard qui pénètre, essaye de comprendre, de sympathiser, de toucher la personne. Et maintenant elle voyait ce front volontaire, ce visage harmonieux, tendu vers on ne sait quelle pensée, plein de force et de possibilités, cette bouche serrée, contracté.

Ce qui restait d'humain dans l'âme de la vieille femme s'émut. Elle avait peut-être été trop dure ; elle avait fait plus mal qu'elle ne croyait. Cette Sœur Colette n'était peut-être pas tout à fait perdue. Il devait y avoir des ressources en elle. Elle l'envia ; elle l'envia dans sa position humiliée, dans sa misère, dans sa révolte... Elle allait lui dire doucement :

— Levez-vous, Sœur Colette, dites-moi ce qui se passe, je verrai si je ne me suis pas trompée..

Mais depuis trop longtemps elle était habituée à prendre ces [149] sentiments pour des péchés, de considérer comme mal tout ce qui, en elle, était spontanéité. Elle entrevit dans quelle embûche elle allait tomber, comment elle allait trahir la confiance de Dieu et de ses supérieurs. Elle se durcit. Elle ne s'était jamais rendu compte que depuis son enfance elle éprouvait une joie étrange à faire souffrir les autres ; personne ne le lui avait jamais dit, personne peut-être ne le savait. Pour elle tout cela se confondait avec le besoin de faire plaisir à Dieu... Sa nature la portait à l'expansion et à la charité, mais la perfection exigeait des sacrifices. Jamais les créatures n'en feraient assez... Sa tendresse pour un être consistait à l'associer au sacrifice de la Croix. Le mouvement de bonté en faveur de Sœur Colette s'acheva par une malédiction :

— Retirez-vous de moi ! Dieu vous abandonne. Pourvu qu'il veuille encore vous sauver de la damnation !

Quand elle avait entendu prononcer le nom du docteur Ronquières, Sœur Colette avait éprouvé une émotion, d'une intensité telle que rien de ce qu'elle avait déjà vécu ne pouvait lui être comparé. Son cœur s'arrêta pendant un instant, puis il se mit à battre, à bondir avec rapidité et violence. Elle crut mourir. En même temps elle dut se raidir pour ne pas tomber ; sa gorge se contractait ; en quelques secondes, sa bouche fut sèche et amère. Tandis que ce bouleversement se passait dans son corps, et qu'un frémissement nerveux parcourait ses jambes, ses reins, que sa colonne vertébrale venait se nouer autour de sa nuque, ses pensées accomplirent des soubresauts vertigineux. La première chose qu'elle avait comprise était que Maurice était venu, qu'il était venu tout près d'elle, qu'elle avait failli le voir et que maintenant elle ne le reverrait jamais. Et par sa faute. Si elle était restée tranquille, si elle avait laissé faire Sœur Lucile, elle aurait eu Maurice auprès d'elle, elle lui aurait parlé, elle lui aurait avoué tout ce qu'elle se reprochait...

Son devoir... Si jamais elle ne l'avait pas fait ! Maintenant, par sa malencontreuse intervention, tout était perdu.

[150]

Alors un remords sauvage la saisit. Pourquoi n'avait-elle pas obéi, ne s'était-elle pas soumise ; c'était si simple. Et elle en aurait été récompensée, car c'est bien cela, elle était punie, châtiée, anéantie par une intervention directe de Dieu, parce qu'elle s'était insurgée. Son devoir, quelle bêtise ! Quelle stupidité ! Maurice était là à quelques heures d'elle et par son entêtement elle avait brouillé les voies de la Providence... Quel orgueil ! On ne doit jamais toucher au cours des événements ; il faut les laisser suivre leur chemin car ils recèlent d'invisibles promesses que vous anéantissez en les touchant.

Sœur Colette restait là immobile, atterrée, comme une petite fille désobéissante qui aurait cassé la plus belle poupée du monde. Aucune catastrophe plus grande n'aurait pu s'abattre sur elle que d'avoir perdu Maurice une seconde fois et cette catastrophe elle l'avait provoquée elle-même. Voici que ces paroles de la Supérieure parlant de Ronquières avaient obtenu en un instant ce que n'avaient pu réaliser des mois et des mois de brimades et de souffrances.

Le devoir accompli ! ce n'était plus là que niaiseries et velléités ! Non ! la vérité était simple : elle avait été stupide, entêtée, puérule, sotté. Oui sotté. Sotté au delà de ce qu'on peut imaginer...

Puis, par un détour imprévu, une idée se présenta à laquelle elle n'avait pas encore réfléchi. Cette sottise, elle l'avait faite pour la femme de Maurice, pour celle qui l'avait remplacée auprès, de lui, celle dont la présence rendait à tout jamais impossible le retour à son aimé... Elle avait essayé de sauver la vie à cette femme. Et tout à coup comme une lame d'acier qui lui eût traversé le corps en oblique, une crainte qu'elle sentait lui venir des entrailles, traversa sa conscience :

— Pourvu que je ne lui aie pas sauvé la vie !...

C'était une idée claire, aveuglante, toute puissante, devant laquelle elle ne put hésiter. Elle comprit. Elle sut de quelle épouvantable pensée elle pouvait être capable et à quel point elle s'était laissée déchoir depuis quelques instants. Qu'une semblable tentation put surgir du fond d'elle-même la mit dans un état d'épouvante. Hélène Boisfort qui venait, le matin, de se conduire [151] selon son pur devoir, sans calcul et sans hésitation, s'était reniée le soir même, avait eu le soir même la pensée la plus criminelle de sa vie.

Elle n'avait rien entendu des ordres de sa Supérieure lui enjoignant de s'en aller. Mais lorsque les mots « damnation » résonnèrent à son oreille, elle les entendit. Ils tombaient au moment où elle prenait conscience d'elle-même, au moment précis où elle venait d'entrevoir dans les profondeurs de son être un monstre d'égoïsme et d'immoralité. Une zone démoniaque.

Alors elle se leva doucement, et, sans redresser la tête, les yeux toujours baissés, à la façon d'un automate, lentement, sans un mot, elle partit. Elle ne referma pas la porte derrière elle. Elle s'éloigna du même pas mécanique, pareil à celui d'une somnambule qui s'imaginerait marcher à la mort ; la Supérieure s'avança jusqu'à la porte pour la voir. Sœur Colette continuait, au bout du long couloir, toujours du même pas scandé.

Elle parvint jusqu'à sa cellule, elle se déshabilla, suivant l'enchaînement de ses réflexes et se coucha lourdement, sans prière. Trop de choses l'avaient meurtrie ; elle ne voulait plus savoir, ne voulait plus penser, ni sentir. Dormir ! si elle pouvait dormir et ne plus jamais se réveiller... Mais le contact des draps frais la fit frissonner ; ses dents se mirent à claquer. Elle grelotta longtemps ; à la fin, avant d'avoir pu se ressaisir, elle s'endormit.

Lorsque Sœur Colette s'éveilla le lendemain matin, elle se trouva plus anéantie et plus découragée encore que la veille. Elle ne se leva pas, ne se sentant pas la force de commencer une nouvelle journée. Par ailleurs, toute la communauté, malgré la défense absolue de parler de telles choses, était au courant et, ce matin-là, chacune attendait de la voir arriver à la chapelle pour connaître un peu mieux celle qui avait osé encourir une semblable sanction. Les sentiments à son égard étaient partagés entre une secrète bienveillance et une sauvage hostilité. Quand il fut évident que Sœur Colette ne paraîtrait pas à la messe, ses adversaires, dont la plupart ne la connaissaient qu'à peine, considérèrent cette abstention [152] comme une révolte de plus tandis que les autres, au fond d'elles-mêmes, se réjouissaient.

De son lit Sœur Colette avait vu poindre le jour, avait entendu les chants des oiseaux, si nombreux qu'elle ne pouvait les identifier, mais

qui la charmaient comme un signe amical de la vie. Elle entendit la cloche, les orgues, et même les sonnettes de la consécration. Au dehors une vague rumeur s'affirmait : la circulation sur la grand'route. Elle entendit au loin l'appel mélancolique d'un vicinal dessinant comme une ligne claire. Elle s'imagina d'abord que cette ligne était verticale dans le ciel, puis se représenta qu'elle devait plutôt s'allonger sur l'horizon ; son esprit se laissa longtemps distraire par cette image. Ce sifflement prolongé du tram à vapeur évoquait en elle de multiples aspects de son enfance et les longues heures silencieuses des soirs d'hiver à la campagne. À cette époque cet appel l'étonnait toujours. C'était une surprenante révélation ; une voix qui trahissait à travers le mystère endormi la présence lointaine d'hommes inconnus qui poursuivaient leur existence et leur travail, sans qu'elle s'en doutât jusque-là. Ce cri étrange de la vapeur symbolisait pour elle toute l'immensité de la vie qui lui échappait, qui se déroulait en dehors d'elle. Il s'associait dans son esprit à un beau ciel étoilé dont le mouvement se déroulait à des distances incalculables, en face desquelles on ne comptait pas. Elle écouta le long cri monotone et inquiet de la locomotive. Elle s'y accrocha. Ainsi toute la vie s'en allait ; il était si difficile de la suivre, d'y prendre son rang. Et, horreur ! elle se trouvait là, prisonnière, anonyme Sœur Colette, dans cette cellule obscure et tourmentée. Ses yeux rencontrèrent le crucifix et elle revint au réel. Non seulement ce crucifix était mal attaché, elle s'apercevait maintenant qu'il ne pendait pas droit. Elle eut un mouvement pour le redresser. Mais elle y renonça volontairement :

— Non, dit-elle.

Ce geste lui changea le cours des idées ; elle comprit qu'elle mettait tout en question et qu'elle venait, par ce refus, de rendre Dieu solidaire de sa Supérieure. Elle savait qu'une telle attitude n'était pas vraiment loyale, mais elle ne désirait pas se réconcilier.

[153]

Elle voulut s'endormir encore et n'y réussit plus. Elle se leva et chercha à se regarder. Il n'y avait pas de miroir dans le dortoir ni ailleurs ; d'ailleurs elle n'avait pas le droit de se regarder. Mais elle se devina quand même. Un jour elle s'était vue dans un reflet de fenêtre et elle savait quel aspect ridicule elle offrirait à celui qui pourrait l'apercevoir sans cet éternel voile sur la tête, avec ses cheveux coupés

aux ciseaux, par grosses entailles. Comme c'était effrayant ! oui, un dimanche elle s'était vue ainsi, à la Maison-Mère. Elle en avait été bouleversée et, toute la journée, une belle journée de soleil et d'été, en avait été assombrie ; cette journée, les jours et les semaines qui suivirent... Dans la suite, elle n'avait plus osé s'examiner, décoiffée... Elle savait... Elle se souvint qu'elle s'était imaginée, jusqu'alors, que perdre ses cheveux serait simplement renoncer à quelque chose, se priver d'un charme, accomplir un acte extérieur décisif, en rapport avec son sacrifice... Mais quand elle s'était vue hirsute, la tête irrégulièrement tondue, le crâne recouvert de cette espèce de pelage chiffonné, rappelant celui d'un chat mouillé, elle avait compris qu'on la voulait délibérément irregardable.

Dans sa détresse, elle détaillait sa dérision : sa tête qu'elle ne pourrait montrer sans provoquer un invincible mouvement de répulsion ou de rire, son accoutrement bizarre, cette chemise de grosse toile, cette camisole de flanelle à grandes lignes bleues, toute rapiécée. Elle s'était fourvoyée elle-même dans cette aventure, renonçant à son amour, renonçant à la vie. Maintenant, de tout cet élan, il ne lui restait que le spectacle écœurant de sa laideur et de sa pauvreté, l'impression de n'être recouverte que d'un immense et irréparable péché. Elle se prit à envier cette madame Elisabeth, sombrée dans la confusion ; du moins celle-ci avait sombré telle qu'elle était, avec son beau visage intact, sa magnifique chevelure et du linge fin. Pour les siens, pour son mari, elle restait toujours femme, elle conservait ses privilèges. Malgré elle, dans un éclair, Sœur Colette évoqua cette madame Elisabeth, ses épaules, sa gorge, la blancheur de sa peau, ses jambes souples et longues. Elle eût pu soutenir la comparaison, si elle avait porté d'aussi belles choses...

[154]

Mais elle eut honte et s'étonna qu'elle eût été aussi attentive à ces détails, eût conservé une image aussi précise du corps de cette jeune femme. Sœur Colette appréciait à quel point elle était hors du monde. Quel homme saurait jamais qu'elle était aussi belle, aussi digne d'attention et de désir que toutes les autres, que les plus belles ? Pourtant elle aurait pu s'entendre dire, aux moments merveilleux où toute femme est une déesse, ces paroles troublantes et divines de l'adoration... Ce n'était pas Maurice qui lui avait révélé ces choses. A travers le délire de toutes ces femmes qu'elle avait soignées, elle avait deviné ces

paroles extraordinaires que prononcent les hommes, que Maurice eût fini par lui dire... Oh, ce qu'elle eût donné pour un baiser de Maurice, cette bouche ardente et insatiable, ces bras puissants qui l'étreignaient si fortement...

Elle se redressa, se sentant rougir à cette pensée, humiliée. Ses regards rencontrèrent de nouveau le crucifix ; elle se hâta, cette fois, de le redresser. Ce faisant, elle eut conscience de la tendresse qu'elle y mettait : son geste ne s'adressait pas au Roi du Ciel et de la Terre, mais à l'enfant Jésus ; elle voulait le tranquilliser et l'apaiser, après ce qu'elle venait de rêver. Epouse du Christ, disaient ses exercices pieux. En redressant ce crucifix incliné, elle le faisait comme si cet époux malade et faible ne lui avait dispensé que la désillusion. Elle lui resterait fidèle quand même, avec ses cheveux coupés et son attifement de nonnette... Elle faisait son devoir, elle y mettait une apparence de douceur, un accent de tendresse, parce que c'étaient là les seules choses qu'elle pût lui donner, semblait-il.

Elle se rendit compte qu'elle venait de pécher, une fois de plus et qu'elle identifiait, malgré tout, son Dieu à ses supérieurs. Mon Dieu, qu'il était difficile de ne pas pécher, quand on souffre, surtout. Comment faire pour ne pas pécher, tout en restant vivante ?... Epouse du Christ. Bientôt elle aurait au doigt un anneau d'argent... Elle serait mariée, elle aurait pris rang dans l'interminable cortège. Elle serait comme tant d'autres : faisant face à un malheur sans issue.

Sœur Colette songea alors qu'elle n'avait pas encore prié de [155] toute la matinée. Cette idée seule la révolta. Prier ? Il lui sembla qu'elle ne l'avait encore jamais fait vraiment, qu'elle en serait à jamais incapable. Était-ce prier que réciter machinalement ces formules, ces phrases, ces psaumes ? Était-ce prier que d'imiter celles qui s'adressent au Seigneur avec une si rare perfection et qui dénoncent, qui font volontairement souffrir, qui trahissent tout au long de la journée ?

Oh pourquoi avait-elle quitté sa maison ? Elle s'y représentait au temps de son inconsciente liberté. Maintenant, c'étaient ses sœurs qui dirigeaient. Dans leurs lettres, si affectueuses qu'elles fussent, elle sentait à quel point sa place était prise, à quel point un retour parmi les siens était inimaginable. Son père eût été *le premier* à lui reprocher *de* manquer à son devoir, à la maintenir de force dans sa prison. Non, elle n'avait jamais songé à rentrer chez elle, mais ce matin, il lui paraissait



soudain pénible de penser que, si elle l'eût désiré, la chose n'eût pas été facile, que sa famille se liguait en esprit avec ces puissances obscures. Elle était partie, elle était morte au monde ! « Je dois mourir au monde », disait-elle avec allégresse, en ce temps où elle respirait librement.

Maintenant c'était fait, le monde la considérait comme morte; et elle ne l'était pas : elle commençait seulement à mourir, en se débattant, dans l'angoisse et la révolte. Morte au monde ! Et elle s'apercevait, avec une secrète terreur, qu'il suffisait que ce monde la crût morte pour qu'elle le fût effectivement, même lorsque, comme aujourd'hui, plus vivante que jamais, elle s'insurgeait. Et Maurice, à travers tout cela, le seul qui eût pu la comprendre et la sauver, se trouvait plus éloigné, plus inaccessible que les autres...

[156]

**LA NUIT EST MA LUMIÈRE.**  
**Roman.**

**V**

[Retour à la table des matières](#)

La semaine s'acheva péniblement aux « Erables ». Jusqu'au samedi Elisabeth resta en danger de mort. Le jeudi, l'état avait été alarmant. La température atteignit 40,5 et l'on craignit de voir le poumon droit attaqué à son tour. Vers le soir la fièvre diminua légèrement, et la malade demanda à boire. Ce léger mieux après une Journée de dyspnée permit un peu d'espoir. L'état mental était pour le moment relégué au second plan puisqu'Elisabeth restait calme ; elle dormait beaucoup, d'un sommeil léger entretenu par de petites doses d'hypnotiques. Ce jour-là le ciel était redevenu beau.

Vers le soir arriva l'infirmière, mademoiselle Deleuze, amenée par le docteur Ronquières. C'était une personne agréable, âgée de vingt-cinq ans environ, et d'un type physique se rapprochant plus de Francine que de Marie-Jeanne. C'était une blonde foncée, avec un teint de brune ; l'ensemble était peu harmonieux. Mais elle possédait une voix très agréable, était très polie, dévouée et s'était rendue tout de suite sympathique. Elle était agile et active. « Je lui reproche pourtant de ne

pas regarder les gens en face, avait fait remarquer le docteur Van Meenen, au cours de la soirée. » Mais Marie-Jeanne ni Francine n'avaient pas observé ce détail et, au contraire, l'avaient prise tout de suite en amitié. Le docteur Ronquières la connaissait de réputation ; c'était une des meilleures [157] infirmières. Son arrivée dans la maison avait permis à Francine de reprendre ses activités de pharmacienne et de ménagère. Marie-Jeanne s'était également souvenue qu'elle avait un examen à passer... Sans doute les circonstances étant ce qu'elles étaient, tout le monde comprendrait qu'elle se présentât seulement en octobre; mais elle eût aimé ne pas perdre trop de temps.

Le docteur Van Meenen se considérait comme guéri. Il n'était survenu aucune autre crise ; il attribuait ses accrocs aux émotions et au surmenage moral et physique de ces journées trop lourdes. Jusqu'à l'arrivée de mademoiselle Deleuze, il avait passé de longs moments auprès de sa fille. Il libérait alors Francine et Marie-Jeanne, car celle-ci n'avait pas voulu laisser à sa cadette tout le poids de ces soins, et il restait des heures, silencieux et tranquille auprès d'elle. C'est à lui qu'Elisabeth avait demandé à boire. Un mouvement de reconnaissance était alors monté du fond de son cœur. Il lisait son journal, *Le Soir*, à son chevet. C'est, sans doute, parce que l'arrivée d'une infirmière contrariait ses habitudes paternelles qu'il lui avait attribué divers défauts. Dès le samedi, cependant, il était allé se réinstaller auprès d'Elisabeth, avec son *Illustration*, comme s'il était seul à veiller sur elle.

Au cours de ces journées angoissées, Marie-Jeanne et Francine avaient appris à mieux se connaître. C'est en s'appréciant davantage qu'elles avaient remarqué à quel point elles étaient restées étrangères l'une à l'autre. Marie-Jeanne, sans en être consciente et sans que ce fût chez elle le résultat d'un jugement personnel, avait toujours affecté envers la cadette l'espèce particulière de condescendance qu'Elisabeth affichait. Elle se conformait à cette attitude par une sorte d'imitation superficielle et cela suffisait à l'empêcher de connaître sa sœur et de consentir à l'effort nécessaire pour la comprendre et l'apprécier. Francine, sans avoir rien de particulier à reprocher à Marie-Jeanne, réagis-

sait envers celle-ci comme elle réagissait envers Elisabeth ; elle lui supposait la même attitude intérieure.

Marie-Jeanne fut étonnée de l'aptitude de sa sœur au dévouement [158] et à l'abnégation, de son bon sens, de sa délicatesse. Francine vit combien l'attitude intérieure de Marie-Jeanne différait de celle d'Elisabeth. Chez Marie-Jeanne il n'existait ni morgue, ni orgueil, ni dépréciation souveraine pour les autres. Elle se donnait à sa tâche, et l'attention et les soins qu'elle prodiguait à son père n'avaient rien de comparable à la mise en scène indifférente dont ne se libérait que rarement Elisabeth, même en ses plus beaux jours.

Le samedi soir, après souper, tandis que leur père se trouvait auprès d'Elisabeth et qu'elles attendaient, dans la tiédeur de la fin d'une journée trop chaude, le retour de Maurice, elles s'étaient mises à parler.

— Sais-tu que tu as été une sœur magnifique ? dit Marie— Jeanne.

Francine, étonnée de ce compliment prononcé d'une voix affectueuse, ne songea pas à répondre. Marie-Jeanne reprit :

— Pourtant Elisabeth avait souvent été dure et cruelle envers toi.

— C'est vrai. Mais Elisabeth était un être à part. Elle vivait dans le rêve. Je l'enviais. Je me sentais si petite et si misérable à côte d'elle... J'ai changé, depuis dimanche...

En prononçant ces mots, elle revoyait comment elle était parvenue, repoussée ou se croyant repoussée du foyer, à créer de la vie, à se faire aimer et respecter. Depuis dimanche elle se reconnaissait une valeur. C'est à elle qu'on s'adressait pour les menus services, mais c'est à elle aussi qu'on demandait un peu de soutien ; elle l'avait remarqué pour Rosa, elle l'avait remarqué pour son père ; elle n'osait pas se dire qu'elle l'avait remarqué pour Maurice... Oui elle avait choisi une bonne route. Jusqu'à dimanche elle s'était imaginée que sa voie n'était qu'un sentier désagréable par où les autres n'eussent pas voulu passer. Elle savait maintenant qu'il n'y avait pas d'autres routes... Faire de bonnes confitures et aimer à les faire bonnes, c'était tout un programme de vie ; une forme d'amour du prochain qui pouvait avoir un sens. Elle ne désirait plus, désormais, se faire un autre visage intérieur.

Elle ajouta :

[159]

— Toi aussi, tu as changé, Marie-Jeanne.

Elle voulait dire que sa sœur s'était montrée affectueuse et bonne depuis une semaine. Depuis leur première explication, un peu vive, à propos d'Elisabeth, aucun mot dur n'avait passé entre elles. Francine s'était attendue à ce que Marie-Jeanne succédât à leur aînée dans son rôle de reine sans royaume. Marie-Jeanne, de son côté, ne savait pas qu'elle s'était comportée autrement qu'on ne l'eût pressenti. Elle savait seulement qu'elle faisait de son mieux et qu'elle craignait n'avoir pas, dans la maison, la place qui lui convenait. Elle se croyait maladroite, incapable de s'attirer une approbation quelconque de son père. Elisabeth ne l'avait jamais blessée d'une façon visible, elle ne l'humiliait pas : elle l'ignorait. Marie-Jeanne, sans comprendre, subissait l'effet de cette attitude : elle ne se sentait pas exister. Quand elle jugeait un homme ou un livre, son appréciation ne venait jamais qu'après celle d'Elisabeth. Ses travaux d'universitaire, prisés de ses professeurs, lui paraissaient sans valeur en comparaison de ce que Elisabeth réalisait à la maison, rien qu'en vivant... Cette infériorité ne lui était pas pénible ; elle ne songeait pas plus à la discuter qu'à discuter la date de sa naissance. Le départ d'Elisabeth lors de son mariage, n'avait pas changé grand'chose ; car sa place restait occupée dans la maison ; Elisabeth continuait de régner. Leur père ne reconnaissait d'existence réelle qu'à son aînée, Marie-Jeanne s'en rendait compte depuis dimanche : ce n'était pas tant Elisabeth qui avait empêché son épanouissement que l'influence d'Elisabeth sur son, père...

Depuis dimanche, elle voulait exister. Des velléités s'étaient éveillées en elle dont elle ne soupçonnait pas la présence : elle se sentait jalouse, orgueilleuse, entêtée, capable d'user de subterfuges pour parvenir enfin à la lumière. Exister. Être une personnalité vivante et indépendante, représenter quelque chose pour un autre...

Quand elle entendit Francine lui dire qu'elle avait changé, elle se crut pénétrée et jugée, perçut comme un reproche en ses paroles...

— Crois-tu que j'aie tellement changé ? demanda-t-elle.

[160]

— Oui, je pense. Avant je ne te sentais pas vivre. Maintenant...

— Crois-tu ? dit précipitamment Marie-Jeanne.

Il n'y avait rien de malveillant dans ce que Francine disait. « Maintenant », allait dire sa sœur, mais au fond qu'allait-elle dire ?

— Maintenant, acheva Francine, on dirait que tu veux prendre la place d'Elisabeth. Elle te revient. Tu dois la prendre. Elisabeth était dure. Tu le sais aujourd'hui ? Elle nous tenait en prison. Elle nous a fait tellement de tort. Tu sais, je ne lui en veux pas. Elle-même était prisonnière... Oui, Marie-Jeanne, on sent la vie s'éveiller en toi...

Marie-Jeanne fut surprise de ces précisions. Sûrement sa vie s'éveillait. Sûrement, sans se l'avouer, elle voulait jouer son rôle d'aînée. Et Francine le voyait !... Au même moment, d'autres idées se présentèrent à son esprit. Elisabeth avait été dure ; c'était son genre ; presque sa maladie. Mais ne leur avait-elle rien donné ? Elle se mit à penser tout haut :

« Oui, Elisabeth t'a parfois fait souffrir ; je ne la blâmais pas je croyais qu'elle avait raison. Quand j'y réfléchis, elle aurait du me faire souffrir aussi ; et pourtant sa façon de m'ignorer me paraissait naturelle. Si elle m'a fait du mal, c'est en m'empêchant de me trouver moi-même. Par contre, comment pourrai-je savoir jamais ce que je lui dois ? Car c'est elle qui m'a fait poursuivre mes études, qui m'a orientée vers la littérature, vers l'art, qui m'a révélé le sens de la Beauté, la vie profonde de la création... Je t'assure ! Elisabeth, indifférente aux humains, avait le don de sentir la vie, d'animer les objets, de créer un monde de rêve qui se mêlait à la vie de tous les jours, sans la troubler. Elle était une magicienne...

« Toi, tu es différente, Francine. Tu aimes les choses telles qu'elles sont. C'est, je pense, ce qu'Elisabeth n'aimait pas en toi... Ne m'en veuille pas, Francine, de comprendre si bien Elisabeth. Car moi non plus je n'aime pas facilement les choses telles qu'elles sont, j'éprouve un besoin de les sublimer, de les transformer, de les assimiler selon un mode... Si tu veux, je les vois en mineur... J'ai suivi Elisabeth dans cette voie, parce que cela répondait à [161] ma nature et je lui suis reconnaissante de m'avoir menée jusque dans la mythologie du réel...

« Pourtant, je m'en rends compte, Elisabeth m'égarait, tout en m'écrasant. Car je veux connaître la réalité, et surtout les gens, pour eux-mêmes, sans les intégrer à une représentation qui les idéalise. Je veux trouver la vie digne d'intérêt, sans le secours de mon imagination. Elisabeth m'a donné la formule du conte et je la retiens ; mais

moi je veux vivre... Cela me fait tellement plaisir que tu me sentes vivre... »

En parlant, elle tenait les yeux baissés ; sa voix était à la fois celle de l'aveu, de la confession, du monologue. Francine écoutait. Tout cela n'était pas sans signification pour elle; elle admirait sa sœur de pouvoir exprimer ces choses pressenties; elle comprenait tout à coup qu'Elisabeth n'avait pas seulement joué un rôle néfaste. Elisabeth avait crée... Jamais elle n'avait songé à cela. Cet empire qu'elle exerçait depuis toujours sur leur père, qu'elle exerçait sur son fiancé, sur son mari... 'Elle se souvenait maintenant de ce poème *l'Été* lu par Marie-Jeanne et qui lui avait paru de la simple littérature... *L'été aux flancs lourds*... Quelque chose se dégageait de sa personne, de ses gestes, de sa voix, qui plaçait la réalité dans un autre monde...

— Je comprends un peu, dit Francine, j'étais injuste, ce n'est pas si simple que je le croyais...

— Non, fit Marie-Jeanne courageusement.

— Pourtant, reprit Francine, Maurice est réaliste. Ce n'est pas un rêveur ; j'ai l'impression que sa mentalité se rapproche plus de la mienne que de la tienne par exemple...

— Je le pense aussi ; mais il y a des zones secrètes dans toutes les âmes et comment savoir si Maurice n'a pas plus besoin, pour vivre, d'une idole que d'un être réel ?

— Tu crois, Marie-Jeanne ? Et père n'est-il pas tout l'opposé d'Elisabeth ? Pour moi, je ne comprendrai jamais comment lui, qui est la droiture même, pouvait ainsi ne pas tenir compte de nous...

— Je ne sais pas, répondit Marie-Jeanne. Saurons-nous jamais ce qui se passait en Elisabeth ?

[162]

En disant ces mots elle avait toujours en tête son histoire freudienne, mais elle n'y comprenait pas grand'chose ; elle préférait ne rien dire. On entendait quelqu'un descendre lentement l'escalier ; la quatrième marche grinça ; leur père allait entrer.

Depuis que le mal avait commence, le docteur Van Meenen n'avait pas encore parlé d'Elisabeth aux jeunes filles. On eût dit que la maladie d'Elisabeth était une affaire entre elle et lui et dont il n'avait pas à s'expliquer devant les autres.

Durant l'heure qu'il venait de passer auprès d'elle, Elisabeth avait été silencieuse, tranquille, somnolente. On était déjà habitué à l'entendre marmonner quelques mots incompréhensibles, on ne s'y attardait plus. Il s'était trouvé auprès d'elle, plus seul qu'aucune autre fois.

Si pâle, si misérable, si anéantie, Elisabeth ne correspondait plus tout à fait à l'idée qu'il se faisait d'elle. Ce soir, il lui avait semblé qu'elle s'évanouissait plus vite en son souvenir qu'elle ne diminuait effectivement et il en éprouvait un remords. Il savait qu'il s'était lassé de la vie quotidienne sans compagnie et sans tendresse, vouée au salut de gens qui ne se rendaient pas même compte de la gravité de leurs maladies, et qu'il s'était mis consciemment à jouer son rôle de médecin dans un monde où courage, abnégation, dévouement n'avaient sans doute pas beaucoup de sens.

Elisabeth l'avait aidé. Elle lui avait rendu palpable ce monde que le curé appellerait sans doute le monde des réalités spirituelles et qu'il appelait le monde des valeurs. Elisabeth était ce monde des valeurs, ce monde des aspirations, ce monde des forces mystiques. Elisabeth lui tenait lieu de religion.

Il eut peur des réflexions qu'il allait encore se faire. Et c'est alors qu'il quitta Elisabeth. Il lui fallait descendre à la salle à manger, voir le baromètre, consulter la liste des visites à faire le lendemain, préparée par Francine. Il voulait entendre ses autres enfants, se trouver parmi eux. Il lui sembla qu'il était parti depuis bien longtemps, parti en leur laissant l'illusion de sa présence [163] et qu'il allait rentrer maintenant incognito, voir comment elles vivaient...

Quand il pénétra dans la salle à manger, et les vits assises près de l'appareil de radio, en train d'achever leur conversation, il lui sembla cependant qu'il ne les avait jamais quittées. Il fut heureux de les voir ; elles semblaient amies. Il se dirigea vers le baromètre pendu à l'angle de la cheminée. Il marquait 767, en légère baisse depuis le matin. Il frappa doucement sur le cadran ; l'aiguille remonta. Il en conclut que le temps resterait beau. Il se dirigea alors vers la baie où l'attendait son fauteuil. Il regarda le jardin. Un coin de ciel, aux nuances dorées y



répandait ses promesses. Tout était calme. Il hésita, se demandant s'il n'irait pas se reposer sur le banc rustique sous les érables. Mais il suivit sa première idée et s'assit.

Marie-Jeanne et Francine le regardaient avec affection ; il lui sembla qu'elles attendaient quelques mots.

— Je suis content, Elisabeth paraît mieux ce soir. Je pense que vous passerez une meilleure nuit. J'ai l'impression qu'on n'a pas eu un instant depuis dimanche.

— Nous sommes beaucoup moins fatiguées que toi, dit Francine. Et tu ne sais pas combien de malades t'attendent pour demain...

— Ce n'est rien, je me sens bien... Mais tout à l'heure, j'y pensais, Marie-Jeanne, et ton examen ?

À ce moment, Rosa annonça que M. le Curé venait aux nouvelles

Le curé de Vairon était venu chaque jour depuis le dimanche. Il suivait la maladie d'Elisabeth avec une sympathie. Les autres soirs, on n'avait pu s'attarder à le recevoir, par la force même des choses. Mais aujourd'hui il y avait un espoir. Le docteur Van Meenen insista pour que le prêtre passât quelques moments parmi eux...

[164]

Après le retour d'Elisabeth, Rosa avait été submergée de travail. Marie-Jeanne l'avait aidée, mais n'avait pu empêcher le surcroît de besogne. Depuis quarante-huit heures cela se calmait. La veille, après souper, Rosa avait pu passer quelques minutes auprès d'Elisabeth et ce soir encore elle pourrait le faire. Mademoiselle Deleuze l'avait priée de la remplacer un moment. C'était Francine qui assurerait la garde la nuit, comme Marie-Jeanne la nuit précédente. Ces moments passés près d'Elisabeth, outre qu'ils témoignaient de la confiance et de l'amitié qu'on avait pour elle, permettaient à la servante de recueillir des renseignements sûrs pour les connaissances. Mademoiselle Deleuze s'en fut au jardin prendre l'air.

La voyant se promener seule, le docteur Van Meenen envoya Francine lui proposer de venir passer quelques moments en famille. L'infirmière accepta volontiers.

L'amélioration relative, mais caractéristique, survenant dans l'état de santé d'Elisabeth donnait un petit air de fête à cette heure. La pneumonie qui se révélait maintenant localisée avait accaparé tous les efforts et toutes les attentions ; que la jeune femme pût se sortir de ce mauvais pas, constituait, malgré la gravité de la situation, un événement réconfortant. On était las de s'inquiéter ; le répit dont on jouissait en cet instant venait à point.

Depuis le jeudi, Maurice Ronquières avait commencé avec le docteur Harribat ses visites au Sanatorium du Belvédère. Il ignorait en ce moment à quelle crise redoutable il s'exposait en entreprenant, sans goût, ces études un peu spéciales. Il était parti le matin en voiture, accompagné du Père Lénard, qui désirait, lui aussi, pour sa formation personnelle, se documenter en ces matières. Le docteur Harribat les attendait. Il portait toujours son costume gris bleu, harmonisé au paysage dénudé et sablonneux au milieu duquel on avait édifié le Belvédère, grand asile hébergeant neuf cents femmes malades. Le terrain où s'élevait l'établissement, construit selon le système pavillonnaire, était de quelques [165] mètres plus élevé que le reste du pays. De cette immensité plate, on apercevait à des lieues le clocher des églises ; le paysage terne était comme souligné, de loin en loin, de traits sombres ; c'étaient les bois de sapins, ornement du pays, dont la couleur, vert foncé aux premiers plans, virait vers le bleu selon l'éloignement, pour finir par se confondre, au loin, avec l'horizon. Une allée bordée d'acacias menait aux bâtiments.

— C'est princier, dit le Père Lénard, embrassant du regard et l'ensemble de l'établissement et le paysage.

— Oui, mon Père, répondit en souriant Harribat, ces gens ont découvert partout l'endroit propice... Et la charité, du moment qu'elle sait s'organiser, ne manque jamais d'argent...

— Ne trouvez-vous pas que le site est bien choisi ? C'est l'essentiel, n'est-ce pas ? reprit le religieux... Est-ce que vous autres médecins ne leur feriez pas grief d'avoir bâti en un endroit défavorable ?

Nulle réponse ne pouvait être plus pertinente. Tous trois sourirent :

— Vous savez, ajouta le Père Lénard, ma réponse ne veut pas dire que je sois venu pour jouer un rôle d'avocat. Vous ne pourriez me faire de plus grand plaisir que de penser tout haut... Un prêtre gêne parfois, mais moi je ne suis pas une autorité, je n'ai pas d'ouailles, je ne suis chargé d'aucune mission, je suis encore libre de penser. Tenez si je puis me permettre une question, je voudrais savoir ce qui vous a frappé le plus quand vous êtes entré en contact avec les malades de l'esprit ?

— Votre question paraît bien baroque, mon Père, fit Harribat tout en entraînant ses compagnons, et pourtant elle répond à quelque chose de précis. Ce qui m'a frappé le plus, lorsque j'ai pu comprendre quelque chose à ces malades ce fut l'incendie affectif qui consume ces êtres avant l'extinction... Je ne suis pas très clair. Je veux dire par là que, chez un certain nombre de ces personnes, nous assistons, au début de l'affection, à une véritable efflorescence de la vie affective, à une véritable libération des puissances d'émotion. Pour certains, c'est un incendie intérieur qui centuple leur pouvoir de communion, d'animation des choses, [166] leur pouvoir de créer la vie, de la dépister autour d'eux, de l'aimer, de la chanter... Pensez à Van Gogh. Puis brusquement tout s'éteint. La personne continue d'évoluer dans la société, comme étrangère, vidée, sèche, implacablement logique. Rimbaud... Et la conversation continua sur ce thème jusqu'au moment où commença la visite. Cette première séance dura plus d'une heure. Sans paraître y toucher, le docteur Harribat révéla à son confrère les aspects essentiels de la situation et les problèmes que lui posait l'aliénation de sa femme.

Au retour, Maurice Ronquières était sombre, préoccupé. Le Père Lénard eût voulu le tirer de cette humeur, lui rendre un peu d'optimisme. C'était bien difficile après ce qu'ils avaient vu et entendu... A la fin, il ne put s'empêcher de lui dire :

— Je pense, comme le docteur Harribat, que vous avez entrepris quelque chose de bien pénible... Pour moi, cette visite fut prodigieusement intéressante ; pour vous ce fut une souffrance sans fin renouvelée...

— Je ne puis m'imaginer que la fin d'Elisabeth doive être une de celles que nous avons vues. Et pourtant il n'y a pas d'espoir...

— Tout de même, on ne sait pas comment cette confusion peut évoluer...

— Depuis tantôt, je le sais. Il y a trop de choses déjà organisées dans sa pensée ; cette systématisation, comme ils disent, a certainement précédé ses troubles actuels ... Non, je ne me fais pas d'illusions... Je ne la retrouverai jamais ...

C'était, au fond, l'avis du religieux. Ronquières continua, paraissant suivre à la fois la route et sa pensée qu'il développait, bribes par bribes...

— En réalité, je l'avais perdue depuis longtemps. A cela j'étais résigné ou presque.

— On ne peut pas dire qu'on soit jamais résigné...

Il lui raconta alors comment il avait fait la connaissance d'Elisabeth et comment il se sentait coupable de ce qui arrivait. Le Père Léonard comprenait. Il avait l'air d'avoir passé par toutes les expériences. Il ne prononçait pas de phrases stupides, apprises [167] au séminaire d'après un manuel et qui prétendaient résoudre toutes les difficultés sans même prendre votre exposé en considération.

Cependant à force de parler, de s'exprimer, de se découvrir, le docteur Ronquières, aidé par l'affectueuse compréhension du religieux, finit par devenir conscient de ce qui l'avait si gravement touché au cours de la visite au Belvédère.

— Le plus grave, peut-être, finit-il par déclarer, c'est que j'ai perdu certaines illusions. Elisabeth m'avait entraîné avec elle dans le domaine de l'art, dans les discussions d'idées, dans ce monde idéal de la pensée et de la morale. Je ne l'y avais suivie qu'avec difficultés ; je suis un homme simple, sans culture, sans préoccupation intellectuelle. Mais je m'y étais intéressé. Et voici que je dois me rendre à l'évidence : ces valeurs sont fausses ; c'est sous l'influence de la maladie qu'Elisabeth en faisait des facteurs essentiels. Pour les gens sains d'esprit ce ne sont que des sujets de conversation. Mes attitudes morales se rattachaient à la personnalité d'Elisabeth : celles-ci étaient morbides. J'ai bâti sur l'erreur... J'avais parfois l'impression réconfortante qu'Elisabeth m'avait élevé au-dessus de moi-même ; j'avais fini par accorder une supériorité à son monde spirituel qui était devenu le mien. Tout cet

effort d'ascension est vain ; j'ai, sans le savoir, suivi une route d'insensé... C'est toute une expérience qui s'affirme fausse.

— Pourtant, reprit le Père Lénard, je ne vois pour vous qu'une possibilité : conserver provisoirement sa valeur à tout ce qui en avait pour vous deux...

— Une sorte d'attitude provisoire ?

— Je dirai même une morale provisoire... Imaginez la situation du jeune religieux dont l'esprit, à un moment donné, traverse les ténèbres et le doute... Cela peut durer des années... Comment voulez-vous que le malheureux s'en tire quand toute voix intérieure s'est tue, quand son guide secret s'est dérobé ? Il n'est de refuge que dans une attitude provisoire, en attendant que la lumière revienne. Votre cas est celui-là. Vous ne pouvez tout remettre en jeu. Vous l'avez fait après Hélène, je ne le comprends que trop bien ; mais : vous ne pouvez le faire après chaque [168] coup du sort. Tout homme a une unité intérieure à sauver...

Ces paroles du Père Lénard surprenaient et impressionnaient le jeune médecin, désespéré. Ce religieux avait raison, pensait-il. Rien ne prouvait que le rôle d'Elisabeth n'eût été que néfaste. Un apaisement revenait en lui... Provisoirement... Il s'agissait de tenir provisoirement...

Le temps avait passé très vite. Tous deux s'aperçurent avec surprise qu'on était arrivé aux « Erables ». Le médecin était enchanté d'avoir fait la connaissance du Père Lénard ; celui-ci éprouvait pour son compagnon de voyage une ardente sympathie.

À son entrée dans la chambre, Ronquière trouva l'état de sa femme beaucoup plus inquiétant que le matin. La malade était cyanosée, respirant vite, les ailes du nez battantes, la bouche ouverte et sèche. Le cœur était rapide, et la température plus élevée qu'elle ne l'avait été : Il eut peur. Il lui sembla que cette fois il fallait perdre tout espoir. Il l'aima avec une intensité et une vénération jamais atteintes. Cette imminence de la mort la réinstallait au sommet de l'adoration et avec elle, toutes ses idées, tout ce qui lui avait été cher, tout ce qu'elle avait créé. La visite au docteur Harribat, ces réflexions ambiguës du retour parurent relever déjà d'un lointain passé. Un culte plus grand s'édifiait.

Après trois semaines, une certaine vie psychique reparut en Elisabeth. Ce fut un douloureux étonnement. Pendant ces vingt jours, dont huit ou neuf avaient consisté en une lutte de son organisme contre la mort, on s'était habitué à son silence. Sans se l'avouer, chacun appréhendait d'entendre de nouveau sa voix, de voir reparaître le sinistre tableau de la folie. Contre tout espoir, on imaginait que l'esprit s'assainirait avec l'état physique. Celui-ci, d'ailleurs, restait précaire. Elisabeth avait considérablement maigri. Elle n'avait jamais cessé de remuer, faiblement, mais assez pour qu'on se rendît compte que l'agitation intérieure subsistait. Jamais non plus elle n'avait cessé de marmotter entre les dents ; ce langage bizarre et incohérent était devenu plus incompréhensible à mesure qu'il se faisait à voix plus basse. Finalement c'était [169] comme un murmure monotone dont on parvenait à faire abstraction. La nuit elle se taisait, calmée sous l'influence des sédatifs. Le docteur Harribat dirigeait le traitement ; il venait presque chaque jour.

Ce fut le matin du troisième dimanche de sa maladie, au moment où elle se trouvait seule avec mademoiselle Deleuze qu'Elisabeth se remit à parler. Elle s'était réveillée, lui avait-il semblé, après une longue nuit. Le réveil était difficile. Une influence l'empêchait de retrouver son propre nom. Elle était constamment sur le point de l'accrocher, mais n'y parvenait pas. A la fin, elle y réussit. En même temps qu'elle retrouvait son nom, elle se souvint de ses difficultés. Elle avait été reine d'Égypte mais, certainement, on ne la reconnaîtrait pas comme Reine. Elle ouvrit les yeux. La personne qui se trouvait là et qu'elle regardait pour la première fois, lui parut très familière. Elle la connaissait depuis toujours. C'était Geneviève Tabouis. Elle se trouvait à son service et à celui du prince.

— Geneviève, dit-elle.

L'infirmière, occupée à aller et venir, impersonnelle dans son grand tablier blanc, accourut vers elle.

— Madame ? fit-elle avec un empressement joyeux.

Elisabeth vit ce visage se pencher sur elle, ces yeux chercher les siens et perdit contenance. Elle se rendit compte qu'il y avait des ex-

plications à demander... Mais tout était vague. Ce visage s'embrumait déjà.

Elle oublia ce qu'elle eût voulu demander. Puis, après un instant :

— Qui êtes-vous ?

— L'infirmière qui vous soigne.

La phrase était trop compliquée ; Elisabeth ne put suivre ; peu après elle recommençait à baragouiner.

Ces quelques phrases produisirent néanmoins un grand effet dans la maison. Vers midi, tous ceux qui dans le village s'intéressaient à la malade, savaient que la jeune femme avait parlé, qu'elle avait demandé à l'infirmière qui elle était.

[170]

Maurice Ronquière n'était pas aux « Erables » quand Elisabeth s'était éveillée. Il était rentré chez lui, en ville, et avait passé la nuit dans la demeure qui avait été leur foyer. Ce foyer qui avait toujours été malheureux lui paraissait maintenant une sorte d'oasis. Une certaine idéalisation de ce passé, pourtant si proche encore, s'ébauchait dans son souvenir. C'était déjà comme un pèlerinage... Ce dimanche matin il avait refait le tour de la maison, s'était attardé à la salle à manger ; le silence des choses abandonnées l'émouvait. Un moment il songea à l'avenir. Sa clientèle avait fondu rapidement ; il s'effaçait de la vie du quartier. Quelques, malades lui restaient attachés. Il les visitait, les cas les plus graves du moins, à chacun de ses retours. A vrai dire, ces visites auprès de ses malades le troublaient plus qu'il ne se l'avouait. Il lui en coûtait d'abandonner la médecine générale. De plus en plus, il éprouvait la conviction que sa nouvelle orientation médicale était inconsiderée. Elle n'aiderait pas sa femme et, pour lui-même, ne le conduirait nulle part. Il en avait discuté avec le Père Lénard au cours de fréquents échanges de vue, pendant qu'ils voyageaient ensemble, sans parvenir à clarifier la situation.

Mais qu'importait ? Ce dimanche matin était splendide.

— Je m'en bats l'œil, hurlait cette jeune femme furieuse aperçue la veille, dans une salle. Et Elisabeth, que crierait-elle quand elle en serait à ce stade... ?

Un coup de téléphone. La sonnerie emplît la maison d'un bruit caverneux, semblable à celui des voix dans des appartements sans meubles et sans rideaux.

Un malade ? Oui un malade ! ce serait bon d'aller vers lui, de rencontrer une maladie réelle palpable, curable, accessible. Il se précipita. C'était Francine.

— Elisabeth était mieux 1 Elle avait demandé à l'infirmière qui elle était : il y avait un mieux évident...

La voix de Francine était chargée d'émotion ; sa joie se communiquait par le fil. Pendant qu'elle parlait, les choses redevinrent simples et les problèmes disparurent.

[171]

— Je viens, dit-il.

— Oui, répondit la voix. Tu nous manques à tous.

— Est-ce qu'elle ne s'est pas informée de moi ?

Mais Francine avait déjà raccroché.

Vers deux heures, l'infirmière suggéra qu'on prît le café dans la chambre d'Elisabeth.

C'est brusquement, cette fois, que la malade communiqua. Sans transition entre la nuit et la clarté, elle demanda :

— Où suis-je ?

Elle s'était redressée à demi, regardant avec inquiétude autour d'elle. Ses yeux étaient cernés et fatigués ; ils en paraissaient plus beaux. On reconnaissait sa vraie voix. Chacun s'était rapproché d'elle ; son père s'était tout naturellement assis à sa gauche, comme il le faisait quand elle était petite. Son mari se trouvait de l'autre côté. Francine et Marie-Jeanne étaient toutes deux au pied du lit, à contre-jour. Rosa, qui se trouvait justement dans la chambre, s'était rangée de côté.

— Où suis-je, dit-elle encore, avec crainte. En retrouvant le fil de ses idées, elle avait su avant toute chose qu'elle était reine d'Égypte, et qu'elle avait passé un bon nombre d'années sur une terre étrangère, chez des personnes qui l'avaient recueillie, ou volée, ou tenue prisonnière, elle ne savait pas encore... Sans hésitation elle reconnut son prince, en la personne de Maurice. Tout-Ank-Amon était là près d'el-



le, attentif, affectueux. Il lui prenait la main. Elle la serra modérément et dit :

— Ne m'abandonne plus jamais...

— Non, jamais, Elisabeth, répondit-il ému au delà de toute description.

Le père n'avait vu que la résurrection de son enfant. Une seconde plus tard, encore au comble de la joie, il remarqua qu'Elisabeth lui avait préféré son mari. Il se crut oublié et la jalousie le mordit. Il allait se lever et partir quand, se tournant vers lui et lui serrant la main à son tour, elle implora :

— Et toi, protège-nous. C'est ta protection qui nous a manqué si longtemps.

— Mais oui, mon petit, je te protégerai toujours...

[172]

— Merci, fit-elle. Elle semblait tout à coup lasse, épuisée. Ses yeux se fermèrent comme malgré elle. Je suis si fatiguée, ajouta-t-elle.

Elle parut se rendormir. L'effet de ces paroles, de ces regards fut bouleversant. En cet instant, ils avaient retrouvé leur fille, leur épouse, leur sœur. Elisabeth était revenue vers eux. Ils se regardaient, muets de bonheur, sans oser prononcer un mot, de peur de rompre le charme. Le docteur fit signe qu'elle dormait de nouveau et qu'il fallait se taire... Marie-Jeanne vivait ce moment à travers la joie de son père. Francine ne quittait pas Maurice des yeux. Avec quelle affection, quelle tendresse il regardait Elisabeth, plus rien ne comptait pour lui à ce moment. Comme il l'aimait, songeait-elle, en proie à une réelle souffrance. Mademoiselle Deleuze, peu habituée à ce genre de malades, considérait déjà que la guérison était un fait accompli. *Elle* s'était arrangée pour ménager une émotion à cette personne en réunissant la famille autour d'elle, convaincue que cette émotion serait salutaire. C'était fait, Elisabeth était guérite ; il n'y avait rien d'étonnant à cela. Tout le monde connaissait le pouvoir des émotions... Si seulement les médecins y avaient songé plus tôt, pensait-elle. Il est vrai qu'elle avait placé sur Elisabeth une médaille de saint Dymphne et commencé une neuvaine. Il resterait toujours difficile, dès lors, de préciser ce qui l'avait sauvée. Sainte Dymphne n'était pas à son premier miracle ; mais à vrai dire depuis longtemps elle n'en faisait plus. Il eût été

étrange qu'elle recommençât pour Elisabeth. C'était bien l'émotion, son habileté d'infirmière qui avait opéré cette transformation. Elle serait en droit de le raconter ainsi à ses amies.

— Protège-moi, redit Elisabeth à voix basse, plus faible, et, comme en écho, clic acheva : « Ne m'abandonne plus jamais... »

Par ces quelques phrases, prononcées dans son délire, Elisabeth les avait reconquis ; elle était redevenue le centre de leur pensée, de leur affection. Mais elle ne put *se* tenir éveillée et retomba dans la somnolence. Elle eût voulu fixer son attention sur Tout-Ank-Amon, évoquer plus clairement leurs souvenirs communs... Mais en vain ; d'innombrables images, d'innombrables demi-phrases [173] se pressaient et se bouscullaient en son esprit. Il restait impossible d'en saisir une et de s'y arrêter.

Il faisait chaud. Malgré le léger courant d'air que l'infirmière assurait dans la chambre, l'atmosphère y était lourde. Elle gênait la joie. Elisabeth fit un mouvement, son épaule gauche se découvrit. Son mari contempla la ligne douce, couleur d'ivoire. Il se souvint des longs baisers qu'Elisabeth aimait et l'évocation de ces heures passées s'empara de son âme. Il fut gêné de constater, à un moment donné, que Francine ne cessait de le surveiller. Il lui sembla qu'elle avait dû deviner son désir.

À ce moment, sans qu'on s'y attendît, l'infirmière s'approcha du lit et, d'un geste dur, vint ajuster la robe de chambre d'Elisabeth. Ronnières fit mine de n'avoir rien vu. Mais le docteur Van Meenen fut vexé. Il suivit l'infirmière du regard pendant un moment et son expression en disait long. Il lui paraissait blessant que quelqu'un pût se comporter comme si la pudeur d'Elisabeth courait le moindre danger au sein même de sa famille. En plus, il trouvait inadmissible cette leçon de maintien. Il regarda Marie-Jeanne et Francine, et Rosa comme pour les prendre à témoins de ce qui venait de se passer ; mais en vain ; bien que toutes eussent vu et jugé, chacune regardait fixement Elisabeth et paraissait n'avoir accordé aucune importance à cette scène. Il se sentit mal à l'aise. D'ailleurs depuis quelques jours, il vivait dans l'appréhension d'une nouvelle crise.

— Si nous descendions, dit-il après quelques instants. Elisabeth semble de nouveau fatiguée ; nous la laisserons dormir et mademoiselle Deleuze veillera sur elle comme un ange gardien infatigable.

Marie-Jeanne comprit cette ironie et sut qu'il avait été blessé. Cependant, il lui paraissait que l'infirmière n'avait eu aucune intention désobligeante. En fait, mademoiselle Deleuze était une perle. Il était possible qu'elle eût quelques idées étroites, mais elle n'exagérait pas. Elle s'était bornée à manifester son étonnement, un des premiers soirs, qu'on ne dît pas la prière en commun.

Quand ils se retrouvèrent ensemble, Francine déclara :

— On ne pouvait espérer mieux...

[174]

— Oui, elle revient à elle ; le processus infectieux est passé ... Au fond sa pneumonie lui a été un excellent abcès de fixation ... En disant ces mots, le père se suggestionnait ; il paraissait croire maintenant à cette infection. Ronquières admirait cette prodigieuse puissance d'espérer. Quant à lui, il ne s'abandonnait pas, craignant quelque dur rappel.

— Si c'était possible !... fit-il à la fin. Jusqu'à maintenant, il n'y a rien de changé, il n'y a rien d'irréparable, c'est toujours la même Elisabeth, la même voix, les mêmes yeux.

La conversation continua longtemps. Le père se remit à faire des projets, reparla de l'Exposition et surtout des illuminations du soir... Dans quelques jours peut-être, ajouta-t-il, Elisabeth pourra nous y accompagner.

Marie-Jeanne s'était fort peu mêlée à ces échanges de vue. Il lui avait semblé qu'Elisabeth avait témoigné à son mari et à son père une confiance et un abandon auxquels elle n'avait habitué personne. Ce n'était pas tout à fait elle. Et qu'elles eussent été oubliées, sa sœur et elle, avait fini par l'inquiéter.

Rosa était restée avec l'infirmière. Depuis l'arrivée de mademoiselle Deleuze, Rosa sentait croître son importance. Car c'est à Rosa que l'infirmière parlait le plus. Tout se passait comme si elles étaient, elles

deux, le soutien de la maison. Les mille attentions de l'infirmière exaltaient son amour-propre. Rosa confiait à cette aimable et sérieuse compagne les détails de sa vie passée, les étapes de son séjour aux Erables, le genre de vie de ses habitants, leurs opinions sociales et religieuses, leurs habitudes, leur fréquentation des sacrements, leurs sujets de conversation, leurs lectures, la liste de leurs amitiés et connaissances. Tout cela intéressait prodigieusement l'infirmière dont la curiosité était sans bornes. Comment se faisait-il qu'Elisabeth n'attendît pas encore un bébé ? Rosa ne pouvait répondre à toutes ces questions, mais Mademoiselle n'en restait pas moins agréable et gentille. Celle-ci, d'ailleurs, n'essayait pas de se faire soigner d'une manière particulière, de profiter d'avantages matériels. Son désintéressement [175] était total, étonnant, et Rosa avait l'impression que si on l'avait nourrie au pain sec elle eût été très satisfaite...

Tandis, que l'infirmière et Rosa bavardaient, Elisabeth intervint à l'improviste.

— J'ai une faim terrible, fit-elle d'un ton très naturel. Je voudrais du café et du pain. Il me semble qu'il y a si longtemps que j'ai mangé... Rosa, toi, tu sais ce que j'aime...

— Oh oui, Madame, je vais vous chercher quelque chose de bon.

Quand elle remonta, quelques instants plus tard, avec pain et café, présentés sur le plateau noir pour lequel Elisabeth éprouvait une prédilection depuis son enfance, le caprice était passé. La jeune femme paraissait ne se souvenir de rien, et regardait avec étonnement la servante. Cependant l'arôme du café parut l'intéresser et après quelques moments, elle se releva, et, assise sur son lit, dit simplement, d'une voix amicale :

— Oh oui, j'ai faim ; j'ai l'impression de n'avoir plus mangé depuis des centaines d'années.

Elle se jeta goulûment sur les tartines au beurre frais, les avalant comme l'eût fait une pauvre affamée, un soir d'hiver glacial. Rosa la contemplait avec une joie sans mélange. Elle eût voulu avertir les autres, mais craignait, si elle bougeait, de rompre ces bonnes dispositions.

— Dis-moi, Rosa, fit-elle, en désignant l'infirmière, que fait cette personne dans ma chambre, je ne suis tout de même pas malade ? Et, à voix plus basse encore : Dis, Rosa, je n'ai tout de même pas été folle ? Il me semble qu'il y a si longtemps que je n'ai vu mon père, et Marie-Jeanne et Francine ?

— Oui, un petit moment... Voulez-vous que j'aille les chercher... Ils seront si contents... Et votre mari...

— Mon mari ? fit-elle avec un mouvement de surprise... Son mari ? C'est vrai ! Elle était mariée !... Comment avait-elle pu l'oublier ?... Mais il s'était passé tant de choses... Son mari !... Comme c'était compliqué... Mais oui, Maurice...

[176]

— Mon mari ? répéta-t-elle à voix plus lente comme si elle avait de la peine à évoquer son souvenir... Oh ! j'ai une telle faim...

Elle se remit à manger, mais fit aussitôt la grimace. Le pain n'avait plus le même goût. Quelque chose de bizarre et d'amer, elle voulut boire une gorgée de café pour retrouver le sens vrai. Le sens vrai ! Les choses n'avaient pas leur sens vrai. Ni ce café. Tout était changé.

— Mon mari ? dit-elle encore...

Mais elle ne parvint pas à une notion claire. Elle glissa doucement dans un monde étrange et merveilleux. Elle retrouvait dans le café le goût de chaque grain, le goût de chaque grain avant qu'on les eût mélangés pour les moudre. Le goût des grains plus brûlés, le goût d'un grain resté presque vert... Ce goût avait une intensité surnaturelle. Jamais elle n'avait remarqué la violence du goût du café, ce goût qui vous pénètre, vous identifie à lui, vous occupe l'âme tout entière. Quels merveilleux sens je possède... comment n'en ai-je jamais tiré, jusqu'ici, plus de satisfactions ?

Et ce pain, il avait le goût de l'hiver et le goût de l'été, le goût des croassements des corbeaux en novembre quand on avait semé, le goût des chants d'alouettes dans le printemps qui se lève avec les blés, le goût de la rosée de juillet sur les trèfles dans la campagne embrumée... Elisabeth analysait le goût du beurre et retrouvait la vache qui l'avait formé, une belle vache rousse, avec des taches blanches sur le dos et deux cornes tendrement recourbées dont les pointes venaient rejoindre les yeux, deux grands yeux mélancoliques et bons... Il y avait des

mouches noires à l'angle interne de ces yeux. La vache clignait par moment pour les chasser, mais *elles* revenaient toujours... Il y avait un goût de mouche dans ce beurre, cette mouche plus grosse que les autres, plus audacieuse, et qui avait dû se faire écraser... Et puis ces voix d'hommes mêlées à ces nuances de sel qu'on discernait dans le beurre. Ces voix d'hommes qui résonnaient au fond des mines de sel étincelantes et sinistres, de Silésie.

— Elle se croit mariée, dit une de ces voix.

[177]

Malgré elle, Elisabeth regarda vers la droite, d'où la voix était venue. Elle ne vit personne. Cependant, elle n'hésita pas :

— Si ! je suis mariée, fit-elle, s'adressant à cet être invisible, dans le coin...

Mademoiselle Deleuze avait surpris cette attitude d'écoute, et cette réponse donnée dans la même direction. Dans ses cours, elle avait entendu parler d'hallucination ; ce devait être cela... Pour s'en assurer, elle dit à la malade :

— Madame, permettez-moi, personne ne vous a parlé ; personne ne vous a dit que vous n'étiez pas mariée.

— Personne ne lui a dit qu'elle n'était pas mariée ! s'esclaffa la voix, d'un ton d'ironie à laquelle on ne pouvait résister...

— Si ! vous me l'avez dit, grossier Silésien, reprit-elle, en s'adressant toujours au même coin... Et se tournant vers l'infirmière, elle lui déclara : « Vous, vous feriez mieux de ne pas me donner du sel ensorcelé... »

C'était cela ; ce sel était ensorcelé. Elisabeth jeta son plateau par terre, cracha avec véhémence pour chasser de sa bouche les dernières parcelles de nourriture. Mais elle eut l'impression qu'il était trop tard, les sons s'atténuèrent les fenêtres se mirent à s'éloigner, comme si sa chambre s'allongeait démesurément, l'infirmière et Rosa se rapetissèrent à vue d'œil.

Les deux femmes avaient vu Elisabeth s'endormir presque instantanément. Quelques instants plus tard, toute la famille était de nouveau réunie dans la chambre. Rosa était allée raconter la scène à sa façon insistant sur la manière naturelle dont Elisabeth avait mangé, sur les questions qu'elle avait posées, et laissant de côté les gestes étranges. En aparté, mademoiselle Deleuze raconta à Francine ce qui était arrivé par la suite : la malade avait certainement été hallucinée et c'était pourquoi elle avait jeté ses aliments.

Lorsque, quelques instants plus tard, Elisabeth se réveilla, elle *reconnut instantanément* les siens. Il y avait là son père. Dieu ! qu'il semblait fatigué ! Et son mari. Et Marie-Jeanne. Et Francine [178] et Rosa. Elle leur sourit. Elle eut, pour parler à son père, ses plus douces intonations, son air royal et enjôleur.

— Que de soucis je vous ai donnés, cher père, Et toi, Maurice... il me semble qu'il y a une éternité... Marie-Jeanne... et ton examen ? quelle aventure... Oh ! mais tu sais, on s'en tirera... Tu n'as pas oublié, Francine, que j'ai envoyé ma robe blanche à détacher ? J'ai une telle envie de la porter... tu sais je voudrais...

C'était bon de pouvoir parler ainsi, de retrouver les êtres chers... Son père et son mari lui tenaient la main... Elle les regardait. Mais il lui fallait un grand effort pour soutenir leurs regards. Ces regards étaient tellement pénétrants. Qu'est-ce qu'ils avaient donc dans leurs yeux ? C'était drôle, ces yeux d'homme...

Quelque chose passa sur son visage. La vie se figea au milieu de la phrase.

— La femme de Tout-Ank-Amon porte sa robe à détacher !... dit le Silésien... Elisabeth, de nouveau, regarda vers le coin... Elle eut peur. Elle serra les mains des deux hommes et, impulsivement, se cacha le visage dans la veste de son père...

Jamais aucun d'entre eux n'avait senti Elisabeth si proche, même quand elle était bien portante. Jamais elle ne leur avait paru si pitoyable, si digne d'être protégée, aimée, sauvée envers et contre tout... Chacun retrouvait pour elle son affection, ses sentiments entiers et purs...

— Si je pouvais, la conserver... pensait le docteur Van Meenen. En cet instant, le vieux, sceptique éprouva le besoin d'appeler à son se-

cours tous les pouvoirs du ciel et de la terre... Mon Dieu, mon Dieu ne l'abandonnez pas ! pria-t-il au fond de lui-même. Laissez-la-nous ! elle est revenue... Si elle guérit, j'irai à Lourdes chaque année...

Comme les enfants, comme les hommes simples, comme tous les hommes de la terre depuis le commencement du monde en de telles circonstances il faisait un vœu... Il abandonnait son attitude de doute, ses réserves scientifiques, ses attaches avec la raison pure, son effort pour se tenir indemne de ce qu'il appelait les faiblesses humaines, sa réputation d'esprit indépendant et fier. [179] Il irait à Lourdes. Il s'efforçait de désarmer ainsi ces mystérieuses forces maléfiques, ces dieux jaloux des hommes. Il fallait s'humilier, passer par leur volonté d'autocrates bornés... Et pourtant il ne faisait pas ce vœu comme il eût donné son portefeuille à des détrousseurs de grand chemin. S'il obtenait la guérison de son enfant, il éprouverait une reconnaissance absolue...

— J'ai peur, dit-elle, se serrant plus fort...

Et une nouvelle fois son esprit s'égara. Cette veste paternelle à laquelle elle s'accrochait familièrement se changeait en un somptueux vêtement d'or. Cette main qu'elle serrait devenait royale. Alors, son attitude lui parut peu digne. Se redressant soudain et regardant son père d'un regard de suprême autorité, elle lui dit :

— Pourquoi tolères-tu, Roi Tout puissant, que ta royale enfant soit insultée dans son propre palais ? Pourquoi n'envoies-tu pas tes soldats pour mettre à mort cet infâme insulteur... Je veux sa tête, entends-tu ?

À peine eut-elle prononcé ces paroles qu'elles eurent perdu leur sens. Elle se demanda ce qu'elle venait de dire et de faire... Où était-elle, qui étaient ces gens ? Que lui voulait-on ? L'acuité de ses sens, sa pénétration, son aptitude à percevoir les essences multiples des êtres, les hommes qui se cachaient sous les apparences des autres, les incarnations successives l'écrasaient. Et le goût, et les odeurs, et les bruits recélaient une multitude d'événements surajoutés, de personnalités étranges... Rien n'était plus soi. Chaque chose contenait toutes les autres... Les mots eux-mêmes possédaient des millions de sens nouveaux. Elle se souvint que la voix du Silésien ne lui parlait pas en français, mais en polonais. Et elle comprenait aussi clairement que si c'eût été sa langue maternelle. Pourquoi ne parlerait-elle pas en polonais... elle aussi.



— Rikoska, Rokosky, lamma sabacthanisky ! prononça-t-elle sur le ton qu'elle eût employé pour dire : et maintenant laissez-moi la paix. Et elle se recoucha, dans un geste de colère, se tournant de l'autre côté.

Il semblait qu'il n'eût fallu qu'une toute petite bienveillance [180] du destin pour que cet état se maintînt ! Une fois de plus son esprit sombrait, mais l'âme d'Elisabeth était toujours intacte. Un rien seulement la tenait prisonnière.

Malgré ce nouveau choc, le docteur Van Meenen, avant de quitter le chevet de son enfant, dit à voix haute :

— Je viens de faire le vœu, si Elisabeth guérit, d'aller chaque année qu'il me reste à vivre en pèlerinage à Lourdes.

C'était la chose la plus étonnante que le docteur pût prononcer tous connaissaient ses opinions sur ce qu'il appelait les agences de miracles. Francine pensa qu'il devait se sentir bien vieux, qu'il doutait désormais de la médecine et des hommes. Marie-Jeanne, comme Francine, ne put s'expliquer cette décision que par l'affaiblissement physique. Pour Ronquières, cette détermination n'avait rien d'inattendu : son beau-père s'accrochait à n'importe quoi. Il fallait du courage pour renoncer à invoquer les dieux. Son beau-père avait déjà montré tant de fermeté et de vaillance, à travers les vicissitudes de son existence, qu'il pouvait, sans déchoir, se laisser aller à une faiblesse. Pour eux tous, ce vœu du père exprimait le caractère désespéré du cas. Et du moment qu'on ne pouvait espérer qu'en un miracle, autant valait dire que tout était perdu.

Marie-Jeanne répondit :

— Tu as bien fait, père. Que Dieu protège Elisabeth !

Elle avait observé que, dans son charabia, sa sœur avait répété l'invocation du Christ à son Père, avant de mourir. Une fois de plus, elle y trouvait l'origine du mal et, en même temps, une raison d'espérer.

Lorsque, quelques moments plus tard, l'infirmière restée seule avec Rosa commenta l'événement elle s'exprima d'une manière que Rosa jugea déplaisante :

— Quelle joie, pour Dieu, dit-elle, de voir ces croyants hostiles réduits à discrétion. Vous avez entendu ? Il a été forcé de promettre un

voyage à Lourdes ! Dieu n'aime pas les orgueilleux, Rosa. Il se venge de la superbe des hommes. Cette maison avait attiré le courroux du ciel ! Vous verrez qu'elle guérira ! continua l'infirmière. Dieu montrera sa force et sa bonté.

[181]

Rosa se demandait en quoi cette maison aurait pu attirer particulièrement le courroux du ciel. Elle répondit :

— Moi, je ne prends pas Dieu pour un homme vindicatif et borné, je crois que lorsque l'heure est venue, rien ne peut empêcher les événements de se produire : c'est la fatalité. Je ne crois qu'à la Fatalité.

Comme elles discutaient encore, Elisabeth déclara de nouveau :

— J'ai faim...

Rosa se hâta de lui apporter les reliefs du dîner. Il restait du jambon, de la salade, quelques pommes de terre. Elisabeth se jeta avidement sur cette nourriture. Elle ne se soucia guère de la fourchette et du couteau, mais comme une sauvage, la bouche de plus en plus pleine, se servit avec les doigts. En quelques instants, le plat fut vidé.

— Encore ! disait-elle.

Mais aussitôt elle se tourna vers le coin, d'où montait la voix. Le Silésien venait de lui dire :

— La femme de Tout-Ank-Amon mange avec ses mains comme une négresse.

Elle ne fit aucun effort pour lui répondre, mais s'adressant aux deux femmes, leur enjoignit du ton le plus hautain :

— Viles esclaves, pourquoi ne me servez-vous pas dans ma vaisselle d'or ? Je veux ma fourchette et ma cuiller en or, et mon couteau en or. Vous en répondrez sur votre vie...

Il y avait dans son allure et dans sa voix quelque chose d'altier, d'implacable, de dur. Un être étrange se révélait, un être inconnu, capable de tout, qui agirait sans retenue, sans conscience, un être qu'aucune prière, qu'aucune pitié ne pourrait fléchir.

Rosa subit cette impression sans » pouvoir réagir. La terreur s'empara d'elle. Elle s'enfuit éperdue et sa course fit tant de bruit dans la maison que toute la famille se précipita :

— Que se passe-t-il ? s'écria Ronquières, anxieux.

Il vit la vieille servante figée au bas de l'escalier, sidérée, pâle, se tenant la région du cœur, comme si elle venait de fournir un travail surhumain. Lui-même prit peur.

— Qu'est-il arrivé ? répéta-t-il.

[182]

— Rien, fit Rosa, rien; mais j'ai eu peur ; Madame m'a fait peur.

Tout en écoutant, Ronquières, suivi de son beau-Père et de Francine, montait. Ils trouvèrent Elisabeth assise dans le lit, dans l'attitude de commandement, promenant autour d'elle un regard d'acier. Tous éprouvèrent la même crainte ; ils se trouvaient devant une personnalité inconnue, étrangère, devant une Reine satanique.

L'infirmière s'était réfugiée au fond de la chambre. Son premier mouvement avait été de fuir, elle aussi, mais elle s'était dominée et se tenait sur ses gardes derrière une chaise. Dans le silence mortel, Elisabeth les tenait à la pointe de son regard. Le père le premier refoula son angoisse.

— Elisabeth, dit-il, que se passe-t-il ?

Tout en parlant, il s'était approché, et faisait comme s'il ne voyait pas la menace, l'agression prête à se déclencher. Mais Elisabeth, les yeux fixés sur Francine, ne broncha pas.

— Je veux leur tête à tous. Ça leur apprendra à me manquer de respect.

Elle les aurait exterminés sans la moindre hésitation.

« Antinéa ! » songea malgré lui le docteur Ronquières. Lui aussi avait peur. Il se demanda si jamais il retrouverait la confiance perdue, la possibilité de s'abandonner auprès de sa femme. Elisabeth n'existait plus ; un être nouveau habitait sa chair, un être qu'on ne connaissait pas encore.

Pour Elisabeth ces minutes étaient pleines d'événements. Elle venait de se sentir dominatrice. Elle avait ordonné ; elle avait ployé sous sa volonté les humains mortels et puérils. Elle avait décidé de la vie et de la mort de dizaines de milliers de gens. Elle avait retrouvé sa voix

et son allure de Reine. Elle était toute puissante. Mais quand son père, s'approchant de son lit, lui prit doucement la main et lui dit :

— C'est bon, Elisabeth ! couche-toi, tu dois être fatiguée ! elle se laissa faire comme une enfant et s'allongea docilement dans son lit.

[183]

**LA NUIT EST MA LUMIÈRE.**  
**Roman.**

# VI

[Retour à la table des matières](#)

Ce samedi avait été torride. Une chaleur lourde s'était appesantie sur la terre pendant toute la journée et, maintenant avec la tombée du soir, on attendait l'orage. Le docteur Van Meenen s'était allongé au jardin sur le vieux transatlantique à larges raies rouges qu'aimait Francine. Il guettait le premier coup de tonnerre. Depuis l'aube, les chiens des fermes haletaient, la langue pendante.

Le médecin avait entendu passer deux charretées ; il reconnaissait l'attelage à ses bruits : le fermier voisin rentrait son orge... Deux charretées... Depuis combien de temps se trouvait-il donc là, à ne rien faire ? Et pourtant il n'éprouvait pas l'envie de se lever. S'éponger le front le fatiguait, bien qu'il ne fût vêtu que d'un costume en toile bise que depuis quelques années, depuis qu'il avait renoncé à toute recherche vestimentaire, il portait l'été.

Rentrer l'orge déjà ? Oui, c'était le temps de l'orge, la mi-juillet... Voilà plus d'un mois qu'Elisabeth était malade. Depuis plusieurs se-

maines il était plus irrité, plus impatient. La maladie de sa fille l'énervait, comme s'il n'avait plus eu la force de souffrir et de s'adapter. Il cherchait à fuir ; il avait cessé d'espérer. Il ne retrouvait pas son enfant dans cette sorte de mégère de théâtre.

Cette femme hautaine, méprisante, qui n'avait besoin de personne, [184] ne l'émouvait plus ; il se sentait devenir indifférent et attendait le retour de l'autre Elisabeth, qui déjà devenait un personnage irréel. Il remarquait aussi que l'Elisabeth d'aujourd'hui l'agaçait, le blessait, l'humiliait comme une inconnue eût pu le faire. Il lui en voulait de l'obliger à de grands efforts pour conserver intact son attachement pour sa véritable fille... En même temps, il s'insurgeait sourdement contre la Deleuze, comme il l'appelait, lui reprochant de l'empêcher d'être jamais seul avec son enfant. Il s'en exaspérait tout en se démontrant qu'il s'agissait de coïncidences.

L'heure sonna au clocher de Vairon. Le docteur ne sut pas s'il avait entendu sept ou huit coups ; il présuma que ce devait être sept. Son attention s'éparpilla à travers la campagne. Il faisait calme. Presque pas de rumeur au loin. Pas un friselis de feuilles. Il ne put supporter ce silence et se hâta vers le fond du jardin par où l'on pénétrait dans le potager. Pendant qu'il s'y rendait, une plante envahissante attira son attention. C'était un bluet magnifique, d'un bleu intense, saturé.

« Comment ce bluet s'est-il égaré entre ces cornouillers ? » se demanda-t-il.

Mais sa question s'évanouit. Il venait de penser au ruban bleu... oui c'était bien cela... Le ruban bleu du Normandie. Il s'efforça de préciser ce souvenir, le retrouva enfin et le situa. C'était exactement avant qu'Elisabeth tombât malade. Comme c'était, loin déjà !...

Le médecin s'aperçut aussi qu'il ne savait plus ce qu'il advenait de la question italo-éthiopienne. Admirateur de Mussolini, il espérait que le Duce viendrait à bout de l'astuce d'Albion. Comme il avait été absent du monde pendant ce mois ! et cela lui rappela qu'il avait oublié d'envoyer son adhésion à la *manifestation en l'honneur de Pasteur* qui avait eu lieu le six juillet, oui ce devait être le six, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la première vaccination antirabique... Il avait un culte pour Pasteur ; il eut l'impression d'avoir manqué à une amitié...

Mais il chassa ces idées importunes. Si seulement l'atmosphère pouvait se rafraîchir, il se remettrait à vivre, ce soir encore.

[185]

Lorsqu'il pénétra dans le petit verger, son esprit était momentanément libre ; il avait renoué quelques fils avec le passé, si lointain et si récent. Oui le mieux serait de vivre, de s'occuper de ses affaires, de s'intéresser aux questions essentielles. Il admira alors le pommier d'août ployant sous l'abondance de ses fruits pâles. Des branches allaient se casser ; il voulut alléger celle qui pendait le plus dangereusement et quelques pommes, prématurément mûries, se détachèrent. Il choisit la plus mûre et la mordit à pleines dents. Sa bouche s'emplit d'une surprenante fraîcheur et, de l'ensemble des sensations, une nuance se détacha soudain, prit le dessus, devint émouvante. Une vague de souvenirs submergea son esprit et il se revit, petit garçon en culottes courtes, dévorant goulûment les belles calvilles jaunes de son oncle Pierre. Il continua de manger, se laissant aller sans défense aux associations profondes. Il vit comment la végétation jaillissait du sol, combien les feuilles étaient vivantes, quelle multitude d'oiseaux pépiaient aux environs, alors qu'il imaginait que tout était silencieux ! Il vit combien les arbres étaient grands et forts, combien ardemment et solidement vivaient les plantes, les herbes, les fleurs. Tout cela était plein de relief, saturé d'odeurs végétales qui rejoignaient mystérieusement le monde immortel de ses premiers regards, de ses premiers contacts avec la vie. Peut-être aurait-il dû empêcher le présent de lui dérober la ligne d'horizon. Il eût fallu ne jamais s'engager que dans un présent transparent qui laissât deviner à travers sa trame la ligne bleue de l'enfance, dans un présent ténu qui laissât indéfiniment arriver jusqu'à soi la voix de la mère appelant à travers le jardin, le chant des cloches à l'époque où elles étaient vraiment joyeuses ou vraiment tristes.

Mais vivre ainsi c'eût été refuser de vivre... Le parfum lourd des phlox venait de le joindre, évoquant sournoisement le monde de la chair. Il ne fallait rien regretter. L'heure était venue pour lui de retrouver les saveurs perdues de l'enfance, de ralentir sa marche. Ce serait son rôle désormais. C'étaient des hommes de son âge qui avaient dû décider, aux temps lointains, des variétés de plantes qu'il valait la peine de cultiver, qui avaient choisi, au [186] sortir du paradis terrestre, les animaux qui méritaient qu'on les emportât.

Une envie de sagesse occupait sa pensée, d'une sagesse pour demain. Il ne put résister à la tentation de cueillir encore un certain nombre de pommes et il en rapporta, plein les mains, à la maison. Ce fut Marie-Jeanne qui l'accueillit à la cuisine. Elle fuyait la chambre de sa sœur ; une fois de plus Elisabeth s'était ruée sur l'infirmière, avait renversé table et chaises, arraché ce qu'il restait de rideaux, puis s'était remise au lit sans dire un mot. En voulant aider à la maîtriser, Marie-Jeanne avait été griffée aux mains.

En voyant Marie-Jeanne manier le flacon de teinture d'iode, scène maintenant familière dans la maison, le docteur hésita quelques secondes, puis il déposa ses pommes sur la table.

— Le temps orageux ne lui vaut rien, dit Marie-Jeanne, sans détourner les yeux.

Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais vu son père rapporter des fruits. Elle comprit qu'il voulait se dérober à la cruauté du moment et leur procurer un plaisir. Mais elle ne lui en sut aucun gré. Il devenait puéril ; il fuyait la chambre de la malade, il fuyait la maison, s'attardait à de grandes tournées qui traînaient en longueur. Il semblait ne rien savoir de ce qu'elles, Marie-Jeanne, et Francine et Rosa et l'infirmière avaient vécu ces dernières semaines. Elisabeth était constamment furieuse et agressive, elle avait arraché le lustre, brisé tout le mobilier de la chambre, déchiré on ne savait combien de vêtements. Elle crachait, griffait, attendait le moment propice pour vous attaquer, et, avec une sournoiserie sans égale, portait le coup qu'elle paraissait avoir médité depuis longtemps.

Marie-Jeanne pensa que son père voulait la consoler avec ses pommes. Les prenait-il donc à ce point pour des gosses ? Devant la gravité de l'heure, cette histoire de pommes était tout simplement risible. Si, du moins, il se confiait ! Mais il restait à part, méconnaissant tous les efforts de ses enfants et, aveuglé par une affection exagérée, imposait aux siens, sans daigner le remarquer, un véritable calvaire.

[187]

Bien plus, malgré ses efforts pour lui venir en aide, son père se détachait d'elle, semblait la fuir, et à la disparition d'Elisabeth, s'ajoutait ce malheur nouveau.



Elle était à bout de nerfs et tout concourait à la troubler, jusqu'aux sentiments qui naissaient en elle à l'égard d'Elisabeth. Elle n'était d'ailleurs pas la seule, dans la maison, à subir cette transformation, mais personne ne se l'avouait. Depuis qu'elle était devenue si méchante, Elisabeth provoquait chez les siens une sorte d'hostilité. Marie-Jeanne avait beau connaître le caractère maladif des actes de sa sœur, elle ne pouvait s'empêcher d'en vouloir à la malade, de lui prêter des intentions autres que celles que lui accordaient les apparences, de la juger d'une manière désagréable, d'avoir envie d'en être délivrée. Toutes ces ébauches d'idées, elle les refoulait sauvagement, sans parvenir à ne pas se sentir coupable, sans parvenir à les réduire au silence. Au début de la maladie, par exemple, elle ne prenait pas garde à la valeur des objets brisés par Elisabeth ; elle était bien plus impressionnée par le geste que par la perte de l'objet. Francine avait déploré avec elle la mise hors d'usage du vieux fauteuil à accoudoirs et elle-même, toute convaincue qu'elle fût du délire de la malade, ne pouvait s'empêcher de remarquer que c'étaient toujours ses belles blouses qu'Elisabeth déchirait et que c'était son beau nécessaire de voyage que la malade avait lacéré. Marie-Jeanne en arrivait à retrouver la personnalité antérieure d'Elisabeth à travers ce comportement incohérent et sa solitude, maintenant, était une solitude d'irritation et d'impatience. Quand, de temps à autre, elle songeait à son examen et à sa thèse qui restait en suspens, sans que personne dans la maison parût songer que c'était pour elle une affaire, importante, il passait en elle une colère qui ne visait que l'aveugle destin, mais qu'elle sentait en réalité dardée contre cette singulière maladie d'Elisabeth, cette singulière Elisabeth.

Et puis, Maurice se détournait d'elle, exactement comme son père. C'était affreux d'être ainsi reléguée dans la solitude, car c'était bien cela : sa solitude n'avait jamais été si grande et, semblait-il, si définitive. Ah ! comme c'eût été différent si son père [188] lui avait dit : « Ma pauvre Marie-Jeanne, j'ai pensé à toi, dans ces moments si durs. Assieds-toi un moment ; rafraîchis-toi en attendant l'orage... »

— Assieds-toi, Marie-Jeanne, lui dit son père, s'asseyant lui-même au coin de la table, tout en écartant négligemment de la main, comme si elles n'existaient plus, les pommes qu'il venait d'apporter. Il reprit :

— On a bien de la peine à ne pas lui en vouloir de tout cela, n'est-ce pas ! Son séjour devient lourd dans la maison. Moi-même je me défends mal contre l'impression qu'elle est étrangère. Une étrangère

dangereuse. Je comprends maintenant qu'aliéné vient du mot latin : *alienus*, étranger.

Il regardait les lignes rouges du pavement. Marie-Jeanne avait eu un petit choc. Les paroles de son père survenaient exactement comme s'il avait deviné ce qu'elle pensait.

— Voilà, continua-t-il, tu es maintenant l'aînée. C'est avec toi que je dois discuter ces choses. Il me semble que nous ne pouvons plus tenir Elisabeth. J'ai essayé de me le dissimuler le plus longtemps possible. Il faut qu'on la place quelque part dans un asile, là où on peut la soigner comme il convient, se protéger d'elle et la protéger d'elle-même... Car je n'ai plus d'espoir.

Marie-Jeanne regardait toujours son égratignure, sans répondre. Elle n'osait lever les yeux. Ce père dont elle avait douté, voici qu'il venait au-devant d'elle, lui disait ce qu'il fallait dire, montrait qu'il avait tout vu et tout apprécié. Seulement, il avait tenu jusqu'à la dernière minute. Elle eut envie de se jeter à son cou, de laisser éclater les pleurs qu'elle retenait. Mais c'eût été une scène sans précédent. Et puis il ne s'agissait pas d'elle.

— Qu'en pense Harribat ? continua-t-il.

Elle leva les yeux : Harribat ? Comment saurait-elle plus qu'une autre ce que pensait Harribat ? Et pourtant son père devinait juste : elle le savait. « Harribat ? fit-elle, comme s'il lui paraissait surprenant qu'on songeât à lui à ce moment. Elisabeth n'est ni sa fille ni sa sœur. Il est fort à l'aise dans tout cela... »

Elle ne quittait pas le regard paternel comme si elle n'eût rien voulu perdre de cet instant.

[189]

— Harribat voit les choses plus objectivement, comme tu dis. Mais il arrive toujours un moment où il faut les regarder objectivement. Il a raison. Nous le pensons tous ici. Mais je n'ose en parler à Maurice.

— Maurice ? je sais qu'il l'a compris depuis longtemps déjà.

Il fut un moment sans répondre. À la fin, il demanda :

— Maurice aussi crois-tu ? Es-tu bien sûr de ce que tu dis ?

— Non, je le suppose seulement, fit-elle. Ou plutôt c'est Harribat qui le supposait et m'en a fait part.

— Ah ?... Il est vrai qu'il est dans l'ordre que le père vienne le dernier... Crois-tu vraiment ?

— Exactement, reprit-elle, Je pense que Maurice se rend compte que nous ne pouvons plus guère tenir. Un peu comme toi... Et ton cœur ?

Elle s'était jetée sur cette idée pour détourner la conversation ; depuis plus de dix jours elle ne s'était plus informée de sa santé...

— Je suppose que tu as vu qu'il allait bien, répondit-il, d'un ton énigmatique, ou Marie-Jeanne perçut quelques ombres.

Depuis des jours, à d'imperceptibles nuances, le docteur Van Mee-nen sentait la désapprobation des siens. Il en connaissait le motif, mais se taisait. Il savait que son silence seul maintenait Elisabeth aux « Erables ». C'est l'hostilité de Marie-Jeanne qu'il avait le mieux perçue. Elle ne le regardait plus avec cette attention affectueuse qui le suivait partout dans la maison et il en souffrait. Elle ne cherchait plus à communiquer avec lui par le regard. Bien qu'il eût toujours vécu comme s'il ne remarquait pas ces détails, il en vivait, un peu comme certains hommes vivent de la beauté du site qu'ils habitent. Cette attitude de Marie-Jeanne l'avait amené à percevoir celle de Francine, celle, de Rosa. Et même au dehors, les gens ne s'informaient plus auprès de lui de l'état de la malade. Le curé lui-même revenait aux généralités.

Il avait connu cet esseulement, dans le temps, après Louise Van Loo. Le soir même où il avait rompu, où il avait écrasé cette chenille noire, il lui avait semblé que ses camarades qui, pourtant, ne savaient rien, l'accueillaient avec moins de sympathie. [190] Il s'était senti étranger dans la rue, avec on ne savait quelle nuance de soupçon derrière les fenêtres ou dans le regard des inconnus. Mais il s'était dit que c'était une impression stupide, un signe de nervosité. Il était assez fort pour passer outre, et il avait défié ces signes du dehors. Il avait su, par la suite, que ces choses n'étaient pas sans signification. Mais, il était jeune, sûr de l'avenir, sûr de lui. Aujourd'hui ce n'était plus le cas ; cet isolement était lourd, mauvais, presque excommuniant.

Malgré le ciel gris, une douce lumière, celle du Nord, éclairant à la Rembrandt le visage de Marie-Jeanne, baignait cette cuisine d'une atmosphère de paix inclinant à la simplicité. Le docteur s'épongea le front. Il se rendait compte de l'intensité avec laquelle Marie-Jeanne ressemblait à Elisabeth et au moment où il allait commencer à parler, il éprouva une résistance menue, mais insidieuse. Ayant tout perdu d'Elisabeth, c'était comme s'il ne pouvait rien attendre de Marie-Jeanne. En ces derniers jours, il avait dû fuir Marie-Jeanne comme il fuyait Elisabeth.

— On se perd, dit-il, dans des événements pareils. On a bien de la peine à rester soi-même... Il me semble que si l'atmosphère pouvait se rafraichir tout irait mieux. J'éprouve un besoin enfantin de pluie. Je l'attends comme une solution à cette tension que nous subissons et c'est ridicule, car il n'y a qu'une seule solution : Elisabeth ne peut plus rester ici. Nous devenons une maison anormale, notre atmosphère se charge et se surcharge d'effluves empoisonnés. Il faut arranger cette situation ce soir, Marie-Jeanne. Je t'en charge. Tu comprendras que je ne puis m'occuper de cela moi-même. Tu croyais savoir ce qu'Elisabeth était pour moi. Mais c'est bien autre chose. Tu sauras peut-être, plus tard, quand toi-même tu avanceras dans la vie... Quoi qu'il arrive, quoi qu'elle fasse, jamais, je bénis et je bénirai Elisabeth, et même si un jour je me laisse aller à l'impatience, sache que ce ne sont pas là mes vrais sentiments.

Il se tut. Il s'était pris le front dans la main droite, comme il le faisait parfois le soir quand, au sein du groupe familial, il voulait se recueillir. Une goutte de sueur coula sur son index, poursuivit sa chute le long du doigt et vint couler jusqu'au creux, [191] à la naissance du pouce. Une seconde suivit. Une troisième... Marie-Jeanne retira son mouchoir de sa manche et, aussi délicatement qu'elle le put, essuya cette transpiration--- Puis, sans rien dire, éplucha et partagea une des pommes. Quand elle eut goûté, elle dit :

— Oh ! ces pommes ! Elles ont un goût qu'on n'oublie pas ! Moi je ne puis toucher à une de ces pommes sans me souvenir de la toute première, là-bas, au fond du jardin, auprès de l'arbre, encore tout petit, sans autres arbustes autour. Il faisait un soleil éclatant, il y avait de grands nuages blancs dans le ciel, et la pomme était si chaude qu'elle me parut brûlante. Mais quand j'y mordis, elle avait un goût de fraî-

cheur qui transfigura le ciel. C'était si délicieux que j'en voulus manger une seconde, mais la seconde n'était pas aussi bonne...

Le père s'était ranimé ; il écoutait son enfant avec grand intérêt; il souriait.

— Oui, dit-il, on n'oublie pas. Moi aussi le goût de ces pommes me ramène à un jour de mon enfance. Et tu me rappelles que moi aussi j'avais voulu en manger une seconde — je l'avais oublié — tantôt en les cueillant.

Le docteur Van Meenen n'avait jamais encore éprouvé envers ses enfants l'impression réelle de sa survie en eux. Il reconnaissait bien certains traits du visage, certains détails des mains et des doigts, certains traits du caractère, mais tout cela est abstrait, il y restait indifférent... Mais cet être qui était là devant lui avait la même manière de savourer un fruit ; cet être recérait en lui, au delà des yeux, le même monde intérieur, immense, aux dimensions du ciel. Son monde à lui était présent en Marie-Jeanne, tout entier, et quand même elle vieillirait il continuerait à survivre en elle, à se prolonger en elle. Quand, depuis longtemps, on aurait oublié de fleurir sa tombe, Marie-Jeanne porterait toujours en elle ce monde qu'il venait d'entrevoir, signe irréfutable et vivant de sa présence et de sa paternité... Et peut-être les enfants de Marie-Jeanne...

Ce souvenir créa entre eux un lien nouveau. Pour Marie-Jeanne, son père qu'elle imaginait si différent d'elle, si hors de portée, [192] voici qu'elle percevait, à travers lui, l'identité foncière des hommes, la simplicité avec laquelle les âmes, recréent, à travers les jours, l'image intérieure de ceux qui leur donnèrent la vie. C'était merveilleux. Son père ? Cette révélation la rapprochait tellement de lui que c'en était presque surhumain...

Du coup, ils ne trouvaient plus rien à se dire.

Mademoiselle Deleuze avait traversé ce mois difficile d'une manière que chacun qualifiait d'exemplaire. Pratiquement, elle n'avait jamais quitté la malade ; elle n'avait pris ni repos, ni depuis qu'Elisabeth était devenue difficile, elle avait fait preuve d'une patience, d'une mansuétude, d'un sang-froid qu'on n'aurait pas imaginés possibles.

Rosa se tenait un peu à l'écart; extérieurement son attitude n'avait pas changé, mais elle ne se livrait plus aveuglément. Francine, par contre, appréciait comme il le fallait l'abnégation et le dévouement de l'infirmière. Souvent elle lui disait :

— Vous êtes tout simplement admirable.

Mademoiselle Deleuze répondait alors : « C'est ma religion qui me soutient »... ou bien « Dieu est amour » ou bien : « C'est si peu de chose au regard de ce qu'on pourrait faire si on se donnait. » Et Francine s'en allait rêveuse, se disant qu'elle n'était probablement pas capable d'un tel idéal. Marie-Jeanne admirait autant, mais en parlait moins. Le curé ne tarissait pas d'éloges sur cette infirmière modèle qui, passant une nuit exténuante sur deux, avait la force de caractère de ne rien prendre après minuit et de venir communier chaque matin. Il la citait souvent en modèle à ses enfants de Marie. Cette infirmière mon trait de quoi était capable l'âme qui puisait son énergie en Dieu.

Cette réflexion avait énervé un soir le docteur Van Meenen qui n'avait pu s'empêcher de dire :

— C'est bien agaçant qu'elle nous quitte ainsi chaque matin !

Mais ses filles avaient sévèrement riposté ; cette communion était tout pour elle et c'était le seul moment de la journée quelle ne réservait pas entièrement à la malade.

[193]

— Sans compter, avait ajouté le prêtre, que ses prières et ses communions aideront peut-être beaucoup la chère malade.

Le vieux docteur avait dû reconnaître que sa réflexion était déplacée.

— Je viens d'être injuste ; je le suis toujours pour elle ; c'est même à croire que j'y prends plaisir...

Maurice savait bien mademoiselle Deleuze un peu bigote, mais il crut devoir intervenir :

— Nous devons convenir que c'est elle qui rend possible le séjour d'Elisabeth dans cette maison ; c'est elle qui nous donne la sécurité. Pardonnons-lui ses défauts mineurs...

— Vous allez fort ! s'écria le curé, souriant : « ses défauts mineurs !... » Si mes paroissiens savaient que j'ai pu laisser passer une hérésie de cette dimension ! ...

— Elle ne passe pas ! intervint Francine, nous l'arrêtons sur place. Croyez-moi, Monsieur le curé, ils feront tous amende honorable...

Mais Marie-Jeanne cita tout de même l'opinion du docteur Harribat. Celui-là aussi trouvait mademoiselle Deleuze parfaite. Mais par principe, il estimait qu'une infirmière ordinaire, ne connaissant rien à ces maladies, n'était pas à sa place dans cette chambre... Et elle ajoutait : Harribat est ainsi : tout lui donne tort, mais il a toujours raison en principe...

— Les principes, encore faut-il qu'ils soient bons... fit remarquer Francine. Moi j'aurais beaucoup de peine à m'y fier...

— On te reconnaît, riposta Marie-Jeanne avec sympathie.

Et on parla d'autre chose.

En fait, tous ces jugements favorables portaient sur l'activité visible de l'infirmière. Elle savait qu'on faisait son éloge, mais se méfiait des hommages de la créature. Son devoir ne pouvait pas être limité à son activité visible : elle devait, si possible, aller beaucoup plus loin et donner à sa patiente, du point de vue moral, tout le bien qu'elle lui procurait au point de vue physique. Et d'après elle, Elisabeth était surtout malade moralement. Les [194 ] prétentions des médecins à faire de ces troubles de l'esprit une maladie comme une autre relevaient de la fantaisie. Une maladie de l'âme ne pouvait pas être une maladie du corps ; c'était l'évidence même. Dans le cas d'Elisabeth, la maladie morale était l'orgueil. Dans cette famille où la vie chrétienne était assoupie, on oubliait que l'orgueil est le péché du monde, qu'il avait été la cause de la chute de Lucifer, l'occasion de la faute du premier homme et des malheurs de tous. Oui, Elisabeth souffrait d'un orgueil incommensurable. Son délire de royauté était l'orgueil même, poussant une excroissance dans le temps, quatre mille ans en arrière.

La conduite à suivre pour la guérir était simple : lui enlever ses illusions de prééminence, lui faire prendre conscience de son indignité.

Son indignité ! C'est cela qui la révoltait dans cette maison : personne ne sentait cette indignité des hommes, ne paraissait conscient du péché originel., Et pourtant qu'étaient ces hommes et ces femmes, sinon de grossiers et incurables pécheurs ? Oh ! Combien il restait à faire pour apprendre aux gens qu'ils n'avaient pas trop de toute leur existence pour se la faire pardonner. Il lui eût fallu un fer rouge pour répandre autour d'elle tout le bien qu'elle eût désiré... Avec cette Elisabeth, du moins, elle pourrait agir. Dieu la lui confiait. Naturellement cela devait être fait à l'insu des médecins ; ils n'y connaissaient rien. Elle exécuterait ponctuellement leurs prescriptions inutiles, la déontologie l'exigeait. Mais au delà de la déontologie, elle ne devait rendre compte à personne.

L'infirmière avait donc accepté le combat. La première fois qu'elle s'était trouvée seule avec Elisabeth, après la première scène de menace, elle lui avait dit :

— Ma petite, tu ne dois pas t'imaginer que tu feras de moi ce que tu as fait de ta famille. Je t'apprendrai l'obéissance ! et par moi tu accèderas aux solides vertus de la femme forte.

Elle avait proclamé ce programme à un moment où sa malade, égarée, ne pouvait rien comprendre.

— Qui êtes-vous ? avait demandé Elisabeth un peu plus tard.

L'autre avait répondu :

[195]

— Que t'importe ! Je suis l'ange de ton salut ! Et tu vas m'obéir, petite !

Et ce disant, pour bien marquer son autorité, elle lui avait refermé le col de sa blouse. La réponse à ce contact agressif ne s'était pas fait attendre et une seconde plus tard, mademoiselle Deleuze se retrouvait sur le plancher, avec les débris du col en mains...

Elisabeth la regardait se relever avec ironie.

— Ça te va ? demanda-t-elle. Il y avait dans la voix d'Elisabeth une telle ironie, un tel mépris que l'infirmière en fut interloquée. Oh ! si à ce moment-là elle s'était écoutée ! Mais elle était femme de devoir.

Le plus grand bien exigeait qu'Elisabeth portât sa blouse déchirée, puisqu'elle l'avait abîmée volontairement. Il était également nécessaire



qu'elle respectât l'infirmière, pour le principe. Mademoiselle Deleuze estima qu'il valait mieux ne pas discuter et agir. C'est ainsi que progressivement le beau linge de la malade fut remplacé par du tissu plus grossier. Marie-Jeanne et Francine avaient accepté. Elles ignoraient que lorsque, en tête-à-tête avec son infirmière, Elisabeth, dans un moment de fureur, s'abandonnait à ses destructions, l'autre lui disait mielleusement :

— C'est cela, hâte-toi de tout détruire ; il faut que tu vives comme une pauvre, dans la saleté, que tu te rendes compte de l'inanité de ton orgueil... Plus vite tu auras tout brisé, plus vite tu seras enfin comme tu dois être... Ne connais-tu pas l'histoire de Job ?

Elisabeth, la plupart du temps en pleine confusion mentale, ne comprenait rien à ce que lui disait l'infirmière. Plusieurs fois, elle avait menacé :

— Je te tuerai !

— Tue-la, disait alors le Silésien qui, à certains moments, savait être sympathique. C'est une vipère empoisonnée.

Mais, dans l'ensemble, Elisabeth subissait toutes ces vexations sans en souffrir, sans même les remarquer.

Comme les brimades ne donnaient aucun résultat, l'infirmière imaginait qu'elles n'étaient pas assez douloureuses et ruminait [196] constamment dans son esprit des procédés plus efficaces. Elisabeth ne se rendait pas. Et, peu à peu, mademoiselle Deleuze qui, au début, » n'avait agi que par conviction, et qui devait se faire une certaine violence pour se comporter durement, avait fini par prendre sa malade en haine. Et elle se le reprochait. Cela ne l'empêchait pas d'aller de plus en plus fort, et comme toute cette situation était secrète, il se passait dans cette chambre, entre ces deux femmes qui ne se parlaient pas et dont l'une était pratiquement inconsciente, des scènes de cruauté silencieuse. Lorsque par exemple Elisabeth était restée deux jours sans déchirer sa chemise ou sa robe de nuit ou sa blouse, l'infirmière, comme par mégarde, la lui déchirait elle-même. Lorsque la malade se lançait avec appétit sur un plat, l'infirmière voulait la servir elle-même afin de lui apprendre à modérer ses passions. Comme un animal avide, Elisabeth se dressait alors pour s'emparer des aliments et la bataille

commençait, ou bien, comme un enfant boudeur, elle refusait de manger.

Mademoiselle Deleuze s'imaginait avoir vu clair. Elle triompherait de l'esprit du mal, elle terrasserait le serpent...

Sans que personne l'eût remarqué, sans qu'elle en fût consciente elle-même, c'était l'infirmière qui avait amorcé, contre Elisabeth, cet état d'esprit pénible, dans lequel, tout en la sachant irresponsable, chacun, dans la maison, lui reprochait secrètement ses actes.

L'infirmière avait observé ce changement d'attitude de l'entourage envers Elisabeth ; elle s'en réjouissait, car ces dispositions étaient nécessaires à la guérison. Il fallait que la malade connût le fond de la solitude, de l'abandon, de la pauvreté. Lentement, sûrement l'atmosphère propice se créait. Les plus difficiles à éloigner étaient le père et le mari ; mais grâce à sa présence continuelle, elle y réussissait de mieux en mieux. La plupart des petits événements de la chambre s'écoulaient en tête-à-tête. Rosa ne savait presque plus rien ; et n'avait plus de détails à raconter. Les grandes scènes commençaient toujours soudainement, pendant la surveillance de l'infirmière, et la famille n'arrivait généralement que trop tard.

On avait commencé par compter sur cette infirmière, maintenant [197] on lui abandonnait la malade. Rosa aussi avait fini par lui laisser toute la place.

Depuis que mademoiselle Deleuze la veillait seule, Elisabeth avait eu, mais de moins en moins souvent, d'autres moments de lucidité. Elle demandait toujours la même chose : « Où suis-je ? Où est mon père ? Quel jour sommes-nous ? Que m'est-il arrivé ? Qui êtes-vous ? Comment se fait-il que je sois arrangée de la sorte ? » Ces éclairs de conscience ne duraient que quelques minutes, parfois moins. L'infirmière prit sur elle de ne pas les signaler ; c'était une comédie de la malade : elle en serait pour ses frais... A toutes les questions d'Elisabeth, elle opposait un mutisme parfait. Une fois Elisabeth lui prit affectueusement la main ; l'autre la retira sauvagement.

— Vous ne réussirez pas avec moi...

— Réussir quoi ?

— Votre comédie d'enfant gâte. Ah, c'est bien fini d'avoir le monde à vos genoux, vous ne m'y aurez pas...

Dans l'esprit, momentanément clair d'Elisabeth, ces paroles provoquèrent une crise d'angoisse. Elle voulut crier, mais ne réussit qu'à pousser un appel rauque. Elle regardait son infirmière avec des yeux étranges, épouvantés. Celle-ci ne supporta pas ce regard. Elle se retira vers la fenêtre et, apparemment distraite, contempla la campagne. Elisabeth espérait que son père ou Maurice viendraient la délivrer. Elle se disait : mais où sont-ils ? pourquoi m'ont-ils laissée dans une chambre à demi démolie ? avec cette femme qui ne me parle pas, qui ne m'aime pas, qui se comporte comme si elle allait me tuer ? que leur est-il arrivé ? est-ce qu'ils seraient morts tous ? J'ai une impression de fin du monde...

Elisabeth devait raconter plus tard que la dernière vision qu'elle avait eue de sa maison et des siens, fut cette scène dans sa chambre, sans meubles, sans dessus-dessous, avec le profil dur d'une étrangère impassible dans l'embrasement de la fenêtre sans rideaux...

À partir de ce moment, ce devait être vers le 5 ou 6 juillet, l'esprit d'Elisabeth reprit apparemment une certaine consistance. Les moments d'insidieuse lucidité disparurent ; mais le délire [198] acquit une certaine ligne ; un nouvel état de conscience s'organisa. Les lointaines racines de la psychose, d'innombrables souvenirs d'enfance qu'une mémoire à double sens évoquait avec une signification nouvelle, des milliers d'observations de sa vie d'adulte venaient former une personnalité nouvelle, surgie des brumes d'une lointaine hérédité et de l'inconscient, qui serait conforme aux rêves de l'homme éveillé, une personnalité qui raisonnerait sans syllogismes, qui posséderait une mémoire sans défaillance, qui lirait dans les cœurs, et s'affranchirait de l'espace et du temps.

De la fenêtre, mademoiselle Deleuze avait devant elle un paysage accueillant et harmonieux. Entre les nuées rondes qui se déplaçaient lentement, le soleil, très bas à l'horizon, illuminait de côté les champs dorés et les frondaisons sombres du parc de Vairon. L'infirmière fut étonnée que le soleil, à cette heure du jour, se trouvât là. Ce soleil était le soleil d'Elisabeth, le soleil de Marie-Jeanne et de Francine. Jusqu'à cet instant, quand elle entendait parler du soleil dans cette maison, et Dieu sait si c'était fréquent, elle imaginait toujours la classe de géo-

graphie, avec les commentaires ironiques sur les Egyptiens qui adoraient ce foyer de combustion. Il n'y avait aucun soleil, aucun foyer de lumière et de chaleur dans son âme. La maison de ses parents devait être orientée au Nord. Et maintenant voilà qu'elle apprenait que le soleil existait et qu'éternellement il avait marqué les jours, les heures, les saisons, rédigeant lui-même le calendrier de la vie. Le calendrier de la vie. Elle n'avait jamais connu que le calendrier administratif, avec le nom des saints et les indications pour les jours maigres... A brûle-pourpoint, elle se rendit compte que tous les habitants de cette maison, qu'un tas de gens qu'elle avait rencontrés, qu'un grand nombre de ses compagnes peut-être savaient où se levait et où se couchait le soleil de leur enfance. Une sorte de gêne la saisit ; elle en eut comme une honte ; et instinctivement comme quelqu'un qui vient de trébucher sans élégance, elle regarda furtivement autour d'elle. La malade avait les yeux fermés ; la tête reposait calmement sur l'oreiller. Mademoiselle Deleuze se demanda combien de temps elle était restée [199] à songer. Son cœur était apaisé. Comme c'eût été bon, d'aller s'asseoir auprès de sa malade et d'essayer de parler. Pourquoi avait-elle retiré sa main tout à l'heure ? Maintenant il était trop tard. Comme elle était seule ! Et sa vie, cette vie qu'elle avait donnée, sans arrière-pensée de la reprendre jamais, et qui s'en allait jour par jour, heure par heure, dans le silence, dans l'abandon, avec le souvenir éblouissant d'avoir rencontré Dieu, un soir, vers ses treize ans. Dieu qui, depuis cette minute mémorable, ne lui avait jamais plus donné le moindre signe. Elle dirigea de nouveau les regards vers la fenêtre.

Maintenant le soleil était caché, la lumière était douce. Quelqu'un arrivait sur la route. C'était un homme. Sa démarche était jeune et souple, bien qu'il fût grand. Il semblait endimanché. Son costume était sombre. Ses épaules étaient larges. Ses pantalons ne flottaient pas. Il devait avoir de belles jambes d'homme comme elle en avait parfois vu.

Tout en s'insurgeant contre cette pensée, elle avait reconnu le docteur Harribat. Elle sursauta, se retira sur le côté.

— Mon Dieu, dit-elle intérieurement, pardonnez-moi ! Et après un moment : « Ayez pitié de moi... »

Mais cet appel ne produisit pas d'effet ; un sentiment inexprimable de détresse et d'échec l'envahit ; elle chercha machinalement à remet-

tre plus ou moins en équilibre une chaise qui n'avait plus que trois pieds, et s'assit. Elle espérait pouvoir pleurer. C'eût été un soulagement, mais elle n'y parvint pas...

L'heure du souper arriva avant que son émotion fût calmée et Marie-Jeanne vint la remplacer.

— Mademoiselle, je vous prie, allez vous promener un peu ; voilà plusieurs jours que vous ne sortez pas, ce n'est pas humain.

— Oui ; je suis fatiguée, avait-elle reconnu ; je vous remercie, je vais profiter de votre invitation... Et, à voix basse, elle lui confia : elle vient encore d'avoir un moment de lucidité... Elle n'a rien dit de spécial...

Marie-Jeanne la laissa partir sans chercher à prolonger l'entretien. Elle portait un gros cahier et paraissait avoir l'intention de s'occuper. Au bas de l'escalier, Mademoiselle 'Deleuze rencontra [200] le docteur Harribat. Il ne l'accosta pas au passage, comme il le faisait la plupart du temps, pour demander des détails sur le comportement d'Elisabeth.

— Il craint qu'elle n'attaque Marie-Jeanne, pensa-t-elle. Pour moi personne ne s'inquiéterait, pour moi, on ne se presserait pas...

Une tristesse rancuneuse obscurcit son âme. Elle traduisit ce sentiment en pensant : « Ces gens ne savent pas souffrir et se dévouer. Ils ne vivent pas. » À mesure qu'Harribat montait, une sorte de colère s'infiltrait en elle : « Comment pourrions-nous sauver le monde au point où il en est ? » Son inconscient mit le feu à la rampe, de grandes flammes montèrent jusqu'à l'étage ; en un éclair, les « Erables » furent réduits à néant. Quand elle pénétra dans la salle à manger, elle était redevenue plus calme. Comme d'habitude, ses yeux glissèrent sous les regards du docteur Van Meenen sans s'y arrêter et comme il lui demandait : « Pas trop de difficultés ? »

— Non, pas trop, fit-elle simplement.

Elle s'assit et regarda vers la fenêtre comme pour contempler un peu de lumière, un peu de vie, mais elle ne voyait rien que très loin, méconnaissables, dans une pénombre, Harribat et Marie-Jeanne. Elle pensait qu'il fallait reconstruire le monde au plus tôt, repartir de zéro, recommencer le déluge et instaurer dès le début, un solide royaume de Dieu. Elle constatait qu'à mesure qu'elle avançait en âge, elle compre-

nait mieux qu'aucun progrès ne s'accomplirait parmi les Gentils. Ce soir, comme jamais, elle vivait dans l'impatience d'en finir avec cette tiédeur des hommes, avec cette indifférence des êtres. Mourir, oui, puisqu'elle avait fait le sacrifice de sa vie. Mais pas avant d'avoir tué le péché...

— Vous avez l'air très fatigué, Mademoiselle, dit le docteur qui n'était pas sans constater sa tension intérieure.

— Fatiguée ? Non... Ce n'est pas le mot...

— Non, ce n'est pas le mot... acheva-t-il. Il venait de se dire, avec une malice bienveillante de médecin, que c'était, sans doute pour elle, la mauvaise période du mois. Ce n'est pas le mot... Mais c'est quand même la chose.

— Peut-être...

[201]

Ce n'est qu'après avoir répondu qu'elle se rendit compte combien sa réponse était allusive, car, après tout, les paroles du médecin ne voulaient rien dire. C'était elle qui venait de lui avouer, sottement, avec ce « peut-être » : « C'est cela, c'est ce que vous pensez, ne faites donc pas attention ! »

Elle venait dans la maison pour prêcher l'exemple, pour convertir, pour entraîner les âmes dans le sillage de la grâce et elle commençait à dire au plus sceptique de la bande : Ne prenez pas garde à ce que je pourrai dire ou faire ces jours-ci.

Elle s'en voulut, déplora une fois de plus ce qu'elle appelait ce manque absolu de maîtrise d'elle-même et décida une fois encore de se durcir davantage. Le docteur l'avait vue rougir légèrement. Il en fut gêné et se demanda si, à son insu, il avait exprimé l'idée qui lui avait traversé l'esprit... Et il s'était mis, lui aussi, à regarder par la fenêtre.

Quand le docteur Harribat eut essayé, pendant quelque temps mais en vain, d'entrer en contact avec sa malade, il s'enquit de ce que lisait Marie-Jeanne avec cette attention.

— Puis-je savoir, Mademoiselle, le nom de l'auteur que vous avez préféré ce soir ?

— Moi-même, répondit-elle en souriant.

— Ah, un journal ?

— Non, une thèse... une ébauche de thèse... l'ébauche de ma thèse.

— Une thèse ?

— C'est vrai, vous ne savez pas... Figurez-vous que je devais présenter mon doctorat et ma thèse, ce mois-ci...

— Ce sera bien difficile... Il est vrai qu'une thèse ne peut que gagner à mûrir... Et puis-je en connaître le sujet...

— Je n'ose pas... Vous ne sourirez pas ? « La courbe psychologique à travers l'œuvre d'Anna de Noailles... »

Le docteur Harribat fut stupéfait.

— Cela vous surprend, n'est-ce pas ? Ne dites pas non... Je me demande aussi si je suis bien capable... Il est peut-être puéril de se mettre en tête qu'on peut, à mon âge, juger un poète dont [202] l'existence a accompli le cycle complet des années. Je m'en rends compte maintenant. En commençant, je l'ignorais... Et d'ailleurs le professeur nous disait : commencez, commencez. Une thèse de doctorat n'est qu'un commencement.

L'explication de Marie-Jeanne ne dissipait pas la surprise du médecin ; et le fait de sa surprise l'humiliait, il devait l'avoir bien mal appréciée.

S'il s'était davantage intéressé à elle, il eût remarqué plus tôt tout ce qui lui revenait maintenant en tête : ses silences, ses réflexions en demi-teintes, la profondeur des sentiments qu'il lui arrivait d'évoquer, l'usage presque familier qu'elle faisait de la mythologie et dans lequel il n'avait vu jusqu'ici qu'un soupçon de préciosité. Il connaissait assez peu la poésie et les ouvrages de la comtesse de Noailles. Il savait qu'il lui arrivait de citer des légumes dans ses poèmes et que des critiques l'avaient raillée. Ce détail lui servit. Il demanda, sur un ton de badinage qui excluait toute gravité :

— Je ne savais pas que vous connaissiez suffisamment de jardinage pour vous occuper d'un poète si important...

— Ce n'est pas cela qui vous intrigue, n'est-ce pas ? Mais vous vous dites : une petite fille comme Marie-Jeanne... Eh bien ! Monsieur, affirma-t-elle en souriant, non il n'y a pas une Anna de Noailles en moi... Mais il y a en moi de quoi comprendre des milliers de poètes.

Elle disait cela simplement, mais avec une crânerie qui soulignait les paroles. Elle avait fermé le cahier qu'elle tenait sur les genoux et contemplait rêveusement quelque dessin du linoléum. On devinait le regard immobile. Harribat la regardait avec des yeux nouveaux.

Mademoiselle Deleuze n'avait pu se décider à prendre l'air. Elle se sentit obligée de monter sitôt après le repas et son entrée mit fin au silencieux tête-à-tête. On causa pendant quelque temps de choses et d'autres, puis Marie-Jeanne et Harribat, après un dernier regard à Elisabeth assoupie, descendirent, La thèse était restée sur la chaise boiteuse à laquelle Marie-Jeanne avait rajusté [203] provisoirement le pied détaché. Le premier mouvement de l'infirmière, en constatant cet oubli, avait été d'avertir Marie-Jeanne. Puis elle s'était ravisée. Qu'y avait-il dans ces pages ? Furtivement elle s'assura qu'Elisabeth ne la surveillait pas. Puis d'une manière qu'elle s'efforça de faire paraître négligente, elle se mit à feuilleter.

Le travail n'était pas achevé ; les chapitres n'étaient pas en ordre. Elle tomba sur une page des conclusions. Ses yeux, accrochés par le mot « Eblouissements » commencèrent la lecture au milieu d'une phrase.

« ... Le plein azur des *Eblouissements* ? Les trois thèmes fondamentaux étaient inscrits dans le Cœur *innombrable* mais l'amour et la mort n'étaient que les parents pauvres de la Nature. Celle-ci, aimée uniquement pour elle-même dans les *Eblouissements*, déjà fortement sollicitée dans *Les Vivants et les Morts* sera bannie des deux dernières œuvres. À mesure qu'elle déchoit, l'amour, puis la mort montent en grade. Dans cette succession, la mort vient à sa place normale dans la logique des choses humaines. Selon cette même logique, la nature et la mort sont interchangeables. Chez les êtres, les uns découvrent le monde extérieur avant d'être fascinés par un visage ; les autres, d'abord secoués par la passion, s'apaisent tardivement dans la contemplation des paysages... »



Elle relut « ... Les uns découvrent le monde extérieur avant d'être fascinés par un visage ; les autres, d'abord secoués par la passion, s'apaisent tardivement dans la contemplation des paysages. Mais chez les sensibilités les mieux douées, les deux sentiments collaborent, et c'est dans leur juste équilibre que l'individu trouve son développement optimum... »

Elle ne put continuer. Impulsivement elle referma le livre, elle eut l'impression qu'un instant son cœur avait cessé de battre, et pour se retrouver, elle fit un mouvement de déglutition ; ses doigts tapotèrent la couverture qui fit un bruit de carton sec.

Sa première pensée fut celle-ci : « C'est cette jeune fille de vingt ans qui écrit ces choses ? » Cela lui paraissait tellement profond, tellement mûr. Puis elle se tourna vers elle-même : Et [204] moi ? se dit-elle. C'est à peine si je comprends. Je n'ai jamais pensé à tout cela. Que suis-je donc ? Où suis-je donc ?

En une vision rapide, elle se vit loin, seule, abandonnée, restée enfant au milieu d'une prairie aux herbes desséchées. Elle eut l'intuition du contraste entre l'avancée magistrale du monde, et son recul, son abandon et son volontaire renoncement. Dans cet immense Voyage de la vie, elle avait délibérément perdu de vue le groupe, s'attardant dans l'attente... L'attente de quoi ? En se donnant toute à Dieu, en prononçant les vœux terribles qu'elle avait prononcés, elle s'était imaginé rentrer dans le clan des chefs, des âmes d'élite, de celles qui assureraient le salut du monde... Oui, le salut du monde ! Depuis des années, elle marquait le pas, comme une recrue inutile. Sa vie se consumait en petites banalités, en missions de vague espionnage qui rebutaient sa nature. C'était le monde qui s'avancait sereinement, c'étaient ces hommes et ces femmes qui vivaient leur vie, s'épanouissaient selon leurs destins, en goûtaient les agréments, subissaient les coups du sort, pensaient librement...

Dans la représentation qu'elle se faisait jusqu'alors d'elle-même, elle s'imaginait être « un enfant aux mains de lumière ». C'était sous cette apparence qu'elle voulait traverser la vie, passer parmi les humains, gagner l'éternité. Elle avait pris cette image dans un livre de lectures pieuses et c'était ce personnage imaginaire qu'elle jouait, élue de Dieu, parvenant jusqu'à Lui par son rayonnement d'étoile, bénie des

hommes, et, dans leur nuit, constituant un signe de ralliement pour toutes les âmes de bonne volonté...

Qui était cette Anna de Noailles à propos de laquelle on écrivait des livres ? et qui avait suivi la courbe de la nature, de l'amour et de la mort ? En comparaison d'elle, elle se découvrit brusquement sous la forme d'une petite communiantte innocente et inoffensive, une promesse inutile, non, une promesse figée. L'enfant aux mains de lumière ! et qui en est à aider une folle à déchirer ses vêtements. Instinctivement elle se cacha les mains derrière le dos ; le cahier glissa, la page était perdue.

Un jeu, elle se jouait un jeu ! elle se tenait en vie grâce à cette magnifique image de madone aux doigts de fée qu' elle portait [205] en son âme comme un ostensor. Mais c'était un jeu ; elle s'y subordonnait sans que personne le sût, dans un enfantillage qu'elle ne confiait qu'à Dieu. Son directeur de conscience ne s'en doutait même pas. Il ne lui parlait jamais que comme à une âme d'élite et de devoir. Elle n'eût jamais osé lui avouer qu'elle voulait laisser un sillage de clarté et qu'elle attendait un miracle. Oh ! les autres n'étaient pas prisonnières d'images semblables, de destins fixés d'avance : elles vivaient ; elles passaient par la courbe de la nature, de l'amour et de la mort... Et parfois aussi c'était l'inverse. Elles commençaient par être fascinées par un visage, puis plus tard revenaient aux paysages...

Elle, elle ne connaissait ni les visages, ni les paysages, ni l'amour, ni la nature... C'est à Harribat que Marie-Jeanne avait peut-être lu ces pages. Oui, elle en était sûre, quand Harribat avait su que Marie-Jeanne avait cette âme-là, il l'avait regardée d'une certaine manière. Et ce regard qu'il avait eu pour Marie-Jeanne, l'empêcherait à jamais de deviner qu'elle-même vivait sous le signe des mains de lumière, l'empêcherait à jamais d'avoir pour elle — ne fût-ce qu'une seule seconde — ce regard et cette sympathique approbation que Dieu, espérait-elle, lui adressait parfois du fond de l'infini.

Anna de Noailles venait de faire pâlir soudainement l'image de l'enfant aux mains de lumière. Cette image n'était déjà plus qu'une photographie jaunie, donnant l'illusion de temps lointains, donnant

l'illusion que les personnages représentés n'avaient jamais vécu que d'une existence fantomatique, à demi réelle.

Un mouvement de colère agressive la traversa ; mais ce ne fut qu'une velléité. Harribat n'était pas un homme à s'intéresser à un enfant de lumière. Avec ou sans Anna de Noailles ce serait ainsi. Et ce devait être ainsi. Qu'attendait-elle ? Elle avait fait ses vœux. Elle avait accepté en principe d'être morte au monde. Elle était morte ! Morte avec des mains de lumière, mais morte. Morte, morte... Elle sentit que jamais plus elle ne se représenterait sous ce symbolisme enfantin... Il fallait abandonner ce refuge, [206] ce reste d'attachement aux valeurs terrestres, cette illusion... Enfant aux mains de lumière, une image bénie pour petite écolière de village... Pourquoi n'avait-elle pas accepté plus tôt son destin de victime volontaire, offerte en holocauste pour les péchés des hommes ?... C'était pourtant bien simple d'avoir un peu plus de courage et de se dire qu'elle n'avait rien à attendre, rien à accepter encore ici-bas... Pendant qu'elle s'adaptait à ses pensées, ses mains retrouvaient le cahier ; par une subtile approximation, elle s'efforçait de retrouver l'endroit...

Mais la page était perdue. Pourtant il fallait lire encore... il fallait éprouver sa force nouvelle, se confronter avec cette mort enfin acceptée... Furtivement d'abord, en s'attardant davantage ensuite, elle reprit contact avec ce texte brûlant.

...« la description qu'Anna de Noailles a faite des yeux et des regards humains pouvait satisfaire à ces exigences, elle donnait la raison véritable de l'œuvre, qui est une raison essentiellement poétique »...

Les yeux ? non elle ne pouvait continuer cette lecture. Que voulait dire Marie-Jeanne, avec ces yeux ? Son regard remonta la page, malgré le désaveu de la conscience...

... « Ce qu'il faudrait, c'est trouver dans l'univers du poète, un objet particulier qui ait frappé son imagination, et que la conception de cet objet subisse, — au cours de l'œuvre — des modifications qui puissent trahir efficacement la marche générale de la sensibilité de l'écrivain... il nous est apparu que la description qu'Anna de Noailles nous a faite des yeux... »

Mais déjà, oppressée, en proie à une hâte coupable, l'infirmière sautait le texte, captait au passage les vers cités par l'étudiante, voulant refaire en un instant, le long pèlerinage du poète... Et elle lut :

*... le temps juvénile, abondant et secret  
Où, dans les yeux clignés riaient des paysages...*

Elle passa aux suivants ; beaucoup plus loin.

[207]

*Des yeux qu'on a aimés, mauvais comme des pierres  
Ces yeux profonds, avec des flèches au milieu...*

De yeux qu'on a aimés... Oh !... Mais, avide, elle tournait les pages :

*... je verrai dans tes yeux, profonds et fortunés  
Tout ce que l'univers n'aura pu me donner...*

Et ceux-ci :

*... et mon cœur se dissout vers tes chaudes prunelles  
Comme un pâtre étendu, humé par le soleil...*

Ces vers lui tombaient dans l'âme comme d'immenses draperies de feu, décrivant dans leur chute de singulières paraboles et sans qu'on pût prévoir l'endroit où elles toucheraient. C'est le pâtre étendu qui s'abattit sur elle à l'improviste comme un esprit tiède et brun.

Un instant, en proie à un trouble étrange, elle vit ses chaudes prunelles...

Mais quelqu'un montait, en hâte. Marie-Jeanne, sans doute, s'était aperçue de son oubli... En un clin d'œil mademoiselle Deleuze fut à la

fenêtre, rêvant de la manière la plus naturelle, les mains derrière le dos... Le cahier était sur la chaise.

Et, pendant que, sans rien dire, respectant sa rêverie, Marie-Jeanne emportait le terrible manuscrit, l'infirmière se récitait à elle-même, avant de l'oublier, le dernier vers entrevu.

*« L'absence d'Univers dans la voix et les yeux... »*

Quand elle fut de nouveau seule, mademoiselle Deleuze s'en fut voir sa malade ; celle-ci sommeillait toujours, les yeux fermés. On eût dit cependant qu'elle ne dormait pas... Ainsi donc c'est [208] par là que l'écrivain avait fini : il n'y avait rien dans les yeux... Ne le savait-elle pas, elle, avant de commencer ? Il ne fallait rien attendre de la créature... Les yeux... Comment donc étaient les yeux d'Harribat ? Il l'avait regardée plusieurs fois déjà. Plusieurs fois son regard avait voulu retenir le sien. Elle avait senti l'ardeur toute puissante de ses yeux, cherchant à découvrir son âme. Mais elle s'y était dérobée. Elle l'avait senti : Harribat voulait pénétrer en elle, établir avec elle un lien étrange, grâce auquel il aurait tous les droits, grâce auquel il découvrirait l'ostensoir, les immenses régions de solitude, les vœux que personne jamais ne devait connaître. Ses yeux étaient-ils bruns ou bleus ? Elle ne savait pas. Ils avaient un pouvoir inexplicable. Ils lui faisaient perdre sa personnalité, la dissolvaient, ramenaient à rien tout ce qu'elle avait été jusqu'alors, provoquaient en elle une tumultueuse satisfaction. Et puis on eût dit que, si elle avait consenti à cette pénétration, une sorte de complicité se serait établie entre eux, un lien aurait surgi. Un lien, c'est cela. Un lien qui la rendait seule prisonnière... Une prisonnière trop heureuse pour ne pas se sentir en même temps infidèle à ses vœux. Ses yeux à elle possédaient-ils ce pouvoir ? Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais eu assez de curiosité envers une créature pour se frayer un chemin à travers les défenses de son âme... Certaines de ses compagnes au pensionnat avaient essayé de s'emparer d'elle, de la retenir, d'entrer en communication avec elle ? Jamais elle n'avait pu soutenir un de ces regards, c'était comme si elle s'écoulait en l'autre, comme si elle s'évanouissait dans un mystérieux échange. Ces regards

d'attente et ces désirs de correspondre lui donnaient chaque fois un malaise, lui faisaient mal. Elle se sentait attaquée, violée par cette insistance et se détournait, fuyait. Fuir... Elle avait pourtant essayé, non par sympathie, mais par exercice, de se faufiler ainsi en l'âme d'autrui, comme on essayait de le faire dans la sienne. Mais en vain. Ses yeux ne touchaient que la surface des corps, ne sentaient rien de comparable à ce que les autres fouillaient si aisément en elle. Cela démontrait, pensait-elle, qu'elle était destinée à rester sans liens charnels...

Elle traverserait la vie comme une âme à peine incarnée, lui [209] avait dit son confesseur. Mais depuis qu'elle avait croisé Harribat dans le couloir, au début de son séjour aux « Erables », elle avait perdu sa certitude et sa sécurité. Ce qu'elle venait de lire lui apprenait à quel point elle subissait le sort commun des hommes et des femmes et cela la troublait. S'il avait regardé Marie-Jeanne comme il l'avait regardée, celle-ci n'avait sûrement pas détourné les yeux. Elle avait sûrement accepté, elle s'était sûrement laissé toucher jusqu'en son être profond, et peut-être, Harribat en avait-il été ébloui pour toujours... Elle eut mal, mais ne s'avoua pas blessée :

— Mon Dieu ! dit-elle, faites qu'il ne me regarde jamais plus de cette manière...

Elle prit délicatement son livre de prières, dissimulé dans une petite poche sur le côté de sa blouse. L'office qu'elle devait dire chaque jour s'y trouvait imprimé en tout petits caractères, sur le papier le plus fin qui existât... Il ne fallait pas qu'on pût la voir. Elle fit un grand signe de la croix, calme et ponctuel. Elle commença à lire. La page s'était présentée d'elle-même.

Pendant toute la journée du lendemain, après une nuit relativement calme, Elisabeth s'intéressa tout particulièrement à son infirmière. Tout en soliloquant à peu près sans arrêt, tout en accueillant d'appellations bizarres et toujours différentes les membres de la famille qui se présentaient dans sa chambre, elle ne perdait pas de vue sa gardienne. Son excitation était d'ailleurs modérée et mademoiselle Deleuze n'avait guère dû intervenir que cinq au six fois. Elle était cependant très ennuyée par la façon dont Elisabeth la surveillait. Pas un instant,

pourrait-on dire, elle ne la laissait échapper de son champ visuel ; chaque fois que l'occasion s'en présentait, elle s'efforçait d'attraper son regard, de lui faire parvenir, en silence, un message essentiel. L'infirmière tout endolorie encore, n'avait pas pu ou pas voulu se dérober à cette avance. Car c'était bien une avance. Le regard d'Elisabeth n'était pas, aujourd'hui du moins, semblable à celui d'Harribat. Il n'avait rien d'impérieux et de dominateur. Il se faisait prière, [210] il se faisait humilité, il se disait prêt à passer par toutes les conditions pour être accepté.

Spontanément, mademoiselle Deleuze avait cessé d'appeler sa malade « ma petite ». Elle n'avait pas osé, de toute la journée la morigéner et la traiter en petite malapprise comme les autre jours. Il se passait quelque chose. Dans l'après-midi, Elisabeth commença à lui sourire. L'infirmière était troublée : après ces longs efforts pour la corriger, après tous les affronts auxquels elle l'avait soumise et les humiliations qu'elle lui avait imposées, voici qu'Elisabeth souriait de la manière la plus innocente, comme si rien de cela n'avait existé, ou comme si elle lui avait pardonné d'une façon parfaite... Visiblement aussi la malade parlait d'elle avec des personnages imaginaires... La jeune fille perdit l'assurance qu'il ne s'agissait, comme elle l'avait cru, que d'une psychose d'orgueil relevant d'une cure morale. Elle se trouvait devant une force inconnue, dont on ne pouvait plus deviner les pensées, ni prévoir les réactions.

Et ces yeux d'Elisabeth qui ne la quittaient pas un instant ! Peu à peu, sans qu'elle se l'avouât, la peur l'avait envahie. Elle non plus ne quittait plus sa malade des yeux, se tenait sur la défensive. Quelque chose l'avertissait d'un obscur danger.

À mesure que la journée s'avançait, mademoiselle Deleuze s'efforça, contrairement à ses habitudes, de retenir le plus longtemps possible les visiteurs. Elle avait ainsi eu une longue conversation avec Francine, et Rosa elle-même n'en revenait pas d'avoir été invitée.

Pendant que Rosa se trouvait dans la chambre, bavardant à voix basse, Elisabeth se leva. Elle se tint un moment debout auprès de son lit puis, à pas lents et respectueux, elle s'achemina droit vers l'infirmière qui, à ce moment, se trouvait non loin de la fenêtre. Rosa, assise sur une des chaises brisées qu'elle avait couchée, s'arrêta de tricoter et

regarda avec inquiétude. Lorsque Elisabeth fut à quelques pas de la jeune fille, immobile, elle s'arrêta, mit un genou en terre, puis l'autre.

Agenouillée, mais la tête redressée, Elisabeth dit calmement à voix haute :

[211]

— Dieu à tête de chacal, Anubis dieu des funérailles et de l'embaumement, je te reconnais et te remercie d'être venu veiller sur moi. Dieu Anubis, je me prosterne devant toi. Veille sur moi. C'est toi qui as défait les bandelettes dans lesquelles j'étais ensevelie. Je t'en suis reconnaissante. Mais désormais je suis immortelle comme toi. Je n'ai plus besoin de tes services. Frère à tête de chacal, avant que le soir ne soit tombé, ton palais sera inondé de mes présents.

Elisabeth alors se releva et s'en retourna vers son lit. Rosa n'avait aucune envie de sourire. L'infirmière, toujours immobile, se rendait maintenant compte de la folie. Une crainte étrange, superstitieuse s'emparait d'elle. Heureusement, songeait-elle, Rosa est près de moi. Elle se sentait vaincue, écrasée par une puissance qui la dépassait. Il n'était plus question de la convertir. Tout ce qu'on pouvait espérer c'était de lui échapper.

À partir de ce moment, Elisabeth ne voulut plus se laisser toucher par mademoiselle Deleuze.

— Elle ne voit pas, disait le Silésien, d'une voix sarcastique, que c'est un faux Anubis.

Le mercredi, le jeudi, le vendredi se passèrent dans des conditions inimaginables pour mademoiselle Deleuze. Elle n'osait rien dire et sa peur augmentait de jour en jour. La famille ne paraissait pas s'en soucier. Il est vrai, se disait l'infirmière, qu'apparemment il n'y a pas grand'chose de changé. Mais auparavant je la dominais ; et maintenant elle me terrorise.

Quand la nuit s'annonçait, la chambre se peuplait de présences hostiles. L'ombre s'emplissait d'yeux invisibles et menaçants dont Elisabeth semblait d'un instant à l'autre devoir être l'aveugle instrument. Tout le mal dont l'infirmière depuis son enfance imaginait le monde saturé s'était concentré dans cette pièce hallucinante. Elle avait demandé à Rosa de ne pas la laisser seule la nuit, car il lui fallait quelqu'un à qui parler. Dans ce silence et cette crainte, devant ces manifes-



tations étranges de la folie et cette fantasmagorie qui s'incrétait comme un virus dans la réalité, mademoiselle Deleuze se sentait chavirer. À tout instant elle croyait qu'elle commençait elle aussi à entendre des voix, à se [212] tromper sur la durée, à pressentir l'invisible, Oubliait-elle un nom propre, éprouvait-elle une difficulté à évoquer un détail, une vague angoisse se répandait sur elle comme un manteau glacé : la folie... Et, pour comble, deux fois encore Harribat était venu voir sa malade. Deux fois il était entré dans cette chambre où elle se trouvait seule avec Elisabeth, et c'est à peine s'il avait tenu compte d'elle. C'était elle qui avait essayé, mais en vain, d'attraper ce regard, de le conserver dans les yeux ne fût-ce qu'un instant.

La dernière fois il avait dit, comme s'il s'adressait à une personne inconnue, par téléphone, à des centaines de kilomètres :

— Mademoiselle, ce n'est vraiment pas humain ce que vous supportez ici. Vous ne pourrez pas tenir le coup !

C'était gentil, mais la manière dont il l'avait dit avait quelque chose de si totalement détaché que ces paroles avaient consommé son désarroi... Et comme elle ne répondait rien, il avait ajouté :

— C'est aussi mauvais pour la malade que pour vous...

Se doutait-il ? Ces paroles ambiguës l'avaient décontenancée. Elle sentit qu'elle n'avait peut-être pas bien agi, qu'elle avait outrepassé les pouvoirs que lui conférait son rôle d'infirmière. Elle entrevit du coup l'abîme qui séparait sa personne réelle de l'enfant aux mains de lumière.

Quand Harribat fut sorti, une crise de larmes la suffoqua. Tout son être intérieur s'écroulait. Hypersensible comme elle était cette semaine, cette indifférence du médecin lui apparaissait comme l'événement final qui transformait le monde en une mer d'amertume.

— Grâce, mon Dieu, grâce, je ne puis plus !...

Sa vie, toute sa vie lui apparaissait soudain, dans la sécheresse de son dévouement sans tendresse humaine, comme aussi creuse, aussi dépourvue de sens qu'un interminable exercice de gymnastique devant une foule ennuyée, par un temps gris et froid.

— Mon Dieu... Faudra-t-il donc que je recommence chaque jour à mourir ? Que c'est long !...

Pourquoi, cette septicémie de l'an dernier, contractée en service, ne l'avait-elle pas emportée ? Mais l'an dernier elle ne savait pas encore que la vie fût si longue...

[213]

Elle s'était arrangée pour régner seule sur Elisabeth, pour imposer à cette pécheresse la conscience de son mal. Elle avait lassé Marie-Jeanne, impatienté Francine. Celles-ci s'étaient retirées, humiliées, elle le sentait, par le dévouement dont elle les accablait. Même le père, même le mari avaient renoncé à venir s'installer longuement près de la malade, inhibés, elle le savait, par sa présence vigilante et importune. Elle avait voulu tout cela ; elle l'avait réussi, et maintenant elle eût voulu désertier ou du moins appeler à son secours ceux-là qu'elle avait écartés.

Avec la peur, et sous le signe de son énervement, un vague sentiment de culpabilité et de doute l'avait envahie. Son âme était devenue trop exigüe pour contenir encore l'amoncellement de contradictions dont elle était pétrie : Elle s'était vouée trop de fois à la mort, sans mourir effectivement, et ces aspects d'elle-même qu'elle avait voulu supprimer ressuscitaient tous à la fois dans cette prison étouffante.

La crispation intérieure atteignait un paroxysme, elle se mit à courir d'un bout à l'autre de la pièce, les mains dans sa chevelure, comme une pleureuse hagarde. Son énervement l'emportait de plus en plus, elle allait perdre le contrôle d'elle-même, se mettre à crier.

— Qu'est-ce qui te prend ? dit calmement Elisabeth. Tu ne réussis pas ? Il y a longtemps que je sais que tu es un faux Anubis. Il n'y a rien en toi qui corresponde aux apparences... Tu t'en es prise à la fille d'Aménophis, à la descendante des dieux. Tu ne peux échapper à ton destin...

Dans l'état d'âme où elle se trouvait, l'infirmière ne put s'empêcher de trouver un sens à ces paroles, de les considérer comme l'expression de sa propre conscience. Du moins elles la firent échapper à la crise de nerfs qui s'annonçait. Elle sonna. Francine et Rosa survinrent peu après.

— Je vous demande de me remplacer un moment, leur dit-elle. Il fait tellement étouffant. Je me sens mal...

Il nous paraît certain à tous que vous ne pouvez pas tenir ainsi, fit Francine apitoyée. Rosa se demandait ce qui se passait.

Mademoiselle Deleuze descendit nerveusement, quitta la maison [214] comme si elle était poursuivie et s'aventura à travers champs. Pour la première fois depuis qu'elle était aux « Erables », pour la première fois de sa vie, elle se lançait dans une promenade sans but, prenait une route sans savoir où elle menait, ne se demandait pas, aux bifurcations, quelle direction choisir. Instinctivement elle prenait à droite chaque fois. Le ciel était gris, laiteux, les rayons du soleil ne perçaient qu'à peine ; il faisait lourd, ses cheveux lui collaient aux tempes, son voile d'infirmière l'incommodait.

Peu à peu elle s'enfonça dans la vraie campagne, dans la solitude des champs, au sein d'immenses vagues de blé. Il n'y avait guère d'horizon, en ce moment de l'année ; on ne rencontrait personne, le long de ces chemins de terre qui s'étaient peu à peu rétrécis et qui maintenant ne formaient plus que des sentiers ourlés d'herbes grises. Le silence et la paix opéraient. Elle marcha moins vite, prit le temps de s'essuyer le visage, s'arrêta un instant. Où était-elle ? Pendant qu'elle s'interrogeait, voici qu'elle entendit tout près d'elle un grillon. Puis un autre. Puis un autre encore. Comment ne l'avait-elle pas remarqué plus tôt ? Une vaste rhapsodie monotone et puissante s'élevait de l'étendue. Aussi loin qu'on pouvait entendre, le chant triomphal dominait la fin du jour. On ne pouvait dire d'où il sortait ; c'était de partout ; c'était la terre même qui s'exprimait, c'était la vie, l'éternelle vie des êtres, l'immense et indestructible vie, c'était la voix de la chaleur emmagasinée dans le sol, le message même du soleil.

La promeneuse ne s'était pas remise en route. Elle écoutait dans le recueillement. Jamais elle n'avait éprouvé quelque chose qui lui donnât si totalement le sentiment du beau. Cette rumeur lui donnait la révélation de sa propre nature.

Jamais encore elle ne s'était rendu compte du prodigieux pouvoir des sons, de la possibilité qu'ils lui donnaient d'entrer en communion avec les choses, de participer à la vie. Elle avait entendu déjà de la musique, elle avait reconnu des voix. C'était quelque chose. Cela existait comme les maisons, les magasins, les machines à coudre, les automobiles, les gens. Et voici qu'elle apprenait que le son avait un sens, que le sens pouvait être à la fois une révélation et un appel et qu'on ne

vivait pas, aussi longtemps [215] qu'on ne s'était pas laissé rattacher par lui à la création. Oui c'était un appel.

Elle étendit les mains, voulut s'offrir au vent.

Mais il n'y avait pas de vent.

Penaude, elle laissa retomber les bras. Le calme était revenu en elle ; il lui fallut un effort pour se retrouver, se remettre au centre de ses obligations. Le chant montait toujours. La fable de la Cigale et de la Fourmi lui vint en tête et elle se dit :

— « La cigale ayant chanté tout l'été... » Elle avait vécu tout l'été, cette cigale, tout un été...

Et par un retour, inévitable, mais qu'elle n'avait pas prévu si proche, la jeune femme pensa :

— Et moi, j'ai renoncé à la vie avant même d'avoir connu le regard et le son... Je suis comme la fourmi. J'ai choisi d'être la Fourmi.

Instantanément les cri-cri se turent. Un morne silence retomba. L'existence factice et méritante de l'infirmière l'appelait de nouveau. Il fallait retourner aux « Erables, ».

Elle fit demi-tour. Son pas était calme et mesuré, mais parfois elle trébuchait. Elle retrouva difficilement son chemin et à plusieurs reprises s'égara. Deux ou trois fois, le chant, d'entre les millions d'épis porteurs de nouveaux destins, voulut reprendre son envolée. L'infirmière, chaque fois, d'un geste dur et nerveux, le refoula. Alors les dieux cachés au creux des fossés sans eau, le long des sentes poussiéreuses, aux lèvres des sources tariées, au pied des bleuets fanés, tissèrent autour de la promeneuse un écran de solitude. Quand ce fut fait le murmure reprit, doucement d'abord, puis s'amplifia majestueusement. La grande joie du soir d'été chanta à nouveau. L'infirmière ne fit plus de gestes. Elle ne l'entendait plus.

[216]

**LA NUIT EST MA LUMIÈRE.**  
**Roman.**

# VII

[Retour à la table des matières](#)

Maurice Ronquières, entre ses visites au Belvédère et sa vie aux « Erables », avait repris un peu d'activité médicale. Plusieurs jours par semaine, il recevait la clientèle et même il avait recommencé une partie de ses visites a domicile. Ses malades le voyaient avec reconnaissance s'occuper vraiment d'eux et non plus avec cet air pressé et distrait qu'il avait eu. Madame Louckx qui, décidément, l'avait pris sous sa protection, lui avait suggéré d'installer chez lui un ménage de serviteurs. Il y aurait ainsi une femme à demeure dans la maison et qui pourrait même répondre au téléphone, inscrire les visites à faire, préparer des rendez-vous. L'homme s'occuperait du jardin, de la voiture, des travaux plus durs. Elle ne comprenait pas d'ailleurs comment il n'avait pas pris depuis longtemps un tel arrangement. Il allait sans dire qu'elle avait un ménage sous la main. C'était un couple sans enfants, qui avait servi longtemps chez le directeur de la banque et se trouvait pour le moment disponible.

En fait, cette offre de madame Louckx se présentait au bon moment. Elisabeth ne s'était guère intéressée à l'aspect pratique de sa vie si bien que, tombée malade, personne ne s'occupait de la maison sinon une femme du voisinage qui y faisait quelques journées. Le docteur ne voulut pas répondre sans consulter Francine qui se trouvait justement chez lui. Elle y venait d'ailleurs [217] de temps à autre pour y maintenir l'atmosphère. Il appréciait fort le bon sens et les qualités sociales de sa belle-sœur, et c'était chaque fois pour lui un sujet d'admiration de constater comment elle arrangeait toute chose, résolvait les difficultés, sans le moindre signe d'impatience ou d'énervement, et avec une rapidité déconcertante. Francine trouva que c'était une excellente affaire, et de la façon la plus naturelle, téléphona la réponse à madame Louckx. Il était bon que cette dernière sût qu'il y avait une femme dans l'habitation et qu'elle ne devait pas venir installer personnellement ses protégés. Au cours de la conversation, madame Louckx, qui s'était une fois de plus informée d'Elisabeth, avait confié que la fameuse Sœur Colette était déplacée et qu'elle n'était plus à craindre, si jamais la malade devait revenir à la clinique.

Par acquit de conscience, Francine avait transmis cette nouvelle à son beau-frère. Ç'avait été pour eux l'occasion de discuter la question d'Elisabeth. Maurice trouvait que le séjour aux « Erables » ne pouvait plus se prolonger ; il savait que c'était l'avis formel d'Harribat qui craignait d'un moment à l'autre un accident grave ; mais on ignorait l'avis du père. En tout cas, ils décidèrent d'en parler le samedi soir. On était le jeudi, il y avait encore deux jours. D'ici là il pouvait se passer quelque chose de décisif. Quoique Maurice vint chaque jour voir Elisabeth, ils avaient remis la discussion pénible au samedi, estimant que c'était là le dernier délai admissible.

C'est dans cet état d'esprit que le docteur Ronquières arriva le samedi soir aux « Erables ». De loin il avait vu Francine à la grille d'entrée et, l'apercevant, celle-ci était venue à sa rencontre. Elle lui apprit que la discussion, amorcée entre Marie-Jeanne et son père, était terminée, que le père avait proposé lui-même l'éloignement d'Elisabeth. Maurice en fut très satisfait. Francine remarqua que son regard s'était légèrement embué et se rendit compte qu'elle oubliait que c'était au mari de sa sœur qu'elle parlait. Une odeur d'huile chaude montait du capot de la voiture. La robe de toile blanche de Francine s'était souillée contre la carrosserie.

— Ah mon Dieu ! dit-elle en regardant...

[218]

Un coup de vent agita les arbres. Ils observèrent, surpris, car l'atmosphère était jusqu'à ce moment calme et pesante. Le vent s'affirma. Le bruit des feuilles devint clair et distinct, un tourbillon de poussière surgit sur la route et les obligea à cligner des yeux et à fermer la bouche. Une rumeur montait des bois environnants. C'était si inattendu que l'orage devait être proche. Des volutes irrégulières se moulaient dans la masse tout à l'heure encore uniforme d'un ciel de plomb. De grands remous devaient agiter l'atmosphère, là-haut. Vers l'ouest il se passait quelque chose de précis : la voute des nuages avait pour ainsi dire fondu, était devenue une nébuleuse violacée, dont on ne pouvait plus apprécier la profondeur et la distance. La lumière s'était assombrie.

Un éclair immense sillonna cette masse menaçante. Ils attendirent. Vingt secondes plus tard, un grondement sourd leur parvint et on l'entendit s'étendre encore, dans la plaine, en mamelonnant. Puis tout rentra dans le silence.

Bientôt une seconde rafale s'annonça. Les cimes des arbres furent secouées au loin. Un immense nuage de poussière se souleva, venant vers eux. On voyait très bien la houle se rapprocher. Une à une les futaies s'agitèrent. Ils entendirent le froissement des feuillages en même temps qu'une bourrasque secouait la voiture. Un mugissement de tempête s'éleva et d'épais tourbillons se soulevèrent du sol. Pendant un instant, ils ne se virent plus.

— C'est le moment de rentrer, fit Francine.

Ce samedi avait été particulièrement dur. C'était surtout à l'infirmière qu'Elisabeth s'en prenait. Elle ne voulait pas de cet ennemi déguisé en Anubis dans sa chambre. Et, pour comble, Elisabeth croyait connaître toutes ses pensées. Elle l'entendait penser ; il se croyait intelligent, mais elle l'était bien plus que lui. Et chaque fois qu'il formulait un projet nouveau, elle le déjouait par une attaque préventive.

L'infirmière avait beau se faire aussi petite et inoffensive que possible, Elisabeth en revenait toujours à elle. Dans cette crise morale qu'elle traversait, c'était comme si les méchancetés de sa malade exprimaient l'attitude du monde extérieur, étaient conformes [219] à un certain ordre. Quand elle était rentrée de sa promenade, la veille, elle était plus désespérée et exacerbée que jamais. Elle avait toujours cru que l'homme seul était enclin à l'impiété, à la jouissance, à cette satisfaction païenne de vivre, à cette indifférence pour la pénitence. Cet homme païen, son ennemi, l'ennemi de toute vie de l'âme, l'ennemi de son Sauveur, elle s'imaginait que toute la création le vomissait, ne le supportait qu'avec dégoût, pousserait un hosannah si quelqu'un pouvait le chasser en le fustigeant, le réduire à merci par les pénitences. Et voilà qu'il lui avait semblé que la terre entière était la complice de cet homme, que les champs, les plantes, les animaux, les insectes, la lumière, la chaleur, le soleil, le vent, l'étendue l'accueillaient fraternellement par la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat, le goût, lui avaient offert le plus somptueux des refuges. Elle se rendait compte que lorsqu'on disait : il faut vaincre et détruire la nature en l'homme, c'était non seulement à l'humanité qu'on avait affaire, mais à l'univers, à ses lois mystérieuses, à ses sollicitations toutes puissantes...

Devant sa tâche surhumaine de convertisseuse, voici qu'elle était seule, sans place parmi les hommes, sans place dans la création même. Elle comprenait pourquoi certaines de ces âmes d'élite n'avaient pu s'empêcher à certains moments de leur vie d'appeler le feu du ciel... Et puis, elle le savait maintenant, rien n'était fait. Elle n'était pas morte comme elle le croyait. Voilà qu'elle commençait seulement à vivre, à se rendre compte. Et c'est jusqu'en elle-même aussi qu'il fallait pourchasser le mal.

Oh ! si Dieu pouvait accepter son sacrifice, faire vite, et par un miracle, transformer son holocauste en salut pour les autres... Oui un miracle... tant qu'il était encore temps...

À ce moment, Rosa frappa discrètement à la porte et entra. Avec mystère et non sans une certaine joie mal contenue, elle lui chuchota :

— Mademoiselle, on va reconduire Madame à l'asile.

— Oui ? dit l'infirmière.



— Oui, je reviens aussitôt que possible vous dire le reste. Mademoiselle Deleuze en était hébétée.

[220]

— Oui ? se redit-elle encore d'une voix éteinte. Elle avait refermé les lèvres, mais marchait maintenant à pas lents et mécaniques, tout petits, vers la fenêtre, les bras en flexion comme si elle portait les coudes dans un plâtre invisible. Ses traits s'étaient détendus. La vie paraissait avoir quitté le visage.

— Oui ? se disait-elle encore.

Du tumulte qui avait envahi ses pensées, une idée se dégageait lentement, plus pénible que tout le reste et qu'elle ne pouvait supporter. Harribat... Elle ne le reverrait plus. Elle ouvrit inconsciemment la fenêtre. Une bourrasque la rappela à elle. La bouffée d'air frais lui rendit un peu d'énergie. Elle referma la fenêtre ; l'orage approchait. Elle vit le nuage sombre qui barrait le ciel et en même temps fut surprise par un éclair. Elle espéra que l'éclair suivant serait pour elle et se mit à compter les secondes.

Soudain deux mains nerveuses et dures la prirent par le cou, tandis qu'une forte traction en arrière, accompagnée d'un croc en jambe étonnamment parfait lui faisait perdre l'équilibre. Elle tomba sur le dos tandis qu'Elisabeth ayant laissé glisser quelque peu ses mains et s'étant placée sur elle, un genou sur sa poitrine, l'étranglait. L'infirmière essaya de résister, ses pieds et ses mains battirent l'air, mais sans cohésion et sans efficacité. Elle eut le temps de se rendre compte de ce qui se passait et de sentir la vie s'en aller. Les mains d'Elisabeth révélaient une force inimaginable, surhumaine. C'étaient les mains décharnées de la mort. Mademoiselle Deleuze revit ce qu'elle savait de son enfance, quelques vagues souvenirs d'une tapisserie mauve dans une chambre, une promenade au jardin entre son père et sa mère arrêtés auprès d'un rosier rouge... Elle n'imaginait plus leurs traits. Elle savait qu'ils étaient morts tous deux au cours d'un accident et qu'un oncle, décédé depuis, avait trouvé qu'il fallait placer la petite au pensionnat. Elle n'avait que des parents éloignés et les religieuses avaient préféré la tenir auprès d'elles pendant les vacances plutôt que de la perdre de vue... Elle n'avait jamais quitté le pensionnat. Devenue grande, elle avait prononcé des vœux, en secret, dans la chapelle même d'un évêque. Elle serait pauvre, elle serait chaste, elle serait obéissante. Elle

vivrait dans le monde ; nul ne saurait [221] qui elle était exactement. Elle serait la servante du Seigneur... Elle combattrait, avec d'autres sacrifiées comme elle, dans l'armée secrète du Christ... Ainsi se dépouilla-t-elle des deux millions que ses parents lui avaient laissés. « Oh ! Pourvu qu'on ne découvre pas la lettre préparée dans son sac... Harribat... » Puis elle cessa de peser sur le plancher, elle devint légère comme une fumée, elle fut une clarté blanche et irisée, vacillante comme les cercles éclairés à l'intérieur des yeux quand on appuie...

Elisabeth cessa son effort. Tout en restant agenouillée, elle lâcha progressivement prise : puis abandonna le cou meurtri. Anubis ne bougeait plus.

— Ah ! fit-elle. Son regard était atrocement dur. Sa voix, brève. Sa bouche, entrouverte. Elle haletait. Ses cheveux en désordre pendaient sur ses épaules et retombaient sur son visage.

Elle se leva. Puis se baissant, prit sa victime par les cheveux et voulut la tirer. Cette première poignée de cheveux n'était pas assez touffue ; ils s'arrachèrent. Elisabeth faillit tomber à la renverse. Une nouvelle vague de colère la souleva. Elle saisit alors la chevelure à deux mains et triomphalement promena dans toute la chambre ce corps inanimé. Le bruit qu'elle faisait se perdait dans le vacarme du vent et de l'orage. De temps à autre, Elisabeth laissait retomber lourdement la tête, ou bien elle la cognait violemment contre un meuble ; plusieurs fois elle voulut lui donner des coups de pied. Mais n'ayant pas de chaussures elle se blessait elle-même et son énervement s'en augmentait. Malgré tout, elle se lassait. Puis elle eut l'idée de leur renvoyer en bas, la dépouille de leur faux Anubis. Elle ouvrit la porte avec précautions et, par les cheveux toujours, tira son ennemi sur le palier. À la lueur d'un éclair, elle vit par les vêtements en lambeaux que ce faux Anubis avait une poitrine de femme. Elle regarda de plus près.

Alors une sorte de rage s'empara d'elle. Elle se coucha sur le corps et se mit à mordre et à griffer. Elle mordait n'importe où, dans la chair, dans les vêtements. Bientôt elle eut du sang plein la bouche. Ce goût l'exalta, décupla sa frénésie. Elle se mit à arracher des lambeaux et, comme l'étoffe et les épaules résistaient, [222] s'attaqua au visage. Elle tenait la tête entre ses mains et, avec un acharnement de fauve, se mit à lacérer les joues, ouvrant la bouche de plus en plus grande afin

d'avoir plus de prise, s'y reprenant et s'y reprenant sans cesse, sans parvenir pourtant à en arracher des lanières. Sa rage s'épuisait.

Dans un moment de répit, Elisabeth vit que sa proie entr'ouvrait les yeux. Un cri d'épouvante qui fit frissonner toute la maison jaillit de sa poitrine. Mais après une ébauche de fuite, elle se reprit... Elle lui mangerait les yeux. Et déjà elle s'efforçait de saisir les globes oculaires entre les dents, mais c'était difficile, elle ne pouvait guère approcher, à cause de la profondeur de l'orbite à cause de l'arcade sourcilière et des pommettes. Et puis ce caoutchouc visqueux se dérobait. Un moment elle s'efforça de retenir la paupière entre les incisives, mais la peau se déchira.

Alors elle se mit à enfoncer les doigts dans le coin des yeux :

— Je te les arracherai, monstre intuable...

Au cri poussé par la malade, le docteur et son beau-fils, Marie-Jeanne et Francine en conversation dans la salle à manger se précipitèrent, vers le corridor. Ronquières seul n'avait pas reconnu la voix. Il y eut une hésitation en lui. Il fut le dernier à passer. Rosa accourait, effrayée, de sa cuisine.

Arrivés au pied de l'escalier, le docteur Van Meenen s'arrêta un instant. Il faisait sombre. Mais on voyait que le drame se passait sur le palier. Les jambes de l'infirmière pendaient sur les marches et avant qu'on eût pu se rendre compte les deux corps dégringolèrent lourdement. Marie-Jeanne, qui tenait son père par le bras, avait juste eu le temps de l'écarter, mais Francine avait pu se dresser et, se raidissant avait amorti le choc. En tombant, Elisabeth s'était agrippée et sa chute en fut retardée ; ce fut mademoiselle Deleuze que Francine reçut dans les bras.

C'est à ce moment que le docteur Ronquières, machinalement, alarma. Et la scène se révéla à leurs yeux terrifiés. Le père et Marie-Jeanne, et derrière lui Maurice et Rosa, virent tout d'abord Elisabeth arrêtée de travers, une jambe coincée dans la balustrade, relever lentement la tête. Une face hagarde leur apparut, toute barbouillée de sang, à demi recouverte par la chevelure poissée.

[223]

Elle regardait sans expression, comme si ses yeux eussent été de verre.

— Elisabeth ! avait crié le vieux médecin, tandis qu'elle tombait. Puis il n'avait plus rien dit.

Le corps de l'infirmière reposait dans les bras de Francine, la face tournée vers le sol.

Ce corps était mou et lourd. En même temps, Francine sentit que ses mains se mouillaient.

— On dirait qu'elle est morte ! pensa-t-elle. Et, ce disant, elle se détourna, pour déposer la victime et voir.

Mais les autres ne s'en occupaient pas. Un silence de mort succédait à tout le bruit. Chacun se demandait, avec terreur, ce qu'Elisabeth allait encore faire. Alors, Elisabeth se mit à pleurer doucement, reniflant à petits coups comme un enfant, et crachotant comme si elle avait de la poussière dans la bouche. Des cheveux ensanglantés, des débris de chair lui collaient au visage. Rosa monta doucement, la prit par le bras et se mit à gravir les marches. Elisabeth se laissa faire docilement.

— Mon Dieu ! cria Francine, terrorisée, lorsqu'elle eut regardé le visage et le corps de l'infirmière étendue. Chacun vit alors cette face tuméfiée, déchirée, où l'on ne distinguait plus ni les yeux, ni le nez ni la bouche. D'horribles blessures saignaient. Sûrement elle était morte.

Mais, dans cette masse sanguinolente, un mouvement se fit. Les dents apparurent, un filet de mousse sanglante coula. Un souffle fit bouillonner l'écume.

— Elle vit ! Elle vit ! cria Ronquières. Elle vit encore. Vite, Vite...

Et tandis que le jeune médecin, précédé par Francine, emportait prestement l'infirmière vers la table d'examen, le Père était rentré à la salle à manger pâle à faire peur. Il s'assit. Il entendit qu'on s'affairait dans la maison. De temps à autre il essayait sa main gauche.

Puis il se leva. Il alla avec précautions s'accouder à la tablette de la fenêtre, comme l'autre fois, et attendit. Marie-Jeanne ne pouvait tarder.

[224]

Le docteur Ronquières, aidé de Marie-Jeanne et de Francine, parvint à ranimer l'infirmière. Elisabeth avait desserré son étreinte un peu trop tôt. Sa victime avait perdu connaissance, et sa syncope avait été

bien près d'être mortelle ; mais peut-être les excitations répétées des morsures l'avaient-elles maintenue en vie.

Avant même qu'elle pût se mouvoir, mademoiselle Deleuze entendit parler autour d'elle, essaya de comprendre. Puis une douleur cuisante apparut à son visage, à ses épaules, comme si elle était écorchée vive et comme si en même temps sa peau avait pris une épaisseur étrange, Un cercle, de douleur l'empêcha d'ouvrir les yeux et elle eut l'impression qu'ils sortaient de l'orbite...

Elle entendit Ronquières affirmer :

— Plus de vingt morsures ! elle sera totalement défigurée, en admettant qu'elle échappe à la septicémie... Il faut la transporter aussi vite que possible en clinique. Faire de l'irrigation continue. Quant aux yeux... probablement perdus... C'est terrible... Pour le moment elle est encore en état de choc, mais elle ne tardera pas à reprendre ses sens... Harribat avait raison...

Ces paroles révélèrent à l'infirmière l'état dans lequel elle se trouvait. Une onde d'angoisse la parcourut mais presque en même temps une satisfaction étrange s'empara d'elle. C'était comme si elle allait enfin parvenir au terme d'un long voyage, comme si brusquement elle se sentait libérée... Une espèce de sérénité succéda à l'agitation intérieure.

— M'entendez-vous, Mademoiselle ? dit Marie-Jeanne.

Elle voulut répondre « oui » mais sa bouche lui fit horriblement mal.

— Oui, j'ai entendu... J'ai bien mal, fit-elle, ensuite, reprenant courage.

Le bandage qui recouvrait le menton commença aussitôt à rougir.

— Ne parlez plus, fit Marie-Jeanne.

L'infirmière était étendue sur la table blanche du cabinet de consultation, un coussin sous sa tête entourée de pansements ; [225] seuls la bouche et le nez étaient libres. Ronquières resta à son chevet.

Après un moment l'infirmière se mit à balbutier, à voix entrecoupée, singulièrement faible. Ses premières paroles furent pour s'informer d'Elisabeth. Grâce à Dieu elle n'avait rien de grave. Elle s'en réjouit. Puis elle démontra, avec une sérénité, qui, en ces moments, était

bien près de l'héroïsme, que la pauvre malade ne savait pas ce qu'elle faisait, qu'on ne pouvait songer à lui en vouloir. Elle n'avait pas d'animosité contre elle et suppliait les siens de ne pas en avoir davantage. C'était elle qui avait été imprudente en assumant une tâche qu'elle ne connaissait pas. Elle eût aimé pouvoir dire elle-même au docteur Harribat combien elle appréciait maintenant sa prudence et ses hésitations.

Quant à son propre cas, elle ne se faisait aucune illusion. Elle ne survivrait probablement pas. Du moins elle serait désormais à la charge des autres. Ainsi en avait décidé Dieu dans sa divine sagesse. Et elle serait aveugle. Dieu lui demandait ce petit sacrifice supplémentaire ; elle était heureuse de le lui offrir. Elle ne proposait comme grâce au Seigneur que de faire bénéficier Elisabeth de son sacrifice. Elle offrait sa vie pour sa guérison. Elle mourrait volontiers, si sa mort pouvait rendre la chère malade à l'affection des siens.

Elle parlait d'une petite voix ferme de malade courageuse. Elle s'interrompait souvent, puis repartait avec une nouvelle énergie. Elle avait certainement un peu de fièvre, mais ce n'en était que plus émouvant. Ronquières et ses belles-sœurs cachaient mal leurs sentiments. Et lorsque Rosa connut cette scène, malgré son émoi et sa peur, elle ne put retenir ses larmes. Le docteur Van Meenen lui-même se laissa attendrir.

Oui, mademoiselle Deleuze éprouvait dans son malheur une sorte de satisfaction profonde. Enfin elle avait touché une vraie souffrance ! Elle savait maintenant ce que c'était que de mourir à la tâche. Elle se sentit admise dans la lignée des grands sacrifiés. Aussi c'était de grand cœur et avec une grande facilité de paroles et d'expressions qu'elle avait pardonné et achevé le sacrifice en s'offrant pour son bourreau. Elle ne voyait plus. Ronquières, en [226] la soignant, avait dit qu'il ne parvenait qu'à grand-peine à écarter les paupières gonflées, devenues deux bourrelets sanguinolents, et qu'on n'apercevait dans l'ouverture, que des tissus abîmés. C'est pour cela surtout qu'il avait insisté pour la conduire, ce soir même, à la clinique où elle pourrait recevoir les premiers soins d'un oculiste compétent. Cet héroïsme, cette sérénité, cette acceptation du pire : devenir aveugle à vingt-cinq ans, avaient achevé la réputation que l'infirmière, s'était faite aux « Erables ». Celle-ci en prit tout à fait conscience quand elle entendit Francine murmurer à

l'oreille de Marie-Jeanne, avant de monter rejoindre Rosa au chevet d'Elisabeth :

— C'est une sainte !...

Elle comprit alors que le grand événement de sa vie venait de se produire et que Dieu lui avait envoyé la grande grâce.

— Une sainte, se dit-elle. Mais oui, évidemment, une sainte. Pourquoi pas ?

Elle devait bien se rendre compte, se disait-elle, que c'était sa modestie seule qui l'empêchait de voir qu'elle venait, en somme, d'atteindre le sommet de la vie morale. Et cela l'amena tout à coup à penser qu'il ne fallait pas qu'on trouvât la lettre qu'elle venait d'écrire et qu'elle destinait à mademoiselle Samain, sa supérieure. Cette lettre était achevée et déjà dans l'enveloppe, mais elle n'eût pu dire si elle se trouvait encore sur sa table, ou si elle l'avait déjà mise dans son sac. Elle la croyait dans son sac.

Son parti fut bientôt pris. Elle ne pouvait songer à retourner dans sa chambre, au second ; mais elle y envoya Marie-Jeanne. Elle la pria de bien vouloir réunir les quelques objets personnels qu'elle y avait, y compris son sac. Elle lui demanda de jeter un coup d'œil circulaire sur la table et la cheminée afin de voir si une lettre qu'elle venait d'écrire ne traînait pas dans la pièce. Elle croyait bien que cette lettre était dans son sac, mais n'en était pas sûre. C'était une lettre banale d'ailleurs, mais elle serait d'autant plus précieuse pour son amie que c'était sans doute la dernière qu'elle aurait écrite. Marie-Jeanne se chargea bien volontiers de cette mission.

Mais mademoiselle Deleuze avait perdu quelques souvenirs des [227] moments qui avaient précédé l'accident et avait subi une singulière illusion de mémoire. Sa lettre était achevée et signée, mais n'ayant pas de buvard à sa disposition, elle avait dû attendre un moment pour que l'encre séchât et dans l'entretemps un appel de la malade l'avait précipitée à l'étage inférieur. La feuille double était grande ouverte sur la table ; il restait à la plier pour la glisser dans l'enveloppe.

Plusieurs mois plus tard, l'infirmière devait se souvenir clairement que cette lettre n'était pas fermée et ne pouvait pas être dans son sac quand elle avait quitté sa chambre pour la dernière fois.

Avant de monter, Marie-Jeanne s'assura de l'état de son père. La crise passait tout doucement. Elle avait été assez grave, mais supportable.

— Ne t'inquiète pas... il n'y a pas de danger... tu reviendras tout à l'heure !

Il avait bien fallu le laisser seul.

L'orage continuait toujours. L'eau tombait à torrents et la chambre qu'avait occupée l'infirmière, exposée à l'ouest, recevait les rafales de plein fouet. Marie-Jeanne dut allumer et ses yeux tombèrent d'emblée sur la lettre ouverte. Elle se mit en devoir de la plier, tout en écoutant distraitemment le vacarme que faisaient la pluie et le vent, dans les gouttières. Elle accomplissait son geste machinalement, tout émue encore et un peu essoufflée, quand par inadvertance, ses yeux surveillant vaguement le pliage du papier ; furent arrêtés par un signe, et avant qu'elle eût pu réfléchir et se détourner, Marie-Jeanne avait lu : Harribat. Harribat ? Que pouvait-elle bien dire de Harribat dans cette lettre. Sa curiosité fut piquée. Elle voulut connaître cette phrase et lut :... « peut être considéré comme un honnête homme ; c'est un chrétien tout à fait tiède, pour lui les exercices religieux et les sacrements ont moins d'importance que la signification générale de la doctrine. Vous voyez le genre ! Il peut être considéré comme membre de l'église militante à la condition de ne rien lui demander. Il se permet de critiquer les couvents, les religieux, et n'a pas du tout envers le clergé l'attitude déferente que nous sommes en droit d'attendre du bon chrétien. Je l'ai entendu prononcer [228] cette phrase-ci : Un évêque est un fonctionnaire ; il fait partie d'une immense administration et a été choisi comme on choisit dans une administration où depuis des siècles rien n'évolue plus... Quant au docteur Ronquières, c'est un esprit religieux. Il n'est pas contre, il n'est pas pour. Cela ne l'intéresse pas. Il affecte volontiers des airs de libre penseur. Et il a trouvé par exemple qu'en faisant le vœu d'aller à Lourdes son beau-père ne s'est pas grandi. Vous vous représentez le type d'homme ? Il ne peut naturellement rien comprendre à l'idéal religieux et ce serait une catastrophe que de le voir entrer au service d'une communauté religieuse. Il conviendrait donc de lui interdire au plus tôt la voie qu'il paraît avoir choisie, il serait par exemple bien simple de l'empêcher de continuer ses visites au Belvédère. Il suffirait d'avertir la direction de cet établissement. Cela devrait être fait discrètement, car il a une grande confiance en moi



comme infirmière et nous avons tout à gagner à ce qu'il la conserve. Grâce à cette confiance, il nous a déjà rendu, comme vous le savez, quelques services.

« Oh ! j'oubliais la chose la plus grave : il faut signaler d'urgence à ses supérieurs directs que le Père Lénard, le neveu du curé de Vairon, que je vois souvent ici et dont j'entends parler, est un mauvais prêtre. Je ne parle pas au point de vue des mœurs, car jusqu'ici la vérité m'oblige à dire que je n'ai rien remarqué, mais au point de vue de la foi ! C'est un rationaliste dangereux. Il lui arrive d'affirmer, je l'ai entendu moi-même, en suivant, à quelque distance, une discussion entre lui et les médecins dont je viens de parler, que l'attitude de la « foi du charbonnier » des intellectuels catholiques est une attitude néfaste et qui leur est, sans qu'ils s'en rendent compte, imposée par l'impossibilité où ils se trouvent de mettre leur intelligence d'accord avec leur religion. Il faudrait, disait-il, que cet accord puisse entrer dans les cadres de la pensée claire... On voit quel danger redoutable constitue un pareil prêtre, surtout dans des milieux déjà tièdes. Je ne sais ce que Monseigneur en pensera ; quant à moi il me semble qu'un aussi triste sire devrait être envoyé au plus tôt en mission ; il est tout au plus bon pour parler à des nègres. »

[229]

Et la lettre continuait. Quatre pages d'une écriture serrée et monotone étaient remplies de confidences de ce genre. Marie-Jeanne apprit encore qu'elle était une espèce de « précieuse ridicule », de « femme savante inoffensive »... que Francine était tout à fait négligeable « une de ces bonnes bourgeoises qui soignent les enfants, s'occupent de faire de la bonne mayonnaise et cessent à un moment donné de prendre des pilules contre l'embonpoint... »

« Bref elle venait de passer quelques semaines dans le « bled » et serait heureuse de rentrer, sa mission achevée. »

Sa mission achevée ! Marie-Jeanne n'en croyait pas ses yeux. Ainsi la parfaite mademoiselle Deleuze appartenait simplement à une sorte d'organisation secrète, faisait un rapport circonstancié, donnait aux autorités des impressions, des jugements, présentait même des suggestions.

Instinctivement, elle acheva de plier la lettre, la glissa dans l'enveloppe, mais au moment de la coller, le dégoût de passer ce papier sur ses lèvres la retint. Elle pensa ensuite qu'il valait mieux ne pas fermer l'enveloppe...

La jeune fille se trouvait d'autant plus frappée qu'elle avait toujours eu pour l'infirmière non seulement de l'estime mais aussi des attentions véritables. Elle saisissait maintenant pourquoi son père ne l'aimait pas et une foule de détails lui revinrent à l'esprit. Notamment quand elle était allée chercher la thèse, il lui avait semblé que la couverture était toute chaude comme si elle venait d'être tenue en main...

Elle prit rapidement les objets et les vêtements ; les fourra dans la valise. En descendant elle trouva, sur une des marches, un petit livre. C'était le bréviaire minuscule. Elle le mit dans le sac auprès de la lettre. Et sans rien dire, renvoya le tout à l'infirmière par Rosa.

Elle tiendrait compagnie à Francine, près d'Elisabeth. Celle-ci, du reste, était calme. Elle reposait, les yeux ouverts, prononçant de temps à autre une phrase où l'on captait quelques mots mais dont l'ensemble restait inintelligible. Le premier mouvement de Marie-Jeanne l'avait poussée à confier à sa sœur sa désagréable [230] découverte ; mais elle se retint. Il serait toujours temps. Rien ne pouvait empêcher l'infirmière de faire ses rapports, d'agir dans l'ombre. Marie-Jeanne avait soudainement perdu envers Elisabeth cette sorte de peur qui pesait sur elle depuis plusieurs semaines. Ce qui venait d'arriver à l'infirmière lui paraissait un incident banal ; mademoiselle Deleuze avait été imprudente ; elle en payait les conséquences. Et puis, après tout, ne put s'empêcher de penser Marie-Jeanne, si elle nous menaçait tous, c'est tout de même toujours à Deleuze qu'elle s'en prenait. Tout cela ne s'était peut-être pas fait par hasard et elle appréciait cette réflexion de Harribat si souvent répétée qu'elle en devenait parfois agaçante :

— Croyez-moi, c'est aussi mauvais pour la malade que dangereux pour votre infirmière...

Francine restait sous le coup de l'émotion.

— Sa vie semble sauvée pour le moment. Mais elle restera aveugle... Tu ne dis rien, Marie-Jeanne ?

— Je crois que sa vie, en effet, est hors de danger. Tu as entendu comme moi : Maurice croit que les yeux sont perdus.

— Tu as l'air de dire que toi tu ne le crois pas ?

— Non, je n'ai aucune idée, mais je ne crois pas que les yeux seront perdus.

— Tu en parles à ton aise...

Marie-Jeanne ne répondit pas. Francine s'étonnait.

— Et toi, qu'as-tu ? Maurice est monté pour une minute. Il était ému jusqu'aux larmes. Cette attitude de mademoiselle Deleuze le bouleversé. Je crois qu'il s'est senti devant quelque chose de supérieur. Le problème religieux le hante, je le vois bien... Cet exemple, ce stoïcisme et cette charité lui révèlent le véritable univers évangélique...

— Comme tu parles, Francine...

— C'est toi qui m'as appris ces choses, toi et Elisabeth. En tout cas, je trouve que nous devons avoir la loyauté de reconnaître que cette infirmière vient de nous donner à tous une leçon de vie... Je t'en prie, ne déprécie pas cela devant Maurice.

— Sois sans crainte. Je me rends bien compte que tu veilles sur lui. Elle sourit et ajouta : Il est en bien bonnes mains...

[231]

Elles se turent ; sans doute venaient-elles de remarquer que cette conversation eût été bien cruelle pour Elisabeth si elle avait pu comprendre. Francine avait rougi et la rougeur mit longtemps à disparaître. Il continuait de pleuvoir à verse, des éclairs illuminaient fréquemment l'embrasement des fenêtres, mais le tonnerre ne grondait plus que de très loin.

— Je crois, dit à un moment donné Marie-Jeanne, que l'heure sera bientôt venue de la conduire à la clinique. Maurice doit être prêt maintenant. Accompagne-les si tu veux bien. Je resterai près d'Elisabeth...

— Marie-Jeanne, qu'as-tu ? Tu me fais mal. Je t'en prie, pas d'imprudence. Tu viens de te rendre compte du danger...

— Je n'ai pas peur d'Elisabeth. Sois tranquille. Je n'ai garde d'être imprudente.

— J'y vais, mais je dirai à père de monter...

— S'il le peut...

— Comment, s'il le peut ?

— Oui. Ecoute, Francine, je ne te l'ai pas dit, père l'avait défendu. Il a déjà eu quelques petites crises, trois, je pense, depuis le début de la maladie d'Elisabeth.

— Le cœur ? fit Francine. Oh oui, je ne te l'ai pas dit non plus, mais il m'avait semblé, tu te rappelles, quand il a monté Elisabeth lui-même sur le lit, qu'il allait être terrassé... Le cœur ?

Mon Dieu ! je le redoute depuis si longtemps ...

— Je pense que c'est de l'angine de poitrine ...

— Tu ne crois pas que Maurice devrait savoir ?

— Oui, le moment est venu de le lui dire...

Francine avait inconsciemment associé son beau-frère à cette nouvelle pénible. Elle comprenait maintenant les brusques arrêts de son père, le fait que tout en souffrant beaucoup, il se plaçait en dehors du cercle familial aux moments durs... Pauvre Papa ! Et hier encore elle avait parlé de lui à Maurice d'une façon peu charitable, et il avait fallu la rappeler à l'ordre...

— Mais qu'il n'en sache rien, lui, n'est-ce pas !

Avant de les quitter, Francine posa un baiser rapide sur le front d'Elisabeth et de sa sœur. On l'entendit descendre les escaliers. [232] Puis le silence fut uniquement peuplé de ce bruit de parties de chat sur les vitres que faisait la lourde et rapide pluie. Dix minutes plus tard, Marie-Jeanne entendit des portières d'auto qui se fermaient ; elle reconnut l'emballement du moteur au démarrage ; puis, après un moment, Un léger coup de klaxon... Pendant que Marie-Jeanne était montée chercher les bagages, mademoiselle Deleuze avait continué l'entretien avec le docteur Ronquières. Elle n'avait pas dit grand'chose, mais elle sentait le médecin fort ému et en avait profité pour lui dire :

— Mon plus grand désir serait que vous acceptiez mon sacrifice pour la guérison de votre femme... Donnez-moi cette consolation, docteur. Je remercie Dieu de m'avoir atteinte dans une famille d'élite... Il n'est pas possible qu'une âme comme la vôtre reste en dehors du groupe des Appelés.

Le médecin n'avait rien répondu ; prononcées en de tels moments, les paroles les plus conventionnelles remuent l'âme jusqu'en ses profondeurs. C'est alors qu'il était monté auprès d'Elisabeth !

Quand Rosa pénétra dans le cabinet, annonçant qu'elle apportait le sac et les bagages, mademoiselle Deleuze fut surprise que Marie-Jeanne envoyât la servante à sa place. Puis elle pensa que c'était normal. Elle se fit remettre le sac et tâtonnant, mais avec un empressement fébrile qui étonna la vieille servante, elle chercha à se rendre compte de ce qu'il contenait. Ses doigts saisirent d'abord son bréviaire ; ils le reconnurent ; un instant elle resta immobile, comme un peu interloquée... Puis ses investigations reprirent et elle tomba sur la lettre. Elle manœuvra pour savoir si l'enveloppe était fermée et constata que non, rechercha si la feuille se trouvait bien à l'intérieur, puis, se passant le bord gommé sur les lèvres, ferma scrupuleusement la lettre. En la mouillant, un peu de sang s'était déposé sur le papier et dans ses efforts pour assurer une parfaite adhérence des deux bords, ce sang s'était étalé, formant de grandes raies brunâtres.

— Mademoiselle, l'enveloppe est toute tachée, dit Rosa, on voit que c'est du sang, en voulez-vous une autre ?

Mais l'infirmière apprit avec satisfaction que la lettre était couverte [233] de sang. Quand elle remettrait l'enveloppe à sa directrice, elle pourrait lui dire : « J'ai accompli ma mission ! »

Il ne faudrait pas d'autres commentaires. Maintenant que la lettre était en sa possession, l'infirmière était tranquille. Cette lettre, elle l'avait rédigée sans y être tout à fait engagée, par obligation et par habitude, en se servant du style habituel. Ce n'était pas très propre. Mais c'était l'attitude qu'il fallait avoir, celle qu'on attendait d'elle ; c'était le langage qu'il fallait tenir. Sa vie réelle était peut-être plus compliquée que tout cela. Elle comprenait maintenant que sa vie réelle avait tort.

Au fond, elle aurait pu écrire cette lettre huit jours plus tôt et quitter ainsi les « Erables » avant que l'accident n'arrivât. Elle était restée pour Harribat, fit une petite voix, toute flûtée et peu imposante quelque part dans sa conscience. Mais elle se regimba : elle avait fait son devoir et tout son devoir, c'était cela le réel. Tout le reste était velléité. Elle connaissait, ce soir, les hauteurs morales, les sommets. Elle offrait ses blessures et ses souffrances, sa vie et sa cécité pour celle-là même qui l'avait attaquée. En rentrant parmi ses consœurs, elle remet-

trait son rapport. Blessée, oui. Mais en service commandé. Blessée, mais sa mission avait été accomplie. Et c'était son sang qui avait servi à fermer l'enveloppe.

La petite voix flûtée voulut se faire entendre encore. Mais le moment était venu pour mademoiselle Deleuze de se comporter comme une adulte. Désormais elle serait un exemple pour les autres.

— Ce n'est rien, Rosa, un peu de sang ! Mon amie comprendra cela. Nous autres, notre vie quotidienne, c'est cela. Notre sang appartient à tous...

Rosa ne répondit rien. Elle avait une aversion naturelle pour certaines formules. Mais elle ressentit une immense pitié.

D'avoir remué les bras réveillèrent les douleurs des épaules. L'infirmière s'étonna. Ses épaules brûlaient ; est-ce que là aussi ?...

— Mes épaules me font mal ! fit-elle à voix chuchotée.

— Je pense bien, fit la vieille femme, vous n'êtes qu'un pansement.

[234]

Sur ces entrefaites, le docteur Ronquières arriva.

— Tout est prêt, fit-il.

Il prit mademoiselle Deleuze dans ses bras et la transporta vers la voiture.

Le voyage se passa rapidement, sans qu'elle éprouvât trop de douleur. Elle avait hâte d'arriver à la clinique et songeait à l'accueil qu'on lui ferait inévitablement. Ce serait son grand triomphe.

— Je me demande ce que Harribat pensera !... fit Francine, qui la soutenait.

Harribat ? c'est vrai... elle avait oublié... Harribat ? Comme c'était loin ! Il lui parut éloigné comme un souvenir presque évanoui... Harribat ? qu'est-ce que Harribat pouvait faire dans l'avenir qui s'offrait à elle ? Et dire que... oui son accident avait été une grande grâce.

— Ah oui, ce brave Harribat... fit-elle un peu condescendante. Mais ces paroles ne franchirent pas les bandages... Francine n'entendit pas.

Ronquières ignorait naturellement l'état religieux de la blessée. Les responsabilités de la famille lui apparaissaient très nettes. Il était évident que l'assurance n'avait pas prévu pour l'infirmière qu'elle veillerait une aliénée. Payer les soins et le séjour en clinique, ce serait faisable et cela allait de soi. Mais quel problème pour l'avenir ! La jeune fille était défigurée et très vraisemblablement aveugle... C'était pour eux tous, en même temps que pour elle, une catastrophe. A peine remis de son mal, le docteur Van Meenen réfléchit à cette question. Il s'accusait. S'il avait eu plus tôt le courage nécessaire, l'accident ne serait pas arrivé.

— Pourtant il y avait quelque chose en elle qui demandait à être étranglé ! se disait-il avec honte.

Maintenant tout était calme dans la maison. Rosa devait être en haut avec Marie-Jeanne. Neuf heures sonnèrent.

« Seulement ? » pensa le docteur. Il lui semblait que tout cela avait duré un temps infini. L'orage s'était apaisé. Une mince bande de ciel, faiblement éclairée, annonçait la fin du gros temps. [235] L'homme hésita : il fallait aller voir Elisabeth. Mais il désirait un peu de fraîcheur. Sa main gauche ne le gênait plus. Il prit la direction de la porte.

Le présent détruisait le passé. Elisabeth avait tué. Comment pourrait-il maintenant l'aimer sans arrière-pensée. Il se reprochait ce qu'il appelait la faiblesse de son affection.

Il comprenait, ce soir, en humant la première bouffée d'air frais qui lui venait du jardin humide, ces paroles des gens simples qui disent, lorsqu'un des leurs est brusquement touché dans son esprit ou définitivement abîmé dans son corps :

— Il vaudrait mieux la voir morte que de la voir ainsi.

Ces gens se rendent bien compte qu'on ne peut garder la vision intacte du passé à travers un tel présent et que pour conserver le souvenir, le présent difforme doit s'effacer. Il acheva son tour de jardin. Sur l'étoffe claire de sa veste, les énormes gouttes tombées des feuillages affalés sous le poids de l'eau formaient de grandes taches noires.

Tout était silence dans la chambre. Après être monté lentement, le docteur hésita à ouvrir. Il eût voulu qu'une invitation vînt de l'intérieur. Lorsqu'il eut entrebâillé la porte, il esquissa un geste de recul. Puis il se hâta de rentrer. Marie-Jeanne avait ouvert la fenêtre. Une lampe nue pendant au bout d'un fil provisoire triomphait aisément des dernières clartés du jour. Un énorme papillon de nuit, une sorcière comme les appelait Rosa, s'acharnait autour de la lampe entourée de moustiques. Marie-Jeanne et Rosa étaient assises sur la tablette de la fenêtre, Elisabeth était sur son séant, regardant calmement autour d'elle, remuant constamment les lèvres comme si elle parlait. Il ne restait rien sur la cheminée. Le lustre avait disparu. Le guéridon avait été remplacé par une table ordinaire elle-même abîmée. Il n'y avait plus d'armoire. La coiffeuse n'existait plus ; elle gisait en pièces dans la chambre voisine.

Quelques lambeaux de rideaux pendaient encore aux fenêtres aux murs le papier avait été arraché à de nombreux endroits et laissait voir des dessins que personne dans la maison n'avait jamais connus.

Elisabeth dévisagea son père, puis elle détourna la tête. Les [236] deux femmes s'étaient levées ; il leur fit signe de rester et s'adossa à la cheminée en silence. C'était la fin. C'était la fin d'Elisabeth. C'était la dernière fois qu'il la voyait dans cette pièce, la dernière visite qu'il lui rendait. Elle ne faisait plus partie des vivants. On allait l'emporter, comme on le ferait d'une morte.

Rosa, dans ce drame, se mouvait presque à l'aise ; elle croyait trop à la Fatalité pour s'étonner et s'effrayer. Ce visage inoubliable d'Elisabeth tombée sur sa victime lui apparaissait comme la physionomie de ces forces mauvaises qui se plaisent à détruire le bonheur des hommes. Elle n'aurait pu en vouloir à Dieu de toutes ces misères, car qu'aurait pu faire Dieu lui-même contre la fatalité aveugle. Devant cette avalanche de malheurs, elle restait sereine : un coup si grave les garantissait pour un moment. Le danger était passé. Et lorsque, à l'admiration de tous, elle était montée vers Elisabeth, elle savait, elle, qu'elle n'avait rien à craindre.

— Quel malheur, Rosa, fit le médecin, écrasé.

— Oui, Monsieur. Mais il ne faut pas perdre courage. Cela s'arrêtera un jour.



Dans le lit, Elisabeth jouait avec ses doigts. Elle se les passait tous entre le pouce et l'index de la main droite. On ne voyait pas très bien ce qu'elle voulait. A un moment donné, elle se contenta de faire passer les doigts de la main gauche. Elle commençait par le pouce, allait jusque l'auriculaire et revenait vers le pouce en comptant à mi-voix. Elle n'en comptait jamais que neuf et on voyait que cela l'étonnait. Elle recommençait. Chaque fois qu'elle arrivait à neuf, elle s'arrêtait une seconde, esquissait un sourire, puis reprenait. Quand il vit qu'elle allait continuer, le père s'en alla. Au moment qu'il fermait la porte, Elisabeth eut un grand éclat de rire comme si en jouant une farce, elle avait réussi à éloigner un visiteur importun. Mais sitôt après elle reprit sa pantomime.

Depuis qu'elle avait eu connaissance de la lettre, Marie-Jeanne [237] se trouvait dans un état d'indignation indicible. A la lecture de cet odieux papier Elisabeth s'était transformée à ses yeux ; d'emblée elle était devenue victime de l'imposture.

Marie-Jeanne s'était mise à douter de la valeur des soins que sa sœur avait reçus. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que dans son égarement et dans sa rage, Elisabeth avait obéi à une certaine logique, peut-être à une certaine justice. Elisabeth, qui dès ce soir apparaissait à chaque membre de la famille comme capable de tout, retrouvait à ses yeux une valeur nouvelle ; son acte avait eu un sens. Jamais depuis sa maladie Marie-Jeanne ne s'était sentie si proche de sa sœur. Dorénavant, elle ne s'en remettait à personne ; elle protégerait elle-même la malade. Oui, même malade, Elisabeth restait fidèle à un certain idéal, à une ligne intérieure qui était la leur, une ligne droite. Son père avait confusément jugé cette Deleuze dès le premier jour ; et certainement Harribat devait avoir vu...

Une profonde commisération la saisit lorsqu'elle vit Elisabeth commencer à jouer avec ses doigts ; et, en même temps, un besoin inconnu d'intervenir efficacement pour la guérir ou du moins la protéger.

Seul l'amour des siens pouvait quelque chose. Marie-Jeanne eut la révélation de cette vérité élémentaire que si un être humain peut compter, c'est uniquement aux yeux de quelqu'un qui l'aime personnellement. Elle avait soudainement cessé de croire à la possibilité d'une protection qui émanerait d'un amour impersonnel pour tous les

hommes. C'étaient là des réflexions que pour le moment elle ne pouvait confier à personne. Son beau-frère subissait une crise intérieure grave ; il ne fallait pas y toucher. Son père avait trop besoin d'espoir. Francine était encore une enfant. Harribat peut-être devait savoir ce qu'était réellement l'infirmière. En tout cas il fallait lui annoncer l'accident.

— Tu penses aussi qu'il n'y a plus de danger, n'est-ce pas, demanda-t-elle.

Rosa fit signe de ne pas parler trop haut. Elisabeth s'assoupissait.

— Je devrais téléphoner au docteur Harribat, tu ne crois pas ?

[238]

— Vous ne l'avez pas encore fait ? fit Rosa surprise.

— Je te laisse seule un moment ?

— Oui ! Occupez-vous un peu de Monsieur aussi, Mademoiselle, il n'est plus jeune.

En descendant, Marie-Jeanne s'étonna que Rosa ait pu remarquer sa négligence de ces derniers temps envers son père. Elle était loin de penser que non seulement Rosa avait observé ces changements d'attitude, mais qu'elle en connaissait la raison.

Le lendemain, Elisabeth fut reconduite à la clinique. Psyché. Elle se laissa faire comme si la chose ne l'intéressait pas. Marie-Jeanne avait tenu à se joindre à son père qui désirait connaître l'endroit où vivrait désormais son enfant. Harribat les accompagnait, de même que Francine. Maurice Ronquières avait préféré ne pas venir.

Ils reçurent un accueil charmant et Sœur Lucile s'empressa de signaler au père et à la famille que le personnel était renouvelé. Elle félicita la famille de la bonne mine de la malade qui, à tout moment, se remettait à compter ses doigts. Malheureusement la chambre verte n'était plus disponible. Une autre grande malade l'occupait. Marie-Jeanne voulut voir la chambre qu'on destinait à sa sœur. Finalement, Sœur Lucile demanda si le mieux ne serait pas de placer directement la chère malade en salle. C'était le désir d'Harribat qui ne s'était pas

nommé comme psychiatre tout en se disant le médecin de la malade. Le père s'effraya d'abord à l'idée d'un dortoir commun, il voulut le visiter. Par bonheur, il y faisait calme, comme dans une salle d'hôpital. Il se rallia dès lors à l'idée de son confrère. Marie-Jeanne ne manqua pas de s'informer auprès de Sœur Lucile du nom des religieuses et des membres du personnel qui soigneraient sa sœur. Elle ne put le savoir ; ce personnel variait sans cesse. Mais Sœur Lucile lui certifia qu'une surveillance serrée serait exercée autour de la malade. Elle la confierait à la Sœur portière, à la directrice et dès le lendemain au docteur Logiers. Elle recommanderait la malade à l'attention de toutes.

Il faisait beau. Les allées bien ratissées du parc, la décoration [239] des pavillons et les tabliers blancs des petites servantes avaient produit une excellente impression sur le père. Le soleil faisait le reste. L'homme se disait que très probablement il s'était exagéré les symptômes angineux subis jusqu'ici. Il irait mieux, maintenant qu'il savait où vivrait Elisabeth et qu'il avait vu dans quelles mains elle se trouvait. L'espoir lui revenait pour son enfant en même temps que pour lui-même.

Elisabeth ne témoigna pas la moindre émotion ni même la moindre attention quand ils la quittèrent. Ils se dirent qu'ils préféreraient que ce fût ainsi. Harribat viendrait la voir aussi souvent qu'il le faudrait. Marie-Jeanne avertit qu'elle téléphonerait le lendemain des neuf heures parce qu'elle désirait avoir les nouvelles de la nuit,

Francine ne reconnaissait pas le ton et les manières autoritaires de sa sœur. Elle ne savait à quoi attribuer ce changement. Harribat remarqua également, sans en être bien sûr, que Marie-Jeanne s'affirmait plus que d'habitude. Elle portait un tailleur rayé, dans lequel elle se sentait élégante. Cela la vieillissait un peu, mais Harribat l'aimait ainsi.

Ils rentrèrent directement à la maison. C'était le docteur Vin Meenen lui-même qui pilotait sa Citroën. En cours de route on avait peu parlé d'Elisabeth. Marie-Jeanne, au fond de la voiture avec Harribat, avait abordé la question de ses études. Elle présenterait ses examens en octobre et sa thèse serait probablement terminée dans quelques semaines. Elle aurait désormais le temps de travailler.

L'atroce contrainte des semaines écoulées avait cessé. Le docteur Van Meenen, peu familiarisé avec ces cliniques, s'étonnait du caractè-

re luxueux des salles et des chambres réservées aux malades... « Je suppose, disait-il, que lorsqu'elles sont trop difficiles on ne les y laisse pas. » Francine avait appris, par une assistante, que lorsque les malades étaient trop difficiles, on les envoyait dans un autre pavillon, avec d'autres malades agitées. C'était en demandant des nouvelles de Sœur Colette qu'elle avait su cela : Sœur Colette était maintenant dans le pavillon des grandes agitées. Mais elle se garda bien de renseigner son père.

[240]

En rentrant chez eux, vers midi, ils furent étonnés du caractère accueillant des « Erables ». Depuis longtemps, ils n'avaient eu le loisir de remarquer à quel point la maison était claire, ensoleillée, faite pour abriter du bonheur. Ils étaient heureux d'y revenir. Une odeur de bonne cuisine régnait dans toute l'habitation.

— Cela s'est-il bien passé ? demanda Rosa à Francine.

— Fort bien. Elisabeth avait même l'air contente. Elle ne nous a pas regardés partir... Tiens ! où est Maurice ?

— Il est parti, Mademoiselle. Il a pris sa voiture tout à l'heure vers dix heures et il a dit qu'il serait rentré pour midi.

— Ah !

En pénétrant dans la salle à manger, le docteur Van Meenen observa malgré lui combien elle était agréable et claire. Le soleil faisait comme d'habitude des taches éblouissantes sur le pavement. L'orange saturé des géraniums illuminait la grande baie ardente. Le chêne foncé des meubles s'harmonisait aux tons de cuivre des lambris. Et sur la cheminée de briques rouges au foyer de laquelle d'authentiques chenets attendaient les premiers froids, la pendule Atmos inscrivait la durée, silencieuse, précise, fidèle.

Le docteur ne l'avait plus contemplée, lui semblait-il, depuis une éternité. Il l'avait rapportée de Paris, huit ans auparavant, et passée en fraude à la frontière. Il fut heureux de la retrouver et s'en fut la contempler de près. Elle concrétisait tant de jours, tant d'événements ! Elle était devenue comme une personne, comme une habitude vivante. Il l'admira longtemps, fasciné par ce mécanisme qui puisait dans les seuls changements de température la force nécessaire. Elle avait fidèlement continué à marquer le temps dans ces heures lourdes et tragi-

ques, même quand on ne songeait plus à elle... Elle continuerait encore, pendant combien de temps, lorsqu'il n'y serait plus...

C'est sous cette forme qu'il lui arrivait le plus souvent de penser à la mort : les choses continuant sans lui. Chaque fois, cette image lui causait un choc, il s'en détournait rapidement.

— Dieu sait dans quel état mademoiselle Deleuze se trouve ! dit-il à brûle-pourpoint. Je parie que Maurice est allé la voir.

[241]

— Tu crois ? dit Marie-Jeanne.

— J'en suis sûr. C'est d'ailleurs son devoir, mais, même autrement, il y serait allé : il était trop bouleversé hier soir. Il faut dire qu'elle a été admirable ; moi qui ne crois guère à l'altruisme...

— Oui, comme altruisme, c'était réussi.

Le docteur s'étonna de l'agressivité de Marie-Jeanne. Il fut gêné d'avoir provoqué cette réponse si dure.

« Serait-elle jalouse ? » pensa-t-il et il dit :

— Que lui veux-tu ?

— Je m'en veux de lui avoir si totalement abandonné Elisabeth. Oui, Elisabeth est malade. Je sais bien qu'elle n'est pas consciente de ce qu'elle fait, mais je suis sûre que son acte avait un sens. Je ne plains pas la Deleuze.

— Il ne faut jamais être si entière, Marie-Jeanne. Je ne sais pas ce que tu lui reproches, mais elle n'avait pas mérité la mort. Elle n'a pas mérité d'être aveugle. Réfléchis ! voyons !

— C'est vrai, père, excuse-moi.

Le médecin n'insista pas. Sceptique, il n'aimait pas pousser le scepticisme jusqu'à la cruauté ! Et ses jugements désenchantés sur les hommes, il n'aimait pas qu'on les prît à la lettre.

— Harribat est déjà parti ? fit-il pour détourner la conversation.

— Oui, il avait une affaire urgente...

— Et sans me dire au revoir...

— Il reviendra ce soir.

Marie-Jeanne avait bredouillé assez pour que son père le remarquât.

Le docteur Ronquières ne tarda pas à rentrer. Pendant que l'on conduisait sa femme à la clinique, il était allé prendre des nouvelles de l'infirmière. Il n'avait rien appris de définitif sauf que les yeux n'étaient pas profondément touchés. Mais le pronostic quant à la vue restait réservé. Les blessures guériraient probablement sans complication ; mais quinze au moins laisseraient des traces sérieuses ; trois d'entre elles infligeaient des dommages graves au visage.

— J'ai été frappé, dit-il, à un moment donné, par son courage et son optimisme. Elle a déjà arrangé sa vie. Elle commencera [242] le Braille dans quelques jours... Elle est comme inondée de bonheur... J'ai entendu qu'elle disait à une autre jeune fille à qui elle demandait d'emporter les fleurs à la chapelle (car sa chambre est remplie de fleurs) qu'on ne peut pas imaginer le bonheur qu'on ressent à voir que Dieu a enfin accepté votre sacrifice. Oui, cela m'a impressionné...

— Tu ne trouves pas qu'elle paraît tout de même un peu trop heureuse ? Car à t'entendre, on dirait qu'elle est presque gaie.

— Presque gaie... oui.

Francine intervint :

— Écoute, Marie-Jeanne ! Maurice n'est pas aussi compliqué que toi. Il est capable de voir les choses simplement et de les comprendre simplement. Le sacrifice de mademoiselle Deleuze l'a ému, profondément remué. Je ne comprends pas comment tu ne respectes pas ces sentiments, toi qui pourtant ne vis que de sentiments nobles.

— Que Maurice m'excuse... Mais je crains qu'il ne se laisse tromper par une attitude.

— Comment peux-tu supposer que ce que nous avons vu ne soit pas authentique ?

— Je ne sais pas... Je n'affirme rien... Mais dans le domaine religieux je suis difficile à l'extrême. Je sais qu'on me dit tiède. Mais je ne crois que ce dont je puis être raisonnablement sûre et que je puis croire en me regardant jusqu'au fond.

Pendant ce temps, Elisabeth, dans son lit, au milieu de la salle, faisait face à sa nouvelle situation. Elle ne se souvenait pas d'être déjà

venue là. Elle n'avait d'ailleurs qu'un souvenir bien vague du drame de la veille. Depuis si longtemps le Silésien lui disait : « Tue-la », qu'elle avait profité de l'occasion qui s'offrait. Et puis ce faux Anubis qui s'était tenu au service de ceux qui prétendaient avoir des droits sur elle, l'empêchait de rejoindre son domaine. Lui mort, rien ne s'opposait à ce qu'elle fût enfin admise comme reine et traitée avec tous les égards qui lui étaient dus. Son arrivée à la clinique et son voyage lui apparaissaient comme liés à sa délivrance. Mais les choses étaient loin de lui paraître claires. [243] D'où venait ce Silésien ? Puis, il y avait d'autres voix. On était parvenu jadis à brouiller ses idées, maintenant on l'empêchait d'agir. Mais ils en étaient pour leurs frais. La puissance de son esprit était si grande, qu'elle entendait les pensées de tous ceux dont elle voulait connaître les dispositions secrètes. Le monde était pour elle un livre ouvert. Elle vivait au centre d'une révélation continue : parfois même il lui arrivait de connaître trop de choses à la fois. Elle entendait la pensée des présents, mais aussi celle des absents et même celle des morts. Elle avait appris que les âmes des élus s'envolaient vers la lune, du côté que nous ne voyons jamais. Elle l'avait vu. Une nuit la lune s'était entrouverte, les millions d'âmes qui se trouvaient là avaient failli tomber, elles s'étaient raccrochées comme elles pouvaient aux flancs des montagnes en poussant de petits cris d'épouvante. Car les âmes sont des femmes. Elle conversait aussi avec Aménophis dont l'âme était restée dans le corps... Aménophis ne la laissait pas sortir. Il ne voulait pas que son âme devînt femme. A force de lutter pour la retenir, son père était à bout de souffle et avec ses bandelettes qui le gênaient c'était encore plus pénible. Il souffrait le martyr depuis quatre mille ans. Elle en demanderait compte aux prêtres...

Une voix criarde lui disait d'outre-tombe :

— Explique-nous comment il se fait, quand la lune s'est refermée l'autre jour, qu'une âme distraite a eu les pieds coincés entre les deux morceaux et qu'elle a gémi pendant des heures comme un moineau blanc pris au piège ? Explique-nous comment une âme a des pieds et comment elle peut mourir comme un moineau blanc...

Mais depuis qu'elle comptait sur ses doigts, il lui semblait qu'elle n'était pas loin d'avoir la clef de tout : la clef des champs, la clef des problèmes et la clef des mystères... Si jamais elle parvenait à attraper le dixième doigt, elle comprendrait tout... Comprendre ! Cela lui manquait encore. Aussi elle ne cessait de répéter le geste, d'essayer d'at-

traper le dixième doigt. Mais elle devait le faire en ayant l'air de ne pas y penser comme si cela ne l'intéressait pas... C'est à ce compte seulement qu'elle attraperait le [244] dixième doigt, sans y penser, mais tout de même en remarquant qu'elle l'avait attrapé, sinon tout était à reprendre. C'est qu'il fallait avoir la clef des champs aussi ; et le même jour et au même moment la clef du problème. De quel problème ? Elle ne le savait pas encore. Elle se demandait si elle le saurait à temps car si elle réussissait à attraper le dixième doigt avant de connaître le problème dont elle devait avoir la clef, toutes ses peines auraient été inutiles.

C'était un vrai casse-tête qui lui était, proposé. Mais elle ne se révoltait pas. C'était légitime. Le Sphinx lui-même avait pris la peine de le lui expliquer. Il lui criait cela d'Égypte, quand le vent était favorable et quand la reine Elisabeth n'entendait pas. Elle connaissait les pensées de la reine Elisabeth : je monterai avant toi sur le trône d'Égypte, disait-elle presque tout le temps. Elle faisait mine de s'intéresser aux fouilles et en même temps cherchait parmi les ruines des temples, la clef des champs, la clef du mystère et la clef du problème ! Elle s'imaginait que c'était une clef de serrure...

Cette pensée de la reine Elisabeth cherchant la clef du mystère parmi les sables du désert la fit pouffer de rire au point que deux religieuses accoururent, et que les autres malades se dressèrent dans leur lit pour regarder. Toutes ces têtes tournées vers elle impressionnèrent Elisabeth. Elle les regarda une à une. D'abord, elle s'adressa à Sœur Lucile :

— Bonjour, mon prince ! Je te reconnais sous ton déguisement. Tu es le prince Capartaine... Sois le bienvenu ! Tu veilles sur moi. Prends garde car je connais tes pensées et je lis dans ton âme !

Elle disait cela d'un ton à la fois menaçant, enjoué et enfant et ne cessait de compter ses doigts...

— Je cherche la clef du mystère, lui confia-t-elle.

— Vous êtes reine ? fit Sœur Lucile, prince Capartaine.

— Je suis la reine-morte... La reine-morte vivante ! Et vous, fit-elle s'adressant à l'autre religieuse, vous êtes le Prince Paganini.



Elisabeth regardait les visages surgissant des lits, tournés vers elle, avec ce sérieux éberlué qu'ont les pensées dans les plates-bandes, [245] les pensées avec leurs visages plats, leurs barbes imaginaires.

L'idée que toutes ces têtes de Roi émaillant ce parterre ressemblaient à des pensées, des pensées achetées dans un sachet sur lequel il était écrit : pensées doubles à semer en juin ! lui parut tellement humoristique qu'elle en oublia de compter pour un moment. Un nouveau, fou rire la secoua.

— Que toutes ces majestés veuillent bien m'excuser, dit-elle, avec préciosité, mais j'ai l'esprit subtil. Je connais aujourd'hui ma première heure de liberté, après des siècles d'esclavage, et je goûte enfin la paix du monde, la sérénité du ciel et la joie de vivre.

Elle s'arrêta un instant car elle crut avoir attrapé le dixième doigt. C'était un espoir prématuré.

— Je te reconnais, fit-elle, s'adressant à sa voisine : tu es le prince d'Orange... Et toi tu es Philippe, le père d'Alexandre... Mais je vous connais tous. Comme vous êtes beaux, bien plus beaux que dans le grand Larousse. Je remercie vos Majestés de s'être réunies si nombreuses pour m'accueillir. J'espère que je ne vous ferai pas trop attendre. Dormez et reposez-vous jusqu'à ce que sonne l'heure de la reine-morte. Je vous épouserai tous à tour de rôle, et nos amours seront immortelles. Vous êtes tous les incarnations successives de Tout-Ank-Amon. Je vous aime... Mais vous ne devez pas vous imaginer que vous vivez encore. Vous êtes morts depuis longtemps. Vous êtes des survivances. Vous n'êtes que des ombres de vous-mêmes, des illusions que vous avez eues sur vous ! Mais quelle magnifique illusion tu es, toi, Philippe... tu es plus beau qu'un dieu...

Une joie profonde régnait en Elisabeth. C'était son jour de triomphe. Elle venait de découvrir sa vie, sa voie, son royaume. Personne ni elle-même avant cette journée n'avait une idée juste de la Beauté, Ces rideaux aux fenêtres étaient si parfaits que la joie de celui qui les avait tissés était restée accrochée à chaque croisement de fil, comme une perle de lumière tamisée. Des millions de joies parfaites couraient autour des nœuds. Les cheveux de ses compagnes étaient, chacun individuellement, un chef [246] d'œuvre de la création. Il y avait ce blond cendré qui avait été l'objet d'une combinaison inédite de chromosomes ; et ce brun qui avait été engendré dans une jouissance parfaite de

plusieurs siècles ; on entendait encore le soupir de volupté qui y était contenu. Les feuilles des plantes marchaient sur la pointe des pieds. Les fleurs devaient se retenir pour ne pas se dissoudre elles-mêmes dans l'air et la mer bleue représentée sur ce tableau si magnifiquement encadré et suspendu à un clou doré ravi de soutenir cette cordelière, cette mer bleue contenait des poissons plus heureux que des rois, si heureux que leurs écailles se soulevaient insensiblement et laissaient échapper à chaque mouvement de leurs nageoires des bulles de satisfaction en pur argent.

— C'est beau, c'est divinement beau, fit-elle, joignant les mains.

— Oui, n'est-ce pas, c'est beau, fit Sœur Lucile, ravie que la reprise de contact fût si simple. Mais maintenant pour faire plaisir au prince, tu vas manger... Voici ton potage...

La petite assistante lui présentait une assiette... Elisabeth la regarda et accepta avec reconnaissance. L'assiette était ébréchée et jaune, toute rayée et contenait un peu de soupe aux oignons.

— Enfin voici ma vaisselle d'or.

Des paillettes voguaient dans ce breuvage comme des esquifs légers.

— Que c'est ravissant. Chacun de ces esquifs contient encore la vie coagulée.

Mais Elisabeth s'énervait. Sœur Lucile fit signe, chacun s'écarta. Bientôt elle se mit à prendre son potage calmement. A un moment donné, elle reprit :

— Quel problème tous ces Touk-Ank-Amon en même temps. Ils vont être jaloux d'eux-mêmes. Ils vont se battre entre eux. Car ils ne savent pas qu'ils ne sont que l'incarnation de mon mari Touk-Ank-Amon. Ils se croient tous existants. Par lequel vais-je commencer ?

— Chut ! Chut ! fit la sœur qui craignait une inconvenance... Elle remarqua que, même en mangeant, elle ne cessait de compter ses doigts, toujours dans le même ordre...

[247]

Aux « Erables », Maurice Ronquières restait silencieux. Depuis qu'il voyait l'état d'Elisabeth évoluer vers la chronicité et l'immuabilité totale, une crise grave s'annonçait. Les cliniques qu'il avait suivies au-

près de son confrère Harribat, si elles lui avaient appris beaucoup de choses, lui avaient révélé aussi le peu d'espoir qu'il y avait de modifier réellement le cours d'une démence précoce ou d'une démence paranoïde comme Elisabeth semblait devoir en faire une. C'était au début de la maladie qu'il eût fallu pouvoir la traiter. Plus tard, les lésions seraient définitives. Comment d'ailleurs concevoir un traitement efficace de ces maladies alors même qu'on n'en connaissait pas encore l'agent pathogène, qu'on ne savait même pas quels étaient les organes lésés.

Le jeune médecin se découvrait une âme complexe, irrésolue à peine pouvait-il encore se remémorer le passé, jamais il n'abordait l'avenir... Sa volonté et son désir les plus nets étaient de se considérer comme lié indissolublement à sa femme, de s'adapter à n'importe quelle forme de vie à deux pourvu qu'elle fût possible, d'attendre son retour pourvu qu'elle revînt... C'était son devoir. C'était cela qu'on attendait de lui. Il se mépriseraient de n'en être pas capable... Mais comme il était loin d'admettre cette situation, dans le fond de son cœur !

Un certain souci de ne pas extérioriser des sentiments avec lesquels il ne se sentait pas entièrement d'accord, introduisait depuis quelques jours une gêne dans ses rapports avec la famille Van Meenen.

À vrai dire cela l'agaçait lorsque, d'avance, et sans connaître son avis, quelqu'un dans le cercle familial le considérait déjà comme le mari éternel, veuf sans l'être, fidèle sans réciprocité. Non. Il entendait bien rester fidèle, mais sa fidélité devait avoir un sens, une valeur...

Il avait une bonne raison de ne pas accompagner Elisabeth à la clinique. Il ne désirait pas, devant le personnel, la reconduire lui-même, redemander en quelque sorte leur hospitalité. Et puis, il y avait mademoiselle Deleuze à visiter d'urgence. Son état était grave. Son avenir handicapé. Par sympathie inconsciente, il s'identifiait [248] à elle : il était victime de la même personne, son avenir comme le sien était brisé...

Son malheur le sensibilisait au cas de l'héroïque infirmière. Mais l'infirmière avait accepté d'emblée, courageusement ; et lui, malgré les apparences, rechignait. Elle offrait sa vie et sa santé pour sa malade, une étrangère, cause de son malheur. Et lui serait-il capable d'offrir sa vie pour le retour d'Elisabeth à la raison. Il eût voulu cette force, cette grandeur d'âme, cette simplicité dans le devoir, cette magnanimité

dans le don. S'il y avait, pour lui, une femme au monde dont l'attitude ne pouvait pas être feinte, c'était mademoiselle Deleuze...

Les préoccupations de Maurice inquiétaient. Le repas traînait. Francine amena la conversation sur l'affaire d'Ethiopie. On savait que Maurice défendait le point de vue de la société des Nations. Le docteur Van Meenen trouvait que l'Italie pouvait, comme les autres peuples, se tailler un empire colonial.

Chacun resta sur ses positions, et une fois de plus, tous les arguments dans tous les sens furent servis sous des formes diverses. Marie-Jeanne seule n'avait pas d'opinion précise. Elle voyait là le début d'une conflagration générale. Les conditions d'un conflit insoluble étaient réalisées. La guerre ne pouvait être évitée, c'était le premier acte de la nouvelle guerre mondiale...

— La plus solide garantie de la paix, dit le docteur Van Meenen, c'est Hitler. Une guerre lui serait fatale. Nous pouvons être sûrs de la paix...

Ronquières se demandait comment on pouvait être aussi naïf.

— Hitler et Mussolini, répliqua-t-il, sont prêts à tout et seront amenés à tout pour se maintenir au pouvoir.

— Tu raisones comme les gens de gauche, conclut finalement le père.

Cette phrase rituelle était le signe qu'on avait atteint la distance critique et Ronquières se tut.

C'est au confessionnal, en écoutant les péchés de l'institutrice [249] intérimaire qui s'accusait d'avoir oublié ses prières du matin plusieurs fois depuis les Pâques, et d'avoir manqué à la charité, modérément, deux fois au moins, que le curé apprit comment, plus terrible qu'une possédée, madame Ronquières s'était jetée sur son infirmière et l'avait tuée en la mordant. Tuée, ou presque, car cette jeune infirmière se mourait à la clinique. Tout le monde dans le village trouvait cela étrange. Pour sa part, elle avait lu dans le temps un ouvrage du Père de Tonquédec et tout lui disait que cette dame devait être possédée du démon.

N'y aurait-il pas lieu de l'exorciser ?

Distraitement, le curé lui infligea deux dizaines de chapelet avant même qu'elle eût terminé son exposé.

Madame Elisabeth criminelle ? Ce n'était pas possible. Son premier mouvement fut de courir jusque chez le docteur sitôt la messe achevée. Mais il se ravisa. C'est au confessionnal qu'il avait appris cette nouvelle. Il lui fallait au préalable d'autres informations. Sa servante l'attendait pour les lui donner. Il s'était passé une chose extraordinaire hier aux « Erables ». Madame Elisabeth, au comble de la fureur, avait attaqué l'infirmière. Elle l'avait prise par le cou et étranglée. Puis elle l'avait traînée par les cheveux du grenier à la cave, au moins cinq ou six fois. Après cela elle s'était mise à la manger. La moitié de la figure au moins avait été dévorée. Les yeux pendaient hors de l'orbite...

— Es-tu sûre de ce que tu dis ?

— Je vais vous dire plus, monsieur le curé. Mais ceci c'est un miracle, il ne faut pas en parler. Car il y a eu une intervention diabolique : au moment du meurtre, tous les bruits étaient étouffés, si bien que les gens de la maison n'ont rien entendu. Quand mademoiselle Deleuze, prise par des mains de fer, des mains comme celles de la mort, a compris qu'elle mourait, elle a offert sa vie pour la guérison de celle qui la tuait. Et le miracle s'est accompli : la folle a lâché.

— Comment peux-tu savoir tout cela, Aline ?

— Cela... Enfin c'est une source directe... Car, si mal arrangée qu'elle soit, la victime a parlé. Mais il faut le secret le plus absolu. Car vous pensez bien que si le Parquet apprenait la chose... C'est [250] le scandale que l'infirmière veut éviter... Cette infirmière est une vraie sainte. D'ailleurs elle est bien connue. Et tout le monde dit que ce n'est pas avec des médicaments qu'elle peut guérir tous les gens qu'elle a déjà guéris. C'est une sainte, je vous le dis, monsieur le curé. Vous verrez, madame Elisabeth finira par guérir. Pauvre fille, la moitié de son visage parti... Enfin, vous direz ce que vous voulez, monsieur le curé, moi je trouve que ce n'est pas juste de la part du bon Dieu, de demander des affaires pareilles...

— Qu'est-ce que tu dis là, malheureuse ? s'exclama le curé inquiet.

— Non, ce n'est pas juste. On ne doit pas faire payer ainsi les unes pour les autres. Pourquoi cette pauvre fille doit-elle devenir un monstre pour qu'une autre guérisse ?

— Aline, tu ne comprends rien à la religion.

— Peut-être, monsieur le curé. Et ce que je sais aussi, c'est que tout le monde trouve cette folie bien drôle. Une folle qui sait ce qu'elle veut, et qui prépare chacun de ses coups, ça ne s'est jamais vu. Ça n'est pas naturel. Si vous voulez mon avis, le voila : c'est un mauvais sort. On a jeté un sort sur cette dame. C'est le mauvais esprit. L'infirmière a senti que c'étaient les mains du diable.

— Allons ! tu déraisonnes cette fois.

— Qui vivra verra, monsieur le curé. Rira bien qui rira le dernier. Vous ne voyez pas de mal tout de même ce que les enfants de Marie envoient des fleurs à la chère victime ?

— Des fleurs ?

— Oui, monsieur le curé, une gerbe. Pour une fois que nous avons un miracle chez nous, nous ne pouvons faire moins que de l'honorer.

— Un miracle ?

— Oui, oui, nous disons un miracle... Pour ne pas voir ici le miracle, il faut vraiment manquer de religion. D'ailleurs je ne comprends pas le bon Dieu. Il lui serait tout de même bien facile de les supprimer tous en une fois, ces gens qui ne veulent pas de religion et qui nous font tant de tort.

[251]

— Dieu est bon, Aline...

Madame Aline avait toléré que son curé se rendit régulièrement aux « Erables ». Cela ne pouvait durer. Après le drame d'hier soir, le moment était venu d'agir. Il fallait s'expliquer sur cette intervention du démon. C'est la raison pour laquelle, accompagné de son neveu, le curé de Vairon se rendit chez ses amis. Mais à mesure qu'il approchait des « Erables », il s'inquiétait. En somme, qu'avait-il à reprocher à ces gens ? Il ne pouvait que les inciter de la grâce.

Ses dispositions tombèrent lorsqu'il fut accueilli par Marie-Jeanne et constata le plaisir que leur causait sa visite. Vraiment c'eût été plus

simple de venir en ami comme d'habitude. De son côté Père Lénard fut déçu de ne pas voir Harribat, mais Marie-Jeanne qui connaissait la sympathie profonde qui unissait les deux hommes lui chuchota :

— Je crois que le docteur ne tardera pas...

Le curé lui-même proposa qu'on prît le café en famille dans la salle à manger. Et l'on se rangea à son avis. Pendant que Marie-Jeanne et le Père Lénard se racontaient en aparté la scène de la veille, le docteur Van Meenen, Francine, son beau-frère et le curé s'entretenirent de l'accident. Le curé vit que la réalité était un peu différente de ce qu'on avait raconté.

— Je vois que vous êtes déjà au courant, fit Ronquières.

— Oui... oui... j'ai entendu quelques mots... Vous savez comme moi... dans le village... les gens. A vrai dire, docteur, reprit-il, s'adressant au père, ce qui frappe le plus c'est le dévouement, le courage et pour tout dire, l'héroïsme de mademoiselle Deleuze.

Marie-Jeanne prêtait l'oreille.

— Comment, on sait cela aussi ? fit Francine... C'est étonnant. Je comprends qu'on connaisse l'accident. Mais ces détails-là nous sommes seuls à les connaître... Et je me demande... Car en somme ce n'est certainement pas nous qui...

— Ce n'est sans doute pas mademoiselle Deleuze non plus, intervint Marie-Jeanne avec une nuance que Francine et son père furent les seuls à saisir...

[252]

— Évidemment pas, confirma Ronquières.

— Au fond ce n'est qu'un détail, reprit le pieux prêtre qui venait de laisser s'éteindre son cigare.

La lumière l'éclairait dans le dos et illuminait ses cheveux blancs.

— L'essentiel c'est le geste ! reprit-il. J'ai trouvé cela admirable... Pensez-vous, monsieur Maurice, qu'on rencontre fréquemment de telles âmes parmi les infirmières laïques ?

— Je ne veux pas détourner l'attention du dévouement de l'infirmière, reprit le jeune médecin, mais je dois dire que nous avons beaucoup pensé à Elisabeth aussi. Car en somme c'est grave pour elle...

C'est cet incident qui nous a obligés à l'éloigner immédiatement et qui nous laisse terriblement inquiets...

— Peut-on désespérer lorsqu' « une âme offre sa vie pour sauver » madame Elisabeth ? reprit le curé décidé à passer à l'action. Il ne faut pas désespérer de Dieu.

— Il ne faut pas non plus espérer à tort et à travers, fit négligemment Marie-Jeanne.

— Elle est l'objet d'un sacrifice dont nous ne pouvons pas sous-estimer la générosité ni l'importance...

— Ni le surestimer non plus. Car évidemment je suis sûre que père et Maurice et Francine seraient prêts eux aussi à faire le même sacrifice pour Elisabeth.

— Marie-Jeanne, je t'en prie, dit sa sœur presque implorante, n'insiste pas.

Le Père Lénard ne bougeait pas. Ronquières, entendant ces paroles, se souvint qu'il s'était posé le problème et qu'il avait répondu par la négative.

— Je ne sais pas ce que je ferais, dit-il simplement. J'y ai déjà pensé. Quand on envisage la chose à froid, il n'est pas si facile de répondre....

— C'est parler, cela ! dit le curé. Je trouve en effet que ce n'est pas si simple.

Le docteur Van Meenen se rendit compte qu'il avait delà eu plusieurs alertes graves, sans avoir songé à les offrir pour sa fille. Mais il devait reconnaître que si on le mettait devant l'alternative : [253] donner sa vie pour sauver la raison d'Elisabeth, il en serait fort perplexe.

— Je ne crois pas que j'aurais ce courage, dit-il.

À part soi, dans sa naïveté : et son inconscience, le curé se disait que vraiment ces deux hommes étaient singulièrement égoïstes. On voyait qu'ils n'avaient pas de vie religieuse, qu'ils n'étaient pas capables de générosité authentique.

Mais le Père Lénard admirait la simplicité avec laquelle ces deux hommes avaient répondu. Il était évident que, posée sous cette



forme, aucun homme normal ne pouvait répondre affirmativement à cette question.

— Moi non plus, dit Francine.

Marie-Jeanne se trouvait un peu embarrassée. Elle n'avait pas prévu qu'on lui répondrait. Elle avait voulu montrer la part de fantaisie qui pouvait entrer dans l'offrande de Deleuze. Ces aveux lui donnaient raison. Mais elle ne pouvait en tirer parti. Elle se contenta de constater :

— Il faudrait pour que ces réponses me satisfassent qu'elles fussent données non à froid comme maintenant, mais dans les conditions où fut réalisée la promesse qui nous occupe. Vous êtes mourante, vous êtes perdue, vous offrez votre vie sans savoir exactement ce que vous faites...

— Oh ! je proteste, fit le curé.

— Mademoiselle Deleuze se sentait certainement mourir. Son geste est beau ; il est très beau. Mais je prétends que dans de telles conditions, nous l'eussions tous eu et que, à froid, mademoiselle Deleuze, pas plus que nous, n'oserait s'engager à donner sa vie, à une échéance fixe, pour une autre personne.

— C'est naturellement ainsi qu'il faut voir les choses, appuya le Père Lénard. Marie-Jeanne le remercia d'un sourire.

— Je trouve que c'est abaisser mademoiselle Deleuze, dit le docteur Ronquières.

— Quand les femmes se mêlent de faire l'esprit fort, concéda le curé... Mais je crois qu'au fond, sauf monsieur Ronquières dont je respecte les opinions et qui connaît l'estime que j'ai pour lui, nous sommes tous d'accord : mademoiselle Deleuze a, avec [254] plus ou moins de mérites, pour ma part je pense avec de grands mérites, placé le sort d'Elisabeth entre les mains du seul être qui puisse encore quelque chose pour elle. C'est à Dieu de parler, je veux dire à la prière et à l'esprit de foi.

Personne ne répondit. On ne voyait pas bien où menait cette conversation. Le prêtre reprit :

— Vous ne sauriez croire combien la population suit cette affaire de près. L'héroïsme de l'infirmière a fait passer le frisson du sublime

le long de l'échine des Vaironais. Si je proposais une neuvaine publique, toute la population y participerait...

Le prêtre avait dit cela sans l'avoir prémédité, emporté par son éloquence, un peu aussi par la réceptivité de ses interlocuteurs, et poussé peut-être par la crainte de rentrer les mains vides au Presbytère. A mesure qu'il parlait, ses intentions cessaient d'être aussi pures. Il se disait : quel triomphe pour les incroyables si j'amène ces deux incroyants, médecins par-dessus le marché, à accepter des prières publiques pour sauver une de leurs malades, leur fille et leur femme. Et du même coup, quel triomphe contre la science. Traiter une folie par une sorte d'exorcisme, envisager l'intervention diabolique et y faire face, et qui sait, peut-être, triompher !

Son interrogation tomba dans le silence. Une histoire semblable n'aurait jamais pu se concevoir dans la famille Van Meenen ; aujourd'hui un homme leur proposait une sorte de marché en vue d'assurer la guérison de l'enfant.

Le docteur Van Meenen n'osa pas répondre : non. Il venait de reconnaître qu'il n'aurait pas donné sa vie, du moins pas sans hésitation, pour sauver l'esprit d'Elisabeth. Ne serait-il pas à même de supporter une humiliation ? Car il ne se trompait pas. Ce que son brave homme de curé cherchait à obtenir, c'était qu'il s'humiliât publiquement, reconnût publiquement le pouvoir des prières, se comportât comme un indigène. Seulement est-ce qu'on était absolument sûr que cela ne donnerait rien ? Il se souvenait du vœu si spontané, si sincère auquel il s'était laissé aller à propos de Lourdes. Quelque chose en lui était enclin à admettre ce pouvoir supérieur qu'on peut fléchir par certains actes... Refuser ? [255] Il ne pouvait en prendre seul la responsabilité. En somme, se disait-il, c'est comme si, dans un cas désespéré, après avoir tout épuisé, je refusais d'employer un remède de bonne femme, sans même savoir ce que c'est.

Marie-Jeanne était sidérée. Elle était croyante, elle avait l'âme assez religieuse, mais pour cela même, cette espèce de marché, ce demi-chantage lui répugnait profondément. Et elle savait à quoi s'en tenir pour le miracle de la Deleuze. Elle constatait avec stupeur que ni son père, ni le mari d'Elisabeth ne réagissaient.

Le Père Lénard, continuant son aparté avec Marie-Jeanne, prit parti :

— Je n'approuve pas mon oncle. Il se croit dans le problème religieux et ne touche que l'angoisse de ces deux hommes...

— C'est mon avis, acquiesça-t-elle.

Maurice ne bougeait toujours pas. Nul ne savait dans son entourage quelle crise il traversait. Comme son beau-père, il imaginait maintenant Elisabeth à jamais désagréable et dangereuse. Mais pour lui le changement portait surtout vers l'avenir : il ne parvenait plus à imaginer une Elisabeth différente de ce quelle était hier soir. Même si elle guérissait, il ne cesserait jamais d'en avoir peur. L'avenir lui apparaissait fermé à tout jamais, même si on prenait les choses au mieux. Mais en même temps, le sentiment de culpabilité si marqué qu'il avait envers Elisabeth ne diminuait pas. Il avait beau suivre les cliniques, s'affirmer que ces maladies de l'esprit étaient déterminées par des troubles organiques, il ne parvenait pas à faire le saut entre les deux domaines. Il continuait à juger Elisabeth selon un enchaînement logique, affectif et moral. Et du même coup, sa culpabilité persistait... Et même, elle s'aggravait parce que, malgré lui, son besoin de se libérer reparaisait dans ses actes, ses erreurs, ses lapsus... Hier soir, justement, il n'avait pas reconnu le cri d'Elisabeth. Il avait d'abord cru que celle qui tombait inanimée était Elisabeth, et cela malgré les vêtements de l'infirmière...

Oh ! s'il avait cédé jadis à Hélène Boisfort... Ils seraient maintenant calmement heureux ; quelle stupide rigidité l'avait empêché de se conformer à quelques cérémonies extérieures sans importance [256] en somme, et qui, en tout cas, n'étaient rien à côté de ce qu'on lui proposait aujourd'hui...

On ne savait pas qu'il était furtivement allé rôder ce matin autour de la maison paternelle habitée maintenant par des étrangers, ses parents étant morts depuis de longues années, et qu'il avait regardé à travers la haie du verger les lignes des arbres fruitiers et des poiriers géants, l'entrée du jardin avec ses deux pilastres couverts de clématites bleues, et la fenêtre de sa chambre à coucher... Retourner en arrière, reprendre autrement le fil des choses, écouter sa mère qui avait tant souffert de le savoir areligieux, de l'avoir vu suivre si fidèlement l'incrédulité hautaine de son père... Il ne serait pas là, avec cette aliénée sur les bras. Il aurait épousé une jeune fille magnifique et saine, campée dans le réel ; il vivrait. Oh ! vivre. Vivre !

Plus ces pensées et cette révolte étaient intenses, plus il luttait contre elles.

La seule solution, malgré tout, c'était de guérir Elisabeth à n'importe quel prix, n'importe comment. Et après tout, était-on si sûr qu'il n'y avait rien derrière une neuvaine ? Toutes ses erreurs ! toutes ses malchances, on eût dit qu'une main invisible le guidait vers des régions où il devait s'enliser... Cette fatalité dont on parlait... N'y avait-il pas moyen de la détourner de soi ? Dieu dont on parlait tant lui offrait-il le moyen de se protéger de cette fatalité ? Était-on sûr qu'il n'y avait pas de formules magiques, d'interventions religieuses toutes puissantes, miraculeuses ? S'il résistait, il risquait d'entraîner toute la famille et de priver Elisabeth, peut-être, de sa seule chance.

— Oui, dit-il, moi je veux bien.

Le père se borna à dire :

— Au point où nous en sommes...

Quand madame Aline sut la nouvelle, elle la commenta :

— Tous ces pécheurs sont assez contents de venir à Dieu quand ils en ont besoin. Rien de tel qu'une bonne série d'épreuves. Dieu sait ce qu'il fait. La religion, c'est bien simple. C'est comme à [257] l'école maternelle ; vous n'êtes pas sage ? C'est bien, vous serez mis dans le coin. Si j'étais Dieu je saurais comment il faut traiter les hommes...

Mais le curé ne répondit pas, Son neveu lui avait dit en revenant qu'il avait arraché cette neuvaine au désarroi de ces gens et qu'en somme il n'y avait là rien de religieux : ils consentaient à faire un sacrifice pour fléchir des divinités... au cas où elles existeraient. Il était inutile de songer à édifier une vie religieuse sur de telles bases, surtout chez des intellectuels. Quand ils se ressaisiraient...

— Est-ce que tu oublies qu'elle peut guérir ? Est-ce que tu oublies que Dieu humilie le superbe ?

— Tu n'as pas affaire à des nègres ou à des illettrés. Un homme peut céder parfois à la peur ou au désarroi ; mais il ne se rend pas...

— Tu veux dire qu'il est nécessairement ingrat ?

— Non, quand le danger est passé il cesse de croire une chose qu'il n'a admise qu'en se méprisant.

— Tu connais bien mal les hommes. Comment veux-tu les amener à Dieu sinon par la peur ? L'homme est un enfant.

— Tu as tort de le croire. Je crains qu'il n'y ait chez l'homme authentique quelque chose dont tu ne tiens pas compte. Précisément ce qui distingue l'homme de l'enfant. L'homme a volé le feu aux dieux.

— Te voilà avec tes légendes ! La mythologie maintenant !

Oh ces jeunes gens ! Crois-moi, quand tu auras mon expérience... cher neveu...

Mais le Père Lénard entendit la voix de madame Aline. « L'expérience ! » pensa-t-il avec humour.

Marie-Jeanne ne se résignait pas à accepter cette neuvaine. Elle ne répugnait pas à cette dévotion, mais les conditions dans lesquelles la chose se présentait lui parurent inacceptables. Le curé profitait d'une situation tragique pour amener les Van Meenen, connus comme esprits libres, esprits forts, disait Maurice, à cette [258] soumission publique. Il fallait que son père fût bien malade pour avoir accepté ; quant à son beau-frère, elle vit dans son attitude une preuve d'affection pour sa femme. Une femme ne comprend pas facilement à quoi un homme peut se résoudre pour sauver ou protéger ceux qu'il aime. Malgré tout, Marie-Jeanne ne pouvait se défendre d'un sentiment de désapprobation et d'un léger mépris. Des médecins qui demandaient un miracle ! cela la dépassait. Harribat la comprendrait, elle en était certaine. Cette certitude lui donnait l'audace d'agir, l'incitait à prendre sa responsabilité.

Sans avertir personne, vers six heures du soir, elle se rendit au presbytère. Elle avait revêtu son tailleur comme le matin ; seulement elle avait remplacé son chapeau de paille par un canotier de feutre. Ce fut madame Aline qui vint ouvrir. Marie-Jeanne ne souriait pas. Madame Aline fut déférente.

— Je désire voir M. le curé, fit la jeune fille.

Un instant plus tard, elle était introduite dans la salle à manger du pasteur. Le Père Lénard n'était heureusement pas là.

— Monsieur le curé, dit-elle, ces messieurs étaient un peu fatigués ce midi. Ils ne se sont pas bien rendu compte. Je viens vous dire qu'il faut renoncer à cette neuvaine publique. La famille Van Meenen ne la désire pas...

Le prêtre fut interloqué. Les paroles de son neveu lui revinrent à l'esprit.

— Vous refuseriez l'aide des prières, Mademoiselle ?

— Non, monsieur le curé, nous refusons seulement l'aide d'une manifestation publique. Cela ne peut rien changer, à moins que vous n'attachiez un grand prix à une, comment dirai-je...

— Une humiliation ? Non, non

— Évidemment non... pas une humiliation... enfin, vous comprenez...

Le curé était blême. Il était épouvanté pour eux. Il avait l'impression que ces Van Meenen refusaient l'offre du ciel... Il voulut tenir, les sauver.

— Et si vous refusiez ainsi la guérison de madame Ronquières ?

— Eh bien, on la refuserait.

[259]

C'était sans réplique. Elle ajouta :

— Nous sommes, monsieur le curé, une famille de croyants qui entendons juger par nous-mêmes ce qui est raisonnable. Nous venons de subir un malheur ; nous le subirons jusqu'au bout. Je prierai. Je demande vos prières. Mais mon père a toujours été sceptique, mon beau-frère est un incroyant... Au fond, ils céderaient à une faiblesse...

Le curé voulut encore insister :

— Mademoiselle, vous n'y pensez pas. Une situation où visiblement la Providence est intervenue... Le drame d'hier soir. L'offre de l'infirmière...

— Et moi, je sais ce que je sais. Il y a des êtres dont la Providence ne se sert sûrement pas.... Monsieur le curé, si vous voulez, ne parlons

plus de mademoiselle Deleuze... Si vous voulez aussi, continuez à venir chez nous comme d'habitude. On n'est pas obligé de parler neuvaïne. Vos visites font tellement plaisir à mon père.

Le curé se résignait. Il n'y avait rien à faire. Le mieux était d'en revenir où on en était.

— Il vieillit, Mademoiselle, ces derniers temps...

— Oui, je sais. Espérons qu'il se remettra, maintenant qu'on a retrouvé un peu de calme...

— Si Elisabeth, pardon, si madame Elisabeth guérit.

— Dites Elisabeth, monsieur le curé. Mais le docteur Harribat pense qu'il ne faut pas espérer une guérison avec les moyens dont on dispose actuellement...

— Vous ne comptez pas sur l'aide céleste ?

— Il n'est pas raisonnable de demander une guérison normalement impossible. Il faut accepter les épreuves de la vie.

— Vous êtes une bien curieuse chrétienne, Mademoiselle. On dirait que vous avez lu les Stoïciens...

— Oui, monsieur le curé, je les ai lus, fit-elle en souriant...

— Ah oui, c'est vrai... Je pense parfois à vos études...

Ils parlèrent de la thèse. Le curé se revit au temps où toutes ces choses avaient un sens pour lui... D'entendre parler Marie-Jeanne, il se demanda s'il avait jamais compris les littérateurs et [260] les poètes dont il s'était si ardemment occupé... Il se sentit plus enfant que cette jeune étudiante et se demanda si vraiment...

Son plus grand désir était de lire cette étude sur Anna de Noailles. Marie-Jeanne la lui promit. Ils se quittèrent bons amis.

Le prêtre la regarda s'en aller. Elle lui était sympathique.

— Dommage, se dit-il...

Comprendrait-il que c'étaient des êtres de cette trempe qui comptaient, même dans le monde catholique. C'étaient eux qui comptaient, en tout cas, dans le devenir du monde...

Pourtant, quand il traversa la cuisine pour se rendre au jardin, il se rendit compte, en voyant madame Aline penchée sur son fourneau, du

chemin qu'il avait parcouru depuis le temps où il était professeur de collège épris de littérature et d'art... Un frisson le traversa...

Il ne parlerait plus de cette neuvaine.

Il n'en parlerait plus ; mais déjà à la clinique, averti par les soins de madame Aline, on félicitait l'héroïque malade des résultats palpables obtenus en quelques heures.

— Ronquières qui se convertissait...

Et une des amies présentes eut ce mot délicieux, le mot que tout le monde trouva être celui qu'il fallait :

— La pluie de roses commence...

Une joie courut dans les moelles de la malade, immolée volontaire.



[261]

**LA NUIT EST MA LUMIÈRE.**  
**Roman.**

# VIII

[Retour à la table des matières](#)

Francine n'était pas une dévote. Elle n'avait pas de formation religieuse proprement dite. Mais elle pensait qu'il fallait prier, pour obtenir de Dieu qu'il vous protège, qu'il éloigne de vous les maladies, qu'il vous guérisse de vos maux ; quand on avait prié, on pouvait être sûr que ce qui vous arrivait était ce qu'il y avait de mieux, et il fallait s'y adapter. Dans sa représentation des choses, il lui semblait que jamais Maurice ne pourrait faire face à ce malheur, et l'accepter comme il convenait, s'il n'avait pas acquis la certitude que ce malheur répondait à une intention du Ciel, avait un sens.

Elle désirait que Maurice se consolidât dans l'attitude de résignation qu'il semblait avoir adoptée. L'attitude de Marie-Jeanne compliquait tout. De nouveau pouvait se percevoir l'abîme qui la séparait de sa sœur.

Pourtant, confusément, Francine se sentait seule à penser ainsi. Lorsque après la conversation, qui les engageait tous pour la neuvaine, elle avait raconté à Rosa la manière admirable avec laquelle le docteur Ronquières avait accepté la chose, la vieille servante avait dit :

— Cela m'étonne un peu de M. Ronquières.

Francine n'avait pas insisté. Elle n'avait pas insisté non plus auprès de son père. Et, tombée en tête-à-tête avec Maurice, un [262] peu plus tard, elle n'avait pas osé lui en parler. Tout cela lui paraissait bien difficile à exprimer.

Cependant la concession de Maurice Ronquières aux pratiques religieuses l'emplissait de joie, car, ces derniers temps, l'incrédulité de son beau-frère l'avait véritablement obsédée, l'idée des dangers et des malheurs auxquels il s'exposait lui paraissait insupportable.

Mais en même temps qu'elle était sensible aux éléments, aux indications contenues dans la vie même du monde, elle percevait, d'une manière bouleversante, les moindres désapprobations des siens et ne pouvait se résigner à vivre longtemps sous ce signe. Personne ne savait ce qu'elle avait pu souffrir de la part d'Elisabeth et de Marie-Jeanne, de son père même. Personne non plus ne savait ce dont elle eût été capable pour mettre fin à cet état de choses. Aussi, lorsqu'elle constata que l'appui qu'elle donnait à Maurice ne recevait pas l'approbation des autres, elle en souffrit cruellement. Pourtant, sa préoccupation pour Maurice l'emporta ; elle accepta même la possibilité d'une brouille grave avec Marie-Jeanne, avec Rosa, même avec son père. Ceux-ci lui paraissaient suffisamment croyants. Elle ne l'était guère plus qu'eux. Ils avaient juste la foi qu'il fallait. Elle n'en demandait pas plus pour Maurice : une sécurité.

Voici que trois jours après cette promesse, personne ne parlait plus de neuvaine. Le curé était venu hier soir, comme il venait souvent depuis la maladie, et il n'en était plus question. Pourtant, il s'était informé d'Elisabeth. Il avait su qu'elle était un peu plus cohérente, assez calme, mais qu'elle semblait définitivement s'enfoncer dans le délire. Par ailleurs, l'état de mademoiselle Deleuze était inquiétant. Le cœur était très mauvais. Cela provenait, paraissait-il, d'une sorte d'influence réflexe, due à l'irritation du nerf optique. Ce nerf est tellement important, avait expliqué son père, qu'une fois excité anormalement il peut mettre la vie en danger. Le curé avait signalé une fois de plus, l'admi-

rable comportement de la jeune fille ; chacun, du reste, en était convenu, sans en tirer la moindre conséquence.

Ronquières paraissait tranquille ; il avait été deux jours absent [263] et avait raconté que la clientèle lui revenait ; le ménage de serveurs était installé, la vie reprenait.

— Tout recommence, avait-il confié à Francine, un peu avant l'arrivée du curé, sauf que...

Et comme la jeune fille, après un long silence, s'informait de l'infirmière, le médecin répondit négligemment qu'il n'avait pas encore eu le temps d'aller la voir. Tout de même il avait téléphoné. Il ne fallait pas s'inquiéter outre mesure. On verrait.

Ronquières n'eût pas aimé lui dire qu'il s'était rendu à la clinique, qu'il y avait été reçu avec enthousiasme et félicité pour sa conversion, que mademoiselle Deleuze y était considérée comme un agent tout spécial de la Divinité et que, devant ces manifestations bruyantes, il s'était borné à dire qu'il ignorait tout de cette conversion. Il s'était senti humilié. Il ferait souffrir Francine s'il lui racontait cela. Mais son silence la fit tout autant souffrir ; et le visage de la jeune fille s'assombrit.

Aux « Erables » aussi, la vie reprenait peu à peu. Le docteur avait des consultations nombreuses. Plusieurs fois, Francine avait accompagné son père avec la Citroën. Elle s'était remise à « faire la pharmacie » avec attention. Rosa, comme les autres, avait retrouvé un peu de son allure. La situation redevenait ce qu'elle était avant la Pentecôte, sauf qu'Elisabeth était à la clinique ; sauf que, sous ces apparences identiques, chacun avait changé.

Aux visiteurs et aux malades, et même l'un à l'autre, ils donnaient l'impression qu'ils s'étaient retrouvés, avaient repris leur ligne personnelle et leur place dans le groupe. Mais chacun se sentait autre. Maurice remarquait qu'il restait toujours, pour sa belle-famille, un gendre aimé et respecté ; il savait que son comportement envers sa femme avait augmenté les sympathies qu'il avait dans la maison et qu'on voulait, en l'accueillant, lui faire oublier son malheur. Mais il remarquait aussi qu'on le considérait de plus en plus comme étant le mari d'Elisa-

beth, alors que lui se sentait l'être un peu moins, se sentait, enclin à rejeter comme illusions et névropathies tout ce par quoi il s'était laissé éblouir [264] en Elisabeth, à renier les valeurs auxquelles il avait sacrifié. Il se retirait du jeu, alors que tout semblait indiquer qu'il y persévérerait. Les longues conversations et les efforts du Père Lénard, pour redonner un sens à ces valeurs, ne faisaient que l'exaspérer, sans qu'il osât le montrer. Du reste, il sentait qu'il se laissait aller à une sourde animosité contre ce religieux qui paraissait, cependant, s'être attaché à lui. C'est avec un réel soulagement qu'il observa qu'on ne parlait plus de la neuvaine. Il ne renonçait pas à son devoir envers Elisabeth. Il désirait s'en tenir au devoir, un devoir dur, implacable.

Tout en s'insurgeant contre ces idées, qui menaçaient de le détruire, il s'était laissé émouvoir par l'infirmière, il ne parvenait pas à rejeter, comme inutile et dérisoire, ce sacrifice dont elle lui donnait l'exemple ; il se sentait moralement répréhensible de résister à cette suggestion. Et, tout en s'écartant, tout au fond de lui-même, de la famille Van Meenen, il accueillait les sentiments de Francine.

Francine percevait chaque attention qu'il avait pour elle. Un petit rien, un mot, procurait une joie profonde à la jeune fille. Il le faisait uniquement pour la voir heureuse, et se rendait compte qu'avec cent fois moins d'efforts que ceux qu'il avait déployés pour Elisabeth, il aurait créé de la joie et du bonheur. Tout cela le ramenait à Hélène Boisfort, au style de vie qu'il avait refusé en la laissant partir ; un style de vie plus conforme à sa nature, à ses goûts, probablement à son être profond. Il était, lui, un homme simple. Il s'était laissé prendre par un style de vie qui le dépassait, par des valeurs qu'il n'était pas à même d'apprécier et qui ne pouvaient lui donner, d'apaisement. Maintenant encore, il se laissait séduire par l'image d'un comportement supérieur à ce qu'il était. Le Lit qu'il avait cédé si facilement à la neuvaine, dimanche, alors qu'il résistait éperdument à la forme de vie et de pensée que lui présentait le Père Lénard, lui avait bien paru une image de sa médiocrité. Il tentait de se sauver, cependant, à ses propres yeux. Il entendait se comporter en honnête homme, et sa sensibilité à l'héroïsme de Mademoiselle Deleuze le réhabilitait quelque peu.

[265]

Et puis, l'affection de Francine lui faisait du bien. Elle le jugeait certainement, et le fait qu'elle l'accueillait était un gage de sa propre

valeur. Elle était le lien qui rendait solidaires *les* deux hommes qui habitaient en lui.

Rosa trouvait assez naturel que Francine ne fût pas redevenue ce qu'elle était, malgré son allant. Elle sentait chez la jeune fille quelque chose de factice. Dans son affection pour elle, la vieille servante aurait voulu pouvoir empêcher le drame de se nouer ; mais comment faire ? Francine, pas plus qu'une autre, ne pouvait échapper à la fatalité.

Et puis il y avait Marie-Jeanne. Bien que ses préférences allassent à la cadette, Rosa aimait beaucoup Marie-Jeanne. Ces derniers temps surtout, elle avait appréciée les qualités de cette jeune fille jusqu'alors effacée. Marie-Jeanne avait su faire preuve de courage, d'endurance ; elle avait soutenu, malgré un fléchissement léger ces derniers temps, le père affaibli et désespéré. A l'égard de sa sœur malade, Marie-Jeanne avait été très dévouée et, depuis l'accident, Rosa avait aimé la manière dont elle avait pris la défense de sa sœur. C'était Marie-Jeanne qui maintenait Elisabeth intacte. Rosa l'avait remarqué parce qu'elle aussi avait flanché, n'avait pas conservé, envers la malade, toute la sérénité nécessaire. Marie-Jeanne avait replacé Elisabeth à la première place. En même temps, elle s'affirmait dans la maison et, si simple qu'elle fût, chacun la considérait et la traitait comme une grande dame. Ce n'était pas une princesse, comme Elisabeth ; c'était la maîtresse de maison, l'esprit des « Erables ».

Rosa l'aimait ainsi, mais aurait préféré finir ses jours au service de Francine. Il y avait quelque chose de complexe chez Marie-Jeanne, d'emporté et de silencieusement frénétique. Qu'elle fût amoureuse d'Harribat, c'était l'évidence même. Mais celui-ci *le* remarquerait-il jamais ?

— Tu ne trouves pas bizarre, Rosa, qu'Harribat ne soit pas venu dimanche, comme il l'avait promis, ni lundi, ni hier ?...

— Il viendra peut-être aujourd'hui, Mademoiselle...

— Il aurait bien pu s'excuser, je trouve...

— Bien sûr..

[266]

— Rosa, je vois ce que tu penses... Tu ne peux pas t'empêcher de sourire un tout petit peu... Eh bien, tu te trompes du tout au tout...

Ainsi, Marie-Jeanne et Rosa, occupée à ses légumes, échangeaient quelques mots d'allure indiscreète. Rosa n'osait guère répondre.

— Tu continues à sourire ? Comment peux-tu croire !... Mais, enfin, c'est une politesse élémentaire ! Je trouve qu'un monsieur peut s'excuser, quand il sait qu'on l'a attendu...

— Je ne dis pas le contraire, Mademoiselle...

— Non, tu ne dis, pas le contraire, mais tu souris encore... Je te répète que tu te trompes, Rosa.

— Seulement, cet oubli... Je ne... Tenez, Mademoiselle, je ne crois pas qu'il ait oublié...

— Tu crois ? fit Marie-Jeanne, avec une avidité qui la trahissait.

— J'en suis sûre !...

— Tu sais, je demande ça, mais, au fond, je m'en soucie fort peu. Tout de même je n'aimerais pas qu'il l'ait oublié... Que peut-il être arrivé, crois-tu ?

— Mademoiselle, il arrive tant de choses. Attendez avant de juger. M. Harribat s'est toujours beaucoup gêné pour la famille... Vous manquez un peu de confiance,...

— C'est vrai. Je crois que c'est d'être sans nouvelles de lui qui me rend sensible... et puis c'est lui qui détient ma thèse... Et je suis impatiente de m'y remettre...

— Alors, je comprends. Mais, justement, il doit savoir que vous avez besoin de vos papiers et il ne pourra tarder...

Elles causèrent encore. Marie-Jeanne n'écoutait que fort distraitement ; elle fut cependant frappée par la fin d'une phrase dont elle n'avait pas écouté le commencement :

— ... on dirait un sportif, il a une belle carrure. C'est un beau corps d'homme...

Il y avait dans la voix de la vieille Rosa un accent que Marie-Jeanne n'avait jamais remarqué. Une sorte de secrète admiration, une évocation étrange, une émotion d'une qualité bizarre qui la [267] pénétrèrent toute. Ce fut le silence. Marie-Jeanne s'aperçut qu'un temps avait existé où cette phrase spontanée devait avoir eu un sens pour celle qui venait de la prononcer ; la personnalité réelle de Rosa lui ap-

parut, à travers l'infime altération de cette voix timide, qui ne parlait presque jamais que pour acquiescer... Elle entrevit que cette femme âgée et pauvre, devant elle, était un être à son image, qui avait eu ses rêves d'amour, qui avait aimé, qui avait souffert, qui avait élevé, finalement, les enfants des autres, et qui, maintenant, était au bout de sa vie. Rosa était une femme comme elle, c'était incroyable qu'elle n'y eût jamais songé auparavant. Elle prit la tête de la servante dans ses mains et, tandis que ses doigts étreignaient la chevelure rêche, l'embrassa longuement sur les deux joues.

— On n'a pas toujours compris, Rosa, fit-elle doucement. On est enfant, il faut l'occasion ; elle vient parfois bien tard...

— Elle vient toujours trop tard. C'est pour tous comme cela,

Mademoiselle. Mais à mon âge on sait que les choses ne pourraient pas être autres...

Tout en parlant, elle s'essuyait le coin de l'œil, selon son habitude, du revers de son tablier bleu. Marie-Jeanne se tut encore. Elle avait lu tant de poèmes d'Anna de Noailles, certains vers avaient éveillé en elle de singulières ardeurs, mais c'est à travers la voix de Rosa qu'elle venait d'avoir la révélation du corps de l'homme, de sa prédestination de femme ; un instant elle se vit, nue, dans les bras puissants d'Harribat. Elle eut beau se détourner de cette image, elle ne put l'effacer.

Depuis longtemps on ne posait plus de questions au docteur Van Meenen quand il faisait ses visites à domicile. On savait que cela le gênait et, en somme, il ne disait jamais la vérité. La vérité on la connaissait sans lui, elle le précédait par les sentiers et les routes, divulguée par Rosa ou quelqu'autre personne travaillant aux Erables. Même Marie de la Concorde avait fini par devenir discrète ; elle comprenait bien que le docteur ne pouvait pas recommencer chaque jour à s'épancher auprès d'elle.

[268]

Mais ce mercredi matin, comme le docteur était entré, chose qui lui arrivait rarement, pour prendre un verre de « Spa », il sembla à Marie

que c'était l'occasion de s'informer. Elle avait un prétexte. En servant le verre d'eau pétillante, elle demanda :

— J'espère, monsieur le docteur, que vous n'avez pas été malade ? De notre chambre, on voit la fenêtre de la vôtre. Vous avez eu de la lumière toute la nuit... Mon mari me disait : Il a oublié d'éteindre sa lampe de chevet... Moi, je m'inquiète vite... Mais, en vous voyant arriver, je me suis dit : c'est lui qui avait raison, le docteur n'a vraiment pas l'air malade...

— Tiens, oui, fit le docteur Van Meenen, je me souviens : j'ai allumé ma lampe un moment, j'aurai oublié de l'éteindre... Ce matin, en me réveillant, je ne l'ai pas remarqué. Sans doute parce qu'il faisait déjà un peu clair...

Puis le médecin se tut. Il avait parlé d'une voix un peu distraite, et comme s'il n'avait pas envie de donner beaucoup d'explications. Marie n'insista guère, il était devenu songeur, en effet. La réflexion de cette femme évoquait des moments qu'il avait déjà oubliés et qu'il avait, pourtant, vécus intensément.

Il se souvenait qu'il s'était réveillé en sursaut, dans son premier sommeil. Il ne savait pas pourquoi il se réveillait. Il n'avait rien rêvé. Il n'y avait pas de bruit. Tout était étonnamment calme. Oui, ce qu'il y avait d'étonnant, c'était le calme. C'était un calme total. Sa fenêtre était légèrement entr'ouverte, fantaisie qu'il interdisait à ses enfants, mais dont il avait pris l'habitude au commencement de cet été, parce qu'il n'aimait plus la sensation d'être enfermé. Ce n'était pas une question d'hygiène, il lui fallait maintenir un certain contact avec le dehors. Et cette nuit, malgré la fenêtre ouverte, on eut dit que ce contact avait disparu, que le monde n'était plus là. C'était une idée stupide, mais il n'y avait pas moyen de ne pas l'avoir, dans ce silence. Comment était-il possible que l'univers fût aussi silencieux ? Et puis, cette fenêtre, où était-elle ? Il faisait si obscur ; ce devait être un noir d'encre. Le docteur avait dû chercher avant de deviner le losange un peu plus clair de la fenêtre. Oui, il y avait quelque chose d'effrayant en cette nuit opaque, où plus rien ne vivait. Il en avait ressenti [269] une anxiété. Son cœur battit plus vite, un peu irrégulièrement. Il eut envie de mouvoir sa main gauche. Il le fit. La main et les doigts se mouvaient librement. Mais cela ne changeait rien à ce calme olympien, à cette totalité de la nuit. Il n'était pas possible de supporter cet isolement plus longtemps,



une catastrophe allait survenir, inévitablement. Une peur montait. Il allait perdre la notion des choses. On ne pouvait pas vivre de tels moments sans transir d'épouvante ; on eût dit que le jugement dernier venait d'avoir lieu et qu'on l'avait oublié, seul sur la terre morte. Voyons, c'est stupide !...

Et, précipitamment, il avait allumé. La belle lumière apparut, donna ses dimensions à la chambre, colora les objets, fit revenir la vie sur le guéridon, sur les photographies, sur la belle matière du vase de Chine. C'était bon, cette lumière. Un gros moustique se précipita. Ses ailes firent un bruit de papier sur la tapisserie, sur la surface rugueuse du plafond. N'importe, c'était bon, ce bruit. C'était une merveille que de voir entrer ce moustique inconscient. Au loin, très loin, on eut l'impression qu'une motocyclette se mettait en marche. C'était un bourdonnement sourd, qui s'arrêtait et reprenait tout le temps. Un type qui s'amusait à faire du bruit ou qui se trouvait en panne. Il était impossible de localiser l'endroit. Ce devait être loin par delà les bois, trop loin pour qu'on pût compter sur cet homme. Non, on ne pouvait pas compter sur lui. Mais que diable ai-je besoin de compter sur cet inconnu, pensa-t-il.

Quelle rêverie absurde. Il éteignit. Le moustique se tut. Le silence et la nuit reprirent leur écrasante densité. Le médecin tint les yeux un moment ouverts, puis les ferma. Le sommeil tardait. Il n'était pas assoupi depuis longtemps, qu'il se réveillait angoissé ayant instinctivement rallumé la lampe, tandis que sa main gauche essayait de saisir cette clé froide qui lui serrait la gorge. Il avait dû rêver qu'une main énorme s'était allongée par la fenêtre et avait voulu l'étrangler...

Tout était calme pourtant dans ce noir, dans cet abîme derrière la fenêtre entrouverte. Sa digestion se faisait mal, sans doute. Il eut l'idée d'avertir Marie-Jeanne. Mais c'eût été puéril. Voyons, [270] il ne se passait rien. Il avait tout simplement été sensible à quelques détails ridicules. Cependant, il se leva pour fermer la fenêtre. Il s'assura que l'espagnolette avait bien fonctionné. C'est absurde, se disait-il encore. Puis, il avait dû se rendormir. C'est maintenant qu'il s'en souvenait. Une crainte le reprit que ces misères ne revinssent la nuit suivante, C'était tout à fait stupide. Probablement un facteur végétatif. En somme, il serait simple de laisser une veilleuse. Puis, il pensa qu'il serait très simple de remettre en marche la pendule qui garnissait la cheminée. Elle n'avait marché que pendant quelques mois, au début de leur

mariage. Il l'avait arrêtée parce que sa femme avait le sommeil fragile, et s'était ainsi habitué au silence. Mais il était aisé de remonter cette pendule. Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ?

— Verse-moi encore un Spa, Marie, dit-il doucement.

Le lendemain de l'entrée de mademoiselle Deleuze à la clinique, une réunion s'était tenue entre les représentantes responsables du groupe de religieuses laïques. Mademoiselle Deleuze ne possédait plus rien. Personne ne savait, sauf l'une ou l'autre, qu'un singulier devoir empêchait de parler, qu'elle avait remis tous ses biens à la communauté. Elles se demandèrent si on allait avoir à supporter ces soins pendant longtemps. L'une d'elles fit remarquer que les frais seraient sans doute payés par la famille Van Meenen. Une autre suggéra que, dans un cas aussi dramatique, les fidèles interviendraient peut-être spontanément. Déjà de nombreuses fleurs étaient arrivées. C'était du gaspillage, mais néanmoins cela montrait l'intérêt que l'on prenait à leur malade.

Deux jours plus tard, les événements avaient pris une orientation plus nette. Mademoiselle Deleuze incarnait l'abnégation, le devoir, l'héroïsme. Quel exemple pour la collectivité ! Quelle réclame pour l'organisation ! Quel enthousiasme cette martyre n'allait-elle pas susciter chez les jeunes et, qui sait si elle ne provoquerait pas de nouvelles vocations.

Quelle humiliation, aussi, pour les infirmières laïques ! L'aumônier du groupe fit une petite conférence à toutes les novices. [271] Il n'hésita pas à donner des détails, à montrer comment la main du Seigneur avait guidé sa servante vers son destin, à reprendre les paroles qu'elle avait prononcées, et à citer en exemple le trait de la lettre ensanglantée.

Toute cette littérature revenait aux oreilles de l'héroïne, consolidait sa tendance à proposer aux autres un dévouement plus complet, un don plus absolu, la familiarisait avec les locutions les plus propres à exprimer sa pensée, avec les intonations les plus conformes à certains états d'âme, avec une audacieuse sincérité. Elle faisait remarquer combien les éloges dont elle était l'objet, et l'admiration qu'on lui té-

moignait, étaient exagérés. Elle avait fait son devoir, jour par jour, et rien de plus, et si l'on continuait à s'occuper d'elle de cette manière, assurait-elle, elle succomberait sûrement aux fumées de l'encens.

Les fleurs, qui abondaient les premiers jours, se faisaient cependant plus rares. Mais, dans son numéro du mois d'août, le *Courrier des Militantes* donnait une courte biographie de l'héroïne et détaillait ses journées : simplicité, clarté, abandon, telles étaient les caractéristiques de cette personnalité exemplaire, dont les tendances essentielles étaient de se comporter extérieurement aussi banalement que possible, et de s'en tenir aux règles de vie les plus simples et les mieux éprouvées. Elle incarnait un type de cette sainteté moderne, qui sauverait le monde, et réalisait la perfection dans la banalité quotidienne. Même la *Revue de Madame*, Journal de Modes parisien, consacrait une demi-colonne de son *Courrier des Lectrices* à l'éloge de là « Lumière sur les mains », courte communication, dans laquelle il était fait allusion à une certaine mademoiselle D., qui avait trouvé, dans son austère devoir journalier, une voie de perfection. Elle était citée en défi à toute la laïcité. Son accident et sa cécité étaient opposés à l'accident de travail proprement dit et à la notion d'invalidité. Ces derniers sont synonymes de diminution et d'indemnité, et comportent une note néfaste, tandis que l'infirmité consentie ; sinon cherchée, constitue un point culminant de la vie, un point de départ vers les sommets. C'était signé : le *Collier d'épines*. Manifestement, ces lignes étaient écrites par une des collègues, chargée d'être présente [272] dans ces courriers frivoles, afin d'y semer la bonne parole.

Durant toute cette période, mademoiselle Deleuze connut une exaltation extrême. Sa personnalité se mouvait à l'aise parmi ces éloges. L'obscur militante d'hier devenait chef de file. A côté de cela, la douleur physique, la privation de la vue, apparaissaient comme des inconvénients mineurs. A l'heure du pansement journalier, la victime expiatoire forçait l'admiration du personnel infirmier.

Le quatrième jour, l'entrevue, ou plus justement l'entretien avec la famille Van Meenen, le docteur, Francine, Ronquières et Rosa (Marie-Jeanne s'excusait), avait été quelque chose d'unique : jamais mademoiselle Deleuze n'avait ressenti, et jamais plus elle ne ressentirait comme en ce moment, l'incommensurable joie de se sentir respectée. Le respect ! C'était, elle le sentait bien, un respect authentique.

— Comment cela s'est-il passé ? demanda, le soir, mademoiselle Samain.

— Ils ont été parfaits... Ma pension est payée pour un mois...

— Excellent...

— Ils ont beaucoup de respect pour moi...

Mademoiselle Samain la regarda, étonnée, se posant un tas de questions.

— Respect ? dit-elle. Tu attribues de l'importance au respect de ces gens ? Enfin, je comprends que, dans ton cas, on souffre, on se raccroche... J'aime, après tout, te voir un peu faible, capable de sacrifier un peu aux sentiments humains, trop humains...

Mademoiselle Deleuze se tut. Elle se rendit compte qu'elle venait de manifester un état d'âme très ordinaire et qu'elle était tenue à une vie plus élevée.

— Je ne dis pas que tu ne dois pas être correcte avec eux. C'est justement cela qu'il faut. Il est clair que nous devons prendre des arrangements : tu ne recevras pas toujours autant d'argent que maintenant. Il y a lieu de prévoir l'indemnité. Tu es aveugle. Tu ne peux pas rester à notre charge. Tu comprends bien que tu ne peux compter sur ton legs. Tu nous as donné tes biens. Ils ne t'appartiennent plus. Ce serait une forme monstrueuse [273] d'égoïsme que d'en faire état. Tu es pauvre ; être pauvre, c'est cela, vois-tu...

Sans savoir au juste pourquoi, mademoiselle Deleuze avait souffert un peu ce soir-là. Ce n'était pas de ses blessures, qui ne faisaient presque plus mal. Ce n'était pas de son cœur ; les tendances à la syncope se faisaient plus rares. Mais elle se sentit effroyablement seule. Elle s'imagina soignée chez les Van Meenen, avec, autour d'elle, la simple affection de ces gens. Cependant, le lendemain matin, elle avait repris la route. Elle s'était retrouvée.

Presque *chaque jour* le docteur Ronquières passait. Francine vint plusieurs fois ; Rosa faisait envoyer un bouquet de roses, cueillies aux « Erables ». Ce n'est qu'après trois semaines qu'elle songea une fois encore à Harribat, visage désormais lointain.

Le quinze août, mademoiselle Samain était venue lire ce que la *Revue de Madame* avait imprimé. Ce jour-là, le docteur avait enlevé les

pansements. Les yeux clos étaient Maintenant découverts ; mademoiselle Deleuze était affreuse à voir. Un nouveau visage, boursouflé, plein de lignes disposées sans ordre, et qui coupaient l'harmonie des traits, exprimait une âme qui n'aurait connu que des sentiments grossiers, un esprit sans raffinement, une personnalité de mégère qui se serait fait vitrioler. L'absence de regard aggravait l'ensemble. Mademoiselle Samain en fut épouvantée. On ne retrouvait rien de l'ancienne mademoiselle Deleuze. Celle d'aujourd'hui inspirait une répulsion physique et même morale. Il faudrait se réhabituer, recréer une âme pour le nouveau visage. Jamais, elle s'en rendait compte, elle n'eût osé écrire son articulet si elle avait connu ces traits-là. C'était horrible à penser, mais c'était ainsi.

— Suis-je fort abîmée ? avait demandé l'héroïne.

— Assez...

— On me reconnaît ?

En demandant cela, elle craignait n'être pas assez défigurée, ne pas mériter suffisamment la gloire qu'on lui décernait.

— On te reconnaît, mais j'ai l'impression qu'il faut savoir que c'est toi.

Cette phrase lui fit un, effet bizarre ; mais au moins elle lui [274] apprenait que les dégâts étaient importants. Finalement elle prit la main de la lectrice :

— Comme je me sens indigne ! fit-elle. Elle exprimait une chose sentie. L'accent ne trompait pas. L'autre lui coupa la parole :

— Voyons, tais-toi. La modestie a des bornes...

La lecture faite, elles restèrent longtemps l'une près de l'autre. Mademoiselle Samain y restait par charité. Elle se disait :

— J'espère que personne ne lui dira jamais comment elle est. Ce serait trop dur. Pauvre amie. Heureusement qu'elle ne se verra jamais...

Le spécialiste avait dit, le matin, qu'il restait de l'infection aux paupières et qu'en somme on devait être prudent, mais que les cornées n'étaient pas atteintes aux endroits essentiels ; que l'œil n'avait pas été touché dans la profondeur et que la vue reviendrait. Mademoiselle Samain se remémorait ces paroles singulières. Le médecin se trompait

ou mentait : de tels yeux ne verraient jamais plus. Tout en lui parlant, mademoiselle Samain contemplait ces deux replis bouffis, chargés de vilaines croûtes, où l'on ne distinguait plus, avec la meilleure volonté, la forme des paupières. Pourtant il lui semblait que, sous cette masse disgracieuse et cicatricielle, on devinait les mouvements du globe oculaire.

— Tu ne vois pas encore ?

— Voir ? dit-elle, voir ?

À vrai dire, elle n'avait pas encore essayé. Elle éprouvait une certaine appréhension. Si elle n'était pas aveugle, si le malheur n'était pas complet, elle ne serait qu'une victime défigurée, une femme laide, comme elle en connaissait tant, et elle frémit. N'être plus que cela, oh non !

Pendant que sa directrice parlait, et qu'instinctivement mademoiselle Deleuze accomplissait dans sa direction les mouvements normaux de la vision, il lui sembla qu'elle avait eu comme un rayon de clarté. Son cœur avait battu follement. Ce n'était pas possible, voyons, ce ne pouvait être qu'une fausse alerte ! Prudemment, elle avait réessayé de regarder : non, elle ne voyait pas. Secrètement, elle en rendit grâce à Dieu.

Tard dans la soirée, après le pansement, elle se demanda comment [275] elle savait que mademoiselle Samain portait son propre manteau de fourrure, celui qu'elle avait légué en même temps que sa fortune ? Son manteau ne pouvait lui être d'aucune utilité, avait dit la directrice, tandis que le groupe en avait besoin. Pour se rendre chez les autorités, dans les ministères, aux Évêchés, cela rendait de grands services. Il fallait adorer les Saints comme on les connaissait, et ce n'était pas la peine de vivre comme des laïcs dans le monde, si on ne pouvait tenir compte des petits côtés de la nature humaine.

Le lendemain soir, quand l'oculiste fit son tour, il vint s'informer :

— On ne voit pas encore un peu, Mademoiselle ? Cela m'étonne vraiment...

Non, docteur, pas encore.

Demain, j'en suis sûr.

Le docteur avait examiné les yeux une nouvelle fois. Le réflexe à la lumière marchait très bien, l'iris était libre. Et cela des deux côtés. Elle devait voir. Le médecin était sorti sans insister.

En fait, elle avait pu ouvrir les yeux, en s'aidant de ses doigts, comme le médecin le faisait. Elle avait voulu se convaincre qu'elle restait aveugle : et il lui sembla qu'elle entrevoyait un coin du ciel. Et vite, elle avait lâché les paupières. Ce lui avait été un choc terrible. Il allait falloir reprendre la vie normale.

— Pas cela, mon Dieu, pas cela !...

Ah ! Elle avait bien eu raison de dire hier qu'elle était indigne. Si on savait comme elle manquait de courage. Est-ce que tous ces gens s'imaginaient que ce n'était rien, être défigurée ? Avoir sur son âme un visage qui ne lui correspondait pas ? Avoir l'air vile ? Pouvoir devenir aussi parfaite qu'on pouvait le souhaiter et paraître odieuse, méchante, sans beauté, sans compréhension, sans vie intérieure ? Avoir une âme de damnée, car tous les gens laids ont une âme de damné. Elle allait avoir un visage aussi difforme que la représentation qu'elle se faisait de l'âme des incroyants, un visage de gargouille.

Elle n'en dormit pas. Avec inquiétude, elle avait remarqué que toutes les visites qu'on lui avait faites, aujourd'hui, avaient été [276] courtes. Était-elle vraiment si affreuse ? Et on ne lui parlait plus de la même manière, depuis que ses bandages étaient tombés. Il lui semblait qu'on oubliait soudain qu'elle était surtout une âme, qu'elle n'était qu'un être de spiritualité...

Le lendemain, un aveugle de la ville vint avec tout ce qu'il fallait pour commencer à l'initier à l'écriture Braille. A peine était-il installé qu'on frappa. C'était le spécialiste et, lorsqu'il sut de quoi il s'agissait, il se mit à rire bruyamment :

— Allons, allons ! Retournez chez vous, mon brave ami. Revenez dans trois jours avec un bouquet de roses, votre élève verra aussi bien que moi...

— Si vous pouviez dire vrai, docteur ! fit-elle, désespérée.

Le lendemain le médecin ne vint pas, ni le surlendemain. La directrice de la clinique lui avait demandé de traiter la malade avec compréhension. On ne connaissait pas les voies de la Providence. On ne savait pas ce que Dieu avait décidé. On ne doutait pas, qu'il n'eût soi-

gné la malade avec toute la science possible : mais, à côté de cela, il y avait les voies obscures de la vie de l'âme. Chacun dans son domaine. Dieu saurait diriger son enfant.

Le médecin n'insista pas et, quand l'aveugle revint, au jour fixe, son élève ne voyait toujours pas. La leçon fut courte. Le professeur improvisa lui décrivit l'Exposition de Bruxelles. Il lui décrivit les Palais, les sculptures, et surtout les illuminations du soir, les jeux de la lumière colorée dans l'eau jaillissante. Elle s'exerçait à le suivre, dans ce monde de l'obscurité.

— Comme vous décrivez bien...

— C'est que je vois bien plus intensément qu'avant mon accident. On ne connaît pas l'intensité de notre imagination visuelle. Vous saurez bientôt, Mademoiselle...

Le docteur Ronquières, depuis qu'on avait enlevé le pansement, n'était pas encore venu. Il n'avait pas hâte de se trouver devant les dégâts. Son confrère ophtalmologiste lui avait certifié que la vue était sauve et qu'en somme les yeux étaient pratiquement intacts. Mais, comme les choses traînaient, il décida d'y aller voir. [277] L'infirmière, sans, savoir que c'était lui, remarqua que son pas avait hésité un instant, au moment où il s'avançait dans la chambre.

— Bonjour, Mademoiselle, fit-il un peu timidement, sous l'influence d'une émotion intense et complexe, il n'osait mettre un nom sur ce visage qui lui faisait peur. Mais elle reconnut sa voix :

— Comment suis-je, docteur, dites-moi ?...

— Eh bien ... Ce... n'est pas mal. Il me semble que la cicatrisation se fait ... En somme, ce n'est pas mal du tout... Et la vue, Mademoiselle ?

— Encore rien... Votre confrère est sûr, lui. Je devrais même déjà voir maintenant... Je commence à m'inquiéter sérieusement...

Ils bavardèrent. À peine fut-il sorti qu'il rencontra madame Louckx. Elle portait aujourd'hui un tailleur brun, orné d'un camélia ; ses lèvres étaient audacieusement carminées, en harmonie avec l'étroit ruban rouge de son feutre, brun lui aussi.

— Vous ne l'avez pas encore vue ? N'y allez pas. C'est effrayant ! On ne la reconnaît plus. J'en suis malade...



— Ah, docteur, que vous êtes impressionnable... C'est vrai, c'est elle qui sauva Elisabeth. Vous savez, naturellement, que la malade va bien... Elle délire, évidemment, mais cela tient mieux ensemble... Et votre clientèle ? ... Il paraît que votre beau-père vieillit à vue d'œil. Pour cet homme, quelle humiliation... Et les domestiques ? L'homme est quelconque, je sais, mais la femme est une perle... Une perle... Oh, mon Dieu, que vous êtes impressionnable vraiment ! Au revoir, cher ami... Je vais voir ce visage...

Quand elle le vit, elle ne put s'empêcher de dire :

— Mais ma pauvre enfant, c'est bien plus grave que Ronquières ne le dit ! Oh, mais tu sais, tu ne vas pas rester comme ça ! Ce n'est pas possible. Il y a la chirurgie esthétique... On te remettra ça. Ecoute, ne t'inquiète pas. Je connais le meilleur chirurgien de Paris... Ne te désespère pas, surtout. Et quand tu te verras... C'est vrai, tu es aveugle... Mais crois-moi, c'est une question de volonté, tu verras de nouveau, je te le prédis... Oh quel héroïsme... Tous ces gens qui en parlent ne savent pas ce que c'est... C'est de la sainteté pure... Que leur faut-il ?... Je pense à ces pauvres [278] types, qui se considèrent comme victimes du devoir, parce qu'ils se sont infectés en opérant, ou exposés en maniant les rayons X... qui transforment leur maladresse ou leur imprudence en actes supérieurs... Je t'admire, tiens...

L'infirmière était atterrée. Comment devait-elle être pour provoquer une telle avalanche... Même Ronquières en avait été épouvanté...

— Oui, Madame, dit-elle, c'est un peu dur...

— Pauvre gosse... Un peu dur... Quand toute ta vie est en jeu... Quand ta personnalité apparaît comme totalement transformée, à travers une tête qui ne te convient plus. Oui, tu es une sainte. La rumeur publique ne trompe pas... Tu devrais épouser le président des Gueules Cassées...

Et puis elle s'en alla, bruyante comme elle était venue. La porte de la chambre se rouvrit. C'était une autre visite. Puis il y en eut une autre encore... Après un premier recul, les visiteurs semblaient se faire aux nouveaux traits.

Oui, c'était un peu exagéré de dire qu'elle ne voyait plus. Mais est-ce que du jour au lendemain cela ne pouvait pas être vrai ? Ils sont

bons, ces spécialistes ! Ils vous disent guérie, sans se soucier de ce que l'avenir vous réserve...

L'histoire de l'infirmière, les réactions de la population, les colportages, les exagérations de madame Louckx, avaient complaisamment révélé à toute la ville l'histoire de madame Ronquières, la fille du docteur Van Meenen. À la réunion du groupe médical régional de la seconde quinzaine d'août, ses collègues, avec un tact apparent, mais avec curiosité, n'avaient pas manqué de s'informer auprès des deux médecins de l'état de la malade et de cet accident mystérieux dont on avait tellement parlé...

Maurice Ronquières avait été fortement affecté de cet intérêt humiliant de ses confrères. Pour comble, quelques-uns s'imaginaient que la malade était cette Hélène Boisfort, dont on avait tant parlé... En fin de compte, tout cela se retournait contre Elisabeth.

[279]

De plus, le fait que mademoiselle Deleuze ne recouvrait pas la vue commençait à inquiéter sérieusement les deux médecins. Malgré les différentes assurances professionnelles dont ils se couvraient, il était évident que ce cas ne pouvait être couvert par l'une d'elles... On en reparla plusieurs fois, le soir, en famille. Marie-Jeanne, à ces moments, se taisait...

Maintenant, du reste, des habitudes étaient prises, qui établissaient une communion suffisante. On s'était repris à vivre selon un certain mode. On retrouvait la solitude en commun. Souvent, le soir, le père se mettait à raconter des souvenirs concernant Elisabeth, Marie-Jeanne et Francine. Auparavant, il ne l'avait jamais fait. Il racontait également toutes sortes d'histoires qu'il avait lui-même entendu narrer dans le temps. C'était agréable et inattendu. Pourtant, ce n'était pas du radotage ; il actualisait toutes ces choses, y mêlait des allusions au présent et, à travers ses courts récits, chacun découvrait un homme qu'on ne connaissait pas.

Rosa recevait assez souvent la visite de madame Aline, le soir, à sa cuisine, et c'est par Rosa que la famille avait appris que mademoiselle Deleuze s'attendait qu'on proposât une indemnité convenable pour la

cécité. C'est à Marie-Jeanne que Rosa avait fait cette confidence. Celle-ci avait répondu :

— Il est clair que l'indemnité est prévue par nous. Pour le moment, nous assurons son séjour en clinique. Et pour ce qui est de sa cécité, on attendra que le fait soit établi... De toute façon ce seront des experts qui interviendront et qui établiront le degré d'incapacité. Qu'elle vive donc en paix... Tu peux le lui faire dire, Rosa, par la voie diplomatique...

Son père, Francine, et même le docteur Ronquières, pourtant toujours aussi soucieux, avaient été du même avis.

Harribat, malgré le départ d'Elisabeth, n'avait pas cessé de venir aux « Erables ». Il suivait Elisabeth de très près, surveillait le traitement et, plusieurs fois, comme il lui était difficile d'entrer seul à la clinique, il s'était fait accompagner de Marie-Jeanne.

[280]

Son avis, concernant la malade, variait de moins en moins. Le cas était mauvais ; l'évolution était rapide ; la démence profonde, au bout du chemin. On l'accueillait aux « Erables », mais avec réticence, à cause de son cruel pronostic. Un soir, après une visite à la malade, on remarqua qu'il s'adressait à sa compagne de voyage en disant : Marie-Jeanne !

Par ailleurs, les visites du docteur Ronquières au Belvédère s'espacèrent. Malgré les efforts du Père Lénard, il trouvait constamment d'excellentes raisons de manquer le rendez-vous. De plus en plus, il se rendait compte que ces visites ne lui apprenaient rien qui pût aider Elisabeth. Pas plus qu'après les premières semaines, il ne parvenait à intégrer la vie psychique et morale dans la vie même de l'organisme. Il y avait là un hiatus qu'il ne parvenait pas à combler.

— Je resterai toujours primaire, dans ce domaine, disait-il.

En même temps, il comprenait de moins en moins Harribat, confiné dans ses études psychologiques ; il ne discernait pas comment on pouvait s'intéresser, des jours et des jours, à un délire auquel on ne pouvait rien changer...

— Nous autres, en médecine générale, nous voyons ce que nous faisons... Quand nous donnons un médicament, nous en voyons les effets...

— Oui, répondait Harribat, je connais aussi les médicaments qui agissent, et j'en ai également le plaisir... Seulement, ceux qui réalisent les progrès, en thérapeutique comme en biologie, ce sont ceux qui ne jouent pas à répéter indéfiniment le même jeu... Nous ne sommes nul le part, confrère... Mon travail est peut-être, inutile... Des millions d'hommes travaillent inutilement. Aucun de ceux-là ne sait exactement ce qu'il veut, ni si ce qu'il trouvera vaudra la peine d'avoir tant cherché. En attendant, il aura vécu intensément.

— Moi aussi.

— C'est justement cela qui compte : avoir une vie qui ait un sens... Peut-être pouvons-nous nous réjouir tous deux...

[281]

Le mercredi 28 août, vers midi, les visites cessèrent brusquement à la petite chambre occupée par mademoiselle Deleuze. On entendait une effervescence dans la clinique, quoique rien de grave ne parût se passer. La convalescente profita de la belle lumière du jour, (car il faisait légèrement nuageux et les rayons se diffusaient haut dans le ciel), et de la paix qu'on lui laissait, pour risquer de retrouver son visage. Elle se leva, se rendit à son lavabo, où elle pensait trouver un miroir et, à sa grande surprise, ses yeux s'ouvrirent sans difficulté. Ils s'ouvraient et se refermaient et elle reconnaissait les choses... Comment avait-elle pu rester si longtemps sans essayer ?

Quand elle se rendit compte que ses appréhensions n'étaient que trop fondées et qu'elle voyait, elle n'osa pas se rendre jusque devant la glace... Sa laideur, c'est tout ce qui allait lui rester... Depuis des jours elle le savait sans vouloir l'admettre. Elle se remit au lit. Vers cinq heures on lui apporta du café.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle à la petite servante.

— Vous ne savez pas, Mademoiselle ? La reine Astrid est morte...

— Morte ?

— Oui, en Suisse. Un accident d'automobile... C'est la T.S.F. qui l'a annoncé ce midi... Le Roi n'est pas touché. C'est le long d'une route glissante ; la voiture s'est jetée contre un arbre...

Mais mademoiselle Deleuze n'écoutait guère... La reine Astrid morte... et, constatation pénible, personne n'était venu le lui dire... Il y avait déjà cinq heures qu'on le savait... Elle ne comptait plus !

— Et le roi n'a rien ? fit-elle, pour dire quelque chose.

— Non, Mademoiselle. Les enfants royaux ne sont pas encore au courant. Je m'en vais vite, si vous permettez... C'est une si triste affaire, n'est-ce pas ?... Peut-être que la radio aura encore dit quelque chose...

Mademoiselle Deleuze comprit que son tour était passé. La mort de la reine allait accaparer les esprits... Aucune de toutes ses éloquentes amies n'avait songé à elle...

Assise sur son lit, l'invalidé resta longtemps immobile. Une sourde colère contre les événements inattendus s'était emparée [282] d'elle. Cette reine Astrid n'aurait-elle pu mourir à un autre moment ? Comment sanctifierait-on jamais le monde si, chaque fois qu'on était bien en train, quelque incident stupide venait bouleverser vos plans ? La Providence, tout de même, ne devrait pas toujours nous imposer de recommencer...

Mais cette petite rage n'avait pas duré très longtemps. L'infirmière se sentit tout de suite vaincue, prête à se rendre. Elle se demanda tout à coup pourquoi elle était toujours au lit. Elle aurait pu être levée depuis un mois au moins. Comment personne ne le lui avait-il suggéré ? Combien elle avait dû être ridicule...

Aveugle, on l'avait oubliée... Que serait-ce quand elle ne serait qu'enlaidie... quand elle ne serait plus qu'un être difforme, sans plus de signification qu'une victime d'un accident d'automobile ?... Tout ce qu'ils méritaient, ces gens-la, c'était qu'elle recouvrât la vue, qu'elle ne fût plus qu'une banale défigurée sans importance... Une héroïne ? Une sainte ? Que pourraient-ils en faire si, pour le moindre fait-divers, on restait cinq heures sans lui donner signe de vie ; si, à la première sollicitation, le monde réussissait à s'emparer de nouveau de ces âmes si stoïquement conquises...

Un morne désespoir, préparé par la lassitude des derniers jours, succéda à son dépit. Elle s'abandonna. Elle perçut, dans une intuition cruelle, le vide de son existence factice, de cette perfection artificielle, de cet idéalisme de littérature, où son être réel était nié et méprisé.

Elle se leva, violente. Son idée était de s'habiller et de partir, de disparaître. Puis elle se rendit compte qu'elle n'avait plus de vêtements, qu'elle n'avait plus d'argent. Il fallait que mademoiselle Samain voulût bien lui en procurer.

Elle se mit à pleurer, à sangloter comme une gosse : « Tout ce que j'ai gagné... »

C'est dans cet état que mademoiselle Samain, entrant à l'improviste, la trouva.

— Tu pleures ? demanda-t-elle.

— Oui, je n'en puis plus...

— Il me semble que tu vois...

[283]

— Oui, depuis tantôt, mes yeux se sont brusquement ouverts...

— C'était prévu. Le docteur me l'avait encore assuré, hier...

« C'était prévu », c'est tout ce qu'elle trouve à me dire, pensa mademoiselle Deleuze...

— Il ne faut pas qu'on sache que tu as pleuré, reprit la supérieure. Moi je comprends qu'on manque un peu d'énergie, quand on se voit telle que tu es... Mais les gens ne comprennent pas toujours. Tu es une sainte âme, n'oublie pas...

— Je ne me suis pas encore vue...

— Alors, pourquoi pleures-tu ?

Mais elle n'attendit pas la réponse. Un peu nerveuse, sans doute. Cela passerait. Ces jeunes femmes sont toujours un peu capricieuses.

— Je n'ai guère le temps de m'occuper de toi maintenant. Tu sais, avec la mort de la Reine, nous allons être fort prises... Je suis vraiment contente que tu vois... Tu pourras nous rendre des services... Tu couds bien, je crois ?... Vraiment, c'est une chance... est-ce que tu te rends compte ?... Surtout, ne te montre pas comme tu es maintenant...

Mademoiselle Deleuze ne répondait pas. Son interlocutrice se tut et regarda. Lentement, la malheureuse leva les yeux vers elle. A travers toute cette tristesse des chairs, le regard avait conservé une puissance réelle, reflétait l'abîme d'une âme. Et elle demanda :

— Est-ce toi, le « Collier d'Epines » ?

Surprise, mademoiselle Samain n'eut pas la réaction qu'il fallait. Elle en serait quitte pour prendre un autre pseudonyme. Dommage, celui-là lui allait. Elle n'eut d'autre ressource que d'avouer :

— Oui.

L'infirmière laissa doucement retomber la tête et ne prononça plus un mot. Toutes ces phrases qu'elle avait prises au sérieux, ces éloges, cette gloire, venaient de mademoiselle Samain... Elle avait rédigé ce papier comme elle venait de lui parler maintenant, par delà son être... Et alors, tout le reste ?

Après un moment, n'osant pas s'en aller, mademoiselle Samain dit encore : « Tu ne me remercies pas ?... »

— Non...

[284]

Quand elle fut seule, après un moment, mademoiselle Deleuze regretta sa franchise. Puis, elle se dit qu'en somme elle ne s'était pas compromise. Elle n'avait pas remercié. Il pouvait y avoir à cela divers motifs. Tout le monde doit savoir que, dans certains cas, pour une âme d'élite, la modestie peut être gravement choquée.

À Vairon, la mort de la reine produisit, comme dans tout le pays, une sorte de stupeur. Le jour même, la population cessa tout à fait de s'occuper de madame Elisabeth. Madame Louckx, à partir de cette époque, négligea de téléphoner au moins deux fois par semaine, pour prendre des nouvelles et, surtout, pour en donner. La famille retrouva une certaine paix, resta seule avec son malheur, selon l'ordre des choses. Et c'était mieux ainsi.

Quand le poste de T.S.F. fonctionnant dans la salle, afin de distraire les malades, avait annoncé l'accident survenu à l'auto royale et la fin tragique de la reine, Elisabeth n'avait guère réagi. Son langage n'était pas transparent. On n'avait pas attaché d'importance particulière à ses exclamations ambiguës. Mais la nouvelle l'avait intéressée. Elle se demanda ce que cela signifiait d'annoncer la mort de la reine Astrid. Astrid, qui était-ce, sinon elle-même ? Elle l'avait su, au moment même où elle avait entendu annoncer sa mort. « Ils » étaient parvenus à lui tenir cachée sa propre identité, mais voilà qu'elle la découvrait quand même... Annoncer maintenant sa mort, que lui voulait-on ?

— Il faudra le savoir, disait-elle.

Le soir, Sœur Lucile remarqua qu'elle parlait d'une formidable imposture et, un peu plus tard, Elisabeth alla d'elle-même fermer l'appareil. Les autres le rouvrirent...

— Singulières majestés ! fit-elle, en colère. Vous allez vous laisser tromper ainsi ? C'est un faux poste... Je vous dis que c'est un faux poste. Il envoie des « réjouissements ». C'est un poste à « Réjouissements »...

[285]

Fâchée, elle se cacha sous les couvertures. Depuis six semaines qu'elle était entrée, elle n'avait presque jamais cessé d'attraper ses doigts, pour saisir le dixième et, une partie du temps, elle se cachait la tête sous ses couvertures.

Puis elle parut ne plus s'intéresser au sort de la reine. Elle laissa passer toutes les émissions sans faire la moindre réflexion. Le mardi, à dix heures et quart, trente-trois coups de canon annoncèrent que le cortège funèbre quittait le palais royal. Elisabeth se dressa sur son séant et écouta. Le speaker se mit à décrire la cérémonie :

— Derrière le corbillard marche, dans un isolement impressionnant, le Roi, en uniforme kaki de lieutenant-général...

À l'image de son mari en uniforme kaki, elle se mit les mains devant la bouche pour pouffer de rire à son aise.

— Farceur ! cria-t-elle.

« Derrière lui suivent le Prince Charles de Suède, père de la Reine, le Prince Charles de Belgique, comte de Flandre, le prince Charles de Suède junior, le Prince de Piémont, le Prince Olav... »



Elisabeth s'était levée. Elle s'approchait peu à peu de l'appareil.

« ... le Prince Frédéric de Danemarck, le Prince Napoléon, le Prince Otto de Habsbourg, le Prince de Bavière, le Comte de Paris et le Duc de Nemours. Voici les délégations étrangères : la première est la délégation française, conduite par Louis Marin, ministre d'Etat, représentant la République. Voici M. Leriche, ambassadeur de France ; voici le corps diplomatique au grand complet, voici les membres du gouvernement, les sénateurs et les députés... »

« Mais vraiment ils arrivent, pensa Elisabeth. Vraiment, ils vont venir m'enterrer vivante !... Mais ils sont fous !... ils sont fous ... »

— Ils sont fous ! hurla-t-elle en bondissant vers le poste Philips, l'empoignant, le précipitant sur le sol. La voix se tut.

— Tiens, fit-elle. Ça t'apprendra à mentir...

Elle saisit à nouveau l'appareil, le rejeta sur le tapis. Mais sans doute elle dut toucher un des fils électriques. Un courant de 220 la traversa. Elle poussa un cri d'épouvante. La peur l'égara tout [286] à fait. Elle se mit à courir sauvagement, comme poursuivie par le spectre même de la mort. Elle se jeta contre les lits, contre les portes, voulant se sauver, voulant échapper à cette angoisse. Une course invraisemblable commença dans le dortoir. Les petites bonnes voulaient s'emparer d'elle pour la maintenir, elle sautait au-dessus des tables de nuit, d'un lit à l'autre, sans toucher le sol, renversait les infirmières, mordait celle qui réussissait à la saisir, marchait sur le corps des alitées sans y prendre garde. Il fallut plus d'un quart d'heure pour la réduire et, dans cette lutte, elle avait griffé plusieurs infirmières, abîmé plusieurs mains, terrorisé tout le dortoir. Sa réputation était faite, désormais.

Le soir, par ordre de la supérieure, on transférait madame Elisabeth chez les agitées. On avait oublié que Sœur Colette se trouvait là, et Sœur Lucile, occupée de ses propres affaires, n'y songea pas davantage. L'essentiel était d'être débarrassée de cet élément dangereux. Si la famille n'était pas satisfaite, elle pourrait s'adresser ailleurs ; ce n'étaient pas les malades qui manquaient. Ces dames n'auraient plus jamais osé dormir, dans un dortoir où elles pouvaient être piétinées d'un moment à l'autre.

C'est Francine qui apprit la nouvelle, au téléphone, vers la fin de la matinée, le samedi. Il était une heure. Son père prenait une tasse de café. Comme d'habitude, Francine allait et venait pour la pharmacie...

— ... Elisabeth a été transférée chez les agitées, transmit-elle dans la salle à manger. Elle était tellement émue qu'elle répétait le message sans la moindre précaution. Mais la stupéfaction fut complète quand elle ajouta :

— Il paraît qu'elle est enceinte...

Marie-Jeanne, entrant, entendit ce dernier mot :

— Enceinte ? Elisabeth ? ...

— Il paraît, oui. De quatre mois...

— De quatre mois ? reprit le docteur Van Meenen. Il nous manquait encore cela...

Rosa, par la porte entr'ouverte, avait aussi entendu. Elle arrivait...

— Oui, Rosa, fit Marie-Jeanne.

[287]

Lorsque au dixième jour de sa réclusion, Sœur Colette reçut l'ordre de prendre son service au « Pavillon Rose » (« Pavillon des Agitées » eût été long et malséant), elle n'espérait plus rien. Elle s'était résignée à se laisser enterrer vivante. Elle avait accepté son sacrifice ; à elle de tenir jusqu'au bout. Sœur Thérèse, une vieille sœur de l'infirmerie, avec laquelle elle avait communiqué pendant ces dix jours, et qui l'avait prise en amitié, l'avait incitée à cette passivité extérieure, indispensable à l'achèvement de son immolation. « Car, disait-elle, plus vite tu feras ta soumission, plus vite tu retrouveras un équilibre intérieur... » Malgré sa jeunesse, Sœur Colette commençait à comprendre.

Personne ne l'attendait, ce matin étouffant de juillet, quand elle se présenta à la grille du Pavillon. Elle ouvrit au moyen du passe-partout qu'elle portait suspendu à une lanière de cuir, sur le coté de son habit, en même temps qu'une paire de ciseaux, une clé spéciale pour ouvrir les fenêtres et une autre clef spéciale pour les interrupteurs.

Toutes les malades la regardaient. Elles lui paraissaient nombreuses mais une vingtaine de personnes seulement occupaient cette lon-

gue pièce rectangulaire, éclairée avec profusion, et qu'on appelait salle de jour.

Sœur Colette ne voyait pas grand'chose ; ces regards posés sur elle possédaient un extraordinaire pouvoir d'insistance. Une personne d'une quarantaine d'années, assise seule à une longue table et occupée à broder un mouchoir, leva la tête, la dévisagea, et reprit tranquillement sa besogne.

Une autre, qui semblait plus âgée, regardait Sœur Colette avec hauteur. Quand leurs regards se croisèrent, elle esquissa un sourire, d'une ironie si cruelle et si froide qu'on ne pouvait échapper à un sentiment d'humiliation.

Une religieuse passa et lui demanda :

— Qui cherchez-vous ?

— On m'a dit que c'est Sœur Alphonsienne qui dirige ce pavillon. Voulez-vous me conduire vers elle ? C'est notre Mère qui m'envoie...

[288]

— N'êtes-vous pas cette... Est-ce que vous seriez Sœur Colette, par hasard ?

— Oui...

— Et c'est chez nous qu'on vous envoie ?

Mais Sœur Alphonsienne, sans hâte, arrivait. C'était une personne d'une quarantaine d'années, avec un visage gris et pigmenté, et, sur la lèvre supérieure, un duvet visible. Les yeux étaient petits, mais sans dureté. Elle s'avancait d'une marche fatiguée, traînante. Elle souriait et son sourire avait quelque chose d'accueillant et de calme. Sœur Colette désira tellement que ce fût elle, Sœur Alphonsienne, qu'elle dit, la première :

— Sœur Alphonsienne ? Je suis la nouvelle sœur qu'on vous envoie. Sœur Colette...

Elle avait hésité un moment avant de prononcer : Colette. L'autre l'avait remarqué :

— Soyez la bienvenue, Sœur Colette. Je vous attendais. Venez avec moi.

Elles partiront ensemble et se dirigèrent vers un parloir. L'autre religieuse s'était éclipsée. Ce parloir était une pièce simple, peinte en blanc, meublée d'une sorte d'armoire de cuisine laquée blanc. Les rideaux étaient blancs, eux aussi, mais paraissaient gris à contre-jour. Un Sacré-Coeur, haut de soixante centimètres, occupait le milieu de la tablette de cheminée. A gauche du Sacré-Coeur, un vase en cristal fondu, vague imitation de Val-Saint-Lambert et, de l'autre côté, un réveil-matin rectangulaire, du type « Souvenir de Lourdes ».

Au milieu de la pièce, sur la table en chêne clair, un immense fruitier en faïence, jaune, rouge, bleu et vert, était rempli de coloquintes aux aspects fantaisistes. Parmi les fruits, un peu ratatinés, on trouvait la main du Sacré-Coeur, brisée quelques semaines plus tôt par une malade. Autour de la table, quelques chaises en bois tourné.

— Ne nous arrêtons pas ici, fit Sœur Alphonsienne.

Sœur Colette lui en fut reconnaissante. Elles traversèrent le parloir et entrèrent dans la pièce voisine. Mais la porte resta ouverte. Elles se trouvaient maintenant dans la chambre de Sœur [289] Alphonsienne. Peinte d'une matière qui imitait à s'y méprendre la chaux vive, sans autre ornement qu'un lit anglais, une table de nuit et une chaise, le tout d'un blanc usé, avec, à la tête du lit, sur le mur, le même crucifix que dans les alcôves du dortoir commun, cette pièce était malgré tout accueillante.

— Ma chambre... dit Sœur Alphonsienne.

— Votre chambre ? Vous ne dormez pas en communauté ? Vous dormez ici ?

— Depuis dix-sept ans...

En prononçant ces mots, Sœur Alphonsienne avait eu un petit sourire nerveux, mais toujours bon.

— Dix-sept ans que vous êtes ici ?...

— Oui, Sœur Colette... Elle souriait toujours. Il ne faut pas vous effrayer, cela passe vite...

Mais Sœur Colette, malgré toutes ses bonnes résolutions, fut impressionnée par ces « dix-sept ans »... L'avenir lui apparaissait tout à coup palpable, condensé en quelques accrocs aux murs, et quelques détériorations aux montants du lit. Dans dix-sept ans encore, le lit se-

rait un peu plus abîmé. À peine verrait-on la différence... Et elle ? Dans dix-sept ans ?... Aurait-elle aussi un léger duvet sur le visage ?

Sœur Alphonsienne fit mine de n'avoir pas remarqué que les yeux de sa jeune consœur se mouillaient. Elle aurait bien des difficultés à s'habituer, la pauvre. Sœur Alphonsienne savait mieux que personne par où l'on passait... Mais on est seul avec son destin ; les autres ne peuvent pas vous aider.

Toutes deux étaient debout, Sœur Colette contemplant distraitemment le dallage rouge et blanc.

— Maintenant, je vais vous indiquer votre besogne, Sœur Colette.

Celle-ci leva les yeux, regarda celle qui, désormais, serait son chef. Elle rencontra de nouveau le même regard sympathique, le même bon sourire.

— J'écoute, Sœur, fit-elle.

— C'est bien simple. Vous allez vous occuper du dortoir Saint-Charles, en haut. Il est occupé par vingt malades délirantes, et [290] par moment agitées. Mais, parfois, je vous chargerai de venir faire un peu de surveillance ici, en bas, de diriger les travaux. Nous avons la réputation d'avoir des malades fort difficiles, mais vous vous plairez chez nous. Par exemple, ici en bas, ce sont des malades récalcitrantes ; mais elles sont lucides. Elles sont désagréables, mais elles ne sont pas vidées. Je me suis si souvent dit, quand je visite un autre pavillon, que je suis la mieux partagée... Passer dix-sept ans chez les idiots ou les véritables déments ? Je serais morte depuis longtemps... Oui, vous verrez, vous vous plairez parmi nous, Sœur Colette...

— Il me semble, répondit-elle. Mais elle pensait : « dix-sept ans ». Et, tout haut, elle reprit : « Mais quand, après avoir quitté votre service pour quelques jours, vous revenez, est-ce que cela ne vous paraît pas dur ? »

— Quitter pour quelques jours ? s'exclama Sœur Alphonsienne... Je n'ai jamais quitté plus de quelques heures, pour accompagner l'une ou l'autre en ville...

— Jamais ? C'est épouvantable... Je n'aurai jamais ce courage...

— Cela vient de soi-même...

— Et puis, jamais un être humain...

— Comment ? Que dites-vous P Et vos malades ?...

— Mais... On...

— C'est ce qui vous trompe, et c'est pourquoi je suis si heureuse d'être ici. Je crois qu'avec des idiots on ne pourrait pas... Mais avec nos malades...

— Sœur Alphonsienne ! Sœur Alphonsienne ! cria une voix, et en même temps, une jeune femme de trente ans, à la chevelure blond-clair, proprement coiffée, avec sur ses yeux bleus des lunettes en écaille d'un ton fade, entraît...

— Si vous ne venez pas tout de suite, Sœur, toutes nos boutures de rosier sont fichues...

— Qu'y a-t-il, Agnès ?...

— Cette Marthe prétend s'y connaître ; elle les déplante, pour voir si les racines apparaissent...

— Mon Dieu...

[291]

Toutes trois se précipitèrent... Et, arrivées dans la petite cour, devant le parc de rosiers, on ne trouva rien ni personne, les boutures étaient en place dans leur cage de verre...

— Vous avez de nouveau menti, Agnès... Je ne pourrai plus vous laisser levée, si vous continuez... Rentrez, maintenant.

Agnès s'en alla, lentement, à contre-cœur...

— Vous voyez ? dit alors Sœur Alphonsienne. Cette sottise apparente à un sens. Agnès est jalouse de moi. Elle n'a pu supporter que nous restions un moment ensemble, elle a pris un prétexte... Les trois quarts des réactions de nos malades sont des réactions de jalousie... Si vous avez la moindre préférence pour une malade, vous exposez toutes les autres... Que ceci vous serve de leçon : la première qualité d'une infirmière ici : ne pas provoquer de jalousies quand on peut les éviter...

— Et qu'est-ce qu'elle a, comme maladie, cette Agnès ?

— Des voix... On lui raconte des choses. Elle se dit sous la suggestion d'un laïc, qui lui a donné le don de lire dans les esprits, d'entendre les voix à distance...

Tout en retournant à la chambre, Sœur Colette inspecta la salle qu'elle avait traversée en arrivant. Elle lui parut moins hostile. Pourtant ces murs, cette atmosphère, ces malades, tout lui paraissait irréel. C'était ici, peut-être, qu'elle passerait une grande partie de son existence ; mais elle ne pouvait accepter que ce milieu ne fût pas provisoire.

Sœur Alphonsienne, elle, paraissait être entrée pour de bon. À la voir ainsi, on avait l'impression qu'elle était heureuse. Mais elle, Colette. Après tout, était-elle jamais entrée tout entière quelque part ? Même quand elle aimait, s'était-elle engagée vraiment dans cet amour ? Maurice Ronquières... Et voici que son image la poursuivait, maintenant, malgré elle, dans ce monde étranger. N'était-ce pas lui qui la retenait au dehors, n'était-ce pas lui qu'elle espérait voir arriver, s'emparer d'elle, l'emporter à tout jamais hors de portée de cette destinée inhumaine... Elle chassa cette imagination, y trouvant un signe de faiblesse et de lâcheté, et pressa le pas, derrière Sœur Alphonsienne. Cette fois, celle-ci traversa la chambre sans s'y arrêter. Elle ouvrit une autre [292] porte, l'introduisit dans une chambre toute pareille à la sienne, et dit :

— C'est ici que vous dormirez, Sœur Colette...

— Ici ?

Il lui sembla tout à coup qu'un miracle s'accomplissait. Sœur Colette remarqua qu'il y avait du soleil et que des rayons clairs étalaient de beaux losanges sur le couvre-lit blanc. Avoir une chambre !... Que lui importait de savoir qu'on la reléguait comme une pestiférée. Elle aurait une chambre avec une fenêtre, une porte qui ferme, de temps à autre la possibilité d'être seule, de se recueillir, de rêver ou de pleurer. Elle n'en revenait pas. Une expression de joie illuminait son visage et Sœur Alphonsienne suivait avec satisfaction l'effet de ses paroles.

— Ici ? demanda-t-elle encore, comme si elle avait mal compris.

— Oui, ici. Êtes-vous contente ?

— Il me semble qu'il ne pouvait rien m'arriver de plus merveilleux.

Alors elle se laissa tomber sur le lit. Brusquement, elle abandonna le raidissement dans lequel elle se tendait, depuis de longs jours, et se mit à sangloter... Sœur Alphonsienne ferma la porte pour qu'on n'entendît pas. Elle se rendait compte que ces pleurs délivraient Sœur Colette et la sauvaient. Elle savait, comme bien d'autres, ce qui était arrive à la jeune religieuse. Comme bien d'autres, elle l'avait approuvée. Et maintenant, il était bon qu'elle pût pleurer enfin, décharger son cœur blessé.

La journée de Sœur Colette, au Pavillon Rose, fut mieux remplie que ne l'avait été aucune des semaines passées au Beau Séjour. Quand le soir tomba, elle ne ressentit pas cette impression de vide qui ne l'avait encore jamais quittée, depuis son arrivée. Elle sut, au contraire, qu'elle avait été utile, qu'elle avait fait un peu de bien. Elle avait constaté avec étonnement que, malgré leur état d'aliénation, les pensionnaires de Beau Séjour, aidées en cela, sans doute, par le personnel, conservaient une attitude particulière, faite de morgue, de prétention et parvenaient à introduire, même dans les salles d'agitées, le monde où l'on s'ennuie.

[293]

Ici, au contraire, il régnait une certaine atmosphère. Il y avait un certain esprit dans le pavillon. Sauf exception, on appelait toutes les malades par leur prénom. Sœur Alphonsienne traitait toute chose avec simplicité et, sans en laisser rien paraître, considérait toutes ces personnes comme de grands enfants.

Quand l'heure du coucher fut venue, Sœur Colette s'endormit lourdement. Sans doute, elle ne s'était pas débarrassée de sa tristesse, mais la sympathie de Sœur Alphonsienne l'avait soulagée. Elle avait encore rencontré d'autres Sœurs, comme Sœur Séverine, très bonne, elle aussi.

Le lendemain, quand elle s'éveilla, la journée lui apparut moins redoutable que la veille.

Pourtant c'était dur ! Se lever à cinq heures et, à jeun, dans une mauvaise lumière et une atmosphère empestée et suffocante d'humidité, commencer le lever, c'est-à-dire commencer à faire la toilette de toutes celles qui ne pouvaient se soigner elles-mêmes, ou qui avaient gâté leur lit, et continuer pendant deux heures. Puis la messe. Puis le



déjeuner. Puis ne rien prendre avant midi et demie. Mais, vers huit heures, il y avait un moment de consolation : tout était propre, une apparence de vie normale d'hôpital commençait.

Sœur Colette, parmi ces malades, n'avait pas fini de s'étonner. Ils étaient tout différents de ce qu'elle avait imaginé. Elle n'avait pas fini de s'étonner non plus de Sœur Alphonsienne. Celle-ci aussi était entrée en religion dans l'intention de se faire missionnaire, et elle avait souffert atrocement, au début, d'avoir été reléguée dans cet hôpital. Puis, elle s'y était faite. Elle avait même fini par aimer cette besogne et ces malades et, maintenant, elle se demandait ce qu'elle pourrait bien faire d'autre...

Sœur Alphonsienne ! Quelle sagesse chez cette modeste femme ! Cela correspondait avec ce que Sœur Thérèse avait dit : réussir sa vie intérieure, se désintéresser du reste. Sœur Alphonsienne, on le voyait bien, n'attendait rien des autres. Mais elle était là, toujours présente, prête à comprendre, prête à compatir, prête à intervenir. Car, pour qu'une telle ambiance fût possible, il fallait une forte discipline.

[294]

Vers le soir, tout de même, il y eut un petit incident. Sœur Colette était en surveillance à Saint-Charles, seule, pendant le salut. Une malade, qui, jusqu'alors, se bornait à rester assise sur son lit, sortit de son lit et vint à elle. Arrivée à un mètre, la malade s'arrêta et se mit à l'apostropher :

— C'est vous, la tueuse de dames. Je sais pourquoi on vous a envoyée ici. Mais prenez garde, je vous surveille. Ne touchez pas à un cheveu de qui que ce soit, sinon je vous extermine.

Puis elle s'en retourna dignement au lit. Un peu abasourdie, Sœur Colette n'avait pas réagi. Mais ces paroles l'avaient touchée ; on avait dû raconter son cas ; même les malades, en apparence les plus indifférentes, étaient au courant. Elle en perdit un peu de son aisance et de sa joie. Et puis, à son grand étonnement, elle éprouva comme un mouvement d'humeur, même de rancœur à l'égard de cette personne. Elle dut résister pour ne pas la considérer comme hostile et la traiter avec dureté.

Elle raconta, heureusement, l'incident à Sœur Alphonsienne qui le commenta.

— En général, elles choisiront bien l'occasion et leurs mots. Sur-tout celle dont vous me parlez. C'est une ancienne carmélite, persécutée, et qui a pris en haine tout ce qui est religieux... Mais vous en trouverez d'autres. Vous, comme moi, ne devrez jamais chercher, le soir, un schéma pour votre examen de conscience. Les malades vous obligent, malgré vous, à une méditation continue sur vous-même... On deviendrait facilement sainte ici...

À partir de huit heures du soir tout devenait calme. L'infirmière chargée de la veille prenait son poste, les autres religieuses rentraient en communauté. Les malades étaient couchées depuis six heures déjà, sauf quelques-unes, que sœur Alphonsienne prenait auprès d'elle. Alors, en sourdine, on écoutait la radio... Le Pavillon Rose avait, nul ne savait comment, un abonnement à Radio-Magazine.

Le soir, Sœur Alphonsienne invita Colette à se joindre au petit groupe.

[295]

— Nos malades peuvent tout de même avoir quelque joie dans leur vie, n'est-ce pas ? dit Sœur Alphonsienne, et nous, nous ne pouvons les laisser seules...

Est-il bien nécessaire que nous soyons deux ?...

Cela leur fera tant plaisir. Et cela vous fera du bien.

Elle accepta et vint s'asseoir parmi les autres. Sœur Alphonsienne réglait l'appareil. Elle voulait Radio-Luxembourg. Pour y arriver, l'aiguille passa sur Paris où le speaker disait justement : « Nous allons vous donner, ce soir : « Aimer » de Paul Géraldy... »

Chacune entendit. Un instant, Sœur Colette se dit : « Si on pouvait choisir cette pièce-là ? »

— Donnez-nous « Aimer », dit Marie Caulens. C'est bien beau. J'ai entendu cela à Paris, en 1924... J'étais alors avec René Harnaud... non, non, c'était avec le colonel Dufour...

— Non, Marie, vous savez bien que non... dit doucement Sœur Alphonstienne,

Sœur Colette avait remarqué, bien involontairement, que Sœur Alphonstienne avait tout de même eu une hésitation ; qu'un instant elle s'était arrêtée sur « Aimer ». Puis, doucement, elle s'était acheminée vers Radio-Luxembourg. La séance était commencée : un amateur chantait « Si j'étais Roi... »

Pendant presque une heure elles écoutèrent. Entre les couplets, les six malades qui constituaient le petit groupe élu se livraient à leurs réflexions. On se fût cru dans n'importe quelle réunion, avec cette particularité que ces personnes semblaient croire à l'art et à la beauté. Contre toute attente, autour de ce vieux poste Philips, qu'on écoutait quasi clandestinement, au cœur d'un asile d'aliénées, Sœur Colette trouvait ce qu'elle n'avait rencontré nulle part : des êtres qui parlaient des valeurs essentielles d'une telle manière qu'on ne pouvait douter qu'elles n'y adhérassent. Toutes avaient échoué.

— Je trouverai la forme parfaite, celle qui me contentera. Ce sera mon chef-d'œuvre, disait cette artiste peintre qui redessinait toujours le même dahlia cactus orangé.

Une autre avait donné tous ses biens aux pauvres. Elle déclamait [296] que Dieu vêt le lys des champs et donne la nourriture aux oiseaux... Elle poursuivait la justice. Toute sa vie, elle l'avait passée à défendre le pauvre et l'orphelin ; elle avait été un des premiers docteurs en droit femme, et venait échouer ici... pour avoir, disait-elle, trop cru au Droit...

Cette autre, Antoinette, tandis que la voix du chanteur s'exaltait à clamer : « je t'ai donné mon cœur », pleurait doucement. « Moi, disait-elle, je l'ai aimé tellement, il était pauvre et malheureux, mais je voulais le convertir... J'ai délibérément renoncé à l'amour pour son bonheur à lui. Pendant longtemps, j'ai cru qu'il avait été un ingrat en m'abandonnant. Maintenant je sais que j'avais tort. On ne doit pas aimer par pitié. Je lui mentais en lui disant que je l'aimais... C'est le cas de le dire : J'ai aimé à la folle... »

— Un amour de folle, fit Marie Caulens. Tais-toi, Antoinette, tu nous fais mal... Nous sommes toutes folles, ici. Nos points de vue diffèrent d'avec les gens du dehors, même les sœurs sont folles...

— Allons, Marie, fit tout bas Sœur Alphonsienne.

— Oui, folles, reprit-elle, car il faut être folle pour venir s'enfermer ici avec nous. Vous aussi, vous avez aimé à la folie...

— Marie...

Marie se tut. Le programme touchait à sa fin... Toutes, pourtant, restaient assises, immobiles. Sœur Colette ne pouvait s'empêcher de faire un rapprochement entre sa situation et celle de ces malades ; et la réflexion finale de Marie la touchait au cœur. Oui, ces femmes croyaient à ces valeurs. Ce n'était pas cela qui les avait amenées ici, mais peut-être était-ce parce qu'elles étaient anormales qu'elles y avaient cru ?... Poursuivre un Absolu comme elle le faisait, y sacrifier ses aises, son existence, son bonheur, s'acharner à une perfection dont il était, maintenant, évident qu'elle n'approcherait jamais, qu'était-ce tout cela, sinon, peut-être, sacrifier à l'une ou l'autre aberration... Ces femmes retombaient dans leur enfance : mais elle ? En était-elle seulement sortie ?

Ainsi, sauvagement, au second jour de sa vie au Pavillon Rose, [297] Sœur Colette était ébranlée par un doute effrayant. Non seulement elle avait à se demander si elle n'avait pas fait fausse route ; mais voici qu'elle se posait la question de sa propre santé... Malgré elle, les punitions et les vexations dont elle avait été l'objet de la part de ses supérieurs, prenaient un autre aspect : n'était-elle pas, simplement, insuffisamment équilibrée ?

Comment répondre ?

Elle savait que si elle en parlait à son directeur, il lui dirait qu'elle ne devait pas prendre garde à de telles idées, qu'il ne pouvait s'agir que de tentations en vue d'amoindrir son sens du devoir et sa foi... Oui, il lui dirait cela... Il disait cela aux malades aussi. Pour elle l'argument ne pouvait plus servir. Et puis, n'y verrait-il pas déjà un premier signe de déchéance ? Non, vraiment, comment savoir ? Comment se tirer d'affaire ?... Les malades lisaient l'Imitation, avec autant de dévotion et de compréhension qu'elle-même ; elles étaient plusieurs à se disputer Les sept colonnes de l'héroïsme, dont elle avait fait, un peu auparavant, sa nourriture spirituelle...

Sœur Colette ne s'endormit pas facilement. En se réveillant, elle retrouva cependant son courage et sa confiance. Il fallait s'abandonner et se laisser pousser par la Grâce.

[298]

**LA NUIT EST MA LUMIÈRE.**  
**Roman.**

# IX

[Retour à la table des matières](#)

Les visites à Elisabeth s'espaçaient, devenaient des habitudes. Marie-Jeanne et Francine rentraient moins tristes aux « Erables ». Maurice n'avait pas le loisir de les accompagner chaque fois ; les jeunes filles, cependant, n'eussent pas voulu renoncer à ce devoir qui peu à peu se transformait en promenade.

— Il fait si beau, avait dit Marie-Jeanne. C'est une des dernières belles journées de septembre. Tu ne trouves pas, Francine, qu'il conviendrait d'aller rendre visite à Elisabeth ?

Et cette visite à Elisabeth n'avait pas été tragique, en somme. Sans doute, la malade se trouvait-elle maintenant dans un pavillon beaucoup plus simple ; mais il était clair et bien tenu. Les religieuses et les infirmières faisaient bonne impression et Elisabeth s'était comportée comme de coutume. Elle donnait des ordres imaginaires et comptait distraitemment ses doigts. De temps à autre, elle répétait : « Ils m'empê-

chent de suivre mon destin... » Elle disait cela comme elle eût dit :  
« Je me demande ce que j'ai fait de mes ciseaux. »

Mais la plupart du temps elle restait immobile ; une vague expression de satisfaction stagnait sur sa physionomie et tout ce qui exprimait l'âme avait disparu. Les lèvres faisaient la moue et donnaient à la bouche un air maussade, malveillant.

[299]

Marie-Jeanne s'informa auprès du docteur Harribat qui les avait accompagnées :

Est-ce que c'est mauvais signe ?

Plutôt...

Elisabeth mangeait gloutonnement, mais n'acceptait que des fruits. Et encore, elle les examinait soigneusement avant de les porter à sa bouche.

— Ils sont excellents, ces raisins ! avait-elle dit. Puis, elle avait demandé :

— Comment va ce gentil M. Van Meenen ?

— Père va bien. Il t'envoie ses affections, avait répondu Francine. Mais déjà Elisabeth n'écoutait plus.

Après la visite, ils avaient bavardé avec Sœur Alphonsienne. Celle-ci affirmait que la malade n'était pas difficile. C'était évidemment une malade, il fallait prendre garde. Mais déjà on l'aurait levée, si on ne s'était aperçu qu'elle était enceinte. On tâcherait, en tout cas, de l'occuper au lit.

— Avec son délire avait ajoutée la sœur, vous comprenez qu'on ne peut pas avoir l'air de la commander.

— N'est-ce pas, Sœur Colette ? avait-elle crié à une religieuse qu'on voyait passer par la porte entrebâillée du parloir.

Interpellée, Sœur Colette était entrée, un peu timide.

— N'est-ce pas que madame Elisabeth ne donne pas d'ennuis ?

— Non, dit-elle, pas le moindre ennui.

Cette Sœur Colette avait un beau timbre de voix, des intonations distinguées, pensa Marie-Jeanne. (Elle avait continué :

— C'est une malade que j'aime beaucoup. Elle délire, mais je trouve que son délire lui va bien. Elle a quelque chose d'une reine... Nous nous le disons parfois, n'est-ce pas, Sœur Alphonsienne ?

— C'est vrai, fit celle-ci.

Marie-Jeanne et Francine ne savaient que dire. Il leur semblait qu'Elisabeth était tombée dans une deuxième famille, qu'on l'aimait, que son destin était désormais fixé.

[300]

Au retour, tandis que la Hotchkiss découverte d'Harribat filait à vive allure, Francine proposa de s'arrêter pour prendre quelques photos.

Le Père Lenard, assis près du docteur, lui demanda :

— Vous faites aussi de la photographie ?

— Oui, parfois, j'ai quelques clichés d'amateur. On en réussit un sur cinq cents.

— Sur cinq cents ? mais tout le monde en réussit un sur dix... même moi.

— J'exagère peut-être un peu, mon père.

— Vous avez l'air déprimé, ces temps-ci ?

— Déprimé ? ce n'est pas tout à fait cela.

— Arrêtons-nous, docteur, fit Francine.

— Soit, fit Harribat. Il fait magnifique. Voici un talus qui nous accueillera. Il y a même un orme si nous voulons de l'ombre.

Il rangea la voiture. Personne ne descendit. Les deux hommes se retournèrent et la conversation reprit. Le père Lénard vit qu'Harribat essayait d'esquiver le regard ardent de Marie-Jeanne.

— C'est bon, n'est-ce pas, ce soleil ? fit le père Lénard.

Après un silence, Harribat reprit :

— Vous savez combien j'ai pris à cœur le cas d'Elisabeth. Il eut été si simple qu'elle fût placée au Belvédère. J'ai dû y renoncer. J'aurais, du moins, pu espérer qu'ici je pourrais la voir, lui être utile... J'ai rencontré le docteur Logiers tout à l'heure. J'aurais voulu obtenir que la malade retournât au Beau Séjour... Le milieu est tout de même diffé-



rent... Je lui disais qu'Elisabeth n'est pas agitée, que l'accident est arrivé parce qu'elle se croit reine et que l'appareil de radio diffusait, lorsqu'elle l'a démolie, des nouvelles qui lui étaient intolérables ; que si l'infirmière avait été un peu plus intelligente, comme précisément devrait l'être une infirmière compétente, elle aurait prévu la chose, aurait éloigné Elisabeth... Voyez-vous, depuis quinze ans que je m'occupe de malades, je n'ai jamais rien pu obtenir pour eux... Il en sera de même dans quinze ans... Tout mon effort aura été vain... Tout le temps que j'ai sacrifié à ces patientes est du temps perdu, du temps perdu à poursuivre un idéal absurde. En me sacrifiant ainsi, fais-je autre [301] chose que d'obéir à quelque souvenir infantile, fixé je ne sais où dans mon inconscient ?...

— Vous n'avez pas le droit de parler ainsi de vous-même, fit Marie-Jeanne.

— Marie-Jeanne, il ne s'agit pas de savoir si j'en ai le droit ou non ; il s'agit de savoir si je suis victime d'une sorte d'infantilisme ignoré, me déterminant dans certaines directions, ou si je sers des idées qui en valent la peine... Je me dis aujourd'hui, devant mon impuissance pour Elisabeth, que j'ai fait fausse route.

Harribat regardait au loin, craignant d'exprimer trop clairement son doute et son amertume. Marie-Jeanne s'efforçait de pénétrer l'expression de cet homme qui, d'une manière si inattendue, leur confessait ses doutes. Mais il n'était pas tout entier dans ce qu'il venait de dire. Elle se rendait compte que les deux moitiés du visage n'avaient pas la même expression. La physionomie droite était calme, simple, décidée ; la gauche était inquiète. Elle songea aux réflexions de Miguel de Unamuno sur le masque de Pascal. Elle aurait voulu venir en aide à son ami, lui montrer à quel point il se trompait.

— Voyons, il ne faut pas vous laisser abattre, dit affectueusement le religieux, après un long silence.

— Il n'en est pas question, répondit aussitôt Marie-Jeanne, comme si ces mots lui avaient été adressés.

Elle se rendait compte enfin que ces constatations amères signifiaient tout autre chose qu'un découragement. Après de longues années d'hésitation, il acceptait le combat, c'est cela qu'il annonçait tout haut.

Ce qui comptait ce n'était pas l'homme gauche, en qui s'attardaient les problèmes insuffisamment éclaircis, les souffrances, les doutes ; c'était l'homme droit, où se marquaient la décision et la force, où s'amorçait l'action. Il était droitier, n'est-ce pas ? C'était sur la partie droite de son visage qu'il fallait lire l'avenir...

— Si je pouvais lire dans la main, dit-elle encore, je vous éclairerais tout de suite...

— La voici. Il lui présenta sa main droite.

— Est-ce que nous pouvons entendre ? fit Francine.

[302]

— Je crois que l'interprétation des lignes de la main exige le tête-à-tête, retirons-nous un instant, fit le Père Lénard. Tandis qu'ils s'éloignaient, Marie-Jeanne tenait toujours la main. Cette main était nerveuse et chaude, abandonnée.

Maintenant ils étaient deux. Elle avait pensé le reconforter. Lui faire comprendre qu'elle était là et qu'il pouvait compter sur elle. Mais elle ne trouvait rien à dire.

— Vous ne trouvez rien ? Moi, je sais... dit-il à voix étouffée, émue.

— Dites-moi, demanda-t-elle... je voudrais le savoir.

Elle s'étonnait de l'audace qu'elle avait eue de parler de cette main, et se demandait maintenant comment elle pourrait s'en tirer.

— Il y a une période de difficultés... Puis il y a une jeune femme.

— Je vois aussi une jeune femme, répéta-t-elle.

Le monde s'était refermé sur eux, à un mètre de la voiture. Ils ne virent pas que le religieux et Francine s'étaient installés et les photographiaient...

Il reprit sa dictée : C'est une jeune femme aux cheveux noirs, aux yeux foncés, qui lit dans le cœur des poètes...

— C'est une jeune fille aux yeux foncés... aux cheveux noirs... qui lit dans la main d'un...

Il ne la laissa pas achever. Sa main s'était refermée sur la sienne.

— Jean...

— Ne bougez pas ! fit une voix. Ils regardèrent. Le monde était là avec le soleil, la verdure jaunie de septembre, avec le Père Lénard et Francine.

Quand ils arrivèrent aux « Erables », Marie-Jeanne se mit à parler de ce splendide après-midi, de l'atmosphère de septembre, de l'excellente promenade. La jeune fille ne tarissait pas, prenant à tout moment Harribat à témoin.

Maurice Ronquières n'avait pas été sans remarquer la familiarité croissante entre Marie-Jeanne et son confrère Harribat. Il ne [303] fut pas étonné d'entendre sa belle-sœur parler de Jean et l'interpeller par son prénom. À vrai dire, il voyait ces sentiments avec sympathie. Il trouvait que Marie-Jeanne et Harribat, malgré une certaine différence d'âge, se convenaient très bien. Il y avait chez Marie-Jeanne cette maturité précoce, cette finesse, cette recherche d'émotions élevées, ces dispositions artistiques pareilles à celles qui caractérisaient Elisabeth, et qui convenaient bien mieux au docteur Harribat qu'à lui-même. Il savait maintenant qu'il n'aurait jamais pu être heureux avec une Elisabeth ou une Marie-Jeanne. Elles étaient trop différenciées pour lui. Il aurait du comprendre cela plus tôt. Il lui avait fallu cette cruelle expérience. Si Elisabeth guérissait et revenait, il ne vivrait pas heureux ; elle l'avait forcé à vivre dans la contrainte, dans une atmosphère morale qui le dépassait. Et pourtant, il souhaitait qu'elle revint au plus vite, avant qu'il ne soit trop tard et tandis qu'il l'aimait encore d'un amour inconditionné, mais, de jour en jour, plus lucide.

— Et Elisabeth ? demanda le docteur Van Meenen lorsqu'il eut compris.

Marie-Jeanne, interdite, ne sut d'abord que répondre.

— J'imagine que ce sera une fille, dit-elle alors, à tout hasard.

— Ce sera un garçon, coupa Francine. Et si tu es d'accord, père, Maurice et moi voudrions l'élever aux « Erables ». Je m'en chargerais en attendant le retour d'Elisabeth...

— Oui, dit le père, comme si c'était cela qu'il avait voulu savoir... C'est une bonne idée. C'est une bonne action, Francine... Je te remer-

cie, fit-il en se tournant vers son beau-fils. C'est la seule solution. Il me sera bon de profiter de cet enfant... Grand-père ! Ce ne sera pas trop tôt... Ah, si vous saviez, vous autres, combien je désire voir cet enfant !..

Ils comprirent combien il désirait vivre encore, comme il luttait contre son mal. Tous, intérieurement, lui souhaitèrent cette joie.

— Offre-nous un cigare, demanda le docteur Van Meenen. Je ne sais comment je remercierai jamais le Père Lénard et notre confrère Harribat, de toute la peine qu'ils ont prise pour nous, de toute l'aide qu'ils nous ont apportée.

[304]

Le jour baissait. Autour de ce berceau, encore imaginaire, les forces vives de la famille se réunissaient spontanément. Tout se simplifiait ; on savait de nouveau où l'on allait.

— Oui, avec les enfants, c'est étrange, reprit le médecin, entre deux bouffées, je me souviens que lorsque Elisabeth est née, il me semblait qu'il y avait tant de dangers autour d'elle, qu'elle n'y échapperait jamais. C'était invraisemblable. J'avais l'impression aussi que j'étais seul à les voir, seul à pouvoir les écarter. Je la prenais dans mes bras, Je surveillais sa respiration, je craignais pour les couvertures, je craignais le vent, la poussière, les microbes, la maladie... Puis on s'habitue. On les laisse respirer. On les laisse vivre... On les laisse marcher. On leur fait confiance. Où plutôt on fait confiance aux dangers. On leur confie l'enfant, comptant sur leur habitude de ne pas frapper. Et puis un autre enfant vient. Ils grandissent. On les abandonne de plus en plus. Et, à un moment donné, on les laisse partir ; on fait comme si on avait acquis, peu à peu, la confiance complète dans les choses et les hommes. Et un jour, vos enfants sont au loin, entourés de dangers, avec de nouveaux mondes autour d'eux... On n'ose pas penser au nombre de périls, d'accidents et d'intentions hostiles auxquels un enfant échappe au cours de son existence...

À ce mot « intentions », les mains de Ronquières avaient nerveusement tremblé. Il lui sembla que tous l'avaient remarqué.

— Oui, continuait le père attendri, on finirait par faire confiance au monde physique, même au monde de la maladie et des microbes. Mais, quand votre enfant est absent, vous ne faites jamais vraiment

confiance aux hommes. Vous craignez toujours, non pas nécessairement l'embûche, mais la mégarde, la simple distraction ; vous craignez qu'on ne vous laisse tomber votre enfant... qu'on ne vous l'écrase entre deux wagons... qu'on ne se trompe de bocal dans une pharmacie... Notre vie est liée à l'attention des autres... Vous ne savez pas encore, vous autres, combien les parents vivent cela, même s'ils ne peuvent l'exprimer...

— C'est beau de vous l'entendre dire, Monsieur, fit le père Lénard.

— Est-ce que vous comprenez, maintenant, à quoi répond [305] cette phrase des mamans faisant leurs adieux à leur grand fils : « Sois prudent, un accident est si vite arrivé ! » Elles ne font pas allusion à la distraction de leur enfant, mais à la distraction des autres... Si ces autres manquent d'amour un instant envers lui, l'enfant est mort. Sois prudent ! disent les mamans. Évite les distractions des autres, supplée leur manque d'attention, perçois à temps leurs intentions inconscientes !...

Il s'arrêta un moment, puis il reprit :

— Ce qui est atroce, c'est de savoir qu'Elisabeth est là, quelque part, incapable d'être prudente, incapable d'éviter les distractions et les inattentions des autres. Pour moi, ma vieille expérience de médecin m'a appris que rien n'est plus dangereux que les mouvements secrets des consciences...

— Mais, père, fit Francine, à t'entendre, toi seul pourrais protéger Elisabeth ?

— Ce n'est pas cela que je dis. Je veux exprimer que là où un enfant des hommes ne vit pas sous la protection de son père ou de sa mère, ou des siens, il est mort ou autant que mort. Elisabeth ne vivra que pour autant que vous ne cesserez de l'aimer. Il suffirait d'un seul oubli, d'un moment pour la précipiter dans un danger mortel. Seul le père ne lâche jamais sa fille ; seule la mère ne lâche jamais son fils... Tous les autres peuvent céder. Mes enfants, s'il m'arrivait jamais quelque chose, je vous confie Elisabeth. Que votre cœur ne s'éloigne jamais d'elle ; que vous ne soyez jamais astreints à ne l'aimer que par devoir...

Le docteur Ronquières se comparait, malgré lui, à l'homme qui parlait ainsi. Francine, émue, se demandait en quoi ces choses pou-

vaient la concerner. Le Père Lénard admirait la profondeur de ces pensées, inattendues chez ce médecin plein de bon sens, mais qui paraissait très moyen au point de vue de l'intelligence. Il pensa que le médecin exprimait là une donnée directe de l'instinct, une révélation de la paternité.

— Je dois dire que vous me révélez ce soir un docteur Van Meenen inconnu ... C'est toute une philosophie du monde que vous exprimez là ... enchaîna le Père Lenard.

— Une philosophie ? Allons, l'abbé !... Mais j'ai parfois réfléchi. [306] J'ai vécu... J'ai souffert aussi. Et, en somme, il est bien permis, une fois dans sa vie, de formuler quelques idées...

— Je suis sûr que votre confrère Harribat en aurait fait son profit...

— Qu'est-ce qu'ils ont, à ne pas rentrer, ces deux-là ?... demanda-t-il.

Mais à ce moment ils rentraient. Marie-Jeanne était pâle. Elle se passa la main dans les cheveux, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas en désordre. Le Père Lénard suivait cette main. Il la suivit plus longtemps qu'il ne le crut.

Le docteur Van Meenen comprit et, au fond, en fut heureux. Il se sentait de nouveau chef de famille, il sentait de nouveau, autour de soi, l'estime et l'affection dont il savait bien, à vrai dire, qu'elles ne lui avaient jamais fait défaut, mais il se reprochait de n'avoir pas toujours été présent à l'amour des siens. Pendant trop longtemps, il avait vécu du seul témoignage d'Elisabeth.

Marie-Jeanne regarda la voiture s'éloigner. Harribat ne démarra pas très vite. Avant de tourner, il fit un dernier signe de la main. Sans se soucier des quelques personnes se trouvant sur la route, elle y répondit avec ardeur. Le virage était long. Il fallut un moment pour que l'automobile disparût et quand, finalement, la roue arrière droite s'éclipsa, l'adieu continuait toujours. Le bras de Marie-Jeanne retomba lentement et, presque instinctivement, selon sa vieille habitude, elle interrogea, avant de rentrer, le ciel, le parc de châtaigniers, les champs nus.

Le soir était immense ; une véhémence sauvage, de la couleur vert sombre des frondaisons immobiles, suggérait des rythmes d'alexandrins. Les feuilles avaient atteint leur poids maximum, gorgées de sève et de sucs, elles avaient viré aux tons les plus foncés, à force de soleil. Elles pendaient, lourdes de réserves et de fatigues.

Marie-Jeanne s'imagina qu'on était dimanche et s'étonna de voir des gens en costume de travail. Les bruits, au loin, avaient [307] quelque chose de nonchalant. Peut-être, en arrivant, se rendrait-il compte qu'on approchait de l'automne. Peut-être aussi que le chat l'attendrait. Oui, sûrement, le chat l'attendrait.

Elle rentra en sautillant comme une écolière, et regarda si personne ne l'avait vue.

Quand elle reprit sa place dans le cercle familial, le Père Lénard l'accueillit par un regard d'amitié. Elle lui rendit son sourire, un sourire tout particulier et très complexe, à en juger par la sensation interne qu'elle en avait. Maurice, lui, écoutait le père :

— Tu pourrais commencer avec trois jours par semaine...

Elle suivit la conversation et apprit que son père venait de proposer à son gendre de l'aider, en s'installant partiellement du moins, à Vairon, et d'assurer les soins à la partie de la clientèle la plus éloignée ; elle sut aussi que Ronquières avait accepté. Francine était rayonnante. C'était une heureuse solution ; mais personne n'aurait osé y songer. Comment aurait-on pu proposer cet arrangement au docteur Van Meenen sans le blesser profondément ? Que se passait-il en lui ? Ces derniers temps, sa maladie semblait pourtant lui laisser un peu de répit. C'est moralement qu'il changeait.

— Oui, Marie-Jeanne, lui confirma son beau-frère. Père me demande de l'aider. Nous savons qu'il est fatigué. Je ne puis pas refuser, n'est-ce pas ?

Francine mettait dans son attitude tant d'insistance et l'accueillait avec tant de sympathie que, pas un instant, il ne se sentirait de trop dans cette maison. Étranger ? Oui, il s'était voulu étranger pendant quelques semaines. Mais ce n'était pas sa réaction spontanée. Sa réaction vraie était celle du présent, se laisser accueillir, s'abandonner, se laisser dissoudre en échange d'une certaine tranquillité. Et que pouvait-on rêver de mieux ?

Le Père Lénard s'attardait. A plusieurs reprises, Francine s'était efforcée de le retenir :

— Restez ! Restez ! lui disait-elle. Chacun, ici, aime tellement que vous soyez parmi nous. Vous avez été un réconfort, vous êtes l'ami de la maison. N'est-ce pas ? fit-elle, interrogeant tout le monde.

[308]

— C'est bien vrai, confirma Marie-Jeanne.

— Imprudente jeunesse, ajouta le docteur. Ce sont là des choses qu'il ne faut jamais formuler... Deux amis ne doivent jamais faire allusion à la solidité de leur amitié...

Harribat entendait encore les derniers mots de Marie-Jeanne :

— Ne sois pas trop longtemps sans revenir. Au revoir... Ne roule pas trop vite...

Oui, elle l'aimait. C'était simple. C'était bon. Guéri... Il était enfin guéri. La voix de l'âme lui était revenue, la vie, la santé, l'amour. Rien n'était plus inouï que d'avoir rencontré Marie-Jeanne aux « Erables », et de l'emporter désormais avec lui dans la vie, comme compagne, comme reine...

Il lâcha brusquement l'accélérateur, la voiture ralentit. Reine ?... Qu'avait-il fait ? Marie-Jeanne était la sœur d'Elisabeth ... Il le savait. Il l'avait même observée, au début, pour savoir si ... L'aiguille de l'indicateur de vitesse était presque à zéro. La voiture eut quelques soubresauts et s'arrêta. A n'importe qui, il eut déconseillé cet amour et lui, dans une étourderie invraisemblable, s'en allait au-devant de l'aventure. Il s'accouda au volant. Que s'était-il passé, pour qu'il en oubliât à ce point la réalité ? Comment se faisait-il que, depuis des jours et des jours, son esprit ne se fût jamais arrêté à cette idée ? Un moment, il éprouva un sentiment d'irréparable déchéance, de bêtise, d'incohérence. Et Marie-Jeanne ? Sûrement, elle s'était déjà engagée de toute son âme. À la pensée de Marie-Jeanne seule et abandonnée, pleurant discrètement à la grille, en lui disant adieu, il referma ses bras sur elle, l'accueillit contre son épaule.



« Je t'aime, se redit-il tout bas. Toutes mes défenses se sont tues. Je suis authentiquement venu vers toi. Cet oubli en est la preuve. Et ce qui compte, c'est que mon sentiment soit entier... Mes supputations inconscientes t'ont sauvée et, pour toi, j'ai levé les lois de l'hérédité.

Il remit le moteur en marche. C'est stupide ! voyons. Je savais que Marie-Jeanne était la sœur d'Elisabeth. Mon acte n'est pas [309] un acte irréfléchi. C'est une réponse, une réponse à la vie, l'acceptation du risque inévitable, prix du bonheur. La voiture repartait. Ce qui importait, n'est-ce pas, c'était de vivre, c'était la personnalité réelle de Marie-Jeanne et la sienne.

Quelques nuages roses flottaient encore dans le ciel.

— Ne sois pas trop longtemps sans revenir, avait-elle dit.

Il lui sembla que, depuis toujours, il attendait cette voix et ce tutoiement qui était un aveu. Il craignit que ces réflexions, qu'il venait de se faire, n'eussent été ressenties à distance par Marie-Jeanne, qu'elle ne se fût, soudainement, sentie plus seule... Son amour se tendit davantage, sa protection s'affirma. Ses gestes d'homme la sauvaient. Il la tint serrée contre lui.

Loin, sur la route, un automobiliste alluma. Les lumières encore indistinctes paraissaient n'être qu'un point. Puis ce fut un point allongé. Un instant, il se sépara en deux, puis se reforma. Il se sépara encore et les deux phares s'affirmèrent. Leur claire lumière scintillait comme une étoile. Il y avait quelque chose de gai, dans ces rayons encore inutiles. Harribat pensa à des amoureux. Par prudence, il mit ses feux de position. Quelques instants plus tard, l'auto passa en trombe. C'étaient des amoureux en effet, dans une voiture découverte. Il se demanda comment un homme pouvait rouler aussi follement, avec le bonheur auprès de soi.

En remisant sa voiture, le docteur Harribat se sentit seul. Un moment, il appréhenda la soirée. Puis, il pensa qu'il serait bon de se retrouver en son bureau. Il éprouvait le besoin d'écrire quelques mots.

Il occupait un appartement dans une villa située non loin du Belvédère et habitée par un colonel retraité et sa femme. Ceux-ci étaient

momentanément absents. La maison l'accueillit avec cette résonance particulière aux habitations abandonnées. Heureusement, le chat était rentré en même temps que lui.

Le médecin fit la lumière. Le chat, noir et blanc, avec des yeux dorés, s'en fut d'emblée se rouler sur le velours d'un fauteuil allongé près de la fenêtre. Il n'aimait pas le cuir du club disposé [310] en face du bureau, et où s'asseyait, d'habitude, le rare client qui venait découvrir son âme.

Les murs étaient cachés par des rayons de livres. Au-dessus des livres, face au bureau, une belle reproduction d'un nu de Renoir créait une atmosphère un peu factice dans cet ensemble austère, tandis que sur le panneau de gauche, opposé à la fenêtre, un intérieur d'église de Delaunois dispensait, dans le silence et la pénombre, les reflets jaunes de ses lumières résignées. Harribat alluma une cigarette, prit quelques cahiers, qui se trouvaient à sa portée, épars devant son buvard en cuir de Cordoue, et s'assit dans le club que le chat lui avait abandonné. A peine y fut-il installé que le chat, d'un bond, se trouva sur ses genoux et, cherchant un endroit commode, s'y étendit à l'aise, en ronronnant.

Harribat regarda autour de lui. Cette pièce était exiguë. Peut-être fort peu attrayante. Marie-Jeanne ne la trouverait certainement pas à son goût. Mais ce n'est pas ici qu'ils habiteraient. Il faudrait dire adieu à ce petit bureau où il avait passé tant d'heures studieuses et agréables ; mais du moins ces adieux ne se feraient pas sans que Marie-Jeanne ait pu connaître ces lieux, où il avait vécu sans elle. Oui, il y avait vécu seul, et, tout à coup, il se demandait comment ç'avait été possible. Comment, jusqu'à ces derniers temps, il n'avait pas frémi d'angoisse, de se voir, jour après jour, astreint à végéter ainsi.

Il ouvrit le cahier où il notait, de temps à autre, ses réflexions, ses projets, les étapes de son évolution. Il relut, en diagonale, les pages assez nombreuses écrites ces derniers mois. Et, tout en lisant, il s'étonnait du peu de place que Marie-Jeanne prenait dans ces notes, alors qu'il avait le souvenir d'avoir tellement songé à elle. Tout de même, il lut : Comment dire à une femme qu'on l'aime si, à l'égard du problème essentiel, on a conservé une mentalité d'enfant de chœur ?

Et à la date du 22 août :

Penser ! Vivre. J'ai tellement admiré cette liberté de Marie-Jeanne dans sa thèse. S'aventurer avec un être humain, se créer un monde où l'on peut se suffire, se comprendre, se rendre réciproquement témoignage. Nous avons déjà parlé de bien des choses [311] et j'aime, sa liberté intérieure. Se fier suffisamment au jugement et à la sagacité de l'autre pour que son approbation vous suffise...

C'étaient là les derniers mots qu'il eût écrits. En les relisant rapidement, Harribat prit conscience de la crise qu'il traversait, du moment décisif qu'il vivait. Il se réjouit de penser que Marie-Jeanne était associée à cette période de son existence.

Oui, c'étaient là les derniers mots qu'il eût écrits. Mais ce soir, combien la réalité était autre ! Il existait. Le monde entier pouvait se taire, l'univers pouvait le réprouver : Marie-Jeanne était là. Elle serait toujours là... Et lui-même, il avait désormais pris une direction précise, il avait accepté qu'elle fût là, accepté de l'attendre, de la protéger, de vivre en fonction d'elle. Mais comme toutes ces réflexions étaient pauvres. Comme elles exprimaient peu de cette allégresse qu'il ressentait, comme il serait toujours incapable de l'exprimer...

Impulsivement, il eût voulu dire tout cela à Marie-Jeanne, lui exprimer son bonheur, son impuissance à formuler tout ce qui s'agitait en lui. Déposant doucement le chat endormi sur le coussin d'où il avait sauté le docteur Harribat alla s'asseoir à son bureau. Machinalement, il étendit la main gauche, cherchant l'interrupteur de sa lampe, submergé de lettres et de papiers. Une nappe de lumière s'épandit, conférant une nouvelle vie à chaque détail. Le médecin ouvrit le tiroir de droite, où il trouverait du papier. Mais il s'attarda. Le désordre régnait dans ce tiroir. Il y avait là quelques objets inutiles, abîmés : une petite boîte grise rectangulaire, dont il savait, sans l'ouvrir, qu'elle contenait encore quelques dizaines d'agrafes d'acier... Depuis douze ans, cette boîte grise était là, il la revoyait régulièrement, sans y prendre garde, sans songer à la vider ou à la laisser tomber dans le panier...

Toute une mélancolie se dégagea soudain de cette boîte abandonnée. Il perçut à travers elle la fuite inutile de ces douze années, l'immobilité, l'attente ?... Chaque jour, il s'était assis à quelques centimètres d'elle. Il avait cru qu'il vivait, qu'il changeait, et ce petit témoignage restait là, oublié ou délaissé, aussi présent et aussi vivant que le soir où il s'était dit : j'agraferai ce rapport-ci avec les nouvelles épin-

gles jaunes... C'était hier. Et, en même [312] temps, c'était comme si une éternité avait passé. Il y avait encore un film 6x9, un Kodak Verichrome, vieux de plus de dix ans, qu'il avait acheté au cours d'une promenade, et qu'on lui avait vendu périmé et déjà inutilisable. Il n'y avait qu'à le jeter. Il ne l'avait pas fait. Et maintenant cette petite bobine allongée, jaune et rouge, avait un sens étrange, semblait lui dire : c'est toujours toi qui disposes de nous ; tu ne nous jetteras pas au feu ; tu sais de quels impérissables souvenirs nous sommes chargés... Il y avait encore son vieux compas en laiton, parvenu dans ce tiroir des lointaines années de l'école primaire, et qui n'avait plus servi depuis lors, et ne servirait jamais plus. La pointe en était émoussée. La branche porte-crayon avait perdu la vis de serrage. Mais il était là. On ne pensait jamais à lui, mais il n'avait jamais été perdu. C'était une des dernières choses que sa mère lui avait achetées, enfant. Puis, elle était morte. Il se souvenait de son visage quand elle lui avait remis cette petite surprise, un matin, avant qu'il s'en fût à l'école. Ce sourire était toujours dans ce tiroir. Pour tout cela le temps n'avait pas compté. A travers toute sa vie, certaines choses étaient restées immobiles, qui correspondaient à des régions de son âme. Il y avait encore là un morceau de crayon à mine dure, un bout de cire à cacheter, un petit encrier vide portant la marque Pelletier, les débris d'un vieux Swan. Harribat ne s'y intéressa guère. Mais le film Kodak, il l'avait pris en main comme s'il allait le jeter. Puis il le reposa à sa place, et chercha du papier.

Et voici qu'il hésitait à écrire. Marie-Jeanne lui paraissait, maintenant, un peu irréelle. Sa solitude et le silence lui semblèrent lourds, hostiles... Il lui fallut se concentrer. Peu à peu, les longues années éparses, dans lesquelles il venait de se laisser égarer, se regroupèrent et prirent place entre les notes du cahier et les paroles et gestes de Marie-Jeanne. Ce papier lui-même lui semblait attendre depuis toujours la lettre de ce soir.

« Chère Marie-Jeanne », écrivit-il.

Il attendit un moment. Tout était calme. Poussy ronronnait. La cigarette s'était consumée d'elle-même sur le bord du cendrier : les dernières traces de fumée se dissolvaient dans l'accueil des [313] choses familières. Les yeux de Harribat, en suivant leurs formes ténues, rencontrèrent le Renoir ; il ne put s'empêcher d'évoquer une Marie-Jeanne aussi splendide, et, spirituellement, bien plus riche. Ce Renoir,

ce compagnon des longs silences, lui apparut soudain décoratif, un peu moins vivant. Une voix montait, qu'il lui suffirait d'écouter pour commencer la lettre. Mais la voix lui dit :

« Attends ! Que peux-tu écrire à Marie-Jeanne aujourd'hui ? Ce n'est que dans ton cœur que la situation est claire... Elle ne t'a rien répondu encore... »

Lorsque le Père Lénard et le docteur Ronquières eurent à leur tour quitté la maison, vers neuf heures du soir, Marie-Jeanne, qui les avait accompagnés jusqu'à la grille, avec Francine, fut étonnée de l'obscurité. Toute trace de lumière dans le ciel avait disparu. Il faisait frais et humide.

— Rentrons vite, dit-elle à Francine, nous allons prendre froid.

Ce disant, elle regagna la maison en courant, comme tout à l'heure. Elle avait hâte de retrouver un fort éclairage et une confortable chaleur. Mais Francine ne suivit pas. Maurice accompagnait le Père Lénard jusqu'à la cure. Mais il semblait que les deux hommes eussent entamé une conversation, car personne ne descendait de la Renault, devant le presbytère.

Après dix minutes, on entendit claquer la portière et, dans le noir, le petit au revoir sec du Père Lénard se faufila jusqu'à elle. Les phares s'allumèrent, une grande tache lumineuse ouvrit la voie dans l'ombre et l'auto s'y aventura. Francine rentra alors, à pas lents. Elle passa par la cuisine, voulant échanger quelques mots avec Rosa. Elle y trouva Marie-Jeanne.

— Qu'est-ce que tu as, Francine ? Mais Francine ne se dominait plus et se mit à sangloter.

— Tu sais, c'est de joie, Marie-Jeanne. Ne t'émeus pas, c'est l'énervement de la joie. J'ai été trop émue... Je suis trop heureuse...

— C'est de joie... répétait-elle, de plus en plus bas. Marie-Jeanne s'était rapprochée ; elle lui avait passé le bras autour du [314] cou... « C'est une bien grande joie... » redit-elle encore, plus doucement, abandonnant la tête sur l'épaule de sa sœur.

— Oui, dit Marie-Jeanne, lui passant la main dans les cheveux. Je te comprends. Calme-toi, Francine.

Marie-Jeanne et Francine causèrent longtemps. Marie-Jeanne ne pouvait s'arrêter de parler. Francine ne comprenait pas la facilité avec laquelle sa sœur lui confiait tout ce qui lui passait par la tête, la vie qu'elle espérait vivre, l'aide qu'elle apporterait à Jean et le secours qu'il lui donnerait. Déjà elle s'était rendue compte que sa thèse sur Anna de Noailles contenait des naïvetés et, par contre, elle avait laissé de côté des aspects essentiels.

— Est-ce que, vraiment, tu approuves, Francine ?

— Oui, je te le répète, il me semble que c'est un rêve pour toi. Tu vois, Maurice et Elisabeth, malgré l'amour, ça ne pouvait pas aller. Elisabeth aurait eu besoin d'un homme comme... Jean... et Maurice...

Elle n'acheva pas et, soudain, se sentit rougir de honte. Qui était-elle donc, pour nourrir de semblables pensées ? Marie-Jeanne fit mine de n'avoir pas saisi. Une immense pitié pour Francine la retenait auprès d'elle. En même temps, elle se promettait de la protéger et de l'aider. Elle serait plus forte désormais. Francine était une petite fille encore ; il ne fallait pas prendre son cas au tragique. Elle lui souhaita finalement le bonsoir, l'embrassant avec effusion et, enfin, se retira dans sa chambre.

Quand elle alluma, il lui parut que le lustre éclairait avec une intensité inhabituelle, inondait la pièce d'une ruisselante lumière. Subrepticement, passant devant la glace, elle inspecta la ligne de son corps, puis, ayant ouvert la fenêtre, éteignit. On ne distinguait pas grand'chose. Mais de grands espaces libres laissaient voir des champs d'étoiles. Il y avait une profondeur étrange et fascinante dans le ciel, une disposition, presque un consentement à écouter une voix qui viendrait de la terre. Marie-Jeanne se sentit l'égale de tous ces mondes. Quelque chose, en son âme, comprenait ces durées infinies. Il y avait en elle de quoi combler toutes ces éternités.

— Je l'aime à jamais, dit-elle enfin, à voix chuchotée, mais [315] qui parviendrait au plus lointain de ces mondes. Elle avait choisi le moment du plus grand silence, un instant où tout l'univers attendait son engagement.

Lorsqu'elle eut parlé, elle perçut une palpitation de feuilles dans les cimes des platanes du parc. C'était un souffle de vie. La vie qui continuait dans la nuit, qui passait d'un univers à l'autre, qui vous étreignait, qui vous faisait ployer les genoux, qui accueillait toutes les prières. Devant ce mystérieux et muet assentiment, Marie-Jeanne referma la fenêtre. Désormais son amour resterait inscrit dans l'histoire intime de la création ; tous les printemps, tous les étés, tous les hivers, tous les automnes le lui rediraient

Quand Maurice Ronquières rentra chez lui, un courrier volumineux l'attendait. Le docteur examina les enveloppes une à une et les laissa retomber sur la table. Il s'apprêtait à lire, lorsqu'un petit papier, accroché à l'appareil téléphonique, attira son attention. On lui demandait une visite, ce soir même, au 27 de la rue Lintz. Il n'en fut pas mécontent. Il n'avait vraiment le goût à rien. Il avait eu tout le temps de parcourir la *Presse Médicale* la veille. Les domestiques, le fameux ménage, s'étaient déjà retirés dans leur chambre. Tout était calme et austère. Il passa par la cuisine. La servante avait disposé quelques biscuits sur la table, auprès d'une tasse et, sur la cuisinière encore tiède, il trouverait du chocolat au lait. C'était l'habitude du mardi. A vrai dire, il estima que la cuisinière aurait pu attendre son retour. Mais, après ce premier mouvement, il dut reconnaître qu'elle l'attendait presque toujours et que probablement, aujourd'hui, elle devait être trop fatiguée.

Il se servit et, sans s'asseoir, se mit à manger. Vingt-sept rue Lintz ? Cette adresse lui disait quelque chose ? C'était l'adresse de Josée... Josée, cette femme sans front avec qui... Ce n'était pas possible, voyons, qu'elle l'appelât maintenant !... Josée devait l'avoir oublié. Et, depuis quatre ans, bien des gens avaient pu la remplacer dans cet appartement...

Il se reversa du chocolat, but distraitemment une seconde tasse... [316] Des images troubles le parcouraient. En déposant la tasse vide, il vit que sa main tremblait légèrement. Non ? Ce devait être une autre personne. De toute façon, il n'irait pas. Il se rendit à son bureau, regarda de nouveau les enveloppes et vit qu'une lettre venait du sanatorium du Belvédère. Tiens !... Il ouvrit.

La lettre était longue et polie. Elle émanait de la direction. On avait appris que ses opinions philosophiques ne cadraient pas avec celles de ces institutions de charité. On lui serait reconnaissant si, dans un souci de bonne entente et de respect réciproque, il voulait bien suspendre ses visites... Afin de ne pas le mettre en fâcheuse posture, on le pria de faire comme si cette décision émanait de lui-même, pour des raisons de convenances personnelles. On comptait qu'il voudrait bien annoncer au docteur Harribat sa détermination de ne plus suivre ses consultations... On l'assurait des sentiments les plus dévoués en N. S.

Son premier sentiment, en lisant ce papier, fut de soulagement. Cette fin de non-recevoir apportait une solution inespérée à une situation devenue pénible, et à laquelle il n'avait pas la force de se soustraire.

— Quelle bonne idée ! ne put-il s'empêcher de dire tout haut. Mais de l'avoir exprimée à haute voix lui donna quelque honte de cette pensée : En fait on le traitait comme un indésirable et, dans le cas où il eût voulu persévérer, c'était l'affront. Une sourde colère s'empara de lui. Il se mit à arpenter nerveusement son cabinet, et, à un moment donné, soulevant un papier, s'aperçut que sa feuille de déclaration pour les impôts n'était pas encore remplie. Les paperasses des mutualités s'amoncelaient parmi ses carnets de prescriptions. Une vague de rancœur le submergea, l'irritabilité, contenue pendant des mois et des mois, se donna libre cours. Ces domestiques couchés, cette situation ridicule d'être remercié du Belvédère pour une velléité de sacrifice plus ridicule encore, cette absurdité invraisemblable d'avoir lié sa vie à une toquée, et de l'avoir suivie dans ses loufoqueries jusqu'à l'imiter, cette bêtise inouïe de n'avoir pas fait à Hélène le sacrifice que tout homme intelligent n'eût pas manqué de faire, et grâce auquel il serait maintenant un père de famille heureux, l'époux d'une [317] femme pleine de tempérament, et vivrait dans la quiétude et l'aisance ! Il frappa du poing le tas de papiers, en même temps que son talon faisait résonner les sous-sols.

— Ah non ! j'en ai assez, j'en ai assez...

Dans sa colère, il s'empara du portrait d'Elisabeth, qui ornait sa cheminée. Il prit le temps de le contempler. Elisabeth était assise, de face, et regardait calmement, de ce long regard imperturbable et impassible, dans lequel, sous l'influence des événements, on pouvait re-



connaître déjà l'orgueil et le mépris. Il y avait un sourire étrange sur les lèvres ; étrange, mais qui, ce soir, paraissait narquois et sarcastique. Elle le bravait. Ce regard et ce sourire l'exaspérèrent. Un coup sec : le portrait et son cadre claquèrent sur le parquet.

Après ce geste, Maurice Ronquières resta sur place, immobile, hébété, les yeux tournés vers l'image profanée, intacte parmi les débris. Sa pensée semblait absente. Après un long moment, il dit :

— Je te demande pardon.

Il s'agenouilla et ramassa la victime avec les morceaux de l'encadrement. Un silence profond régnait dans toute la maison. Le visage d'Elisabeth conservait sa même expression hautaine et hallucinante. Maurice se laissa choir dans le vaste fauteuil de cuir, face à son bureau, ses bras retombaient, inertes, en dehors des accoudoirs. Il se jugeait, sans pitié. A la fin, il alluma une cigarette. Au moment où il allait déposer le bout d'allumette dans le cendrier, le téléphone retentit. Un moment, la petite ligne rouge resta suspendue au bout de ses doigts figés. Ronquières ne bougeait pas. La sonnerie appelait, à intervalles réguliers. Elle y mettait un acharnement d'enfant gâté, de machine dressée. Elle allait réveiller toute la maison, faire descendre les domestiques. Le docteur redressa la tête, hésita encore un moment et pensa :

« Oui, sûrement, c'est la rue Lintz... »

Depuis qu'elle avait une chambre, un meuble, des tiroirs, Sœur Collette ressentait un immense besoin de tenir un journal. Il ne s'agissait pas d'écrire de longues études ni de noter tous les événements, [318] mais d'avoir une occasion d'épancher un mot, de vaincre la solitude. Elle avait trouvé au grenier, dans une malle appartenant à une malade décédée, un cahier gris dans lequel cette personne avait pris quelques notes. Elle y décrivait les derniers jours de sa vie en liberté, lorsque les voix méchantes et implacables lui criaient : « Nous t'aurons... Nous t'aurons, nous te ferons interner... » Les derniers mots écrits étaient : « Vous, qui trouverez ce cahier, sachez que je suis la victime d'un abus de pouvoir... Sauvez-moi... »

Puis, sans doute, la malade avait été internée, comme les voix l'avaient prévu. Person ne n'avait trouvé le cahier. Personne n'aurait pu la sauver... Comme c'était étrange d'entendre cet appel posthume, et de se rendre compte que cette infortunée avait encore vécu vingt années, attendant toujours un secours qui ne vint jamais... C'était ainsi : il y avait beaucoup de montagnes que la foi était impuissante à soulever... On attendait, on attendait en vain, on mourrait seule...

Sœur Colette n'avait pas eu le courage de déchirer ces pages. Elle avait laissé intacts ces feuillets écrits, lesquels se terminaient le 17 novembre 1915... Elle, mit une date : 29 juillet 1935 et, de sa calme et belle écriture anglaise commença. Elle dut biffer le premier mot car, dans sa hâte, avant d'avoir formé sa phrase, elle avait écrit : « Mon... » Après l'avoir barré, elle se demanda s'il ne vaudrait pas mieux le gratter et en faire disparaître toute trace. Elle le laissa.

— Après tout, dit-elle, je ne l'ai pas fait exprès.

Le texte reprit : « Seigneur, c'est devant Vous et pour Vous que j'écris ces lignes. Elles seront ma méditation et mes confidences. A qui puis-je désormais parler ? Et c'est pourquoi il est bien inutile que je fasse disparaître cette première rature, puisque Vous savez ce qu'elle signifie. Je me sens seule, infiniment seule et triste, et Vous, qui connaissez tout, devez savoir à quel point je souffre, à certains moments, de cette solitude ; et je suis sûre que Vous me pardonneriez ces imperfections. Je souffre pour moi et, je le sais bien, je souffre aussi pour lui ; pour le moment je pense trop à lui. En réalité, il s'agit bien là d'un subterfuge de [319] la nature et, tout compte fait, c'est à moi que je pense, c'est moi qui ne suis pas assez résignée ; ou plutôt c'est moi qui manque de générosité envers Vous. Qu'il est dur de mourir à soi-même !

Ce soir, pardonnez-moi mes imperfections et ma faiblesse ; jetez vers moi un regard secourable. Et que mon âme Vous bénisse à jamais.

### **5 août 1935.**

Je l'ai vu. De loin. J'étais en surveillance à Saint-Charles. Une voiture est arrivée et me semblait devoir s'arrêter au pavillon des payantes. J'ai eu l'intuition que c'était eux. J'ai regardé. Mon cœur battait. Je

Vous en demande pardon, mon Dieu, mais j'ai regardé. C'était lui. J'avais peine à me tenir debout. Il est descendu de voiture, a examiné pour voir si tout était en ordre, faisant le tour, inspectant les pneus. Pendant ce temps les autres descendaient. Lui, un moment, il tourna la tête dans ma direction. Il était impossible qu'il me vît mais, tout de même, je me suis cachée. Quand j'ai voulu regarder de nouveau, il avait disparu.

J'ai été heureuse toute la journée. Il n'a pas changé, dans son allure, du moins, car je ne pouvais naturellement pas distinguer ses traits. Je vous suis reconnaissante, Seigneur, de m'avoir procuré cette joie. J'ai été particulièrement bonne pour les malades aujourd'hui. Sœur Alphonsienne paraît contente de moi. Nous sommes amies. Cette Sœur Alphonsienne est une sainte.

### **15 août.**

Je dispose de moins en moins de temps. Aujourd'hui je suis seule en surveillance. Malgré mes efforts, j'éprouve de grandes difficultés à me dire que je devrai finir par prendre cette vie vraiment au sérieux ; je ne puis pas croire que mon existence doive se borner à rendre heureuses quelques déshéritées, qui apprécient ce bonheur de la manière la plus puérile. Mais parfois je me dis que, peut-être, le destin d'une mère ne représente aussi rien d'autre que la subordination à l'enfant. En théorie, tout cela est vrai. Mais, en fait, je serais reliée à mes enfants par des liens naturels ; [320] tout ce que je ferais aurait un sens spontané ; je n'y penserais même pas. Tandis que, dans ma situation, je suis forcée de me suggestionner, je dois me contraindre pour trouver, après coup, la chose naturelle. On me dit : le fait qu'il n'y a pas de satisfaction propre attachée à vos fonctions, c'est cela même qui en fait la grandeur et le mérite ; mais on oublie que c'est aussi cette satisfaction spontanée qui lui donne un sens...

Quand j'imaginai que je consolerais des affligés, que je soulagerais des misères, je pensais à des afflictions et à des malheurs réels. Maintenant, je console des chagrins imaginaires ; j'exhorte à supporter des malaises de nature hypocondriaque... J'imaginai que j'aurais affaire à des sentiments humains authentiques. L'humain ! C'est l'humain qui m'a fascinée, c'est en vue de me mettre au service de l'humain, vu et vécu en fonction de Dieu, que je suis entrée en religion. Et

l'humain qu'on me confie, c'est le résidu, la démence, l'infantilisme... Mon Dieu, comme je suis mal résignée.

En cette fête du 15 août, je devrais vivre dans les sommets. J'en suis à discuter mon sacrifice.

### **23 août.**

J'ai beau faire. Je ne puis me tenir à l'Imitation. Je ne puis en lire une pensée sans tomber dans la plus noire mélancolie. Acquérir cette indifférence, cette résignation, me paraîtrait coupable. Autrefois, je lisais cela avec délices ; maintenant que je sais ce que signifie ce renoncement, ce que sous-entend cet abandon, une angoisse mortelle me prend rien qu'à la pensée que je pourrais ressembler à une telle perfection. Je sais bien, mon Dieu, que le devrai finir par là. Mais pardonnez-moi si je me révolte et si je regimbe. Mon amie, Ferdinande Ladrrière, Sœur Lutgarde, est partie hier pour les missions. Elle s'est embarquée à Marseille. C'est par hasard que je l'ai su. Madame Louckx l'a dit à quelqu'une de ces dames pensionnaires et on me l'a rapporté tout à fait incidemment. C'est extraordinaire que j'en aie su quelque chose. Et pourtant elle était mon amie. Elle m'a tellement entraînée à la suivre dans cet ordre. Maintenant, elle s'en va, sans [321] même que j'en sache rien... C'est bien dur. Et moi, 'e restera ici. Toujours. Dans trois mois, il y aura dix-huit ans que Sœur Alphonsienne s'y trouve. Tous les jours j'ai plus de besogne. Il y a toujours quelque chose d'autre à faire. Mon dortoir est propre. J'ai fait lever aujourd'hui une malade, Rosine, qui ne s'était pas levée depuis onze ans. Je lui ai mis des bas et lui ai enfilé une robe rose à immenses fleurs bleues. Elle s'est laissé faire. Elle est restée longtemps assise sur son lit, puis, finalement, a demandé une aiguille ; il y avait une petite déchirure à la robe, et elle a voulu l'arranger. Je suis tout heureuse d'avoir réussi ce tour de force. Sœur Alphonsienne m'a dit : bien. Le docteur est passé, comme d'habitude, mais ne l'a pas remarqué. J'ai appris aussi que Maurice fréquente les cliniques d'aliénés. Il veut se perfectionner un peu dans cette partie, pour soigner sa femme. C'est bien de sa part. Je me demande s'il l'aurait fait pour moi. En somme, il n'a guère lutté pour me reprendre. Qui sait si j'aurais pu résister. Il est vrai que j'ai agi durement et que je ne me suis pas prêtée à ce qu'il fasse un effort. À la maison aussi, il se passe toutes sortes de choses qu'on ne me dit plus.

Je m'attriste toujours, pardonnez-le moi, Seigneur, quand je constate qu'on imagine que mes anciens liens ne m'intéressent plus. Pour eux je devais partir aux Missions. Ils me considèrent comme partie. Comment sauraient-ils que ce n'est pas la même chose, ce qui m'arrive. Et puis, comment leur raconter tout cela ? Je suis injuste, pourtant ; l'expérience m'a toujours montré qu'on m'aimait bien plus que je ne me croyais aimée. A la maison comme ailleurs. Je n'ai jamais pu croire à l'amour qu'on avait pour moi. Je crois que c'est une forme d'orgueil ou, peut-être, est ce la l'orgueil véritable... Car, en somme, je crois aussi que Vous, mon Dieu, ne me rendez pas exactement l'amour que j'ai pour Vous. Misères de notre nature.

Si je continue, je vais reprendre toutes les formules de nos livres de lectures pieuses. Je m'occupe beaucoup trop de moi.

#### **4 septembre.**

Mon Dieu, quelle épreuve ! Elisabeth Ronquières est dans mon [322] dortoir. Elle ne peut se douter de ce que cet événement représente pour moi. Faites, mon Dieu, que je sois digne.

Son état mental est très grave. Sœur Alphonsienne parle de démence précoce. Ou même de démence paranoïde, une affection incurable. Elisabeth ne reprendra jamais la vie commune avec Maurice. De toute mon âme je suis tendue pour ne pas m'en réjouir. C'est affreux de se voir telle qu'on est, mon Dieu, vous savez que je suis prête à faire tout ce que je puis pour la sauver. Mais tout ce que je puis, ce n'est pas grand'chose. Et puis, je ne suis pas capable de renoncer très sincèrement.

#### **6 septembre.**

Je m'intéresse à Elisabeth. Elle est incohérente et hallucinée. Elle se croit reine. On ne la comprend pas. Mais elle a quelque chose de calme et de princier. Il paraît qu'on ne peut se fier à ce calme apparent : elle peut vous attaquer d'un instant à l'autre. Le médecin l'a examinée ; c'est bien vrai : elle est enceinte. C'est pour dans quatre

mois. Je m'efforce de ne pas y penser, de feindre l'indifférence, de manière qu'elle accouche ici... C'est peut-être moi qui veillerai sur l'enfant de Maurice.

[323]

**LA NUIT EST MA LUMIÈRE.**  
**Roman.**

**X**

[Retour à la table des matières](#)

Personne n'avait su, aux « Erables », que le docteur Van Meenen aussitôt qu'il eût appris que mademoiselle Deleuze Avait recouvré la vue, s'était rendu auprès d'elle. C'était la veille des funérailles de la Reine Astrid. L'infirmière occupait encore sa chambre ; la situation lui apparaissait dans toute sa cruauté. Ce qu'elle avait craint s'était réalisé : du moment qu'elle n'était pas aveugle, elle n'était plus rien. Elle avait fini, après bien des hésitations, par se contempler dans le miroir et ne conservait aucune illusion : elle ne convenait plus pour être infirmière, ne pourrait plus s'introduire chez les particuliers, ne pouvait même plus espérer exercer une influence spirituelle à l'intérieur du groupe. Aveugle, un rayonnement lui eût été permis ; uniquement défigurée et laide, rien ne lui restait. Du reste, mademoiselle Samain lui avait déjà fait entendre que la perfection exigeait qu'elle se résignât aux volontés du Seigneur : celles-ci semblaient la vouer, désormais, aux besognes modestes.

— Le plus simple, lui avait dit son amie et directrice, serait que tu passes dans une communauté de religieuses ordinaires. Dommage que tu n'aies pas de tendances contemplatives : le Carmel te conviendrait, tu ne devrais te montrer à des étrangers que voilée...

Elle lui disait cela avec la tranquillité glaciale d'une femme [324] d'affaires. Mademoiselle Deleuze ne pouvait s'empêcher d'en souffrir atrocement. L'obscur vie du Carmel ne l'enthousiasmait pas. Mais il ne lui serait peut-être pas facile de refuser. Avant l'accident déjà, elle jouissait d'une excellente réputation de dévouement et de soumission à Dieu. Son accident, les réactions des autres, les conférences et les écrits qui la concernaient la confirmaient dans cette ligne, l'emprisonnaient davantage.

— Dieu me tient bien, disait-elle à son directeur de conscience.

— La prière seule me suffit à peine, lui disait-elle encore. J'ai un esprit positif, j'ai besoin de créer... C'est mon dynamisme que je ne parviens pas à sacrifier, car c'est lui que je considère comme le talent que Dieu m'avait confié...

Ces entretiens avaient eu lieu le lendemain même de la mort d'As-trid. Et, depuis, la désaffection à son égard n'avait fait que s'accroître.

Ses collègues l'avaient singulièrement déçue. Tous les ennemis du Bien et de la Perfection, tous les ennemis de Dieu, ennemis par carence comme elle les appelait (terme qu'elle avait emprunté à ses connaissances médicales, et qui lui plaisait, bien que non encore introduit dans la littérature dévote), elle les retrouvait dans le temple, au sein même du groupe. Elle avait à convertir ses compagnes, filles ignorantes et aveugles. Comment leur apprendre la vérité, comment leur faire toucher du doigt le problème spirituel, la vie de Dieu dans le monde, l'éternelle lutte du bien et du mal ?

Son directeur de conscience était un brave homme, pensait-elle, mais un si vieux professionnel de l'Imitation, qu'il était difficile de l'émouvoir, de lui faire voir le problème de la vie de Dieu et de Satan dans les âmes, dans les actes journaliers, dans les événements vécus.

C'est à un jeune séminariste, parent d'une de ses amies, qu'elle avait confié, sous le sceau d'une discrétion absolue, que le démon en personne s'était mêlé de son affaire, avait tout mis en œuvre pour l'induire en tentation. Elle avait fait allusion à une sorte d'enchantement



de la nature, à un langage étrange des grillons dans la campagne, à l'obligation où elle s'était trouvée de fuir [325] pour échapper au sortilège. Même le vent, ce jour-là, la touchait d'une manière inquiétante. Tout avait été mis en œuvre pour la fasciner. Et les mains de la malade voulant l'étrangler, elle en avait la conviction de plus en plus ferme, étaient mues par une force surhumaine. Voilà le problème. Elle était victime d'une intervention directe de Satan. Ne pouvant pas la détourner de Dieu, le démon avait voulu sa mort ; mais sauvée par la grâce du Seigneur, elle allait, maintenant que Lucifer avait réussi à l'empêcher de faire le bien dans le monde, se trouver en butte à d'autres formes démoniaques.

Entrer au Carmel pouvait fort bien n'être qu'une embûche du démon, un artifice de Satan pour l'immobiliser dans l'inaction...

Le jeune prêtre avait été fort troublé par ces révélations. Il n'avait pas désapprouvé ces façons de voir et avait, par là, renforcé la conviction de l'infirmière. Oui, Satan était intervenu, un peu à la manière dont il l'avait fait, en transportant Jésus sur la Montagne... L'abbé lui promit d'étudier la question, de mettre au point ces délicates alternatives... Elle n'en demandait pas plus.

Elle en était là, au moment où le docteur Van Meenen s'annonça.

Celui-ci, la voyant, ne put retenir un mouvement d'étonnement. Il lui fallut quelques instants pour se mettre dans l'atmosphère et retrouver, envers elle, une certaine liberté.

— Je suis venu pour vous dire des choses bien simples, fit-il après un moment. Vous étiez à notre service quand cet accident se produisit. Je tiens à vous aider dans la mesure du possible. Je sais, et naturellement vous le savez aussi, que nous ne pouvons pas être responsables de tout ce qui arrive, et qu'un malade n'est pas responsable du fait qu'en le soignant une goutte de pus, de son pus, nous atteigne à un endroit un peu excorié de la peau et nous expédie dans l'autre monde. Dans ce cas-ci, moralement parlant, vous avez subi des dégâts auxquels vous aviez accepté de vous exposer, par profession. Mais moi, personnellement, je sais que j'ai retenu mon enfant à la maison plus longtemps qu'il n'eût fallu, et que je suis, en partie, responsable... Si, tout en étant à notre service, vous aviez été défigurée par l'explosion d'une [326] lampe à alcool, ce serait tout autre, en ce qui me concerne. Voilà, Mademoiselle, pourquoi je suis venu. Je ne vous connais pas.

Je ne sais si vous êtes dans l'aisance ou non. Je ne sais si vous êtes fiancée, ni même si vous aviez l'intention de vous marier un jour. J'ai pensé que je ne peux mieux faire que de vous offrir de quoi vous installer, entreprendre quelque chose, ou constituer une petite dot. Accepteriez-vous cent mille francs ?

Mademoiselle Deieuze n'en croyait pas ses oreilles. Elle hésitait à répondre.

— Je sais, reprit le docteur, que s'il y avait procès je devrais peut-être vous donner davantage. Peut-être moins aussi. Je ne suis pas une société d'assurances...

— Je suis touchée, Monsieur, fit-elle enfin.

Il était impossible de savoir ce qu'exprimait son visage, mais sa voix semblait satisfaite. Elle avait instantanément pensé qu'il serait peu sage de confier cet argent à sa directrice, malgré son vœu de pauvreté. Car il s'agissait de dérouter les embûches du démon. Le jeune abbé, peut-être, se chargerait de cet argent, qui lui constituerait une dot pour entrer au Carmel ou ailleurs. Et peut-être le conserverait-elle elle-même. Elle ne s'arrêta pas à l'idée que, si Satan avait lui-même provoqué l'agression, le docteur Van Meenen ne pouvait en être responsable.

— Peut-être, ajouta le médecin, cela pourrait-il servir aussi à financer une intervention de chirurgie esthétique...

— Peut-être... oui... dit-elle. A ce moment, on ne sait par quelle secrète association de souvenirs, une image précise lui revint. Elle se vit aux « Erables », dans sa chambre, au second, un peu avant l'agression et sut, d'une manière certaine et lumineuse que, lorsqu'elle avait quitté la pièce, sa lettre était ouverte sur sa table. Elle la voyait nettement, un peu en biais, avec le feuillet gauche qui tentait de se refermer malgré la longue pression du doigt. Une angoisse s'empara d'elle. Elle comprit enfin pourquoi Marie-Jeanne n'était jamais venue... Marie-Jeanne savait, elle avait lu... Sûrement, elle avait lu... Mademoiselle Deleuze se sentit rougir sur tout le corps... Et lui ? Est-ce qu'il savait ? ... Mais, alors... Non, ce n'était pas possible. Il ne savait pas ! Marie-Jeanne [327] n'avait rien dit. Elle ne parlerait peut-être jamais. On pouvait risquer...

— Est-ce que toute la famille est au courant ? demanda-t-elle, parce que je ne voudrais pas...

— Je n'en ai pas parlé, je n'ai pas à rendre compte d'une chose où je suis seul juge. Je ne doute pas que les enfants ne soient d'accord...

— C'est tellement généreux... mais je pense que peut-être vous n'êtes pas bien... Depuis plus de six semaines vous avez une veilleuse dans votre chambre ... On m'a raconté... On pense que c'est une manie... Mais je sais ... Vous n'aimez plus l'obscurité... Docteur, je connais les malades, n'est-ce pas ?...

Le docteur Van Meenen venait de comprendre pourquoi il laissait brûler sa veilleuse, pourquoi il avait remis la pendule en marche...

— Et je suppose, continua-t-elle, que vous ne voulez pas traîner... Je ne voudrais pas être une cause de tracas pour vous... Permettez-moi, docteur, comme expression de ma reconnaissance, de vous parler une fois, une seule fois en chrétienne... Dans votre cas il n'est qu'une chose à faire... Je ne vais pas vous faire un sermon. Vous savez que ce n'est pas mon genre. Mais il faudrait passer par la chapelle ; tenez, elle est ici tout près, je vous y conduirai si vous voulez... Vous ne diriez pas de prière, mais il vous suffirait de dire à Dieu : « Seigneur, j'accepte. Je suis à votre disposition. Prenez-moi quand vous le désirerez. » Si vous aviez fait cet acte d'acceptation, vous seriez tout autre, vous vous remettriez à vivre comme si de rien n'était, sans vous soucier désormais de l'heure... Vous ne pouvez retrouver la paix et le bonheur qu'après l'acceptation. Il faut le faire. Et c'est pour alléger votre conscience, faciliter l'oubli, que j'accepterai votre offre généreuse.

Pendant qu'elle parlait, une sorte de miracle s'accomplissait. Le docteur avait regardé la mort en face. De constater à quel point l'infirmière, dans son inconsciente dureté, la considérait comme probable, il se rendit compte qu'il ne pouvait plus se leurrer. Et après ? Il s'agissait de regarder froidement la réalité. En [328] somme, ce ne serait pas si compliqué. « Ce qui m'a impressionné et inhibé, ces derniers temps, pensa-t-il, c'est la peur. J'avais peur sans me l'avouer. Je reculais devant la vie, craignant les événements, craignant les gens... En somme, j'ai manqué de virilité ; je me suis comporté comme un enfant. Regarder les choses en face... Et, en attendant, vivre... » Cette jeune femme défigurée, qu'il n'avait jamais prise au sérieux, qu'il n'aimait pas, disait des choses vraies. Ce n'était pas elle qui les avait trouvées, c'étaient

des formules classiques. Mais les formules classiques représentent ce qu'il y a de mieux devant le malheur. Tout ce qu'il avait dit aux autres, il fallait maintenant qu'il eut la force de se l'appliquer à soi-même.

— Je vous remercie de vos conseils, Mademoiselle. Je serais impardonnable de ne pas les accueillir, venant de vous, après l'exemple du si magnifique courage que vous nous donnez à tous.

Il se tut. Il revivait sa vie en raccourci ; pensait aux épreuves passées. Elle le regardait. Cet homme ne commençait à exister que depuis ce moment. Jusqu'ici il n'avait été que néant, mollesse, inutilité. Maintenant, par elle, il allait connaître un peu de vie spirituelle. Elle prit cette phrase, ou la politesse se mêlait à l'hommage réel, pour une illumination brusque de la grâce, obtenue par elle.

— Mais si vous le permettez, ajouta-t-il, je ne passerai pas par la chapelle.

— Comme vous voulez, docteur, dit-elle en souriant, l'essentiel est que vous acceptiez...

Elle eût mieux fait de ne pas sourire, car son visage, quand elle souriait, n'était qu'un horrible rictus, donnant l'impression de recouvrir un abîme de méchanceté. Le docteur eut peur de cette menace, et songea à s'en aller.

Il se disait qu'il se soignerait désormais comme il avait toujours soigné ses cardiaques : jamais il ne les avait empêchés de vivre, ni astreints à un régime tyrannique, pour gagner quelques mois; pour autant que ce fût possible, il les avait libérés de la peur. Ses malades étaient presque tous tombés brusquement, ayant, en somme, profité jusqu'au bout de la vie... C'est ce qu'il ferait, lui [329] aussi... Il était inutile de ruser, il fallait accepter et se battre ; chaque jour de vie normale et pleine était une victoire.. Vivre... Il pouvait encore vivre...

Il présenta alors à l'infirmière une enveloppe :

— Voici, Mademoiselle. Ce sont des actions, vous verrez vous-même ; je les ai évaluées au cours du jour... Et si vous voulez me signer ce reçu, dans lequel je spécifie seulement les titres que vous recevez, sans en totaliser la valeur...

— Merci, docteur. Je suis confuse... Je vous exprime ma reconnaissance...

Elle ne vérifia que pour la forme, et signa le petit papier tout préparé que le médecin lui tendait.

— Merci, Mademoiselle. Je suis vraiment heureux que vous ayez accepté.

Elle se demandait quels avantages le médecin tirerait de cette offre, quels mobiles le poussaient.

Quand il eut quitté la chambre, et que la porte fut refermée par mademoiselle Deleuze, après un dernier signe, le docteur eut l'impression de retrouver le calme et la lumière. Il faisait beau, les parquets brillants reflétaient les croisillons des fenêtres. Il avait hâté le pas, en sortant, mais déjà il se reprenait. Une odeur d'encens le surprit. Il remarqua, à sa gauche, un portail. Si j'entrais, tout de même, pensa-t-il, sinon je me croirai poursuivi par cette grimace.

Il faisait sombre, dans cette chapelle. A l'entrée, le docteur s'agenouilla. La lampe du sanctuaire brûlait doucement. Ses yeux s'arrêtèrent sur la gravure représentant la 11<sup>e</sup> station. Jésus y était cloué sur la croix. Cette scène atroce se déroulait exactement comme dans un livre de premier communiant. Chacun des visages aurait pu se mettre sur le corps de tous les autres personnages : aucun n'exprimait ni la peur ni la souffrance, ni la haine, ni la satisfaction, ni l'épouvante, ni l'héroïsme, ni la cruauté, ni la bonté. C'étaient des têtes apathiques, sans passion, sans expression, sans vie. Et le soldat romain, qui frappait sur les longs clous, n'avait même pas l'air attentif et tendu d'un charron enfonçant une vulgaire pointe.

[330]

Le docteur Van Meenen se détourna et regretta d'être entré. Ces personnages conventionnels ne pouvaient le retenir. Il songea à la détresse solitaire du Christ, à la médiocrité humaine qui le poursuivait jusque dans la représentation du Chemin de Croix.

— Mon Dieu, prononça-t-il tout bas, vous avez été mon témoin. C'est sans révolte que je remets ma Destinée entre vos mains !

Tout le monde sut qu'il s'était arrêté à l'église, qu'il avait longuement contemplé la 11<sup>e</sup> station, et s'était préparé à la mort, en méditant devant le Christ couché sur la croix. Tout le monde sut aussi que c'était là un des fruits du sacrifice de Mademoiselle Deleuze.

Le lendemain matin, vers neuf heures, Marie-Jeanne dut subir de nouveau madame Louckx au téléphone. Fort heureusement le docteur Van Meenen et Francine venaient de partir en tournée.

— Ah, c'est vous ? Mademoiselle Marie-Jeanne, je crois ? J'avais pensé trouver le docteur, mais, après tout, il vaut mieux que cette histoire reste entre nous. Ma chère : il faut avoir l'œil sur votre beau-frère. Je viens d'apprendre — (je ne vous cacherai pas par qui, c'est par les domestiques) — qu'il n'a pas dormi chez lui la nuit dernière. Hier soir, il est rentré comme d'habitude. Il a pris une tasse de chocolat et est passé au bureau. On a entendu des voix et du bruit. Le portrait d'Elisabeth, celui qui se trouvait sur la cheminée, a dû tomber, fortuitement sans doute ; le cadre est en miettes. La chute a sûrement été, comment dirai-je, assez violente... Le docteur devait se rendre au 27 rue Lintz. On avait téléphoné pour lui, une voix assez langoureuse, paraît-il. Votre beau-frère s'y est rendu à pied et n'est rentré que ce matin... Non, non, il n'avait pas bu... Il était calme... Assez fatigué... Il aura probablement assez mal dormi... Vous me comprenez, sans doute. Pour être tout à fait sûre, je me suis rendue moi-même au 27, il y a une bonne heure... C'est bien ça. Le 27 est habité par une certaine madame Josée (je ne sais si c'est son prénom ou son nom de famille... c'est un de ces noms qui ...), enfin, dans son genre, c'est une personne plutôt rangée ; elle fut assez fidèle au représentant [331] de la « Majestic Motor » pendant les quatre ans qu'il est resté ici... Ce directeur était un homme calme, vivant loin des siens, et qui aimait retrouver de temps à autre, dans son exil, un intérieur agréable... Vous me suivez ?... Voilà ! Ce directeur est reparti à Lyon depuis plus de deux semaines... Je suppose que vous n'avez pas besoin de plus de détails... Au téléphone, surtout... Je suis discrète... Quand j'ai appris cela, j'en ai eu un de ces chocs ! Tout de même, c'est un peu vite... Je me suis précipitée chez mademoiselle Deleuze... Ah ! celle-là ! Elle enlaidit encore... Nous avons pensé que le mieux était de prier... Mais moi, la prière, j'al toujours l'impression qu'il vaut mieux commencer par agir... À propos, pourquoi n'avez-vous pas encore rendu visite à cette chère demoiselle ? Vous êtes la seule... Je lui ai dit : « C'est le temps qui lui manque... » J'en suis sûre, car vous êtes la bonté même, n'est-ce pas... Vous devriez aller ... Pour moi, chaque visite que j'y fais me cause un

bien énorme ... Moi, je ne désire pas la sainteté, mais je trouve agréable le contact des âmes d'élite ; le monde est si veule... Bref, je me suis rendue ensuite au 27 et j'ai demandé à voir madame Josée. Elle m'a reçue fort gentiment, et je dois dire qu'elle était vêtue d'une façon absolument correcte... Je lui ai dit que, en ma qualité de Présidente de la Croix-Rouge, de Présidente du Comité de Patronage, je me permettais de... À vrai dire c'était un peu gênant à expliquer... enfin que j'avais pris le docteur Ronquières sous ma protection... je venais lui demander si elle ne savait pas ce qui était arrivé la nuit dernière au docteur Ronquières... On avait eu besoin de lui pour un accouchement, et impossible de le trouver... Ces braves gens de domestiques n'avaient pas pensé que, peut-être, le docteur avait pu s'attarder...

— Je vous assure, dit-elle, que je n'ai pas fait appeler le docteur Ronquières, qu'il n'a pas eu l'occasion de s'attarder ici, que je ne suis d'ailleurs pas malade...

Et vous savez ce qu'elle a eu le toupet d'ajouter :

— Notez, Madame, que je connais vaguement le docteur Ronquières ! Sa compagnie ne me déplairait nullement. Mais, Madame, si j'ai un conseil à vous donner... prenez garde à ne pas [332] nuire vous-même à votre protégé... Et si je me plaignais ! Pour un peu elle m'aurait demandé des excuses... Enfin nous prions. Vous voyez que je suis prête à tout, je comprends tellement bien vos épreuves... Finalement, madame Josée m'a même promis de rendre visite à mademoiselle Deleuze. Je compte beaucoup sur le rayonnement de notre sainte et sur l'action d'âme à âme.

— Mais enfin, s'impatienta Marie-Jeanne, que savez-vous de précis ? Car, en somme, je trouve fort regrettable toute cette affaire, à propos de l'absence de Maurice qui, je le sais, a été retenu par un accouchement difficile...

— Ah ... mais alors, chère Mademoiselle, il fallait le dire tout de suite ... Je m'en vais de ce pas faire mes excuses...

— De grâce, Madame, laissez cela...

— Mademoiselle Deleuze en sera, en tout cas, bien contente. Si vous saviez comme elle est attachée à votre famille...

À bout, Marie-Jeanne raccrocha, sans attendre la suite. Cette communication l'affola. Que se passait-il pour Maurice ? Il avait lui-même

téléphone le matin, pour leur communiquer la lettre de... congé et n'avait pas parlé de son absence. Elle avait inventé l'histoire de l'accouchement... Et cette Deleuze ! Sa fameuse lettre était donc arrivée à sa destination et l'affaire suivait... Où s'arrêterait cette femme ? Et maintenant cette madame Josée... Ce n'était évidemment pas impossible... Maurice traversait une période difficile...

Ainsi une avalanche de contrariétés s'abattait de nouveau sur les « Erables ». Marie-Jeanne sentit sa joie la quitter. La journée d'hier lui parut loin, presque irréelle.

De toute la matinée, Marie-Jeanne n'eut aucune pensée pour Elisabeth. Elle vaqua machinalement à sa besogne. Ses inquiétudes au sujet de Maurice, elle les transposait : Jean aussi devait sentir à quel point les « Erables » étaient une maison vide, une maison sans âme. Francine donnait de la vie, tandis qu'elle, Marie-Jeanne, se consumait sans que rien de son âme comblât les autres. Elle envia sa jeune sœur. Comme elle, il faudrait s'épanouir, [333] répandre autour de soi une bienveillance inépuisable. Son bonheur, comment pourrait-elle le vivre, si ce n'est en créant, chez les autres, des moments semblables aux siens ?

Marie-Jeanne entrevit combien la vie morale de l'homme qu'elle aimait allait, désormais, dépendre de l'affection qu'elle lui apporterait ; et en même temps elle comprit dans quelle solitude Maurice avait dû vivre. Un doute angoissant l'assaillait : ne ressemblait-elle pas à Elisabeth ? Elle appréhenda le retour de Jean : si jamais il ne retrouvait, auprès d'elle, l'enchantement d'un jour ?

Lorsque Francine rentra, vers une heure, Marie-Jeanne l'entraîna à la pharmacie.

— Père n'a pas été très bien ce matin, dit-elle. J'ai fait comme si je ne le remarquais pas ; ça l'agace qu'on s'informe trop de lui. Mais j'ai eu peur, il avait mal, il n'osait bouger, ni parler. Puis, tout s'est passé. Je lui ai dit : « Tu devrais prendre ta tension. Il m'a répondu : « Ma tension ? J'ai la meilleure de toute ma clientèle... »

— Maurice n'est cependant pas très inquiet... Il dit que ce sont les soucis, répartit Francine.

Marie-Jeanne ne répondit pas tout de suite.



— Est-ce que père ta dit quelque chose au sujet de sa maladie ? Elle attendait la réponse avec impatience... Aurait-il divulgué leur secret ?

— Non, tu le connais...

— Crois-tu, reprit encore Marie-Jeanne, que Maurice vienne reprendre la besogne ici avec plaisir ?

— Il le fait peut-être un peu aussi par devoir...

— C'est ce que je crains. Vois-tu, nous devrions tâcher de lui faire le meilleur accueil possible.

— Mais...

— Je ne dis pas cela pour toi, Francine ; car c'est toi qui l'as accueilli ici. Toi seule as été vraiment gentille pour lui. Nous autres, je ne sais pas. Je pense qu'il doit le remarquer...

— Le sentir, en tout cas.

— Oui, tu crois ?

[334]

— Il me semble...

— J'y ai songé toute cette matinée. Je voudrais t'aider un peu, faire en sorte qu'il se sente davantage chez lui, quand il est parmi nous, qu'il aime y revenir. Je sais que cela te ferait plaisir...

— Tu es bien mystérieuse... Que se passe-t-il avec Maurice demanda Francine préoccupée.

— Je trouve simplement qu'il n'est pas bon de l'abandonner...

Le père vint les surprendre.

— Maurice viendra-t-il ce soir ? demanda-t-il. C'est demain qu'il me remplace, si j'ai bien compris ; il me remplacera le mardi, le jeudi et le samedi. Je viens de préparer le travail pour demain. Je compte sur toi, Francine, pour régler les tournées. Ce que Maurice fera pour nous est bien plus intéressant que sa prétendue spécialisation psychiatrique. Mais j'y pense, Francine, au début, tu devras accompagner Maurice. Comment s'y retrouverait-il dans les noms de hameaux, les noms de ferme, les noms de gens ?

— Cela me fera bien perdre un peu de temps, répondit Francine, mais je ne vois pas comment nous pourrions nous arranger autrement...

Marie-Jeanne perçut toute la joie de Francine. Leur père aurait tout de même dû réfléchir un peu ! A quoi pensait-il donc ? Mais elle ne voulut pas se laisser aller à un mouvement d'humeur.

— Allons, à table, papa ! ordonna-t-elle, affectueusement.

Elle venait de dire « papa » ! reprenant instinctivement une vieille habitude... Comment l'avait-on perdue ? Elle se souvint que, dans son enfance, elle disait : papa. Ayant prononcé ce mot, elle sut qu'il convenait à ses sentiments.

Francine remarqua ce détail. Elle n'avait jamais entendu dire papa dans la maison et se demandait d'où Marie-Jeanne pouvait tirer cette erreur ou ce souvenir !... Le docteur Van Meenen, sans réagir, avait compris. Autrefois, quand les enfants étaient petits, on l'appelait toujours ainsi, comme dans toutes les familles. Puis, peu à peu, Elisabeth avait dit « père ». Ce mot lui avait d'abord paru un peu dur, un peu distant. Puis, il s'y était fait. En somme, c'était beaucoup plus distingué... Marie-Jeanne venait de renouer avec un lointain passé. Était-ce par hasard ? Il attendrait pour [335] s'en réjouir. Il continua, comme si de rien n'était, à suivre sa pensée à voix haute :

— Et ces béguines qui ont fermé la porte à Maurice ! Toutes les mêmes ! Mademoiselle Deleuze c'était tout de même autre chose...

— Oui, tu peux le dire ! repartit ironiquement Marie-Jeanne.

— Marie-Jeanne !... s'exclama Francine.

— Oui, je suis de l'avis de Francine, acheva le père, je trouve que tu montres trop ton antipathie pour cette femme. Ce n'est pas la première fois que nous te le disons. C'était un numéro désagréable, mais elle avait des qualités. Elle gagne à être connue...

Marie-Jeanne ne répondit plus, et l'on se rendit à la salle à manger. Pas un mot ne fut prononcé à propos d'Elisabeth. Au dessert, Francine se leva. On savait qu'elle allait à la pharmacie consulter la liste des visites. Marie-Jeanne se leva à son tour, présenta une cigarette à son père et en prit une. Puis elle lui présenta du feu et se servit.

— Je pensais bien que tu avais envie de fumer... Il vaut mieux une cigarette, n'est-ce pas ? Le cigare est mauvais pour toi...

— Ah mon Dieu, ces grandes filles ! protesta-t-il, fort heureux de cette attention.

Pendant qu'il achevait sa phrase, l'orgue de Barbarie préluda sur la route. Ils écoutèrent. Ce n'était pas la sempiternelle « Valse Brune ».

— Tiens, la Madelon ! fit le docteur. Cela fait penser à la guerre. Mais ce n'est pas leur jour ?

— Si, fit Marie-Jeanne, depuis un moment ils passent parfois le mercredi. Toutes les habitudes finissent par changer ! ...

— Pauvres Ethiopiens ! ajouta-t-elle inopinément. Mais elle n'insista pas. Elle savait que son père souhaitait la conquête de l'Ethiopie, par sympathie pour Mussolini.

— Pauvres Ethiopiens ! reprit le docteur Van Meenen, sur un ton ironique. Écoute ces petites notes bêtes et mélancoliques et souviens-toi d'aujourd'hui, Marie-Jeanne, elles nous annoncent que la guerre recommence. On va se faire petit à petit à l'idée de [336] reprendre, et un beau jour on y sera de nouveau. Les gens sont comme ça, ils finissent par se tuer par millions, mais il faut que la tuerie commence imperceptiblement, déceimment, presque comme un jeu.

— Allons, papa, est-ce que tu aurais perdu ton optimisme d'hier ?

Le père remarqua de nouveau ce « papa » si naturellement glissé dans la phrase. Il en oublia la conversation et parut écouter la chanson ténue qui s'égrenait dans l'air.

Il se leva de table et s'en fut au jardin écouter la fin de la Madelon...

L'air était doux, le ciel légèrement brumeux. Il y avait, dans la brise, une imperceptible nuance qui annonçait un changement de temps. Alors ce serait la fin de l'été. Il ne se souvint pas si, lorsqu'il avait consulté le baromètre, en passant, l'aiguille avait monte ou descendu. Qu'importait, après tout, ce que ferait le temps ? L'orgue de Barbarie s'éloignait ; on entendait un peu plus loin ses petits cris métalliques qui s'accrochaient à l'âme.

— Étrange, songea-t-il. Un homme a réussi un jour à reproduire mécaniquement une mélodie. Et les quelques phrases musicales qui

correspondent le mieux au cœur des hommes reparaisent ainsi, de chemin en chemin, de rue en rue, portées sur leurs petites pointes d'acier. Elles viennent toucher les âmes endormies dans leurs besognes quotidiennes, émouvoir toutes celles qui peuvent s'émouvoir. Une petite traînée spirituelle traverse leur horizon. C'est tout ce que la plupart auront connu comme « Heures Claires »...

L'orgue s'éloignait.

Tout en achevant son tour de jardin, le docteur Van Meenen, contrairement à ses habitudes, s'arrêta longuement devant quelques arbustes. Un taillis de seringuas dont les fleurs avaient embaumé tout un printemps, attendait tristement les premières tempêtes d'automne. Ces arbustes avaient quelque chose de négligé, d'attristant. L'homme se demanda s'il les reverrait fleurir. Ailleurs, les boutons de chrysanthèmes se formaient. Il songea au jour des morts, bien malgré lui, et secoua cette vague de pensées [337] moroses. Et aussitôt il envia les jeunes pousses de lilas, dont les feuilles étaient déjà tombées, mais qui présentaient, candidement, de nouveaux bourgeons bien vivants, qu'on eût dit prêts à s'ouvrir et qui promettaient de nouvelles vies. Le médecin remarqua qu'il ne jouissait plus de son jardin à la manière de jadis ; il se sentait étranger, écarté par les choses, comme un locataire au terme de son bail. L'enfant ! Si l'enfant pouvait venir ! Il en éprouva tout à coup un désir insensé et qu'il jugea puéril. Cette idée l'obligea à rentrer, et il alla s'informer auprès de Francine :

— C'est pour quand, l'enfant d'Elisabeth ?

— Dans trois mois, je pense, peut-être quatre... Pourquoi ? Tu voudrais le savoir exactement ?

— Non. Mais si tu savais comme j'aimerais cet enfant, comme j'ai besoin qu'il soit là...

— Maurice sera content de savoir que tu l'attends tellement...

— Pourvu que...

— Que dis-tu ?...

— Rien, une distraction.

Francine ne sut comment renouer la conversation. Elle lui dit quelque chose qui lui tenait au cœur :

— Père, nous ne savions pas que tu nous avais tellement aimées...  
Personne ne sait comment tu aimas tes enfants...

— Tu ne comprendras cela que plus tard, et tu sauras alors que je vous ai bien mal aimées... Mais être grand-père, ce n'est pas tout à fait la même chose.

Tout en achevant sa phrase, il eut l'air de penser à autre chose et Francine crut qu'il valait mieux ne pas continuer. Son père venait de décider qu'à partir de ce soir il laisserait marcher la pendule dans sa chambre.

Le moment de la consultation était arrivé ; sans ajouter un mot, le médecin s'en fut accueillir son premier malade. C'était le sellier, avec ses soixante-dix ans, le plus vieil artisan du village et qui n'aurait probablement pas de successeur.

— Tiens, Antoine... Tu n'es pas malade ? Je pense que c'est la première fois de ta vie que tu viens chez moi...

— Presque, docteur, presque. Mais, cette fois c'est sérieux...

[338]

— Ah ?

Tout en se préparant à l'examen, le médecin ne put refouler une certaine satisfaction de savoir malade cet homme qui paraissait invulnérable. C'était honteux, mais c'était ainsi. Il se sentait moins seul devant ce vieillard que la maladie avait repéré. Antoine fut étonné de la sympathie et de l'attention avec lesquelles il fut examiné. « On dit toujours qu'il est un peu « ours » pensait-il en partant. Ce n'est pas vrai. J'aurais dû venir beaucoup plus tôt... »

Quand Francine lui remit la potion, elle ne manqua pas de lui faire observer :

— Et surtout, Antoine, si après avoir pris la bouteille, votre nez se met à couler, il faut diminuer la dose... Revenez me voir...

Dans la soirée même, mademoiselle Deleuze apprit par madame Aline que quelque chose se préparait entre le docteur Harribat et Marie-Jeanne.

— Je l'avais vu depuis longtemps, se dit-elle, lorsqu'elle eut raccroché le cornet du téléphone. Et, ce disant, elle revivait ses derniers jours aux « Erables », l'étrange intérêt qu'elle avait montré pour Harribat, l'obsession vague que ce nom créait en elle... Puis l'oubli brusque et total avec le retour à la grâce. Mais, en même temps qu'elle constatait cet oubli, elle se rendait compte que l'obsession n'avait pas cessé ; voici qu'elle revoyait cette image oubliée d'un homme s'approchant, qu'elle ne reconnaissait d'abord pas, mais dont elle devinait le beau corps musclé...

— Je devais être malade ou fatiguée ! ...

Mais de nouveau elle se sentit effroyablement seule. Cette solitude de ce soir aggravait soudain celle des semaines écoulées, pendant lesquelles ses amies lui répétaient avec de moins en moins de compréhension :

— Mais enfin, lors de cet accident, tu as dû être terriblement distraite !... Comment as-tu pu te laisser prendre ?...

Ou bien :

— Tu n'aurais jamais dû rester !... Ce n'était pas ta place...

[339]

Je comprends, tu voulais faire plaisir à Ronquières... Plaisir... Tu vois maintenant. Est-ce qu'il vient te voir, seulement ?...

— Et ton indemnité ? disait une autre. Est-ce que tu te rends compte ? Il faut te regarder, non pas une fois à la dérobée, mais longtemps, et te persuader de la gravité du désastre...

Toutes ces réflexions lui montraient à quel point elle commençait à être une charge pour le groupe. On lui reprochait ouvertement son malheur. Peu à peu, on lui confiait les accommodages...

— Ma croix, répétait-elle encore parfois.

Mais cette phrase ne produisait plus aucun effet sur ses compagnes, L'héroïne avait fini par ne plus employer cette méthode et pratiquait de préférence un état de résignation méritoire. Il ne semblait pas qu'on la remarquât davantage. L'infirme restait seule avec son destin et sombrait dans ce redoutable isolement... « On me considère, se disait-elle, comme une simple maladroite. Et encore, une maladroite accidentée au cours d'une action aussi indifférente que celle de se fri-

ser les cheveux... Une maladroite ridicule... » Et ainsi, non seulement on la laissait tomber, mais on justifiait l'abandon : c'était sa faute si elle était devenue un poids mort.

Après quelques tergiversations, l'infirmière avait décidé de conserver par devers elle les cent mille francs du docteur. Cet argent lui permettrait de se tirer d'affaire dans un moment difficile.

Le jeune abbé à qui elle avait confié, sous le sceau du secret, l'intervention diabolique dont elle avait été victime pendant le singulier orage, en avait parlé à un vieil oncle, ancien missionnaire, revenu de Chine depuis quelques années. Cet oncle avait trouvé la chose possible. Car en pays de mission des interventions du démon, plus surprenantes encore, étaient courantes. Depuis plusieurs semaines, mademoiselle Deleuze ne recevait plus de ses nouvelles. Elle regrettait de lui avoir imposé un secret aussi rigoureux car, en somme, elle aurait dû lui laisser au moins la latitude de s'informer et d'élucider le problème.

Sous l'influence de ces réflexions, l'énervement de la malheureuse [340] ne fit que croître et moins de deux heures après qu'elle eut appris la nouvelle Marie-Jeanne-Harribat, elle chargeait cet abbé d'essayer de tirer son cas au clair. Si vraiment Dieu tenait à se servir d'elle pour attirer l'attention du monde sur les interventions occultes du démon, elle entendait ne pas se dérober à cette mission. Car en somme, lui disait-elle en terminant, il y a peut-être là une véritable mission, de quoi remplir toute une vie. Elle profita de l'obscurité pour aller déposer elle-même la lettre à la poste.

Mais la pensée Marie-Jeanne-Harribat continuait à la tenailler. Une heure plus tard, mademoiselle Deleuze écrivit une seconde lettre à son confident.

Alors qu'elle venait de s'endormir, écrivit-elle, enfermée à clef, dans sa petite chambre mansardée de la clinique, elle avait été réveillée par une douleur cuisante. Une légère égratignure, assez longue cependant, balafrait de nouveau le côté gauche de son visage. Elle se demandait avec effroi ce que signifiait ce surprenant événement ; à toutes fins utiles, elle le lui signalait, le suppliant de n'en parler qu'en

cas d'extrême nécessité. Mais elle implorait des prières, car une secrète inquiétude s'emparait d'elle.

Le soir, pendant que mademoiselle Deleuze se croyait encore la proie du démon, Maurice était arrivé aux « Erables ». Il avait rangé sa voiture au garage et déchargé quelques colis, contenant une partie des choses dont il aurait régulièrement besoin. Quelques-uns de ces objets étaient destinés à sa chambre à coucher, celle d'Elisabeth, et qui avait été occasionnellement la leur depuis leur mariage.

C'était la première fois que le médecin pénétrait dans cette chambre depuis l'accident. Tout était remis en état ; mais les chaises manquaient encore. Un portrait d'Elisabeth, le même qui se trouvait dans son bureau, ornait la cheminée. C'était une trouvaille de Francine. Cette photographie, bien en évidence, le frappa, dès son entrée. Il en éprouva un choc presque physique et son cœur s'emporta pendant quelques instants. Il se remémora la [341] scène de la veille, si sauvage, si incompréhensible, et son dénouement, grâce au coup de téléphone qu'il imaginait être celui de Josée, et qu'il avait déjà accepté en pensée, mais qui, heureusement, était celui d'un jeune père de famille, atteint d'une perforation de l'estomac qu'il fallut opérer au plus vite. Il avait passé la nuit à s'occuper de ce malade, dont l'état, pour le moment, était satisfaisant. Ces soins et cette attente l'avaient guéri, l'avaient soustrait à cette atmosphère infernale. Et voici que tout à coup le mal le reprenait. Il s'approcha du portrait. Il ne lui trouva pas cette expression hautaine et sarcastique de la veille ; au contraire, il y avait comme une angoisse au fond du regard, une prière sous l'apparence agressive.

Malgré cela il se hâta de quitter la chambre, comme s'il y était pourchassé. Il descendit, mais en cours de route il oublia ce qu'il voulait faire, et pénétra dans la salle à manger. Personne ne s'y trouvait. Le jeune médecin s'assit, dans le fauteuil disposé à droite de la cheminée, auprès duquel se trouvait un guéridon en chêne, sur lequel traînaient les journaux et un cendrier. Il prit le journal qui n'avait pas encore été déplié. Un parfum de papier et d'encre d'imprimerie le surprit. Il connaissait bien cette odeur, particulière à ce journal, mais il ne l'avait jamais remarquée que chez lui, lorsqu'il prenait la peine de s'installer à l'aise. Cette constatation lui fut d'autant plus agréable qu'il entendait en même temps la voix de Francine, claire et rapide, avec, de temps à autre, une tonalité qui l'émouvait. Il espérait qu'elle ne tar-



derait pas et souhaitait que Marie-Jeanne ne se présentât pas la première.

— Ah, bonsoir Maurice, fit Francine, ouvrant brusquement la porte de la cuisine. Elle vint lui tendre la main.

— Puis-je rester assis ? Bonsoir, Francine.

— Je suis bien heureuse de vous voir installé ainsi à votre aise... Nous aimerions tant que vous vous sentiez tout à fait de la maison... Marie-Jeanne le disait encore cet après-midi : nous ne sommes pas assez attentives...

— Tiens, Marie-Jeanne songe à dire pareilles choses ?...

— Allons, Maurice, vous ne connaissez pas Marie-Jeanne... Vous ne nous connaissez pas... Sinon vous ne diriez pas cela...

[342]

Elle était gênée et balbutiait. Maurice prit son étui à cigarettes et, avant de se servir, le présenta à Francine :

— Ce sont des anglaises...

— Oh, des anglaises, fit Marie-Jeanne qui entraît, moi j'en veux bien une...

Francine s'écarta légèrement. Marie-Jeanne inspecta la marque :

— Des Craven ? fit-elle. Quel extra, Maurice !...

Marie-Jeanne s'inquiétait de ces anglaises ; elle se souvenait à peine que Maurice en eût fumé... Elle se rendit compte qu'elle avait perdu sa confiance en Maurice. Elle se le reprochait, mais le fait était là. Quand les premières bouffées se répandirent dans l'air, elle reprit :

— Tu as eu tort de ne pas en prendre, Francine... Où les achètes-tu. ?

Interloqué par le tutoiement, Maurice hésita un instant...

— Mais, on vend cela partout... J'en ai d'ailleurs toujours chez moi et, quand je suis fatigué, quand la journée a été rude, j'en fume volontiers. Au fond, c'est Elisabeth qui m'y a habitué. Je crois bien que celles-ci ont été achetées par elle...

— Tiens, Elisabeth fumait ? interrogea Francine.

Elle entrevit soudain entre Elisabeth et lui, la longue intimité dont elle ne connaissait rien. La jalousie ravagea son âme, comme si Elisabeth venait de lui voler Maurice. Sa gorge se serra.

— Parfois, oui... Les mots tombèrent doucement. Maurice contemplait la cendre naissante. Francine ne répondit plus. Marie-Jeanne s'assit dans l'autre fauteuil. Restée debout, la cadette se sentait plus isolée et plus malheureuse. Ah ! Elisabeth fumait parfois. Mais oui, Elisabeth fumait. Tous les êtres avaient leur mystère, leur réalité intérieure, même Rosa. était compliquée et riche. Mais elle, n'était qu'une petite fille transparente... Pourquoi n'avait-elle pas accepté la cigarette de Maurice ? Elle aurait eu l'occasion de s'asseoir, de faire quelques réflexions, de s'informer de lui...

— Un instant, dit-elle, je vais terminer ma pharmacie.

Maurice la regarda partir. Il songea que seule une femme comme Francine, tout entière dans ses manifestations extérieures, [343] sans complications cachées, pourrait lui convenir. Il se l'était déjà dit fort souvent. Aujourd'hui Francine portait une robe ocre clair, bien coupée, et elle était passée chez le coiffeur...

Marie-Jeanne avait suivi le regard de son beau-frère et compris ce qu'il pensait. Maurice ne retrouva pas tout de suite un sujet de conversation et se plongea dans son journal. Il ne lisait pas. Il songeait à l'appel téléphonique du vingt-sept rue Lintz, et se demandait si on n'allait pas de nouveau le solliciter ce soir. Et, après tout, pourquoi pas ? Il fallait se libérer de cette domination, de ce destin misérable auquel il s'était lié comme un simple d'esprit : cette maison, ce n'avait jamais été qu'une prison après tout. Pourquoi eût-ce été mal de rencontrer Josée ? Pourquoi serait-ce mal de la revoir de temps à autre ? Ils ne s'engageaient ni l'un ni l'autre. Il n'était pas l'homme des complications.

Il entendit la voix de Francine. Ses sentiments s'apaisèrent. Il pensa qu'il ne devrait pas oublier de lui dire, tout à l'heure, qu'il avait commandé un nouveau costume. Il l'avait choisi comme elle le lui avait suggère hier : dans les mêmes tons bruns que d'habitude, un peu plus clair...

— Comment va père ? demanda-t-il à un moment donné, gêné de son silence, gêné surtout d'avoir pensé malgré lui que cette habitation

était bien confortable, que la clientèle était intéressante et fidèle, que remplacer son beau-père à Vairon, après tout, c'était aussi quelque chose. Il se trouvait cynique ; cynique et odieux à lui-même. Il avait perdu sa direction morale, voulait enchaîner de nouveau et n'y parvenait pas. Il rêvait de se libérer de toute servitude et de se retrouver sans entraves, osant vivre pour lui-même ; mais Francine lui donnait une sécurité sans engagement ; sa présence le calmait sans qu'il dût résoudre aucun problème. Francine élèverait l'enfant...

Ronquières n'entendit pas que Marie-Jeanne répondait :

— Papa va mieux. Il me semble que, pour le moment, il y a moins d'inquiétude à avoir. Cet arrangement...

Son beau-frère n'écoutait pas. Elle s'arrêta, respectant ses pensées.

Maurice songeait à l'enfant à naître. Il ne songeait pas seulement [344] à l'hérédité, au milieu dans lequel cet enfant verrait le jour, à sa destinée. Il se demandait surtout comment il ferait pour l'aimer. Comment s'y prenaient les jeunes maris, pour laisser ces nouveau-nés faire irruption dans leur vie, bousculant leurs intérêts d'hommes, renversant les valeurs courantes et jouant finalement un tel rôle qu'on disait :

— C'est comme si cet enfant était tout, comme s'il était ici depuis toujours...

Tout cela restait obscur. Lui manquait-il une forme de sensibilité ? Était-il né contre nature ? Il accepterait l'enfant ; il ferait tout ce qui devait être fait pour lui. Mais sans rien ressentir, dans le silence intérieur.

Marie-Jeanne perçut son expression soucieuse, son désarroi ou peut-être son désespoir. La personnalité masculine lui paraissait plus complexe depuis quelques semaines.

— À quoi penses-tu, Maurice ? fit-elle.

Il leva la tête et, sans hésitation, répondit :

— À l'enfant. J'y pense souvent. Mais c'est avec appréhension...

— Je le comprends...

— Non, reprit-il, non. Ce n'est pas ce que vous pensez... Mais je me demande simplement si je saurai l'aimer comme il faudrait...

— Voyons, Maurice, tu sais bien que si... Comment peux-tu douter ?

— Aimer, c'est sûr... Ce que je veux dire, c'est que je ne sens pas une âme de père en moi.

— Ah, fit-elle. Cette phrase lui avait causé un petit choc. Pour elle-même déjà, elle s'était fait la même réflexion... Elle se sentait bien une âme de femme... Mais, de mère ? Elle n'osait pas se regarder. Elle continua :

— Est-ce que ce n'est pas un peu le cas de tous les hommes ? Pourtant, il est visible que presque tous comprennent leur rôle...

— Oui, c'est justement cela. Ils comprennent. Mais il faudrait plus, n'est-ce pas ! Enfin, je compte sur Francine ! Il estima qu'il aurait dû confier ces réflexions à Francine ; mais de nouveau, [345] sans l'avoir prémédité, c'est à Marie-Jeanne qu'il s'était exprimé.

— Oh, j'ai laissé éteindre ma cigarette... lança-t-elle. Elle ne voulait pas continuer cet entretien, qui allait l'obliger à se livrer, et Ronquières lui paraissait soudain trop jeune. J'admire toujours votre briquet qui marche du premier coup... C'est une merveille...

— C'est un Thorens... Je n'y suis pour rien.

— Merci. Et sitôt après avoir lancé une bouffée dans l'air tranquille, et s'efforçant de l'index et du pouce, de saisir une parcelle de tabac blond resté sur sa lèvre inférieure, elle continua : Nous avons été fort ennuyés pour toi, ce matin, Maurice, quand nous avons su, avec le Belvédère. Cela ne t'a pas trop blessé ?

Le docteur Van Meenen rentrait. Il portait encore sa blouse blanche. Il avait entendu la dernière phrase.

— Ah, tu es là ! fit-il. Je suppose que tu ne te désoles pas. C'est une solution heureuse. Tu ne pouvais rendre aucun service à Elisabeth.

— Oui, papa, répondit Marie-Jeanne, mais tu comprends que ce qui a touché Maurice c'est la manière...

— La manière... Je te l'ai dit, que veux-tu attendre de ces gens ? Passe-moi une de ces cigarettes. Toute la maison en est parfumée. C'est cela qui m'a attiré ici.

Maurice, qui était familièrement resté assis, présenta une nouvelle fois son étui. Le docteur Van Meenen se sentait bien. Il se demanda, songeant que Maurice était là pour le seconder et le remplacer, s'il n'avait pas pris une décision prématurée. Il n'était pas prêt à abdiquer encore. Comment se tirerait-il d'affaire si, comme cela lui paraissait évident à ce moment, il allait guérir ?

— Ne fume pas trop, fit Marie-Jeanne.

— Allons, répondit-il, tu ne vas tout de même pas me défendre une cigarette ? S'adressant à son gendre : Je crains que tu ne t'ennuies ; je ne t'ai pas laissé grand'chose pour demain... Il est vrai que tu devras te familiariser avec les clients. Au début, il faut y mettre un peu de temps. Francine t'accompagnera les premières fois.

— Ah ! dit Maurice, secouant la cendre de sa cigarette sur le tapis, d'un geste nerveux que Marie-Jeanne remarqua.

[346]

— Tu y vois un inconvénient ? reprit le père, s'efforçant d'être jovial et de maintenir son attitude de la veille.

— Est-ce que cela ne l'ennuiera pas trop ? finit-il par dire, sans conviction.

— Tu sais bien que Francine adore ce genre d'activité, ajouta Marie-Jeanne. Accepte-la simplement. Comment pourrais-tu faire autrement ?

Cette fois, le docteur Van Meenen observa que Marie-Jeanne avait nettement changé d'attitude envers lui. Elle le commandait ; ou plutôt elle donnait son avis sans attendre de réponse. Elle l'appelait d'un mot plus familier ; on eût dit qu'elle le considérait comme ayant moins d'importance, comme étant moins redoutable.

Elle le voyait et le jugeait avec plus d'objectivité, d'une façon détachée et peut-être un peu maternelle. Cette admiration muette, ce besoin d'affection, cette soif d'attendrissement, que Marie-Jeanne nourrissait envers lui, le docteur Van Meenen, sans s'y arrêter, sans y répondre, sans le savoir, l'avait tout de même senti. Maintenant, cette affection s'était relâchée. Ce détachement de Marie-Jeanne le toucha jusque dans les profondeurs, comme l'arrêt d'une horloge inquiète un

lecteur absorbé, dans une pièce tranquille. Une vague insécurité s'empara de lui.

— Ne fume pas trop...

Mais elle n'avait pas pris garde qu'il allumait quand même sa cigarette. Elle n'avait pas insisté par un regard, auquel il n'aurait pas répondu mais qui, tout de même, eût joué son rôle. Il eût aimé, plus jeune, de s'entendre appeler « papa, », et maintenant, que la chose se réalisait, ce mot avait une signification mélancolique, une résonance d'automne. Ce mot était comme mort... Il sortait du bout des lèvres comme s'il s'adressait à un absent.

Il interpréta la chose comme le résultat de l'abandon partiel qu'il venait de faire de son autorité paternelle, en partageant avec son beau-fils sa besogne et ses responsabilités et éprouva un sentiment pénible dont il ne connaissait pas encore l'existence : celui que ses proches le poussaient vers la porte, précipitaient, dans leurs pensées au moins, sa marche vers la mort. Ce ne fut qu'un [347] éclair, mais tout en fut modifié car, un moment, un court moment, il se mit en garde, se prépara à se défendre.

Rien ne changeait pourtant, rien n'était changé. Il venait d'avoir une idée baroque. Allait-il, pareil à ces vieillards insupportables, se mettre à ruminer des idées de préjudice, comme on dit dans les traités... Il voulut sourire, en regardant Marie-Jeanne et Maurice achever leur discussion, mais il n'y parvint pas. Leurs affaires s'arrangeaient sans lui.

— Tu ne trouves pas, papa, qu'il doit accepter ?

— C'est ainsi que j'avais proposé le travail, fit-il un peu sèchement ; je n'ai donc pas à intervenir...

Et il s'éloigna, sans attendre la réponse..

— L'ai-je blessé ? demanda Maurice, lorsqu'il eut quitté la place.

— Je ne crois pas, fit Marie-Jeanne. Je ne vois pas en quoi....

— Je me le demande aussi.

Un mois plus tôt, Marie-Jeanne l'eût encore compris. Maintenant elle le laissa partir sans faire un effort pour arranger les choses. Son attention sentimentale avait changé de pôle ; elle ne se souviendrait de ce changement que beaucoup plus tard. Elle ajouta, pourtant :

— Je crois qu'il doit trouver très pénible de se soumettre à la maladie.

— Au moins, reprit Maurice, a-t-il essayé un traitement ?

— Il estime qu'il n'y a rien à faire. C'est sa doctrine en ce qui concerne les autres. Et sûrement il se traite de la même manière : vivre le plus normalement possible, jusqu'à la fin, tout en prenant certaines précautions. C'est ce qu'il fait. Papa est un homme magnifique.

— Un peu dur, pourtant.

— Peut-être. Mais dur n'est pas le mot. Austère serait plus exact.

Tout en parlant, Marie-Jeanne sut qu'elle l'admirait vraiment et que toute trace d'hostilité à son égard avait disparu. Elle s'étonna de cette liberté de jugement, sans comprendre.

[348]

Il était près de neuf heures quand le docteur Harribat arriva avec le Père Lénard. Marie-Jeanne était inquiète et impatiente. L'oreille aux aguets, elle avait entendu la voiture. Elle courut à la porte : ce leur fut un choc inattendu de se retrouver. Ils eurent un effort à faire pour se reconnaître tels qu'ils s'étaient quittés et, sous l'effet de l'émotion, se dirent « vous ».

— Je suis contente que vous soyez là, avait dit Marie-Jeanne, d'une voix qu'Harribat sentit émue. Je commençais à craindre...

Harribat n'avait rien trouvé à répondre. Il avait beau se l'être représentée, la vraie Marie-Jeanne était plus réelle qu'il ne s'attendait à la voir. Il y avait comme une petite inquiétude dans cette émotion.

— J'espère que je ne vous ai pas trop fait attendre... J'ai passé la journée avec le Père Lénard.

Cette soirée fut longue. La conversation ne s'animait pas, malgré les efforts méritoires du Père Lénard. Le monde entier ne paraissait s'occuper que de vétilles. Marie-Jeanne et Harribat en souffraient ; tout ce qu'ils avaient à se dire leur restait dans l'âme.

— Nous avons passé une magnifique journée, Mademoiselle, lui dit enfin le Père Lénard, presque en aparté.

— Je me demande ce que vous avez fait ? répondit-elle, empressée, avide de nouvelles.

— Voilà, ce fut bien *simple* : nous avons continué la discussion d'hier...

— Dans quel sens, ?...

Enfin, la conversation allait devenir intéressante. Tandis que le Père Lénard s'apprêtait à répondre, Rosa se précipita, en coup de vent, épouvantée.

— Monsieur, Monsieur, dit-elle d'une voix étranglée. En parlant, elle pâlisait encore...

— Eh bien, Rosa, qu'y a-t-il ? questionna le docteur, sans trop la prendre au sérieux.

Rosa hésita à répondre.

— Il y a... Je reviens d'en haut... Il y a du bruit... Il y a comme quelqu'un dans la maison...

[349]

Il n'était jamais arrivé, depuis qu'on était aux « Erables », que Rosa manifestât de la peur. Personne ne se moqua d'elle. Marie-Jeanne se leva :

— Je vais voir avec toi, Rosa...

Mais Rosa n'acquiesça qu'à demi. Elle se demandait si aucun des hommes ne trouverait qu'il valait la peine de bouger.

— Je vous accompagne, dit Harribat. Tous trois quittèrent la pièce, Rosa sortant la dernière.

— S'il y a quelqu'un, appelez-nous, cria le docteur Ronquières, en souriant.

— Pauvre Rosa, fit le docteur Van Meenen. Elle en a vu, cette femme !... Mais, depuis un moment, cette madame Aline est toujours autour d'elle ; je me demande ce que cette vieille toquée vient faire ici ; je parie que c'est elle qui lui tourne la tête... Enfin... Il est difficile d'y changer quelque chose : c'est toute leur vie, ces femmes n'ont que cela...

Lorsque Rosa fut seule avec Marie-Jeanne et le docteur Harribat, qui la précédaient dans le couloir, vers l'escalier, elle ne put s'empêcher de les retenir.



— Écoutez, docteur. J'étais au premier palier, juste en face de la chambre de madame Elisabeth, quand il me sembla que la porte s'ouvrait et, en tout cas, je me suis sentie poussée comme par une main qui voulait me précipiter dans le vide...

— Voyons, Rosa, fit Marie-Jeanne. Tu avais sans doute oublié d'allumer, et dans le noir...

— Oh oui, Mademoiselle, vous allez dire que c'est comme une peur que j'ai eue... Je le pense moi-même. Mais, malgré tout, j'ai eu une impression de réalité... C'était vraiment comme si quelqu'un, comme si Elisabeth...

Effrayée, la pauvre Rosa n'osait achever sa pensée. Ses regards mêmes disaient qu'elle revivait intensément les moments terribles de la scène macabre de l'orage de juillet...

— Et pourtant, acheva-t-elle, vous vous souvenez, ce jour-là, c'est moi qui suis montée la première...

Le docteur Harribat continuait seul. Rosa en profita pour confier à voix basse à Marie-Jeanne :

[350]

— Mademoiselle Deleuze dit que la maison est hantée par l'esprit d'Elisabeth, que c'est le démon qui agit à sa place...

— Que dis-tu ? Allons, viens...

Vivement Marie-Jeanne lui prit la main et toutes deux gravirent les marches. Une colère sauvage s'emparait de Marie-Jeanne, en pensant à la Deleuze. Où donc s'arrêterait cette mégère, dans son œuvre de malédiction ?...

Le docteur Harribat les attendait sur le palier.

— Venez, dit-il à Rosa, nous allons faire l'inspection.

Il souriait à voir la crainte et les hésitations de Rosa qui, à travers toutes les épreuves, avait fait montre de tant de calme et de maîtrise de soi.

— Il ne faut pas trop sourire de Rosa, lui dit Marie-Jeanne, le rejoignant, car Deleuze raconte... Elisabeth serait un cas de possession. C'est un esprit mauvais qui agirait...

— Savez-vous, docteur, fit la vieille servante à voix basse, et craignant qu'une présence invisible n'entendit, que, la nuit dernière encore, mademoiselle Deleuze a été griffée, pendant son sommeil, en pleine figure, et au même endroit que...

— Comment une femme aussi raisonnable et aussi expérimentée que toi, Rosa, peut-elle croire à de semblables balivernes ?

Mais Marie-Jeanne s'inquiétait. Cette Deleuze ! De quoi n'était-elle pas capable ? Elle lui apparaissait tout à coup invincible, menant indéfiniment le jeu, capable de poursuivre, on ne savait jusqu'où, de singuliers desseins.

— J'ai peur tout de même, acheva Rosa... Soyez prudent, docteur.

Et elle s'efforçait de retenir Marie-Jeanne, pour la protéger.

Ils firent le tour de la chambre d'Elisabeth. On ouvrit l'armoire, on inspecta le lit. Puis on examina les autres chambres toutes lumières allumées... On s'arrêta longuement à la chambre même de Rosa. Celle-ci se rassurait... Elle éprouvait un peu de honte, mais, malgré tout, ne retrouvait pas son assurance.

— Mon Dieu, songait-elle, vais-je commencer à avoir peur dans la maison, comme un enfant ? Elle ajouta, à haute voix : [351] Est-ce que ce n'est pas moi qui suis envoûtée ? Une fois que la fatalité tombe sur vous...

— Mais non, Rosa, fit affectueusement Harribat. Il faut vous dire que le mois de septembre est un peu mystérieux, que vous êtes fatiguée et que vous êtes fort impressionnée par cette histoire de mademoiselle Deleuze... Pourtant vous n'êtes pas superstitieuse. Seulement, après l'émotion que vous venez d'avoir, vous ne pouvez plus monter sans allumer. Il faut veiller à avoir de la lumière partout, Rosa, et, dans quelques jours, tout sera oublié...

— Si seulement madame Elisabeth pouvait guérir, reprit Rosa.

— Elle guérira, Rosa, fit Harribat. Mais veillez vous-même à ne pas rendre les choses plus difficiles qu'elles ne le sont déjà. Il ne faudrait pas, qu'à son retour, on lui ait fait une réputation de sorcière...

C'était ce que craignait Marie-Jeanne, et ces paroles de Jean venaient rejoindre ses préoccupations, sa consternation. Car c'était un second malheur qui s'abattait sur eux et, devant la crédulité des gens,

cette histoire de possession serait bien plus incurable que la première. Nettement, Marie-Jeanne éprouva un sentiment de haine envers cette Deleuze. Haine n'était peut-être pas le mot, c'était un obscur besoin de la réduire au silence, de l'immobiliser à jamais ; comme si elle éprouvait la certitude qu'il n'y avait pas à compter sur sa lassitude et sa miséricorde.

— Et penser, acheva-t-elle, que tout cela se fait au nom de la religion.

— N'en dites rien aux autres, reprit Rosa. Sinon je serai tellement gênée. On dira que c'est un bruit... Une porte qui a claqué dans le noir, parce que la fenêtre n'était pas bien fermée...

Quand le docteur Harribat, suivi de Marie-Jeanne, rentra à la salle à manger, il voulut expliquer légèrement, en s'amusant, ce qui s'était passé. Mais, tout en racontant, il s'aperçut que le ton badin ne convenait pas, les visages étaient devenus graves, et Marie-Jeanne paraissait profondément émue.

— C'est la Deleuze, fit-elle. Cette femme se rend intéressante [352] à nos dépens. Je me demande où elle s'arrêtera ? De tels jeux sont toute sa vie...

— Marie-Jeanne, nous t'en prions, fit le docteur Ronquières. Tu nous parais avoir une rancœur contre cette personne. On ne te reconnaît pas là...

— Elle ne nous laissera plus un instant de répit, continua-t-elle, sans paraître tenir compte de l'avis de son beau-frère. Mais que pouvons-nous contre une telle perfection ?...

Tout en parlant, elle ne pensait pas seulement à Elisabeth. Elle se rendait compte que leur soirée tant attendue, au cours de laquelle elle avait espéré recevoir la déclaration de Jean, était abîmée. Elle ne vibrait plus, inhibée par sa colère secrète et ses appréhensions. Elle ne se trouvait pas dans l'état de grâce qu'il fallait, et se demandait si, de son côté, Jean Harribat ne souffrait pas du même mal ? En même temps, elle se reprochait son égoïsme, se reprochait de ne songer qu'à sa propre tristesse, alors que toute la famille, ce soir, subissait ce malaise.

— Tu penses vraiment qu'elle y soit pour quelque chose ? demanda son père.

— Du moment qu'elle raconte partout qu'Elisabeth est possédée, que c'est le diable qui agit par elle, on ne doit pas s'étonner des terreurs de Rosa...

— C'est peut-être plus par inconscience que par méchanceté, intervint le Père Lénard qui, jusque-là, était resté perplexe et silencieux.

— Espérons que c'est par inconscience, mon Père...

— Je ne comprends pas, demanda le docteur Van Meenen. Qu'est-ce que cette histoire de possession, Marie-Jeanne ? C'est la première fois que j'en entends parler...

— Oui, père... Moi aussi, je viens de l'apprendre ! Figurez-vous qu'elle raconte, sous le sceau du secret, qu'une main diabolique vient lui griffer le visage, la nuit...

— Mais c'est un cas pathologique, intervint Harribat. Il ne faut pas se laisser émouvoir ni abattre...

— Je ne puis pas croire que cette personne nous ait ainsi trompés, reprit le docteur Van Meenen.

[353]

— Moi non plus, appuya Ronquières.

— Nous ne le croirons peut-être jamais, conclut Marie-Jeanne, avec une résignation feinte.

— Marie-Jeanne ! intervint Francine. Nous sommes assez malheureux comme cela...

— Peut-être vaut-il mieux ne pas conclure, tout en restant sur ses gardes, émit le Père Lénard. Il est certain que nous voyons cette personne différemment, selon ce que nous savons d'elle, et son comportement prête à de multiples interprétations...

— Ce n'est pas une petite chose, n'est-ce pas, mon Père, de repérer les Saints authentiques ?...

— Tu n'as pas le droit de faire douter Maurice, dit Francine, même si cette infirmière a eu telle ou telle faiblesse.

Marie-Jeanne se tut. Elle comprenait qu'il fallait laisser Maurice se raccrocher à n'importe quoi, fût-ce à la perfection de mademoiselle Deleuze. Elle avait beau savoir, dans ce domaine, la vérité était sans

valeur. Tous ces gens avaient besoin de croire. La maladie d'Elisabeth avait repris possession des « Erables » ce soir. Tout en s'en défendant, chacun interprétait la terreur de Rosa comme une prémonition, un signe que le malheur ne désarmait pas. L'énigmatique personnalité de l'infirmière, devinée dans la pénombre, donnait un inquiétant visage à ces appréhensions.

Pendant longtemps, le docteur Van Meenen ne prit aucune part à la conversation. Il était désolé d'entrevoir, à travers Marie-Jeanne, que mademoiselle Deleuze n'était pas digne de l'espoir qu'il avait mis en elle. Il s'était imaginé avoir trouvé une sorte d'associée spirituelle, tenacement intéressée au sort d'Elisabeth, joignant ses efforts de croyante, aux efforts des autres. La guérison de son enfant lui apparaissait soudain plus invraisemblable. Il ne la reverrait plus ; personne ne l'aimait comme lui ; personne ne savait à quel point il attendait son retour. Il était le père, les autres, tous les autres, n'étaient que des enfants. Il se dit qu'il fallait s'affranchir d'Elisabeth, après l'avoir éloignée ; qu'il fallait, s'il voulait vivre, la bannir partiellement de son âme. Sinon, il ne se débarrasserait jamais de cette oppression, de cette sournoise [354] angoisse du corps si insidieusement mêlée à son amour...

Il se sentit seul. Son beau-fils était maintenant installé dans la maison. Il y deviendrait le maître, la vie se reformerait, sans Elisabeth et sans lui.

Il eût voulu s'en aller et, en même temps, se rendait compte qu'il cédait à une mauvaise humeur, à une défaillance passagère. Son courage l'abandonnait. Il aurait dû, pensait-il, ne pas refuser, comme il l'avait fait, toutes les amitiés féminines ; il aurait dû choisir une compagne, échapper à sa solitude, retrouver l'amitié, la tendresse, l'amour... Sa vie lui apparut ratée, insignifiante... été fini avant qu'il ne commençât, depuis le soir où il avait répudié Louise...

Il avait vécu comme un invité dans sa propre maison... Et cette folie d'avoir pris Deleuze au sérieux lui démontrait qu'il ne serait jamais lucide, que l'expérience de toute une vie ne lui servait pas.

Il en avait assez de nier cet échec, de s'imaginer qu'Elisabeth reviendrait, de méconnaître cette inlassable étreinte de l'angine de poitrine. Pourquoi, après tout, ne pourrait-il pas accepter de mourir, de

laisser en plan cette humanité amorphe, d'abandonner le monde aux Deleuze et aux marchands ?

— Écoutez, mes enfants, dit-il enfin. Nous ne devons pas rester sous le coup de cette mésaventure. Que la Deleuze en fasse à sa guise, elle ne nous abattra pas. Francine, va chercher une bouteille de Pomard. J'ai envie d'un verre de vin...

— Mais, papa ! intervint Marie-Jeanne.

— Si, si. Je sais ce que je dis, nous en avons tous besoin. C'est pour saluer les débuts de Maurice à Vairon...

— On n'aura pas le temps de le chambrer, reprit la jeune fille...

— Ce n'est rien. Ces Messieurs ne le déploreront pas...

Lorsqu'on se sépara, vers dix heures et demie, les liens s'étaient partiellement renoués. Marie-Jeanne, pourtant, était malheureuse ; elle se croyait en partie responsable de l'excitation factice de son père, se demandant si elle avait bien fait de divulguer les manigances de l'infirmière. Et puis, la colère et l'indignation qu'elle [355] ressentait continuaient à l'inhiber, l'empêchaient de communiquer, de vibrer à l'unisson des autres. Elle n'était pas parvenue à se mettre en contact réel avec Jean, et le percevait comme lointain, comme maintenu à une certaine distance, qu'elle l'empêchait elle-même de franchir. Elle avait tellement espéré pour aujourd'hui, et cette soirée avait été la plus désespérante de sa vie. Son impatience et sa souffrance ne faisaient qu'exaspérer son ressentiment contre Deleuze et l'isoler davantage. Jean était parti sans qu'ils eussent l'occasion de se dire un mot, sans qu'elle pût savoir s'il était toujours aussi heureux ni quand il reviendrait. Le Père Lénard avait heureusement eu l'occasion de lui glisser ces mots auxquels elle se raccrochait :

— Nous n'avons fait que parler de vous !...

Marie-Jeanne resta la dernière à la grille. Elle entendit la Hotchkiss s'éloigner. La campagne gisait en masses informes et immobiles sous un ciel obscur. Un silence lourd ensevelissait les choses. La nuit était pesante et opaque comme pourrait l'être la tombe d'une infante. Elle se reprocha de manquer de courage et appela son amour tout bas. Une éternité la séparait de la fête d'hier.

Elle ne trouva plus personne à la salle à manger où une atmosphère de tabagie bleuissait la lumière. Marie-Jeanne passa à la cuisine, où Francine et Maurice avaient rejoint Rosa, encore humiliée, mais réconfortée et attribuant sa terreur à la grande fatigue de ces derniers temps. Le docteur Ronquières s'efforçait de la distraire.

— Et pourtant, achevait-il, j'ai terriblement sommeil. J'ai passé toute la nuit à m'occuper de ce jeune jardinier, qui a travaillé chez le comte de Vairon... et que j'ai souvent rencontré par ici. Une perforation de l'estomac... Mais il va bien...

Cette phrase frappa Marie-Jeanne. Ainsi toute l'affaire de la nuit dernière... Et ce coup de téléphone, alors ? Une idée lui traversa l'esprit, mais elle la repoussa nerveusement. Je ne dois pas la charger inutilement, pensa-t-elle.

Où était son père ? Marie-Jeanne se mit à sa recherche et le trouva en son cabinet.

— Je te promets que je monte, lui dit-il, mais je mets une [356] dernière note, pour ne pas l'oublier... Demain je dormirai tard, puisque je suis rentier...

— Pauvre papa... Mais...

— Oui, oui, je sais bien. Ça n'empêche que je me suis senti bien seul ce soir... Je me demande si vous vous rendez compte, vous autres, que de devoir abdiquer ainsi, à mon âge... Et puis cette Deleuze m'empoisonne. Tu ne parles pas à la légère, n'est-ce pas ? ...

— Non, tu le penses bien...

Un instant, le docteur parut sur le point de dire qu'il l'avait indemnisée, mais son amour-propre le retint. Il venait de cacher le reçu dans un classeur, parmi les factures de 1934... Il tenait à le conserver précieusement, et son portefeuille ne lui paraissait pas suffisamment sûr...

Ensemble, ils repassèrent par la cuisine. Marie-Jeanne, Francine, Maurice, lui donnèrent le baiser rituel du soir.

— Je vais bien dormir, dit-il. Vous autres, soignez bien mes malades. Je me prépare à ne plus être que grand-père. C'est une autre vie qui s'annonce...

Il paraissait vieux et las.

Il s'en alla, faisant un détour pour consulter le baromètre. On l'entendit qui frappait un petit coup sec sur le cadran. Mais il ne dit rien. Ils l'écoutèrent s'éloigner. On distinguait fort bien sa montée d'un pas inégal, et la quatrième marche craqua.

Le silence accablant de l'après-miduit pesait sur les « Erables ». Une faible clarté indiquait, à l'étage, la chambre du docteur Van Meenen. Endormi sur le côté gauche, il présentait les signes extérieurs du cauchemar et se livrait à des mouvements informes, tandis que des sons brusques et haletants s'échappaient de sa gorge.

Dans son rêve, le docteur se voyait couché sur le ventre, sur une étroite corniche, au sommet d'un gratte-ciel... Il ne pouvait redescendre qu'au moyen d'une échelle, haute de trois cents mètres. Il fallait qu'il se redressât avec précaution, pour ne pas perdre [357] l'équilibre, et qu'il posât le pied sur le premier échelon, tout en se tenant courbé pour s'agripper. La représentation seule de ce mouvement faisait battre son cœur d'une manière désordonnée et l'immobilisait. « Comment suis-je arrivé en cet endroit ? » se demandait-il. Mais aucune réponse ne lui venait ; son idée était de descendre et de réussir la première manœuvre. Il s'efforçait de se représenter clairement les choses, transi de peur. À la fin, à force d'énergie, il eut le courage de regarder. Saisi d'horreur, il détourna la tête. L'échelle avait peut-être vingt-cinq centimètres de largeur. Elle était si souple qu'un balancement incessant comme une onde sur les blés, la parcourait de haut en bas ; et pour comble, elle était posée légèrement en oblique. Il faudrait au préalable la redresser, et cette image aggrava encore sa panique. Son cœur bondissait comme un animal emporté, impossible à maîtriser.

Des heures d'une longueur infinie se passèrent dans ces transes. Les mouvements ne devenaient pas plus faciles, une paralysie s'installait. Comment diable était-il monté en ce singulier endroit ? Il avait beau essayer de ne pas réfléchir, de se vider l'esprit, de faire comme si ce n'était pas vrai, son état de terreur s'intensifiait, le clouait davantage à sa gouttière, de plus en plus immobile. Maintenant, il lui semblait qu'il était totalement terrassé par l'émotion et que, même s'il parvenait à se glisser sur l'échelle, il n'aurait jamais la force de descendre... Neuf cents échelons au moins. Ce n'est pas en une heure qu'il serait en bas...



Puis, soudainement, il se demanda si cette échelle lui était destinée... C'était probablement par hasard qu'elle se trouvait là ? C'était une chance inouïe qu'elle fût à sa portée, mais il fallait en profiter sans retard... D'une minute à l'autre ... Il se sentit glacé et se mit à claquer des dents...

« Ma réserve de glucose diminue... Des émotions pareilles dépassent les possibilités des gens... Me serais-je jamais imaginé que je pourrais un jour me trouver dans une position semblable ?... »

Il lui parut qu'il mesurait avec plus de précision encore le péril qu'il courait. Impossible de se tirer vivant de cette aventure [358] inouïe... C'était une question de vie et de mort. Une seule chose pouvait le sauver : son sang-froid, sa volonté. Car, en somme, c'était une question de volonté. Le vertige, il pouvait le dominer s'il le voulait, s'il parvenait à se nier qu'il fût si haut, s'il parvenait à se dire... « J'ai dix marches à descendre... » Puis il se dirait : « encore dix marches... Puis encore dix... Et à la quatre-vingt-dix-neuvième fois il serait en bas... »

Oui, c'était le moment, avant qu'il ne fût nuit...

À sa gauche, il y avait une plateforme, c'était de là qu'il avait dû venir... Mais comment ? S'il était venu par là, il devait exister une trappe, un escalier intérieur, un ascenseur... C'est évident, il y avait un ascenseur... Mais non, il s'était trompé. Il n'y avait pas de plateforme à gauche : c'était le vide, comme à droite.

Il ferma convulsivement les yeux. Il voulait s'empêcher de frissonner, mais, malgré lui, des mouvements lui échappaient...

« Je ne bouge plus, se dit-il. Tant pis. On viendra me chercher. Il doit y avoir des gens qui sont au courant... Mais est-il vraisemblable que je ne sache pas comment je suis venu ?... »

Cette pensée le découragea. Personne ne savait. Personne ne se douterait... Il avait maintenant l'impression de peser un poids énorme...

Il ouvrit un œil. Il y avait un petit trou dans le feuillet de zinc. Il pouvait voir jusqu'en bas. La hauteur était bien plus grande qu'il ne l'avait d'abord estimée. Elle était d'au moins cinq cents mètres. On ne distinguait pas les hommes des femmes, les automobiles avaient l'air de fourmis hésitantes. Il cria. Sa voix lui parut informe, insignifiante,

et pourtant il donnait toute sa force. Au point qu'à l'endroit de sa bouche le métal fondit, laissant un trou béant de la grosseur d'un poing...

C'était donc sur ce mince et délicat appui qu'il reposait ? Il n'avait plus le choix. Il fallait se sauver. Qu'est-ce ? Un autre trou apparut devant l'œil gauche. Il serra plus nerveusement les paupières et voici qu'il sentait la matière céder sous son genou gauche. Il allongea la jambe, en proie à la dernière anxiété, Il allait tomber.

Dans le silence total, il lui sembla entendre chuchoter. Oui, [359] deux femmes se parlaient à voix basse. Il écouta, suspendu à cette conversation :

— Oui, ma chère, moi, c'est ici que je les amène. Au début de ma carrière, quand je n'étais qu'une chimère toute récente, je les y amenais avec plaisir. Je mettais mon amour-propre à les faire monter très vite, en cinq ans, en dix ans au plus. Et, avant de les abandonner, je leur faisais un discours. Depuis longtemps j'ai changé. Je les laisse monter à leur aise, quelques-uns, comme celui-ci, y mettent cinquante ans. Je ne me donne même plus la peine de leur faire un commentaire. Dans la position qu'il occupe pour le moment, Je n'ai pas besoin de lui expliquer qu'il n'a pas d'ailes...

— Tu es cruelle.

— Tiens, ne descendent-ils jamais par l'échelle qui les amena ?

— Non. C'est fort curieux.

— Ils n'osent pas ?...

— Peut-être. La plupart ne savent pas qu'ils étaient si haut... Mais je ne crois pas que ce soit uniquement le vertige qui les arrête...

— Alors, qu'est-ce ?...

— L'espérance... Ils espèrent qu'ils s'en tireront sans descendre. Et, a voix faussement confidentielle, imitant un ton fort sérieux et compatissant :

— Figure-toi qu'ils n'aiment pas descendre !...

Elles éclatèrent de rire. Lui, il faisait mine de ne pas entendre. Ce n'était peut-être pas de lui qu'elles parlaient. Cependant, il sentit que, sous son corps, tout s'évanouissait. Il s'enfonçait rapidement. Horreur ! il tombait. Mais d'un bond fantastique, il se retrouva en faux

équilibre sur l'arête de la corniche, il s'y maintint un instant, et piqua dans le vide. Son côté gauche, le premier, dans la chute, buta contre la paroi. Puis son bras gauche fut coincé entre deux pierres. Son corps resta suspendu et, un moment, l'homme eut l'espoir qu'il allait se ressaisir.

— Heureusement, se dit-il pendant cet instant de répit, heureusement que j'ai le cœur solide...

Au-dessus de lui, elles riaient toujours...

[360]

Le bras se déchira ; le rêveur s'étonna que cet arrachement fût si supportable. La perte de ce membre l'alléga beaucoup.

— Invraisemblable, se dit-il. Voilà que je ne tombe pas plus vite qu'une feuille morte ! ...

Là-haut, elles riaient encore. Leur rire lui arrivait par éclats, comme si elles se forçaient.

— Et ces toquées qui s'imaginent que c'est elles que je poursuivais ! ...

Mais il trouva prudent de ne pas les ridiculiser.

À mesure qu'il tombait, il se sentait plus soutenu. Le zinc, en fondant, s'étirait en fils très fins, formant miraculeusement un réseau, presque un drap...

Maintenant le rire venait d'immensément loin. Il n'était plus blessant. Il ressemblait à un imperceptible frémissement, le soir dans la cime d'un peuplier...

C'est à neuf heures seulement que Marie-Jeanne, inquiète, pénétra dans la chambre de son père. Il semblait ne pas s'être débattu contre la mort, et reposait sur le côté gauche. Le corps était froid. Les yeux étaient presque fermés. Le visage n'exprimait pas de souffrance. La bouche esquissait un fin sourire, celui de ces jours où il parlait de son enfance...

[361]

**LA NUIT EST MA LUMIÈRE.**  
**Roman.**

**XI**

[Retour à la table des matières](#)

D'un hameau à l'autre, le téléphone chercha en vain à atteindre Francine et Maurice, partis pour leur première tournée. En fin de matinée, la nouvelle, répandue dans le village, les toucha au chevet d'un malade.

Ils n'entendirent rien des éloges qu'on décernait au défunt. Atterrée, Francine ne prononça pas un mot. Le docteur Ronquières acheva son examen et ils rentrèrent.

Pendant de longues minutes, ils roulèrent en silence.

— À l'heure même où je commence !... dit finalement Ronquières.

Sa pensée s'acheva mentalement : « Si j'avais attendu quelques jours de plus, je n'aurais pas été engagé dans cette aventure ; j'aurais pu me libérer ; je serais déjà libre... »

— Que vas-tu faire, maintenant ? demanda Francine.

Elle avait honte de poser cette question, en ce moment tragique. Mais une honte qu'elle imaginait superficielle. Elle n'agissait, croyait-elle, que pour le salut d'Elisabeth et de l'enfant.

Maurice ne répondant pas, Francine reprit :

— Père aimait déjà cet enfant ! Il se raccrochait à cet espoir. Il ne supposait pas qu'il pût être élevé ailleurs que chez nous... qu'aux Erables...

— Toute la question est de savoir si Elisabeth reviendra jamais parmi nous...

[362]

— Et nous ne pouvons attendre de certitude pour le moment...

— Mais comment ne me suis-je pas rendu compte que l'état de père était si grave ? Nous aurions dû nous en apercevoir...

Francine se sentait, maintenant, effroyablement seule. Non, elle ne comptait pas, se disait-elle, dans le destin de Maurice. Seule ! Une protection immense, sous l'égide de laquelle elle avait vécu, s'en était allée. Le deuil entra en son âme.

— Un peu plus vite !... fit-elle.

Elle avait hâte de rentrer, de retrouver la maison, de se plonger dans l'atmosphère des « Erables », de revoir son père, de se retrouver en face de lui.

— Moi, du moins, j'aurais dû voir qu'il était mal. Je ne sais où, allaient mes pensées. Je n'étais plus moi-même ces derniers temps. Je ne parvenais pas à me ressaisir... Pauvre papa, ajouta-t-elle encore, parti tout seul... nous appelant en vain... je le vois et l'entends...

— Ne te déssole pas, Francine. Il a pu mourir sans s'en apercevoir. C'est fréquent, ces morts-la...

Mais l'inconscient de Francine ne voulait pas de cette consolation. Elle se sentait coupable :

— Quand je pense combien père était sensible à des riens. Je l'ai laissé tellement seul... Comme toutes ces routes sont tortueuses, on n'avance pas...

Tandis qu'elle parlait de son père, elle souffrait que Maurice discutât son installation aux « Erables ». Il commençait déjà à peser le pour et le contre. Elle s'irritait à travers sa tristesse ; elle le sentait si loin ; non elle n'insisterait pas. Le docteur Ronquières perçut cette irritation, pareille à celles qu'éprouvait jadis Hélène et qui, il le savait, n'avaient rien de durable ni de malveillant C'étaient des ombres qui passaient.

— Je ne puis pas aller plus vite, Francine.

— Je le sais bien, excuse-moi.

Elle ne retrouverait son amitié pour Maurice que lorsqu'elle serait de nouveau à l'aise. On arrivait. Francine entendit sonner douze heures au clocher. Le vent devait être à l'est. Le soleil brillait de feux atténués ; la campagne reposait dans son atmosphère [363] de septembre. Il ferait beau pour l'enterrement. Si souvent son père avait parlé de la tristesse de funérailles par temps gris et froid. Pauvre papa ! Il avait cru hier qu'il pleuvrait bientôt ; il ne savait pas que la journée était si belle ; il ne verrait plus rien du ciel et de la lumière ; il était devenu à jamais étranger à ce monde. Elle le sut définitivement absent, hors du temps, à jamais inaccessible. L'émotion la subjuga enfin. Elle rentra en pleurant. Elle avait retrouvé son âme et elle entraîna Maurice avec elle.

— Viens, dit-elle. Tu étais comme son fils.

La voiture d'Harribat était déjà dans la cour. Les persiennes au rez-de-chaussée étaient baissées. Aucun bruit. Le deuil était dans la maison.

C'est Rosa, dont les yeux étaient rougis, et dont la voix fatiguée avait pris la couleur des événements, qui leur raconta comment les choses s'étaient passées. Dans son récit, la peur qu'elle avait éprouvée la veille prenait une place extraordinaire, constituait une sorte d'avertissement. Mais il y avait une consolation : le visage du docteur était si calme qu'il ne pouvait pas avoir souffert. Il avait dû mourir d'une manière foudroyante, sans avoir eu même le temps de perdre le sourire.

Ronquières écoutait Rosa. Il s'apercevait qu'elle était le seul lien possible, que sans elle les « Erables » ne serait plus qu'une maison habitée par deux jeunes filles, séparées par les routes différentes où s'engageait leur avenir ; une maison sans âme, comme la sienne, là-

bas. Les « Erables » lui apparurent comme une chose qu'il fallait protéger et sauver, une sorte de temple à respecter.

Impulsivement, il répondit :

— Rosa, nous comptons sur toi.

Francine le regarda, étonnée. Il venait de parler comme s'il était déjà le maître. C'était lui qui reprendrait le travail, qui continuerait le père disparu. Il rie les abandonnerait pas.

Le jeune médecin n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles, qu'il les regretta : « Je ne me guérirai donc jamais, se dit-il. Voilà maintenant que je m'engage devant Rosa. »

Quand la servante se fut éloignée, Francine ajouta :

[364]

— Moi aussi, je te remercie, Maurice. Père doit être content...

— Oui !... J'ignore si j'ai bien fait...

Il allait commenter : « Je m'engage toujours trop vite ; je me laisse dominer par les circonstances. » Mais il ne se sentait pas assez sur de lui pour se confier.

— J'admire ton courage, précisa-t-elle.

— Oh, non, je t'en prie !... Montons ! Marie-Jeanne a besoin de nous.

Lorsqu'elle apprit, le matin même, la mort du docteur Van Meenen, mademoiselle Deleuze venait de relire sa dernière lettre à son confident, et, aussitôt, la lettre lui parut ne plus s'adapter aux circonstances. Elle la déchira et en écrivit une autre, datée du matin même, et dans laquelle elle décrivait de singulières prémonitions. Le démon lui était apparu en rêve, sous la forme de Belzébuth, et lui avait dit, en ricanant :

— Ah, tu n'as pas su le convertir, ton mécréant... C'est cette nuit que je viens le chercher... Prie, ma douce enfant... Offre encore quelque chose au Seigneur, mais fais vite, il ne te reste que deux heures !...

Il lui sembla que le nom du docteur Van Meenen lui avait alors été suggère, mais elle n'en fut pas sûre. Elle se leva et, jusqu'au matin, resta étendue, les bras en croix... A l'aube un rire sarcastique se fit entendre dans sa chambre...

Aussitôt, elle avait vu s'illuminer le corps du Crucifié, suspendu au-dessus de son lit. La lueur avait duré le temps d'une dizaine de chapelet. C'était le signe que Dieu disputait cette âme à Satan. Et je comprends fort bien, ajoutait-elle, cette mansuétude de Dieu car ce docteur n'était pas mauvais. Il avait de bons côtés. Cet homme pouvait avoir grâce devant le Seigneur. Elle continuerait à prier pour lui, et demandait à son correspondant spirituel d'associer ses prières aux siennes...

Mademoiselle Deleuze fit porter aussitôt la lettre à la poste. Elle se rendit ensuite à la chapelle, pour se recueillir, soigneusement emmitouflée. Aptes quelques minutes d'oraison, elle fut [365] convaincue de l'intervention directe de l'Esprit malin dans la mort du docteur, et ses prières livraient un combat en sa faveur, aux portes mêmes de l'enfer...

Il faisait étrangement calme ; quelques relents d'encens nuançaient l'atmosphère. De temps à autre, un bruit de chaises trahissait la présence de quelque fidèle. Silencieuse, la pendule électrique marquait les minutes, inscrivait les heures. Onze heures, déjà ? Oui, lorsqu'elle était entrée, ces rayons de soleil, formant cercle, illuminaient cette chaise de velours rouge, ici, tout près d'elle. Maintenant, la tache de lumière s'était éloignée de quatre mètres au moins. Elle éclairait le prie-Dieu vert de l'aumônier, et déjà une nouvelle coulée de soleil remplaçait la première. Quelle image de la fuite du temps ! Quel symbole de l'acheminement inexorable vers l'éternité...

Cette nouvelle nappe de lumière, subrepticement survenue derrière elle, et s'acheminant déjà, à son tour, vers-le prie-Dieu, parut à mademoiselle Deleuze une force matérielle, une puissance qui l'éloignait de la vie, qui l'éloignait des autres, une image de sa mortelle solitude. Un frisson d'angoisse la parcourut, un besoin aigu de retourner en arrière s'empara d'elle, de retrouver sa place parmi les autres, de redevenir l'enfant aux mains de lumière, le signe de Dieu, celle qui conseille, qui irradie...



Depuis des années, elle s'était fourvoyée dans le devoir obscur. Et, dans cette église à odeur de sépulcre, elle percevait aujourd'hui les premiers étouffements de la tombe. Servir dans l'ombre ne l'amenait qu'à une négation de soi-même, qu'à une fausse résignation, qu'à une exaspération de sa volonté de vivre... Le Christ était mort pour les hommes. Mais il n'était pas mort comme elle. Il avait parlé aux docteurs, il avait changé l'eau en vin ; il avait marché sur la mer, il avait ébloui les foules, il avait ressuscité les morts... Il s'était laissé crucifier, il est vrai, pour le salut des hommes. Mais, du moins, on l'avait su. Et, depuis son retour à l'éternité, une auréole n'avait cessé d'illuminer son front. Elle pouvait, elle devait prendre exemple sur Lui.

Oui, elle aussi pouvait accepter d'être crucifiée, mais crucifiée réellement, avec des gens autour d'elle, qui pussent pleurer sa [366] mort, un centurion qui pût lui percer le cœur, un soldat qui lui fit boire le fiel en présence de témoins...

Ses yeux tombèrent sur la Crucifixion et s'arrêtèrent sur le lourd marteau du charpentier, que le peintre avait représenté dans sa volée, au moment où il allait toucher le clou à grosse tête enfoncé dans la main droite du Rédempteur.

Elle en éprouva une douleur si nette qu'instinctivement elle regarda dans sa paume gauche.

— Jésus, dit-elle, comme vous avez souffert...

En même temps, il lui sembla que la douleur de toutes ses blessures se réveillait. Sa tête se mit à brûler et, en quelques instants, son visage labouré ne fut plus qu'un brasier de souffrances... Elle s'était redressée sur sa chaise et, debout, pendant quelques minutes, se demanda si la brûlure était pareille à celle qu'elle avait éprouvée dans sa chair à vif, après l'accident, ou si c'était un souvenir qu'elle vivait à nouveau. C'était si intense qu'elle ne pouvait discerner.

— C'est une épreuve, décida-t-elle. Si elle vient de Dieu, c'est un signe de son amour. Si elle vient du démon, c'est la marque de sa rage contre ma charité. Mes supérieures sauront m'éclairer...

Un chemin s'ouvrait devant ses pas. Elle s'était offerte pour Elisabeth. Voici qu'elle souffrait de nouveau, pour sauver le père de son bourreau. C'est ainsi qu'elle allait s'offrir pour la rédemption des pécheurs. Son cœur était immense comme la mer, innombrable...

Oui, innombrable... Elle se ressaisit. Ce mot ? Elle l'avait déjà vu quelque part... Oui, oui, dans cette chambre maudite, où Satan l'avait assaillie. Cette chambre... Oh, oui. Ils devaient se trouver tous réunis, en ce moment, dans cette maison. Cette mégère de Marie-Jeanne, à travers ses larmes, minaudait devant Harribat, ce niais endimanché. Et cette oie de Francine... Il n'était tout de même pas possible, Seigneur, que ces misérables créatures continuassent de vivre à l'abri de la colère divine, dans cette maison d'où s'était retirée la protection de Dieu. Non, son cœur n'était pas innombrable, ce mot était païen. Son cœur était tout simplement un abîme, l'abîme de Dieu...

[367]

Le mal était partout, il était non seulement aux « Erables », il fleurissait non seulement au cœur de ces impies, qu'elle avait vus de si près, mais il était dans la lumière, dans le vent, dans la chaleur du sol, dans l'indifférence de ses supérieurs, dans l'apathie des autorités, dans le stupide aveuglement des bien pensants. Il fallait cautériser les plaies suintantes de l'humanité, conquérir l'univers avec une épée de Feu. Il fallait une armée, un idéal, un chef, une nouvelle Jeanne d'Arc. Il fallait une troupe qui pût empêcher tous ces faux bonheurs, détruire au nid ces ennemis du Seigneur. Une armée de glaives spirituels, l'armée des mains de lumière se lèverait. Dieu lui accorderait une éclatante consécration, il choisirait lui-même un nom : La Dernière Croisade...

Elle se reprit un moment.

Son exaltation intérieure l'épuisait. Tout cela n'était qu'imagination... Qu'avait-elle donc à s'égarer de la sorte dans d'impossibles rêveries ? La réalité, c'était que tous les autres vivaient tandis qu'elle mourait abandonnée. C'était que le docteur Van Meenen avait dû sentir sa fin proche, quand il était venu...

Mais une flamme nouvelle surgit des profondeurs de sa volonté. Cet argent ? Qui donc savait ? Personne. Elle pourrait l'utiliser à reconquérir un visage moins horrible, acceptable peut-être... Recommencer sa vie. Oui, pourquoi le Très-Haut ne permettrait-il pas que le chirurgien fit un miracle ? Les brûlures qu'elle ressentait ? Elle pourrait tout aussi bien les ressentir si ses cicatrices étaient moins horribles. Il n'y aurait que des esprits tièdes et rationalistes qui pourraient les nier ? Tous les croyants savent que rien ne limite la puissance de Dieu...

Cette mort du docteur Van Meenen, c'était l'événement providentiel, dont elle serait impardonnable de ne pas profiter, car l'intérêt supérieur était en jeu. Elle voyait maintenant fort clair, devinait les desseins de l'Éternel. Il n'était pas utile de s'occuper de ce qu'il adviendrait des « Erables ». Puisqu'elle avait renoncé au monde, il fallait qu'elle ne se laissât pas influencer par l'envie ou le regret... Harribat ? Oui, il avait les épaules et les reins de ce romain qui enfonçait le clou dans la plaie. Et après ? Elle l'avait oublié si longtemps. Est-ce que cela l'empêcherait d'aimer Marie-Jeanne, [368] même si tout le monde apprenait que son beau-père avait été enlevé par l'œuvre même du démon ?

Non, mais il fallait que la Dernière Croisade joignît vers l'Éternel des mains de lumière et que toutes les âmes de bonne volonté pussent s'unir pour sauver le docteur des flammes de l'enfer, pussent sauver désormais tous les impies des flammes de l'enfer... Cela c'était de la Charité, cela valait la peine d'un combat. Si elle avait un peu de chance, si le docteur Van Meenen n'avait pas parlé de ces cent mille francs et si, comme c'était vraisemblable, il avait égaré le reçu dans un endroit où on ne le retrouverait jamais... Oui, il suffisait de risquer sa chance...

Lorsque vers une heure de l'après-midi, épuisée, l'infirmière rentra dans sa chambre, mademoiselle Samain l'y attendait.

— D'où viens-tu ? lui demanda-t-elle, je t'ai cherchée partout...

— Je n'étais pas bien loin... Je viens de la chapelle...

— Si longtemps ?

— Oui, ma première longue rencontre avec le Maître.

— Tu sembles tellement émue...

— Oui, mon destin est désormais tracé...

— Que veux-tu dire ? ...

— Tu me permettras d'en parler d'abord aux autorités ecclésiastiques...

— Oh, oh, c'est si important ?

Mademoiselle Samain remarqua la détermination profonde de la voix, la gravité du ton. Elle qui avait l'habitude de subjuguier les autres, se sentit devant une force étrange, terrible... Elle s'inquiéta, mais en même temps une légère envie la traversa ; ce fut assez pour la mettre en état d'infériorité. Elle ne sut plus que dire et, à la fin, déclara simplement :

— Je t'attendais pour une raison bien simple. La mort du docteur Van Meenen va poser d'une façon urgente le problème de ton indemnisation. Y as-tu déjà songé ?

— Tu sais que je m'en remets à la Providence.

— Je crois tout de même que tu devrais avoir la simplicité de...

— Oui, je l'aurai, cette simplicité. Mais chaque chose à son [369] heure. Ma dot n'est tout de même pas à ce point épuisée ?

— Mais je ne suppose pas...

— Oui, tu as raison de ne pas supposer... Tu sais bien que j'ai fait vœu de pauvreté et, d'ailleurs, tu me l'as rappelé. Mais dans un moment comme celui-ci, malgré moi, je me dis que deux millions... tu vois je suis simple... Tu comprends, quelque chose est plus important que mon indemnité, c'est l'âme du docteur Van Meenen. Ce qui presse c'est une croisade de prières pour le salut de cette âme dont le sort est en suspens...

— Tu le sais ? questionna la directrice, trouvant dans cette affirmation surprenante de quoi reprendre son autorité. Mais l'infirmière ne se laissa pas désarçonner. Ses yeux plongèrent audacieusement dans ceux de son interlocutrice. Le regard était ferme, dur, dominateur. Le visage meurtri trouvait dans sa laideur même une impénétrabilité redoutable. Elle maintint ce regard jusqu'au moment où elle sentit que l'autre avait flanché, puis elle dit calmement, comme si elle n'était disposée à rendre de comptes que si elle le voulait bien :

— Oui, je sais.

En termes clairs et catégoriques, sans attendre la moindre approbation de sa supérieure, elle développa alors, en précisant chaque détail, l'histoire écrite le matin au confident... Mademoiselle Samain écoutait, bouleversée.

— Mais alors, dit-elle à la fin, hésitante, tu sais de quoi il est mort ?

L'infirmière n'avait pas prévu cette question. Oui, elle aurait dû savoir de quoi il était mort. Elle avait négligé ce détail. Mais pas une fibre ne bougea sur sa physionomie, tendue à l'extrême. Elle trouva enfin. Mais avant de prononcer les mots qu'il fallait, elle voulut montrer qu'elle hésitait fortement à confier un tel secret, et qu'elle ne le faisait que par pure déférence.

— Le suicide, dit-elle enfin.

— Mais ce n'est pas possible, voyons !...

L'infirmière ne répondit pas. Elle n'avait pas à justifier le message. L'autre, après un moment, reprit, s'efforçant de retrouver son équilibre :

[370]

— Mais alors il est perdu ! Un, suicidé est damné...

Cette objection n'avait pas été prévue non plus. Mais la réponse vint, précise et rapide :

— Non, justement. Entre le moment où il absorba la dose mortelle et l'effet de la drogue, il put se ressaisir et retrouva peut-être la contrition parfaite ...

— Il aurait dû appeler ...

— Il était déjà paralysé.

Mademoiselle Samain était vaincue. Il n'y avait plus rien à répondre, à moins de douter de tout.

— Je crois, continua la messagère, qu'il faut commencer les prières, sans attendre un instant de plus. Il conviendrait d'en avertir celles qui sont présentes dans la maison. Il est inutile de leur donner des détails. Il suffit de préciser que c'est pour l'âme du docteur Van Meenen, pour une âme en détresse...

— De toutes façons ne penses-tu pas que je devrai mettre l'autorité religieuse au courant ?

— En tout cas, moi, je le ferai. A ce propos, je me permettrai, si jamais je dois faire l'une ou l'autre démarche, de te redemander mon

manteau pour une heure ou deux.. Je sais bien que tu ne l'utilises que pour la bonne cause. Ce serait aussi mon cas...

— Mais certainement, si tu le juges bon. Mais crois-tu que tu puisses... enfin, je ne sais comment dire...

— Mon visage ? Moi je ne connais pas les voies de la Providence. Elle seule décidera. Je ne suis désormais que sa chose. Qu'il soit fait selon son bon plaisir...

S'étant confiée à sa directrice, mademoiselle Deleuze ne pouvait tarder à informer l'autorité. D'autre part, elle avait parlé confidentiellement ; elle n'avait donc pas à s'inquiéter des suites humaines de ses actes. Quand, le soir, la rumeur courut en ville que le docteur Van Meenen s'était empoisonné, elle se sentit parfaitement étrangère à cette fâcheuse divulgation. Son seul devoir était de prier, de soulever la milice de la Dernière Croisade.

Toute la journée, Rosa avait vaqué à sa tâche. Il fallait que la [371] maison continuât à vivre. Elle avait préparé de la nourriture, elle avait ouvert la porte un nombre invraisemblable de fois, elle avait raconté comment, atteint depuis longtemps, il avait lutté sans rien dire contre son angine, sans l'accepter pour lui-même, appliquant la méthode qu'il avait toujours employée avec les malades : les laisser vivre aussi naturellement que possible, et ne pas leur laisser craindre une fin brusque. C'était la mort la plus douce, et de loin, répétait-il toujours... Elle avait assuré aussi que le docteur Ronquières reprendrait la clientèle, et s'installerait provisoirement aux « Erables », en attendant le retour de sa femme.

Francine avait du, dans l'entre-temps, s'occuper de son deuil, préparer les médications les plus urgentes. Et le docteur Ronquières, par une de ces accumulations de cas graves, si fréquentes dans la vie du médecin, n'avait pas eu un instant de repos.

Maintenant le soir tombait. Les ombres démesurément longues des « Erables » s'allongeaient en s'estompant jusqu'à l'autre côté de la route. Les derniers rayons du soleil s'infiltraient de partout, dans la pénombre sinistre de l'habitation, où flottait l'odeur des cierges.

Vers huit heures une délégation se présenta. C'était le secrétaire communal et l'instituteur. Ils demandèrent si les demoiselles Van Meenen et, si possible, le docteur Ronquières, étaient en état de les recevoir : ils étaient envoyés par les sociétés du village.

Rosa trouva ses jeunes maîtresses en larmes. Marie-Jeanne rentrait de la ville, angoissée. La nouvelle courait déjà, çà et là, que le docteur Van Meenen s'était empoisonné. Le gérant du magasin s'en était informé discrètement et, à l'allure du récit, Marie-Jeanne avait reconnu l'intervention de mademoiselle Deleuze. L'imprimeur pour les faire-part avait, lui aussi.. à sa manière, essayé d'obtenir quelques détails.

Venir s'en prendre à son père mort lui parut au delà de toute méchanceté, au delà de ce qu'on pouvait accepter... Et pourtant... Comment réagir ? Cette femme ne poursuivait qu'un seul but : se créer une légende. Elle emploierait tous les moyens et elle avait, comme allié, la crédulité du public. Elle avait toujours soin de mettre les formules de son côté. On ne la prendrait jamais [372] en défaut. On avait envie de s'abandonner, de la laisser faire... C'était comme si l'univers se liguaient contre eux, contre elles deux, contre les « Erables ». Elle se sentait vaincue.

Francine, elle, résistait mieux ; appréciait plus exactement les effets probables de cette calomnie.

— Ce ne sera pas si grave. Si tu savais comme notre père était aimé, comme on l'estimait... Cette calomnie retombera sur elle...

Marie-Jeanne ne se laissait pas convaincre.

— Ah ma pauvre Rosa, fit-elle à la servante, je n'en puis plus...

La servante crut qu'il ne s'agissait que d'une détente nerveuse, après cette pénible journée. Elle se hâta de dire :

— Deux envoyés des sociétés vous attendent en bas, Mademoiselle. Il faudra, malgré tout, les recevoir. Ils viennent, je pense, pour des arrangements...

— Oui, Rosa, oui, nous venons.

L'instituteur prit la parole. C'était un homme de quarante-cinq ans, grisonnant, haut en couleurs, connu comme une forte tête.

— Mesdemoiselles, nous venons, au nom de toutes les sociétés, vous présenter, et à toute la famille, l'expression de notre respect et de

notre sympathie. Toutes les sociétés, quelles que soient les opinions qu'elles représentent, ont estimé devoir s'associer à cette démarche, et ont exprimé le désir de pouvoir manifester publiquement leur attachement à votre famille et leur respect pour le défunt en s'associant aux funérailles, si vous le permettez. Nous sommes fiers de l'avoir eu comme médecin mais, aussi, il est bon que nous puissions vous dire quel homme il fut, quelle charité réelle il pratiquait envers tous, et combien de foyers lui vouent secrètement une profonde reconnaissance. Il emporte tous nos regrets. Il est parti, estimé de tous, comme personne peut-être ne le fut ici depuis longtemps, et si...

Mais il ne put achever. Marie-Jeanne, la première, perdit son maintien. Pendant de longues secondes, se cachant le visage dans les mains, elle ne put se retenir de sangloter. Francine, plus calme, détournait la tête pour cacher ses larmes.

[373]

Les deux hommes restaient silencieux, gênés. À la fin, Marie-Jeanne leur serra la main :

— Vos paroles, dit-elle, m'ont tellement émue. Je ne savais pas qu'on connaissait si bien mon père. Oui, c'était un homme bon... Nous n'avons pas eu la force de l'obliger à se soigner...

— Oui, Mademoiselle, reprit l'homme dont la voix tremblait; on le connaissait bien... Comme on connaît bien mademoiselle Francine.

Il se hâta d'ajouter :

— Notre vœu le plus cher, si nous pouvons nous permettre de l'exprimer, serait que votre famille ne nous quitte pas, et que les « Erables » continuent...

Pendant qu'il parlait, une fugitive image traversa l'esprit de Francine... Femme de médecin, ici, parmi ces braves gens, avec... Et Elisabeth ! Mon Dieu ! ...

À son tour, elle prit leurs mains :

— Moi aussi, dit-elle, mon vœu est de rester...

Elle ne remarqua pas que les deux hommes n'attendaient pas cette réponse. Ils pensaient à Ronquières et à celle qui devait guérir bientôt. Pendant un court instant, ils ne surent que dire.



Mais déjà Marie-Jeanne les invitait :

— Voulez-vous saluer notre père une dernière fois ?

Introduits dans la chambre mortuaire, les deux délégués furent frappés par la sérénité qu'exprimait le visage du docteur. Les traits s'étaient affinés, le visage paraissait extraordinairement jeune. L'âme semblait sourire encore.

— Comme il est bien ! fit à voix respectueuse l'instituteur. C'est l'image que nous avons de lui...

Il fit un signe de croix avec la branche de buis trempée dans l'eau bénite. On avait beau être mécréant : devant la mort, ces choses ne se discutent pas.

En descendant, il demanda aux jeunes filles s'il n'y aurait pas d'inconvénients à ce que leurs familles vinsent, ce soir encore, rendre une dernière visite à celui qui avait été leur médecin.

Marie-Jeanne, qui avait fait monter les délégués afin de leur montrer combien leur père était entré sereinement dans la mort, [374] et de neutraliser ainsi les calomnies de la visionnaire, ne manqua pas d'insister :

— C'est nous qui en serions fort honorés, dit-elle.

Dix minutes après le départ des délégués, femmes et enfants du voisinage commencèrent à défiler. L'émotion s'emparait de ces gens simples devant le radieux visage du défunt, de celui-la qui, hier encore, les guérissait.

Au début, les visiteurs se présentaient par petits groupes familiaux. Puis les groupes se firent plus nombreux. Quand le soir fut tombé, une procession ininterrompue défila dans la chambre mortuaire. Ces compagnards étaient en costume de travail, mais tous tenaient à cœur de rendre le dernier salut à leur bienfaiteur.

Ronquières s'était joint aux deux jeunes filles, dans la chambre, et serrait les mains aux visiteurs. Beaucoup de ces gens voyaient le jeune médecin pour la première fois et plusieurs se dirent que le beau-fils manifestait ainsi son intention de rester à Vairon. Les hommes passaient, silencieux. Les femmes pleuraient, et leurs mouchoirs formaient, dans la pénombre, de mouvantes taches blanches. Lorsque,

vers onze heures, les visites cessèrent, Rosa ne put s'empêcher de répéter à ses maîtresses certaines phrases entendues dans le jardin.

Le plus surprenant était ce que racontait Marie de la Concorde : « Moi je sais de quoi il est mort, disait-elle. Il avait l'angine au cœur comme mon oncle Ferdinand. C'est comme ça que je l'ai su. Sa première crise, le docteur l'avait eue à la Concorde, le lendemain de la maladie de madame Elisabeth. Il avait failli tomber. Il avait fallu qu'il se repose sur le canapé rouge du salon et, finalement, il avait bu une goutte... C'était sa main gauche ; quand j'ai vu ça, j'ai dit à mon homme : le docteur ne verra pas la guérison de sa fille...

« Et quand j'ai vu cette veilleuse dans sa chambre, je me suis dit : il n'est plus tranquille... Moi je savais, je m'y attendais d'un moment à l'autre... C'était surtout un homme honnête et bon. Comme médecin, son gendre est plus fort que lui. Il faut entendre raconter les cas qu'il a déjà guéris. Il a des yeux comme des rayons X... »

[375]

Francine entendait ces paroles avec un trouble profond. Les gens ne s'étaient donc pas trompés sur son père. Et ces derniers mots, à propos de Maurice... Rien n'aurait pu la toucher davantage.

— Tu entends ? dit-elle à Marie-Jeanne.

Marie-Jeanne souffrait doublement. Elle avait eu, pour les premiers moments, la présence et le soutien d'Harribat. Mais, forcément, A J'avait traitée en amie, en camarade. Les paroles de Francine vinrent la remettre dans la réalité.

— Oui, j'entends, répondit-elle sans avoir bien compris.

Mais Francine n'attendait pas de réponse.

— Tu ne peux pas manquer de répéter cela à Maurice, Rosa. Cela lui fera tellement plaisir... Et c'est tellement vrai...

Rosa se sentait lasse. Cette Journée atroce, la plus dure qu'elle avait eu à vivre, depuis son entrée aux « Erables », touchait à sa fin. Le maître avait disparu ; un nouveau deuil la frappait... Elle n'eut pas le courage de contredire Francine ; tout s'arrangeait pour que le gendre

s'installât aux « Erables ». C'était la Fatalité. Il n'y avait qu'à l'accepter. Le secret, son secret, n'était-ce pas d'accepter la fatalité ?

— Oui, c'est bien certain, Mademoiselle, je le lui dirai...

Comme elles achevaient de parler, le Père Lénard arriva avec Maurice. Ils avaient décidé de veiller ensemble le défunt. Le Père Lénard espérait profiter de cette nuit pour détourner le docteur Ronquières de s'installer aux « Erables ».

— Maurice, ils sont venus demander que tu restes !... se hâta de dire Francine, le voyant.

— Je sais, répondit-il sans s'engager.

Rosa trouva qu'il était beau ce soir, le nouveau docteur. Elle aima son regard. Son visage avait gagné durant ces journées.

— Oui, dit-elle, tout le monde vous attend...

À ce moment, un mot de Marie-Jeanne eût pu remettre l'affaire en question, ou du moins retarder la réponse jusqu'au lendemain. Elle eût permis au Père Lénard de livrer la nuit le combat du [376] bon sens. Mais ce mot ne vint pas : Marie-Jeanne avait cru reconnaître, au dehors, le claquement de portière de la Hotchkiss.

Ronquières finalement écouta les sollicitations, devenues aussi pressantes. Il était las d'être seul, las de souffrir. Plus tard, il se tirerait d'affaire pour retrouver sa liberté. Il referait sa vie, mais pour le moment il fallait se décider... La facilité se présentait sous forme de devoir, de sacrifice. Aux « Erables », il serait accueilli. On lui soignerait son enfant. Si Elisabeth guérissait... Et si elle ne guérissait pas ?... Il n'allait pas, toute sa vie, ne vivre que pour s'adapter aux autres.

— Je resterai, dit-il enfin. C'est la seule façon de sauver les « Erables »... Puisse le retour d'Elisabeth ne pas trop tarder...

Cette phrase terminait le débat. Elle laissait entendre que le docteur Ronquières avait entrevu le risque. Il l'acceptait et s'installait. Il n'y avait plus rien à faire. L'intervention du Père Lénard serait inutile. Il ne restait qu'à faire confiance à la loyauté de l'homme. Marie-Jeanne se borna à dire :

— Les gens ne se rendent pas toujours compte de ce qu'ils demandent !

— Je suis sûre qu'ils savent ce qu'ils font ! reprit Francine, dissimulant à peine son bonheur.

La nuit, les deux hommes eurent l'occasion d'échanger quelques réflexions. Ronquières se débattait, en pleine révolte et le Père Lénard pensait qu'il pouvait aider le jeune médecin à résoudre le problème dans le sens le plus noble.

À voix basse, comme si la dépouille du père, dans la pièce voisine pouvait entendre cette conversation, le docteur continua pendant longtemps à se plaindre de ce que rien n'était prévu pour un cas comme le sien, dans la religion que le jeune jésuite lui proposait.

— Je suis dur et injuste, fit-il, soudain. Pardonnez-le moi.

— Je sais que vous souffrez.

— Et je ne veux pas admettre que je doive souffrir ainsi toute [377] ma vie ! Je me défends. N'ai-je pas le droit de vivre comme tout le monde ? Je ne me sens pas l'âme d'un Van Meenen...

— Tout de même, docteur, la question n'est pas simple. Ce n'est pas par une suite d'événements, dont vous êtes la victime, que vous vous trouvez ici, ce soir, à discuter avec moi votre situation tragique. Cette situation est inscrite en vous.

Les paroles du Père Lénard tombaient comme les pierres d'une lapidation. Chacune atteignait le médecin à un endroit vulnérable. Il se rappelait la conquête d'Elisabeth, par domination et par dépit. C'est ce jeu-là, ce plaisir dur et méchant d'un soir, qui l'avait amené ici, et rien d'autre. Il eut un geste, comme s'il voulait soulever un poids qui l'oppressait. Il s'accouda, les yeux tournés vers le sol, et ne répondit pas.

— Inscrits en moi ? reprit-il à la fin.

— Si vous aviez su pardonner à Hélène, docteur, vous n'auriez pas choisi Elisabeth si différente d'elle, si lointaine, peut-être si difficile à conquérir... Et vous souffrez maintenant de... Puis-je m'exprimer ? Eh bien, il me semble que c'est surtout parce que vous ne pardonnez pas à Elisabeth...

Avec une rapidité surprenante, la réponse vint :

— Ah, celle-là ! pardonner à Elisabeth... Mais que pardonnerais-je ? Que m'a-t-elle fait ? Qu'aurais-je à lui pardonner ?

Pendant qu'il parlait, une voix lui demanda : « Pourquoi t'en es-tu pris à son portrait ? » Et, tout haut, il continua :

— Non, j'en suis réduit à m'en vouloir à moi-même, à accuser ma faiblesse, ma passivité...

— Je sais... je vois... Pourtant, Elisabeth existe.

Et si je le voulais, je ne pourrais même pas divorcer... Je suis lié à une aliénée et rien ne peut me délivrer, voila la vérité toute simple, irréfutable. Ce sont là des choses que je ne puis dire qu'à vous. Est-ce que vous voyez un principe, Père Lénard, au nom duquel je doive me considérer comme moralement astreint à vivre désormais comme un veuf, comme un célibataire ?

— Pour vous exprimer de cette façon vous avez déjà, un instant, supprimé Elisabeth en vous, répondit le Père Lénard. Ce qui est inacceptable, c'est que vous me parliez maintenant en [378] votre nom seul, alors que vous êtes, deux. Et vous êtes deux. Vous restez deux. Si Elisabeth était bien portante et que, délibérément, elle se détachât de vous, la question serait autre. Mais Elisabeth, pour le moment, a besoin d'une protection, il faut qu'elle puisse compter sur vous, comme l'enfant sur ses parents. C'est infiniment simple. Il n'y a pas de principe. Il y a eu votre engagement qui entraîne votre protection. Le principe ne pourrait qu'invoquer cet engagement.

Le docteur Ronquières ne savait que répondre ; il ne désirait pas se rendre.

— Je dois vous paraître terriblement égoïste.

— Il ne s'agit pas d'égoïsme, docteur. Vous vivez la situation de milliers et de milliers d'êtres humains, qui passent par les mêmes difficultés, le même drame. Je ne vois rien de déshonnête à être sincère avec soi. Mais au point où vous en êtes, vous ne pouvez vous en tirer que par l'amour...

— Amour ? Mais comment voulez-vous parler d'amour, dans de telles conditions ?

— Quand je dis amour, j'entends une attitude qui laisse à autrui une place dans votre vie. Il fut un temps où Elisabeth, devant vous,

bénéficiait de cette attitude. Le christianisme vous demanderait de continuer à l'en laisser bénéficier...

— Mais me suis-je fait si mal comprendre, Père Lénard ? Il est clair que personne ne songe à abandonner Elisabeth, à lui retirer la protection, comme vous dites... Vous savez que je ne regarderai jamais à payer ce qu'il faut, à veiller à ce qu'elle soit bien traitée...

— Oui, cher docteur, je le sais bien. Mais c'est tout de même à ce stade-là qu'on discute, un jour, si cela vaut bien la peine de dépenser tant d'argent, de sacrifier tant d'heures de travail à soigner une incurable. Ce calcul, Alexis Carrel l'a déjà fait dans *L'homme, cet inconnu*.

— Vous préconisez une solution mystique, que j'appelle subjective et sentimentale... Mais j'ai le droit d'être objectif, de peser le pour et le contre... Avec Carrel, je ne suis pas en si mauvaise compagnie... Mais au fond ma révolte n'est que verbale. Je sais [379] bien, Père Lénard, que je ne me libérerai pas. J'accepte ma situation et, en reprenant ce poste, ici aux « Erables », je me suis engagé publiquement, je consomme l'acte qui m'éternisera dans ma misère... Non, je n'ai pas l'intention de me dérober. Je constate seulement que je me résigne à la faiblesse, à l'absurde, que je ne me comporte pas en homme vraiment libre. Et pourtant je me suis trompé. Seule une femme comme Hélène aurait pu...

Il n'acheva pas. Il remarquait qu'en parlant d'Hélène il avait évoqué Francine, l'avait imaginée dans ses bras, avait pris le goût de sa bouche, promené son bras sur la cambrure de ses reins...

Comme s'il eût deviné sa pensée, le Père Lénard ajouta :

— Votre fidélité ne s'adresse pas nécessairement à Hélène seule, mais à un certain type, un certain mode de vie, à un certain mode, peut-être, de sensualité... C'est une fidélité à vous-même. Cela peut être une forme de regret, une insinuation d'un désir.

— Oui, dit-il, c'est difficile.

De nouveau, il se sentait coupable ; de nouveau il mesurait son incapacité à se conduire selon le type d'honnête homme qu'il désirait incarner. Le prêtre venait de parler du désir. C'était là, au fond, son grand problème du moment... Mais comment l'avouer à ce religieux ? Il ne comprendrait pas. Tout de même, il reprit :

— J'imagine, Père Lénard, que je dois vous paraître bien singulier. Je sais bien que je suis un homme faible. Je me dis aussi, à vivre parmi vous, que je n'ai pas la même allure morale. Il y a des coins en moi, qui m'attristent et m'épouvantent. J'essaie de me libérer de l'étreinte d'Elisabeth, de cet affreux sentiment de faute qui est né en moi, avec l'éclosion de sa maladie... Ma raison me dit que j'en suis innocent et tout mon être me crie ma culpabilité. Je veux arracher ces pages... Je les nie, je les rejette... j'ai fini par comprendre...

Il se déroba à lui-même la fin de la phrase. Le Père Lénard comprenait que le jeune médecin n'irait pas plus loin dans ses confidences. Il venait d'atteindre un moment de grande sincérité et de loyauté envers soi-même. Et sa détresse apparaissait dans toute son étendue. Comment aider cet homme ?

[380]

À ce moment, le religieux éprouvait l'inanité de tout comportement imposé du dehors, au nom de principes ou de règles. L'homme vivant, qui était là devant lui, en pleine révolte, était bien capable d'apprécier encore certaines choses, était capable d'un comportement convenable. Mais il fallait trouver la solution à la situation concrète qu'il vivait en cet instant. Aucun principe, même le plus solide, ne pouvait servir tel quel. Ronquières le regarderait comme une abstraction, non sans valeur peut-être, mais sans pertinence. Un homme réel, c'était tout de même fort différent de ce qu'il imaginait à travers sa théologie morale. Il devait y avoir une solution, il devait y avoir un moyen de montrer à cet homme que le chemin suivi n'était pas celui de la libération, qu'il s'égarait davantage.

Une sagesse s'élaborait lentement en lui. Croyant ou non, à mesure qu'il se rapprocherait ou s'éloignerait du comportement idéal, il se rapprocherait ou s'éloignerait de Dieu. Cet homme cherchait. Il voulait trouver lui-même et refusait l'aide d'autrui.

Dans le silence nocturne, on entendit des cris de faisan. Et, d'un commun accord, les deux hommes laissèrent dévier la conversation vers la psychologie du chasseur...

Lorsque Marie-Jeanne, avant de se rendre en ville, pour préparer le deuil, avait annoncé à la clinique la mort de son père, elle avait prié la sœur secrétaire de prendre quelques précautions, afin qu'Elisabeth n'apprît pas cette nouvelle. La famille viendrait l'en avvertir elle-même, les funérailles terminées. C'était le docteur Harribat qui lui avait conseillé d'agir de la sorte. Marie-Jeanne conservait vaguement l'idée que les troubles de sa sœur avaient une origine freudienne, et Jean Harribat le savait. L'indifférence avec laquelle Elisabeth accueillerait l'annonce de ce deuil, la guérirait sans doute de cette conviction.

Mais les choses ne se passèrent pas ainsi. Le soir même, tout le personnel, laïc et religieux, connaissait le décès, et ce n'était pas une nouvelle ordinaire, ainsi que l'avait précisé madame Louckx. C'était le démon lui-même qui s'était chargé de venir [381] enlever cette âme qui n'avait pas encore trouvé son chemin. La directrice de la clinique ignorait ce qu'était l'Œuvre de la Dernière Croisade, mais ce ne pouvait être qu'une œuvre excellente ; on prierait aux intentions du défunt. C'est de cette manière que Sœur Alphonsienne et Sœur Colette connurent la mort du docteur Van Meenen. Une avalanche de détails inédits vint compléter le récit. Tout ce que mademoiselle Deleuze avait raconté depuis des semaines, amplifié par madame Louckx, s'épanouissait maintenant dans un terrain favorable. L'orgueil caractérisait cette famille et tout démontrait à quel point ces névropathies découlaient du péché. Quelqu'un signala, d'ailleurs, que cette madame Elisabeth, à son entrée, était une hystérique. Que le démon fût derrière ces apparences, il n'y avait pas l'ombre d'un doute. C'était une femme à exorciser.

Sœur Alphonsienne écoutait, la mort dans l'âme. Insensiblement, elle s'était rapprochée de Sœur Colette et, aussitôt qu'elle put lui parler, lui dit :

— Je pars, je suis malade de les entendre...

Elle sortit discrètement. Sœur Colette resta pour ne pas attirer l'attention.

Elle observa, avec étonnement, que tout le monde ne participait pas à la conversation. Un grand nombre des religieuses présentes ne parlaient pas ; et l'impassibilité de celles qui avaient le plus d'expérience et qui étaient connues pour leur dévouement était caractéristique. Elles n'approuvaient pas, mais, sans doute, savaient-elles qu'il valait mieux



laisser parler les autres. Sœur Lucile et son groupe de ferventes, célèbres pour la régularité avec laquelle elles abandonnaient leurs malades, au premier son de cloche, pour se rendre aux exercices pieux, se répandaient en commentaires éloquents.

— Qui donc est cette madame Louckx ? Elle se mêle de tout dans la maison... ? demanda Sœur Colette, dès qu'elle fut rentrée. Sœur Alphonsienne sourit, avec une moue désabusée :

— C'est simple ; c'est une de nos anciennes malades... Elle a [382] déjà fait deux séjours dans la maison. Aussitôt qu'elle se calme, on la laisse bien vite partir... c'est une peste dans l'établissement.

— Mais il semble qu'on l'écoute tellement ?...

— Elle-même a énormément de relations... Elle est Présidente de... je sais qu'elle est présidente d'un tas de choses... Elle est victime de son dévouement... On dit que ce sont ses nerfs qui sont faibles...

— Ah...

— Oui, c'est tout...

Sœur Alphonsienne souriait toujours. Elle regardait Sœur Colette avec une sorte de sympathie, qui semblait vouloir lui dire : « Est-ce que vous commencez à vous rendre compte ? ... » Mais l'autre restait songeuse, interrogative, perplexe. Sœur Alphonsienne conclut :

— On en a assez pour ce soir, n'est-ce pas vrai ? Chaque fois que je vois de près la vraie bêtise, la bêtise puissante, organisée, il me prend une mélancolie noire, je me sens petite, infime ; j'éprouve l'impression d'avoir gaspillé ma vie... J'aurais dû fuir tout de suite, tout à l'heure. Mais taisons-nous, voici l'heure du grand silence.

Elles firent ensemble, comme chaque soir avant de se coucher, l'inspection des portes et des fenêtres. Tout allait bien. En traversant la salle de jour, dans une obscurité presque totale, elles virent que le poste de T.S.F. était encore allumé. Le cadran orange se dessinait, dans l'ombre, familièrement... Elles s'approchèrent, pour le fermer. De tout près, on entendait faiblement un journal parlé. On parlait du Négus. Elles écoutèrent un instant. Peut-être la guerre avait-elle commencé, là-bas. Mais ce n'était pas cela : HaiÉ-Sélassié avait inauguré aujourd'hui

d'hui, à Addis-Abeba, devant les ambassadeurs étrangers, une prison modèle...

— Vous savez comment c'est, vous, Sœur Colette, une prison modèle ?

Mais Sœur Colette vit que la question ne demandait pas de réponse.

[383]

Cette nuit-là, Sœur Colette ne trouva pas facilement le sommeil. Avec l'annonce du deuil, un espoir nouveau de rencontrer Maurice très prochainement avait fait irruption en elle. Elle s'efforçait de n'y pas songer, mais à chaque détour de sa pensée elle retrouvait cette image.

Tout était remis en question. Elle n'avait pas fait de vœux définitifs qui l'eussent empêchée de quitter le couvent. Seulement, il fallait se décider. Ce soir, du moins, il lui semblait qu'elle réalisait un progrès en prenant conscience de cette indécision. Un progrès ? Oui, si l'on veut. Ce progrès comportait une acquisition claire : la vie au couvent était différente de ce qu'elle avait imaginé. Différente ? Ce n'était pas le mot juste, mais le mot juste était difficile à trouver... Avec une intensité hallucinante, quelques vérités s'imposaient à son esprit, si claires, qu'elle ne voulut pas laisser passer cette révélation unique. Vers minuit elle se leva et elle écrivit, sans date :

« Je me suis trompée, comme une enfant, lorsque j'imaginai qu'en entrant dans la vie religieuse j'entrais dans une communauté où je serais accueillie, en vue de réaliser le triomphe d'un idéal. On n'entre pas dans une communauté. On entre dans une troupe, on se juxtapose à des inconnus qui marchent dans la même direction, on se met plus ou moins heureusement au pas. Peut-être qu'au fond de moi-même je cherchais une solution facile. Sortant de mon adolescence, désertant la maison et le monde qui la représentaient, j'aspirais à trouver ce que j'appelais une demeure, la demeure du Père, comme on nous disait. Dans cette demeure, je connaîtrais l'abri, l'affection totale où nous construirions ensemble, sans nous presser, la maison de Dieu. Je le vois maintenant : le sacrifice réel, je ne savais pas ce que c'était ; j'imaginai courir, au contraire, vers une plénitude, du sein de laquelle je m'élancerais. Mais on commence par rencontrer des « cadres », des

supérieurs qui remplissent une fonction. Ils la remplissent comme-ils peuvent. Ils sont tenus par un ensemble d'obligations et de circonstances qui dépassent leur personnalité. Leur âme est inaccessible.

Vous entrez comme une recrue ; on vous assure le logement [384] et la nourriture, on vous supprime tous les problèmes, on pense pour vous, on ordonne, on dispose de vous, on vous trace des devoirs, qui facilitent et ennoblissent la passivité. On vous prépare les aliments spirituels les plus propres à vous tenir en cette servitude, qu'on appelle servitude au Christ, et qui est, en réalité, la servitude à l'association qui vous emploie.

Mais est-ce pour cela que je suis entrée ici ? J'espérais un home, je le reconnais. J'ai trouvé une maison de solitude, de solitude invraisemblable...

Presque jamais je n'ai eu l'occasion de suivre un mouvement noble de mon être ; presque jamais je ne fus réellement écoutée par un supérieur. Je ne puis rien attendre et je suis déjà classée comme une pestiférée. Mais je ne suis pas seule dans ce cas. Je l'ai bien senti, ce soir, à travers le silence hostile des meilleures, au réfectoire. Beaucoup d'autres ont dû s'engager avec les mêmes illusions que moi, subir le même désenchantement et sont restées. Au milieu de cette solitude, malgré l'exploitation dont elles sont l'objet, et dont elles sont conscientes comme moi, j'en suis sûre, elles ont trouvé une voie. C'est, je suppose, d'avoir pu renoncer à l'accueil, de s'être résignées à ne jamais avoir ni chez soi, ni milieu affectueux et compréhensif.

Elles sont arrivées à une certaine fierté, à une certaine indépendance, à cette puissance de ceux qui n'attendent rien et ne demanderont rien. Et sûrement, très sûrement, elles en sont revenues à leur premier drame, tout à fait personnel, à croire que leur sacrifice individuel, inconnu, méconnu, a une valeur en soi, portera des fruits, leur donnera une compréhension et une vision de la vie, de plus en plus proche de celle qu'une perfection absolue nous aurait procurée d'emblée. Je suis sûre, par exemple, que Sœur Alphonsienne a, depuis longtemps, trouve Dieu, a, depuis longtemps, renoncé à voir ce qu'elle réaliserait, s'acharne à réussir sa vie secrète et, dans l'orbe de celle-ci, à répandre autour d'elle toute la bonté qu'elle peut dispenser sans trop tenir compte de la discipline et des interdictions de la communauté.

La vie religieuse, je le vois, je le sens, nous oblige à réussir seules notre vie, nous oblige à accéder à l'héroïsme continu. Je [385] commence à entrevoir que ce mot « héroïsme » est quelque chose de terrible. J'entrevois, aussi, combien le destin de l'homme est solitaire, et que le plus grand combat, c'est celui que cette solitude nous oblige à soutenir contre elle. Aucun être ne peut parcourir à ma place ce chemin de la vie, ni ici, ni ailleurs. Il, faut parcourir la route seul. Je ne puis pas arriver à modifier mon milieu, mais il faut que je reste intacte, que j'arrive à la fin de mon existence, avec toutes mes facultés humaines, avec toutes mes aptitudes de femme, sans avoir jamais rien sacrifié à ma facilité ou aux apparences.

Réussir sa vie, ce n'est peut-être que cela : être restée intacte jusqu'au bout. La virginité c'est cela. Sœur Alphonsienne est ce que j'appellerais une sainte. Mais je n'ai pas de quoi lui ressembler. Si je reste, je ne puis avoir aucune illusion sur ce qui m'attend. Qu'est-ce donc qui nous pousse à nous aventurer ainsi dans des terres brûlées et désertiques ? Je me demande si je suis faite pour une telle vie ?... Ce matin je me suis surprise à m'imaginer dans le corps de sa femme, d'Elisabeth. Je me suis encore surprise à jalouser ses formes. C'est une faiblesse qui porte son châtiment en soi. Et pourtant il m'aimait... Oh ! Quand je pense qu'elle mourra bientôt, car elle ne pourra pas mener sa grossesse à terme, et qu'une nouvelle fois je devrai le laisser se tourner vers une autre... »

Mais elle biffa soigneusement ces dernières phrases. Avant de refermer le cahier, elle s'imagina ce qu'il dirait lorsque leurs yeux se rencontreraient, lorsque son regard tomberait sur ses lèvres, où si souvent...

L'état mental d'Elisabeth restait stationnaire. Elle ne communiquait avec l'entourage que sous forme de protestations et de refus. C'est quand on la dérangeait dans sa tranquillité et son mutisme qu'elle réagissait.

— Vipère ! vociférait-elle alors entre les dents. Puis elle répétait ce mot un grand nombre de fois, tout en paraissant y penser de moins en moins. Et quand toute charge affective avait disparu, [386] elle se tai-

sait. Sa main droite ne cessait pas de compter ses doigts ; mais c'était devenu une sorte de tapotement sur la pulpe du pouce, une sorte de jeu, apparemment dépourvu de sens. Les journées ne lui paraissaient ni longues ni courtes, car tout ce qui arrivait était adapté à son rythme intérieur. Pour les autres, elle était toujours madame Elisabeth, invariablement revêtue de vert jade, étendue symétriquement au lit, regardant devant elle, les yeux vagues, fixés au delà des yeux qui s'efforçaient d'entrer en contact avec les siens.

De la main gauche, libre, il lui arrivait de pincer, d'un geste aussi rapide qu'un coup de bec de perroquet, toute personne qui, imprudemment, s'approchait de trop près.

Mais ces incidents ne troublaient pas sensiblement sa vie intérieure. Les voix, qui lui avaient transmis tant de messages, et manifesté tant de sentiments divers, notamment celle du Silésien, se taisaient pendant de longues périodes, sans qu'elle s'inquiétât. Leur retour brusque ne l'intéressait pas davantage.

Elle restait des journées sans penser à sa royauté égyptienne, sans évoquer son nom de jadis. Celui-ci paraissait perdu... Insensiblement elle s'était dissoute dans la vie ambiante, était devenue l'âme du monde, n'adhérait plus à la matière que par quelques détails, comme la pesanteur. Elle avait suivi cette dissolution, avec curiosité et amusement d'abord, puis avec une sérénité indifférente

et hautaine. Quant à tous ces êtres qui s'agitaient autour d'elle, les « existences » comme elle les appelait au début, ils n'étaient que des reflets d'existants, des émanations de sa propre vie. Mais rien de tout cela n'était organisé en son esprit. Sa pensée fuyait devant l'effort de réflexion, ne se laissait pas concentrer ni conduire, créait sans cesse, dans un insaisissable élan.

Il y avait des périodes claires et des périodes sombres. On allumait les lampes et on les éteignait. Il n'y avait plus de jours. Il n'y avait plus d'heures, mais des habitudes créées à mesure qu'on les vivait. Il n'y avait plus de temps, mais la durée prenait votre allure, s'accélérait ou se ralentissait à votre convenance, comme dans les dessins animés... C'est en regardant une branche de hêtre rouge, en face de sa fenêtre, qu'elle avait su comment le monde [387] était devenu sa chose. Car, comme une feuille pourpre se détachait, elle reconnut que c'était par

son ordre, par l'influence de sa pensée. Il y avait, ce jour-là, de beaux nuages, ils voguaient au gré de son désir, et elle avait dit :

— C'est bien, nuages...

Tous les bruits qui survenaient dans la salle, l'entrée des infirmières, le service des repas, elle les reconnaissait comme des émanations de son vouloir, réalisées sitôt exprimées, sans intervalle d'attente...

Le moindre de ses gestes se répercutait à l'infini, remontait jusqu'à la création du système solaire. Le monde lui appartenait. Elle s'étonna de la simplicité avec laquelle elle accepta cette nouvelle. Que ferait-il sans moi, se dit-elle et soudain, à la pensée de ce qu'il arriverait à ce pauvre monde, à ces milliers de pâles existants, qui se croyaient vivants, si elle cessait un instant de les créer et de les soutenir, elle se mit à rire aux éclats... Elle s'amusait et surveillait les expressions des visages :

— Pour sûr, ils sont en train de dire que je ris comme une folle !

Cette idée accrut son hilarité. Puis, elle l'oublia soudain. Une autre idée venait de lui traverser l'esprit : si elle s'arrêtait de penser, le monde s'arrêterait. Elle allait essayer : « Ils vont en faire une tête ! » se dit-elle. Elle voulut commencer sur-le-champ. Mais, chose extraordinaire, il n'y avait pas moyen de s'arrêter de penser. Elle faisait naître les événements, présidait à la chute des feuilles, bon gré, mal gré...

— Pas un cheveu ne tombe sans ma permission ! Quelle loufoquerie ! Mais l'événement étant là, elle ne pouvait pas faire qu'il ne fût pas et ne suscitât d'autres événements. Parfois Elisabeth trouvait que c'était fatigant. Est-ce qu'on imagine ? Commander à l'univers ! Alors, elle fermait les yeux. Une grande partie de la journée, elle tenait ainsi les yeux fermés, pour se reposer de sa fatigue de démiurge. L'éternité aussi lui appartenait.

Une de ses premières fugues en dehors du temps eut lieu tandis que, tout éveillée, elle se mit en tête de retrouver une dent, la seule d'ailleurs qu'elle eût perdue. Elle avait revécu le moment [388] où, vers douze ans, elle était allée chez le dentiste. La carie était trop avancée ; il fallut arracher cette molaire. L'homme lui avait remis la dent arrachée, enveloppée dans un morceau de papier de soie, en disant.

— Ne la perds pas, surtout !...

Et, négligente, elle avait dû la perdre, puisque maintenant, à cette heure décisive, elle ne savait plus où elle avait pu la déposer... Son esprit avait suivi la trame du souvenir ; il avait fouillé tous les tiroirs, vidé la maison. Il s'était insinué dans les siècles, jusqu'à Aménophis... Quelle idée de chercher une dent perdue parmi les siècles. Mais l'idée avait beau être baroque, elle continuait. Elle chercha à travers les dix mille ans qui avaient précédé les Pharaons, traversa la période où les Egyptiens ne connaissaient pas encore le cuivre. Elle chercha cent mille ans encore, traversa toute l'époque glaciaire. Les nègres dansaient le cake-walk sur *l'île-de-France*, exactement comme aujourd'hui, pensa-t-elle, et quelqu'un lui cria au passage qu'à cette époque Cécile Sorel avait déjà un certain âge... Elle traversa encore un million d'années et elle retrouva sa dent dans les tiroirs, enveloppée dans un morceau du *Petit Parisien* ! Mais elle ne put la prendre, car Rainer-Maria Rilke s'en était emparé avant elle et, la plaçant sur la pointe, il y avait déposé son cœur. Assis sur la berge, il regardait ce cœur saignant décrire des phrases ajustées au dixième de millimètre dans les profondeurs de l'abîme. Maintenant elle suivait sa molaire bien plus facilement, grâce à la tache rouge du cœur de Rilke. Elle traversa encore un million d'années. Ce cœur saignait toujours. Une goutte de sang tombait de temps à autre sur le sol, dans un pays où il n'y avait plus que des loups, qui avaient pris la forme d'un poème symbolique...

Les loups accouraient et, de leur langue rose, ils léchaient cette goutte de sang. Sur tout le trajet, il se formait ainsi une ligne de loups qui, ayant goûté ce sang, levaient la tête vers le Ciel en découvrant toutes leurs canines comme des hommes qui assistent à un match de boxe. Finalement Rainer-Maria Rilke ne pouvait plus suivre son propre cœur, à travers ces milliards de jours. Mais le cœur continuait à saigner, par habitude, et il ajustait [389] toujours les phrases au dixième de millimètre, ces phrases que personne ne pouvait plus lire. Mais tous ces loups, de plus en plus nombreux, disposés en décuple file sur le trajet du cœur du poète, formaient dans le savoir des phrases immortelles, qui s'effaçaient à mesure qu'elles s'écrivaient. Au télescope, Rilke percevait, de temps à autre, leur fugace immortalité. Mais il se demandait ce que son cœur pouvait écrire tout seul, si loin. Il ne savait pas que tous les poètes s'asseyent volontiers sur la berge, et que, voyant passer un cœur saignant, ils s'imaginent que c'est le leur. A un moment donné, Rilke ne fut plus certain que c'était son propre cœur,

et il l'abandonna à son sort. Elisabeth aurait bien bousculé ce cœur, pour reprendre sa dent. Ce n'était plus qu'un cœur d'homme, et les loups seraient bien aises de le manger. Mais ce ne fut pas facile. Quand il se sentit abandonné du poète, ce cœur se mit à trembler. Il perdit contenance et voulut écrire pour son propre compte. Il écrivit : « Mes frères, je vous en prie, ne soyez pas assoiffés du sang du juste, apprenez à lire, étudiez votre catéchisme, écoutez la voix du poète... »

Il voulut écrire en caractères d'imprimerie et, du coup, dut revenir plusieurs fois à la même place... En terminant le dernier mot, il buta contre un accent et fut mangé... Alors Elisabeth se plaça à pieds joints sur la dent et continua de remonter le cours des temps. Après cent millions d'années, elle se retourna. Les loups ne la suivaient plus puisqu'il n'y avait plus de sang. Ils s'étaient mis à se battre, à l'endroit où le cœur de Rainer-Maria Rilke était tombé et ils s'entre-tuaient. À l'horizon, on voyait ainsi une immense montagne de loups morts et, sur leurs cadavres, il en arrivait toujours d'autres. À défaut du sang de Rainer-Maria Rilke, ils buvaient le leur et ils se disaient : « Ne soyons pas trop difficiles... on va dévaluer le franc. »

Il se fit un bruit. C'était comme un bruit de mutation brusque. Elisabeth ouvrit les yeux. Elle était dans l'éternité. A côté d'elle, la petite servante Maria lui présentait un morceau de chocolat :

— Ne vous agitez pas ainsi, Madame, lui disait-elle.

S'agiter ? Au même moment elle songeait à sa dent, se découvrait [390] d'un seul mouvement et, de la main, à tâtons, sous la plante des pieds, se mit à chercher.

La petite ne comprenait rien.

— Ma dent, où est ma dent ?

— Mais, Madame, vos dents ne sont pas là...

— Ma dent, que j'ai fait arracher quand j'avais douze ans, petite sotté...

— Mais, Madame...

— Où est la montagne de loups ?

La petite Marie eut peur.

— Là-bas, Madame, là-bas...



Mais Elisabeth se rendit compte que c'était elle-même qui formait l'âme de la petite, qui mouvait ses muscles, qui parlait par sa voix...

— Je suis celle qui est...

— Oui, Madame. Je vous en prie, couvrez-vous et dormez...

Ainsi, un mélange inouï de rêve et de réalité, une perte totale du contrôle du temps, une méconnaissance du milieu et des personnes, des rêves échafaudés sur ces décombres, mais utilisant les richesses antérieures, et répondant aux grandes préoccupations de son âme, plaçaient Elisabeth dans un monde irréel et merveilleux, mais lui donnaient par moment un maximum d'égarement.

Elle se disait Dieu. Elle se disait reine d'Égypte. Elle se disait le Grand Tout. Elle s'identifiait à l'Univers. Une partie de son moi vivait un million d'années plus tôt qu'une autre. Tout cela était pour elle fort naturel et fort acceptable. Mais, pour son entourage, cela paraissait le summum de l'aberration et de l'orgueil maladif.

Sa voisine, une persécutée hallucinée, mais assez lucide, demandait de temps à autre, ironiquement, aux assistantes et même à la sœur :

— Vous savez où nous sommes ici ? Dans le Domaine du Paradis Perdu. Et nous sommes cadastrés dans l'éternité...

Cette facétie lui paraissait tellement comique qu'elle s'en réjouissait pendant des heures.

Quand Elisabeth, par hasard, entendait ces réflexions, qui revenaient [391] comme des tics, elle souriait. C'était elle qui dirigeait le cerveau de cette malheureuse. Ce qu'elle disait n'était pas mal, au fond... Mais, pour la plupart des malades, et pour les assistantes, madame Elisabeth, à cause de son mot : « vipère », de sa robe de chambre et du titre d'un roman d'aventures de Basil Carey, était surnommée : « Le serpent de jade »...

Pourtant, elle perdait une partie de sa sensibilité physique, et se négligeait. Souvent ses mains étaient bleues. Sa lèvre supérieure formait maintenant une moue continue. Le visage, peu à peu, prenait un masque d'impassibilité haineuse. Un reste de distinction naturelle, une lingerie plus fine que celle de ses compagnes, l'empêchaient de faire déjà figure d'épave. Seuls des soins continuels maintenaient autour

d'elle une certaine apparence. Sœur Colette veillait de près à ces détails, mais désespérait de rencontrer son âme. Sœur Alphonsienne lui avait dit, des dizaines de fois, qu'il était inutile de songer à changer quoi que ce soit à une maladie mentale par des paroles ; elle ne s'y résignait pas. À la moindre occasion, elle était amenée à dire :

— Voyons, Madame, ne raisonnez pas ainsi... Soignez-vous... Vous êtes si raisonnable, pourquoi vous prétendez-vous immortelle, vous savez aussi bien que moi que ce n'est pas vrai...

Mais madame Elisabeth continuait de plus belle, et c'était à Sœur Colette d'être entraînée dans ce monde vertigineux... ce monde qui lui paraissait le comble du désordre et de la folie...

Le lendemain matin, avant même que les religieuses n'eussent repris le service bien en mains, les malades, de connivence avec les petites assistantes, se mirent en devoir d'apprendre la nouvelle de la mort de son père au « serpent de jade ».

Madame Elisabeth, égarée comme toujours, les cheveux retombant en désordre sur la figure, regardait la fenêtre d'un air distrait, tandis que le petit groupe s'affairait autour d'elle. Quelques bribes de phrases arrivaient jusqu'à sa pensée et y suscitaient de baroques associations. Elle ne se débarrassait guère de cette image d'elle-même, à pieds joints sur sa dent, parcourant l'immensité des [392] temps. Si ces gens, qui l'entouraient, étaient des âmes ou des êtres humains, ou les deux ensemble, elle n'en savait rien. Ils faisaient ce qu'elle désirait, et elle les entendait lui raconter ce qu'elle leur suggérait. Il y avait un million d'années que c'était arrivé. Elle avait vécu mille vies, et ils étaient toujours là, à lui raconter une histoire de revenant. Ses doigts continuaient à jouer sur le pouce : elle les examina. C'était la seule certitude qu'il lui restait d'être vivante. Tout à coup elle » se demanda si c'était bien son vrai corps qu'elle habitait, si elle ne s'était pas trompée ! comment avaient-ils pu la maintenir en vie pendant les millions d'années, comment se faisait-il que les choses eussent si peu changé. Une angoisse pure, née du mystère, surgit soudainement en son âme.

— N'oubliez pas, avant de mourir, dit-elle, haletante, de laisser ouverte la distribution d'eau... Qu'est-ce que je ferais ici sans eau pendant une éternité ?...

Tout à coup, sa solitude se fit plus terrible : elle était enterrée vivante au centre de l'univers abandonné. Elle bondit de son lit, hagarde, prête à se sauver, mais ne sachant où aller et criant, comme dans un rêve, d'une voix informe :

— Je veux les rejoindre...

En proie à une terreur panique, elle se lança vers la porte du dortoir, fit des efforts désespérés pour l'ouvrir et, avant que les autres malades, stupéfiées, fussent venues la contenir, elle avait chancelé, à bout de souffle, et s'était affalée sur le linoléum.

— J'ai peur... J'ai peur...

Pendant que les autres la recueillaient et la portaient au lit, lointaine, absorbée, elle se mit à compter de la main gauche.

— Laissez-moi tranquille...

À peine eut-elle parlé qu'elle perdit connaissance. Étendue en travers du lit, tous les muscles relâchés, on eut dit une morte. A ce moment, Sœur Colette survint.

— Que se passe-t-il ? s'informa-t-elle. Lorsqu'elle vit madame Elisabeth si pâle, le nez tiré, en état de syncope mortelle, elle s'effraya. On ne percevait plus le pouls. La malade ne respirait plus.

[393]

— Que lui avez-vous fait ? demanda-t-elle, énervée.

— Rien, on lui a simplement annoncé que son père... C'est cette nouvelle qui a dû l'émouvoir... L'émotion... c'est une sorte d'émotion...

Sœur Colette se trouvait seule dans le pavillon, Sœur Alphonsienne était encore à l'église.« Il n'y avait de secours à demander à personne. Avant qu'un médecin n'arrive, Elisabeth serait morte dix fois. Sœur Colette hésita un instant. Le pouls ne revenait pas ; le nez se tirait davantage.

— Vous ne voyez pas qu'il est mort, le Serpent ? dit sa voisine, observant la scène de son lit. Elle est en train de grimper quatre à quatre le premier étage de l'éternité... La voilà immortelle pour de bon...

Mais les autres malades ne s'amusaient plus.

— Chacune à sa besogne, avait ordonné Sœur Colette. Vous avez été méchantes comme des pestes...

Elle retint seulement Caulens, qui avait été jadis garde-malade.

— Faisons la respiration artificielle...

Sœur Colette remarqua à quel point les muscles étaient relâchés. Ils opposaient moins de résistance que ceux d'une chloroformée.

« L'enfant va mourir ! pensa-t-elle. Cela ne peut plus durer... »

Et remettant les bras de la malade aux mains de Caulens qui, en proie à une sorte de joie morbide, ne pouvait s'empêcher de faire des réflexions saugrenues et de rire, à mesure qu'elle constatait que les manœuvres ne réussissaient pas, elle ajouta :

— Pour l'amour de Dieu, Marie, tais-toi. Continue ! N'arrête pas une seconde...

Sœur Colette courut vers la petite pharmacie d'urgence, voulant y chercher un peu d'adrénaline. Elle ne trouva, dans la boîte, que des ampoules de suprarenidine, et comme c'était un nom qu'elle ne connaissait pas, n'osa pas l'employer. Elle n'avait pas l'habitude de ces tiroirs et ne s'y retrouvait pas. Enfin, voici la Coramine, c'était juste ce qu'il fallait. Mais la boîte ne contenait que quelques ampoules de cardiazol, médicament qu'elle ne connaissait pas non plus : toutefois, il y avait un petit billet écrit par Sœur Alphonsienne : « *Même chose que Coramine, pour le [394] cœur et la respiration.* » Vite. Vite. En un clin d'œil, la seringue fut remplie, il y avait presque trois centimètres cubes...

Sœur Colette ne voulut pas perdre de temps à chercher de l'alcool et de l'ouate. Et elle, qui défendait toujours aux autres de courir et de s'agiter, même dans les cas les plus graves, s'en retourna avec précipitation vers le lit.

— Si j'avais de l'adrénaline se disait-elle. Espérons que ceci agira !

Sœur Colette piqua dans la cuisse.

— Quelle belle femme, dit Caulens. Si René avait vu ces jambes-là.. Il me disait toujours, quand nous nous promenions rue Neuve, en

regardant les passantes : « Regarde un peu les jambes qu'elle a. » Oui, il était comme ça, René...

— Tais-toi, voyons...

— N'oubliez pas d'aspirer avant de commencer, Sœur Colette, vous êtes tellement pressée...

Mais la seringue était déjà à peu près vide. La religieuse se rendit compte que, dans sa hâte, elle avait négligé cette petite précaution élémentaire, afin de s'assurer qu'elle n'aurait pu injecter dans une veine. En somme, il n'y avait aucune probabilité... Cependant, tout en retirant la seringue, elle vit qu'une goutte de sang y avait pénétré...

Une contraction brusque de tout le corps d'Elisabeth, comme une secousse électrique, fit trembler le lit.

Sœur Colette s'inquiéta. Rien ! Le visage restait immobile et pâle, mortellement pâle. Si tout de même, mon Dieu ! Voici que la bouche s'ouvrait lentement, comme sous l'effet d'une crampe. Les yeux s'agrandissaient, dilatés par une angoisse absolue, fixés dans le vide. Et voici que les bras, les poignets, les mains, les jambes se tendaient dans un spasme. Que se passait-il donc ? Tout le corps se raidissait, semblait ne plus former qu'un bloc de muscles et de tendons, soumis à une tension horrible et qui allait tout disloquer. La face devenait rouge, virait au bleu. Une seconde secousse parcourut ce corps dangereusement bandé. Une troisième ! Et en quelques secondes le corps tout entier, dans chacune de ses parties, fut convulsionné.

[395]

— C'est drôle ! Une crise d'épilepsie ! fit Caulens...

Mais Sœur Colette ne répondait pas. Elle regardait, sidérée, impuissante, ce cataclysme qu'elle avait déclenché. « C'est bien plus grave qu'une crise d'épilepsie », pensa-t-elle. Les contractions cloniques augmentaient encore. À chaque secousse, on eût dit qu'un bras allait se casser, qu'un muscle du cou allait se rompre. Une écume sanguinolente coulait de la bouche. La langue ne paraissait heureusement pas prise entre les dents ; les mâchoires étaient serrées comme un étau ; il n'eût pas été possible de les entr'ouvrir. Les spasmes durèrent plus d'une minute, mais ce fut comme une longue nuit d'anxiété. Le visage était congestionné, bleu noir, virant même au vert. Les secous-

ses étaient devenues des soubresauts, plus espacés, et entre lesquels c'était la totale immobilité.

Les yeux s'entr'ouvrirent, les pupilles restaient dilatées comme celles d'un mort. Il y eut un dernier soubresaut. Puis plus rien. On attendit un moment, dans un silence total. Le teint était maintenant celui d'un cadavre.

« Morte », pensa Sœur Colette. Après quelques secondes encore, elle ne put s'empêcher d'appuyer sur la poitrine, comme pour amorcer un mouvement respiratoire. Rien n'y fit.

— Morte, dit Caulens.

Mais à ce moment-là madame Elisabeth eut un mouvement d'inspiration. Le teint perdit en un clin d'œil son aspect cadavérique. Une nouvelle respiration se fit. La vie reprenait.

— Elle revient ! fit Sœur Colette. Une onde de joie la parcourut, une reconnaissance infinie l'illumina. Alors seulement il lui fut possible de penser. Est-ce moi qui aurais pu provoquer cela ? C'est une formidable crise d'épilepsie, je suppose. Mais ... ce ne peut être mon médicament... À moins que... la veine ... Injecté dans la veine, peut-être. Qu'importe, elle vit ! Elle est sauvée ! Merci, mon Dieu, merci... Non, ce ne sera sans doute rien... se dit-elle encore. L'émotion l'avait terrassée. Elle dut chercher de quoi s'asseoir. Elle se sentait sans forces, comme après un effort épuisant. Ses doigts tremblaient.

Madame Elisabeth respirait bruyamment. Quelques filets de [396] bave s'échappaient de ses lèvres ; par intermittence, tout son corps remuait. Ses membres se débattaient, en mouvements lâches et mal ordonnés, comme sous le signe d'une certaine agitation, mais le danger paraissait passé.

— Elle va mieux. C'est fini, conclut Caulens.

À ce moment seulement, Sœur Colette songea à prendre le pouls. Elle ne négligeait jamais, en piquant une malade, d'aspirer avant d'injecter. Comment l'avait-elle oublié ? Cette faute l'attristait malgré sa joie. Elle se leva du lit voisin et vint s'asseoir auprès de sa malade : « Je sais bien que je défends aux infirmières de s'asseoir ainsi, mais je ne tiens plus debout », pensa-t-elle. Maintenant, le pouls était ample et rapide, Le médicament agissait. Et après un moment : « Que m'est-il arrivé ? J'ai complètement perdu mon calme. Suis-je la cause ? Il n'est

guère possible que ce soit le médicament qui ait produit cette crise... Mais l'injection dans la veine ?... ou bien, peut-être, n'y a-t-il qu'une coïncidence ? En tout cas, sans piqûre, Elisabeth n'en serait pas revenue... Et il y avait l'enfant... » L'enfant. Une nouvelle vague de peur la prit. Qu'est-ce que l'enfant était devenu, dans une telle tempête ? Instinctivement, elle posa la main à plat sur le ventre de madame Elisabeth. Ce ventre paraissait singulièrement volumineux, pour une grosse femme au cinquième mois. Sœur Colette attendit longtemps. A la fin, elle sentit l'enfant remuer. Il se trémoussait comme un jeune têtard au bord d'un étang, au soleil.

— Ah, fit-elle, soulagée.

En même temps que le calme et l'assurance revenaient en elle, la personnalité de la malade reprenait de l'importance. Sœur Colette retira nerveusement sa main, lorsqu'elle songea : « L'enfant de Maurice ». C'était comme si elle s'était insinuée dans son intimité, comme si elle abusait de la situation, comme si elle trompait la mère...

Elle resta un moment encore assise, veillant sur madame Elisabeth. C'était la seconde fois que, voulant l'aider, elle lui faisait du mal. « La première fois, pensait-elle, je ne la connaissais pas. Je ne puis me reprocher que ma maladresse. Mais cette fois-ci il y a eu négligence. Ou précipitation... Négligence ne me paraît [397] pas juste. Peur exagérée peut-être, nervosité, perte de sang-froid. Je ne puis vraiment pas me le reprocher. Et l'enfant vit ! »

Pendant un court instant, il lui sembla qu'elle était toute proche de Maurice, proche au point d'être entrée dans son existence. Elle veillait sur ce qui lui était cher. Cette protection, qu'elle devait accorder à chaque malade, il lui semblait qu'elle prenait vraiment tout son sens dans ce cas déterminé. Elle n'était pas écrasée par une fonction humiliante et inutile. Sa vie, elle le sentait, en cet instant, se trouvait justifiée par la charité.

Quand Sœur Alphonsienne revint de la messe, Sœur Colette lui raconta tout par le détail, l'injection possible dans la veine, la crise. C'était un incident heureusement sans importance, conclut la directrice. Elle avait vu tant de choses, surpris tant de coïncidences. Elle trouvait qu'il ne fallait pas se reprocher des incidents qu'on n'avait pas cherchés. Mais il y avait en tout cas, ajouta-t-elle, quelque chose de fort simple : « Si Sœur Colette avait pris la précaution, le soin, d'aspi-

rer légèrement avant d'injecter, elle n'aurait sûrement pas de scrupules à se faire. Moi aussi, ajouta-t-elle aussitôt, je l'ai parfois omis... »

Pour éviter toute complication, Sœur Alphonsienne inscrivit dans le cahier-journal : « Madame Elisabeth a fait un état syncopal suivi d'une crise épileptiforme. » Quand il lut cela, le docteur Logiers commenta le fait en rappelant que de telles crises n'étaient pas rares dans la démence précoce, oubliant qu'il avait diagnostiqué, naguère, un état de confusion mentale. Il n'y attacha aucune importance. D'ailleurs, il ne suivait pas suffisamment ses malades pour s'inquiéter.

En faisant son tour, le matin, le médecin-interne prit le pouls d'Elisabeth et le trouva satisfaisant. La malade était un peu plus agitée que d'habitude, mais pas plus incohérente. Il ne s'y arrêta guère, lui non plus ; c'était une malade perdue. Un beau cas de démence paranoïde, d'ailleurs !

Vers onze heures, Marie Caulens, dont l'attention inlassable et superficielle, ne laissait échapper aucun détail concret, se mit à la recherche de Sœur Colette. Elle la trouva à la petite pharmacie, occupée à lire avec Sœur Alphonsienne le prospectus qui accompagnait [398] les ampoules Cardiazol. Sœur Colette se sentait mal à l'aise, inquiète, insatisfaite. Elle ne parvenait pas à se convaincre de son innocence, et Sœur Alphonsienne s'efforçait de la tranquilliser. Elle connaissait ces crises de conscience.

— Sœur Colette, intervint bruyamment la malade, est-ce que vous savez que le « Serpent de jade » n'a pas encore compté ses doigts aujourd'hui ?

Au sens qu'elle donna aussitôt à cette phrase, Sœur Colette, habituellement optimiste, se rendit compte de la profondeur de son inquiétude. Il lui parut que cette nouvelle consacrait la catastrophe. Son cœur s'agita.

— C'est une bonne nouvelle, fit Sœur Alphonsienne. Merci. Ce n'est pas étonnant, ajouta-t-elle, après une crise pareille.



La vie avait suivi son cours dans le pavillon. Les difficultés, les agitations, les tristesses, les lamentations et les joies étaient celles de tous les jours. Un incident comme celui du matin ne se remarquait même pas, dans cette bourdonnante activité. Personne n'avait remarqué que Sœur Colette n'avait pas déjeuné. Pourtant, se disait-elle, il ne reste plus de traces nulle part de cet accident, sauf dans mon âme.

Madame Elisabeth ne comptait plus ses doigts ! Cela ne pouvait pas être sans signification. La prudence lui demandait de ne pas quitter le pavillon. Sa gorge était sèche ; elle n'avait pas faim, à quoi bon aller se présenter à table ?

— Ma Sœur, je vous demande la permission de rester en surveillance à mon dortoir, à l'heure de midi. Je ne puis pas abandonner...

— Et vous n'aurez même pas faim... continua l'autre en souriant. Cette Sœur Alphonsienne comprenait vraiment tout et, du reste, elle dit encore, voulant délivrer la pauvre de son obsession : « ... et il paraît qu'il n'y a pas moyen d'empêcher le criminel de revenir auprès... »

— Non, ne dites pas ça, interrompit précipitamment Sœur Colette atterrée.

[399]

— Sœur Colette, voyons, je ne vous reconnais pas... Vous, obsédée ainsi ? Je ne vous croyais pas aussi sensible...

— Pourvu qu'il ne lui arrive rien ...

— Mais non ; allez-y. Ce soir ce sera fini. Et je ne veux plus que vous m'en parliez.

Quand elle entra dans le dortoir, Sœur Colette ne regarda pas dans la direction de madame Elisabeth. Elle se joua, à elle-même, une certaine comédie de sérénité. Elle devait arranger le lit de celle-ci, relever les cheveux de celle-là ; reprendre l'interminable suite de ces soins et de ces gestes minutieux, qui parvenaient à donner à cet endroit étrange une certaine allure humaine. Peu à peu, ses regards approchaient du lit vers lequel allaient toutes ses pensées. De plus en plus la tentation devenait impérieuse d'affronter la réalité, de se mettre en face de son acte. Il lui sembla, tout en ne l'ayant vue qu'en vision indirecte, que la malade n'était pas assise comme d'habitude. Ce devait être une illu-

sion. Sœur Colette se détourna davantage et se mit à la fenêtre. De la sorte, elle voyait quelque peu, vers la gauche, sans détourner les yeux, l'allure générale de madame Elisabeth. Dehors il faisait beau. Des rayons de soleil jouaient dans le hêtre rouge. Et cette lumière réjouissait tout le dortoir. Les géraniums se dessinaient sur linoléum en ombres obliques. Voici une plante dont les fleurs avaient été arrachées !... Chaque jour c'était à recommencer... Mais non, elle ne se trompait pas ! Madame Elisabeth semblait appeler. A la fin, n'y tenant plus, Sœur Colette se tourna résolument vers elle... Madame Elisabeth était effectivement assise sur son lit. Elle attendait le regard de la sœur et lui faisait un petit signe timide, lui demandant d'approcher. Sœur Colette fut frappée de cette timidité, de cette réserve, de cette élégance, de la beauté invraisemblable de ces yeux. Elle s'approcha.

— Ma sœur, excusez-moi... Dites-moi... Que se passe-t-il ? Où suis-je ?

Était-il possible que ce fut la même personne ? Était-il possible que, sous les apparences qu'elle connaissait jusqu'ici, il y eût une autre personne, un être humain, une femme capable de s'excuser ? Sœur Colette fut prise au dépourvu.

[400]

— Qui sont toutes ces personnes ? Vous me pardonneriez si je me trompe, voilà un moment que je les examine, on dirait qu'elles ne sont pas normales... Dites, que fais-je ici ? ... Comment suis-je venue ?... Est-ce que j'aurais perdu la mémoire ?

— Oui, Madame, vous avez, eu un peu de méningite...

— Mais il me semble, à voir la lumière et le parc, que nous sommes à la fin de l'été... Est-ce que je serais restée... Je me souviens du printemps, de Pâques... Nous devions aller à... C'est bien l'année de l'exposition, n'est-ce pas ? Où est père ? Et Maurice... Ils ne m'ont pas abandonnée ?... Est-il possible d'avoir perdu la mémoire à ce point ?...

Il y avait un numéro du *Patriote Illustré* sur son lit. Elle devait l'avoir feuilleté déjà.

— Sœur, je vois dans ce journal des photographies des funérailles de la Reine. Est-ce la Reine Astrid ?... Est-elle morte ? Racontez-moi... Sœur, venez près de moi, je vous en prie. C'est tellement... Je

n'ai pas été folle, tout de même ? C'est étrange, perdre la mémoire ainsi...

Elle parlait assez bas, pour que ses voisines n'entendissent pas.

— Dites, ma Sœur, je ne vais pas la perdre de nouveau, n'est-ce pas ? Je n'aurai pas de rechute ? Mon Dieu... Depuis quand vais-je mieux ?

Tout en parlant, elle tenait fermée sa chemise de nuit, dont les boutons étaient arrachés.

— Dites-moi, je ne vais pas retomber ? J'ai peur !

Elle lui prenait la main, la serrait comme un enfant effrayé.

— Est-ce vous qui m'avez soignée ? Mon père doit être tellement inquiet, si vous saviez, et mon mari... Est-ce qu'ils sont venus me voir ?... Voudriez-vous leur faire dire que je suis ici... Où suis-je, en somme ? Vous leur direz le nom de la clinique.

— Ils savent que vous êtes ici, Madame.

— Oui, vous êtes sûre ? Mais oui, c'est vrai. Ils auront dû m'amener... Et Marie-Jeanne et Francine... Est-ce que Marie-Jeanne a présenté son examen ?....

— Je ne pourrais pas vous le dire, Madame.

Sœur Colette répondait machinalement, incapable de comprendre. [401] Elle s'était représenté, jusqu'aujourd'hui, que les malades qu'elle avait à soigner étaient réellement ce qu'ils avaient l'air d'être : qu'ils se croyaient vraiment reines, qu'ils ne pouvaient pas penser autrement qu'en persécutés, qu'ils ne pouvaient s'éveiller, le matin, sans gémir et appeler la mort, qu'ils étaient vraiment sales, incohérents, absurdes, bêtes, fous, pour dire le mot. Et tout cela n'existait pas. Ce n'était qu'une apparence, un trouble plus ou moins définitif, mais sous lequel persistait la personnalité réelle, la vraie celle-là. Depuis si longtemps qu'elle les soignait, elle ne s'était jamais représenté ce que voulait dire : « trouble de l'esprit ». Trouble, c'était exactement cela... C'était exactement ce qu'elle n'avait jamais saisi... Voilà des semaines qu'elle était auprès d'Elisabeth Ronquières, la femme de Maurice. Elle n'avait jamais vu à quel point, ni dans quel sens cette maladie mentale constituait un ensevelissement, un malheur personnel affreux. Elle n'avait

pensé qu'aux membres de la famille et pourtant, il y avait avant tout le malheur d'Elisabeth Ronquières.

— Il me semble que vous êtes un peu défiante envers moi ? dit-elle encore. Ai-je été si désagréable ? Je vous le demande, ne m'en tenez pas rancune. Je vous assure, je ne savais pas...

— Non, Madame, non... Je suis moi-même tellement heureuse.

— Comment se fait-il que la langue me fasse si mal ? C'est comme si je m'étais mordue à vingt endroits... Vous m'êtes tellement sympathique, et vous êtes la première personne à qui je parle... Je demanderai que vous puissiez me reconduire à la maison... Mon mari sera enchanté... Nous vous gâterons... Oh, oui, venez ... Et je serai plus tranquille... On se sent bien près de vous ... Oh, mon père va être dans une joie...

C'était la même personne qu'hier et ce matin. Elle n'avait ni la même voix, ni le même regard, ni le même visage. Chacune de ces phrases si simples révélait un être dont Sœur Colette n'eût jamais soupçonné l'existence et, dans ses gestes, dans ses intonations, ses expressions, apparaissait un besoin d'autrui, une confiance tellement émouvante, une capacité d'attachement... C'est cette femme-ci que Maurice avait aimée...

— Mais je ne fais que parler de moi, reprit madame Elisabeth. [402] Et vous ? Il y a longtemps que vous êtes en religion ? On dirait que vous l'avez toujours été...

— Quelques années, Madame...

— Oh, vous avez ici une vie bien dure, et — regardant autour d'elle — et bien ingrate. Moi, il me semble que je n'aurais jamais pu...

— Il faut être appelée...

— Je connais la formule... Moi, j'ai peut-être été appelée, mais j'ai sûrement fait la sourde oreille.. ; Vous savez, ma Sœur, quand j'étais bien, je veux dire... avant... je me suis souvent imaginée pour une minute revêtue d'un costume religieux, enfouie dans une institution de charité... Cela me donnait un tel vertige, une épouvante... Je n'ose presque pas vous le dire, cela me servait d'une espèce de jeu à se faire peur à soi-même...

— Ah, vous jouiez à cela ?...

— Quand j'étais petite, naturellement. Mais tout de même, ces derniers temps, j'avais recommencé... Oh, ma langue... Oui ? Oui, nous ne sommes mariés que depuis... tiens, je ne me rappelle pas la date exacte, je m'aperçois que ma mémoire continue à me jouer des tours... mariés depuis deux ans environ. Avant de me connaître, mon mari avait aimé une autre jeune fille. Il me l'a dit, pendant nos fiançailles. C'est un homme très droit, mon mari... mais il n'est pas pratiquant... Cette jeune fille n'a pas voulu l'épouser à cause de cela. Et tout de suite après avoir rompu, elle est entrée en religion... Lui, il en a beaucoup souffert. Il s'en défendait... Mais j'ai bien vu qu'il n'a pas cessé de l'aimer... Parfois, j'en ressentais un peu de jalousie, parfois aussi, j'avais envie de le faire un peu souffrir, et je m'imaginai alors, entrant en religion à mon tour, lui faisant revivre les mêmes douleurs... Mais c'était moi qui ne résistais pas au jeu. L'idée que j'aurais pu découvrir qu'il souffrait moins pour moi que pour elle me glaçait. Je n'osais pas persévérer. Puis, rien que l'idée de vivre sans lui me plongeait dans une véritable terreur... Il ne s'en doute peut-être pas... Au fond, je n'ai jamais parlé autant que maintenant. J'éprouve aujourd'hui, est-ce grâce à vous ? une facilité étonnante à m'exprimer... Habituellement, je suis toujours comme [403] arrêtée dans mes élans, toute ma vie est intérieure. C'est une chose dont je souffre, et dont les autres souffrent. Maurice, par exemple, en souffrait beaucoup, je ne pouvais rien y changer. Pourtant, j'aurais voulu. Je voyais bien que parfois, à mon désavantage, il me comparait à elle. C'était une femme que j'enviais, au fond, elle devait avoir quelque chose de ma sœur Francine, donnant une impression de vie pleine, une sorte de sécurité aussi. Moi, je ne m'abandonne jamais tout à fait, et on le sent. Il y a toujours, au fond de moi-même, une petite chose qui me tracasse, un détail stupide parfois, mais qui me retient absente, m'empêche d'être tout entière à ce que je sens ou à ce que je dis... C'est un peu la famille... Telle que je suis maintenant, je suis beaucoup mieux. Si je pouvais rester ainsi, je suis claire, transparente... J'ai entendu tantôt qu'on vous appelait Sœur Colette ? Ce n'est presque pas un nom de religieuse, cela ? Comment se fait-il que vous portiez un si beau nom ? Puis-je vous nommer, moi aussi, Sœur Colette ?

— Tout le monde m'appelle ainsi...

— Sœur Colette, vous avez les larmes aux yeux... Qu'y a-t-il ? Vous ai-je fait mal ?

Elle lâcha la main de la Sœur, n'osant plus la tenir. Mais celle-ci la lui reprit :

— Mais non, c'est autre chose... Ce n'est rien... un peu de nervosité.

— Regardez comme il fait beau... Vous ne pouvez pas imaginer comme c'est bon, de retrouver le soleil, la lumière, ce calme extraordinaire des choses, la présence des autres... Pourtant... vous n'avez pas l'air nerveuse...

— Un peu de fatigue, n'y pensez pas, ce n'est rien du tout ... Un peu de joie, aussi, de vous voir si bien...

— Oui ? Vous trouvez que je vais bien ? Je me sens bien ... Mais qu'ai-je pu avoir ?... Une méningite ? il me semble qu'on n'en guérit pas aussi facilement... Vous savez, les derniers temps, j'étais assez bizarre. Où plutôt tout était bizarre autour de moi. Rien n'était naturel comme maintenant. On eût dit qu'il y avait une distance entre les choses et moi. Je suis sûre que mon mari le remarquait. Il était souvent triste, mais je n'y pouvais rien. [404] Je m'isolais exagérément. Tout me fatiguait. On eût dit que je n'avais envie de rien... De temps à autre, il me passait en tête des choses extravagantes. Un jour, en lisant un livre sur Tout-Ank-Amon, je me suis mis en tête que j'avais été sa femme... Je n'aurais osé le dire à personne. Et il me semblait que j'avais déjà vécu sur terre auparavant. En même temps, je n'aimais plus personne, pas même mon père. Mais je m'inquiétais des araignées. Figurez-vous cela ! Si j'avais osé, j'aurais empêché qu'on ne détruisît leurs toiles ; il me semblait qu'elles devaient tellement en souffrir... J'étais devenue intérieurement tellement irritable que je prenais tout le monde en grippe, je ne le montrais pas, je continuais à sourire, à inspirer confiance... Quel traitement m'a-t-on appliqué ?

— Je ne sais pas très bien, ce sont les médecins...

— Maurice, mon mari, est un très bon médecin. Et mon père, lui, il a une longue expérience. Ce que j'aime en lui c'est sa loyauté. Maurice est un peu comme cela, lui aussi. Vous savez ce que je veux dire ? Quelqu'un qui s'intéresse à vous, vous traite à la fine pointe de ce dont il est capable, ne vous abandonne jamais à la maladie, ne vous invente rien... Ce sont des hommes fort nobles, je ne pourrais pas les aimer autrement.

Sœur Colette se retrouvait. «Était-il possible qu'elle fût occupée à tenir une telle conversation avec cette femme qui, hier encore, donnait l'image de la plus complète déchéance mentale ? Que se passait-il ? Est-ce que de tels retours étaient habituels ?

En même temps, un lien nouveau se créait entre elles. Sœur Colette venait d'accepter le contact avec cette personne, son abandon, sa confiance. Ce lien nouveau faisait que madame Elisabeth cessait d'être étrangère, abstraite, devenait Elisabeth pour elle aussi. Mais, en même temps qu'elle accueillait cette personnalité, elle accueillait un aspect de Maurice, aussi différent du Maurice qu'elle connaissait que cette femme était différente d'elle-même. Pour qu'il eût été sensible au charme d'Elisabeth, comme il devait être autre que ce qu'elle avait vu de lui ; ou comme il avait dû changer. À mesure qu'Elisabeth se révélait, c'était lui qui lui devenait étranger, qui mourait en elle. Il aspirait à quelque chose [405] qu'elle n'aurait jamais pu lui offrir cette distinction, cette noblesse, cette faculté d'exprimer la vie intérieure.

Sans doute, il avait été déçu par cette sensibilité malade, par la distance à laquelle elle avait dû le tenir, mais le monde qu'elle lui offrait l'avait séduit. Il s'y était engagé et, elle en était certaine, il n'avait pu la suivre. Elle le connaissait bien. Il comprenait moins bien qu'elle les finesses, il ne percevait pas les nuances auxquelles Elisabeth devait être sensible, il avait dû accepter, en acceptant Elisabeth, de vivre, à côté de cette compagne, dans un mensonge partiel, derrière une façade... À moins que, à cause d'elle peut-être, il ne se fût accommodé du désespoir...

Pendant qu'Elisabeth parlait, Sœur Colette mesurait la portée probable de sa rupture de jadis, cette marque décisive imposée à la destinée de son fiancé. Elle l'avait précipité vers une idole, car ce ne pouvait être pour lui qu'une idole, cette femme créée pour être la compagne d'un poète ou d'un roi...

La sympathie, l'affection pour la malade s'engouffraient dans son âme ; c'était comme un rayonnement de soleil surgi de derrière un épais nuage gris, et illuminant brusquement l'étendue. Sœur Colette s'étonnait elle-même de la pureté, de la totalité de cette sympathie, du caractère inconditionnel de la protection qu'elle accordait à la femme de Maurice. Jamais elle ne se serait crue capable d'éprouver ces sentiments pour celle qui l'avait remplacée... Hier encore... Et c'était fait,

maintenant. Il n'y avait plus de problème, il n'y avait plus de résistance. Il avait suffi qu'Elisabeth se fût montrée, eût laissé entendre sa voix, eût révélé son monde intérieur.

— je vous retiens, n'est-ce pas, Sœur Colette ? je sais bien que vous n'avez pas le temps, je devrais le savoir... j'abuse... Vos autres malades...

Mais elle ne retirait pas sa main, et Sœur Colette la serrait plus fort. Elles restèrent ainsi quelques instants sans parler. Sœur Colette sentait bien que ce n'était pas seulement Maurice qu'elle rejoignait par cette main. C'était aussi madame Elisabeth, la malade qui allait peut-être guérir, qui se débattait contre la mort, et se redressait à chaque sursis ; c'était la main d'un être qui [406] devenait sacré ; qui venait de lui révéler tout à coup le drame de la maladie, le sens de sa vie d'infirmière.

Vers le soir déjà, la malade s'était montrée inquiète, avait cessé de s'intéresser à son cas, s'était mise à demander autour d'elle ce qui allait arriver, ce que signifiait « tout cela ». Sœur Colette avait assisté, impuissante, et attristée, à cette obnubilation progressive et, quand la nuit vint, Elisabeth avait repris son allure de la veille, sauf le geste de compter constamment ses doigts.

— C'était trop beau, dit Sœur Alphonsienne. Tout de même, je n'ai jamais vu une amélioration de ce genre, si complète et si brève, dans un cas aussi grave...

— Qu'en pensez-vous ?

— Oh, rien. Si on avait quelqu'un à qui en parler... mais je crois que nous ne pourrions avoir que des ennuis à le signaler à nos médecins...

— C'est bien mon avis...

— Journée triste...

— Non, malgré tout, Sœur Alphonsienne, non. Il me semble que j'ai compris, aujourd'hui, comment on pourrait rester dix-sept ans...



— Oui, on comprend cela en une seule fois, on ne sait comment...

— Il me semble que je ne pourrai jamais l'oublier...

— Non, on n'oublie pas... Aujourd'hui, c'est un grand jour pour vous...

Sœur Alphonsienne ne crut pas devoir prolonger l'entretien. Il était tard. L'heure du silence était venue. Tout était calme dans la maison.

— Bonsoir. Bonne nuit, fit-elle.

— Oui, bonsoir, répondit Sœur Colette.

Elle avait hâte de se trouver seule. Elle avait hâte de fixer sur son cahier les choses importantes qu'elle avait vécues ce jour.

*« Seigneur, écrivit-elle, je vous remercie de cette journée. Il [407] me semble que j'ai entrevu un des sens possibles de ma vie. J'avais, jusqu'ici, soigné des malades, et surtout ces malades-ci, sans me rendre compte que la maladie n'était qu'une apparence, un état accidentel de leur être. Sans doute, je ne l'ignorais pas, mais je n'avais jamais su à quel point c'était vrai. Je n'avais jamais vu non plus à quel point les malades comptent sur nous, à quel point leur vie repose entre nos mains. J'avais toujours imaginé que se dévouer pour les malades était une sorte de don gratuit, puisque nous le donnions délibérément et sans rien attendre. Dans cet état d'esprit, on s' imagine vite qu'on fait des prodiges de charité... Mais aujourd'hui, que j'ai eu cette conversation, ce contact vrai avec Elisabeth, j'ai bien senti qu'il n'est pas question de raisonner comme je le faisais. Je ne puis plus dire que le peu que je donne est déjà splendide, puisque gratuit... Mais, au contraire, j'ai bien senti, devant cette détresse, que mon être doit s'engager et s'est engagé tout à fait, tout entier. Ce que je ne donne pas, ce que je refuse, c'est un manque à l'égard de ma conscience, un manque à l'égard de la charité. Oui, j'ai compris, devant Elisabeth, ce matin. Mon mouvement vers elle, dans sa détresse, était spontané. C'est à cet engagement total que je dois rester fidèle, c'est lui qui doit me servir de règle morale. Je ne dois plus agir pour*

*des frères abstraits, me dévouer à une humanité théorique, à des âmes inconnues et que je voudrais sauver, avant même d'avoir pris la peine de les connaître...*

*« Je me fais ce soir cette remarque surprenante que je ne m'étais encore jamais réellement penchée sur autrui... Ces gens que je voulais sauver, que je voulais arracher à la barbarie et au paganisme, que je voulais aider, n'existaient encore qu'en moi, qu'à l'état d'abstractions. Je n'étais jamais encore sortie de moi-même, je n'avais jamais encore eu la révélation de l'autre... Je m'explique, maintenant, comment j'ai pu rejeter Maurice comme je l'ai fait. J'étais près de lui, mais je n'étais jamais arrivée à lui, je ne le connaissais pas : je ne me faisais de lui qu'une représentation sommaire, informe, faite de quelques résidus de mes lectures ou de mes rêves... Maurice, je ne l'avais pas connu. Je le voulais semblable à ce qu'il était dans mon idée, je le niais, je ne l'avais [408] pas accepté, je ne lui aurais sans doute jamais permis d'être ce qu'il est réellement, je l'aurais tenu, je n'ose presque pas l'écrire, pour inférieur à moi. C'est cela, pourtant : j'ai tenu jusqu'ici tous les autres pour inférieurs à moi. Je voulais me donner, m'offrir, mais, en m'offrant, conserver la conscience que j'étais au-dessus d'eux. Ma charité, malgré tout, était une forme de domination d'autrui, et mon dévouement, mon sacrifice, une affirmation de moi...*

*« J'ai compris tout cela, aujourd'hui, pendant qu'Elisabeth me parlait, pendant que, percevant tout à coup son âme, je me rendais compte de ce qu'est une âme humaine, de ce que peut être un destin, une vie. Il s'est passé ce fait, qui fut pour moi la lumineuse révélation, la grâce que je sens définitive, que je me suis sentie subordonnée, engagée à la sauver, à la protéger aussi inconditionnellement que la mère protège son enfant. Pendant un moment, je me suis totalement oubliée ; c'est dans cet oubli que je me suis engagée. Oui, mon sentiment a été authentique, c'est ce qui me donne une sorte de sérénité, une sorte de joie devant l'avenir, une sorte de tranquillité.*

*« Il me semble aussi, mon Dieu, que j'ai dû être fort proche de Vous, que j'ai participé à Votre charité, que j'ai enfin compris ce que Vous attendiez de moi. Vous me l'avez révélé pendant que je tenais la main d'Elisabeth. Je vous remercie de*

*m'avoir aidée. Les livres n'auraient jamais pu m'apprendre, ni les méditations ni les retraites...*

*« Il me semble que mon âme est apaisée, que je donnerai, désormais, aux petites misères leurs justes proportions, et qu'en mes supérieurs je saurai voir, avant tout, un autre moi-même en proie à sa condition d'homme. Il me semble que toute amertume s'est tue en moi, que je pourrai désormais comprendre, que je pourrai vivre toute ma vie de ce que j'ai vécu aujourd'hui... Je suis heureuse, heureuse... Je sais que je ne dois pas revoir Maurice. Je ne dois pas le chasser de mon cœur ni de mon souvenir, mais, si je l'aime vraiment, je sens que je ne dois pas le revoir ; c'est là ce que son bonheur, à lui, me demande... »*

[409]

Quand Sœur Colette eut fini d'écrire, elle ne voulut pas se coucher sans avoir jeté les yeux au dehors, vers cette profondeur du ciel, vers cette immensité du monde, à laquelle elle se refusait depuis des années. Elle ouvrit doucement la fenêtre. Un rideau de fraîcheur se dessina dans la nuit. Tout était calme. Après un moment, elle perçut quelques bruits légers de branchages, des frôlements humides de feuilles sur l'humus. Ses yeux s'adaptaient à l'obscurité et devinaient les masses des taillis, où se célébraient de silencieux mystères.

Le démenti donné par la population du village à ses affirmations ne put entamer l'ardeur de la visionnaire. Elle se servit de toute son influence pour provoquer des neuvaines en faveur de son protégé et usa d'une précaution géniale, elle ne précisa pas l'identité de la personne menacée par l'enfer. Il s'agissait d'une âme enlevée de force par le Malin, et dans des conditions où le pire était à craindre. Elle avait retrouvé toute sa puissance d'antan ; et sa personnalité, forte des convictions exprimées et du message à répandre, ne connaîtrait désormais plus d'obstacles. Que lui importaient les opinions des gens de Vairon ? La question n'était pas là. Il s'agissait de savoir si la « Dernière Croisade » deviendrait la grande dévotion du siècle, et si les Vierges aux

mains de Lumière prendraient rang, en place d'honneur, dans l'innombrable armée de l'Église militante.

Mademoiselle Deleuze avait découvert, dans un vieil almanach, une photographie caractéristique : deux mains jointes, élevées vers le Ciel, et prises de telle sorte qu'elles cachaient le soleil à l'objectif. Un liséré de lumière, pareil à une auréole, illuminait ces lignes parfaites. L'infirmière avait découpé cette image et l'avait envoyée aussitôt à un atelier de photogravure. Un cliché permettrait de reproduire ce symbole à des milliers d'exemplaires, on pouvait même prévoir des insignes. Il les faudrait en trois couleurs : blanc, jaune et bleu. Blanc et jaune pour le Saint Père et bleu pour la Vierge... Mais fallait-il bien mêler la Vierge à cela ? Peut-être que blanc et jaune suffiraient. Il faudrait se renseigner. [410] Le chanoine à qui elle était allée se confier l'après-midi, avait beaucoup insisté pour savoir si, déjà, un mouvement de foi était associé à cette dévotion nouvelle.

— Vous comprenez, lui dit-il fort simplement, que dans ce domaine, les signes les plus tangibles sont les mouvements des fidèles. La Dernière Croisade... C'est beau. C'est un nom susceptible d'engendrer bien des sacrifices... Les mains de Lumière... Oui, c'est un peu romantique, mais je me rends compte que c'est surtout un mouvement pour les jeunes...

— Voulez-vous me rappeler, Mademoiselle, lui avait-il demandé, au moment où elle allait prendre congé, le nom de ce jeune religieux sceptique et rationaliste ? J'ai la garde des âmes, moi aussi...

Ce « moi aussi », était délicieux. Mademoiselle Deleuze n'en perçut pas l'intention ironique. Le chanoine la faisait son égale, la consacrait. Et pourtant il devait savoir ce qu'il disait, car on voyait souvent son nom sous l'imprimatur, à la page de garde des livres. « Moi aussi ! » Ces deux mots avaient soudain illuminé l'avenir comme une révélation. Oui, il fallait garantir l'avenir ! Ce chanoine allait l'y aider. Elle s'enhardit :

— Je n'ai peut-être pas assez insisté, monsieur le chanoine, fit-elle encore, sur le fait que je fus au courant de la mort de ce pauvre docteur avant même que sa propre famille ne connût le décès. C'est là le nœud de toute l'affaire, car c'est la preuve de l'intervention surnaturelle...

— Ce sera aux théologiens de voir...

— Oh, je connais assez bien ma religion pour savoir à quel point il faut s'en remettre à l'autorité. Je me borne à vous communiquer les faits... Vous ai-je dit aussi, monsieur le chanoine, qu'une révélation intérieure m'a formellement assurée de la guérison prochaine et miraculeuse de madame Ronquières, et m'a incitée à vous faire acter cette déclaration ? Mon Dieu, non, je ne vous l'ai pas dit. J'allais oublier l'essentiel...

Et comme le chanoine semblait hésiter, sa voix se fit autoritaire et hautaine. Une expression redoutable s'attarda sur son visage inhumain :

[411]

— J'aimerais beaucoup, monsieur le chanoine, que vous actiez immédiatement ma déclaration et que je puisse la signer. Ces choses sont trop importantes. S'il ne s'agissait que de moi, je n'oserais insister, mais quand l'intérêt de valeurs spirituelles est en jeu...

Le chanoine la dévisagea un instant. Il s'était imaginé avoir affaire à une simple d'esprit, une déshéritée de la nature, en proie à quelque crise inoffensive. Il lui avait répondu fort sérieusement, mais en glissant dans ses réponses des traces d'humour, à dose homéopathique. Et voici qu'elle avait pris tout cela à la lettre. Brusquement, elle lui apparaissait comme une force, une force démesurée. Derrière ce visage, on devinait une ténacité inquiétante, un monde grouillant de possibilités. On sentait en cette femme la présence d'un hôte inconnu. Et ce rire de Méphisto figé derrière la boursoufflure ! L'homme se laissa impressionner. Il se dit qu'il devrait avoir le courage de la mettre à la porte, mais il céda. Une panique intérieure troubla insidieusement son jugement. Comme tous les hommes émus et pris à l'improviste, depuis le commencement des temps, il confondit la peur et le sacré.

— Oui, c'est cela, rentrons, fit-il.

Pendant qu'elle dictait au prêtre, elle prit conscience d'une sorte de puissance. Jamais, auparavant, elle n'aurait pu imposer de la sorte sa volonté aux autres. Maintenant tout se faisait simplement ; elle ordonnait et l'on obéissait. Ce n'était pas d'elle qu'un tel pouvoir avait pu surgir. Il fallait que, réellement, les puissances dont elle parlait fussent derrière elle.

Entre son attitude intérieure et son visage, l'accord était rompu, mais elle ne le savait pas. Les moindres nuances de sa pensée se manifestaient sur sa physionomie tout autrement que lorsque son visage était beau. Elle avait perdu le contrôle des expressions qu'on possède sans le savoir, cet accord entre le jeu des muscles et les mouvements de l'âme. Elle se savait laide, mais l'oubliait. Elle portait un masque, mais un masque vivant, et dont la laideur s'animait au moindre choc d'une vie infernale. Cette autorité maléfique, que lui conférait l'altération de ses traits, elle l'intégrait [412] rapidement dans sa personnalité, se sentait décuplée, triomphante, maîtresse de sa destinée. Ç'avait été un jeu, pour elle, de commander à cet homme, de le plier à sa volonté, de parler enfin au nom de Dieu.

Quand il eut signé, le chanoine voulut ranger la feuille dans ses papiers.

— Donnez-le moi plutôt, monsieur le chanoine, fit-elle en esquissant un sourire, ou plutôt une grimace triomphante, qui semblait vouloir dire : je suis prête à vous anéantir s'il le faut.

— Je le garderai, fit l'ecclésiastique, un peu troublé.

Il n'avait pas l'habitude d'avoir à résister d'une telle manière.

— je sais ce qu'il arrive à des papiers égarés. Donnez-le moi, je vous prie. Il n'y a là rien de déshonorant, je suppose ? Je crois que, moi aussi, j'ai déjà fait confiance au Seigneur.

C'était vrai, au fond, il n'y avait rien de mal à remettre ce papier. Et il en serait quitte. Il se leva :

— Voici le papier, Mademoiselle.

Mais au moment de le remettre, une telle expression traversa le visage de la jeune femme que le prêtre se ressaisit :

— Non, Mademoiselle, reprit-il. Je conserverai soigneusement ce billet, il est inutile que je vous le remette et à l'avenir, je ne désire plus que vous me preniez pour confident. Ce n'est pas de mon ressort.

C'était un homme déjà rond, au teint rose, aux yeux bleus, aux cheveux rares. Il disait cela d'un ton cordial, où perçait une note de froideur, de défiance. Mademoiselle Deleuze vit qu'elle n'aurait pas le papier. Mais elle ne perdit pas contenance :

— Alors, monsieur le chanoine, remettez-moi une attestation comme quoi, aujourd'hui, je vous ai fait une déclaration importante. Cela ne vous compromettra pas... Pour moi, je vais où Dieu me conduit. C'est lui qui m'indiquera la porte où je dois frapper. Ne trouvez-vous pas que cette attitude est bonne ?

Le chanoine dut s'exécuter, à contrecœur.

« Il me coûte cher, mon humour ! » se disait-il en rédigeant la note, aussi vague que possible.

Mademoiselle Deleuze le quitta, fort sèchement.

[413]

— Je compte, lui répéta-t-elle, que vous ne perdrez pas cette déposition importante.

De toute la journée, le chanoine ne retrouva pas sa paix intérieure. Il dut reprendre, le lendemain, tout le travail de correction d'épreuves qu'il s'était obstiné à poursuivre malgré son désarroi. Il se garderait bien d'en parler à qui que ce soit...

En rentrant à la clinique, mademoiselle Deleuze rencontra sa directrice.

— Je suis contente de te voir, lui dit-elle. Je te rendrai le manteau demain soir, si tu le permets, car j'en aurai encore besoin demain.

Puis, avec dédain, elle dit encore, sur un ton de pardon :

— J'ai fort à faire pour réparer les suites de votre indiscretion à propos du docteur Van Meenen. Je n'aurais jamais pensé, en vous confiant cela ! Et surtout à madame Louckx... Est-ce imaginable... Assez pour compromettre toute l'œuvre de Dieu, le sens même de mon sacrifice...

— Je t'en prie...

— Eh quoi ? fit-elle, d'un ton tranchant. Elle avait appris à bonne école cette manière de procéder. C'était simple, il suffisait de s'en servir...

— Je t'en prie, reprit l'autre encore.

Mais mademoiselle Deleuze coupa court : elle lui cingla le visage de cette phrase, dont sa supérieure avait si souvent usé pour la former à la discipline, comme elle disait :

— Dieu nourrit l'épervier...

À son tour, mademoiselle Samain la redouta, et se retira sans rien ajouter. L'infirmière se retrouva seule dans le long couloir. Elle crut percevoir autour d'elle une zone de silence, une zone de solitude. Mais ce ne fut qu'un instant. Avant même qu'elle eut refermé la porte de son bureau, elle fredonnait très délicatement : Plus près de Toi, mon Dieu...

Le soir, mademoiselle Deleuze écrivit à son abbé. Elle lui proposait de faire tirer à dix mille exemplaires le cliché qu'il recevrait, et d'imprimer au verso la prière qu'elle joignait à la lettre. Cela ferait une image, magnifique. Il faudrait l'envoyer à toutes [414] les congrégations d'enfants de Marie du diocèse, et aux Religieuses d'écoles primaires. Elle avait obtenu l'autorisation des autorités, et il pouvait être tranquille, elle aurait l'argent. Un grand enthousiasme, disait-elle, soulevait les supérieurs responsables. Elle ne pouvait venir régler personnellement tous ces détails concernant le message, car elle partait pour un certain temps. Une intuition divine lui enjoignait de se rendre à Lourdes à pied, et de demander sa guérison. Elle avait accepté cette terrible épreuve, car elle voulait donner au Seigneur un témoignage absolu de sa confiance et de son abandon. Mais si la Providence ne désirait pas la délivrer de sa misère, elle se soumettrait à ce verdict souverain et rendrait grâce.

Mademoiselle Deleuze prit le train pour Paris, emportant ses cent mille francs. Elle avait laissé une lettre pour sa directrice, l'avertissant de son départ pour Lourdes, décision prise sur le conseil d'une autorité morale du pays. Celle-ci avait estimé qu'elle avait toutes raisons de croire que cette voix intérieure, lui intimant l'ordre de se rendre, à pied, auprès de la Vierge Miraculeuse, était d'inspiration divine. La simplicité et l'obéissance exigeaient qu'elle se rendît à ces conseils.

Le premier mouvement de mademoiselle Samain fut de se réjouir de ce départ. Mais, en somme, on n'avait rien à reprocher à l'infirmière. Sa personnalité s'affirmait sous l'influence de la souffrance ; il eût



été bien difficile de dire que la grâce n'intervenait pas dans ce changement. Et, après tout, n'avait-elle pas, elle-même, pressenti cet avenir dans son article du Collier d'Epines ? À la fin, elle se décida à aller voir ce qu'était devenu le manteau de vison. Elle ne le trouva plus.

[415]

**LA NUIT EST MA LUMIÈRE.**  
**Roman.**

# XII

[Retour à la table des matières](#)

Octobre arriva. Francine et Maurice recommençaient chaque jour la longue tournée dans les villages. Ces promenades ne les rapprochaient pas. Maurice ne manquait aucune occasion de se plaindre du mauvais état des routes, du nombre exagéré de malades...

« Je ne savais pas, quand j'étais petite fille, que les fées ne sont pas heureuses », se disait Francine aux côtés du médecin.

Maurice lui avait répété qu'elle était comme une fée bienfaisante. Elle eût voulu pleurer. Maurice, comme les autres, se contentait de capter un peu de sa joie, un peu de son ardeur de vivre.

Lorsque son beau-frère se plaignait de la longueur de la route, il lui causait une offense profonde et, en même temps, lui révélait une âme incompréhensible et égoïste. Elle s'en voulait de le juger ; mais ces pensées lui traversaient l'esprit à la manière d'éclairs noir et silencieux. Maurice, alors, la décevait.

Pourtant Maurice était bon pour elle et ne lui cachait pas sa sympathie. Pendant ces journées tristes, il l'avait réconfortée ; il ne l'eût fait aussi gentiment pour personne, et elle se sentait, d'une certaine manière, élue. Mais brusquement, au détour d'une phrase, elle surprenait une sorte d'indifférence, une sorte de détachement, infiniment pénible à supporter...

[416]

Son père, plus que quiconque, l'avait habituée à cette solitude.

De personne, sans doute, autant que de lui, elle n'avait attendu cet accueil. Et voilà qu'il était mort, sans qu'il l'eût jamais laissée venir jusqu'à lui, sans qu'elle eût vraiment existé à ses yeux. Et lui ? N'avait-il pas souffert de la même misère ? S'était-elle montrée, à son égard, assez compréhensive, assez spontanée ? Avait-il senti qu'il était pour elle, pour elles toutes, un être d'exception, le père ? Non, sans doute. Non. Il avait dû mourir sans avoir pu obtenir ce message filial, ce témoignage de ferveur. Et maintenant il ne l'aurait plus ; il avait emporté le souvenir de tous ses refus, de toutes ses petites offenses de gamine. Jamais elle ne pourrait réparer. C'avait été pour elle un déchirement presque physique, de voir le lourd cercueil quitter la maison ; un moment, elle avait cru qu'elle ne dominerait pas son angoisse et qu'elle allait appeler son père devant tout le monde...

Peu à peu, l'apaisement s'était fait, mais ces souffrances se renouvelaient à toute occasion, et surtout auprès de Maurice. Francine passait auprès de Rosa tout le temps que son beau-frère lui laissait, car elle n'osait pas affronter l'impression d'esseulement que lui donnait la compagnie de Marie-Jeanne. En même temps, elle avait multiplié ses attentions envers les clients et les malades, s'était préoccupée à l'excès des bouteilles et des pilules, et même madame Aline avait raconté combien Francine supportait chrétiennement l'épreuve.

— Oui, sûrement ! Monsieur le curé ! Francine veut tout racheter à elle seule.

Mais le curé la rabrouait. La sainteté de mademoiselle Deleuze avait fini par lui paraître trop spectaculaire. Il préférait le dévouement obscur.

Ainsi, Francine bénéficiait, elle le savait, du souvenir de son père. Cette idéalisation la condamnait à une générosité plus continue, plus inconditionnée.

C'était, l'évidence : elle était prisonnière d'autrui, prisonnière de la forme sous laquelle elle existait pour eux, parce qu'une [417] générosité imprudente l'avait exposée vivante aux désirs, aux souhaits et peut-être aussi aux caprices des autres... Elle n'avait jamais su se défendre, se répétait-elle. Comme elle aurait aimé que Maurice la protégât. Mais le soir, elle le sentait rempli d'une fatigue irritée. Elle s'attristait sans en rien laisser voir.

— Cela te coûte, n'est-ce pas, de rester ici ?

— Me coûter ? C'est l'enfant qui domine la situation. Il faut tout de même qu'il soit attendu... Il faut qu'un foyer lui soit préparé. En compensation de mon séjour ici, j'ai l'assurance pour l'enfant...

Francine n'avait entendu que le mot « en compensation ». Sans le vouloir, il montrait à quel point il restait absent, à quel point il ignorait qu'on l'aimait. Oui, il attendait qu'elle devînt bonne d'enfant, en échange de l'hospitalité des « Erables ».

Ce soir-là, les yeux du jeune médecin tombèrent sur une phrase du journal étalé sur la table. Ayant lu « aliénés » il parcourut le passage. Il s'agissait du compte rendu d'un discours prononcé par le docteur Frick à un Congrès d'infirmières du Reich. Le docteur affirmait qu'il fallait apprendre aux infirmières, non la sensiblerie, mais la dureté et le souci raisonnable. L'époque ne nous permettait plus de sacrifier des milliards de francs et des millions de journées de travail aux soins de ces incurables. Il fallait savoir prendre la décision qui s'imposait...

Il relut. C'était bien cela : « Prendre la décision qui s'imposait » n'avait qu'un sens possible... Voilà, en effet, la solution qu'allait adopter un grand pays. Et ici, en ce coin d'Occident, au nom de valeurs imaginaires, on en était à ne même pas pouvoir divorcer... « La partie saine de la population », continuait l'article, « n'a pas le droit de se mettre au service de ces êtres inutiles et néfastes. »

Oui, chez nous, n'en arrivait-on pas à de véritables aberrations ? Ronquières voulut rejeter le papier, mais il y revint. Pendant qu'il lisait, il se demanda ce que serait l'enfant porté dans de telles conditions, et qui naîtrait, Dieu sait dans quelles circonstances...

[418]

— Et pourtant, acheva-t-il tout haut, je ne suis pas sans appréhensions pour cet enfant.

— Tais-toi, dit Francine. L'enfant naîtra tout à fait normal...

— Oui, sans doute...

Le docteur Ronquières se sentait sacrifié à des principes, à des idoles, il fallait dire le mot : à des préjugés. C'était le mot de Frick : il fallait avoir le courage de remonter le courant des préjugés...

— Tu sais, Maurice, il ne faut pas rester uniquement pour l'enfant ? Nous l'élèverons, n'est-ce pas, Marie-Jeanne...

— Maurice ne discute pas cela, répondit Marie-Jeanne, inquiète. Tout cela est dur pour lui, Francine, maintenant qu'il craint, comme nous, qu'Elisabeth ne puisse guérir...

Une fois de plus, le téléphone appela :

— Ah, ce téléphone ! ...

On demandait le docteur. Marie-Jeanne passa le cornet à son beau-frère. C'était une urgence. Le médecin demanda à ses belles-sœurs de lui décrire la route.

— Est-ce que tu ne ferais pas mieux de venir avec moi ? dit-il enfin à Francine.

— Je crois que c'est le plus simple, répondit-elle.

Depuis plusieurs jours, Francine avait l'impression qu'il eût voulu se passer de son aide. Cette urgence lui parut une aubaine. Elle se leva et, se hâtant vers la pharmacie :

— Une minute, j'ai encore deux ou trois potions à faire. Nous pourrons les distribuer en route. Cela épargnera aux gens une longue course...

Maurice l'avait regardée partir. La joie allégeait ses mouvements, la vie, une vie chaude et abondante rayonnait de son corps ferme.

— Tu ne nous accompagnes pas ? demanda-t-il à Marie-Jeanne, d'un ton qui ne suggérait pas l'acquiescement.

— Non, dit-elle. Je voudrais écrire un mot à Jean.

— C'est vrai ! voilà deux jours qu'il n'est venu...

— Est-ce que tu sais que le Père Lénard va commencer des études sérieuses de biologie ?

[419]

— Ah...

— Oui, il est allé exposer à ses supérieurs les problèmes soulevés en lui par vos discussions. Eux-mêmes étaient en quête d'un esprit capable de traiter ces questions, de tenter un rapprochement avec la biologie, c'est-à-dire avec le réel...

— Il n'en avait jamais rien dit ? ...

— Non. Je pense que c'est Jean qui l'y a amené. Il s'est imaginé à tort, je crois, que le Père Lénard n'aurait plus jamais de paix, avant d'avoir confronté ses croyances et les faits, avant d'avoir opéré une synthèse... Toutes ces démarches se sont faites ces jours-ci, nous avons perdu tout cela de vue...

— Quelle chance ils ont, ces gens-là...

— Comment ?

— Faire ce qui leur plaît...

Marie-Jeanne le regarda. Il avait parlé fort sérieusement.

— Est-ce que tu n'es vraiment plus libre ?

— Non, dit-il, non. La vie est finie pour moi.

— Oui, Maurice, nous savons, c'est dur. Mais Elisabeth reviendra.

— Comment peux-tu me dire cela ? Tu sais bien qu'elle ne reviendra pas, ou que si elle revient ce sera une autre Elisabeth, une épave... et même si elle rentrait dans l'état où elle se trouvait...

— Peut-être ne l'as-tu jamais connue normale.

Le docteur Ronquières était toujours assis. De la main droite, il écrasait le bout de sa cigarette sur le cendrier. Cette occupation accaparait tout son automatisme. Son regard ne suivait que très mal le tra-

vail de ses doigts. Des pensées sauvages, des velléités de libération tournoyaient dans son esprit frappé d'inertie. Tout, sauf l'acceptation, lui paraissait plausible. Mais il ne choisissait pas. Il savait qu'il fallait en arriver à l'acceptation, qu'il n'y avait pas d'autre alternative.

— Je ne sais même pas si je désire qu'elle guérisse...

— Maurice, toi qui as voulu renoncer à ta carrière pour elle...

En parlant, Marie-Jeanne se souvenait de son propre état. Elle savait bien qu'elle aussi eût fait n'importe quoi pour sa sœur, et [420] qu'elle le ferait encore ; et que pourtant elle appréhendait son retour. Elle n'eut pas le courage d'achever...

— C'est vrai. Je ferais sans doute encore bien des choses...

— Tu le fais, Maurice, tu le fais...

— Je le fais peut-être. C'est par devoir pur. En me considérant comme absurde...

— En te reprenant un peu trop peut-être.

— Oui, en me reprenant. Je veux me reprendre... Je ne suis fait ni pour les grandes idées ni pour la beauté. Je suis fait pour vivre. C'est ce que je n'ai pas compris à temps. J'en veux à Elisabeth de m'avoir engagé dans ces chemins de la fantaisie et du luxe moral. Je ne pouvais pas la suivre... Je me suis laissé fasciner. Et maintenant, pour avoir marché contre ma nature, j'en suis à ne pas même désirer son retour...

— Pourtant, Maurice, il y a certainement quelque chose en toi qui t'a fait choisir Elisabeth...

— Peut-être...

Il ne pouvait plus répondre. A cet instant, aussi, il comprenait que la justice immanente le punissait d'avoir, jadis, choisi d'humilier une femme riche et hautaine, d'avoir parlé d'amour sans éprouver d'amour. Il avait fini par aimer, par se prendre au jeu, un jeu qui n'était autre qu'une persévérance dans le bluff et le mensonge. Cela ne pouvait pas se racheter.

— Peut-être... reprit-il plus bas.

— Sûrement...

— Oui, sûrement, répéta-t-il, à voix plus basse encore. Il ne restait, du bout de cigarette, qu'une informe masse noirâtre ; il appuyait de plus en plus.

— Je suis prête ! cria Francine, pénétrant en coup de vent dans la pièce.

Mais à ce moment, elle surprit sa sœur et Maurice en leur état de méditation profonde, laissant voir qu'ils venaient d'aborder un sujet fort grave.

— Excuse-moi, dit Maurice à Marie-Jeanne, tandis qu'il se levait de sa chaise. Je viens, Francine, ajouta-t-il. Il y avait une douceur inaccoutumée dans sa voix. Une douceur et une lassitude.

[421]

Francine comprit qu'il avait de nouveau confié une peine, une peine d'homme. Une douleur gronda dans sa poitrine. Oui, elle était là pour les potions, pour les confitures, pour les comprimés d'aspirine.

— Excusez-moi d'être venue vous interrompre, balbutia-t-elle.

De pauvres reproches titubaient dans sa voix. Marie-Jeanne vit qu'une tumultueuse jalousie s'était emparée de sa sœur, inconsciente peut-être de la portée réelle de ce geste. Maurice crut qu'elle se dépitait de n'avoir pas participé à cette conversation. Jamais il n'avait vu cette expression fière et sèche chez Francine. Il n'avait deviné que son corps. De son âme, il ne connaissait que son détachement et sa bonté. Elle existait, elle aussi. On venait de la faire souffrir inutilement. Il aurait voulu trouver de quoi réparer, mais chercha en vain...

— Je venais précisément dire, ajouta-t-elle, que je suis si fatiguée, si lasse... Cette visite va durer longtemps ?... Est-ce que je pourrais aller me coucher ?... Tu te tireras d'affaire, Maurice ?...

Elle s'efforçait de ne rien montrer de son émotion, de jouer la migraine jusqu'au bout. Pourtant, sa détresse transparaissait.

— Oui, va te coucher, tu es si fatiguée.

— Et si courageuse ! ajouta-t-elle elle-même, cruellement ironique.

Ils la regardèrent. Aucun des deux ne la connaissait sous ce jour. Elle-même remarqua leur ébahissement. Mais elle n'y tint plus et se



dirigea vers la cuisine. Assise à sa table, éclairée par une lampe portative qui lui renvoyait sur le visage une lumière dure, accentuant les rides et les traits, Rosa reprisait les bas, tendus sur une boule de buis glissée à l'intérieur. Francine s'empara d'une chaise, s'assit à l'autre bout de la table, les coudes sur la toile cirée et la tête dans les mains, se reprochant ce qu'elle venait de faire. À la fin, honteuse, triste, désespérée, elle se mit à pleurer doucement.

Interloqués, le docteur Ronquières et Marie-Jeanne restèrent un moment silencieux. Un tout petit coup sur le timbre annonça qu'on touchait au téléphone. On allait de nouveau sonner. Maurice [422] s'empara du cornet. Il perçut le trembleur qui appelait quelque part au loin. Ce n'était pas une communication proche.

Il écouta longtemps. De temps à autre il répondait, d'une voix contenue, inquiète :

— Oui, j'entends...

Marie-Jeanne l'avait vu pâlir. Puis son corps s'était immobilisé, comme réduit au silence. Plus un muscle ne bougeait. Plusieurs fois, pourtant, il avait voulu déglutir, comme s'il avait la gorge sèche. Finalement, il avait dit :

— Non, non. Je n'attends pas. Je viens tout de suite...

— Qu'y a-t-il, Maurice ? demanda Marie-Jeanne. De nouveau un cas urgent ?

— Oui, il faut que j'y aille tout de suite... Surtout, il ne faut pas m'attendre... Tâche de consoler Francine...

Marie-Jeanne vit qu'il était pressé : « Je ne suis pas encore habituée », songea-t-elle, « il prend tout cela tellement au sérieux. Il lui ressemble tellement. Je n'imagine pas un médecin autrement... » Quand elle songea à lui demander : « Est-ce que tu connais le chemin ? » il avait déjà disparu. Quelques instants plus tard un bruit de portière, un ronflement de moteur, indiquèrent ce qui se passait, puis la voiture démarra lentement. Au dehors, à travers les persiennes closes, on entendait déjà l'automne, avec son silence lourd et opaque, traversé parfois par le bruit d'une feuille prématurément desséchée frôlant le volet dans sa chute. Marie-Jeanne se représenta la nuit noire, morne annonciatrice de l'hiver ; la tranquillité inquiétante du cimetière. Son père était là, abandonné dans le caveau. Et déjà, comme ce

soir, on pouvait souffrir d'événements survenus après sa mort, et qu'il ne connaîtrait jamais ; déjà la vie l'oubliait. Marie-Jeanne alla jusqu'à la porte. Le ciel était bleu sombre ; on y devinait les plus grosses étoiles. L'air était froid. Elle frissonna. Il devait se sentir horriblement abandonné. Elle rentra, avide de lumière.

Marie-Jeanne avait traversé cette période aiguë du deuil dans un état d'âme où se mêlaient la tristesse, l'abandon, un sentiment de culpabilité, des moments de remords et, au-dessus de tout cela, [423] l'attitude de Jean. Elle avait éprouvé assez souvent l'impression physique qu'elle ne quitterait jamais cette période d'indécision et d'insécurité. D'une façon atroce, comme tout à l'heure, quand elle avait perçu le froid de l'atmosphère, il lui arrivait de songer que c'était par sa faute que son père était mort. Elle n'eût pas dû permettre cette bouteille de bourgogne, ou du moins elle aurait pu obtenir qu'on se contentât d'un vin moins dangereux.

Si elle avait été plus prévenante, si elle n'avait pas abandonné son père, peut-être n'eût-il pas éprouvé ce sentiment de solitude et de désolation qu'il avait laissé entrevoir dans ses dernières conversations... Oui, il avait dû sentir qu'elle le lâchait soudain. Il avait dû éprouver comme un vide, lorsqu'elle s'était tournée vers Jean et que toute son attention, toutes ses pensées lui eussent été vouées. Et pourtant son père avait voulu se rapprocher d'elle ; certainement, il l'avait fait et elle n'avait pas compris, n'avait pas voulu comprendre... Pendant si longtemps, elle avait attendu qu'il se penchât sur elle et, quand il l'eut fait, elle n'y avait pas pris garde, s'était détournée.

Quelle image son père avait-il emportée d'elle ? Elle en éprouvait comme une angoisse. Elle se guérissait, alors, comme elle le pouvait, par des pèlerinages fréquents, en esprit, vers la tombe où il reposait. Elle se souvenait de l'histoire de la pomme, qui les avait, un moment, si étonnamment rapprochés. À cet instant, elle s'était sentie sa fille, et elle avait su qu'il se reconnaissait en elle. Maintenant elle saisissait le sens de cette minute à jamais perdue, la signification de certains mouvements de l'âme, qui paraissent appartenir au flot incessant des pensées et qui, en réalité, sont des moments uniques qui ne reviendront plus. Mais, pour percevoir ces moments uniques, il faut être en état de les remarquer, il faut se trouver dans un état privilégié. C'est cela, précisément, qu'elle se reprochait : ces derniers temps, elle avait cessé

d'être en état de grâce à l'égard de son père. Elle s'était trouvée, trop souvent, imperceptiblement étrangère.

Mais il n'était pas facile de chasser ces idées et si le choc éprouvé, lorsque la Deleuze avait parlé de suicide, n'était pas encore apaisé, c'est qu'à la base de cette infamie, il y avait, sans aucun doute, [424] une parcelle de vérité dont elle n'aurait peut-être jamais été consciente sans Deleuze.

— Tu ne peux prendre de telles pensées au sérieux, lui avait dit Jean.

Mais comprenait-il bien ? Elle n'avait pas osé lui dire sous quel angle elle voyait les choses et, maintenant, ce mystère était entre eux, avant même qu'ils se fussent déclaré leur amour. On ne pouvait s'en tenir là. D'ailleurs, depuis la mort de son père, tendue vers le souvenir et la personnalité du défunt, elle s'était dérobée à l'attention de Jean, cause involontaire, et cependant réelle, de son remords. Ce n'était pas depuis deux jours, mais depuis trois, qu'il n'avait plus donné signe de vie. Elle le savait occupé avec le Père Lénard, c'était vrai. Pouvait-elle être certaine de n'avoir pas provoqué ce silence ? Elle en éprouva une crainte, une sorte d'humiliation et de honte, comme si, en un moment, elle avait pris conscience d'un état d'égoïsme monstrueux. Elle en oublia Francine, qu'elle avait entendue partir vers la cuisine et qu'il eût fallu aider, et monta. Elle n'y tenait plus. Il fallait écrire à Jean, lui dire tout cela, rendre de nouveau possible sa présence réelle.

Francine avait bien été forcée d'aller se coucher, après avoir invoqué sa fatigue. Elle remarqua que Maurice avait négligé de prendre les potions qu'elle avait préparées. Elle ignorait tout du second coup de téléphone et crut que, délibérément, son beau-frère n'avait pas voulu lui faire le plaisir de les emporter. Elle souffrit de l'avoir laissé partir de cette manière, se reprocha son enfantillage, se demanda comment s'expliquer devant Marie-Jeanne. Elle fut bien aise de ne pas la rencontrer, en traversant la salle à manger.

Onze heures sonnèrent au Westminster à la salle à manger. Le son grave et solennel escaladait avec précaution les escaliers, se répandait comme une bouffée d'odeur dans le calme et la sérénité de la maison.

Que de fois Francine avait écouté cette musique lente et familière du temps... Oui, onze heures. Tout le monde, sans doute, dormait. Pourtant, elle en avait la certitude, Maurice [425] n'était pas encore rentré. Elle commença à s'inquiéter. Les problèmes de l'après-midi s'étaient retirés d'elle. Il ne lui restait plus qu'à retrouver les autres, reprendre sa physionomie de tous les jours.

Ce fut un tout petit coup de klaxon. Francine bondit, passa un peignoir gris sur sa chemise blanche de pensionnaire.

« C'est Maurice, se dit-elle. Il appelle. »

Elle descendit quatre à quatre, prenant garde de faire le moins de bruit possible, voulant gagner du temps sur les autres. Elle ouvrit la porte de derrière. Avant de sortir, elle alluma la grosse lampe de la cour, comme son père le voulait, la nuit.

La Renault était là. Maurice, au volant, n'avait pas bougé. Il avait éclairé la voiture à l'intérieur. En la voyant arriver, et sans avoir abaissé la glace, il lui fit signe de se taire. Il avait l'air rayonnant. Sûrement, il n'y avait pas de malheur.

Quand Francine se présenta à la portière de droite, le médecin entr'ouvrit :

— Regarde, dit-il, lui désignant des yeux la place libre à côté de lui. Francine vit un amoncellement de linges blancs, et, en même temps, comprit de quoi il s'agissait.

— Attention ! fit-il tout aussitôt à voix basse. Il vit fort bien. Ne le découvrons pas ici...

— Elisabeth ? demanda-t-elle, timidement.

— Oui.

Mais c'est à peine s'il put prononcer ce mot. Il ne maîtrisait plus son émotion et, pendant un court instant, Francine le vit pleurer... Elle ne comprenait pas.

— C'est de joie, dit-il. Tu ne peux pas savoir. Je te le confie, Francine. Sois sa maman aussi longtemps que tu le pourras, veux-tu ?...

Il n'y avait en lui ni calcul ni intérêt : c'est à la bonne fée Francine qu'il confiait son enfant. A personne d'autre, il n'eût pu l'abandonner un instant. La jeune fille comprit.

— Oui, dit-elle, aussi longtemps que je le pourrai...

À voix plus basse encore, elle ajouta :

[426]

— Écoute. Attends encore un moment. Je sais où se trouve le berceau. Tout est prêt...

Francine s'éloigna. En la regardant partir, le jeune médecin constata qu'elle était nu-pieds. Elle avait dû accourir avec une grande précipitation, sans prendre garde à elle-même.

« C'est bien Francine ! Quand a-t-elle tout préparé ? »

Et il lui en eut une reconnaissance profonde.

L'enfant remua et poussa un léger vagissement. Le père souleva la toile fine qui recouvrait le visage, emmitouflé, comme le corps, dans un grand châle blanc. Les yeux étaient toujours fermés. La bouche avait des mouvements de succion et les muscles esquissaient déjà des expressions. En l'une d'elles, il retrouva une image fugace de sa mère à lui. Mais, les traits reproduisaient surtout ceux d'Elisabeth.

« Il sera beau, se dit-il. Je croyais que les nouveau-nés étaient forcément laids, pensa-t-il encore. Et lui il est si bien formé déjà. »

Il ne voyait pas qu'il était rouge et vilain comme tous les petits des hommes. Un calme majestueux régnait en son âme de père. Il lui semblait que tout ce qu'il avait dit jusqu'ici n'avait pas de sens, que tous les problèmes en suspens étaient résolus. L'enfant était là. Il s'agissait de le tenir en vie, de le protéger, de le garder. Il se sentait engagé devant lui comme il ne s'était jamais senti engagé. C'était son enfant, à lui, et c'était comme si cet enfant avait toujours existé. Il lui eût été impossible de se représenter comment il était encore, tout à l'heure, en quittant les « Erables ».

— Viens, dit Francine. Il ne l'avait pas entendue revenir.

Ensemble, avec d'infinies précautions, ils emportèrent le nouveau-né. C'était comme si, pour la première fois, un enfant était né parmi les hommes.

Le feu brûlait encore dans la salle à manger. Francine avait installé le berceau à côté de la cheminée. Elle y plaça l'enfant le plus douillettement qu'elle put.

— Il a bien chaud, dit-elle.

— Tu es sûre ? demanda-t-il. La religieuse a dit qu'il est bien emmaillotté. On peut le laisser un moment. N'y touchons pas, ce serait le faire pleurer inutilement.

[427]

— Tout de même, laisse-moi le voir, insista Francine.

Elle refit le geste du docteur et le contempla un instant.

— Il a les traits d'Elisabeth. Il a l'air intelligent.

— Tu vas vite...

— Tu verras...

— Tout à l'heure, il avait une expression de maman...

— Oui ? Tant mieux, ajouta-t-elle. C'est toujours mieux s'il ne ressemble pas tout à fait à l'un des parents...

— Tu crois ?

— Père le disait toujours... Tu vois, il fait déjà le mouvement de sucer... Il sera gourmand...

Elle se tut. Ils s'attardèrent à contempler cette petite frimousse rouge et chiffonnée, cette petite figure écorchée.

— Il est beau, n'est-ce pas ? fit le médecin, après un long silence...

Francine le regarda, surprise. Mais il n'ironisait point.

— Oui, dit-elle, très beau.

Ce lui fut un mensonge agréable.

— N'allons-nous pas réveiller les autres ? Ils paraissent n'avoir rien entendu...

— Si tu veux. Raconte-moi d'abord comment c'est arrivé...

— La clé du poêle n'est pas trop fermée ? Tu sais, l'oxyde de carbone, un bébé, c'est fragile... Ces feux continus...

— Sois tranquille...

— Je veux bien te raconter, mais ne reste pas nu-pieds.

Francine sourit, étonnée.

— Ah, mon Dieu, dit-elle. C'est ta faute, aussi...

Elle chercha des pantoufles dans l'armoire, à la cuisine ; il n'en restait qu'une paire, celles de son père... Oui, elles étaient encore là. Sans doute, Rosa n'avait pas voulu y toucher... Personne peut-être ne l'aurait jamais su... Francine les chaussa... Pour une fois, se dit-elle. Ce soir, il m'approuverait certainement...

Elle reparut, mais Maurice était occupé avec l'enfant. Elle s'assit près du berceau dans lequel elles avaient été élevées, elle et ses sœurs. Le laqué blanc était à peine terni.

— Allons, parle-moi, maintenant.

[428]

— C'est bien simple, dit-il. Voici.

Il reprit le récit au moment du coup de téléphone, lui annonçant qu'Elisabeth avait mis un petit garçon au monde ; mais on ne savait pas encore s'il pourrait vivre. On le pria de venir tout de suite... Il s'était rendu au pavillon de Sœur Alphonsienne et, sans rien écouter, avait voulu voir l'enfant. L'enfant vivait. Maurice expliqua le bouleversement qui s'était alors opéré en lui, à la vue du nouveau-né. Il lui avait semblé que son arrivée donnait à l'enfant une sécurité totale, que lui seul pouvait assurer. Les religieuses voulaient le conserver quelques jours. Sœur Colette, paraît-il, aurait aimé soigner l'enfant. Elle n'était pas là, d'ailleurs. « Mais je n'ai pas pu le laisser, ajoutait-il, c'eût été comme une sorte d'abandon... Je ne le pouvais pas. J'espère que Sœur Colette ne m'en voudra pas.

— Certainement pas, comme je la connais, dit Francine.

— C'est Sœur Colette qui a découvert l'enfant. Figure-toi qu'Elisabeth a dû souffrir tout l'après-midi. On avait remarqué qu'elle était assise sur le lit. Mais elle ne manifestait aucune émotion. A un moment donné, comme le soir tombait et que la Sœur bordait les lits pour la nuit, il lui sembla, en approchant d'Elisabeth, entendre un vagissement... Elle regarda sous les couvertures, c'est Sœur Alphonsienne elle-même qui me l'a raconté, et l'enfant était là...

Sœur Colette fut un peu affolée. Tu vois la scène d'ici. Et pendant qu'elle allait chercher du secours, Elisabeth avait remis les couvertures sur elle. Quand Sœur Colette revint, l'enfant était comme étouffé, en état de mort apparente...

— Est-ce Elisabeth...

— Non, non, elle ne l'a pas fait exprès... Il paraît qu'elle n'a pas présenté le moindre intérêt pour l'enfant. Tout cela s'est passé sans qu'elle s'y arrête un instant, comme si elle n'était pas en jeu. Elle est restée passive et indifférente, comme lorsque nous sommes allés, il y a huit jours, lui annoncer... Mais elle ne lui a pas fait de mal non plus... Elle ne s'en occupe pas... Elle le nie, comme tout le reste... Alors le médecin est venu, et l'aumônier. Finalement, on a baptisé l'enfant. Il s'appelle Maurice...

[429]

— Maurice ?

Cela ne te va pas ?

— Oh, si. Mais comment savait-on, là-bas ?...

— Ah, tiens, c'est vrai... Ma carte d'identité, peut-être...

— Peut-être bien...

— Oui, ce sera cela. Ils auront agi d'après les papiers, puisqu'ils ont dit tous mes prénoms : Maurice, François, Ghislain...

— C'est tout de même fantastique qu'ils aient songé à cela, à ce moment-là. Tu ne trouves pas ?

— Oui. Maintenant, cela m'étonne. C'est Sœur Colette qui a tenu l'enfant. Puis c'est elle qui l'a lavé, qui a fait sa toilette, qui s'est occupée du cordon. Je crois qu'on peut s'y fier. Sœur Alphonsienne a certifié que tout est en ordre. Tu comprends, je n'ai pas voulu le déshabiller tout à fait. Il ne faisait pas chaud dans ce parloir...

— Mais comment n'avais-tu pas prévu...

— Elisabeth n'avait jamais rien dit. Pourtant, d'après le confrère de là-bas et la Sœur, l'enfant est à terme, peut-être une dizaine de jours à l'avance... Mais il est résistant... Oui. Il a fallu une heure de respiration artificielle, de frictions, de manœuvres désespérées pour le ramener... On n'a pas même arrêté pendant qu'on le baptisait... Et Elisabeth va



bien. La délivrance a eu lieu peu de temps après. Tout s'est passé dans l'ordre. Il y a toutes les chances que les choses aillent bien...

Il remarqua lui-même qu'il avait employé le mot chance et non probabilités ; cela lui causa un plaisir. Oui, toutes les chances... Il n'osa pas dire : pourvu qu'elle revienne... Il venait à peine de confier le nouveau-né à Francine.

— Quand je pense que si Sœur Colette n'était pas passée, on l'aurait trouvé mort le lendemain, demain matin seulement ...

Son cœur débordait de reconnaissance.

— On aurait besoin de prier, fit-il enfin, un peu gauche ...

— Tu as raison, dit Francine. Ces paroles de son beau-frère donnaient la mesure de son bonheur.

Elle commença. La douce mélodie de l'Ave, prononcé à voix étouffée, remplit la pièce. Elle en récita un, puis deux, puis d'autres. [430] Maladroitement, Maurice la suivait. Rien ne pouvait épuiser son besoin d'épanchement.

Pendant qu'ils priaient encore, Marie-Jeanne poussa doucement la porte. Mais on lisait l'inquiétude sur son visage.

— Qu'est-ce que ce moteur qui tourne depuis plus d'une heure dans le jardin ? demanda-t-elle...

Ils écoutèrent. En effet, le moteur de la Renault tournait toujours.

— C'est moi qui l'ai oublié, répondit-il. Mais Marie-Jeanne n'écoutait plus. Elle venait de voir.

La première émotion passée, Marie-Jeanne dit :

— Il faut éveiller Rosa...

— Oui, c'est vrai...

— Francine a accepté d'être sa maman aussi longtemps qu'elle le pourra. Est-ce que tu le trouves bien ?...

Marie-Jeanne se rendait compte de la transformation survenue en son beau-frère depuis la soirée. Tout paraissait devenu simple. Les

ombres s'étaient éloignées. Un accent profondément humain l'animait, on sentait qu'il ne demandait pas un service à Francine, mais qu'il lui faisait un honneur, qu'il l'avait délibérément choisie... On eût dit qu'il était libre.

— Oui, dit-elle, je trouve que c'est bien.

Il ne fallait rien ajouter.

— Maintenant, dit le docteur, je vous le confie un moment. Je vais garer la voiture...

Mais Francine intervint :

— Pas encore, Maurice. Ta visite urgente de ce soir n'est pas faite. On ne sait jamais ce que c'est... Un jour comme aujourd'hui, tu ne pourrais pas...

Il regarda l'heure. Une heure et demie ! Et pourtant, Francine avait raison, un jour comme aujourd'hui, ce serait impardonnable...

— Est-ce qu'il conserve bien sa chaleur ? demanda-t-il. Il passa doucement le doigt sur la joue de l'enfant, puis dans le cou :

Ah, oui, il a bien chaud. Je puis partir...

[431]

Quand leur beau-frère fut parti, Marie-Jeanne reconnut les pantoufles, de son père :

— Oh !... Elles étaient encore là ? s'étonna-t-elle. Cette chère Rosa. Au fond toute son âme est ici... Et dire qu'il s'en est fallu de si peu qu'il puisse lui-même accueillir l'enfant d'Elisabeth...

— Oui, fit Francine. Et, en plus, il aurait vu que Maurice pouvait être sauvé...

Marie-Jeanne regarda sa sœur un instant... Que se passait-il en elle, à cette heure importante ?... Il n'y avait pas de réponse à donner. Mais peut-être pouvait-on compter sur elle, après tout ?

— Je vais chercher Rosa. Il est temps, n'est-ce pas ?

Jean Harribat, depuis la mort du docteur Van Meenen, avait soutenu et protégé Marie-Jeanne mais s'était abstenu de faire allusion à leur amour naissant. Ce n'était pas le moment. Et, d'ailleurs, en dehors de toute question de tristesse et de deuil, on eût dit qu'elle se dérobaît, regrettait de s'être avancée aussi loin.

Il ne s'était pas mis à douter d'elle. Il l'avait vue vivre, agir, juger et, dans ces moments pénibles et tragiques, elle s'était comportée comme il l'eût souhaité. Un bon moment, dans les semaines qui avaient précédé la mort du père, il avait craint, à propos de mademoiselle Deleuze, qu'elle ne se laisse emporter par une passion, par un ressentiment. Mais les faits avaient parlé d'eux-mêmes, et cette appréhension avait disparu.

Le docteur Harribat se disait que leurs sentiments ne pouvaient que gagner à mûrir davantage, et il avait pris le parti d'attendre. Pourtant, ces hésitations, cette résistance, l'influençaient plus qu'il ne l'eût voulu, et il lui fallut une grande énergie pour maîtriser une tristesse naissante.

En dehors de tout cela, sa liaison avec le Père Lénard avait pris une tournure inattendue. Leurs conversations s'étaient poursuivies et finalement, le religieux s'était persuadé de la nécessité d'une certaine culture biologique, de la nécessité, pour la pensée religieuse, de reprendre contact avec le réel, non pas avec les théories et les doctrines, pour les combattre ou les assimiler, mais [432] avec les faits, dans les régions mêmes où naissent les hypothèses et les méthodes de travail, les habitudes de pensée.

Ils étaient allés consulter les supérieurs, et on eût dit qu'il attendaient cette visite.

Le Père Lénard serait envoyé dans une faculté de Médecine, où il aurait à prendre ses inscriptions, à se créer un esprit scientifique. Le jeune religieux inspirait assez de confiance pour qu'on lui permît cet essai loyal.

— C'est un grand risque que vous courez, avait dit finalement Harribat à son nouvel ami.

— Risque ? Non. J'ai la Foi assez solide pour attendre toute ma vie la solution.

— Et mourir sans l'avoir trouvée ?

— Pourquoi pas, docteur ? N'en sommes-nous pas tous là ?

Vous comme moi. Nous avons tort de juger les phénomènes religieux sous leurs formes momifiées, sous leur sclérose sociale. Les vrais phénomènes religieux sont vie et transformation, lutte, effort, échec, espérance...

Les multiples démarches lui avaient pris beaucoup de temps. Son silence aux « Erables », ces trois derniers jours, s'expliquait aussi par une secrète appréhension de rencontrer le docteur Ronquières. Il se rendait compte, autant que le Père Lénard, du caractère aigu des difficultés de son collègue et de l'impossibilité de lui porter secours. On pouvait, par contre, sans le savoir, lui faire beaucoup de mal. La question devait se dénouer un jour ou l'autre et Ronquières devait agir librement. C'était du moins l'explication qu'il se donnait.

Heureusement, les événements s'apaisaient et ces trois jours lui avaient paru invraisemblablement longs. Il faudrait, maintenant, que Marie-Jeanne et lui pussent se retrouver un moment, renouer les fils brusquement rompus.

Ce soir du deux octobre, l'attaque de l'Italie contre l'Abyssinie s'ajoutait aux autres préoccupations pour l'empêcher de dormir. Un petit article dans une revue scientifique, lui tomba sous les [433] yeux, tandis qu'il essayait, par la lecture, de vaincre son insomnie. On signalait que von Meduna, en Autriche, était arrivé à améliorer certains troubles de l'esprit en provoquant des crises d'épilepsie. Mais le docteur Harribat ne prit pas garde à cette nouvelle. Chaque semaine on découvrait des remèdes de ce genre dont on ne reparlait jamais.

Par ailleurs, il était préoccupé par le départ du Père Lenard. Il se demandait s'il n'avait pas précipité le religieux dans une situation sans issue.

Il faisait jour déjà lorsqu'il ouvrit les yeux, réveillé par le téléphone.

— C'est vous... c'est toi, Jean ?...

Il reconnut la voix de Marie-Jeanne, et qui avait hésité à le tutoyer.

— Oui, Marie-Jeanne. Rien de grave ?...

— Non, non ? Elisabeth a eu un petit garçon ; il est à la maison...

— Oh...

— Oui, il est très bien portant. Francine et Rosa viennent de lui donner leurs soins. Tu ne l'entends pas ?...

— Si... Et Elisabeth ?...

— Rien de changé. Cela s'est passé sans qu'elle y prenne garde... Il ne semble pas que cela y changera quelque chose...

— Et Maurice ?

— Il est heureux. C'est incroyable. D'ailleurs la maison en est toute changée. L'esprit des « ~Erables » y est rentré...

— Oh, l'esprit des « Erables » ! ...

— Oui. Tu le sais bien, il y a un esprit aux « Erables ». Nous avons retrouvé nos dieux lares...

— Je sais... je sais... Et Maurice, vraiment ?...

— Oui, vraiment. Il me l'a encore dit ce matin.

— Quel bonheur pour lui. Il aura la paix pour un moment...

— Tu ne crois pas que c'est arrangé pour de bon ?...

— Pour de bon ? Voyons, Marie-Jeanne ... Mais s'il peut gagner le temps nécessaire pour prendre le dessus ... Il a plus de courage que nous n'en aurions peut-être... Et il lui en faudra encore...

[434]

— J'avais justement écrit une longue lettre hier soir... Elle n'est pas encore partie...

— Il ne faut pas l'envoyer. Je viendrai moi-même ce soir la chercher.

— Merci, Jean...

Elle raccrocha. Il écouta encore, mais en vain.

Aux « Érables », la journée s'écoula calmement, saturée de vie. Par une sorte d'accord tacite, on ne parla pas d'Elisabeth. Chacun, tout en conservant son monde intérieur, retrouvait un centre commun d'affection et de préoccupation. Des rapports faciles s'étaient rétablis. Fran-

cine jouant à la maman mit au point un projet d'alimentation artificielle, auquel son beau-frère donna son assentiment.

Rosa apportait, elle aussi, ses conseils et jubilait de voir renaître l'âme de la maison. Elle s'était seulement empressée, le matin et fort discrètement, de cacher en meilleure place les pantoufles de son maître. Il ne fallait pas qu'on prît l'habitude de les porter.

Vers dix heures, madame Louckx appela au bout du fil. Elle venait s'informer de la petite...

— Comment. Un petit... Mais je vous assure que c'est une fille... Avez-vous bien regardé ? Inimaginable... Eh bien, elle a échappé belle. Tout de même ce qu'on peut devenir, elle si douce... Dites, au moins, vous ne l'avez pas encore embrassée, n'est-ce pas ? Pas avant qu'elle ne soit baptisée... Dieu sait ce qui pourrait vous arriver... Dites, et à quelle place est la marque ?

— Quelle marque ?

— Enfin, ma chère, vous n'ignorez pas qu'un enfant conçu dans de telles conditions, est marqué de la griffe du... enfin, est-ce que je dois préciser davantage... au téléphone ?...

Marie-Jeanne ne savait quelle contenance prendre. Elle se souvenait qu'une fois déjà elle avait raccroché. Elle ne pouvait plus se le permettre. L'autre acheva :

— C'est certainement sur le haut de la fesse, au bas des reins, et de la grandeur d'une pièce de deux sous...

— Mais...

— C'est toujours là que ces taches se trouvent. Au fond, c'est [435] une chance. C'est beaucoup mieux qu'au visage... Et madame Elisabeth ne va pas mal, n'est-ce pas ? Sa crise, en somme, lui a fait du bien... Ah, vous ne savez pas ? Mais elle a fait une crise... Et peu après elle s'est trouvée bien, parfaite, pendant une journée. Ah, vous ne le saviez pas ? Je suis peut-être indiscrete, mais moi je sais tout... On n'aura pas voulu vous donner de faux espoirs. Pourtant, moi, j'ai pour principe que la vérité ne nuit jamais... N'ai-je pas raison ? Et alors c'est Francine qui va jouer à la maman ? Évidemment, je ne vois pas d'autre issue. Il faudra tôt ou tard remplacer la mère. En somme...

Mais je m'en voudrais d'anticiper... En tout cas, si vous avez le moindre besoin de moi...

— Merci, Madame...

Ah ! cette infernale madame Louckx... Marie-Jeanne transmet une partie du message à Francine qui, de sa place, captait quelques détails, mais elle se garda de parler de cette crise. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Tout de même, elle ne put s'empêcher de parler de cette tache brune au bas des reins... Les jeunes filles s'empressèrent de vérifier ce détail. Elles ne virent rien.

— Elle parle à tort et à travers ! Figure-toi qu'elle prétend que l'enfant est une fille et elle continue à le prétendre... conclut Marie-Jeanne. Mais comment est-elle si bien renseignée sur ce qui se passe là-bas ?

### *Journal de Sœur Colette, 3 octobre.*

Mon Dieu. Je m'étais fait bien des illusions en m'imaginant à jamais conquise. Je me souviendrai pendant toute mon existence de la révélation que vous avez bien voulu me faire, lors de la guérison momentanée de madame Elisabeth... Mais j'ai peine à me maintenir en cet état ; je croyais que ce serait plus facile. J'éprouve un besoin de retrouver ce moment unique et, déjà, je me dis que je ne le retrouverai peut-être jamais... Pourtant, ce souvenir m'a donné la force de me comporter convenablement hier... Quelle journée ! Je pense que, sans moi, l'enfant serait [436] mort. Je ne pourrais dire ce que j'ai ressenti en soulevant ce nouveau-né dans mes bras. Ai-je songé que c'était l'enfant de Maurice ? Ai-je tout simplement éprouvé l'émotion de toute jeune femme, devant l'enfant qui vient de naître et de qui on est toute la protection ? Il m'a semblé que tout cela était irréel, et je n'ai pas osé regarder cet enfant de toute mon âme ; il me semblait que si je me laissais aller à le contempler vraiment, jamais je ne pourrais en détacher le regard, me résigner à le laisser partir... J'ai eu, cependant, une consolation profonde : j'ai pu lui choisir un nom. Je lui ai donné celui que je préfère. Je veux croire, mon Dieu, que vous ne me le reprocherez pas... La perfection aurait exigé que je m'en abstienne. Mais je lui ai donné ce nom, la seule forme de présence que je pourrai lui donner.

Après cela ce sera fini... Cela ne m'a pas trop coûté de ne pas le voir. Pourtant, quand j'entendis l'auto, quand, un peu plus tard, je reconnus son pas dans la salle, et qu'il passa à moins d'un mètre de ma porte, J'ai cru que j'allais crier.

Puis, je n'ai plus rien entendu. Enfin, après d'interminables minutes, ils revinrent. Je distinguais nettement le pas de Sœur Alphonsienne et le sien. Il marchait avec précautions. Je l'entendis qui disait :

— N'oubliez pas, surtout, de remercier Sœur Colette. Comment pourrions-nous nous acquitter de notre reconnaissance...

Je ne pus saisir le reste de la phrase. Maurice s'en allait avec son enfant que j'avais espéré soigner pendant quelques jours... et que je ne reverrai pas...

J'ai accepté, mon Dieu ! Sœur Alphonsienne m'a dit ce matin à quel point Maurice avait été ému, avec quel amour il s'occupait de l'enfant. Moi, je ne comprends pas que les hommes puissent être ainsi. Est-ce elle, qu'il retrouve en lui ? Ou bien, est-ce vraiment de l'attachement ? C'est mystérieux. Mais j'ai compris que j'aurais pu m'attacher d'une manière invraisemblable à ce petit être.

J'ai eu beau lutter toute la journée contre cette idée, je me sens désespérée. Il me semble que j'ai mesuré, hier et aujourd'hui, toute la part humaine à laquelle j'ai, renoncé. Non, il n'y a pas [437] seulement Maurice, comme je l'imaginai. Il y a l'enfant, il y a la maternité. Je ne serai jamais mère, je vais disparaître ainsi. Humainement, ma vie est finie, j'ai appréciée à quel point elle est finie. Mon Dieu, vous savez tout cela. Vous savez tout ce que vous m'avez demandé de sacrifier. Je me relèverai de ceci. Mais je pense que je ne pourrai jamais plus me défaire de ce sentiment, que je suis déjà entrée dans la mort.

Ce matin, un frère de Sœur Alphonsienne, missionnaire en Afrique, est venu. Nous avons parlé, un petit moment, de la charité. Il comprend fort bien ce que je veux dire, quand j'affirme que nous avons dû tout sacrifier à la communauté, même notre idéal de charité, et que nous ne sommes qu'une vaste caserne. Maintenant, je sais ce que je dis quand je parle de charité. Car ces signes ne trompent pas : j'ai été touchée par la Grâce.

Le père prétend qu'il existe encore quelques communautés, où l'esprit de charité est intégralement conservé. Ces communautés, sont res-



tées pauvres, sont restées volontairement pauvres. Elles n'ont pas pu réaliser les gains nécessaires pour la construction de grands établissements, mais ont gardé l'esprit du bon Samaritain. Les vocations leur manquent. On les ignore, on les dédaigne. Elles vont mourir ainsi, tout doucement. C'est curieux. Je ne connais aucune de ces communautés qu'il m'a citées. Il va me donner plus de détails, à sa prochaine visite. S'il existait encore une possibilité de charité directe, totale, personnelle... J'en suis fort impressionnée.

### *5 octobre.*

Maurice est venu. J'ai pu m'esquiver au dernier moment. Il paraît qu'il avait téléphoné hier ; mais on ne lui avait pas donné assez de détails. Sœur Alphonsienne m'a dit qu'il avait demandé à voir la feuille de température. Il n'est pas resté longtemps auprès de sa femme qui, d'ailleurs, ne s'occupe pas plus de lui que des autres, et s'est attardé auprès des voisines de lit. Il y a la petite Marie-Louise, qui s'appelle elle-même Whisky, et qui lui a raconté qu'elle voulait devenir accoucheuse de chats.

[438]

— J'ai une jolie petite main. Et avec les petits chats il n'y a pas de sang, disait-elle. Elle disait encore, avec une grande expression de bonheur ; Oui je suis toute seule, mon mari et mes trois enfants sont morts. Je le certifie. Ils sont morts parce qu'il y a trop de méchants. Ainsi moi je suis toute seule... Ce n'est pas triste. Je pouvais me marier cinq fois. J'ai encore quatre mariages devant moi. Je veux trouver l'amour...

Il paraît que Maurice a dit à Sœur Alphonsienne :

— Est-ce que c'est vraiment ainsi qu'Elisabeth va finir ? J'aimerais mieux, alors, la voir mourir tout de suite...

Je comprends qu'on fasse une telle réflexion. Mais je ne comprends pas que Maurice puisse la faire. A l'idée qu'il eût pu la faire à mon propos, si j'avais été dans le cas de madame Elisabeth, il me prend une tristesse affreuse.

Cette tristesse m'a empêchée de profiter d'une chose bien agréable. Sœur Alphonsienne m'a raconté qu'on a parlé, en communauté, de la naissance, des soins donnés à l'enfant et de tout le reste. Il paraît que presque tout le monde faisait mon éloge. La supérieure, présente, ne disait rien, mais elle n'a tout de même pas empêché la conversation de se poursuivre. Je suis bien plus sensible que je ne l'avouerais à cette nouvelle ; j'ai besoin de savoir que je ne suis pas mauvaise, que je puis faire un peu de bien. Ma certitude intérieure ne me suffit plus. Il me faut, dans une certaine mesure, le témoignage des autres. Surtout de celles qui peuvent voir mes imperfections ; c'est pourquoi l'affection de Sœur Alphonsienne m'est si précieuse.

Sœur Alphonsienne trouve que j'ai de grandes facilités à m'occuper de ce genre de malades ; moi, je sens surtout mon impuissance. Mais c'est un fait que je me suis mise à aimer ces personnes ; j'ai pénétré dans leur monde ; il m'arrive même d'oublier, par instants, que j'ai affaire à des anormales.

### *10 octobre.*

Voilà qu'aujourd'hui Sœur Alphonsienne a commencé sa dix-huitième année au pavillon. Personne n'y avait songé, mais une malade d'en bas avait avisé une religieuse. En cachette, elles ont [439] préparé une petite séance. La manifestation a eu lieu cet après-midi. Une malade a lu un compliment qu'elle avait rédigé elle-même, et qui était, ma foi, fort émouvant. Puis elles ont chanté un chœur. Il y a eu une petite saynète ridiculisant la mode et quelques chansons de Botrel.

Sœur Alphonsienne était fort émue. Elle n'a pas pu s'empêcher de pleurer. Comme les malades, ayant reçu une grande boîte de bonbons à se partager, l'entouraient, chantaient, dansaient en rond autour d'elle, elle nous a dit, avec sa simplicité habituelle :

— Je dis souvent que c'est pour le Bon Dieu que je suis ici, et que sans Lui je n'y resterais pas ; que ma vie n'aurait pas de sens, si je n'attendais pas une récompense... Mais je crois que je ne dis cela que dans mes moments de faiblesse. Aujourd'hui, je sais bien que je resterais, même sans récompense... Car ma récompense, je me dis souvent que

je l'aurai eue ici-bas. Je ne crois pas que je puisse avoir une plus belle vie que celle que j'ai eue parmi vous.

Je suis alors revenue au dortoir, pleine de courage. On avait raccordé le haut-parleur de la salle à l'appareil du bas, et la musique de danse s'éparpillait dans la pièce. Quelques malades ont commencé à danser.

À un moment donné, madame Elisabeth s'est mise à me regarder des pieds à la tête, d'un air investigateur. C'est une chose qu'elle ne fait jamais car, en général, elle fixe son regard droit devant elle, dans le vague. J'ai cru qu'elle allait de nouveau parler. Mais tout à coup elle s'est mise à rire, d'un rire tellement ironique, que je me suis sentie touchée. J'ai fait semblant de ne rien voir, et suis sortie pour examiner mes vêtements, Elle devait m'épier ! Et quand je suis rentrée dans la salle elle s'est remise à rire de plus belle. Ce rire me faisait vraiment mal ; me gênait, me poursuivait comme l'eût fait celui d'une Furie implacable. Ce rire était méchant, humiliant. J'ai senti une réaction contre la malade. Je lui en voulais, et, à la fin, je l'aurais giflée. Il m'a fallu toute mon énergie pour dominer ce réflexe et me dire : elle n'est pas responsable. Malgré tout, je ne pouvais le supporter et me détournais constamment. La scène a duré peut-être vingt minutes. J'étais [440] tellement attristée que j'ai raconté le fait à Sœur Alphonsienne. Elle m'a répondu :

— Oui, je connais ces rires ; je n'ai jamais pu m'y habituer. Encore maintenant, je fuis. Il faut fuir. Sinon, on prendrait la malade en grippe.

Vers le soir, mademoiselle Marie-Jeanne, la sœur d'Elisabeth, est venue la voir. C'est une personne fort aimable et ses vêtements de deuil la flattent beaucoup. Le petit Maurice va très bien. On parvient à l'alimenter sans trop de difficultés. Il est sage la nuit. Mademoiselle Van Meenen a vu, à un moment donné, que j'avais les larmes aux yeux. Elle a dit : « Dès qu'il sera un peu plus âgé et un peu plus résistant, je viendrai vous le montrer, Sœur Colette. Cet enfant a fait tellement de bien à tout le monde, a-t-elle encore dit, et principalement à son père. Celui-ci est tout autre et a repris courage. »

Elle m'a parlé incidemment de la crise de sa sœur. Je lui ai raconté la chose par le détail. C'est une femme fort intelligente. Je lui ai dit comment c'était arrivé, ma négligence, l'accident et l'après-midi...

C'était le lendemain de la mort du docteur Van Meenen. C'est ainsi que je n'avais pas averti...

— Ce n'est pas pour vous surveiller, dit-elle, que je vous demande tout cela. Mais il paraît qu'un médecin de Vienne guérit les malades en provoquant des crises de ce genre...

On voit ainsi à quelle crédulité les gens peuvent en arriver, quand il s'agit de la santé des leurs. Je n'ai guère répondu, ne voulant pas lui enlever son courage ou son espoir.

### *11 octobre.*

Rien de spécial aujourd'hui. Hier, avant de me coucher, j'ai contemplé le ciel par ma fenêtre entr'ouverte. Le ciel nocturne était grandiose. Je me suis demandé, aussi, ce que je deviendrais si, par hasard, madame Elisabeth guérissait. Je me demande si je résisterais à ce vide ?

[441]

Dans le jour gris, à travers une brume froide, les cloches lugubres de la Toussaint, de village en village, faisaient l'appel des morts.

Tandis que Francine et Rosa assistaient aux Vêpres et que Maurice se rendait sur la tombe de sa mère, Marie-Jeanne était restée seule aux « Erables ». Elle le devait, à cause de l'enfant, et cet après-midi elle aurait à mettre de l'ordre dans les papiers de son père. Ce serait sa dévotion.

Marie-Jeanne s'était réservé ces moments ; elle voulait un peu de calme, un peu de recueillement. Tant de choses pesaient sur ses épaules. Francine pourtant l'inquiétait moins ; en quelques jours, elle était devenue une vraie maman. L'enfant dormait dans sa chambre. Elle paraissait n'avoir d'autres préoccupations désormais que de veiller sur le petit Maurice, comme elle l'appelait, épiant ses pâleurs, ses rougeurs, croyant déjà que le bébé la reconnaissait et lui souriait.

Les dispositions de Maurice l'inquiétaient davantage. Il parlait de moins en moins d'Elisabeth, et, malgré ses brusqueries à l'égard de Francine, il s'efforçait de moins en moins de se passer d'elle. Marie-Jeanne se souvenait de la visite faite deux jours auparavant avec son

beau-frère à son habitation de ville. Le ménage de domestiques y servait toujours et y menait une petite vie parasitaire et facile. Au jardin, Maurice dit, sans préambule :

— Cela n'a pas beaucoup de sens, deux maisons... mais je ne puis me résigner....

— Tu as raison, avait répondu Marie-Jeanne. Conserve-la encore un moment, on verra plus clair dans quelque temps...

— Voir clair ? Je vois bien clair, avait-il dit, sans plus d'explication. Ce que je ne vois pas, c'est ce qu'il faut faire...

Tout en parlant, il cueillait de grandes tiges d'asters tardifs à grandes fleurs bleues. Quand il en eut fait un bouquet immense, il dit, comme se parlant à lui-même :

— Quelle sottise !

Et il le rejeta aux orties.

Marie-Jeanne le regardait. C'était lourd de sens et de dangers.

— Oui, tu fais mieux de ne pas les lui offrir, fit-elle, comme [442] si elle avait clairement compris. Elle est si jeune; elle interprète facilement.

Maurice n'avait pas répondu.

Et, au milieu de toutes ces difficultés, Jean lui avait tellement manqué. Elle le sentait de plus en plus attaché, mais elle devenait impatiente.

L'autre soir, au moment où il quittait les « Erables », il lui avait suggéré d'achever sa thèse au plus tôt. Il s'excusait d'être fort occupé ; mais dans quelques jours ce serait fini. Il était en correspondance avec des médecins étrangers et...

— Vous n'allez pas partir ? murmura-t-elle.

— Partir ? reprit-il, partir ?

Il la regarda dans les yeux. Il y avait eu entre eux un long sourire...

Du seuil de la porte d'entrée, Marie-Jeanne voyait les feuilles jaunes du parc, les châtaigniers frileux dans le soir couleur d'hiver. Était-il possible, pensa-t-elle, que sur ce paysage triste eût régné le soleil d'été, la splendeur de juin et de juillet. Il n'y avait pas si longtemps,

elle avait envoyé, à travers l'espace, un message d'amour à l'univers entier... Mais depuis lors...

— Est-ce qu'on se souvient d'un certain soir ? demanda Jean Harribat.

— C'est du plus beau soir que tu veux parler ? Si c'était le plus beau, je m'en souviens...

— J'ai eu, moi aussi, l'impression que c'était un soir immortel, ajouta-t-il.

Il traversa le jardin, passa la grille à grandes enjambées, traversa la route pour rejoindre sa voiture. Il s'y engouffra prestement. Elle le vit toucher aux manettes, entendit le moteur. Jean fit un signe amical de la main et l'automobile disparut derrière la haie.

Marie-Jeanne s'attarda à la porte, heureuse et réconfortée. Un coup de vent la glaça et fit frémir la grille. Ce léger bruit de métal évoqua en elle le son des couronnes métalliques dans les cimetières. « Pourquoi ai-je déchiré, sans les lui remettre, toutes les lettres que je lui ai déjà écrites ? se demanda-t-elle. J'ai vraiment [443] mal agi. Ce n'est pas lui, c'est moi qui ai compliqué les choses. »

Elle rentra. L'enfant pleurait. C'était Maurice qui, à la cuisine, l'avait pris un instant des bras de Francine et le promenait, l'agaçant du doigt et du regard comme une grande sœur eût pu le faire...

Le cœur plein de ces pensées, Marie-Jeanne rangeait les papiers; elle s'était assise à la place qu'occupait son père, devant le bureau de chêne. Elle classait ce qu'il convenait de brûler et ce qu'il faudrait conserver...

Du fond d'un tiroir qu'elle n'avait jamais ouvert et dont elle avait trouvé la clef dans la poche du gilet que son père portait la veille de sa mort, Marie-Jeanne retira un paquet de lettres, soigneusement classées et dont les adresses étaient écrites de la main de son père.

Mademoiselle Louise Van Loo...

Marie-Louise Van Loo ? Marie-Jeanne n'avait jamais entendu prononcer ce nom.

Sous le paquet, venait en dernier lieu, un faire-part mortuaire. Marie-Jeanne l'ouvrit et lut : Marie-Louise Van Loo, infirmière, morte à Calais en 1915...

La jeune fille replaça les lettres dans le tiroir comme si elle avait commis un sacrilège. Son père ? Son père avait écrit ces lettres d'amour : sûrement, c'étaient des lettres d'amour.

Ainsi, son père lui communiquait un dernier secret :

— Ma vie aurait pu être tout autre, lui disait-il.

Marie-Jeanne n'y avait jamais songé ; pendant le temps que dure un éclair, elle éprouva envers le père en allé si tristement, un renouveau d'amour et de reconnaissance.

— Mon cher papa, je ne savais pas...

Elle regarda de nouveau autour d'elle... Les meubles, le papier de tapisserie, les rideaux, les cadres avaient perdu leur aspect de deuil. Oui, il était toujours là. Son âme ne quitterait jamais cet endroit.

[444]

Avec des larmes aux yeux et la gorge serrée par l'émotion, Marie-Jeanne acheva son pieux inventaire. C'est ainsi qu'elle découvrit le reçu de mademoiselle Deleuze. Il lui plut que son père eût réglé cette affaire. Elle le retrouvait plus vivant encore à travers ce geste... La piété filiale de la jeune fille pouvait se donner libre cours. Oui, tout était pardonné... Il était revenu donner parmi eux, revenu à jamais...

Le soir, on s'était retrouvé en famille. Jean Harribit était arrivé en même temps que Maurice. Longtemps, ils avaient parlé de malades et de remèdes, du Père Lénard ; on évitait maintenant de parler d'Elisabeth lorsque Maurice ne commençait pas lui-même à le faire. Marie-Jeanne et Francine avaient un sujet de conversation toujours renouvelé : le petit Maurice était vraiment extraordinaire.

Rosa était préoccupée. Pendant les psaumes, l'après-midi, à l'église, elle s'était demandée où elle avait dissimulé les pantoufles du docteur. Elle les avait si bien rangées qu'il lui était impossible de les retrouver. Toute sa dévotion avait été distraite par cette perte de mémoi-

re et, dès sa rentrée aux « Erables », elle s'était mise à chercher. Voilà que la soirée s'achevait et elle ne les retrouvait pas. Pour rien au monde, elle n'eût osé en parler à Marie-Jeanne : elle se sentait coupable, infidèle, impardonnable.

Neuf heures venaient de sonner. Francine versait le thé — que Rosa avait préparé, avait-elle dit, de façon à le faire au goût de M. Maurice — et présentait des biscuits. Jean Harribat racontait qu'il venait d'être pressenti pour assurer le service neuropsychiatrique dans un grand établissement en Flandre. Il hésitait, sa réponse dépendait, avait-il dit, interrogeant visiblement Marie-Jeanne, de certaines conditions.

— Et je n'en savais rien ! s'exclama celle-ci, comme si vraiment elle ne savait pas...

Le téléphone, l'infatigable et irréductible téléphone intervint brutalement.

— Ah, non ! Je n'ai pas envie ! fit le docteur Ronquières.

[445]

Francine se leva et prit le cornet. On l'entendit prononcer :

— Oui... Oui... oui... Oui...

Elle parlait de plus en plus faiblement et l'assiette, en sa main, se penchait de plus en plus. Les biscuits tombèrent sur le parquet. Francine se retourna, cherchant Maurice des yeux. Son visage était calme, anéanti.

— C'est pour vous, Maurice...

Elle lui présenta le cornet. Maurice se leva d'un bond et écouta :

— Allo, j'écoute, fit-il.

— C'est toi, Maurice ?...

— Oui...

— Ici Elisabeth...

— Elisabeth ?

Un silence absolu régnait dans la pièce. On entendait ce qui se disait à l'autre bout du fil...



— Oui, Elisabeth... Ecoute, Maurice, je n'y tenais plus... Il y a plus de huit jours que je suis guérie... Je ne voulais pas qu'on t'avertisse avant que l'on soit sûr... Mais le docteur Logiers a déclaré, ce soir, que je suis guérie, que je pouvais te l'annoncer.

— Quel bonheur...

— Tu n'imagines pas comme je vais bien !... Je me sens libre, légère et, écoute, je vais le dire plus bas... je pense tellement à toi... la nuit est longue.

— Tu sais, je ne suis pas seul ici, pour te répondre...

— Ah oui, je vous imagine tous... Avec le souvenir de père...

— Tu le sais ?

— Oui, Maurice, depuis quelques jours... Je ne peux pas admettre que ce soit possible... Et le petit ? Je n'en ai aucun souvenir ! Dis mon affection à Marie-Jeanne, à Francine, n'oublie pas Rosa. Dis à M. le curé que je lui ai envoyé quelques vers faits cette semaine, pour me désennuyer... Oh, ne crains rien, des vers fort simples... J'ai un tel besoin de vivre, d'être gentille, de faire de la joie autour de moi... de te rendre heureux... de reprendre la route. Tu es installé aux « Erables » ? C'est magnifique... Tu sais, je n'aimais pas l'autre maison... Si nous restions aux « Erables » ? J'ai tellement envie, tu vois, de retrouver [446] toutes les choses sûres, tout ce que je connais, tout ce qui est authentique... Tu me demandes comment je suis ? Mais bien. J'ai l'ennui d'avoir un grand trou dans la mémoire. Mais je n'en suis pas inquiète. Je n'en suis même pas très gênée. Je suis comme avant, mais en mieux. Pauvre, tu as dû en avoir de la patience, avec moi... Non, Madame, ne coupez pas, ne coupez pas...

Mais on avait coupé.

— Vous avez entendu ? fit le docteur Ronquières. Il ne se dominait pas. Sa physionomie exprimait une stupeur profonde.

— C'est toi ? demanda-t-il à Harribat, lorsqu'il se fut rassis.

— Oui...

Pendant un instant, il sembla qu'il hésitait sur le sens à donner à sa réponse.

— Je t'en remercie, fit-il. Je suis ému. Ne prends pas garde à mon état.

Il entendait encore cette voix résonner à son oreille, une voix chaude, vibrante, presque sensuelle, et qu'il ne reconnaissait pour ainsi dire pas.

Peu à peu le visage de Ronquières s'éclaira. Tout s'oubliait. Une impression de liberté retrouvée fit disparaître en un instant le désespoir qui l'obsédait, les idées atroces contre lesquelles il luttait de moins en moins.

— Est-elle comme avant ? demanda-t-il encore.

— Comme elle est maintenant, elle est parfaite, fit Harribat.

Un silence retomba.

Déjà Maurice Ronquières reprenait le fil des jours. Elisabeth rentrerait : il n'y aurait rien de changé. Une maladie... La méningite était guérie. Et lui, il était délivré !

Mais cette délivrance allait sans joie. Après quelques secondes, on entendit quelqu'un pleurer. C'était Francine.

— Mon petit... Mon petit !... Je te demande pardon, Maurice, mais je n'ai pas assez de courage pour te le rendre...

— Nous sommes là, nous restons là, Francine, dit Marie-Jeanne qui s'était levée et déjà lui passait les mains dans les cheveux. Francine se laissa faire comme un enfant désolé. Maurice s'en fut chercher le bébé dans son berceau, à la cuisine. Il le lui apporta [447] avec toute l'affection qu'il pouvait mettre dans ce geste.

— Pour moi, tu es celle qui fut sa première maman, celle qui avait tout accepté. Je ne pourrai jamais ne plus le savoir...

— Merci... C'est un bien grand bonheur, tout de même, que sa vraie maman lui revienne. C'est le plus grand...

Elle continuait de pleurer doucement. C'était Maurice, maintenant, qui lui passait la main dans les cheveux.

— Calme-toi, Francine, disait-il. Ses mains étaient bonnes et douces. Elle en avait tant rêvé, involontairement. Maintenant, elles étaient là, qui lui caressaient le cou... La première fois... La seule fois. Après,

ce serait fini... Elle savait bien qu'elle aurait dû avoir honte... Mais ce serait pour demain, quand elle n'aurait plus aussi mal.

Jean Harribat était, lui aussi, fort ému. Il avait senti le choc subi par Marie-Jeanne, à la perspective de reprendre aux « Erables » sa vie avec Elisabeth. Il avait en poche son contrat de médecin-directeur. Discrètement, il lui fit signe de la suivre et il se dirigea vers le bureau de consultation, là où ils s'étaient si souvent attardés.

— C'est vraiment toi ? demanda-t-elle.

— Oui, avec la connivence de Sœur Colette et du jeune médecin-adjoint, Sœur Alphonsienne a été au delà de ce qu'on peut attendre.

— Et en provoquant des crises ? Comme c'est terrible et merveilleux.

— C'est probablement le procédé de von Meduna...

— Tu es heureux, n'est-ce pas ?

— Oui. Tu te représentes ce que c'est ? une démence précoce guérie ! Tout l'avenir s'éclaire. Et Elisabeth...

— Tu as vu ? Il était temps qu'elle guérisse.

— Oui...

Tout en parlant, il lui présentait son contrat.

— Regarde, fit-il. Je suis désormais mon maître. Nous allons pouvoir guérir nos malades. Est-ce que tu peux imaginer ?

Guérir !

— Est-ce que tu acceptes ce poste ?

[448]

— Cela dépendra, dit-il doucement, reprenant son mot de tout à l'heure. Il repliait la feuille, la glissait en poche, s'approchait. Il s'arrêta devant elle. Leurs regards s'acceptèrent. Jean Harribat referma ses bras sur Marie-Jeanne en une pression qu'elle trouva divinement douce ; il éprouva la langueur nerveuse et souple de sa taille et ne put s'empêcher de l'étreindre de toute sa force. Leurs bouches se trouvèrent. Leur baiser était préparé par l'antique langage des hommes et de l'amour ; ils en comprirent la signification unique.

— Je t'aime, dit-il enfin, car il voulait s'engager par une parole et il n'y en avait pas d'autre.

Elle ne répondit pas. Il vit qu'elle était pâle, que les fibres de son visage tremblaient, il sentit que son corps s'amollissait. Elle allait défaillir. Il la prit doucement par le bras, la guida vers la fenêtre, facile à entr'ouvrir. Mais elle lui retint la main. Elle le regardait en souriant, un peu à la dérobée. On eût dit qu'elle hésitait à partager son propre bonheur. Puis elle le regarda encore; son sourire était léger, comme une nuance de sourire.

— Ah, fit-elle enfin, à voix chuchotée, comme pour empêcher que l'air même n'entendît, je suis heureuse...

Doucement aussi, Jean Harribat referma de nouveau les bras. Le visage de l'homme baignait dans la chevelure de la jeune fille. Un parfum étrangement puissant s'exhalait de ces boucles légères et compli-cées. Des milliers d'êtres humains, au même instant, vivaient les mêmes choses. Pour tous, c'était un événement unique, un sommet, un moment qui engageait leur être.

Jean Harribat savait bien qu'il accomplissait le geste éternel et banal de l'homme. Mais c'était Marie-Jeanne qui se trouvait dans ses bras. C'était le moment de rencontre de leurs deux routes.

— Je t'aime, reedit-il encore. Sans le savoir, il avait pris le même ton que Marie-Jeanne. Déjà il y avait plus de respect et plus d'amour dans sa voix.

Elle leva la tête et chercha son regard. Elle avait toujours le même sourire. Lentement, elle lui mit le doigt sur la bouche...

[449]

Noël 1935.

Cher et Révérend Père Lénard,

Depuis des semaines, le docteur Harribat me presse de vous écrire. C'est cependant lui qui vous a annoncé nos fiançailles officieuses, le retour d'Elisabeth et les circonstances dans lesquelles ce retour s'est effectué. Il vous a longuement décrit, je pense, l'audacieuse et singulière méthode qu'il avait utilisée en vue de guérir ma sœur et il vous a confié que ce traitement nouveau put être appliqué grâce à la connivence et à la collaboration de Sœur Colette. Moi-même je n'en connus alors que fort peu de chose, je ne l'eusse pas approuvé, paraît-il. Actuellement, d'ailleurs, Jean s'est lancé à fond dans cette voie thérapeutique et il obtient d'assez bons résultats.

Von Méduna, le médecin autrichien qui a mis au point cette technique a publié ses premières statistiques et il affirme pouvoir guérir le plus grand nombre des affections mentales. Nous nous demandons s'il ne cède pas à un enthousiasme exagéré et, de toutes façons, le recul nous manque encore pour qu'il nous soit permis d'apprécier si les améliorations obtenues seront durables. Mais de tout cela vous parlerez avec lui lorsque vous reviendrez, car c'est pour vous inviter à nous réserver une journée lors de votre prochain retour, que je vous écris ; nous espérons que ce sera bientôt.

Si Jean ne veut pas écrire lui-même, c'est surtout, je crois, parce qu'il aimerait que je vous dépeigne la situation actuelle aux « Erables ». Et il prétend que je puis le faire beaucoup mieux que lui.

Vous aurez peut-être pensé que le retour de notre sœur avait ramené le calme et la paix dans la maison et que cette tension douloureuse dans laquelle nous avons vécu avait disparu. À vrai dire, lorsqu'Elisabeth nous annonça elle-même, le soir de Toussaint, qu'elle allait rentrer, une sorte de panique s'empara de [450] moi. Je m'aperçus que dans ma pensée mon avenir s'était dessiné sans elle et son retour imminent m'apparut comme une catastrophe : elle allait bousculer mon bonheur, me repousser dans l'enfance. Je me demande si j'aurai jamais le courage de confesser à Jean, à quel point, lorsqu'il m'accueillit ce

soir-là, pour engager nos destinées, je m'étais réfugiée vers lui comme un sauveur, le seul sauveur. Mais peut-être l'a-t-il compris et m'a-t-il acceptée ainsi...

Tout fut changé d'ailleurs lorsque Jean m'eut déclaré ses sentiments et que mon destin me parut si magnifiquement tracé. Je me trouvai tout à coup hors de danger et pus voir les choses plus objectivement ; mon bonheur me fit accepter sans résistance la rentrée d'Elisabeth et je crois que si je n'avais pas retrouvé cette liberté, cette rentrée eût été un drame aussi grand que son départ.

Pour Francine, ce retour devait être autrement torturant ! Francine, de qui je m'étais tellement préoccupée et que, dans mon désarroi, j'avais abandonnée un moment ! Pourtant je savais, pour l'avoir tellement imploré, que seul le retour d'Elisabeth donnerait une solution acceptable à une situation en voie de devenir sans issue. Chose fort surprenante du reste, ce même soir, je perdis mes inquiétudes au sujet de mon beau-frère ! A l'annonce de la guérison de sa femme, il avait été comme sidéré, puis, peu à peu, quand il avait réussi à calmer Francine, une détente s'était opérée en lui. Il accepta. Les velléités, les hypothèses, les faux projets dans lesquels il se débattait étaient ramenés, semblait-il, à leurs proportions : une situation précise, fût-elle angoissante, mettait momentanément fin à de douloureuses contradictions.

— Qui sait, nous dit-il, pendant une courte absence de Francine, je serai peut-être plus apte à me comporter courageusement. Et puis, malgré mes certitudes du contraire, ajouta-t-il, c'était toujours pour moi comme si elle n'en était arrivée là que par ma faute. Je ne me serais jamais débarrassé de cette idée affreuse. Quel que soit l'avenir, ce retour me rend à moi-même. Tout me paraît préférable à ce qui était.

L'arrivée de Francine avec Rosa coupa court à ces confidences, mais nous savions.

[451]

— Tu vois, me dit Jean en aparté, il faut t'exercer à apprécier Maurice...

Et je pus m'endormir toute à mon bonheur.

Le lendemain matin, tout le village savait qu'Elisabeth était

guéri et guérie miraculeusement. Heureusement, nous ignorions à ce moment-là ce qui se racontait.

Le retour de ma sœur se fit le plus simplement du monde. Vers onze heures, Maurice et Elisabeth arrivèrent, en voiture, comme s'ils revenaient d'une promenade. Nous n'avions rien entendu.

— Me voilà ! fit Elisabeth. Et avant que nous ayons pu l'approcher, elle s'était débarrassée de son chapeau qu'elle suspendit au portemanteau, à la place qu'elle se réservait depuis toujours...

— Ouf ! ajouta-t-elle.

Nous nous regardâmes un instant, Francine et moi. Il n'y avait pas de problème. C'était comme si rien ne s'était passé.

— Tu as l'air fatiguée, Francine... C'est ce bébé, n'est-ce pas ? Veux-tu me le montrer ? Oh, Rosa... Rosa... que nous as-tu préparé pour dîner ? Je suis affamée... Maurice m'a dit...

Pour le soir, la vie avait repris exactement comme si Elisabeth n'avait jamais quitté les « Erables », n'avait jamais été malade. Pourtant, nous nous sentions mal à l'aise. Nous avions préparé nos attitudes, notre accueil, nos sourires peut-être. Mais tout cela était superflu. Elisabeth ne nous demandait rien, n'attendait rien de nous. Elle vivait et régnait. Nous étions étrangères dans notre propre maison.

Oui, c'était bien Elisabeth qui nous était rendue, mais une Elisabeth inattendue ou que nous ne reconnaissons pas encore. Nous n'aurions pas osé échanger nos impressions. À Jean, cependant, je ne pus m'empêcher de faire part, le soir même, de mes appréhensions.

— Il serait extraordinaire, me répondit-il, qu'elle ne fût pas un peu différente de ce qu'elle a été. C'est surtout pour Maurice que cela comptera.

Maurice cependant ne paraissait pas inquiet. Lui, sûrement, reconnaissait sa femme. Et je me souvins, au cours de cette première [452] soirée, tandis qu'Elisabeth exprimait ses projets pour son deuil, sans avoir évoqué autrement la mémoire du disparu, que je m'étais demandé quelques mois plus tôt au sujet de Maurice si, avant tout, il ne lui fallait pas une idole. Son idole était revenue, tout aussi déesse que par le passé et pourtant, semblait-il, moins dominatrice, moins puissante,

presque une mortelle. Une idole qui n'aurait eu que des apparences royales.

Cela, Maurice avait dû le percevoir d'emblée ; et dans les semaines qui suivirent, on remarqua l'empire que Rosa prenait sur son ancienne maîtresse. Sans doute, Elisabeth avait-elle retrouvé, à l'instant même de son retour, ses habitudes de commander sans s'inquiéter de personne et pourtant, peu à peu, Rosa s'était mise à la diriger et même à protéger son autorité.

— C'est extraordinaire, nous dit un soir mon beau-frère, et c'est d'ailleurs une des rares réflexions qu'il nous ait faites depuis le retour de sa femme, on dirait qu'Elisabeth a perdu tout ce qui l'empêchait de vivre. C'est comme elle est maintenant que je me l'étais imaginée jadis.

Quelques heures auparavant, Francine m'avait demandé, aussitôt après le départ d'un confrère venu en consultation et à qui Elisabeth avait tenu compagnie assez longtemps en attendant son mari :

— Tu ne trouves pas qu'Elisabeth est moins réservée qu'avant ? Parfois je me dis que père est mort à temps. Est-ce que Jean considère que la guérison est totale ?

— Il dit que le déficit réel doit être bien minime, puisque Maurice ne paraît pas s'en apercevoir...

— Maurice a le bonheur plus facile que je ne croyais...

— Voyons, Francine... que veux-tu dire ?

En réalité, Francine exprimait ma propre pensée. Je reprochais à Maurice, malgré moi, d'apprécier une Elisabeth à laquelle nous ne parvenions pas encore à faire confiance. Dans la famille reconstituée, celui-là paraissait le plus heureux qui eût dû, selon nous, être le plus inquiet. Tous les problèmes semblaient avoir abandonné Maurice que l'angoisse, pensai-je, avait fait vivre pendant un moment, au-dessus de lui-même. Et j'ajoutai :

[453]

— L'essentiel n'est-il pas leur bonheur à eux ?

— C'est vrai, avait-elle répondu, songeuse. En son esprit, elle récapitulait les jours passés. Après un moment, elle commenta :



— J'ai pu continuer à m'occuper du petit Maurice. J'ai l'impression qu'un de ces jours Elisabeth pourrait me dire : « Tu vois quelle magnifique bonne d'enfant tu fais... » Non, elle s'exprimerait autrement : « Quelle nurse, tu ferais, Francine ! ... » Mais je t'assure, Marie-Jeanne, qu'ils ne me le diront pas... D'ailleurs, je ne peux plus supporter ce gosse. Il a déjà cette façon de vous regarder de son père. Et ce n'est pas mon enfant, après tout...

La voix de Francine était dure. Je ne répondis pas. Elle ne pouvait peut-être pas se détacher d'eux sans une violente réaction.

Ce n'est qu'une quinzaine de jours plus tard que Maurice vint me demander un soir :

— Francine croit que le moment est venu de rendre définitivement et totalement Maurice à sa mère. Francine voudrait que nous le reprenions dans la chambre... Que penses-tu ? est-ce qu'Elisabeth... ? Est-ce que tu oserais delà ?

— Il me semble, répondis-je, que tu as vraiment retrouvé Elisabeth... Et de toutes façons ce serait un bien qu'elle s'occupât davantage de son enfant...

— Oui, peut-être... Tu as vu ces beaux myosotis qu'elle peint sur le vase en grès ? Un vrai travail de miniature... C'est à cela qu'on peut mesurer le changement heureux qui s'est opéré en elle... La maladie l'a mûrie... Tu ne trouves pas ? Moi, je ne crois pas qu'Elisabeth ait été si malade que nous l'avons imaginé... Mais elle avait pris la vie sur un mode trop élevé, irréel. Elle est revenue à des idées plus modérées, plus simples. C'est par une crise morale qu'elle a passé... Elle m'a dit, il y a quelques jours, car avec moi il lui arrive d'évoquer cette période sombre : « J'avais l'impression que tout devenait irréel et moi-même j'avais déposé le sens du réel dans une valise, une valise que j'avais abandonnée derrière moi... Mais, j'ai toujours su où la valise se trouvait ... Il me semblait qu'à tout moment j'aurais pu aller la rechercher !... » Voilà ce qu'elle dit ; cela prouve, selon moi, qu'elle n'était pas troublée à un si haut point. Mais elle a compris qu'elle faisait [454] fausse route ; elle s'est adaptée. Je communique infiniment mieux avec elle ; pour tout dire, je la trouve plus normale qu'avant ; c'était une poseuse... Elle est devenue bien plus simple...

Lorsque j'ai rapporté cette conversation à Jean, il m'a répondu :

— Il faut respecter ces façons de voir. Tu dois comprendre que Maurice a besoin de sécurité. Il se donne une explication qui lui permette de vivre... Tiens, lis ces quelques pages et tu comprendras ; ce sont des feuilles que Rosa a trouvées dans leur chambre, mais que probablement Maurice n'a pas vues... Ou plutôt je vais te lire moi-même les premières phrases. C'est à la fois merveilleux et triste :

(Ici je vous copie le texte que Jean m'a remis après lecture).

### LA CHIMÈRE INCANDESCENTE.

*Au centre de l'arbre-bouquet aux racines recouvertes de parchemin plissé fut découvert ce conte...*

*Pensif. C'est ce qu'on remarquait chez lui d'abord. Des yeux de soleil couchant. Et courageux, cela se décelait à la détermination soudaine des gestes qui accompagnaient les paroles pensées... et pauvre... Ah, pour cela, ça se voyait...*

*Le pélican goitreux qu'afflige encore un violon où, d'un archet de songe, il promène cette histoire d'amour, vous chantera aussi cela, sis aux racines recouvertes de parchemin plissé de l'arbre-bouquet.*

*Si vous passez devant le potager sacrée d'Allah, demandez-en même confirmation aux deux princes Carotte-Aigrette sur une jambe effilée, les jumeaux vermillon et jaune pâle, deux conteurs très mnémoniques.*

*... Qu'il était pauvre, presque nu, un simple revêtement fait d'un sac bis troué, que le boulanger Pain d'amande avait abandonné aux fossés de la persécution des sauterelles. Des semelles d'écorce légère amenant aux jambes un entrecroisement de lianes fines. Une petite feuille verte était tombée par elle-même dans la moisson de ses cheveux. Le front vivait comme une opale. Son [455] âge, on ne le savait pas : seul le cerf de la forêt le porte à ses cornes ramifiées.*

*Il arrivait.*

*Sur la face interne de l'avant-bras, en hiéroglyphes tatoués en jaune de cadmium, son nom « Wuijvoudi céhmonamauh ».*

*Et vers le poignet, en signes plus petits mais très nets « Stabsoh Lûmanvraih Hunpoinσαι Toû. »*

*Ici, les princes carottes-aigrettes sur une jambe effilée, plus courageux que le pélican goitreux qui craint tout motif de représailles, vous diront que l'orfraie daltoniste des Monts de l'Incohérence qui cahotent sens-dessus dessous le long de la mer des maux imaginaires, n'aime pas ce nom du tout et bien qu'elle affecte de ne pas le comprendre, elle se le hulule parfois sur un ton interrogatif, par dérision, explique-t-elle aux princes Carottes-Aigrette sur une jambe effilée du potager sacré d'Allah. »*

Lorsque Jean s'arrêta, une peur m'avait reprise. Ces phrases étranges m'inquiétaient et malgré moi, j'évoquais la chanson du premier jour de la maladie.

— On ne doit pas s'inquiéter, commença-t-il. C'est toujours la même Elisabeth qui écrit. C'est dans un palais que la scène se passe et le texte est splendide. Mais le prince s'appelle « Carotte-aigrette ». Et les hiéroglyphes sont « oui-j'vous-dis, c'est-mon-amant ». « C'est absolument vrai », « un point c'est tout ». C'est pauvre, ou plutôt c'est un peu infantile, comme nous disons. Ces noms propres ressemblent aux myosotis qu'elle peint méthodiquement...

— Et sa guérison va-t-elle en rester là ? demandai-je.

— Que faut-il souhaiter à Maurice ? Guérir vraiment, ce serait remettre la malade exactement dans l'état antérieur à la maladie. Mais nous ne le pouvons pas. D'après ce que j'ai compris, ni Maurice ni personne n'aurait pu être heureux auprès de la vraie Elisabeth...

— À ce point de vue, ajouta-t-il encore, Maurice est le seul ici qui ait accueilli vraiment Elisabeth. Vous deux — et je le comprends fort bien — vous réagissez comme si c'était votre [456] Elisabeth qui était rentrée. Et vous ne la trouvez pas. L'Elisabeth qui vous est revenue vous déconcerte, toutes les deux, je le vois bien. Elle-même, j'en suis sûr, vous cherche et ne vous trouve pas. Pour Maurice, c'est un peu plus facile car sans doute il ne connaissait guère l'Elisabeth d'avant, l'Elisabeth qui était devenue sa femme.

J'ai médité longuement ces paroles que Jean eut le courage de me dire : et je crois qu'il a raison. Pourtant, je n'arrive pas à renouer.

Dans l'ensemble, cependant, les choses continuent à évoluer favorablement. Voici deux mois qu'Elisabeth est rentrée et le seul signe que je considère comme inquiétant, mais qui n'a sans doute pas de sens, c'est que Maurice s'est mis à consulter à tous moments le baromètre. Il voudrait le soleil, toujours. C'est Rosa qui m'a signalé cette habitude, sans y attribuer d'importance et plutôt en s'en réjouissant : Cela fait tant de bien, dit-elle, de voir que le docteur suit l'exemple de Monsieur...

Plusieurs fois, votre oncle est venu nous rendre visite. Pour lui comme pour tous les autres, l'épreuve est terminée. La situation est désormais réconfortante et la tranquillité est revenue aux Erables. Quand le temps du deuil sera écoulé, plus rien sans doute ne manquera à notre bonheur, comme dit madame Louckx, de qui je dois encore, de temps à autre, subir les commentaires. Ceci m'amène à vous dire quelques mots de mademoiselle Deleuze, notre singulière infirmière et que vous n'aurez sans doute pas oubliée. Eh bien ! elle a été guérie miraculeusement. Cette guérison se fit à l'occasion d'un voyage à Lourdes où elle se rendit à pied.

Ce miracle consiste en ce que les cicatrices sont devenues beaucoup moins visibles, ont enlevé au visage son masque de laideur. Mais j'ai retrouvé, dans les papiers de mon père, un reçu d'une somme de cent mille francs acceptée par elle quelques jours avant sa mort. Et pendant que mademoiselle Deleuze devait se trouver, selon son récit, sur les routes de France, une personne digne de foi la reconnut à Paris, en traitement dans un Institut de Chirurgie [457] esthétique. Mais qu'importe ! Elle a fondé une œuvre nouvelle, celle de la Dernière Croisade, pour le salut des âmes dont le destin éternel est en suspens. La guérison d'Elisabeth est son premier miracle, car elle avait prédit, paraît-il, qu'elle guérirait ; Dieu le lui aurait affirmé la nuit de la mort de père ; et elle avait pris la précaution de faire enregistrer sa déclaration par un chanoine, brave homme, paraît-il, mais naïf. Les autorités religieuses sont fort réticentes et paraissent sceptiques, mais elle a dit qu'elle ne se laisserait pas abattre par les embûches du démon, et à

travers tout, elle s'avance audacieusement sur les traces de Thérèse Neuman ! Déjà, elle présente chaque vendredi, à la paume des mains, des douleurs insupportables qui présagent, j'imagine, des stigmates. Son chef hiérarchique, car il paraît qu'elle fait partie d'un ordre religieux laïc, a chargé votre oncle de bien vouloir les excuser du fait qu'ils nous avaient fait officiellement une demande d'indemnisation, ignorant que l'affaire était réglée.

Dans notre désarroi des premières semaines, après le retour d'Elisabeth, nous avons tardé à rendre visite à Sœur Colette. Je me suis rendu avec Maurice à l'Institut, Elisabeth ayant préféré ne pas nous accompagner, ce qui se comprend, et Sœur Alphonsienne nous a appris, avec des larmes, que sa consœur avait quitté la congrégation pour entrer dans une communauté pauvre, moins nombreuse, plus familiale. Maurice aurait voulu connaître la nouvelle adresse, mais Sœur Alphonsienne avait promis de garder le silence. Nous n'avons pas insisté. Sœur Alphonsienne nous confia d'ailleurs qu'elle avait fait de son mieux pour la retenir, qu'elle l'avait en vain suppliée. Mais elle transmettra nos remerciements. Cette Sœur Colette est un être d'exception. Elle est à la recherche d'un climat. Puisse-t-elle le trouver... Comme c'est étrange ses personnes qui vous croisent dans l'existence, marquent votre vie et disparaissent d'une manière si définitive que vous en éprouvez une angoisse. Nous conservons un culte pour elle et nous ne la reverrons probablement jamais ; ou bien même la rencontrerons-nous sans la reconnaître ; désormais elle ne s'appelle même plus Sœur Colette...

Je n'ai plus grand'chose à vous dire au sujet de Francine. La [458] petite a souffert atrocement. Maurice ne s'en est pas aperçu, n'a pas suffisamment pris la peine d'atténuer devant elle ses joies de nouveau marié... Elle m'a confié hier qu'elle veut se rendre utile et en même temps s'assurer un moyen de gagner sa vie si jamais elle ne se mariait pas... Elle est décidée à entreprendre des études d'assistante sociale et quittera temporairement les « Erables » après le nouvel an. Elle est trop saine pour ne pas retrouver le goût de vivre, mais, sans doute, faudra-t-il un peu de temps... C'est elle qui demain achèvera l'adresse de votre lettre, elle se renseignera à votre maison de Bruxelles. Nous avons effectivement perdu cette adresse. Jean l'avait griffonnée sur une page de son agenda.

Quant à moi, je compte remanier ma thèse de doctorat et la présenter aussitôt que possible. J'aurai à m'absenter fort souvent. Elisabeth et Maurice seront désormais presque toujours seuls. Mais quand vous viendrez aux « Erables » nous y serons tous.

Veillez agréer, cher Père Lénard, notre meilleur souvenir.

*MARIE-JEANNE VAN MEENEN.*

Le lendemain, dans l'avant-midi, Francine se rendit à Bruxelles au Collège des Pères Jésuites, afin de compléter l'adresse. Mais le portier n'était pas au courant. Comme midi approchait, il accepta la lettre et promit qu'il la joindrait au courrier qui partait le jour même pour la Maison de Paris.

En quittant cette, antichambre poussiéreuse, Francine regretta de s'être fiée à cet inconnu. Cependant, à mesure qu'elle se replongeait dans l'animation de la ville, la tranquillité lui revint ; elle se dit qu'il n'y avait aucune raison de se tourmenter.

Il lui fallut alors trouver la rue de la Poste où elle devait se renseigner au sujet des études d'Assistante Sociale. L'agent de police auquel elle s'adressa était prolix et indiscret. Il demanda à quel numéro elle devait se rendre ; de la sorte, il la dirigerait au plus court.

[459]

— Le cent onze, dit-elle.

— Le cent onze ? Il réfléchit pendant un moment, se demandant ce que cela pouvait bien être. Il n'avait jamais entendu parler de ce numéro-là. « Pourtant, je suis de l'endroit », ajouta-t-il. « De toutes façons, en prenant la première rue à droite, en suivant les lignes du tram sur une distance d'une centaine de mètres, et prenant alors à gauche, vous ne pouvez manquer d'arriver... »

Quand Francine se trouva devant la porte de l'immense construction jaune, ces trois chiffres un, alignés comme les pieux d'une palissade, lui parurent singuliers.

« Est-ce bien l'indication exacte ? » se demanda-t-elle.

Elle rejeta son voile que le vent lui ramenait devant les yeux et, ouvrant son sac, vérifia au dos de la lettre reçue la veille, le numéro de l'École. Oui, c'était bien le cent onze. Il n'y avait pas à hésiter.

**Fin du texte**